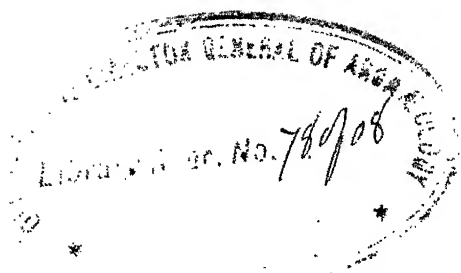


GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL NO. 059.095/J.A.
26173

D.G A. 79.





JOURNAL ASIATIQUE

CINQUIÈME SÉRIE

TOME XX



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES

ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

L.

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERDONNEAU

DEFRÉMERY, L. DUBEUX, DUGAT, DULAURIER

GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN

MIRZA KASËM-BEG, J. MOHL, S. MUNK, REGNIER, REINAUD, RENAN

SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS

ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

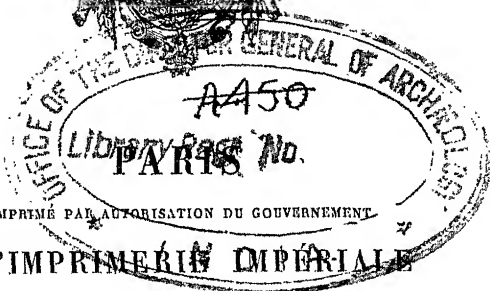
CINQUIÈME SÉRIE

TOME XX

26173

059.095

J. A.



IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXII

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 26173

Date 29.3.57

Call No. 059.095/J.4.

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1862.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

TENUE LE 25 JUIN 1862.

La séance est ouverte à midi par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance de l'année dernière; la rédaction en est adoptée.

Est présenté et nommé membre de la Société :

M. Édouard PICHARD, orientaliste.

Il est donné lecture d'une lettre de M. l'ambassadeur de Russie, qui annonce le renvoi d'un manuscrit prêté à M. Schieffner.

On lit une lettre de M. Mordtmann, à Constantinople, qui demande que la Société lui serve d'intermédiaire pour la gravure d'un corps de caractères cunéiformes. Renvoyé au bureau.

Le secrétaire donne lecture du Rapport sur les travaux du Conseil pendant l'année 1861-1862.

Il est donné lecture du rapport de la Commission des censeurs; les conclusions de la Commission, portant approbation des comptes, sont adoptées.

M. Reinaud lit un mémoire sur les rapports politiques et commerciaux de l'Europe et de l'Asie occidentale avec l'Inde et la Chine au moyen âge, d'après les auteurs grecs, latins, arabes, persans, indiens et chinois.

On procède au dépouillement du scrutin pour la nomination du Conseil de la Société pour l'année suivante.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. REINAUD.

Vice-présidents : MM. CAUSSIN DE PERCEVAL, le Duc DE LUYNES.

Secrétaire : M. MOHL.

Secrétaires adjoints : MM. BAZIN, RENAN.

Trésorier : M. DE LONGPÉRIER.

Commission des fonds : MM. GARCIN DE TASSY, LANDRESSE, MOHL.

Membres du Conseil : MM. REGNIER, DULAURIER, Noël DESVERGERS, DUGAT, TROYER, AMPÈRE, BARBIER DE MEYNARD et FOUCAUX.

Bibliothécaire : M. LÉON DE ROSNY.

Bibliothécaire adjoint : M. Charles DE LABARTHE.

Censeurs : MM. BIANCHI et GUIGNIAUT.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, par M. l'abbé GARNIER. Leipzig, 1862, in-8°.

Par les Curateurs de Leyde. *Catalogus codicum*

orientalium Bibliothecæ academicæ, edidit JONG. Leyde, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *De l'influence des Phéniciens sur la civilisation grecque*, par M. ÉLIEZER LAMBERT. Metz, 1862, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, 1861. Calcutta, 1861, in-8°.

— *Bibliotheca indica*, nos 180 et 181, et nos 19-22, nouvelle série. Calcutta, 1861 et 1862.

Par l'auteur. *Vendidad Sadé*, traduit en langue huzvaresch ou pehlewie, texte autographié et publié par M. Jules THONNELIER. Livraison VIII. Paris, 1862, in-folio.

Par la Société. *Journal de la Société d'archéologie de Saint-Pétersbourg*, 8 cahiers. Saint-Pétersbourg, 1858-1861, in-8°. (En russe.)

Déposé sur le bureau. Les quatorze premières feuilles de l'Agriculture des Arabes, par Ibn al-Awwam, traduite en français par M. CLÉMENT-MULLET.

Par l'auteur. *Histoire de la femme*, par L. A. MARTIN. Antiquité, première partie, Orient. Paris, 1862, in-8°.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 25 JUIN 1862.

PRÉSIDENT.

M. REINAUD.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. CAUSSIN DE PERCEVAL.
Le Duc DE LUYNES.

SECRÉTAIRE.

M. MOHL.

SECRÉTAIRES ADJOINTS.

MM. BAZIN.
RENAN.

TRÉSORIER.

M. DE LONGPÉRIER.

COMMISSION DES FONDS.

MM. GARCIN DE TASSY.
LANDRESSE.
MOHL.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. REGNIER. DULAURIER.
Noël DESVERGERS. DUGAT.

MM. TROYER.	FOUCAUX.
BARBIER DE MEYNARD.	DERENBOURG.
SANGUINETTI.	DUBEUX.
DE SAULCY.	PAVET DE COURTEILLE.
SÉDILLOT.	OPPERT.
L'abbé BARGÈS.	HASE.
Stanislas JULIEN.	PAUTHIER.
PERRON.	DE SLANE.
DEFRÉMERY.	Le marquis d'HERVEY DE
LANGEREAU.	SAINT-DENYS.
AMPÈRE.	

BIBLIOTHÉCAIRE.

M. LÉON DE ROSNY.

BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT.

M. DE LABARTHE.

CENSEURS.

MM. BIANCHI.

GUIGNIAUT.

N. B. Les séances de la Société ont lieu le second vendredi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, quai Malaquais, n° 3.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PENDANT L'ANNÉE 1861-1862,

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 25 JUIN 1862,

PAR M. JULES MOHL.

La séance qui nous réunit aujourd'hui forme le quarantième anniversaire de la fondation de la Société, et nous pouvons à bon droit nous féliciter de la durée d'une œuvre qui a survécu à presque toute la génération qui l'a vue naître. Fondée pendant une époque littéraire infiniment plus brillante et plus confiante en elle-même que la nôtre, et par une réunion incomparable de savants qui rendait alors Paris le centre incontestable et incontesté des études orientales, soutenue, malgré une certaine défaveur du Gouvernement, par tout ce qu'il y avait de plus cultivé et de plus élevé dans la société française, elle pouvait se croire appelée à une carrière plus brillante que celle qu'elle a parcourue, mais elle pouvait à peine l'espérer aussi durable. On n'avait alors en France aucune expérience de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une société savante libre;

on n'avait devant les yeux que les Académies officielles, soutenues par l'État, et nos règlements portent bien des traces de l'influence que leur exemple exerçait sur l'esprit des fondateurs. Mais on dut bientôt se convaincre que ce que pouvait faire l'État était d'un côté plus et de l'autre moins que ce qui devait être l'ambition d'une société libre. On se tournait alors vers l'exemple des sociétés anglaises, qui, sans aucun secours de l'État, parviennent à un haut degré de prospérité, parce que les hommes du monde, dans ce pays, tiennent à honneur d'être membres d'une ou de plusieurs de ces associations scientifiques, et de servir ainsi de soutiens à des études auxquelles, souvent, ils ne peuvent pas contribuer par leurs propres travaux.

Mais les nombreuses sociétés libres qui, à notre exemple, se sont formées sur le continent depuis quarante ans, et qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines, ont bientôt trouvé que l'appui des gens du monde ne leur était prêté que faiblement et temporairement, et elles ont dû chercher une compensation dans le nombre plus grand d'hommes spéciaux qui se sont rattachés à elles, et en partie dans les secours que quelques gouvernements leur accordent, quoique en général avec parcimonie. Ces circonstances ont été après tout, je crois, plutôt favorables à la science, en forçant les sociétés à se borner au but essentiel de leur fondation, à renoncer à toutes les parties de leur programme qui n'étaient que d'agrément et de luxe, à

simplifier leur administration, à concentrer toutes leurs ressources sur la publication des travaux de leurs membres et à ne sacrifier en rien le caractère sévère de ces travaux aux exigences de la popularité. Toutes, après des expériences variées, ont été ramenées à cette voie par une nécessité commune; et nous aussi nous avons suivi cette marche et nous sommes arrivés au moment actuel, non-seulement sans perdre de nos forces, mais avec un accroissement de nos ressources presque continu, bien que lent.

La Société a publié jusqu'ici quatre-vingts volumes de son Journal, dix-sept volumes d'ouvrages divers et cinq volumes de la Collection d'auteurs orientaux; ajoutons que les ouvrages qui doivent entrer dans cette dernière collection, et dont l'impression est décidée et l'exécution commencée, forment environ douze volumes. La Société peut montrer ces résultats avec un juste orgueil; ils donnent la preuve qu'elle a constamment soutenu en France les travaux sur l'Orient, et qu'elle a eu sa part dans le renouvellement de toutes les études asiatiques qui sont une des gloires scientifiques de notre époque.

Il n'y a aucune raison de craindre que la Société ne puisse continuer ses travaux dans la même mesure; mais il ne faut pas se déguiser que notre tâche s'agrandit plus vite que nos ressources et notre nombre, que nous sommes, au fond, loin de suffire aux besoins de la littérature orientale en France, et que nous avons besoin d'aide et d'efforts pour satis-

faire aux exigences de la position que nous avons prise. Je reviendrai en quelques mots sur ce sujet, après avoir parlé d'abord de l'objet propre de cette séance, le compte rendu des affaires de la Société depuis notre dernière réunion annuelle.

La Société a fait, pendant cette année, quelques pertes regrettables parmi les plus anciens de ses membres et de ses associés étrangers. M. Freytag a été, dès l'origine, un de nos associés étrangers. Il était né à Königsberg, et vint à Paris, en 1815, comme aumônier d'un régiment prussien. Il resta ici pour suivre les cours de M. de Sacy jusqu'en 1818, quand il fut nommé professeur à Bonn. Dès ce moment, il se dévoua entièrement à l'enseignement de l'arabe et à l'introduction des méthodes rigoureuses de M. de Sacy dans les universités allemandes, où, à cette époque, l'enseignement oriental était généralement assez faible. Il était essentiellement homme d'école, n'ayant aucun besoin de popularité, préférant écrire ses ouvrages en latin et s'occupant des historiens et des poètes arabes, surtout sous le rapport des matériaux qu'ils peuvent fournir pour une plus complète connaissance de la langue. Il était dans son vrai rôle, et par ses cours et ses écrits il a rendu au savoir en Allemagne des services plus réels que s'il avait ambitionné les gloires de la littérature ou de l'histoire. Chacun de nous connaît ses publications, et il y en a peu parmi nous qui ne se servent plus ou moins souvent de ses prin-

cipaux ouvrages, de son édition des Proverbes de Meïdani, de son Hamasa et de son édition du Dictionnaire de Golius, qui, malgré bien des imperfections, a été un des moyens les plus puissants de répandre, de notre temps, l'étude de l'arabe. M. Freytag a continué, presque jusqu'à sa mort, à remplir la tâche qu'il s'était proposée, et l'on peut dire de lui qu'il a tiré de sa vie pour l'avancement de la science tout le parti que lui permettaient la nature de son esprit et la mesure de son talent.

Je dois encore dire quelques mots d'un autre des plus anciens membres de la Société, que nous avons perdu plus récemment encore que M. Freytag, et qui était, sous bien des rapports, aussi différent de lui que possible; c'est M. le baron d'Eckstein, que vous avez tous connu et qui était lié avec beaucoup d'entre nous par une ancienne confraternité d'études. J'ai beaucoup connu M. d'Eckstein; mais, comme il parlait rarement de lui-même, je ne possède pas de données bien positives sur sa vie assez agitée, et je ne désire pas me faire l'écho de rumeurs piquantes sur son origine et sa jeunesse, dont je ne pourrais garantir l'authenticité. Voici ce qu'il y a de certain. Il était né en Danemarck, et avait étudié dans plusieurs universités allemandes. Il s'enrôla parmi les volontaires de Lutzow, et, après la dissolution de ce corps, entra dans l'armée hollandaise qu'on reconstituait alors; il vint à Paris, en 1817, sur l'invitation de Louis XVIII, y fut employé dans la politique et exerça pendant quelque temps,

par suite de circonstances fortuites, une influence peu apparente, mais assez considérable. Toutefois ce n'était pas là sa vie réelle; son goût et sa vocation étaient les lettres et surtout l'histoire des origines de la civilisation, dont il n'abandonna jamais l'étude, même dans les temps où la politique l'occupait le plus, et qui devint, pendant les trente dernières années de sa vie, son unique préoccupation. Il avait compris de bonne heure que la connaissance du sanscrit lui était indispensable; il se jeta dans cette étude avec la plus grande ardeur, et les Védas et surtout le Mahabharat n'ont certainement pas eu de lecteur plus assidu que M. d'Eckstein pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il y a huit ou dix ans, atteint d'une maladie qu'on croyait mortelle, il se fit transporter dans la maison des Frères Saint-Jean de Dieu; je l'y vis et n'oublierai jamais le spectacle de cet homme, en apparence mourant, assis dans un lit couvert de gros volumes du Mahabharat, de dictionnaires, et faisant des extraits destinés à servir à son grand ouvrage sur l'Inde ancienne, qui devait contenir le résultat de toutes ses études. Les Frères observaient leur malade avec un respectueux étonnement et l'entouraient de soins si tendres qu'il ne quitta plus leur maison et y mourut au commencement de cette année. C'était un esprit ardent, généreux, ouvert à beaucoup d'idées et d'une curiosité infatigable; mais il était dépourvu de critique et n'avait jamais appris à donner à sa pensée la forme et la clarté qui attachent les lecteurs.

La tradition antique avait pour lui un attrait invincible; il la suivait sous toutes ses formes, dans la mythologie, dans les poésies primitives, dans toutes les traces qu'elle a laissées dans l'histoire, et il combinait ces indices sous mille aspects pour reconstituer un tableau des temps primitifs. Il attachait la plus grande importance à ce travail, étant convaincu que, si l'on parvenait à bien comprendre les premiers développements de la nature humaine, on jetterait une vive lumière sur toute l'histoire postérieure du monde, et son grand ouvrage sur les origines de la civilisation hindoue, dont il a entretenu ses amis pendant de longues années, devait être le résumé et la forme définitive de ses idées. Tout ce qu'il a publié depuis vingt ans ne forme que des fragments et des études partielles détachées de son sujet; si l'on veut lire attentivement ses divers essais, on peut reconstituer le plan et bien des détails de l'édifice; mais l'ouvrage lui-même n'a jamais été écrit. M. d'Eckstein avait tout ce qu'il fallait d'initiative et de hardiesse d'esprit pour un pareil dessein, et un savoir suffisant pour son exécution; mais la méthode et la forme lui faisaient défaut, et c'est ce qui a rendu comparativement stériles les travaux assidus d'un homme intelligent, laborieux et parfaitement sincère¹.

¹ Il a paru, depuis que ces lignes sont écrites, un ouvrage posthume de M. d'Eckstein, sous le titre d'Histoire de l'ascétisme (*Geschichtliches über die Askesis der alten heidnischen und der alten jüdischen Welt*, von Baron von Eckstein. Fribourg, 1862, in-8°, VII et

J'arrive maintenant aux travaux de votre Conseil.

Le Journal a continué à paraître aussi régulièrement que le permet la nature d'un recueil qui emploie des caractères aussi variés, et dont les exigences produisent quelquefois des retards que votre Commission du Journal essaye de restreindre autant qu'il dépend d'elle.

M. Reinaud y a inséré le Mémoire sur le royaume de la Mésène et de la Characène, dont il avait donné une lecture partielle dans votre dernière séance annuelle. Il y essaye de préciser la date de l'origine et celle de la fin de ce royaume nabatéen, à qui sa position sur le golfe Persique donnait une importance commerciale très-considérable. Il rattache à ce sujet des études nouvelles sur plusieurs parties de la géographie et sur l'histoire de la mer Persique et des mers de l'Inde, et discute, entre autres, à cette occasion, la date du Périple de la mer Érythrée.

M. Belin nous a donné un travail détaillé sur le droit de propriété foncière en Turquie. Il prend toute l'histoire de ce droit, selon le rite hanéfite, et la suit depuis Muhammed jusqu'au Canon publié dernièrement en Turquie, qui fixe le droit territo-

318 pages). Ce petit volume contient un résumé des idées de l'auteur sur les origines de la religion et du culte, et touche bien des questions qui dépassent en apparence le sujet propre du travail, mais qui, dans l'esprit de M. d'Eckstein, s'y rattachaient indissolublement. La conception de l'auteur s'y trouve exposée plus systématiquement et en meilleur ordre que dans la plupart de ses écrits antérieurs.

rial actuel de cet empire. Le Journal asiatique a déjà publié deux travaux considérables sur le droit de propriété foncière chez les Arabes; mais la grande importance du sujet exige qu'il soit exposé sous toutes ses formes et dans tous ses détails.

M. Neubauer a inséré un Mémoire fort étendu sur les plus anciens dictionnaires hébraïques, pour lequel il s'est servi de matériaux très-curieux qu'il a rapportés de Jérusalem. Quand ce travail sera terminé, il formera une contre-partie et un supplément naturel au beau mémoire de M. Munk sur les premiers grammairiens hébreux, qui a paru dans votre Journal il y a quelques années.

M. Pauthier a donné la continuation de ses recherches sur le pa'sse-pa, écriture mongole introduite en Chine par les Djenguiskhanides et conservée dans les inscriptions officielles de cette dynastie. Il a publié à cette occasion une inscription en caractère pa'sse-pa, dont M. Edkins à Shang-haï a fait graver, il y a quelques années, un fac-simile réduit. M. Pauthier y prouve le fait singulier que les empereurs mongols ne se sont pas contentés de l'emploi du pa'sse-pa pour la langue mongole, mais qu'ils s'en sont encore servis pour publier les édits en chinois transcrits en pa'sse-pa. Cet essai de convertir les Chinois à l'emploi d'une écriture alphabétique n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir d'après la nature des choses; mais c'est néanmoins un fait historique des plus curieux. L'Imprimerie impériale a saisi cette occasion pour faire graver un corps de

caractères pa'sse-pa, quel'on trouvera généralement correct; je crois pourtant que la découverte de nouvelles inscriptions pourra faire modifier légèrement quelques-unes des lettres; les éléments que nous avons à notre disposition provenaient de sources diverses et laissaient quelques doutes. Je m'empresse de marquer cette circonstance, parce que c'est moi qui suis en faute, s'il y a eu erreur, et que je ne voudrais pas qu'on en accusât d'autres. Je ne puis terminer ces remarques sans remercier l'Imprimerie impériale de la libéralité avec laquelle elle se prête continuellement aux besoins variés et souvent embarrassants du Journal de la Société.

M. Dulaurier nous a donné la fin de son Mémoire sur l'organisation féodale du royaume de la petite Arménie, accompagné de tableaux généalogiques des rois de ce pays. Enfin, vous aurez remarqué d'autres travaux de moindre étendue sur des sujets variés d'érudition orientale, par MM. Woepcke, Ch. Lenormant, Cherbonneau, Defrémery et de Rosny, et vous en trouverez d'autres par MM. Leclerc, Bréal et Nicolas dans les numéros qui sont sous presse et paraîtront avant que ce rapport puisse être imprimé.

La *Collection d'ouvrages orientaux* que publie la Société, a fait un progrès pendant cette année. Vous avez reçu le premier volume des *Prairies d'or*, de Masoudi¹, que M. Derenbourg avait commencé et

¹ Maçoudi. *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1861, in-8°, (xii et

que des occupations impérieuses ne lui ont pas permis d'achever. MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ont repris l'ouvrage et ont publié le premier volume du texte, accompagné d'une traduction entièrement neuve; ils ont remis à l'imprimerie le manuscrit du second volume, dont la moitié à peu près est composée, et seront bientôt en mesure de livrer le troisième. Votre conseil fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir l'exécution rapide et suivie de cet ouvrage dont la publication est devenue, dans l'état actuel des études historiques, un besoin pressant pour la science.

Nous savons peu de chose de la personne de Masoudi, nous voyons dans son ouvrage qu'il se trouvait l'an 304 de l'hégire à Moultan; il devait donc être né dans la seconde moitié du ⁱⁱⁱ^e siècle, dans le plus beau temps du développement scientifique des Arabes, quand ils étaient le plus accessibles aux influences des Grecs et des Indiens. Les écoles et la théologie n'avaient alors pas encore fermé l'accès à des idées neuves, et la curiosité, qui est le grand et unique élément de tout progrès, n'était pas encore bannie par des formules qui prétendaient satisfaire l'esprit et qui bientôt après sont parvenues à l'étouffer, au moins dans les pays du khalifat oriental. L'histoire, à laquelle les musulmans avaient longtemps refusé les honneurs de l'enseignement public

408 pages), prix 7 fr. 50 c. (Pour les membres de la Société et les écoles publiques, qui le feront prendre directement au bureau de la Société, 5 francs.)

et le rang d'une science, n'avait alors pas encore pris chez eux une forme définitive, quoiqu'il y eût déjà un grand nombre d'ouvrages historiques, et Masoudi a fait ce qu'il pouvait pour introduire une forme plus ample et plus libre que celle qui a prévalu à la fin entre les mains des chroniqueurs. Il peut paraître ridicule de le comparer à Hérodote, et il n'est certainement pas un grand artiste comme le père de l'histoire grecque; il n'a pas sa grâce incomparable, ni l'esprit aussi ouvert et aussi dégagé que lui; mais il n'en est pas moins un historien de la même classe, quoique placé sur un niveau inférieur. Son idée d'une histoire universelle, appuyée sur la géographie et éclairée par des voyages et des recherches personnelles dans les pays qui lui étaient accessibles, était neuve chez les Arabes et lui fait le plus grand honneur. Nous voyons par des mentions, souvent accidentelles, dans son ouvrage, qu'il avait vécu en Égypte, en Syrie, en Perse et dans l'Inde, qu'il avait visité Ceylan, la Cochinchine, la Chine, l'île de Java, les côtes de l'Afrique orientale et la mer Caspienne, et qu'il avait rapporté de tous ces pays de riches matériaux. Il s'en est servi pour la composition de deux ouvrages volumineux dont l'un paraît avoir été l'histoire des peuples et l'autre celle des sciences; tous les deux sont aujourd'hui inconnus, au point qu'on a douté s'ils avaient jamais été écrits, et nous n'avons que le résumé que l'auteur lui-même a composé sous le titre de *Prairies d'or*, résumé assez ample pourtant, car il remplira au

moins huit volumes de votre Collection. C'est un livre très-supérieur par la conception aux chroniques ordinaires des pays musulmans, plein de renseignements rares et curieux, et il prendra une place considérable parmi les sources de l'histoire orientale, quand la traduction excellente de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille l'aura mis à la portée de tout le monde. Il est possible que la publicité donnée aux *Prairies d'or* amène la découverte de l'un, au moins, des grands ouvrages de l'auteur, l'*Akhbar al-Zeman*, dont on dit qu'un exemplaire existe dans une des bibliothèques publiques de Constantinople. Mais, quoi qu'il arrive, tous les hommes de science vous sauront gré de l'aide que vous donnez à la publication de ce que nous avons en main de Masoudi.

Vous vous êtes décidés, il y a un an, à comprendre dans la même Collection une édition de la description de l'Inde, ou plutôt l'exposé des sciences des Hindous, par Albirouni, et les travaux préparatoires de l'édition que vous avez confiée à M. Woepcke sont déjà très-avancés. Albirouni était un mathématicien arabe qui avait vécu à Moultan et y avait appris le sanscrit. On prétend même qu'il a composé en sanscrit des ouvrages sur les mathématiques; cette tradition paraît douteuse, mais il est certain qu'il était très-versé dans la littérature des Hindous. Il s'en retourna à Ghaznin sous le règne de Mahmoud et y termina son ouvrage l'an 1031 de notre ère, peu de temps après la mort de ce roi.

Il traite en quatre-vingts chapitres, non-seulement des sciences des Hindous, mais de bien des parties de leur état social. On trouve dans son ouvrage des chapitres nombreux et détaillés sur l'astronomie mythologique et réelle des Hindous, sur leur géographie mythologique et réelle, sur leurs sciences mathématiques, sur leur philosophie, leur religion et son influence politique et civile, leurs castes, leurs cérémonies, les sacrifices, les pèlerinages, la charité, les mariages, les fêtes, le jeûne et la nourriture, enfin sur toutes les parties de cet immense réseau de coutumes et de devoirs dont le brahmanisme enveloppe toute la vie de ses sectateurs. Ensuite Albirouni traite de la littérature hindoue, des ouvrages de poésie, de grammaire, de médecine et de mathématiques, de l'écriture, des poids et mesures et de l'astrologie judiciaire. Nous ne connaissons son ouvrage jusqu'ici que par le chapitre sur la géographie dont M. Reinaud a fait usage, et qui a excité à un haut degré l'envie de connaître le reste.

Les difficultés de la publication sont fort grandes, la nature et la multiplicité des matières spéciales, les milliers de mots sanscrits, transcrits en arabe, et la nécessité de refaire tous les calculs astronomiques pour contrôler les manuscrits, exigent des connaissances qui se trouvent rarement réunies et des soins infinis, d'autant plus que les deux manuscrits connus n'en représentent malheureusement qu'un seul, puisque le manuscrit de la Bibliothèque

impériale paraît être une copie de celui de M. Schefer. Heureusement celui-ci est d'une grande valeur : il fut copié, l'an 1159 de notre ère, sur le manuscrit même de l'auteur. On peut à peine espérer trouver d'autres exemplaires d'un livre qui était en dehors des sujets ordinaires des études musulmanes, et ne devait jamais être fort répandu. On l'a recherché en vain dans les bibliothèques de l'Inde, où l'on pouvait espérer le rencontrer, et c'est merveille qu'une copie ait échappé à la destruction énorme de livres que les guerres de Djenguiskhan ont amenée, et qui a tant appauvri les littératures arabe et persane. Nous devons nous féliciter du bonheur qu'a eu M. Schefer de découvrir le manuscrit qu'il a mis entre nos mains, et de la bonne fortune que nous avons eue de posséder parmi les membres de la Société un homme à qui nous pouvions confier ce travail en toute sécurité.

Notre Société a maintenu cette année ses bons rapports avec les autres associations qui poursuivent le même but que nous, et qui nous envoient leurs publications aussi régulièrement que le permet l'état imparfait des communications avec l'Orient et de la librairie internationale.

Vous trouverez sur le bureau un envoi de la Société asiatique de Calcutta, qui comprend le dernier cahier de l'année 1861 de son Journal¹ et plusieurs

¹ *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, 1861. Calcutta, in-8°.

numéros de sa *Bibliotheca indica*. Vous remarquerez dans le Journal de curieux travaux sur des inscriptions sanscrites et bactriennes, par MM. Fitz-Edward Hall, le Babou Rajendralala Mitra et M. Bayley, et une carte et un mémorandum sur les pays à peu près inconnus entre la Chine, Birma et le Thibet, par le vicaire apostolique du Thibet. Les numéros de la *Bibliotheca indica* contiennent la continuation de l'Histoire de la conquête de la Syrie par le faux Wakidi, publiée en arabe par M. Lees¹; la continuation de l'Histoire de Firouz-schah, par Ziaëddin Barni, en persan²; le commencement de la Biographie, en persan, de Masaoud le Ghaznévide, par Beïhaki³, préparée par feu Morley et publiée par M. Lees; le commencement d'une édition et d'une traduction du Kaushitaki-Brahmana-Upanishad, par M. Cowell⁴; la traduction complète du Chandogya-Upanishad du Sama Veda, par Rajendralala Mitra⁵;

¹ *The Conquest of Syria*, commonly ascribed to Waqidi, edited by captain Lees. Fascic. 1-8. Calcutta, 1861.

² *The Tarikhi Ferozshahi* of Zian al din Barni, edited by Sayid Khan, fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

³ *The Tarikhi Baihaki*, containing the life of Masoud, son of Sultan Mahmoud of Ghaznin, edited by the late W. Morley, and printed under supervision of Captain Nassau Lees. Fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

⁴ *The Kaushitaki-Brahmana-Upanishad*, with the commentary of Sankarananda, edited with an english translation by E. B. Cowell. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

⁵ *The Chandogya Upanishad* of the Sama Veda, translated from the sanscrit by Rajendralala Mitra. (Complet en deux cahiers.) Calcutta, 1861, in-8°.

la suite du *Siddhanta Siromani* (astronomie), traduit en anglais par M. Wilkinson¹; enfin la continuation du grand Dictionnaire des termes techniques et philosophiques des Arabes, que M. Sprenger avait entrepris², que M. Wilson avait si malencontreusement interrompu, et que la Société fait achever maintenant par les collaborateurs de M. Sprenger. Ce dictionnaire, quand il sera complet, sera une des publications les plus utiles de la Société.

La Société littéraire de Madras a publié le n° 11 de la nouvelle série de son Journal³, rempli comme à l'ordinaire de recherches sur l'histoire, les antiquités et l'histoire naturelle de la présidence de Madras.

La Société asiatique de Bombay a fait paraître le n° 21 de son Journal⁴, qui offre surtout de riches matériaux pour l'archéologie indienne, contenus dans plusieurs communications de M. West sur les cavernes de Kanheri, dans l'île de Salsette. M. West nous y donne cinquante inscriptions bouddhistes et les reproductions de nombreux bas-reliefs trouvés dans ces cavernes. Les inscriptions, qui n'étaient

¹ *Hindu astronomy. The Siddhanta Siromani*, translated by the late L. Wilkinson and revised by Pandit Bapu Deva Sastri. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

² *Dictionary of technical terms in arabic*. Fasc. 1-19. Calcutta, 1862, in-4°.

³ *Madras Journal of literature and science*, vol. VI, n° 11 (nouvelle série), mai 1861. Madras, in-8°.

⁴ *The Journal of the Bombay Branch of the Royal asiatic Society*. January 1862 (vol. VI, n° 21); Bombay, in-8° (1v et c, et 236 pages, avec un grand nombre de planches).

connues que partiellement, paraissent dater, pour la plus grande partie, des premiers siècles de notre ère, et donneront certainement lieu à des travaux curieux sur l'histoire du bouddhisme dans cette partie de l'Inde.

Nous n'avons rien reçu des Sociétés de Hongkong, de Shanghai, de Batavia et de Colombo, et je ne sais si elles ont publié quelque chose, ou si la difficulté des communications en a entravé l'envoi; je ne sais pas non plus si le Journal de l'archipel indien, par la publication duquel M. Logan a rendu de si grands services à l'histoire, à la géographie, à l'ethnographie et à la linguistique des pays malais, a cessé de paraître, ce qui serait un véritable malheur pour les amis des études orientales.

La Société asiatique de Londres a publié la seconde partie du volume XVIII de son Journal, et a décidé que la suite paraîtrait sous la forme d'un recueil trimestriel. Le caractère du Journal n'a été changé en rien par cette régularisation des époques de publication¹.

La Société orientale allemande a fait paraître la dernière partie du volume XV et la première du volume XVI² de son Journal, qui se distingue comme toujours par le nombre et l'importance des recherches qu'il nous fournit sur presque toutes les

¹ *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XVIII, p. 2, et vol. XIX, part. 1-3. Londres, 1862, in-8°.

² *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XV, cah. 3 et 4, et vol. XVI, cah. 1 et 2. Leipzig, 1862, in-8°.

parties de l'érudition orientale. M. Mordtmann y propose une nouvelle interprétation des inscriptions cunéiformes de la deuxième espèce, en attendant la publication de son travail sur les inscriptions de Van. MM. Zinguerlé, Pohlmann et Land donnent des études sur la littérature syriaque. M. Blau et M. Lévy fournissent des matériaux pour l'épigraphie araméenne. M. Trumpp discute le système grammatical des langues néo-sanscrites. MM. Mühlau et Gutschmid traitent de la chronologie des Arsacides; MM. Erdmann et Graf, de quelques parties de la littérature persane. Je ne puis énumérer tous les travaux que contiennent ces volumes, qui fournissent la preuve surabondante de la faveur dont jouit la littérature orientale en Allemagne et de la multiplicité des études qu'elle provoque.

La collection de mémoires ¹ que la Société orientale allemande publie à côté de son Journal s'est enrichie des biographies des jurisconsultes hanéfites d'Ibn Kutlubuga, publiées par M. Flügel, et accompagnées de notes savantes et nombreuses, mais sans la traduction du texte, qui n'aurait pourtant pas beaucoup augmenté le volume de la publication et l'aurait rendu plus utile. Enfin la Société allemande a fait paraître le quatrième volume de la col-

¹ *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft, vol. II, n° 3. *Die Krone der Lebensbeschreibungen*, enthaltend die Classe der Hanefiten von Zein ad-din Kasim Ibn-Kutlubuga herausgegeben von Flügel. Leipzig, 1862, in-8°. (xvi et 192 pages.)

lection des historiens de la ville de la Mecque¹, par M. Wüstenfeld, qui contient la traduction des textes antérieurement publiés.

La Société orientale américaine² a publié la première moitié du volume VII de son Journal. On y trouve deux dissertations de M. Fitz-Edward Hall sur les rois de Mandala et de Malava, un mémoire de M. Turner sur l'inscription d'Aschmunazzar, un savant et curieux traité de M. Salisbury sur la science des traditions chez les musulmans, et un long mémoire de M. Paspatis sur la langue des Bohémiens de la Turquie.

Enfin, la Société archéologique de Constantine³ nous a fait parvenir le cinquième volume de son annuaire. Le but de la Société est l'exploration des restes nombreux que les dominations carthaginoise, numide, romaine et arabe, ont laissés sur le sol de cette province, et l'on ne peut assez louer la persistance et le dévouement qui rendent possible la publication de tant de monuments. La partie qui intéresse avant tout les orientalistes est un mémoire de M. Judas sur dix-neuf nouvelles inscriptions numido-puniques découvertes à Constantine, et reproduites en lithographie.

¹ *Die Chroniker der Stadt Mekka*, gesammelt von Ferd. Wüstenfeld, vol. IV. Deutsche Bearbeitung. Leipzig, 1861, in-8°.

² *Journal of the American oriental Society*, vol. VII, n° 1. New-Haven, 1861, in-8°.

³ *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine*, 1860-1861. Constantine, 1861, in-8°. (A Paris, chez Leleux, rue des Poitevins.)

Je devrais maintenant essayer de vous soumettre le tableau des progrès que la littérature orientale a faits pendant l'année passée, en dehors de ce que les Sociétés asiatiques ont publié. Malheureusement des occupations impérieuses ne m'ont pas permis de coordonner les notes que j'avais prises, et je suis forcé d'ajourner l'accomplissement de ce devoir; je le regrette beaucoup, car il a paru un grand nombre d'ouvrages importants par les sujets et par le savoir des auteurs, dont j'aurais vivement désiré rendre un compte, si sommaire et si imparfait qu'il fût. J'aurais voulu annoncer les nouveaux travaux sur la vie de Muhammed, surtout les deux derniers volumes de sa biographie par M. Muir et le premier volume de l'ouvrage de M. Sprenger, auquel le public savant a été préparé depuis si longtemps par les remarquables études de l'auteur sur les traditions musulmanes; j'aurais désiré parler de la collection de ces traditions par Bokhari, que M. Krehl publie en ce moment, et demander à l'éditeur de faire suivre son texte d'une traduction; j'aurais eu du plaisir à annoncer la publication prochaine de la traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun par M. de Slane, qui, dans peu de jours, va mettre entre les mains de tous ce livre remarquable, dont on a tant parlé et que l'on connaît encore si imparfaitement; il prendra à la fin sa place dans la littérature du monde, place moindre peut-être que quelques personnes n'ont cru, mais toujours considérable et très-honorable pour la littérature arabe. Le travail de M. Flū-

gel sur le gnostique Manès, le second volume de la traduction du Maimonide, par M. Munk, la Grammaire perse de M. Spiegel et les essais sur le zend, par M. Haug, le nouveau volume de l'archéologie indienne par M. Lassen, l'achèvement de la Grammaire comparée de M. Bopp, les lectures de M. Max Müller sur la science du langage, les recherches de M. Barb sur le verbe persan, l'achèvement de l'édition de Hafiz par M. Brokhaus, les progrès du Dictionnaire sanscrit de MM. Boethlingck et Roth, de celui de M. Goldstücker, du Dictionnaire persan de M. Vullers, le commencement du Dictionnaire arabe-persan-turc de Zenker, les travaux de M. Raverty sur la langue et la littérature des Afghans, l'édition et le commentaire des livres classiques des Chinois par M. Legge, et la traduction des poésies de la dynastie des Thangs par notre collègue M. le marquis d'Hervé Saint-Denys; tous ces ouvrages, et bien d'autres, car je ne cite que ce qui se présente à l'instant à ma mémoire, marquent l'activité avec laquelle toutes les parties de l'histoire et de la littérature orientales sont soumises graduellement à la critique européenne: des branches d'études entières, pour lesquelles on n'avait auparavant rien fait, surgissent et deviennent importantes, sinon pour la littérature proprement dite, au moins pour l'ethnographie et la science du langage, comme les recherches sur les langues des aborigènes des Moluques que poursuivent les Hollandais, et les travaux sur les langues finnoises et sibériennes que le gouvernement

russe a encouragés, que Castren, Siögren et autres ont poursuivis avec un zèle admirable, et qui paraissent dans une série de publications par les soins de l'Académie de Saint-Petersbourg.

Tous ces travaux sont d'une haute importance; ils sont pour l'histoire universelle ce que les observations faites à l'aide du télescope et du microscope ont été pour les sciences naturelles; ils permettent de remplacer par des faits nouveaux et précis les erreurs et l'étroitesse des systèmes qui reposaient sur des études faibles et partielles. Toutes les sciences historiques, théologiques, philologiques et philosophiques en ont ressenti l'influence, et même la littérature la ressent, quoique moins rapidement et moins profondément que les sciences d'érudition, sur lesquelles un nouveau fait bien établi agit irrésistiblement, et qui sont obligées de le recevoir quand même il contredit des idées admises et favorites, et ruine des systèmes qu'on avait été accoutumé à regarder avec respect. Cette impulsion durera aussi longtemps que les études orientales mettront au jour de nouveaux faits et de nouvelles observations; le champ est immense, et nous n'en voyons pas encore toute l'étendue, mais les méthodes sont trouvées, l'intérêt est éveillé, et la science suivra la marche indiquée.

Mais il ne faut jamais oublier, et jamais se lasser de dire et de répéter, que la littérature orientale a encore un intérêt, dont l'importance s'accroît de jour en jour, et auquel elle ne peut satisfaire qu'en

se faisant accepter non-seulement par les savants, mais par tout le public cultivé. Depuis la bataille de Plassy, il y a à peu près un siècle, il ne s'est pas passé une année qui n'ait augmenté la prépondérance européenne en Asie, et aujourd'hui cette conquête est accomplie, soit actuellement, soit virtuellement; car il n'y a plus un seul État en Asie, quelles que soient ses prétentions, qui croie lui-même à son indépendance. Nous avons tous vu, il y a quelques jours seulement, une ambassade du dernier empire oriental qui jouissait jusqu'ici de droits véritablement souverains, arriver en Europe comme une preuve vivante que ce puissant État se sent vaincu par des influences irrésistibles et qu'il cherche à se rendre compte du pouvoir réel de ses dangereux amis et probablement des moyens de leur résister.

Le développement ou le dépérissement futur de la plus grande moitié de l'humanité dépend de la manière dont l'Europe exercera son influence sur l'Orient. Mais sommes-nous préparés pour l'accomplissement de la grande tâche que nous prenons sur nous? Nous avons toujours dans la bouche les grands mots de civilisation et de religion, et nous agissons trop souvent comme si l'avidité et l'ambition étaient nos uniques motifs. Voyez la ruine que l'Europe a amenée sur la Chine par des guerres injustes, qui ont désorganisé cet empire et le livrent à la plus affreuse guerre civile. L'action de l'Europe sur l'Asie a été presque toujours violente et généralement destructrice, et souvent destructrice de ce

qu'il y avait de mieux. Les exemples surabondent, mais c'est une longue histoire que je n'ai pas à faire, je ne parle que de l'avenir. L'Europe peut détruire ce qu'il y a encore de vivant et d'élevé dans l'Orient, ou développer les germes de grandeur qui se trouvent dans chacun de ces peuples; elle y est en présence de civilisations antiques, nées sur le sol, raffinées sous bien des rapports jusqu'à l'excès; elle y trouve des sciences ébauchées et interrompues dans leur développement, comme étaient les nôtres au moyen âge, et de vastes littératures qui ont influencé les mœurs et les sentiments, et leur ont donné, sous quelques rapports, des délicatesses qui nous sont inconnues et qui se traduisent par cette politesse exquise qui est l'indice et souvent l'unique reste d'une culture ancienne. L'Europe peut donner à ces peuples la science qui leur manque et l'indépendance d'esprit que la recherche du vrai amène toujours; mais pour cela il faut qu'elle apprenne à les connaître, eux, leur histoire, la nature et les raisons des institutions qu'ils ont créées, les progrès qu'ils ont faits autrefois et qui indiquent ceux qu'ils pourront faire, qu'elle respecte la fibre délicate de leurs sentiments, qui, sous beaucoup de rapports, valent bien les nôtres; il faut qu'elle sache ce qu'ils possèdent, et qu'elle rattache à ce qui existe les progrès qu'ils ont à faire; il faut que la connaissance de leur passé lui inspire une sympathie sans laquelle on ne fait que détruire et blesser, même quand on veut construire et améliorer.

Ce sont vos travaux qui sont destinés à créer cette sympathie, en exposant ce que ces peuples ont fait, la place qu'ils ont su prendre dans l'histoire et dans le développement de l'esprit, en montrant qu'ils possèdent des facultés égales aux nôtres, et, sous quelques rapports peut-être, supérieures aux nôtres, en indiquant les points où ils se sont arrêtés et sont restés en arrière de nous, pour que nous puissions y rattacher l'enseignement que nous pouvons leur donner et les aider à se délivrer des obstacles devant lesquels ils ont reculé. Pour cela, il faut que vos travaux pénètrent plus avant dans le public intelligent, et qu'ils ne restent pas la propriété exclusive des savants; ce n'est qu'en agissant sur l'opinion publique qui gouverne le monde, que nous pouvons espérer faire une impression salutaire. Mais il faut que les gouvernements viennent en aide à la science, bien plus qu'ils ne le font actuellement. L'instinct du public s'éveille, mais il a besoin d'être aidé, et c'est avec plaisir et espoir que nous voyons de temps en temps les corps savants, en France, réclamer la création de chaires de sanscrit et d'arabe dans tous les centres de l'enseignement supérieur, comme vient de le faire, il y a quelques jours encore, l'Académie de Nancy¹, à l'occasion de la réception de M. Leupol. Ce sont des voix précieuses qui indiquent un grand progrès dans l'opinion publique; puissent-elles être entendues! En attendant, ne nous relâ-

¹ Académie de Stanislas. Réponse du Président aux récipiendaires, dans la séance publique du 22 mai 1862. Nancy, 1862, in-8°.

chons pas, notre devoir est devant nous, tout tracé; le but est encore loin, mais il vaut la peine; *laboremus!*

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MM. ABBADIE (Antoine d'), correspondant de l'Institut.

ABD-EL-KADER (S. A. l'émir), à Damas.

AGOP EFFENDI, conseiller à l'ambassade ottomane.

AHMED KIAMIL EFFENDI, membre du bureau des interprètes aux affaires étrangères, à Paris.

AIVAZOVSKI (L. P. Gabriel), Sa Grandeur, archevêque arménien diocésain à Théodosie (Russie).

ALCOBER (Vincent), employé au ministère de l'intérieur, à Madrid.

ALEKAN (Alphonse), à Tunis.

AMARI (Michel), professeur d'arabe à Florence.

MM. AMPÈRE, membre de l'Institut, professeur de littérature française au Collège de France.

AUER (Aloïs), directeur de l'Imprimerie impériale et royale, à Vienne.

AUMER (Joseph), employé à la Bibliothèque royale de Munich.

BIBLIOTHÈQUE AMBROSIEUNE, à Milan.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à Erlangen.

BADICHE (L'abbé), trésorier de la métropole, à Paris.

BAISSAC (Jules), interprète au ministère de la guerre, à Paris.

BARB (H. A.) professeur à Vienne.

BARBIER DE MEYNARD.

BARDELLI, professeur à l'Université de Pise.

BARGÈS (L'abbé), professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris.

BARRÉ DE LANCY, secrétaire archiviste de l'ambassade de France à Constantinople.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut.

BAZIN (Antoine), professeur de chinois moderne à l'École spéc. des langues orient. vivantes.

BEAUTÉ fils, à Alexandrie.

BEHRNAUER (Walther), secrétaire de la Bibliothèque publique de Dresde.

BELIN, secrétaire interprète de l'ambassade de France à Constantinople.

BELLECOMBE (André de), homme de lettres, à Boulogne (Seine).

MM. BENZON (L'abbé comte), professeur d'hébreu au séminaire patriarcal de Venise.

BÉRARD (L'abbé), vicaire de l'église de la Madeleine, à Paris.

BEREZINE, prof. de langues orientales, à Casan.

BERGSTEDT, agrégé, à Upsal.

BERTRAND (L'abbé), chanoine de la cathédrale de Versailles.

BIANCHI (X.), ancien secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales.

BLAND, membre de la Société royale asiatique de Londres.

BOILLY (Jules), peintre, à Paris.

BOISSONNET DE LA TOUCHE (Estève), lieutenant-colonel d'artillerie.

BONNETTY, directeur des Annales de philosophie chrétienne.

BOTTA (Paul-Émile), consul général de France à Tripoli de Barbarie, correspondant de l'Institut.

BOURGADE (L'abbé), aumônier de la chapelle Saint-Louis, à Carthage.

BRÉAL, agrégé de l'Université, attaché à la Bibliothèque impériale, à Paris.

BRESNIER, professeur d'arabe, à Alger.

BRIAU (René), docteur en médecine, à Paris.

BROSSELDARD (Charles), secrétaire général de la préfecture d'Alger.

BROWN (John), chargé d'affaires des États-Unis, à Constantinople.

MM. BRUGSCH (le Dr Ph. D.), attaché au musée de Berlin.

BUCHÈRE (Paul).

BUHLER (George), à Londres.

BULLAD, interprète de l'armée d'Afrique, à Tizy Ouzou (Algérie).

BURGRAFF, professeur d'arabe, à Liège.

BURNOUF (Émile), professeur à la faculté des lettres de Nancy.

CALFA (Ambroise Yousouf Nar Bey), ancien directeur du Collège national arménien de Paris.

CALFA (Corene Yousouf Nar Bey), ancien préfet des études au même collège.

CAMA (Khursedji Rustomji), négociant à Bombay.

CARTWRIGHT.

CAUSSIN DE PERCEVAL, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collège de France.

CHADLI (Sidi-Mohammed), directeur de l'École d'instruction supérieure arabe, à Constantine.

CHAILLET, payeur à Chambéry.

CHALLAMEL (Pierre), artiste peintre, à Paris.

CHARENCEY (De), à Paris.

CHARMOY, ancien professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Petersbourg.

CHERBONNEAU, professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

MM. CHINACI EFFENDI, employé supérieur du Gouvernement ottoman.

CHODZKO (Alexandre), chargé du cours de langue et de littérature slaves au Collège de France.

CLÉMENT-MULLET (Jean-Jacques), membre de la Société géologique de France.

COHN (Albert), docteur en philosophie.

COMBAREL, professeur d'arabe, à Oran.

CONSTANT (Calouste), à Smyrne.

CURETON (William), chanoine de Westminster.

DABRY, capitaine au 35^e de ligne, à Toul (Meurthe).

DALSÈME (Achille), à Paris.

DALSÈME (Maurice), à Paris.

DECHAUX, licencié en droit, à Paris.

DEFRÉMERY (Charles), professeur suppléant au Collège de France.

DELESSERT (François), membre de l'Institut, président de la caisse d'épargne.

DELITZCH, professeur, à Leipzig.

DERENBOURG (Joseph), à Paris.

DESCHAMPS (L'abbé), à Paris.

DESVERGERS (Adolphe-Noël), correspondant de l'Institut.

DEVIC (L. M.), élève de l'École spéciale des langues orientales.

DIETERICI (Ant.), professeur à Berlin.

DILLMANN, professeur à Kiel.

MM. DITANDY (Auguste), professeur de rhétorique,
à Moulins.

DITTEL, prof. à l'Université de St-Pétersbourg.

DROUIN (Edmond), avocat à Paris.

DUBEUX (J. L.), professeur de turc à l'École
spéciale des langues orientales vivantes.

DUCHATELLIER, à Versailles.

DUGAT (Gustave), ancien élève de l'École spé-
ciale des langues orientales vivantes.

DULAURIER (Édouard), professeur d'arménien
à l'École spéciale des langues orientales
vivantes.

DU NANT (G. Henry), à Genève.

DZIALYNSKA (M^{lle} la comtesse Edwig), à Posen.

EASTWICK, secrétaire du ministère de l'Inde, à
Londres.

EICHTHAL (Gustave d'), secrétaire de la Société
ethnologique.

EMIN (Jean-Baptiste), professeur à l'Institut
Lazareff, à Moscou.

ENIS EFFENDI, membre de l'Académie, à Cons-
tantinople.

ESCAYRAC DE LAUTURE (Le comte d'), membre
de la Société de géographie.

ESPINA, agent consulaire à Sfax.

FEER (Léon), à Paris.

FINLAY (Le docteur Édouard), à la Havane.

FINN, consul d'Angleterre à Jérusalem.

- MM. FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.
FLOTTES, prof. de philosophie, à Montpellier.
FLÜGEL, professeur à Dresde.
FOUCAUX (Ph. Édouard), chargé du cours de
sanskrit au Collège de France.
FRANCESCHI (Richard), chancelier du consulat
d'Autriche à Scutari d'Albanie.
FRANKEL (Le docteur), directeur du séminaire,
à Breslau.
FREUND (Siegfried), docteur en philosophie, à
Breslau.
FRIEDRICH, secrétaire de la Société des sciences,
à Batavia.
FRUHSTUCK DE LA FRUSTON (Michel), professeur
de langues étrangères, à Paris.
FÜRST (Le docteur Jules), professeur à Leipzig.
- GABALDE DE CASAMAJOR, ancien secrétaire général
de la sous-préfecture de Tlemcen, à Paris.
GABELENTZ (H. CONON DE LA), conseiller d'État,
à Altenbourg.
GARCIN DE TASSY, membre de l'Institut, pro-
fesseur d'hindoustani à l'École spéciale des
langues orientales vivantes.
GARNIER (L'abbé), professeur au petit sémi-
naire de Plombières.
GARREY (Gustave).
GAYANGOS, professeur d'arabe, à Madrid.
GERSON-LÉVY, membre de l'Académie impé-
riale, à Metz.

- MM. GERVY (L'abbé), à Saulzet, près Gannat (Allier).
GILDEMEISTER, docteur en philosophie, à Bonn.
GOBINEAU (Le comte Arthur DE).
GOLDENBLUM (Ph.-V.), à Odessa.
GOLDENTHAL, professeur, à Vienne.
GOLDSTÜCKER, D^r en philosophie, à Londres.
GOLLMANN (Le D^r Wilhelm), à Vienne.
GORGUOS, professeur d'arabe au lycée d'Alger.
GORRESIO (Gaspard), secrétaire perpétuel de
l'Académie de Turin.
GOSCHE (Richard), bibliothécaire, à Berlin.
GRAFF, professeur à l'École royale de Meissen.
GUERRIER DE DUMAST (Le baron), de l'Académie
de Stanislas, à Nancy.
GUIGNIAUT, membre de l'Institut, à Paris.
- HAIGHT, à New-York.
HALL (Fitz-Edward), à Boston.
HASE, membre de l'Institut, professeur de grec
moderne à l'École spéciale des langues orien-
tales vivantes, etc.
HASSLER (Conrad-Thierry), professeur, à Ulm.
HAUSER, professeur de mathématiques au lycée
Charlemagne.
HAUVETTE-BESNAULT, bibliothécaire à l'École
normale, à Paris.
HERMITE, membre de l'Institut, à Paris.
HERVEY-SAINT-DENYS (Le marquis Léon D'), à
Paris.
HOFFMANN (J.), interprète pour le japonais au

Ministère des affaires étrangères des Pays-Bas, à Leyde.

MM. HOLMBOË, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

HUREL, ancien élève de l'École des langues orientales, à Paris.

JANIN-CHEVALLIER (André), professeur de langues sémitiques, à Genève.

JEBB (Rév. John), recteur à Peterstow, Ross (Hertfordshire).

JOMARD, membre de l'Institut, conservateur du département des cartes géographiques de la Bibliothèque impériale.

JOST (Simon), docteur en philosophie, professeur de langues étrangères, à Paris.

JUDAS, secrétaire du conseil de santé des armées au ministère de la guerre, à Paris.

JULIEN (Stanislas), membre de l'Institut, professeur de chinois et administrateur du Collège de France.

KASEM-BEG (Mirza A.), professeur de mongol à l'Université de Saint-Petersbourg, conseiller d'État actuel.

KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN, bibliothécaire de la Société asiatique.

KEMAL EFFENDI (Son Exc.), ambassadeur de la Porte à Berlin.

KERR (M^{me} Alexandre).

MM. KHALIL EL KOURI, à Beyrouth.

KHANIKOF (Nicolas DE), conseiller d'État actuel,
à Saint-Pétersbourg.

KRAFT (Le baron Alexandre DE), à Tripoli de
Barbarie.

KREHL, docteur en philosophie, à Dresde.

KREMER (DE), chancelier du consulat d'Au-
triche, à Alexandrie.

KÜHLKE (J.), prof. à l'École égyptienne de Paris.

LABARTHE (Charles DE), professeur de sciences
mathématiques, ancien élève de l'École des
langues orientales.

LAFERTÉ-SENECTÈRE (Le marquis DE), à Tours.

LANCEREAU (Édouard), licencié ès lettres.

LANGLOIS (Victor), ancien élève de l'École des
langues orientales, à Paris.

LAROCHE (Le marquis DE), à Paris.

LAZAREFF (S. E. le comte Christophe DE), con-
seiller d'État actuel, chambellan de S. M.
l'empereur de Russie.

LEBIDART (Antoine DE), à l'internonciature au-
trichienne, à Constantinople.

LECLERC, médecin major, à Constantine.

LECOMTE (L'abbé), à Vitteaux (Côte-d'Or).

LEFÈVRE (André), licencié ès lettres, à Paris.

LEGAY (Léandre), attaché au consulat d'Alexan-
drie.

LEQUEUX, chancelier-drogman au consulat gé-
néral de Tripoli de Barbarie.

MM. LENORMANT (François).

LETTERIS, directeur de l'Imprimerie impériale orientale, à Prague.

LEVANDER (H. C.), de l'Université d'Oxford.

LÉVY-BING (L.), banquier, à Nancy.

LIÉTARD (D^r), à Plombières.

LOEWE (Louis), D^r en philosophie, à Brighton.

LONGPÉRIER (Adrien DE), membre de l'Institut, conservateur des antiquités au Louvre.

LUYNES (Le duc DE), membre de l'Institut.

MAC-DOUALL, professeur, à Belfast.

MADDEN (J. P. A.), agrégé de l'Université, à Versailles.

MAHMOUD EFFENDI, astronome du vice-roi d'Égypte.

MALLOUF (Nassif), professeur de langues orientales au Collège de la Propagande, à Smyrne.

MARTIN (L'abbé), curé de Saint-Jacques, à la Nouvelle-Orléans.

MARTIN (L. A.), homme de lettres, à Paris.

MARTIN, interprète principal, à Constantine.

MASSON (Ernest), avocat à Nancy.

MECKEL, docteur en théologie, à Cologne.

MEDAWAR (Michel), secrétaire interprète du consulat général de France, à Beyrouth.

MEHREN (D^r), professeur de langues orientales, à Copenhague.

MEIGNAN (L'abbé), chanoine honoraire, à Paris.

MEKERTICHT-DADIAN, à Constantinople.

- MM. MÉNANT (Joachim), juge à Lisieux.
MERLIN (R.), conservateur du dépôt des souscriptions au Ministère d'État.
MÉTHIVIER (Joseph), chanoine d'Orléans, doyen de Bellegarde.
METZ-NOBLAT (Alexandre DE), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.
MILLIÈS (D^r), prof. de théologie, à Utrecht.
MILON, sénateur, à Nice.
MINISCALCHI-ERIZZO, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, à Vérone.
MOHL (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collège de France.
MOHN (Christian), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes, à Naples.
MOLESWORTH (Le capitaine).
MONDAIN, chef de bataillon du génie, à Amiens.
MONRAD (D. G.).
MOSTAFA BEN SADET (Thaleb), à Constantine.
MOURIER, attaché au cabinet du Ministre de l'Instruction publique.
MUIR (John), à Édinburgh.
MÜLLER (Joseph), secrétaire de l'Académie de Munich.
MÜLLER (Maximilien), professeur, à Oxford.
MUNK (S.), membre de l'Institut, à Paris.

NEUBAUER.
NÈVE, professeur à l'Université catholique, à Louvain.

MM. NOËTHEN (Ch. Maximilien), curé à Berg-Gladbach.

NORMAN (Léon).

OCAMPO (Melchior).

OPPERT, professeur de sanscrit à l'École des langues orientales.

OVERBECK (Le docteur), professeur, à Bonn.

PAGÈS (Léon), à Paris.

PARFAIT, docteur en droit, à Paris.

PAUTHIER (G.), à Paris.

PAVET DE COURTEILLE (Abel), professeur de turc au Collège de France.

PERÉTIÉ, chancelier du consulat général de Beyrouth.

PERRON (Le docteur), directeur du Collège impérial arabe-français, à Alger.

PERTAZZI, attaché à l'internonciature, à Constantinople.

PERTSCH (W.), docteur, à Gotha.

PICHARD (Édouard), orientaliste.

PILARD, interprète militaire, à Tlemcen.

PLATT (William), à Londres.

PORTAL, maître des requêtes, à Paris.

PRATT (G. W.), à New-York.

PRATT (John), au collège de Saint-Mary, à Oxford.

PRESTON (Th.), Trinity-College, à Cambridge.

- MM. PYNAPPEL, doct. et lecteur à l'Acad. de Delft.
RAUZAN (Le duc DE), à Paris.
REGNIER (Adolphe), membre de l'Institut.
REINAUD, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes.
RENAN (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
RENOUARD (Le rév. Cecil), à Swanscombe.
RICHARD (Franceschi), vice-chancelier du consulat d'Autriche à Scutari en Albanie.
RIVIER (L'abbé), vicaire à Saint-Thomas d'Aquin.
RODET (Léon), ancien élève de l'École polytechnique, attaché à la Manufacture des tabacs de Bordeaux.
RONDOT (Natalis), délégué du commerce en Chine, à Paris.
ROSIN (DE), propriétaire à Nyons, canton de Vaud (Suisse).
ROSNY (L. Léon DE), à Paris.
ROST (Reinhold), au collège Saint-Augustin, à Cantorbéry.
ROTHSCHILD (Le baron Gustave DE), à Paris.
ROUGÉ (Le vicomte Emmanuel DE), membre de l'Institut, conservateur honoraire des monuments égyptiens du Louvre.
ROUSSEAU (Le baron Adolphe), consul de France, à Djeddah.
ROUSSEAU (Antoine), interprète principal de l'armée d'Afrique.

MM. ROUSSET, ex-chirurgien de la marine impériale,
à Frasne (Doubs).

ROUZÉ (Édouard DE), capitaine, attaché à la
direction des affaires arabes à Alger.

ROYER, à Versailles.

SABIR (Constantin DE).

SALLES (Le comte Eusèbe DE), professeur d'a-
rabe à l'École des langues orientales, suc-
cursale de Marseille.

SANGUINETTI (Le docteur B. R.), à Paris.

SAULCY (F. DE), membre de l'Institut.

SCHACK (Le baron Adolphe DE), à Munich.

SCHEFER (Charles), interprète de l'Empereur
aux affaires étrangères, professeur de persan
à l'École des langues orientales vivantes.

SCHLECHTA WSSEHRD (Ottokar-Maria DE), direc-
teur de l'Académie orientale, à Vienne.

SCHLESWIG-HOLSTEIN-AUGUSTENBURG (S. A. le
prince DE), à Paris.

SCHWARZLOSE, docteur en philosophie, à Berlin.

SÉDILLOT (L. Am.), professeur d'histoire au
collège Saint-Louis, secrétaire de l'École
spéciale des langues orientales vivantes.

SELIGMANN (Le D^r Romeo), professeur, à Vienne.

SEROKA, chef du bureau arabe, à Biskara.

SKATSKHOFF (Constantin), consul de Russie à
Tchougoutschok.

SLANE (MAC GUCKIN DE), premier interprète du
Gouvernement, à Alger.

MM. SOLEYMAN AL-HARAIRI, secrétaire arabe du consulat général de France à Tunis.

SORET (Frédéric), orientaliste, à Genève.

STÄHELIN (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle.

STECHEER (Jean), prof. à l'Université de Gand.

STEINER (Louis), à Genève.

SUMNER (George), à Boston.

SUTHERLAND (H. C.), à Oxford.

TAILLEFER, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orient. à Paris.

TCHIHATCHEF (DE), à Paris.

THÉROULDE.

THOMAS (Edward), du service civil de la Compagnie des Indes, à Londres.

THONNELIER (Jules), membre de la Société d'histoire de France, à Paris.

TOLSTOÏ (Le colonel Jacques).

TORNBERG, professeur à l'Université de Lund.

TORRECILLA (L'abbé DE), à Paris.

TROYER (Le major), membre de la Société asiatique de Calcutta, à Paris.

TRÜBNER (Nicolas), membre de la Société ethnologique américaine, à Londres.

VAN DER MAELEN, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.

VANDRIVAL, chanoine et professeur au grand séminaire, à Arras.

- MM. VANUGGI (Atto), bibliothécaire, à Florence.
VETH (Pierre-Jean), professeur de langues orientales, à Amsterdam.
VILLEMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
VINCENT, orientaliste, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).
VLANGALI-HANDJÉRI (Le prince Michel), à Paris.
VOGUÉ (Le comte Melchior DE), à Paris.
- WADDINGTON (W. H.), à Paris.
WADE (Thomas), à Shanghai (Chine).
WEIL, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg.
WESTERGAARD, professeur de littérature orientale, à Copenhague.
WILHELM DE WÜRTEMBERG (Le comte), à Stuttgart.
WILLEMS (Pierre), Ph. Dr, à Hasselt.
WOEPCKE, docteur en philosophie, à Paris.
WOGUE (Lazare), professeur d'hébreu au Collège israélite de Paris.
WORMS, docteur en médecine, à l'École de Saint-Cyr.
WUSTENFELD, professeur à Gottingen.
WYLIE, à Shanghai.
- ZINGUERLÉ (Le père Pius), bénédictin, à Meran, Tyrol.
ZOTENBERG (Dr Th.), à Paris.

II.

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MACBRIDE (Le docteur), professeur, à Oxford.

BOPP (F.), membre de l'Académie de Berlin.

WYNDHAM KNATCHBULL, à Oxford.

BRIGGS (Le général).

HODGSON (H. B.), ancien résident à la cour de Népal.

RADHACANT DEB (Radja), à Calcutta.

KALI-KRICHNA BAHADOUR (Radja), à Calcutta.

MANAKJI-CURSETJI, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.

COURT (Le général), à Lahore.

LASSEN (Ch.), professeur de sanscrit, à Bonn.

RAWLINSON (Sir H. C.), ambassadeur d'Angleterre en Perse.

VULLERS, professeur de langues orientales, à Giessen.

KOWALEWSKI (Joseph-Étienne), professeur de langues tartares, à Kasan.

FLÜGEL, professeur, à Dresde.

DOZY (Reinhart), professeur, à Leyde.

BROSSET, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.

DORN, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

WEBER (Docteur Albrecht), à Berlin.

SALISBURY (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Boston (États-Unis).

WEIL (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

JOURNAL ASIATIQUE, *seconde série*, années 1828-1835, 16 vol. in-8°, complet; 144 fr.

Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 9 fr.

Le même journal, *troisième série*, années 1836-1842, 14 vol. in-8°; 126 fr.

Quatrième série, années 1843-1852, 20 vol. in-8°; 180 fr.

Cinquième série, années 1853-1861, 18 vol. in-8°; 225 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825. In-8°; 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel Rémusat, Paris, 1825, in-8°. = Supplément à la Grammaire japonaise, ou remarques additionnelles sur quelques points du système grammatical des Japonais, tirées de la grammaire composée en espagnol par le P. Oyanguren et traduites par C. Landresse; précédées d'une notice comparative des grammaires japonaises des PP. Rodriguez

et Oyanguren, par M. le baron Guillaume de Humboldt. *Paris*, 1826. In-8; 7 fr. 50 c.

ESSAI SUR LE PALI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, avec 6 planches lithographiées et la notice des manuscrits palis de la Bibliothèque du Roi, par MM. E. Bur nouf et Lassen. *Paris*, 1826. In-8°; 9 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIMUM, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, sinice edidit, et latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Stanislas Julien. *Lotetiae Parisiorum*, 1824, 2 vol. in-8; 24 fr.

YADJNADATTABADHA, ou LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poème épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy; et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. *Paris*, 1826. In-4°, avec 15 planches; 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris*, 1827. In-8°; 7 fr. 50 c.

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828. In-8°; 4 fr. 50 c.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et pracrit de Kâlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice par A. L. Chézy. *Paris*, 1830. In-4°, avec une planche; 24 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830. Grand in-8°; 9 fr.

La traduction seule, sans texte, 6 fr.

CURESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833. In-8°; 9 fr.

ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brossel. *Paris*, Imprimerie royale, 1837. In-8°; 9 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA, texte arabe, publié par MM. Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840. In-4°; 45 fr.

RADJATARANGINI, ou HISTOIRE DES ROIS DU KACHMÎR, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8°; 36 fr.

Le troisième volume *seul*, 6 fr.

PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du ministre de la guerre. *Paris*, Imprimerie impériale, 1855. In-8; 6 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie impériale; 4 vol. in-8° et 1 vol. d'Index; 31 fr. 50 c.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. *Paris*, 1859, in-8°; 1 fr. 50 c.

LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI, texte arabe et traduction, par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Premier volume. *Paris*, 1861, in-8°; 7 fr. 50 c.

Chaque volume de la collection se vend séparément 7 fr. 50 c.

Nota. Les membres de la Société qui s'adresseront directement au bureau de la Société, quai Malaquais, n° 3, ont droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix ci-dessus.

JOURNAL ASIATIQUE.

AOÛT 1862.

MÉMOIRE

SUR

LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE,

PAR M. N. DE KHANIKOFF.

Le Caucase est un des premiers pays situés en dehors de la presqu'île arabique où l'islamisme ait été introduit. La nouvelle religion a pénétré dans les plaines et dans les montagnes de l'isthme caucasien, non par les armes victorieuses d'un souverain ambitieux, mais elle y a été portée par de zélés fanatiques, profondément convaincus de la vérité absolue de leur croyance. Sectaires ardents, ils ont presque tous contemplé en personne leur Prophète envoyé de Dieu, et ils étaient encore sous le charme de sa parole éloquente et chaleureuse. Ce n'est pas sur les bancs poudreux d'une école qu'ils ont appris les versets du livre divin, mais bien au bruit des combats, dans le silence imposant du désert, et sous l'influence de tous les incidents émouvants d'une vie aventureuse et pleine de glorieux souvenirs. Aussi leur propagande était-elle irrésistible, et la foi de

Mahomet s'est répandue avec une célérité merveilleuse sur toute la surface de l'isthme, partout où le christianisme n'avait pas encore pu pénétrer. L'antique religion de Zoroastre, éternée définitivement par ses luttes avec les chrétiens de l'Arménie, fut impuissante pour arrêter les progrès de la nouvelle doctrine que ses adeptes considéraient comme infailliblement triomphante; et déjà dans l'année 21 de l'hégire, les Arabes étaient maîtres de Derbend.

Je n'ai pas l'intention de retracer ici toutes les phases de l'introduction de l'islamisme dans les provinces caucasiennes; ce sujet important pour l'histoire de l'Asie a été traité par des orientalistes distingués, et je n'ai qu'à nommer Frachn, d'Ohsson, Dorn, Defrémery et Kazembek parmi ceux qui se sont occupés de cette matière, pour faire comprendre le peu d'espoir qu'on aurait de trouver, dans les monuments littéraires de l'Orient, beaucoup de choses nouvelles et inconnues sur cette matière. Mais il n'en est pas de même des témoignages contemporains du passé musulman du Caucase, de ses légendes lapidaires arabes et persanes; car, toutes nombreuses qu'elles sont, on les a peu explorées jusqu'à nos jours.

Klaproth est le seul orientaliste un peu sérieux qui ait visité le Caucase depuis qu'il se trouve sous la domination russe¹; encore s'est-il contenté d'une

¹ Il est évident qu'en parlant ainsi je n'ai pas oublié les services réels rendus à l'archéologie caucasienne par les laborieuses et savantes recherches auxquelles s'est livré M. Brosset, ni ceux que la

exploration des provinces chrétiennes de l'isthme, d'où il n'a rapporté que peu de données archéologiques. Trois voyageurs éclairés, mais voués à des recherches géologiques et physiques, MM. Eichwald, Dubois de Montpéreux et Abich, ont glané quelques légendes intéressantes, et les mémoires de Fraehn, sur les inscriptions arabes de Derbend et sur celles de la tour des atabeks à Nakhitchévan, ont été basés exclusivement sur les copies et les estampes rapportées par ces deux premiers savants. Tous ces travaux partiels ne faisaient qu'indiquer d'une manière générale que le pays est riche en monuments curieux; mais ils ne permettaient guère de formuler rien de bien précis sur l'ensemble des faits archéologiques qu'on était en droit d'attendre de leur étude. Feu M. Fraehn m'a spécialement recommandé cette recherche lors de mon départ pour le Caucase, en 1845, et ayant eu l'occasion d'examiner en détail, pendant l'hiver de 1847 à 1848, les riches archives de la chancellerie du Lieutenant de l'Empereur de Russie à Tiflis, j'y ai découvert un dossier qui portait le titre : « Renseignements sur les endroits ré-
« vérés par les musulmans du Caucase, et où ils se
« rendent en pèlerinage. » Ce dossier, compulsé dans un but purement administratif, ne contenait presque rien d'intéressant pour l'archéologie, si ce science est en droit d'attendre du voyage entrepris par M. Dorn; mais le premier de ces savants s'est exclusivement borné à recueillir et à discuter les légendes des monuments chrétiens; quant au dernier, il n'a pas encore terminé ses investigations, et rien n'en a été publié.

n'est une liste précieuse de toutes les mosquées, chapelles et cimetières, localités souvent très-peu connues et où l'on pouvait espérer trouver des monuments anciens. Dans l'année 1848, j'ai parcouru pendant six mois, lentement et à cheval, toutes les provinces musulmanes du Caucase, ainsi que le Daghestan, et j'ai pu constater l'exactitude des données consignées dans le dossier dont je viens de parler. Grâce au concours puissant et éclairé du prince Woronzow, je me suis procuré des *fac-simile* exacts de toutes les inscriptions musulmanes plus ou moins intéressantes du pays.

Je me propose de communiquer ici les résultats de mes recherches, et, pour plus de clarté, je partagerai mon mémoire en quatre parties : 1^o distribution topographique des inscriptions musulmanes du Caucase; 2^o renseignements sur la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan; 3^o résultats paléographiques fournis par ces inscriptions, et 4^o enfin, textes et traductions des inscriptions historiques. Ces quatre chapitres, malgré la diversité apparente des sujets qu'ils embrassent, sont intimement liés entre eux, et ne peuvent être séparés sans préjudice de la clarté de l'ensemble.

I. — DISTRIBUTION TOPOGRAPHIQUE DES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

Les noms des localités marquantes des provinces caucasiennes, d'après les géographes arabes, ne sont ni nombreux ni variés. Leur liste, dressée par Mas-

soudi, diffère peu de celle que fournissent les écrits d'Istakhry, d'Ibn-Haukal, de Yacout et même de Bakouï. On pourrait croire, au premier abord, que cette uniformité provient de la fâcheuse habitude des écrivains orientaux de se copier l'un l'autre, sans tenir compte des changements apportés par le temps dans l'objet de leurs recherches; mais ce doute, applicable dans beaucoup de cas, ne l'est pas à la géographie caucasienne. Le nombre et la position des villes musulmanes y ont peu varié dans le courant des siècles. Pour vérifier ce fait, j'ai examiné les chartes conservées dans quelques institutions pieuses du pays, et j'ai parcouru les vies des saints révéérés par les musulmans du Caucase. Ces documents, qui contiennent parfois des détails curieux qu'on chercherait en vain dans les traités d'histoire, m'ont fourni quelques indications précieuses sur la topographie de ces contrées, mais jamais je n'ai pu y trouver un nom de ville qui ne fût mentionné dans les grands recueils géographiques arabes et persans. Cette immutabilité des centres habités tient infiniment plus à la nature du pays qu'à l'invariabilité de la population; car dans les climats chauds, où la fertilité du sol est intimement liée à la distribution des eaux, on ne crée pas une ville partout où l'on veut, et les conditions de possibilité d'existence d'une cité y sont beaucoup moins faciles à réaliser que dans les zones tempérées. Ceci nous explique l'antiquité des villes asiatiques en général, et leur tendance à renaître, après une destruction com-

plète, toujours dans les mêmes endroits. Dans le Caucase aussi, nous voyons que, de nos jours, toutes les villes mentionnées par les Arabes, telles que Berzend, Guerchasif ou Gechtasip, Belakan, Berdaa, Ordoubad, Nakhitchévan, Érivan, Tiflis, Chamkur, Guendjêh, Kabala, Bakou ou Badkoubeh et Derbend existent encore, ou existaient il n'y a pas très-longtemps, et n'ont disparu que parce que, dans leur voisinage immédiat, ont surgi des villes nouvelles qui avaient plus de chance de développement. Ainsi Berzend, située au sud de la plaine de Moughan, ne pouvait se maintenir avantageusement dans la proximité d'Ardébil, et de Lenkoran. Berdaa et Belakan, tombées en décadence par suite des invasions des Monghols, n'ont aucun espoir de renaître de leurs ruines, car Choucha présente trop d'avantages pour les commerçants et les ouvriers du Karabagh. Chamkur, village situé à vingt kilomètres à l'ouest de Guendjêh ou Elisabethpol, ne pouvait lutter longtemps contre cette dernière ville. Enfin, Kabala a disparu, tant à cause de l'affaiblissement de la nationalité arménienne sur le versant méridional du Caucase, que par suite de l'influence absorbante de Cheki, à l'ouest, et de Chemakha au sud-est. Pour ce qui est de Guerchasif, déjà du temps des Chirvanchahs, au vi^e siècle de l'hégire, elle avait perdu son importance par suite du transport de leur capitale à Bakou, et plus tard elle a été définitivement remplacée par Salian qui, sous les Séfévides, devint le centre

de pêcheries lucratives, industrie qui acquiert chaque année une importance nouvelle.

Toutes ces villes, contemporaines de l'époque de l'invasion des Arabes, ne portent pas également de traces de leur domination. Avec le tact administratif qui caractérisait, dès leur début, les premiers sectateurs de Mahomet, ils comprirent que ce n'est pas dans les plaines du Caucase qu'il fallait chercher la solution du problème de la domination de l'isthme; aussi employèrent-ils tous leurs efforts, pendant le règne des Omméïades, à soumettre la montagne. Il paraît qu'ils ne sont jamais parvenus à s'emparer complètement du Daghestan; mais ceci doit être attribué plutôt à la courte durée de l'existence de la première dynastie des khalifes et à ce que, sous les A'bassides, la conquête de ces provinces lointaines du khalifat n'a pas été jugée assez importante pour être poursuivie avec autant d'énergie que sous leurs prédécesseurs. Je suis d'autant plus porté à émettre cette opinion, que les premiers succès des musulmans, parmi les rudes montagnards du Caucase, étaient tels que, jusqu'à présent, ce pays, exposé pendant mille ans à des influences diverses, a conservé des traces profondes de la domination des khalifes; sa religion, sa langue écrite et ses poids et mesures sont restés arabes. Nous examinerons plus tard les moyens que les successeurs de Mahomet appliquèrent pour arriver à ce résultat, et nous nous bornerons à observer à présent que ce fait historique permet d'entrevoir l'expli-

cation de la fréquence des inscriptions arabes anciennes dans les provinces du nord-est du Caucase, et de leur rareté comparative dans les provinces du sud-est. Ainsi, sur vingt et une inscriptions recueillies à Derbend, deux sont en caractères *pehlevi*, quatorze en vieux caractère arabe, que je désignerai par *coufique*, sauf à expliquer plus tard la valeur que j'attache à ce mot, et cinq en *neskhi* dit *thoulth*. Les inscriptions coufiques portant des dates sont des années 153, 1 $\frac{2}{7}$ 5, 465, 469 et 580; les inscriptions en *neskhi* sont des années 711, 814 et 866. Dans le Daghestan, sur vingt-quatre inscriptions, recueillies presque toutes par le général Bartholomaeï, trois inscriptions du village de Quaziquoumouq sont en caractères *thoulth*, des années 677, 877 et 1200. Ridja a fourni une légende coufique, munie de points diacritiques, de l'an 638; et Routoul sept, dont cinq coufiques ponctuées, des années 572, 625 et 683, et deux en caractères *thoulth*, l'une sans date et l'autre de l'an 910. Les murs d'Akhty ont conservé deux inscriptions en caractères *thoulth*; la première est contemporaine du Chirvanchah sultan Khalil Oullah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire, et la seconde est de l'année 1039. Le village de Zouroglou a fourni aussi deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, l'une de l'année 563, l'autre de 615. A Dzakhour on a recueilli cinq inscriptions, deux coufiques, munies de points, dont l'une porte la date de 636, et trois en caractères *thoulth*, des années 701, 770

et 836. A Ghelmetz, on n'a trouvé que deux inscriptions; toutes les deux sont tracées en caractères coufiques, munies de points diacritiques, une de l'année 557, l'autre sans date. Enfin, de Loutchek on m'a communiqué deux inscriptions en caractères coufiques, munies de points diacritiques, mais sans dates.

Le district de Kouba n'a fourni en tout que six inscriptions. Celle qu'on a recueillie sur les ruines de la forteresse de Tchiraghkalèh est tracée en caractères coufiques; elle n'est pas datée, mais elle doit, selon toute probabilité, être rapportée à l'époque des premiers Chirvanchahs, au vi^e siècle de l'hégire. La mosquée du village de Khanaghé conserve une inscription en beaux caractères coufiques, de l'an 444. Dans une localité connue sous le nom de Chehré, et qui porte les traces d'un village considérable, on a trouvé une pierre tumulaire dont l'inscription, mal conservée, date de 960. Près du village Zergherli Pirabad on a découvert une dalle brisée, qui porte le commencement d'une inscription qui devait être assez longue, et qui a conservé le souvenir d'un rêve fait, en 1031, par un partisan des Séfévides, concernant l'emplacement oublié et ruiné de la sépulture d'un des ancêtres de cette dynastie, cheikh Heider, fils de Cheikh Djouneid. Les quatre inscriptions restantes sont : l'une de l'an 1116, dans le village de Pirèh Halil; l'autre de l'an 1121, près de la route postale entre Davatchi et Kizylbourn; la troisième de l'an 808, dans le village d'Alek,

et enfin la quatrième dans le village de Saïad, sans date et ne présentant aucun intérêt historique.

Dans la presqu'île de Bakou, qui, pendant trois siècles, formait le centre des États des Chirvanchahs, les inscriptions ne manquent pas; mais elles appartiennent principalement à l'époque du règne de ces souverains; quant aux inscriptions coufiques proprement dites, je n'ai pu en constater, par un examen personnel, que cinq, deux dans le village Romnanny et trois dans la ville de Bakou. Les deux premières ne portent pas de dates; celle de la tour dite *Tour de la fille*, bâtie au nord-est de la ville, est aussi sans indication chronologique, mais probablement elle est contemporaine du gouvernement de l'Arran, par Daoud, fils du septième souverain Seldjoukide Mahmoud, comme j'ai tâché de le prouver dans une note publiée en langue russe, dans le Bulletin de la Société archéologique de Saint-Petersbourg. L'inscription de la base de l'ancienne mosquée de Bakou porte la date de 471 de l'hégire; enfin, la dernière des légendes coufiques fait le tour du minaret de cette même mosquée. Dans un mémoire écrit en persan, composé, il y a quelques années, par un érudit musulman, Mirza Abdourrahim, l'obligeant cicerone de tous les voyageurs curieux de visiter les antiquités de Bakou, je trouve mentionnée une septième inscription coufique, qui doit être dans la mosquée du village Synikh Kalèh, et qui contient le nom du halakouide Khoda Bendèh Mouhammed, et une date dont il ne reste que

le chiffre 600; mais comme les indications archéologiques du savant Mirza ne sont pas toujours rigoureusement exactes, je rapporte ce fait sous toute réserve. Les autres inscriptions que j'ai recueillies sur la presqu'île sont moins anciennes, mais surpassent les premières en intérêt historique.

Celles d'entre elles qui datent de l'époque des premiers Chirvanchahs sont tracées en caractères que je n'ai rencontrés qu'ici, sur les monnaies des Seldjoukides de l'Asie Mineure et sur quelques inscriptions de Sinope, contemporaines de la prise de cette ville par les Turcs; c'est une espèce de *neskhi* très-rapproché, par la forme des lettres, de l'écriture actuelle, mais sans points diacritiques. Telle est l'inscription que j'ai trouvée au village de Merdékan, portant la date de 5 $\frac{6}{7}$ 3, celle du village de Bouzovnan, qui fait mention d'Akhtisan ou Akhistan, fils de Manoutchehr, de l'an 583. Une troisième inscription du même genre a été estampée par M. Riese¹ sur les murs d'une tour qui faisait jadis partie de la fortification de Merdékan; elle est de l'an 600 et mentionne le nom du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Manoutchehr. A sept kilomètres au sud de Bakou, sur un promontoire rocheux et élevé de la côte maritime; on voit une ancienne mosquée, dite *Bibi-Heibet*, construite

¹ M. Riese était un jeune orientaliste, Français d'origine, mais élevé en Russie, et avantageusement connu par un travail sur la langue talych, publié dans les Mémoires de la section caucasienne de la Société de géographie de Russie; il vient de mourir à Tiflis, à la suite d'une fièvre gagnée dans les marais du Mazandéran.

à l'endroit de la sépulture d'une fille de l'imam Moussa Kiazim, réfugiée à Bakou pour se soustraire aux persécutions du khalife Haroun-ar-Rachid. Les archives de cette fondation pieuse conservent des firmans assez curieux, mais dont le plus ancien ne remonte guère qu'à l'an 904, époque des premiers Séfévides, au temps où le Chirvan a été gouverné par le beghterbek Manoutchehr; ce qui prouve, entre autres choses, que le règne de Ferroukh Iassar, fils de Khalil Oullah, n'a pu durer jusqu'à 906. Les murs de cet édifice portent quelques inscriptions du temps des successeurs de Chah Ismaïl; mais on y voyait encore, en 1852, une inscription mal conservée d'un Chirvanchah Ferroukhzad, fils d'Akhistan, dans laquelle la date n'était représentée que par le nombre 80, et j'ai déjà publié dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg les raisons qui m'obligent à supposer que l'Akhistan en question n'est autre que le contemporain du halakouide Argoun, mentionné dans la Vie de Cheikh Séfieddin d'Ardebil. Le beau palais des khans, à Bakou, porte une inscription bien conservée du temps du Chirvanchah Khalil Oullah, de l'an 839, et sur les murs d'un caravansérail, dit *Sengitchal*, situé sur la route directe qui conduit de Bakou à Saliân, en longeant la mer, on voit une inscription tracée par ordre du même prince, en 843. Enfin j'ai recueilli sur les murs du caravansérail de Ianghi, situé sur la même route, une inscription de l'an 878, contemporaine au règne du successeur de Khalil Oullah.

Les inscriptions du temps des Séfévides ne sont pas rares, aussi je ne les ai pas relevées.

Au sud de Bakou, ni les environs de Guerchassib, ni ceux de Chemakha, ni même ceux de Berdaa ne m'ont fourni des inscriptions très-anciennes.

L'endroit précis où fut située la première capitale des Chirvanchahs, détruite en 656 de l'hégire par les Monghols, ne nous est connu que par tradition. Les indications que l'on trouve à ce sujet chez les géographes orientaux sont trop vagues pour résoudre cette question avec certitude; mais elle ne pouvait être très-éloignée de l'emplacement occupé actuellement par Salian, et les indigènes montrent les ruines de Guerchassib à sept kilomètres de Salian. Dans le voisinage du monticule dit *Koursengua*, j'ai trouvé une pierre tumulaire de l'an 732, et M. Spassky vient d'y découvrir, en 1860, un débris de vase avec une inscription cunéiforme.

Près de Chemakha, entre cette ville et la station de poste de Charadil, j'ai découvert, en 1852, un monument tumulaire de forme hémi-cylindrique, semblable aux plus anciennes pierres sépulcrales du cimetière de Kyrklar, près de Derbend. Ce cylindre creux, taillé d'un bloc de granit, porte une inscription coufique sans date, et mentionne des noms barbares tels que Djouneid Ismaq, fils de Quiblit; mais la forme des lettres de sa légende me fait présumer qu'elle peut être contemporaine des premières invasions arabes. L'endroit où se trouve ce monument a souvent servi de champ de bataille

entre les musulmans et les Khazars, et il peut bien se faire que ce soit le tombeau de quelque indigène nouvellement converti à la foi du Coran.

Le Kārabagh, centre de l'Arran, est très-pauvre en inscriptions. Entre les villages de Maksoudlou et de Paroukh, on voit une chapelle funéraire élevée en 714 sur le tombeau d'un Monghol musulman, Quitav, fils de Moussa Khodja; et dans le cimetière qui entoure cet édifice, j'ai vu une pierre tumulaire de l'an 883. A Berdaa même, il ne reste rien de son ancienne splendeur. Cette ville, jadis célèbre, à laquelle Yakout consacre un si long article dans son Dictionnaire géographique, ne présente, depuis sa dernière dévastation par Nadir Chah, qu'un amas de ruines entouré de bois épais, au milieu duquel s'élève une tour isolée qui, évidemment, était un monument funéraire. Je l'ai visitée en 1848, et alors on pouvait encore déchiffrer sur la corniche quelques restes du verset du trône. Au-dessus de la porte septentrionale, on lisait : *عمل احمد بن ايوب*, الحافظ النخواني, «œuvre d'Ahmed, fils d'Eyoub, *hafiz* de Nakhitchewan;» puis venait un *hadith*, dont il ne restait que *قال النبي*, et au-dessus de la porte méridionale, on déchiffrait avec peine : *في شوال سنة اثني عشر*, c'est-à-dire «dans le mois de chaval de l'an 722.» Ces deux portes sont bordées par une inscription coufique, qui, ayant fait le tour de leurs cadres, se prolonge à droite et à gauche, en suivant la base de l'édifice. Cette inscription a été

estampée à ma prière par le général prince Tarkhanof, et j'ai pu constater qu'elle commençait près de la porte septentrionale, par le mot ازواجًا, du 8^e verset du chapitre LXXVIII du Coran, dit سورة النبا. Les indigènes interprètent doublement la destination de ce mausolée; d'après les uns, c'est le tombeau d'un Chirvanchah; d'après les autres, ce serait celui d'un parent de Tamerlan. Mais il n'y a pas à balancer entre ces deux suppositions, car en 722 Timour n'était pas né, et il envahit pour la première fois le Karabagh en 788; puis, en 803, il hiverna dans le voisinage de cette province, dans la plaine du Moughan. Ainsi il y vint la première fois soixante-six ans, et la seconde quatre-vingt-un ans après la construction de cet édifice, tandis que la date de l'inscription correspond au règne du Chirvanchah Ferroukhzad, fils de Feramourz, ou à celui de Keikobad, et, dans tous les cas, coïncide avec l'époque la plus brillante du règne d'Abou-Saïd-Khan, dernier halakouide persan, qui avait une prédilection marquée pour le Karabagh, où il venait chasser en été, et où il campait presque chaque hiver dans le Moughan. Nous savons par les annales du temps que les princes des contrées voisines, vassaux du khakan, profitaient de cette occasion pour venir lui faire leur cour, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un des Chirvanchahs nommés fût mort pendant son séjour à la cour du souverain des Monghols et eût été enterré à Berdaa.

Au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'Araxe,

les monuments anciens deviennent plus fréquents. Ainsi, non loin des ruines de Belokan des Arabes, que les habitants actuels du pays désignent par le nom de Mil, à cause d'un minaret isolé qui seul reste debout dans une plaine aride et brûlée par le soleil, j'ai découvert en 1849, sur les bords du canal de Geourarkhi, réparé par Timour en 803, une pierre tumulaire de l'an 308 avec une belle inscription coufique. Sur la rive gauche de l'Araxe, dans le village de Babily, le général Chodzko a recueilli sur les ruines d'une mosquée une inscription de l'an 670. Dans le cimetière d'Ordoubad, M. Arkhangel'sky a estampé, en 1851, une dalle sépulcrale avec une inscription coufique de l'an 227. La mosquée de la ville a conservé un firman de Chah A'bbas de l'an 1016, gravé sur une immense dalle. La mosquée du village de Nasmous offre une belle inscription de l'époque du règne d'Abou-Saïd Khan de l'année 720. Enfin, sur l'emplacement des ruines étendues d'une ville, ou plutôt d'un grand village, que les habitants appellent *Ghilan*, j'ai copié une inscription de l'an 712. Au village d'Azy inférieur, on voit une tour dont le constructeur, portant le nom peu commun de Djeich, fils de Djouhannah, maître maçon de Nakhitchewan, a fait tracer son nom en caractères coufiques. Cette construction est probablement du ^{vi}e siècle de l'hégire; mais la plus ancienne pierre sépulcrale du village ne porte que la date de 892. Sur les murs de la mosquée du village de Vanand, on lit une légende pleine de détails

curieux sur l'état précaire dans lequel se trouvait cette partie de l'empire persan en 1145.

Nakhitchévan possède trois monuments anciens : le mausolée dit *Goumbezi-Atababa*, de l'an 557 ; la tour des atabeks, de l'an 582, et une chapelle mortuaire du temps de Chah Tahmasib.

Entre Nakhichévan et Érivan, je n'ai rencontré nulle autre part des inscriptions anciennes, si ce n'est dans un petit village à six kilomètres au nord de Khouk. Les ruines de la mosquée qu'on y voit conservent quelques vestiges d'une légende tracée jadis en caractères coufiques. Ce monument rappelle, tant par le style de son architecture que par la forme des lettres de ses inscriptions, la tour des atabeks, et doit aussi avoir été construit vers la fin du vi^e siècle de l'hégire.

À Érivan, toutes les bâtisses musulmanes sont récentes. Le palais du sardar, achevé en 1235 de l'hégire, contient beaucoup d'inscriptions ; mais, pour la plupart du temps, ce sont des citations de poètes nationaux persans, ou des vers louangeurs adressés à Fetkh Aly Chah et au dernier sardar. La mosquée de cet édifice contient une longue inscription qui reproduit la célèbre élogie de Mouhtachem sur les premiers massacres de Kerbelah, et je me propose de publier un jour le texte et la traduction de cette pièce de vers, qui jouit d'une grande renommée parmi les chiïtes.

Plus loin, à l'ouest, on ne rencontre d'antiquités musulmanes qu'à Talyn, en Arménie, où j'ai

recueilli, en 1848, une inscription coufique de l'an 507; tout près de là, à Ani, j'ai copié une inscription du Cheddadien Kei Sultan, de l'an 595, et un firman du sultan Abou Saïd.

Enfin, la mosquée de Tiflis a conservé sur ses murs le texte d'un firman de Chah A'bbas le Grand, mais l'inscription elle-même est de l'an 1130. Je ne dis rien de la porte en fer conservée dans le couvent de Ghelati, car son inscription est assez connue par les recherches de Fraehn.

Les districts de Lenkoran, de Guendjèh et de Noukha ne présentent rien d'intéressant sous le rapport archéologique. A vingt et un kilomètres de Guendjèh, à l'ouest, dans le village de Chamkur, on voyait, il y a une trentaine d'années, une tour ornée d'une belle inscription coufique; mais en 1845 il n'en restait qu'un monceau de ruines, ce minaret ayant été renversé en 1836 ou 1837 par un tremblement de terre.

Ainsi nous voyons que toutes les provinces musulmanes du Caucase nous ont fourni quatre-vingt-cinq inscriptions, dont deux antéislamitiques, deux du II^e siècle de l'hégire, une du III^e, une du IV^e, trois du V^e, douze du VI^e, dix du VII^e, dix du VIII^e, onze du IX^e, trois du X^e, trois du XI^e, six du XII^e, et deux du XIII^e, série où nous n'avons admis que les inscriptions à dates certaines. Pour faire mieux apprécier la valeur historique de ces chiffres, nous remarquerons que, depuis 507 jusqu'à 636, presque chaque période de dix ans nous fournit des monuments à inscrip-

tions. Depuis 638 jusqu'à 670, les monuments manquent complètement; entre 670 et 732, nous les trouvons au nombre de onze; puis ils disparaissent de nouveau jusqu'à 770, ou plutôt jusqu'au commencement du ix^e siècle de l'hégire, durant lequel ils sont encore très-fréquents. Dans le x^e siècle, leur nombre baisse rapidement, et il ne se relève guère dans les siècles suivants. Or, il est facile de voir que ces dates ne sont pas amenées par le simple hasard, mais qu'elles correspondent à des époques remarquables de l'histoire des provinces musulmanes du Caucase, qui méritent d'être signalées.

Après la première secousse sérieuse éprouvée par le khalifat de Bagdad, non sur les limites de ses domaines, comme au temps des Sofarides et des Samanides, mais dans le cœur même de l'empire, par l'invasion des Seldjoukides au v^e siècle de l'hégire, la puissance des khalifes n'a jamais pu se rétablir dans les provinces caucasiennes. Leurs rudes successeurs, à demi nomades, se lassèrent bientôt des soucis administratifs, et à l'ombre de leurs trônes surgirent beaucoup de petites principautés : celle de Seif-eddin, à Derbend; celle des Chirvanchahs, entre les villes actuelles de Chemakha, de Salian et de Bakou; les Cheddadiens, à Guendjèh et à Ani; enfin celle des atabeks de l'Aderbeidjan; sur les deux rives de l'Araxe, et jusqu'à Hamadan, au sud. Ce morcellement de pouvoir contribua au développement du bien-être dans ces lointaines dépendances du khalifat; les princes souverains rivalisèrent entre eux pour

rehausser l'éclat de leurs cours respectives; et la protection qu'ils accordaient aux arts et aux lettres a eu pour résultat la construction de beaucoup de beaux monuments et l'apparition de tant de poètes célèbres, tels que Nizami de Guendjèh, Aboul-O'ula, Haqani, Watwat, Mudjir-eddin, Féléki, etc. Mais cet état de choses, tout en étant profitable à la civilisation, ne l'était guère à la conservation de l'indépendance politique de ces petits États, et aucune des faibles parties constituantes du corps débile du khalifat ne put résister au choc des Monghols dans la première moitié du VII^e siècle. Le Caucase éprouva le sort commun, et il n'est pas étonnant que la tendance des princes régnants à élever des monuments ait eu un point d'arrêt pendant trente-deux ans, entre 638 et 670. A cette dernière époque, le pouvoir des halakouides s'est solidement établi en Perse, et leur domination fut faiblement contestée au Caucase. Les atabeks disparurent; mais les Chirvanchahs, s'étant reconnus les vassaux des successeurs des khalifes, gardèrent un pouvoir presque indépendant. Le retour de la sécurité publique ramena le goût des constructions, et il se maintint pendant tout le temps de la durée de la dynastie de Halakou. En 732, les perturbations qui suivirent la mort d'Abou Saïd Khan mirent fin à l'empire des Monghols en Perse. Les Chirvanchahs conservèrent leur autonomie; mais les révolutions sanglantes qui étouffèrent les derniers germes des forces vitales dans les provinces de la Perse, voisines de leurs États, ne leur laissèrent

saient que peu de loisir pour songer à doter leurs résidences souveraines de nouveaux monuments, et ce n'est qu'après la seconde visite du Caucase par le terrible souverain de Samarcande que nous voyons renaître cette occupation pacifique. Khalil Oullah et son fils furent les derniers princes indépendants du Caucase musulman. Les contrées transcaucasiennes, enlevées par les Turcs aux derniers Timourides, et ramenées sous le joug persan par les Séfévides, ne furent jamais, pour ces grands rois de la Perse, que des provinces étrangères, presque hostiles, et trop éloignées de leur splendide capitale, Ispahan, pour mériter quelque attention sérieuse. Les beghlerbeks du Chirvan n'étaient que des employés subalternes, souvent révoqués de leurs fonctions, et n'ayant aucun intérêt à perpétuer le souvenir de leur court séjour dans un pays qu'ils tâchaient d'exploiter au profit de leur bourse, peu soucieux de l'état où ils le remettraient à leurs successeurs. Chah A'bbas le Grand lui-même, cet infatigable constructeur de chaussées et de caravansérails en Perse, ne créa au Caucase aucune voie de communication nouvelle; et, si l'on excepte quelques faibles donations pieuses, il n'y laissa après lui que des ruines et le souvenir de sa barbarie.

Ainsi les débris de la malheureuse Djoulfa, dont les morts seuls échappèrent à la tyrannie du conquérant persan, témoignent jusqu'à nos jours de sa froide cruauté à l'égard de ses sujets chrétiens.

Nous voyons donc que sur quatre-vingt-cinq

inscriptions arabes et persanes recueillies dans le Caucase, beaucoup plus de la moitié (cinquante et une) appartiennent à Derbend, au Daghestan et au district de Kouba. Dans ce nombre, il n'y a que deux inscriptions pehlevies et trois persanes, les autres étant arabes, et pour la plupart du temps elles sont tracées en caractères coufiques. Par leur contenu, elles présentent aussi beaucoup plus de variétés que les légendes estampées dans les autres provinces transcaucasiennes. Ce fait, assez étrange, de la prédominance de la langue arabe dans les inscriptions d'un pays resté si longtemps en dehors de l'influence directe des khalifes, ne peut être expliqué par des considérations tirées de l'histoire générale; mais nous en trouverons la solution en étudiant la marche de la colonisation arabe dans le Daghestan.

II. — RENSEIGNEMENTS SUR L'ÉTABLISSEMENT DU POUVOIR DES ARABES DANS LE NORD DU CAUCASE.

Sans entrer dans beaucoup de détails sur la conquête du Caucase par les Arabes, je crois devoir rappeler en peu de mots les principaux événements qui signalèrent l'introduction définitive de l'islamisme dans ce pays, ne fût-ce que pour trouver des points d'appui aux déductions qui feront le sujet de ce chapitre.

Nous ne nous occuperons pas des efforts tentés par les Arabes dans le 1^{er} siècle de l'hégire pour asseoir leur domination à Derbend; nos inscriptions

ne remontent pas si haut d'une manière authentique, et nous n'avons qu'à mentionner quelques faits du commencement du n^e siècle.

En 110, Maslamah, frère de Hicham, entra avec une grande armée dans le Chirvan, et prit de nouveau aux Khazars le Bab el-Abvab ou Derbend. Mais cette conquête n'était pas solide, car, en 112, le khalife dut envoyer Haréchi avec une autre armée contre les Khazars. Il rencontra l'ennemi dans les environs de Belokan, et le défit. Maslamah, nommé une seconde fois commandant des troupes arabes dans le Caucase, marcha sur Derbend, et s'en rendit maître; en même temps il subjuga les princes du Chirvan, du Tabasséran, le Filanchah et le prince de Mascate, et établit près de Derbend une colonie de quatorze mille Syriens. L'an 113, un échec subi par Maslamah, dans une rencontre avec les troupes du khakan, fut le prétexte de son rappel, et c'est Mervan, fils de Mouhammed, qui le remplaça. Pendant douze années de suite, il fit la guerre aux montagnards, et n'abandonna son poste périlleux que pour monter sur le trône des khalifes, d'où il fut précipité par Abou Mouslim de Merv. Yakout cite dans son article sur le Bab el-Abvab une pièce de vers où la vie incessamment active et pleine de péripéties guerrières des défenseurs de cette limite septentrionale des pays soumis à l'islam est peinte avec vivacité.

Ce passage ne se trouve pas dans la traduction de M. Barbier de Meynard, et je me permettrai

de le transcrire ici, d'après le manuscrit de Mossoul :

فَقَالَ سَرَقَةُ بْنُ عَمْرِو بْنِ ذَالِكِ

وَمَنْ يَكُ سَائِلًا عَنِّي فَإِنِّي
بَارِئٌ لَا يُؤَاتِيهِ الْقَرَارُ
بِبَابِ التُّرْكِ ذِي الْأَبْوَابِ دَائِرٍ
لَهَا فِي كُلِّ نَاحِيَةٍ مَغَارُ
نَدُودٌ جُمُوعُهُمْ عَمَّا حَوَيْنَا
وَنَقَتْلُهُمْ إِذَا بَاحَ السِّرَارُ
سَدَدْنَا كُلَّ فَرْجٍ كَانَ فِيهَا
مُكَابِرَةٌ إِذَا سَطَعَ الْغُبَارُ
وَلَحَمْنَا لِلْجِبَالِ جِبَالَ قَبِجٍ
وَجَاوَزَ دُورَهُمْ مَتَا دِيَارُ
وَبَادَرْنَا الْعَدُوَّ بِكُلِّ نَجٍّ
نُهَايَهُمْ وَقَدْ طَارَ الشَّرَارُ
عَلَى خَيْلٍ تَعَادَى كُلَّ يَوْمٍ
عِيَانٌ لَيْسَ يَتَّبِعُهَا الْمُهَارُ

C'est-à-dire : « Sarâqet, fils d'Amr, dit à propos de ceci : Que tout homme qui demandera de mes nouvelles sache qu'en vérité je suis dans un pays d'où le repos a fui,

« Dans la ville turque munie de portes, et dont les (habitants) dévastent les pays environnants.

« Nous repoussons leurs hordes loin de nos biens, et nous les exterminons pendant la dernière nuit de la lune.

« Dès que nous voyons s'élever la poussière, nous barrons, en nous opposant à l'ennemi, tous les défilés.

« Leurs montagnes, la chaîne du Caucase, nous fournissent notre nourriture, et nos habitations sont devenues voisines des leurs.

« Dès que la flamme de la guerre se répand, nous assaillons l'ennemi dans chaque sentier, afin de nous emparer de ses dépouilles.

« Chaque jour, montés sur nos chevaux, nous combattons. Nobles coursiers, les dromadaires ne pourraient pas les atteindre. »

Tels sont à peu près les faits peu nombreux que nous trouvons dans l'histoire écrite de cette époque; mais la tradition, religieusement conservée jusqu'à nos jours dans les vallées des montagnes, y ajoute beaucoup de détails, et comme elle n'est qu'en partie reproduite dans quelques citations instructives du *Derbend-Namèh*, de M. Kazembek, ouvrage plein de renseignements importants et solides sur le passé musulman du Caucase, je crois devoir les compléter par un passage tiré d'un petit mémoire arabe inédit, rapporté du Daghestan en 1842 par le prince Gr. Gagarine, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer.

L'auteur anonyme de ce mémoire, rédigé en 1195 de l'hégire (1780-1781 A. D.), commence par exposer les détails connus de la fondation de Derbend, énumère les expéditions arabes dans le Chirvan, et termine en donnant la généalogie et la liste des descendants d'Abou Mouslim, que la tradition populaire s'obstine, malgré l'histoire, à imposer pour chef aux conquérants arabes des montagnes du Caucase. Nous ne nous attacherons qu'à cette dernière partie du mémoire en question, surtout à cause des indications géographiques qu'on y trouve sur les

endroits où la soi-disant postérité d'Abou Mouslim s'est fixée après son départ. Ces derniers détails rendent ce document infiniment plus instructif que beaucoup d'écrits du même genre circulant dans le pays, et dont l'un des plus intéressants, composé par Moullah Rafi, a été publié par M. Kazembek. Généralement les auteurs de ces généalogies se bornent à établir, par une série plus ou moins longue de noms, la filiation du chef du soulèvement abbaside qui le rattache aux familles les plus distinguées des tribus arabes. Ils admettent comme placée hors de doute sa participation à l'introduction de l'islamisme dans le Caucase, et nous laissent dans une ignorance parfaite sur le sort ultérieur des Arabes colonisés dans le Daghestan. Au contraire l'auteur anonyme dont je parle, tout en consacrant une bonne partie de son ouvrage au développement de la même fiction, nous permet au moins de suivre sur la carte les points successivement occupés par les Arabes, descendants ou non d'Abou Mouslim. Or, comme la liste des localités dont il fait mention coïncide avec les points du territoire daghestanien qui ont fourni le plus d'inscriptions arabes, j'ai tout lieu de croire qu'il s'agit ici de quelque chose de réel, et non d'un ensemble de renseignements stériles, presque sans valeur pour l'intelligence du passé de ces contrées. Je commence par transcrire le texte :

قال اصحاب التواريخ في بيان نسب ابي مسلم رضى الله

تعالى عنه اسمه عبد الرحمن ابن سيّد ولقبه عزيز بن
سيّد جنيد بن منذر بن نوفل بن عبد المطّالب رضى
الله تعالى عنهم امين وفي مجمع خاتمه مكتوب من عدل
ملك ومن ظلم هلك وفي يده تبرزة وزنه عشرون منّا وكان
ابوه سيّد قد جمع عنده ثمانين الف مبارز وخرج مع
عسكره على مروان وقاتل معه لأجل حسين بن على رضى
الله تعالى عنها وشهد سيّد في يد مروان وبقي ابو مسلم
يتيمًا في مدينة ماخان من توابع مرو شاه جهان وكان
عمره اربع سنة وحفظته أمّه اسمها سلة وبلغ في سنّ
بلوغه وقال يومًا من الأيام يا اّمي هل كان لي اب قالت بلى
ولكن قد مات في قتال مروان لأجل حسين بن على بن
ابى طالب عليها السلام فقال يا اّمي هل كان لأبي في بلدة
مرو شاه جهان اهلاً من الاحباء والصّديقين قالت يا بنيّ
قد كان منهم رجلاً واحداً يقال له خردك اهنكرسمي
به لكونه حدّاداً وهو حبّ ابيك فذهب ابو مسلم الى
قرية مرو شاه جهان عند خردك اهنكر واستخبر منه
حقيقة ابى مسلم فعلم له احواله وجعل له تبرزة وزنه
عشرون منّا واعطى له بيده وخرج وحارب مع عسكر
مروان ثمانية عشر سنة وكان في تحت حكومة يد ابى مسلم
ثمّاية امير من الأمراء يسمى كلّ منهم بباشا ونصر الله له

على مروان بعون الله تعالى وقتل مروان في بلدة دمشق
وهي في الشام وبنى فيها ابو مسلم المسجد الجامع وخطب
اول مرة فيه ابو مسلم وخرج من بلدة دمشق مع
عساكره وجاهد مع الكفار وانتها الى شروان وحارب مع
امراء شروان وقتل امراءهم ثم حارب مع كوهستان
سبع سنين وجلس بين النهرين تحت الجبل المسمى بشاه
البرز وكان اذا جاء وقت الصيف حارب مع اهالي ناحية
باب القسط يسمى رجا واذا جاء وقت الشتاء حارب مع
اهالي باب الابواب يسمى بدر بند ثم بنى مسجداً في قرية
كله كوره وجلس فيها ابنه مهتر سنجاب وبعده بنى
مسجداً في قرية اختى واسكن فيها اخته مع زوجها
اتحق كند سكن ومعنى اختى اخنئ ودفن ابو مسلم
اخته في وقت موتها في مسجد اختى ثم بنى مسجد
رجا ومقا واجلس فيهما امير حجة ابن عمه ثم جاهد
ابنه سلطان ابراهيم وهو نايب شروان صاحب الشوكية
مع عساكره مع ناحية قوق واوار وسایر قرى داغستان
اظفره الله تعالى بالفوز والفتح وقامع الكفر والشرك والطغيان
قال جاء الحق وزهق الباطل ان الباطل كان زهوقاً فظهر
بينهم نور الاسلام بالعلم والعلماء الراغبين وبنوا فيها
المساجد كثيراً فبعد بناء مسجد قاضي قوق رجع

ابراهيم الى شروان وسكن فيها المسمى بشروان شاه ولقبه
 برهان الدين ورجع ابو مسلم الى شروان واسكن فيها
 بالحكمة والحكومة ابنه سلطان ابراهيم المشار اليه بولي
 شروان وذهب ابو مسلم الى وطنه وكان تاريخ خروج ابى مسلم
 الى ناحية داغستان وشروان من دمشق بعد مائة وعشر سنة
 من هجرة النبى صلى الله عليه وعلى آله وسلم وبقي ابو مسلم
 في الداغستان الى مدّة سبع سنين وله اربع بنين رمضان
 وابراهيم ويوسف ومهتر سنجاب ونسب مهتر سنجاب
 كان له سبع بنين فانهم قد سكنوا بعد ذهاب ابى مسلم
 الى وطنه في القرية المعروفة بين النهرين المسمى باوسوغ
 تحت الجبل شاه البرز فوق النّزاع والقتال بالحجالة
 بينهم وبين قرية مكراخ وتفرّقوا منه الى ساير القرى الى
 الآن سكنوا فيها ذرية بعد ذرية واسماء ابناء مهتر
 سنجاب ولد ابى مسلم سيف الدين يوسف ناصر الدين
 جمال عبد الله حمزة على بزخوط فنصره الله تعالى على فتح
 بلدان الاسلام بتوفيق الايمان وظهور نور الاسلام بقماع
 الكفر والطغيان ودمر الله اعداء الدين فبعد ذلك بنى
 مسجداً في قرية مكراخ وجلس سيف الدين فيها بالظفر
 ومات فيها وهلك جيوش السّمسام بيده وخرب بلاد
 الكفار وهرب السّمسام مع امرائه الدّين في خدمته في

ليلة مظلمة وبقي امر مكرّاح في يد سيف الدين وسكن
يوسف في قرية قروز وناصر الدين ورمضان في قرية خناو
وروتلى ومحمد في شناز وجمال في ولاية قبة وقلهان وعبد
الله في قرية قراح وحمة في قرية رجا وعلى برخوط في قرية
مقا وكان ليوسف اربع بنين سكن واحداهم في قرية چتول
المسمى باقاجان والباقي في قرية قروز وسكن شعبان من
اولادهم في قرية خشنه وخالبان في قرية خناو وسيف
الدين في قرية فوى ورمضان في قرية دكاه ويوسف في قرية
اوجوق وعلى في قرية بجقال وخالد في قرية ايجور وجمال في
قرية مروج وعمر ومحمد في قرية اختى وخارذى في قرية
المملك وعبد الله في قرية خالتون ورجب في قرية تيغ
وخليفة في قرية چتول ورمضان في قرية انوغ ومحمد في
قرية الك وتفارق بعضهم الى قوّة والى شروان والى
طبرسران والى قرى اوار وقوق وقيطاق وكوچى وحشتى
وشناز وزاخور وجاروتله كلهم من الاولياء والصالحين
من اولاد ابى مسلم رضى الله تعالى عنهم

TRADUCTION.

«Les historiens rapportent ainsi la généalogie d'Abou Mouslim; que Dieu tout-puissant soit content de lui! Son nom est Abdourrahman, fils de Seïd, et son prénom est Aziz, fils de Seïd Djouneïd,

fils de Mounsir, fils de Noufil, fils d'Abdoul Moutalib; que Dieu soit content d'eux! Amen. Dans la légende en prose rimée de son cachet, on lisait : « Au juste, la royauté; à l'oppresser, la destruction. » Il portait une hache d'armes du poids de vingt *mens*. Son père Seïd rassembla huit mille guerriers, et fit la guerre à Mervan, pour venger Hussein, fils d'Aly; que Dieu soit content d'eux! Seïd fut tué par Mervan. Abou Mouslim, âgé de quatre ans, resta orphelin dans la ville de Makhan, située dans le district de Merv-Chah-Djihan, et fut élevé par sa mère Salamah. Ayant atteint l'âge de puberté, il dit un jour à sa mère : « Ô ma mère! ai-je jamais eu un père? » Elle répondit : « Oui, mais il périt dans la guerre qu'il fit à Mervan pour venger Hussein, fils d'Aly, fils d'Aboutalib; » que Dieu soit content d'eux! Alors il dit : « Ô ma mère! mon père avait-il quelque ami sincère dans la ville de Merv? » La mère lui répondit : « Ô mon enfant! en vérité, il y en avait un, Khourdek, surnommé le maréchal ferrant, à cause du métier qu'il exerçait; il était ami de ton père. » Après cela, Abou Mouslim alla à Merv-Chah-Djihan, et trouva Khourdek, le maréchal ferrant. Il le questionna sur son père, et Khourdek lui raconta son histoire; il lui mit entre les mains une hache d'armes qui pesait vingt *mens*, et lui en fit cadeau. Abou Mouslim partit de là, et fit pendant dix-huit ans la guerre à Mervan. Il y avait sous les ordres d'Abou Mouslim trois cents émirs, dont chacun portait le titre de gouverneur.

Dieu tout-puissant l'assista contre Mervan, et ce dernier fut tué dans la ville de Damas, en Syrie. Abou Mouslim y construisit une mosquée cathédrale, et fut le premier qui y récita le *khotbeh*. Il partit de Damas avec une armée, et, faisant la guerre sainte aux infidèles, parvint à Chirvan. Là il combattit les émirs de Chirvan, et les tua. Puis il fit la guerre dans le Daghestan pendant sept ans, et s'établit entre les deux fleuves¹ au pied du mont dit Chah-Albourz. Chaque printemps il portait ses armes contre les habitants de Bab oul-Abvab, qu'on nomme Derbend. Puis il construisit une mosquée dans le village de Koula-Kourèh, et y établit son fils Mihter-Sindjab; il bâtit une autre mosquée dans le village d'Akhty, et y établit sa sœur avec son mari, Ishaq Kundi Chiken, et la signification d'Akhty est, « ayant rapport à la sœur (*Oukhtiy*). » Après la mort de sa sœur, Abou Mouslim l'enterra dans la mosquée d'Akhty; puis il construisit la mosquée de Ridja et de Maqa, et y établit l'émir Hamzèh, fils de son oncle. Son propre fils Sultan Ibrahim, son lieutenant dans le Chirvan, homme très-renommé, fit la guerre sainte avec ses troupes dans les provinces de Qoumouq, d'Awar et dans d'autres parties du Daghestan. Dieu tout-puissant lui accorda la victoire, et il extirpa de ce pays les infidèles et ceux qui admettent des égaux de Dieu. Il dit : « La vérité s'est manifestée, et le mensonge a été anéanti; car,

¹ Le mont Chalbouz, comme on l'appelle aujourd'hui, est situé entre les rivières *Samour* et *Koussar tchai*.

« en vérité, le mensonge est périssable. » Ainsi la lumière de l'islamisme se répandit dans ces contrées à l'aide de savants versés dans leur science. Ibrahim y construisit beaucoup de mosquées, et, après avoir fondé celle de Qazi-Qoumouq, il retourna dans le Chirvan, et s'y fixa sous le nom de Chirvan Chah; son prénom était Bourhan-eddin. Abou Mouslim vint aussi dans le Chirvan, et y confirma son fils Ibrahim comme wali du Chirvan et gouverneur en son nom, après quoi il retourna dans sa patrie. La marche d'Abou Mouslim, de Damas dans le Daghestan et le Chirvan, a eu lieu en 110 de l'hégire. Abou Mouslim resta sept ans dans le Daghestan; il avait quatre fils : Ramazan, Ibrahim, Youssouf et Mihter Sindjab. La famille de Mihter Sindjab comptait sept fils; ils s'établirent, après le départ d'Abou Mouslim, dans son patrimoine, dans le village connu sous le nom d'Oussough, situé entre deux les rivières au pied du mont Chah-Albourz. Il surgit une inimitié et une guerre entre eux et les habitants du village Mikrakh, et ils émigrèrent dans d'autres villages jusqu'au pays des Allans, où ils s'établirent de père en fils. Les noms des enfants de Mihter Sindjab, fils d'Abou Mouslim, sont : Seif-eddin, Youssouf, Nacir-eddin, Djemal, A'bdoullah, Hamzèh et A'li Berkhout. Dieu les aida à réduire des provinces à l'islamisme à cause de leur foi et de l'évidence de la lumière de cette religion, et de même à anéantir l'infidélité. Le Dieu tout-puissant fit périr les ennemis de la religion. Puis Seif-eddin construisit une mosquée dans

le village Mikrakh; il s'y établit victorieux et y mourut. Il défit les troupes de Samsam, et détruisit les villes des infidèles. Or, pendant une nuit sombre, Samsam prit la fuite avec les émirs qui étaient à son service, et Mikrakh resta au pouvoir de Seif-eddin. Youssouf s'établit dans le village de Qourouz; Nacir-eddin et Ramazan se fixèrent à Khnow et à Routoul, et Mohammed à Chinaz; Djemal, dans la province de Qoubbèh, et Kalhan A'bdoullah s'établit à Qarah; Hamzèh, dans le village de Ridja, et A'li Berkhout dans le village de Maqa. Youssouf avait quatre fils, dont un, nommé Agha Djan, résidait dans le village de Tchitoul, et les autres étaient à Qourouz. Un de leurs descendants, Cha'aban, s'établit dans le village de Khachnèh; Kalban, dans le village de Khnow; Seif-eddin, dans le village de Fouï; Ramazan, dans le village de Dikèh; Youssouf, à Atchouq; A'li, à Pitchgal; Halid, à Outchkhour; Djemal, à Mourough, et O'mar et Mouhammed, dans le village d'Akhty; Khorazm se fixa à Alek; A'bdoullah, à Khaltoun; Redjeb, à Tigh; Khalifèh, à Tchitoul; Ramazan, à Oussough; Mouhammed, à Alek; d'autres se dispersèrent dans Qoubbèh, Chirvan, Tabasseran, dans les villages des Avars, dans ceux des provinces de Qoumouq, Qaitaq, Koubetchi, Hacht, Chinar, Dzakhour et Djar-ou-talèh. Tous ils sont du nombre des amis de Dieu et des justes, et ils sont descendants d'Abou Mouslim; que Dieu soit content de lui!»

Avant de tirer toutes les conclusions qui peuvent

être déduites du passage que je viens de traduire, il serait bon de déterminer la valeur historique des renseignements qu'il nous fournit, et pour cela, le peu de faits chronologiques et les détails que donne notre auteur inconnu sur la généalogie d'Abou Mouslim nous suffisent complètement.

Il dit qu'Abou Mouslim vint dans le Daghestan en 110 de l'hégire, qu'il y resta sept ans, et retourna à Damas en 117 ou 118. Or, même si nous ne savions pas positivement que ces mêmes années correspondent à l'époque des guerres de Maslamah et de Mervan dans le Caucase, nous aurions un moyen certain de prouver que la chronologie citée par notre auteur n'a rien de sérieux et doit être attribuée tout simplement à son désir de donner une forme savante à la transcription d'une tradition populaire.

Abou Mouslim est un personnage trop marquant dans l'histoire de l'Orient pour que la mention de ses hauts faits n'ait pas laissé beaucoup de traces dans les annales musulmanes. Mais si l'ensemble des événements de sa carrière nous est assez bien connu, il n'en est pas de même des détails. Ainsi l'époque de sa naissance ne peut guère être fixée avec précision. Ibn-Khalican le fait naître en l'an 100 de l'hégire; Rachid-eddin rapporte qu'en 128 Abou Mouslim avait été envoyé par l'imam Ibrahim dans le Khorassan, étant âgé de vingt ans, ce qui rapporterait la date de sa naissance à l'an 108; enfin, dans le roman historique *Kisseï Abou Mouslim*, dont

nous donnerons plus loin quelques détails, il est raconté que ce chef du soulèvement abbasside avait quatre ans au moment de l'extermination des Seïdes dans Ispahan par Hudjadj. Or, ce persécuteur énergique de la race du Prophète est mort, d'après la traduction persane de Tabari, en 95 de l'hégire : donc la naissance d'Abou Mouslim doit être reculée au moins jusqu'à l'année 90. Nous pourrions augmenter à volonté le nombre de ces citations; mais nous nous contentons de ces trois indications, car elles représentent assez exactement les deux limites extrêmes et la valeur moyenne de cette date. Ainsi nous voyons que, selon que l'on se conforme à l'une des trois sources indiquées, il y aura toujours une incertitude de dix-huit ans pour le chiffre de l'année où naquit Abou Mouslim. Mais cette incertitude n'aura aucune influence sur les résultats que je me propose d'obtenir, car il est évident que, même en acceptant la date la plus reculée de la naissance du chef du soulèvement abbasside, il est impossible de supposer que les Omeïades lui eussent confié, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, le commandement de toutes les troupes arabes dans les provinces caucasiennes. Donc, sous ce rapport, il me semble bien établi que la chronologie de notre auteur manque de fondement.

Les historiens orientaux sont tout aussi peu d'accord entre eux concernant la généalogie d'Abou Mouslim. Tabari, après avoir rapporté le bruit populaire qui fait de ce chef khorassanien un esclave

noir, acheté pour 400 dirhems par Iça, fils de Mekil, se borne à dire que « plusieurs autres prétendent que Abou Mouslim n'était pas esclave, mais que son père était sellier à Koufa et qu'il n'était qu'un serviteur d'Iça. » Ibn-Khalican commence la biographie du célèbre Mervien par ces mots : « Abou Mouslim A'bd-our-Rahman, fils de Mouslim, nommé aussi O'thman le Khorassanien, est le chef du soulèvement abbasside. On l'appelait aussi Ibrahim, fils d'O'thman, fils de Iassar, fils de Soudouze, fils de Djoudarn, un des descendants de Bouzadjoumih, fils de Bahtadjan, de Fars. » M. Kazembek a publié (p. 205 de sa traduction du *Der-bend Namèh*) un mémoire historique de Moullah Rafi, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner. Abou Mouslim y est nommé fils de Mouhammed, de Youssouf et de Cheikh Aboul Mouslim; donc nous voyons qu'aucune de ces listes ne ressemble guère à celle de notre auteur, qui, par conséquent, a dû puiser la sienne ailleurs.

Parmi les documents plus ou moins historiques que la littérature orientale possède sur Abou Mouslim, l'un des plus remarquables par la richesse de ses détails est un roman écrit en persan, et intitulé *قصة ابو مسلم*, dont j'ai rapporté un exemplaire de Boukhara en 1842. Ni l'époque ni l'endroit où ce roman fut composé ne sont connus; mais depuis très-longtemps déjà c'est un des livres les plus populaires à Boukhara. Il y est tellement considéré, que l'on a fait sur son compte les deux vers suivants :

هرکه ابو مسلم خوانی کند
اگر زن بود پهلوانی کند

Tous ceux qui liront *Abou Mouslim*, fût-ce même une femme, accompliront des faits héroïques.

Ainsi tout fait supposer que ce n'est pas un ouvrage récent, ce qui est, du reste, corroboré par son style plein de locutions anciennes. En Perse, on ne le connaît presque pas, et ce n'est qu'à Hérat que j'ai commencé à trouver quelques personnes qui en ont entendu parler, ce qui, joint aux tournures des phrases de son texte, éminemment khorassaniennes, me fait supposer qu'il a été composé dans la partie orientale de cette province, notamment à Merv, et qu'il a été introduit à Boukhara par les nombreuses familles des premiers Merviens transférés de force sur la rive droite de l'Oxus par les khans Ouzbeks, qui dévastèrent la Perse orientale à l'époque du commencement de la dynastie des Séfévides. Dans ce roman, Abou Mouslim est appelé Émir A'bdour Rahman, fils d'Assad, fils de Djouneid, fils de Chehab, fils de Menzar, fils de Noufil, fils de Qoutnan, fils d'A'bdoul Moutalib, fils de Hachim, fils d'A'bdoul Menaf. Cette liste généalogique ressemble tellement à celle de notre mémoire historique, que je ne doute pas qu'elle n'ait été puisée dans le roman ou dans une source commune aux deux ouvrages. La première supposition est d'autant plus probable, que beaucoup d'autres détails, tels que la conversation d'Abou Mouslim avec sa mère, sa

visite au maréchal ferrant de Merv, le cadeau qu'on lui fit de la hache d'armes de son père, la légende de son cachet, etc. se retrouvent dans le roman; il serait assez difficile de s'attendre à rencontrer ces mêmes incidents ailleurs. Comme ce roman n'a pas encore été l'objet d'une notice spéciale, je me permettrai une digression pour donner une idée succincte de son contenu.

Les premières scènes de cette longue épopée se passent dans l'Arabie Heureuse. Le père d'Abou Mouslim, guerrier renommé pour sa bravoure, mais aussi pauvre que courageux, devient éperdument amoureux de la fille d'un chef d'une riche tribu voisine. Rebuté par l'orgueil des parents de la belle, dans l'espoir d'obtenir légalement sa main, il se décide à l'enlever. Énergiquement poursuivis par les serviteurs du père, les amoureux fuient de retraite en retraite, et finissent par s'établir en paix à Ispahan, où ils coulent des jours heureux jusqu'au moment où Hudjadj, enflammé par sa haine contre les descendants du Prophète, se décide à les exterminer tous. Ce massacre des Seïdes est raconté en détail et d'une manière saisissante. Le père d'Abou Mouslim tombe en défendant ses proches, et sa femme parvient à se soustraire avec son fils, âgé de quatre ans, aux recherches actives des sanguinaires serviteurs de Hudjadj. Enfin elle se décide à chercher refuge à Mahan, village du district de Merv, où elle vécut ignorée, se livrant à l'éducation de son unique enfant. A l'âge de quinze ans, Abou

Mouslim questionna sa mère sur son passé, et, enflammé par les récits des hauts faits de son père et par les détails émouvants de sa mort tragique, il jura de le venger, et alla à Merv trouver Hourdek, qui lui remit la hache d'armes de son père et lui révéla l'existence du véritable imam. Les détails sur la secte des fidèles à la descendance d'A'li, sur leurs rapports avec l'imam Ibrahim, fils de Mouhammed; fils d'A'li, fils d'A'bdoullah, fils d'Abbas, sont pleins d'intérêt et, sans le moindre doute, ne manquent pas de vérité. Envoyé plusieurs fois par les chefs de sa secte auprès de l'imam, Abou Mouslim traverse trois ou quatre fois la Perse, la Mésopotamie et la Syrie, et le roman, en décrivant les incidents de ces voyages, rapporte beaucoup de faits curieux et instructifs sur l'état où se trouvaient à cette époque les populations de ces contrées. L'imam, ayant reconnu les qualités éminentes d'Abou Mouslim, l'envoie, muni de ses pleins pouvoirs, dans la Transoxiane pour enrôler des adhérents à sa cause, et la partie du roman qui décrit les incidents de cette mission présente même beaucoup d'intérêt géographique, car les localités de ces pays peu connus, situés entre Karchi, Chehri-Sebz, Samarcande, Khodjend et Boukhara, y sont exactement décrites. Les premières amours d'Abou Mouslim et la description de ses campagnes contre les troupes ommeïades dans le Khorassan sont remplies de détails romanesques et fabuleux; mais la relation de sa dernière campagne contre Mervan, la relation de ses

rapports avec Aboul A'bbas Saffah, de même que la scène de son assassinat, sont pleines de vérité et mériteraient d'être traduites.

On ne doit pas beaucoup s'étonner de retrouver dans le Daghestan les traces d'un livre répandu à Boukhara et presque inconnu en Perse; car les rapports entre la Transoxiane et les montagnards du Caucase sont plus fréquents qu'on ne serait tenté de le croire d'après la distance qui les sépare. Ainsi par exemple le *muridisme* est venu chez les Lezghiens de Boukhara, et c'est un *murchide* ou professeur de cette ville qui enseigne à Qazi Moullah les principes de cette doctrine.

Pour revenir à notre sujet, il me semble incontestable qu'Abou Mouslim n'a jamais été dans le Caucase, et que la tradition populaire l'a confondu avec Maslamèh, qui aussi, si l'on en croit Tabari, commencerait sa carrière dans le Khorassan. Mais que ce soit lui ou un autre Arabe qui s'établit dans le Daghestan, les détails rapportés par l'auteur de la notice citée sur l'occupation successive des différentes parties de cette province par sa famille et par ses descendants sont instructifs, car ils nous permettent de suivre sur la carte la marche de la colonisation arabe dans les montagnes. Il résulte de cette tradition : 1° que les premiers conquérants musulmans du Caucase ont su très-bien apprécier la valeur stratégique de la vallée du Samour, car ils l'occupèrent en premier lieu; 2° que ce n'est pas autant par la force des armes que par des immigrations

puissantes qu'ils ont su imposer aux rudes montagnards la religion de leur Prophète, leur langue et leur influence politique; 3° enfin, qu'il est ainsi très-naturel de rencontrer dans cette partie du Caucase les plus anciens comme les plus nombreux monuments musulmans, car pendant plus d'un siècle les Arabes n'ont reculé devant aucun sacrifice pour introduire dans le Daghestan leur religion et y asseoir fermement leur pouvoir.

III. — RÉSULTATS PALÉOGRAPHIQUES FOURNIS PAR LES INSCRIPTIONS MUSULMANES DU CAUCASE.

L'ancienne paléographie arabe a occupé beaucoup de savants orientalistes. Les uns, comme Adler, Wahl, Pococke, etc. basaient leurs déductions sur les renseignements qu'ils trouvaient dans les historiens orientaux et dans les plus anciens manuscrits arabes. D'autres, comme Fraehn et Castiglione, se bornaient à considérer les changements éprouvés par les caractères de l'écriture arabe sur les nombreux représentants de l'art monétaire fournis par les diverses dynasties princières des pays soumis aux khalifes abbassides. Enfin d'autres, comme Marcel, Lanci, etc. tiraient leurs conclusions de l'examen des légendes lapidaires des monuments funéraires et autres trouvés en Égypte ou conservés dans les musées européens. Ce n'est que M. Silvestre de Sacy qui basa ses recherches lumineuses sur cette matière difficile et pleine d'incertitude, en s'étayant par sa vaste érudition littéraire, sa grande expé-

rience archéologique et numismatique, et par un don d'heureuse perspicacité qui lui était particulier, et qui l'a guidé presque toujours infailliblement dans ses recherches nombreuses et variées. Aussi les résultats auxquels il est parvenu dans son savant mémoire « Sur quelques papyrus écrits en arabe, et récemment trouvés en Égypte, » restent-ils jusqu'à présent, pour ainsi dire, comme la dernière expression de la science à cet égard. Tout récemment, cette matière a été reprise par un jeune orientaliste allemand, le D^r Nöldeke, dans un ouvrage consciencieux et érudit, intitulé *Geschichte des Korans*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quoiqu'il ne traite qu'en passant la question paléographique, il donne des détails curieux sur les secours que la paléographie peut tirer de l'orthographe des manuscrits; mais il avoue, page 302 : « Nous n'avons jusqu'à présent, autant que je sache, aucun indice positif pour juger de l'ancienneté d'un manuscrit coufique. » Ce résultat négatif est malheureusement assez exact; mais tout de même je crois que l'auteur aurait rendu ses autres recherches à ce sujet beaucoup plus claires et surtout plus précises, s'il s'était donné la peine d'expliquer nettement ce qu'il entend par « coufique pur (*Rein kufisch*); » car, après les recherches de Silvestre de Sacy, il me semble qu'on n'a pas le droit de dire, comme le fait M. Nöldeke (p. 203) : « Il résulte de la comparaison des monnaies et des inscriptions coufiques, ainsi que d'autres faits de

l'histoire de l'écriture arabe, que le caractère coufique s'est conservé pur depuis l'époque de Mahomet jusqu'au iv^e siècle de l'hégire, mais qu'à partir de ce temps il commence à se déformer; en sorte qu'après l'an 400 il n'est pas facile de le rencontrer dans sa forme parfaite ancienne. » Une pareille assertion est d'autant plus étrange, que les recherches de l'illustre orientaliste français mirent hors de doute (p. 8, *loc. laud.*) « que le caractère que Moramér avait introduit chez eux (les Arabes) y éprouva sans doute quelques changements successifs, et que ces diverses sortes d'écritures reçurent différents noms, indiquant les lieux où chacune d'elles avait pris naissance, ou dans lesquels elle était d'un usage plus ordinaire. » Plus loin il dit : « C'est sans doute, avais-je ajouté, ce qu'il faut entendre par ces mots : *mekki*, *médéni*, *basri* et *coufi*, c'est-à-dire caractère de la Mecque, de Médine, de Basra et de Coufa. » Cette observation est d'autant plus exacte, que la ville de Coufa étant fondée à peu près cinquante ans après la mort du Prophète, il est évident qu'il ne peut être sérieusement question d'écriture inventée dans cette localité ni pendant sa vie ni à l'époque de ses premiers successeurs. Plus loin (p. 83), Silvestre de Sacy cite l'observation importante de Castiglione, que « l'ancien caractère arabe, comme le syriaque, duquel il est dérivé, avait une figure arrondie et moins angulaire que celle qu'il a acquise plus tard sous la dynastie des Abbassides. » Ce raisonnement, comme l'on sait, a été corroboré par la

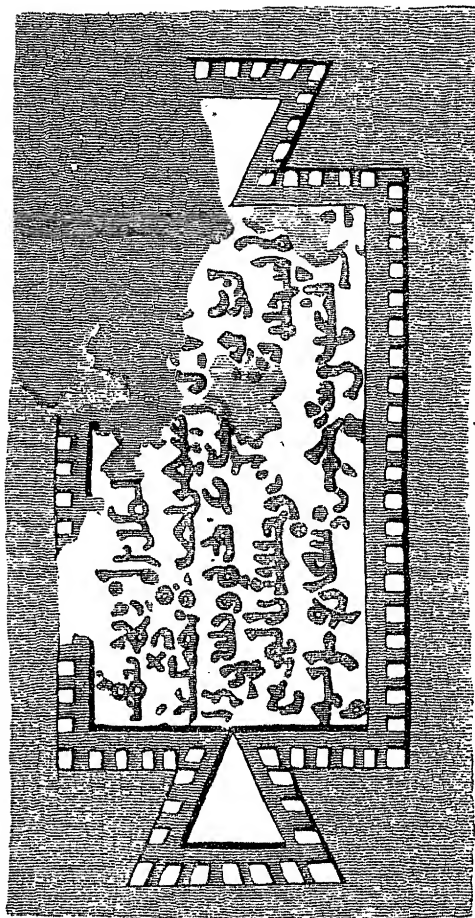
découverte de deux passe-ports de l'an 133 de l'hégire, qui fournirent à Silvestre de Sacy l'occasion de publier son savant mémoire, qu'il termine par ces mots importants et remarquables par leur prudente modestie : « Peut-être faudra-t-il même réformer tout à fait nos idées sur la chronologie des différentes écritures arabes, et reconnaître que le caractère *neskhi*, dont on fixait l'invention au III^e siècle de l'hégire, existait, à peu près sous la forme actuelle, avant que les Arabes du Hedjaz reçussent d'Anbar ou de Hira celui qui a donné naissance au caractère coufique. Ne nous hâtons pas cependant d'adopter cette conjecture, et sachons seulement douter, afin de n'opposer aucun préjugé aux nouvelles découvertes que pourront nous offrir d'heureux hasards, tels que celui auquel nous devons les papyrus qui ont été l'objet de ce mémoire. »

Avant de passer à l'exposition des résultats paléographiques fournis par les inscriptions arabes du Caucase, je fais observer qu'il me semble impossible de donner à l'écriture arabe, la plus ancienne après le *himiaryste*, le nom de *neskhi*; car Silvestre de Sacy lui-même a contribué plus que tous ses devanciers à appuyer sur des citations exactes le fait de la découverte de ce genre d'écriture dans le III^e siècle de l'hégire, par Ibn-Mokla ou par son frère Abou A'bdallah Hassan, mort en 338. De plus, le nom même de ce caractère vient du verbe نسخ, dont la signification principale est : révoquer, annuler, abroger, abolir, effacer,

détruire, biffer, etc. et l'écriture en question n'a été nommée *neskhi* que comme devant abolir le caractère coufique, généralement accepté à cette époque. Ainsi la fameuse découverte d'Ibn-Mokla se réduit à peu de chose, car au fond il paraît n'avoir rien inventé du tout; mais il a eu le bon esprit d'arrêter les abus calligraphiques auxquels la manière arbitraire inhérente au coufique semblait devoir conduire l'écriture arabe, et il la ramena à l'ancien caractère, entièrement oublié, moins joli de forme, mais infiniment plus précis comme système de signes phonétiques.

En examinant attentivement les inscriptions dont nous donnons ici les fac-simile, on verra que les caractères du n° 1, où je n'ai pu déchiffrer que la date : *مائة وتسعين* ou *سبعين وخمس*, c'est-à-dire « en l'an 125, » ressemblent à ceux des passe-ports de l'année 133, autant que des caractères gravés sur pierre peuvent ressembler à des caractères tracés sur papier. Qu'on lise l'année de l'inscription d'une façon ou d'une autre, elle doit être rapportée au règne du khalife Haroun ar-Raschid, à peu près à l'époque où il se fit représenter à Derbend par Djeioun, fils de Nedjm, Rebia el-Baheili, Hazimèh, fils d'O'mar (voy. Kazembek, *Derbend Namèh*, p. 127 et suiv.). On voit qu'alors le ح ne dépassait pas les autres lettres, comme, par exemple, dans le mot *حسم* du passe-port A. Le ع, comme dans le mot qui précède celui de *سنة* de l'inscription, était représenté, sur la pierre comme sur le

N° 1.



papyrus, par un crochet semblable en tout à celui dont on se sert encore de nos jours. Le *s*, comme

dans l'avant-dernier mot de la seconde ligne de l'inscription, que je lis محمد, a une forme moins anguleuse que celle qu'on lui a donnée depuis. Le ى final du passe-port dans le mot الى ذلك et dans le mot في de l'inscription sont presque identiques et s'éloignent peu de la figure qu'on donne à cette lettre actuellement. Toutes ces ressemblances sont encore plus frappantes quand on compare les caractères de l'inscription n° 1 avec ceux des deux cachets des passe-ports.

N° 2.



L'inscription n° 2 est du commencement du iv^e siècle; je l'ai trouvée sur l'emplacement de Belokan. Je la lis ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا ما بنى ملا صفر بن بَعْدَ

طلبًا لثواب الله والدار الآخرة نفعه الله سؤل حاجته
اليه وجد عماد على يدى محمد بن جعفر فى سنة ثمان
وثلاثماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Ceci est ce qui a été construit par Moullah Sefer, fils de Bou'd, à l'intention de la récompense de Dieu et du refuge dernier ; que Dieu le gratifie dans les objets de ses désirs ! Édifice (élevé) par les deux mains de Mouhammed, fils de Dja'far, dans l'année 308. » Dans cette inscription, l'une des plus anciennes légendes du Caucase, car elle est d'une époque antérieure à l'invasion des Russes à Berda'a, ville voisine de Belokan, événement rapporté par Mass'oudi approximativement à l'année 300 de l'hégire, mais ayant eu lieu, comme l'a prouvé Fraehn, en 332, nous trouvons quelques particularités paléographiques qu'il est bon de signaler. Elles nous montrent que déjà dans le iv^e siècle les formes anguleuses du caractère coufique commençaient à s'introduire de plus en plus dans le caractère arabe ; les liaisons entre les ب, les ث, les س, les ل, sont toutes à angle droit ; les ج et les ح, semblables au ك, commencent à dépasser la plupart des autres lettres, mais ils sont encore bien loin de la forme qui leur est commune avec le même signe alphabétique dans l'écriture coufique du v^e et surtout du vi^e siècle de l'hégire. Le ه a encore à peu près la forme du θ grec ; mais le د et le ذ prennent déjà la forme qu'ils ont dans l'écriture

coufique de cette époque. Une particularité remarquable de cette inscription est que ر de la fin du mot اخرة sont liées, comme cela se fait dans l'écriture cursive de nos jours, usage complètement abandonné par les scribes de Bagdad, et qui néanmoins doit être très-ancien, car nous le retrouvons sur le papyrus B de Silvestre de Sacy dans le mot كورة. Mais il est évident que toutes ces déductions doivent être acceptées *cum grano salis*; car non-seulement sur les monnaies abbasides du iv^e siècle nous trouvons le coufique anguleux déjà complètement établi, mais des inscriptions tumulaires, l'une d'Abi Mouhammed A'bdoullah, fils de Mehdi, de l'an 239, l'autre d'A'bdoullah, fils d'O'mar, de l'an 245 de l'hégire, publiées par l'abbé Lanci dans son ouvrage *Degli Monumenti sepulcrali*, etc. prouvent que, même dans la première moitié du iii^e siècle, ce genre de coufique a été d'un usage commun dans la partie occidentale du khalifat. Une inscription de l'an 300 de l'hégire, que M. Victor Langlois a estampée à Tarsous, et qu'il reproduit exactement à la page 330 de son Voyage en Cilicie, s'éloigne encore plus du caractère arabe arrondi. Cette inscription tumulaire, intéressante au point de vue paléographique, a déjà été publiée par M. l'abbé Bargès dans la Revue archéologique; mais néanmoins je crois devoir la transcrire ici de nouveau, car je la lis un peu différemment, de la manière suivante :

بسم الله الرحمن الرحيم إذا جمعت عبادك لمساعدك

فاخسر عبدك ساكن هذا القبر الغفير الى رحمتك امنًا
 من عذابك واسكنه دار جناتك فلم.....ونبيك محمد صلى
 الله عليه وسلم ورحم من يرحم عليه

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! quand tu convoqueras tes serviteurs pour ton dénombrement, réveille ton serviteur (en lui) pardonnant (ses péchés) par ta clémence, (qu'il soit) préservé de ta colère, et place-le dans ton paradis. Mouhammed, que Dieu lui soit propice et clément ! Sois miséricordieux envers celui qui sera miséricordieux envers lui. » On voit encore quelques traces de lettres au haut du cadre qui fait le tour de l'inscription ; je n'ai pu distinguer que ثلاث « trois, » du côté gauche, et مائة « cent, » du côté droit. L'absence du nom du défunt ne doit pas étonner ; cette omission a souvent lieu sur les monuments funéraires des musulmans, et provient soit de l'humilité du défunt qui déclare en mourant ne vouloir conserver que son seul titre de serviteur de Dieu, soit de ce que l'inscription n'est pas complète. Très-souvent le monument qui marque l'endroit de la sépulture d'un musulman est composé de trois pièces : d'une dalle placée à la tête du mort, d'une autre qui indique la direction dans laquelle il est enterré, et enfin d'une troisième placée à ses pieds. Si le sarcophage est fait d'une pierre, alors des légendes tracées sur les faces des monuments, correspondant à la position de la tête, du

corps et des pieds du défunt, remplacent les dalles. Dans ces deux cas, le nom n'est généralement mentionné que sur l'une des dalles ou dans l'inscription d'une des faces, et il se pourrait très-bien que la tablette de marbre conservée au consulat anglais, à Tarsous, ne fût qu'une partie d'un monument funéraire jadis complet.

Plus nous nous éloignons à l'est du centre de la civilisation arabe, plus nous sommes sûrs de rencontrer des légendes comparativement modernes tracées en caractères arrondis et présentant beaucoup d'analogie avec ceux de notre inscription de l'an 308. Ainsi dans la planche annexée au mémoire de Fraehn « Sur trois monnaies du x^e siècle frappées chez les Bulgares du Volga (*Drei Münzen*, etc.), » publié dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, nous retrouvons, sur une monnaie frappée en 366 sur les rives du Volga, presque absolument la même forme de lettres que sur la pierre de Belokan. Les monnaies des Samanides donnent lieu aux mêmes observations.

Ainsi, dans l'application des principes paléographiques déduits de la forme des lettres à la détermination de l'âge d'une inscription ou d'un manuscrit, il faut nécessairement avoir en vue l'endroit où ce manuscrit, où cette inscription ont été tracés, car il est hors de doute que les modes et les coutumes de Bagdad se répandaient plus facilement à l'occident qu'à l'orient de cette ville. La raison en est toute simple : les pays qui séparent la Mésopo-

tamie de la Mecque étaient visités forcément chaque année par les habitants de Baghdad, obligés d'accomplir le pèlerinage des deux temples, tandis qu'ils ne venaient que rarement et d'une manière accidentelle dans les dépendances éloignées du khalifat, situées à des distances considérables au nord et à l'est de la capitale de l'empire musulman.

Les monuments du Caucase qui nous ont conservé des légendes du v^e siècle de l'hégire nous prouvent que pendant tout ce siècle il y avait une lutte entre l'ancienne écriture ronde et le coufique anguleux. J'en donne ici quatre spécimens : les n^{os} 3, 4, et 4 *bis*, de Derbend, et le n^o 5, de Bakou.

N^o 3.

Je déchiffre dans la première inscription ce qui suit :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا عمل لطف الله ابن بو حسن
 واحد بن ابو علي بن يونس ويمن بن بعاد (نعمان) في
 شهر رجب في سنة خمس وستين واربعماية

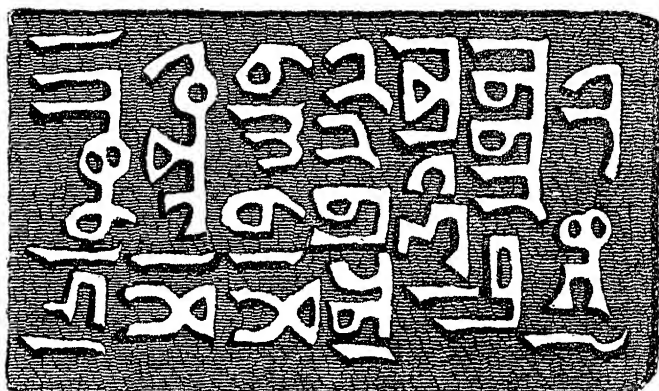
Au bas on lit le symbole de l'islamisme ; puis on voit quelques mots indéchiffrables, parmi lesquels je n'ai pu discerner que بعد رسوله, et à la fin le mot سلم; enfin, à l'angle du côté droit, on lit نعمة الله. Le tout pourrait être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ceci est l'œuvre de Lutf Oullah, fils de Bou Hassan, et d'Ahmèd, fils d'Abou A'li, fils de Iounous, et de Iemen, fils de Be'ad (Noman), au mois de redjeb, dans l'année 465. »

Les inscriptions 4 et 4 bis sont tracées sur les deux bouts d'une longue pierre sépulcrale de forme cylindrique qu'on voit à cent cinquante pas de la quatrième porte du mur méridional de Derbend, et qu'on désigne encore aujourd'hui, comme du temps d'Olearius, par le nom de tombeau du Padi-chah Djoum-Djoum. Je la lis ainsi :

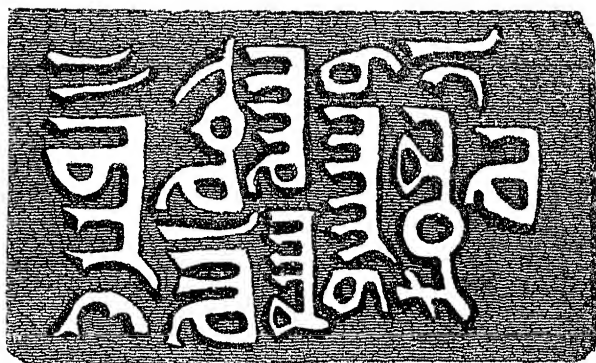
اللهم اذا جمعت الأولين والآخرين فاغفر لعبدك الفقير
 صاحب هذا القبر رحمه الله سنة تسع وستين واربعماية

C'est-à-dire : « Oh Dieu ! quand tu assembleras

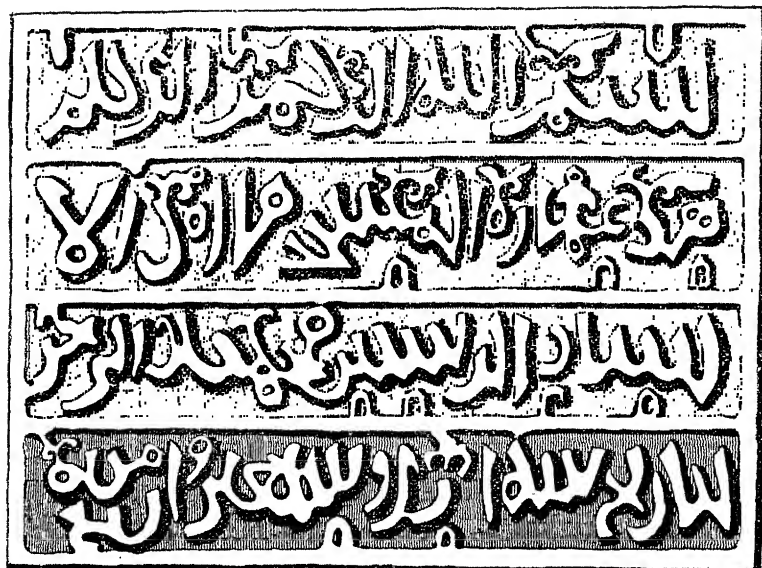
N° 4.



N° 4 bis.



les premiers et les derniers, pardonne à ton serviteur indigent le possesseur de ce tombeau. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui! L'an 469.»



L'inscription n° 5 est tracée sur une pierre fixée dans la base de l'ancienne mosquée de Bakou.

Je la lis ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم هذا عماره المسجد ما امر الأستاذ
الرشيد بن محمد بن أبي بكر بتاريخ سنة ١٠٧١
واربعماية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, cette construction est une mosquée éri-

gée par ordre du maître maçon Rechid, fils de Mouhammed, fils d'Abibekr, dans l'année 471.»

Au commencement du vi^e siècle, les monuments du Caucase ne présentaient plus nulle part de traces de l'ancienne écriture arabe arrondie. Les formes anguleuses du coufique règnent exclusivement. Les ح , les ج et les د sont d'égale longueur, dépassent toutes les autres lettres, et ne se distinguent que par de légères différences dans la brisure des traits qui servent à les former. Les پ du commencement ou du milieu des mots sont ou triangulaires ou pentagones, et ce n'est qu'à la fin des mots qu'ils ont une forme un peu arrondie. Le س du commencement et du milieu des mots est représenté par deux triangles qui se touchent par leurs bases, et à la fin des mots par un seul triangle. Les و et les و ne sont presque pas à distinguer les uns des autres, sauf que quelquefois le و est muni dans sa partie supérieure d'un petit crochet. Le ي et le ي sont identiques, de même que le ز et le ز , etc. C'est aussi dans ce siècle que les enchevêtrures et les ornements arbitraires n'ayant aucun sens grammatical commencent à s'introduire dans les légendes lapidaires du Caucase. Un beau monument architectural de l'année 582, la tour des Atabeks, à Nakhitchewan, ayant la forme d'un prisme dodécagone, nous a conservé une preuve à peu près unique que le persan même était écrit à cette époque en caractères coufiques. Notamment sur le pourtour de la corniche du

prisme, dont les faces 4, 5, 6, 7 et 8 sont tombées, M. Fraehn encore a déchiffré, d'après la copie de cette inscription, rapportée par M. Dubois de Montpéreux, la phrase arabe suivante :

بسم الله الرحمن الرحيم امر ببناء هذا المشهد الملك
العالم العادل المؤيد المنصور الكبير شمس الدين نصره
الاسلام والمسلمين جلال الدنيا والدين عصمة
الاسلام والمسلمين مومنة خاتون رحمة الله تعالى

qui était suivie d'une assez longue inscription, que ni Fraehn ni personne ne parvenaient à déchiffrer, parce que l'on s'efforçait de la lire en arabe, comme il était assez naturel de la supposer écrite. Enfin, après un long examen du monument en question, je me décidai à la lire en persan, et j'ai constaté que par ce moyen on triomphait de toutes les difficultés de cette lecture, car elle contient des vers usités assez souvent sur les monuments de la Perse, n^{os} 6 et 6 bis :

ما بگردیم پس بماند روزگار
ما بمیریم این بماند یادگار
تا برکشوید دورگار

Ainsi le tout peut être traduit par : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette chapelle de martyrs le roi sage, le juste, l'aidé par Dieu, le victorieux, le grand, le

N° 6.



N° 6 bis.



soleil de la religion, l'aide de l'Islam et des musulmans, Dj(ihan Pehlevan, sobriquet connu de l'Atabek Abou Djafar Mouhammed, fils d'Ildiguz, constructeur de cette tour). la gloire du monde et de la religion conservatrice de l'Islam et des musulmans, Mouminèh Khatoun; que Dieu tout puissant lui soit clément! Nous passerons, mais le temps durera. Nous mourrons, et que ceci reste comme un souvenir jusqu'au jour de la rupture du cercle de l'activité humaine.» Dans toute la Perse et dans toutes les parties de l'Asie Mineure que j'ai visitées, je n'ai vu qu'un seul monument qui présente la même particularité : c'est le caravansérail dit de Halakou, situé à moitié chemin entre Djoulfa, sur l'Araxe, et Marand. Au-dessus de la porte d'entrée, très-ruinée déjà en 1857, on voyait une inscription coufique qui reproduit évidemment une pièce

de vers en persan, car la rime *توباد بکام* y revient plusieurs fois.

Il est assez singulier que le véritable caractère *neskhi* reparût aussi vers la fin de ce siècle, mais exclusivement sur les monuments du littoral occidental de la mer Caspienne, tandis que dans les autres parties de l'isthme, telles que le Daghestan et l'Arran, le coufique se conserve pendant tout le vii^e siècle et pendant presque toute la durée du viii^e siècle de l'hégire.

Sur le mur méridional de Derbend, près de la porte orientale de ce mur, se trouve fixée une pierre qui porte l'inscription ci-contre (n^o 7), évidemment incomplète et ne présentant que la fin d'une légende. Je la lis ainsi :

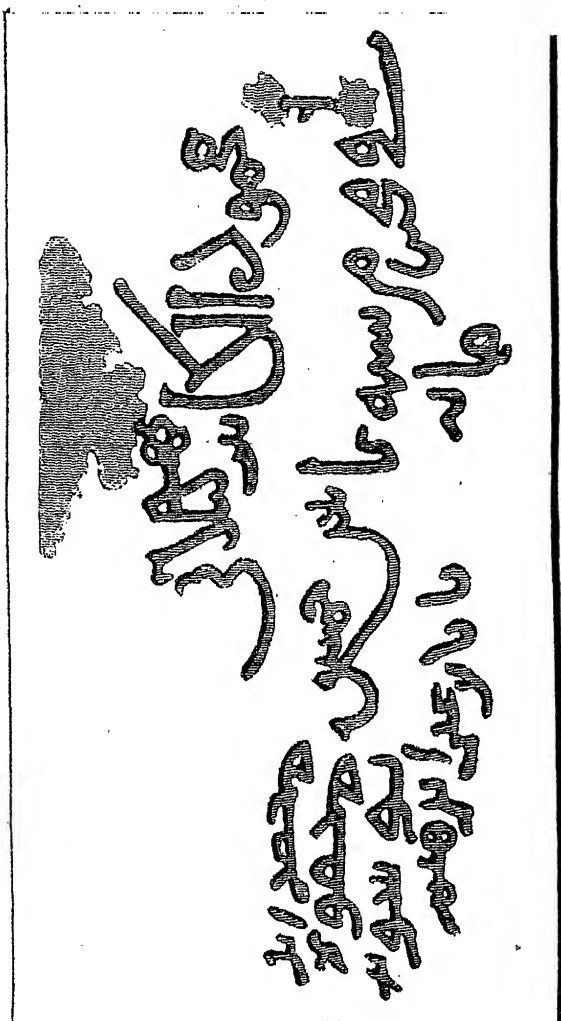
محمّد ابن محمود بن يوسف بن بابا بن علی ابرهیم

Et plus loin :

محمود الكاتب کيلانی في محرم سنة ثمانين وخمسماية

C'est-à-dire : « Mahmoud, le scribe Ghilanaï, au mois de mouharrem de l'an 580. » Ceci a d'autant plus le droit de nous étonner, qu'une inscription de la même année, que j'ai recueillie à Ourmiah, en Perse, sur un monument, dit Ségoumbez, presque entièrement détruit bientôt après par un tremblement de terre en 1856, nous présente un spécimen en caractère anguleux dans toute sa pureté. Je la reproduis sous le n^o 7, et la lis ainsi :

N° 7.



بسم الله الرحمن الرحيم امر ببناء هذه القبّة الامير

اسمهم سلالر الاجل الكبير المؤيد المنصور نسق الدنيا
والدين عز الاسلام والمسلمين ناصر المظلومين شاخابه
ملوك وسلاطين..... في شهر محرم ثمانين وخمسمائة

La légende du milieu est :

رجا لله امر بنا منصور بن موسى

et au-dessous, on lit :

عمل العبد الضعيف ابا منصور بن موسى

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, ordonna la construction de cette coupole l'émir, le spahsalar, l'élevé, le grand, l'aidé par Dieu, le victorieux, l'ordonnateur du monde et de la religion, la gloire de l'Islam et des musulmans, l'aide des opprimés, le descendant des rois et des sultans..... dans le mois de mouharrem de l'an 580. » Les inscriptions du milieu veulent dire, celle d'en haut : « Par la clémence de Dieu, Mansour, fils de Moussa, ordonna la construction, » et celle d'en bas : « OEuvre du serviteur impuissant, Mansour, fils de Moussa. » Malgré la multiplicité d'épithètes pompeuses prodiguées dans cette inscription au constructeur, il est évident qu'il devait être quelque employé subalterne de l'Atabek Abou-Djafar Mouhammed, qui gratifiait souvent les personnages de sa cour du titre d'émir, comme nous le voyons dans celui de Nouredine, son *moutawalli*, chargé de la construction de la tour de Nakhitchewan. Quant au texte de l'inscription, il prouve que cette légende n'a pas été composée par un profond

arabisant, tant par l'emploi du mot شخاب, qui est persan (si toutefois il s'y trouve), que par la forme étrange du commencement ou رجاء الله, qui n'est évidemment amené que pour rimer avec les mots *amara bina*, de même qu'avec le nom Mansour bini Moussa.

N° 8.



Le n° 8 reproduit l'inscription d'un monument de Nakhitchewan, connu sous le nom de Goumbezi Ata-baba; il se distingue par l'introduction de quelques enchevêtrures, dont on va faire dans le siècle suivant un abus si considérable. Une autre particularité de cette légende consiste en ce que les *élifs* sont remplacés quelquefois par des traits horizontaux gravés au-dessus des mots dans lesquels cette lettre est omise. Je la lis ainsi :

هذا المشهد للخواجه الرئيس الاجل زكى الدين جمال
الاسلام مقدم المشايخ يوسف بن كبير..... بتاريخ شوال
سنة سبع وخمسين¹ وخمماية

C'est-à-dire : « Ceci est le lieu du martyr du *Khodja*², du grand réis, du pur en religion, de l'ornement de l'islamisme, du directeur des moines, Youssouf, fils de Kebir..... Dans le mois de chawal de l'an 557. »

L'introduction du caractère *neskhi* sur un monument de Derbend de la fin du vi^e siècle n'est pas un fait fortuit et isolé, car depuis lors ce caractère remplace le coufique dans toutes les inscriptions des monuments de Bakou, et l'une des plus cu-

¹ Le mot *خمسین* manque dans l'estampe; mais j'ai la certitude qu'il existe, car je l'ai vu moi-même à plusieurs reprises.

² Dans beaucoup d'endroits de l'Asie centrale, on désigne par le titre de *khodja* les descendants des quatre premiers khalifes nés des femmes prises en dehors de la famille du Prophète.

rieuses de ce genre est, sans contredit, la légende de la tour de Merdékan, n° 9.

N° 9.



XX.

9

Cette inscription est assez fruste; néanmoins voici ce que j'ai pu y lire :

هذا بنا القلعة في أيام الملك المعظم.... لم للعالمين المؤيد
المظفر المنصور.... فخر الدنيا والدين.... والمسلمين
كرشاسيب.... اد بن منوچهر وناصر لدين صاحب
سپاه.... سفسلار اجل العلم المؤيد الموقر.... الدولة
والدين.... اسحاق بن كاك.... في ايام الله تاييده في تاريخ
المرداد ماه سنة ستماية

C'est-à-dire : « Ceci est la fondation du château élevé dans le temps du grand roi. aidé, victorieux, conquérant. gloire du monde et de la religion. et des musulmans. Guerchasib, fils de (Ferroukhz) ad, fils de Manoutchehr et Nassir Lidin, possesseur des troupes. Spehsalar (?), le grand, le savant¹, l'aidé, le solide. pour l'État et la religion. Ishaq, fils de. que Dieu éternise à jamais son assistance. Dans le mois *murdad* de l'an 600. »

La multiplicité des noms propres contenus dans cette inscription présente une difficulté historique

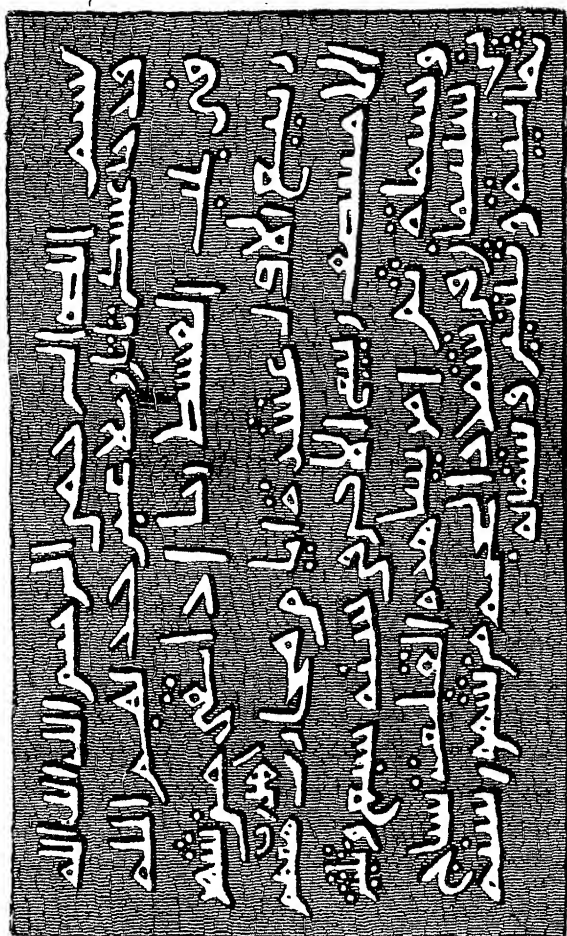
¹ J'avoue qu'il est assez étrange de voir classés ensemble l'épithète علم, qu'on ne donne qu'aux ecclésiastiques, et le titre de spehsalar; aussi je ne suis guère sûr d'avoir bien lu ce dernier mot, et je l'ai adopté uniquement à cause de ce que nous trouvons dans son orthographe le plus grand nombre de lettres que l'on déchiffre avec certitude dans cet endroit de l'inscription.

d'autant plus sérieuse que le passé de la dynastie des Chirvanchahs, à l'aide duquel on pourrait espérer la vaincre, malgré les savants travaux de M. Dorn, est encore fort obscur. Par un témoignage de Haqani que j'ai publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, on sait qu'Akhistan ou Akhtisan, fils de Manoutchehr, né en 500 de l'hégire, et mort après 583, ne laissa pas d'héritier mâle. Donc le nom qui précède les mots « fils de Manoutchehr » ne pouvait être ni le sien ni celui de son fils, mais bien plutôt celui de quelque frère puîné dont le nom n'a pas été conservé dans les annales écrites. Heureusement la numismatique de la dynastie des Chirvanchahs vient, dans ce cas, à notre aide, et permet, à ce qu'il me semble, de rétablir ce nom avec beaucoup de probabilité. Nous avons vu que le mot *بن منوچهر* est précédé, dans l'inscription, de deux lettres, que je lis *اد*, mais qui, à la rigueur, pourraient être lues *رز*, comme terminaison des noms Féribourz ou Féromerz, assez usités dans cette famille; mais au-dessus nous lisons *کرشاسیب*, et immédiatement après le nom de Manoutchehr, *وناصر لدين*, ce qui, étant admis, nous oblige de combler la lacune qui précède le nom de Manoutchehr par les mots *بن فرخزاد*; car, parmi les monnaies du musée asiatique de Saint-Pétersbourg, décrites dans le t. I^{er}, p. 404, des œuvres posthumes de Fraehn, nous trouvons une monnaie en cuivre qui porte d'un côté la légende : *الملك المعظم*

كرشاسيب بن فرخزاد بن منوچهر, et de l'autre :
 الناصر لدين الله امير المومنين. Quoique cette pièce ne
 soit pas datée, nous savons que le khalife qui y est
 mentionné régna depuis 575 jusqu'à 622 de l'hé-
 gire, en sorte qu'il était contemporain d'Akhistan,
 de Ferrouchzad et de Guerchasib, et par conséquent
 la présence de ces noms sur une pierre gravée en
 600 de l'hégire n'a rien d'improbable. Quant à la
 restitution et à l'interprétation des autres noms ef-
 facés, ou à demi conservés sur la tour de Merdëkan,
 il est évident qu'il serait téméraire de vouloir le
 faire, et nous terminerons nos observations sur
 cette inscription en signalant ce fait curieux, que
 sous la dynastie des Chirvanchahs, aussi tard qu'en
 600 de l'hégire, les noms des mois qui étaient en
 usage dans la Perse antéislamique étaient encore
 employés, comme le prouve le mois *murdad*, très-
 distinctement gravé sur la pierre.

Pendant que l'écriture coufique était complé-
 tement abandonnée sur la côte occidentale de la
 mer Caspienne, plus accessible que les autres par-
 ties du Caucase aux voyageurs et aux commerçants
 des parties centrales du khalifat, dans les montagnes
 du Daghestan on est resté fidèle aux formes angu-
 leuses de l'écriture inventée à Coufa, comme on
 pourra s'en convaincre en examinant l'inscription
 de l'an 638 reproduite sous le n° 10. J'ai déjà pu-
 blié cette inscription dans le Bulletin de l'Académie
 des sciences de Saint-Petersbourg; mais comme je
 n'avais alors à ma disposition qu'une copie faite par

N° 10.



moi-même à la main et très à la hâte en 1848, il s'est glissé quelques erreurs dans mon interpréta-

tion, que je vais corriger ici sur une réduction exacte de cette légende faite au moyen du pantographe d'un estampage que je dois à l'obligeance du général de Bartholomaei. Je la lis ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم الله الله قد جاء عسكر تاتار
ملاعين حذلهم الله في باب القسط رجا اذا بقي من شهر
ربيع الأول عشرة أيام فحارب معهم اهل رجا الى منتصف
ربيع الآخر في سنة سبع وثلثين وثمانية ثم امر بببناء
هذه القلعة سباج بن سليمان في شهر ذي الحجة من شهور
سنة ثمانية وثلثين وثمانية

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! en vérité, les troupes maudites des Tatares, que Dieu les confonde ! arrivèrent à Babilquist, Ridja, dix jours avant la fin du mois rebbi-el-awel. Les habitants de Ridja leur firent la guerre jusqu'à la moitié du mois rebbi-el-akhir de l'année 637. Après cela, Sabadj, fils de Souleiman, ordonna la construction de cette forteresse au mois zilhîdjèh, l'un des mois de l'an 638. »

Dans ma première interprétation de cette inscription, je n'ai point fait attention aux points diacritiques qui se trouvent placés sous le mot باب, et je l'ai lu سَلَبَ « piller, » et j'ai traduit le mot قسط par « district ; » mais ayant terminé depuis un travail sur les articles du dictionnaire de Yakout concernant le Caucase, j'ai été frappé de la phrase suivante :

وقال ابو بكر احمد بن محمد الهمداني وباب الابواب افواه
 شعاب في جبل القبقق فيها حصون كثيرة منها باب
 الصول وباب الآن وباب الشابران وباب الآزقة وباب بارقة
 وباب سمسكن وباب صاحب السرير وباب فيلان شاه وباب
 طاروثان وباب طبرسران شاه وباب ايران شاه

C'est-à-dire : « Aboubekr Ahmed, fils de Mouhammed Hamdani dit : Bab el-Abvab sont les embouchures des défilés du mont Qabaq (Caucase); il y a là beaucoup de forteresses, telles que Babissoul, Babbiallan, Babichabran, Babilaziqqèh, Babibariqèh, Babisameshen, Babisahibiserir, Babifilanchah, Babitarouthan, Babitabarseranchah et Babiiranchah. » Or il se trouve que la route qui conduit du Quomoukh au pays des Quistes, peuplade à demi chrétienne, occupant jusqu'à nos jours une partie des vallées de la chaîne du Caucase, débouche précisément près du village fortifié Ridja, et qu'ainsi le nom de Bab-il-Quist lui appartient de droit. Du reste, nous avons vu que l'auteur inconnu du mémoire historique dont nous avons cité un passage donne ce nom au village de Ridja.

Cette inscription a une valeur historique incontestable, car elle comble une lacune fâcheuse des annales russes du ^{xiii}^e siècle. Elles parlent d'une disparition subite des troupes tatares commandées par Batou Khan, après sa première tentative infructueuse de prendre Kiew; mais elles n'expliquent pas où il est

resté jusqu'à sa seconde apparition sous les murs de cette ville, tandis qu'à présent nous retrouvons, grâce à cette inscription, ses traces dans le Daghestan. Cette légende aurait aussi un grand intérêt paléographique par la présence des points diacritiques, si l'on pouvait être sûr que ces points n'ont pas été ajoutés après coup, par quelque érudit de village, pour faciliter la lecture de l'inscription.

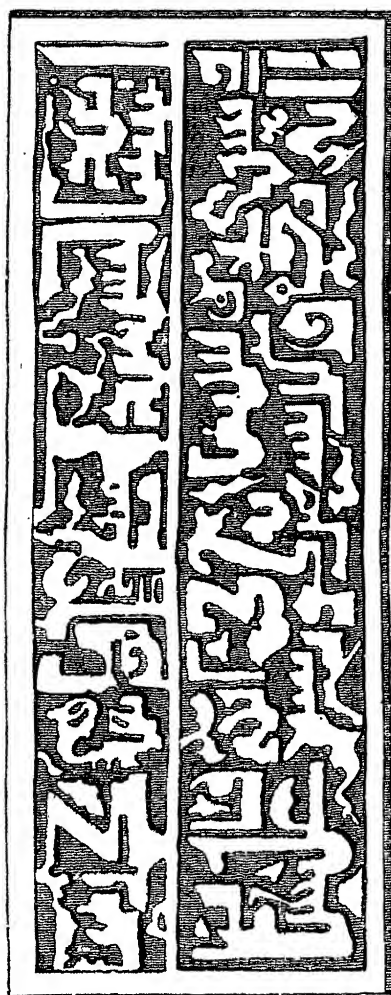
Dans le ^{vi}^e siècle de l'hégire, le coufique est encore généralement employé dans les inscriptions des monuments du Caucase; mais évidemment il est considéré déjà plutôt comme ornement que comme caractère alphabétique. Aussi les enchevêtrements et les modifications arbitraires des lettres n'ont plus de bornes. Chaque graveur n'est guidé que par les inspirations de sa fantaisie, et à partir de ce siècle l'étude des inscriptions où ce genre d'écriture est employé ne présente plus aucun intérêt pour la paléographie. Pour justifier ce que je dis, je me borne à donner ici un seul spécimen d'inscription de cette époque, n° 11, que je lis ainsi :

امر ببناء هذا المشهد الشيخ الزهد ابو يعقوب بن
سعد رجة الله عليه في سبعين وستمائة

C'est-à-dire : « Ordonna la construction de cette chapelle de martyr le cheikh, l'anachorète. . . . Abou Yaqoub, fils de Saad. . . . Que Dieu lui soit clément! dans l'année 670. »

Ainsi il résulte de tout ce qui vient d'être dit :

N° 11.



1° Que les trois caractères de l'écriture arabe, le caractère rond, le coufique anguleux et le coufique

enchevêtré, improprement nommé *karmatique*, ont laissé des traces sur les monuments musulmans du Caucase;

2° Que le premier de ces caractères, tout en constituant un mode d'écriture parfaitement distinct du coufique, et plus ancien que lui, ne peut être nommé *neskhi*, car le *neskhi* n'est qu'un retour vers l'ancien système d'écriture, avec quelques modifications de ce dernier qui lui sont propres;

3° Que dans le Caucase l'introduction de ces différents modes d'écritures a suivi une marche beaucoup plus lente que dans les autres parties du khalifat, et que surtout le passage de l'écriture arrondie au coufique s'est fait avec difficulté, et que ce dernier genre d'écriture, purgé d'enchevêtreures, ne s'est maintenu que tout au plus pendant un siècle, de la fin du v^e à la fin du vi^e siècle de l'hégire;

4° Enfin que l'écriture enchevêtrée, acceptée franchement comme élément d'ornementation, s'est conservée très-longtemps.

IV. — INSCRIPTIONS HISTORIQUES OU REMARQUABLES PAR LEUR FORME LITTÉRAIRE.

A un kilomètre au nord de Derbend, sur la route qui conduit à Temirkhan Choura, on a trouvé une pierre longue de 1 mètre 6 décimètres, et large de 9 décimètres; elle est gravée avec beaucoup de soin, et porte l'inscription suivante en beaux caractères coufiques, et dont le sens permet de croire

qu'elle a été composée du vivant de celui qui la destinait pour sa tombe.

N° 12.



Je la lis ainsi :

يَا عَجَبًا لِمَنِ ذَا مَكَانُهُ كَيْفَ يَلِدُ الْعَيْشَ فِي الْبَسَاتِينِ أَيُّهَا
الوَاقِفُ هَوْنًا تَعْتَمِرُ إِذْ قَبِرَ الْمَوْتُوتِ لَشَلًا فَادْكِرْ وَمَا الْمَالُ
وَالْأَهْلُونَ إِلَّا وَدِيعَةٌ وَلَا بَدَّ يَوْمًا أَنْ تُرَدَّ الْوَدِيعَةُ تَزُودُ مِنَ
الدُّنْيَا فَانْكَ رَاحِلٌ.....

C'est-à-dire : « Chose étonnante que celui dont ceci est la demeure puisse jouir de la vie dans les jardins. Ô toi qui es tranquille, songe qu'en mourant c'est le cercueil! . . . Les hommes et les choses ne sont que des dépôts, et il est inévitable le jour où ce dépôt doit être restitué. Fais dans ce monde les préparatifs pour la route, car, en vérité, tu devras voyager. . . » Je n'ai pas besoin de remarquer que sur cette pierre, comme sur celle de Tarsous, le nom du défunt est omis par humilité. A l'est de Derbend, se trouve un petit village connu par un riche mausolée érigé en l'honneur d'un émir Isfendiar, dont je n'ai pu retrouver la trace dans les annales du Caucase, mais dont le tombeau mérite d'être décrit. Il porte trois légendes tracées en caractères *thoulih*. La première est une inscription arabe :

هذا قبر الشهيد المعطر والمقعد الموقر للرحوم المغفور
السعيد الشهيد الواصل الى رجة الله تعالى الأمير
الكبير الأعظم الأعلم الأكرم صاحب السحابة والشجاعة

دستور امراء اعظم امير اسفنديار ابن المرحوم حمزه اقا
في تاريخ سنة ست و ستين و ثمانماية

C'est-à-dire : « Ceci est le tombeau du martyr odoriférant et le mausolée du défunt pardonné, du bienheureux martyr, de celui qui a été gratifié de la miséricorde de Dieu tout-puissant, du grand émir, de l'élévé, du savant, du bienfaisant, possesseur de la largesse et du courage, guide des émirs élevés, émir Isfendiari, fils de feu Hamzèh Agha. Dans l'année 866. »

Puis vient une élégie persane, que je lis ainsi :

ای فلک شرمی نداری در دم خون ریختن
تا بکی تیغ اجل خواهی بخون امیختن
کور بادا دیدهایت تا نه بینی بعد از این
در جهان میری چنین صاحب قران تیغ زن
چون عدو در حرب دیدی ناکهان سهمیزاو
زهر گردی آب و خورش خشک کشتی در بدن
ای دریغا ان محمد حمزه واسفندیار
شیخ ابو اسحاق کوبانوکران بیست تن
انکه شمشیرش بزد بر دشمنان چون ذوالفقار
داشت چون حیدر صلابت در دم خون ریختن
هیچو کیو ورستم وگودرز بودی

در مصاف شهریار نامزاد اسفندیار صف شکن

روز یکشنبه ز ماه ذی قعیده شانزدهم

کشته تیغ عدو گشتند جانسرا باختن

هشتصد وباشصت و شش چون بد ز تاریخ نبی

شد شهید اسفند یار با یاوران بیست بن

C'est-à-dire : « Ô ciel ! n'as-tu pas honte au moment où l'on verse le sang ! Jusques à quand souffriras-tu que le glaive de la mort soit maculé de sang ? Tu n'as qu'à devenir aveugle, car dorénavant tu ne verras plus un guerrier de trente lustres. Quand l'ennemi apercevait soudain son éperon dans le combat, l'eau de sa bouche devenait du poison, et le sang séchait dans son corps. Hélas ! ce Mouhammed Hamzèh et cet Isfendiar, et le cheikh Abou Ishaq, avec vingt serviteurs, où sont-ils ? Celui dont le sabre était pour l'ennemi semblable à *Zoulfiqar*, celui qui au jour du combat possédait la force de Heidar, et ressemblait dans la bataille à Guive, à Roustem et à Goudarz, souverain déçu dans son espoir, Isfendiar, pourfendeur de rangs, est tombé sous le glaive des ennemis, ayant mis son âme en jeu. Le deuxième jour de la semaine, 16 du mois de zilqaadeh, dans la 866^e année de l'ère du Prophète, Isfendiar devint martyr avec vingt compagnons. »

Le verset du trône fait le tour du sarcophage, et aux deux faces qui correspondent à la tête et aux

pieds du défunt, on a gravé les deux *hadiths* suivantes :

قال رسول الله صلى الله عليه وسلم من مات في شبابه
وحدائة سنه ولم يشرك بصانعه يرج له الدرجات
العلی في جنات النعم وان يجعل فوته في عنفوان شبابه
يكفر لسيئاته ومن زار مرقده داعيًا مستغفرًا لذنوبه
غفر لهما ويعطى له ثواب عبادة صيام سنة نهارها وقيام
لياليها قال رسول الله صلى الله عليه وسلم من بلغ
بسهمه في سبيل الله فهو درجة له في الجنة ومن رى بسهم في
سبيل الله فهو له عدل محرر ومن شاب شبابه في سبيل
الله كان له نورًا يوم القيامة وقال من مات غريبًا فكأنما
مات شهيدًا وكل من في الدنيا من اهل الايمان فهو
غريب

C'est-à-dire : « Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui ! a dit : Celui qui meurt jeune et au commencement de sa vie, sans avoir (jamais) identifié quoi que ce soit à son Créateur, peut espérer d'occuper une place élevée dans le paradis de grâces. Si son décès arrive au commencement de sa jeunesse, cela couvrira ses péchés, et ils lui seront pardonnés, de même qu'à tout homme qui visitera son tombeau en priant pour lui. Il sera accordé (à ce dernier) une grâce égale à celle qu'on mérite par la prière et le jeûne de tous les jours

d'une année entière, de même que celle qui récompenserait celui qui reste éveillé (pour prier) toutes les nuits d'une année. Le prophète de Dieu, que la miséricorde divine soit sur lui! a dit : Tout homme qui aura obtenu dans la voie de Dieu (c'est-à-dire dans la guerre sainte) une part du butin se crée par ce fait un degré dans le paradis. De même à tout homme qui décochera une flèche dans la voie de Dieu, cet acte sera compté à l'égal de la libération d'un serf. Celui dont la barbe blanchira dans la voie de Dieu verra (cette blancheur) se changer en lumière le jour du jugement dernier. Il dit : Tout homme mort à l'étranger meurt martyr; or, tout vrai croyant ici-bas est étranger. »

Les variantes des tournures littéraires employées pendant les premiers siècles de l'islamisme au Caucase dans les légendes funéraires ne sont pas nombreuses; et, pour en donner une idée, je citerai encore quelques inscriptions qui n'ont rien d'historique.

A Loutchek, le général Bartholomaei a estampé l'inscription suivante, tracée sur une pierre fixée dans le mur extérieur d'une maison particulière :

تبنون ما لا تسكنون تجمعون ما لا تأكلون وتاملون ما لا
تدركون كحكن مستعملا جزم لا يستكمله كتب هذا
للخطّ على ابن غلبايت

C'est-à-dire : « Vous construisez ce que vous n'habitez pas. Vous thésaurisez ce que vous ne con-

sommerez pas. Vous désirez des choses que vous n'obtiendrez jamais. Ainsi l'habit que l'on use ne s'embellit pas par ce fait. Ceci est écrit par Aly, fils de Ghiblit.»

Sur les murs de la mosquée de Routoul, le même savant a recueilli l'inscription coufique suivante :

الملك لله الواحد القهار ايها العامرون للدنيا الدنيا
فناء والأخرة بقاء اهل الدنيا مقيمون على غرور واهل
الفوز ممنونون بحور علمت الدنيا كمثل البنا على ثلوج اذا
ذهب ثلوج لانهدم البروج وكذلك الدنيا يفنا بنى
هذا المسجد الأعلى كامل ابن اخو بن يامرلوي بن
محمد نصر الله لمن قد بنى و.... هذا المسجد ولن وسعه
غفر الله ذنوبهم وسلمه (sic) وكاتب هذه الحجرة محمد
سليم و..... رجة الله عليها

C'est-à-dire : « La souveraineté est à Dieu, l'unique et le conquérant. Ô vous qui construisez pour ce monde, (sachez) que ce monde est périssable, mais que la vie future est éternelle ! Les hommes de ce monde se basent sur des mensonges ; mais ceux qui atteignent le but reçoivent des houris en cadeau. Il est connu que ce monde est semblable à une construction élevée sur la neige ; et quand la neige a fondu, le bastion tombe en ruine : de même passera ce monde. Le constructeur de cette mosquée élevée est Kiamil fils d'Akhoul, fils de Yamir-

lamou, fils de Mouhammed. Que Dieu vienne en aide à celui qui construisit cette mosquée et à celui qui l'a agrandie ! Que Dieu leur pardonne leurs péchés et qu'il leur rende la santé ! Cette pierre est gravée par Mohammed Selim et Que Dieu soit miséricordieux envers eux deux ! »

Dans le même village, M. Bartholomaei a estampé l'inscription tumulaire suivante en caractères couliques :

الْعُمْرُ يَنْقُصُ وَالزَّمَانُ جَدِيدُ
وَالْعَبْدُ يَعْصِي وَالذُّنُوبُ يَزِيدُ
وَأَرَاكَ فِي بَحْرِ الْخَطَايَا سَاجِدًا
وَاللَّهُ يَنْظُرُ وَالرَّقِيبُ شَهِيدُ

کاتب الآخر خطیب ابراهیم واستاد البنّا سیّد
رحم الله من دعا له بالمغفرة وأمر رجل فيها واحدًا وجمعة
بأذنه ليمنعه الله من الآفات يوم الرابع من شهر
المبارك وختم الى سنة خمس وعشرين وست مائة من
هجرة النبي محمد صلوات الله

C'est-à-dire : « La vie se raccourcit, le temps se renouvelle. Le serviteur pèche, et ses péchés s'accroissent. Je te vois nageant dans la mer des erreurs. Dieu a l'œil ouvert, et le gardien (éternel) est témoin. L'écrivain de ces caractères est le khatib Ibrahim, et le maître maçon Seïd Que Dieu soit clé-

ment envers celui qui priera pour obtenir son pardon! Un seul ordonna, le 4 du mois béni, la construction de ceci, et la commune par sa permission. Que Dieu préserve des malheurs! Ceci fut terminé l'an 625 de l'hégire du prophète Mouhammed, Que Dieu lui soit clément!»

Ce n'est pas seulement sur les édifices publics et les pierres tumulaires que l'on rencontre dans le Daghestan des inscriptions coufiques. M. Bartholomaei a découvert sur une maison particulière du village de Routoul l'inscription suivante :

هذا بيت فوغان بن صابى بناه جوتوا بن مساط البنا فى
شهر ذى الحجة اثنتين وسبعين وخمسمائة

C'est-à-dire : « Ceci est la maison de Foughan, fils de Sabi. Elle fut construite par le maçon Djatou, fils de Mesat, au mois zilhidjèh de l'année 572. » Je ne puis m'empêcher de faire observer, à l'occasion de cette inscription, que malgré l'état de guerre qui a toujours désolé le Daghestan caucasien, on y trouve des maisons de simples bourgeois qui pendant sept cents ans se transmettent tranquillement de père en fils, exemple d'ancienneté de possession dont il serait difficile de trouver un second, même dans les familles souveraines de l'Europe.

Comme dernier exemple de la forme littéraire des inscriptions du Caucase, je citerai celle qui a été recueillie par un habile arpenteur, M. Tverdokhlébof, sur les ruines du fortin Tchiraghkalèh, dans le

district de Kouba. Elle est tracée en caractères coufiques :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ أَخَذَ بِيَدِ سَيْفِ الدِّينِ ،
لَوْ جَرَدَ حَرْبًا اقْتَرَّ الدِّينِ

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Enlevé par le bras de Seif-eddin (glaive de la religion). Quand on le dégaine pendant le combat, la religion est affermie. » Cette inscription ne porte aucune date ; mais, d'après la forme des caractères, on peut la placer dans le vi^e siècle de l'hégire, et dans ce cas il devient très-probable que le Seif-eddin dont il est question dans ces vers est le chef de Derbend, contemporain de Haqani, auquel ce poète a adressé une *qassideh* où il lui donne le titre de *ملك الملوك والى دربند*.

En sus des inscriptions historiques recueillies dans le Daghestan, et mentionnées dans le chapitre précédent, nous n'avons à citer que deux autres légendes estampées, l'une à Dzakhour, et l'autre à Akhty. La première est :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَبِهِ نَسْتَعِينُ قَدْ بَنَى هَذَا
لِلْخِصَارِ بَعْدَ قَضَاءِ اللَّهِ وَقُدْرَتِهِ فِي تَارِيخِ غُرَّةِ مُحَرَّمِ الْحَرَامِ
لِسَنَةِ سِتٍّ وَثَلَاثِينَ وَثَمَانِمِائَةٍ سَبَبَ بِنَاءِ هَذِهِ الْقَلْعَةِ
قَدْ جَاءَ ثَلَاثَةُ عَسَاكِرَ عَسَاكِرِينَ مِنَ التُّرْكِ وَعَسَاكِرَ مِنْ رَطُولٍ
عَسَاكِرَ رَطُولٍ مَعَ عَسَاكِرِ التُّرْكِ مِنْ جَانِبِ الْأَسْفَلِ وَاحِدَ

عسكر التُّرك من الأعلى وقد حارب عسكر زاخور ثلاثة
 حروب وقد قتل من هذه ثلاثة عساكر مايتين نفراً واحداً
 استنفر ملوكاً شهر وجهري وقع هذه المحاربة في الرابع
 من شهر ذي الحجة لسنة مذكورة حامل الحجر واخوه
 كريم الدين البنا هـ كاتبه عيسى بن ماماي الزخوري
 تحفة

C'est-à-dire : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! J'implore son aide. En vérité, cette forteresse a été construite, d'après la prédestination de Dieu et par sa puissance, au commencement du mois de moubarrem de l'an 836. Cause de la construction de cette forteresse. Il arriva trois armées, deux armées turques et une armée de Routoul. Une des armées turques avec l'armée de Routoul vinrent du côté de la plaine; l'autre armée turque, du côté des montagnes. L'armée de Dzakhour leur livra trois combats, et ces trois armées perdirent deux cents hommes, et l'une d'elles prit la fuite précipitamment. Ceci est connu et notoire. Ce combat eut lieu le 4 du mois de zilkhidjèh de l'année susmentionnée. » Au-dessus de cette inscription, on a gravé à l'envers : « Cette pierre fut apportée par le zèle du maçon Vakhouh Kerim eddine; l'écrivain gratuit de ceci est Issa, fils de Mamai, de Dzakhour. »

Dans une histoire anonyme du sultan Chahroukh, qui fait partie maintenant de la collection du musée

asiatique de Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé les traces de cet événement, qui y est raconté avec beaucoup moins de détails. J'ai publié ce passage en original dans la Gazette du Caucase; mais, n'ayant ni le manuscrit en question sous la main, ni l'article du journal, je ne saurais reproduire cette citation.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les inscriptions historiques du Daghestan, nous n'aurons qu'à en citer une, recueillie par M. Bartholomaei sur les murs d'Akhty :

صاحب القلعة شيروانشاه خليل الله

C'est-à-dire : « Possesseur de la forteresse, Chirvan-chah Khalil Oullah. » Quoique la date de cette inscription soit omise, il ne peut y avoir aucun doute que le prince qui y est mentionné ne soit le contemporain du Timouride Chahroukh Khalil Oullah, qui régna entre 820 et 867 de l'hégire. Cette légende est intéressante sous ce point de vue qu'elle prouve que, grâce aux conquêtes de Tamerlan, auquel les Chirvanchahs ont eu le bon esprit de se soumettre sans contestation, ils élargirent leur domination vers le nord jusqu'à la vallée du Samour.

On aura déjà remarqué que sur les inscriptions du Daghestan, avec les noms musulmans usités, apparaissent des noms lezghis ou monghols, tels que : Sebadj, Mamai, etc. Nous en citerons encore quelques-uns mentionnés dans les inscriptions que nous ne reproduisons pas ici, mais qui sont remarquables par leur forme inusitée, tels que : Djerkez,

filz de Lamou (جرکز بن لمو); Usseider (اسیدر); Zalkhi (ذلخی); Sartan (صرتان); Tasdji (طسجی); Abalghar (عبلغار), filz d'Abtek (ابتک); Atr (اتر); Ilkhas (یلخس); Badir, filz d'Anmar (بادر بن عمار), et Quiblit (قیبلیت).

Ayant déjà publié la plupart des inscriptions de Bakou dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg, je ne m'arrêterai pas ici à en reproduire le texte, et je me bornerai à indiquer sommairement les services que ces témoignages écrits, contemporains aux Chirvanchahs, ont rendus à l'histoire peu connue de cette dynastie caucasienne.

Comme l'on sait, M. Dorn est le premier qui ait publié une histoire suivie des anciens souverains du Chirvan. Il a puisé les renseignements qu'il a réunis dans son savant mémoire dans les différentes sources historiques persanes et arabes qui parlaient de cette famille royale, et il a souvent corroboré et redressé des faits rapportés avec peu d'exactitude dans ces sources par les indications que lui fournissaient les monnaies assez rares de cette dynastie.

La liste des Chirvanchahs, d'après M. Dorn, est :

1° Aboul Mouzaffar Manoutchehr, filz de Kesrou, sans indication de date; 2° Akhistan, filz de Manoutchehr, sans indication de date; 3° Ferroukhzad Guechtassib, filz de Manoutchehr, sans indication de date; 4° Feramourz, filz de Guechtassib, sans indication de date; 5° Ferroukhzad, filz de Feramourz, sans indication de date; 6° Keikobad, filz de (?), vivait en 749; 7° Kaous, filz de Keikobad, mort en 774;

8° Houcheng, fils de Kaous, règne depuis 774 jusqu'à 784; 9° Émir Cheik Ibrahim, fils d'Émir Mouhammed, de Derbend (784-820); 10° Sultan Khaliloullah (820-867); 11° Ferroukhïassar, fils du précédent (867-906); Behrambek (906-907); enfin le treizième et dernier, Ghazibek (907-908). J'ai trouvé depuis la publication de M. Dorn une seconde liste des rois de cette dynastie dans l'ouvrage de Zeinelabeddin de Chirvan intitulé *le Jardin des voyages*. Elle est beaucoup moins complète que celle de M. Dorn pour l'époque qui s'étend entre les règnes de Manoutchehr et de Kaous, fils de Keikobad; mais, à partir de ce roi, elle est conforme à la première. Nous y trouvons en sus l'indication du lien généalogique, vrai ou faux, mais accepté dans le Chirvan, qui relie la dynastie des chahs de cette province aux Sassanides; la voici : Nouchirvan (نوشروان), Hurmouz (هرمز), Mezuman (مزمان), Tchoun (چون), Zeïd (زید), Salar (سالار), Féramerz (فرامرز), Ufridoun (افریدون), Guerchassib (گرشاسب), Chehriar (شهریار), Kaous (کاوس), Kesran (کسران). Après Ghazibek, Zeinelabeddin cite Cheikh Ibrahim, connu sous le nom de Cheikh Chah, qui se reconnaît vassal de Chah Ismail et de Chah Tahmassib, et meurt en 930; puis son fils Sultan Khalil, assassiné par ordre de Tahmassib en 942. Son successeur est Chahroukh, fils du sultan Ferroukh, fils de Cheikh Chah, qui perd son trône en 945; après quoi le chah envoie ses begherbeghis dans le Chirvan.

Pour épuiser la matière, nous pouvons y joindre

les maigres renseignements fournis par Khaqani : 1° Que le règne de Manoutchehr ne dura que dix-huit ans; 2° que la naissance d'Akhistan a eu lieu en 500 de l'hégire; 3° que sous son règne, les Russes firent une expédition dans le Chirvan, que ce roi parvint à repousser; 4° qu'il fit la guerre aux montagnards du Caucase, 5° et enfin qu'après sa mort violente il ne laissa pas d'héritier direct.

Dans la Vie du cheïkh Sefi eddine, j'ai trouvé le nom d'un Chirvanchah nouveau, Akhistan ou Akhtisan II, contemporain du Halakouide Arghoun.

En vue de ces données incomplètes fournies par l'histoire écrite, on ne pouvait guère espérer trouver dans les inscriptions beaucoup de faits nouveaux; mais on avait le droit d'y chercher quelques dates qui nous permettraient d'asseoir la chronologie de cette dynastie, à l'époque de son origine, sur des bases plus solides, et en cela les légendes des monuments de Bakou n'ont pas trompé mon attente.

L'inscription incomplète de Bouzovnan a prouvé qu'Akhistan I^{er} régnait encore en 583. L'inscription de Merdékan, que nous avons reproduite, prouve qu'en 600 de l'hégire le trône de Bakou était occupé par Ferroukhzad, fils de Guerchassib, frère d'Akhistan, et fils de Manoutchehr. L'inscription de la mosquée de Bibiheibet a établi qu'en 680 le trône des Chirvanchahs était occupé par Ferroukhzad, fils d'Akhistan II, fils de Ferribourz Nassir. Ainsi les règnes des quatre Chirvanchahs, d'Akhistan I^{er}, de

Ferroukhzad, de Feribourz (Feramourz de la liste de Dorn) et d'Akhistan II, ont pu être rangés entre les années 530, 600 et 680; en sorte que les trois derniers rois ont régné pendant les quatre-vingts premières années du VII^e siècle de l'hégire.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai rapporté dans le premier chapitre sur les inscriptions de Salian, du Chirvan et du Karabagh; mais le district d'Ordoubad me fournira quelques légendes curieuses que je transcrirai et traduirai, en les rangeant d'après leur ancienneté respective.

La mosquée du village de Nasmous a conservé l'inscription suivante :

قال النبي عليه السلام المساجد بيوت الله في الأرض وفي
تضيئ لأهل السماء كما تضيئ النجوم لأهل الأرض لا اله
إلا الله محمد رسول الله بناء هذا المسجد في أيام سلطنة
يادشاه اسلام ابو سعيد بهادر خان خلد الله ملكه
على يد الكاتب العبد الضعيف المحتاج الى رحمة الله تعالى
صدر بن صارم بن ارسلان بن سنجر بن اتكين جاند ار
اتابكي كتبه في يوم الاثنين رابع من رمضان عشرين
وسبعماية مبارک باد حداث بيامرزاد كه چون
بخواند اين بنده ضعيف را بدعاي خيرى و فاتحت
مدد كند امين ابو بكر عمر عثمان على رضى الله عنهم

C'est-à-dire : « Le Prophète, que la paix de Dieu

repose sur lui ! a dit : Les mosquées sont sur la terre des maisons de Dieu ; elles envoient la lumière aux habitants du ciel à l'instar des astres qui envoient la lumière aux habitants de la terre. Dieu ! il n'y a pas de Dieu excepté Dieu, et Mouhammed est son Prophète. Cette mosquée fut construite pendant le règne du roi de l'islam Abou Saïd Bahadour Khan, que Dieu éternise sa domination ! par les mains de l'écrivain, du serviteur faible, implorant la miséricorde de Dieu tout-puissant, Sadr, fils de Sarim, fils d'Arslan, fils de Sendjer, fils d'Atlin, l'exécuteur des hautes œuvres de l'Atabek. Ceci fut écrit le lundi 4 ramazan de l'an 720. Qu'il soit béni ! Que Dieu pardonne à celui qui récitera : Que ce serviteur faible soit aidé par Dieu dans ses prières et dans sa fin. Amen. Aboubekr, Omar, Othman, Aly. Que Dieu soit content d'eux ! »

Dans le cimetière d'Ordoubad, à l'est de la ville, près de la roche calcaire, remarquable par la disposition des veines noires qui la traversent en tous les sens, et qui forment la phrase ما على, on lit sur une pierre sépulcrale :

الله بسم الله الرحمن الرحيم الله هذا قبر شيخ الاسلام
مرشد الانام قدوة المشايخ الحققين تاج الدنيا والدين على
الميثم شيخ ابو سعيدى وكان من البطن السبع من اولاد الشيخ
ابن سعيد ابو الخير الحراساني قدس الله روحه العزيز
امر بهذه العمارة ملك اعظم..... الاكرم امير صدر الحق

الدنيا والدين اعز انصار دولته وهو قائد تاريخه ،
 پنجشنبه هشتم ماه محرم وقت ظهر ، سال هجرت هفتصد
 و پنجاه درازد یاد ، روح شیخ بو سعیدی زین مضیق
 خاکدان رفت ، در فردوس پیش روح جدّ خود نهاد ،
 عمل استاد عربین استاد حاجی پناه معمار محمد بیک بن
 حاجی بک مدد کند

C'est-à-dire : « Dieu ! Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Dieu ! Ceci est le tombeau du cheïkh oul islam, instructeur du peuple, marchant à la tête des cheïkhs de la vérité, diadème de ce monde et de la religion, Aly Meitham, cheïkh Abou Saïdi, septième descendant du cheïkh Abou Saïd Aboul Khair, le Khorassanien. Que Dieu sanctifie sa noble âme ! La construction de cet édifice fut ordonnée par le grand roi. . . . le plus noble, l'émir, le haut placé par Dieu, par le monde et par la religion. Que Dieu rende victorieux les aides de son royaume, lui étant à sa tête ! Date : le jeudi septième (jour) du mois mouharrem, à midi, l'an de l'hégire 700 et 59 en sus, l'âme du cheïkh Bou Saïdi quitta ce lieu resserré et rempli de poussière, et alla se placer au paradis à côté de l'âme de son aïeul. Ceci est l'œuvre du maçon Omar, fils du maître maçon Hadji Penah, et de l'architecte Mouhammed Bek, fils de Hadji Bek. Que Dieu leur vienne en aide ! »

Le cheïkh Aly, enterré à Ordoubad, n'a pas laissé

de traces dans l'histoire; mais son ancêtre, dont il est question dans cette inscription, est le fameux cheïkh Abou Saïd, enterré à Sérakhs, où Burnes a encore vu son tombeau, très-vénéré par les Turcomans. Il vivait au commencement du v^e siècle de l'hégire, et était contemporain du célèbre médecin Abou Aly Sina, qui, pour répondre à une question naïve de ses disciples, qui lui demandèrent lequel des deux, lui ou le cheïkh, était le plus savant, fit observer modestement que tout ce qu'il savait, le cheïkh le voyait. Nous savons par la biographie du cheïkh, écrite par Féréd eddine Attar, que j'ai publiée en extrait dans le Journal du Caucase, en 1850, que son fils s'est établi à Bagdad après la mort de son père; mais probablement sa famille émigra sur les bords de l'Araxe lors de la chute du khalifat. Les noms des quatre premiers khalifes mentionnés dans l'inscription précédente, de même que celui d'O'mar, reproduit dans la dernière, nous prouvent que, jusqu'au temps des Séfévides, les Sunnites étaient répandus dans l'Arran. Timour, zélé hanéfite lui-même, n'avait évidemment aucune raison de les molester. Quant à Charoukh, très-favorablement disposé envers les Chiïtes, qui constituaient la majorité des habitants du Khorassan, où il établit sa capitale, il professait le rite sunnite et protégeait ses coreligionnaires dans l'Aderbeïdjan et dans l'Arran. Ainsi la haine qu'on manifeste jusqu'à nos jours dans ces provinces envers les sectateurs de la *Sonnah* est d'origine moderne, et n'a pris naissance que sous

le règne de Chah Ismaïl, s'étant très-vite développée depuis lors, comme nous en trouverons une preuve dans un firman gravé au-dessus de la porte de la mosquée cathédrale d'Ordoubad, document où le Chiïte le plus orthodoxe ne trouvera rien à redire. Il est ainsi conçu :

الحمد لرواهب العطايا والشكر لخالق البرايا أما بعد غرض
از تسطیر این کلمات انست که چون حقیقت
اخلاص و جان سپاری کافه اکابر و اصاغر و عامه فقراء
و ضعفاء قصبه طيبة اردوباد صانها الله عن الفساد
نسبت بدودمان خلافت مکان شاه ججاء مملک سپاه
اسلامیان پناه بهادرخان خلد الله مملکه الى يوم ...
مادام بست تسع و ثبت قطر در زمانیکه ولایت اذربایجان
بتصرفی مخالفان در آمده بود و انواع ظلم و ستم بر ایشان
از راه قتل و اسیر بسیار کرده بودند بنابراین در ازاء
جانسپاریهای ایشان عفو و سلسله رفیعه نصیری
طوسیّه خصوصاً و تلمیذان مراجع بیدریغ شاهانه شامل
حال ایشان شده از تاریخی که ولایت مذکوره
بتصرفی دولت قاهره شاه در آمده مالوجهات و وجوهات
قصبه مزبوره را عفو مال محرقة اصنان و صناعات و مرعی
و خیرات و اطلاعات و نزول و عوارض قبلوا

وقصدوا فقرروا رموه بتكليف الله تعالى وطلباً لمرضاته معان
 شد واز سجالات اذربايجان مستثنى كرديد واز مورد
 اطلاعات ديوانى موضوع اين عطيه ديشان در باره انعام
 برانشا شد فخلد وسلم لزمره تفتقران بقوا عنده ابدًا
 سنة ست عشرة والف من الهجرة

C'est-à-dire : « Louange à celui qui nous comble de dons, bénédiction au Créateur de l'univers visible ! Le but du présent écrit est que, vu la vérité de l'attachement et de l'affection cordiale des grands et des petits, des pauvres et des indigents de la forteresse pure d'Ordoubad, à la dynastie du lieutenant du khalife, du chah semblable à Djemchid, (chef) des armées d'anges et refuge des musulmans, Bahadour Khan ; que Dieu tout-puissant maintienne sa souveraineté jusqu'au jour (du jugement dernier), jusqu'à ce que les neuf cieux s'élèvent au-dessus de nos têtes), et que leurs axes soient inébranlables. Dans le temps où l'Aderbeidjan se trouvait sous la domination des ennemis, ses habitants étaient opprimés, massacrés et emmenés en captivité. Eu égard à cela, et en récompense de leur fidélité, commune à tous, mais prouvée surtout par l'illustre famille de Nassir Toussi et par les étudiants, le chah les gratifie de sa bienveillance spontanée. A partir de l'époque où le pays susmentionné est rentré sous la domination victorieuse du chah, les impôts et les taxes du susdit bourg, prélevés sur

les objets travaillés, sur les maîtrises des artisans, sur les prairies, sur les dons de piété. . . . sur les transferts, de même que le logement des gens de guerre et les impôts extraordinaires, sont abolis. Nous l'acceptons, nous y agréons, et nous l'établissons pour toujours. Cette rémission et cet allègement sont accordés au nom de Dieu tout-puissant et pour mériter son contentement. Les redevances susmentionnées ne figureront plus, ni dans les registres du fisc de l'Aderbeidjan, ni dans ceux de l'État en général. Cette insigne faveur a été accordée pour l'éternité en guise de récompense et de don à la commune pauvre. Que cela soit toujours en vigueur ! L'an 1016 de l'hégire. »

Les murs de la mosquée du village de Vanand nous ont conservé une inscription non moins curieuse, qui prouve que trente ans après ce firman, en dépit de la protection spéciale accordée par les souverains de la Perse à cette partie de leurs États, le sort des habitants de la province d'Ordoubad ne s'est guère amélioré.

در ایام فرحنده فرجام بعون عنایت ملک علام که
شروع بتعمیر مسجد شریف می نمود در نہایت قحطی
و تنگی بود کہ منی کندم از قرار مبلغ چہار صد دینار
و برنج از قرار ہشتصد دینار و روغن از قرار دو ہزار ہشتصد
دینار و عسل از قرار سہ ہزار و دو بیست دینار و دوشاب

از قرار دو هزار و چهار صد دینار و پننیر از قرار هزار
 ششصد دینار و سوز از قرار دو هزار و چهار صد دینار
 و جو از قرار سیصد و پنجاه دینار و زردالوی خری از قرار
 هشتصد دینار و سیر از قرار هزار دویست دینار و پنجه
 از قرار چهار هزار و تخم خربزه از قرار پنج هزار دینار
 بر وزن طلان قیمت اجنس مشروحه تسعیر داشت
 چهارم از تحطی و تنکی بنوع اختلال روزگار ناسازگار بود که
 در عرض يك سال سه مرتبه قریه و نند و قرب جوار تاخت
 و تاراج و جمع کثیر از مسلمینی ذکور و انات قتل و اسیر
 گردیده و سایر عباد الله روی بتفریق گذاشته از
 رودارس عبور و دران دهات مسکون داشتند و دران اوان
 که ورت اقتران باب داد و ستد نیز مسدود بود امیدوار
 از درگاه قادر لایزال و مہمینی مبتعال کہ این نحو افات
 را از بلیات جمیع دیار مسلمانان و مؤمنان قصیر و بعید
 کردناد امین بحرمات سید المرسلین من الفقیر الخفیر
 المذنب محمد رضا ابن المرحوم ملا محمد موسی الوفندی
 عفی عنہما بالنبی والوصی سنہ ۱۱۴۵

C'est-à-dire : « Dans le temps qui aura une bonne fin, à l'époque où l'on a entrepris la construction de cette noble mosquée, avec l'assistance du roi omni-

scient, il régnait une grande famine et une excessive cherté. Un *men* de blé coûtait 400 dinars; le riz, 800; le beurre, 2,800; le miel, 3,200; le raisiné, 2,400; le fromage, 1,600; le raisin sec, 2,400; l'orge, 350; les prunes communes, 800; l'oignon, 800; l'ail, 3,200; le coton, 4,000; les graines de pastèque, 5,000 dinars. C'est au poids *tilany* que toutes ces denrées se vendaient à raison des prix indiqués. C'était un enfer à cause de la famine et de la cherté. La vie était d'autant plus insupportable, que dans le courant d'une année le village de Vanand et ses environs ont été pillés et dévastés trois fois, et beaucoup de musulmans, hommes et femmes, furent massacrés ou emmenés en captivité; d'autres serviteurs de Dieu eurent recours à l'émigration, passèrent l'Araxe, et s'établirent dans les villages de la rive droite. Dans ce temps de perturbation, les portes du commerce étaient fermées. Nous espérons que la puissance indestructible du Seigneur Très-Haut allégera et éloignera de tous les États des musulmans et des vrais croyants de pareilles infortunes. Amen. Dieu! exauce cette prière en faveur du plus grand des prophètes! Ceci est de l'indigent, de l'humble, du pécheur Mouhammed Riza, fils du défunt Moullah Mouhammed Mounin Vanandi. Qu'ils soient pardonnés tous les deux en faveur du Prophète et par son entremise! Année 1145.»

Pour faire mieux ressortir le prix des objets qui paraissait si exorbitant à l'auteur de cette inscription, nous ferons observer que le *men tilany* corres-

pondait à peu près à 6 livres $1\frac{1}{2}$ de France, et que 1,000 dinars équivalaient à 1 franc 20 centimes. J'ai comparé sur place les prix actuels des denrées mentionnées dans cette inscription avec ceux de l'époque dont se plaint son auteur, et j'ai constaté que le prix normal de la plus grande partie des objets qui sont mentionnés dans cette légende dépasse la valeur de ce qui, en 1145, paraissait d'une cherté excessive.

Ayant publié dans le Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et dans le Voyage de M. Brosset les résultats que m'a fournis l'examen des monuments de Nakhitchewan et d'Ani, je crois avoir épuisé tout ce que j'avais à dire sur les monuments musulmans du Caucase.

3 juin 1861.

NOTICE SUR CODAMA ET SES ÉCRITS,

PAR M. DE SLANE.

Abou'l-Feredj Codama قدامة, fils de Djâfer, fils de Codama, fils de Yezîd, appartenait à une famille chrétienne qui habitait la ville de Basra. Il fit profession de l'islamisme entre les mains du khalife abbacide El-Moktefi billah, qui monta sur le trône l'an 289 de l'hégire (902 de J. C.), et qui mourut

l'an 295 (908 de J. C.). Codama remplissait à Bagdad une place élevée dans l'administration, et s'était particulièrement distingué par ses connaissances dans les sciences de la comptabilité et de la logique (*mantec*). La pureté de son style et l'élégance de sa diction le mirent au premier rang parmi les philologues de l'époque. Il mourut l'an 337 de l'hégire (948-949 de J. C.). Il composa un grand nombre d'ouvrages dont voici les titres :

كتاب الخراج, le *Livre de l'impôt*, en huit sections (litt. stations, *menazil*), auxquelles il en ajouta plus tard une neuvième.

صناعة الكتابة, l'*Art du commis rédacteur*. « Ce traité, dit El-Moterrezi, le commentateur des *Séances de Harîri*, est partagé en sept *menazil* et renferme une foule de notions jusqu'alors éparses, et de renseignements dont les hommes de bureau et les personnes qui cherchent à se faire un beau style ne sauraient se passer. Celui qui le lira ne manquera pas de reconnaître le grand mérite et le profond savoir de l'auteur. »

Codama paraît avoir fondu cet ouvrage en un seul avec le précédent, car le manuscrit que j'ai eu entre les mains porte, à la tête et à la fin de chaque section, les mots (*sic*) كتاب الخراج, وصناعة الكتابة, *Livre de l'impôt et art du commis rédacteur*.

كتاب الالفاظ, le *Livre des mots*; apparemment un traité philologique.

زهر الربيع, les *Fleurs du printemps*; traité historique.

المقالة الاولى من سمع الكلبان, *le Premier livre du traité De Physica Auscultatione* d'Aristote.

صابون الغم, *le Détersif du chagrin*, qui traite de la logique.

صناعة الجدل, *Traité des topiques*.

كتاب البلدان, *le Livre des pays*.

نقد الشعر, *Choix des poésies*; ouvrage dont El-Moterrezi parle avec le plus grand éloge.

كتاب السياسة, *Traité d'administration politique*.

الرد على ابن المعمر (المعتز 1) فيما عاب به ابا تمام, *Épître renfermant la réfutation des reproches faits par Ibn el-Motezz à Abou Temmam*. Ibn el-Motezz était célèbre comme poète et comme littérateur. Il fut mis à mort l'an 296 (908 de J. C.), par l'ordre du khalife Al-Moctader, contre lequel il avait conspiré. Abou Temmam jouissait d'une grande réputation comme poète, mais à présent on ne le connaît que comme l'auteur du recueil de fragments d'ancienne poésie intitulé *le Hamaça*.

صرف الهم, qui chasse les soucis.

جلاء الحزن, qui dissipe le chagrin.

درياق الفكر, *la Thériaque contre les tristes réflexions*.

حشو حشا الجليس, *Falcimentum præcordiæ sodalis*.

نزهة القلوب, *les Délices des cœurs*.

زاد المسافر, *les Provisions du voyageur*.

Ces six derniers traités étaient probablement des recueils d'anecdotes amusantes.

Son père, Djâfer, comptait au nombre des hommes de plume les plus instruits, dont il fut aussi un des doyens. C'est à Abou Bekr Ibn el-Khatîb, l'auteur de

l'Histoire biographique de la ville de Baghdad, que nous devons ce renseignement ; mais Ibn-en-Nedîm, l'auteur du *Fihrest*, déclare que ce fut un homme de nulle considération. Quoi qu'il en soit, Djâfer, père de Codama, composa plusieurs ouvrages, et quelques écrivains lui ont attribué celui qui porte le titre de *l'Art du commis rédacteur* ; mais on sait positivement que ce traité a été publié sous le nom de son fils ¹.

De tous les écrits de Codama, rien ne reste excepté le second volume de l'ouvrage intitulé *Livre de l'impôt et art du commis rédacteur* ; il existe encore à Constantinople, dans la bibliothèque de Kuprîli. Sur les huit sections qui composent l'ouvrage, les quatre dernières seulement se trouvent dans ce volume. La liste des chapitres qui forment ces sections, et que je donne ici, fera connaître les matières traitées dans le second volume ; mais aucune indication ne s'y rencontre qui puisse aider à déterminer le contenu du premier volume. Il est toutefois permis de supposer que, dans cette partie, l'auteur s'étendait sur les connaissances nécessaires aux écrivains employés dans les bureaux du gouvernement, et traitait aussi du style, de l'expression des idées et de questions grammaticales et philologiques.

Le manuscrit de Constantinople est assez bien

¹ Les sources que j'ai consultées sont le *Dictionnaire bibliographique* de Haddji Khalifa ; le *Fihrest* ; Idrîci, dans l'introduction à sa géographie ; le commentaire des *Séances de Harîri* par El-Moterrezi,

écrit et paraît dater du VII^e siècle de l'hégire. Il est cependant très-fautif : le copiste a souvent négligé de mettre les points diacritiques sur les lettres ; quelquefois aussi il les a placés à faux ; il a même supprimé et changé des lettres, surtout dans les noms de lieux, et altéré quelquefois ces noms au point de les rendre méconnaissables. L'auteur avait toujours eu soin d'écrire en toutes lettres les énoncés des chiffres qui figurent dans les tableaux de l'impôt ; mais cette précaution ne lui a pas servi, le copiste s'étant permis d'y faire des changements que rien ne justifie. D'ailleurs, il a altéré le texte en plusieurs endroits, en supprimant des phrases et peut-être même des paragraphes entiers.

J'ai fait de nombreux extraits de cet ouvrage, auquel j'attache une grande importance ; je les ai traduits aussi exactement que cela me fut possible, et je sou mets maintenant aux lecteurs du *Journal asiatique* une partie de mon travail. Si je publie ces fragments avec toutes leurs imperfections, c'est dans l'espoir de porter les orientalistes et les voyageurs à la recherche d'un exemplaire complet du livre de Codama sur l'impôt, de son *Kitab el-Kharadj*.

LISTE DES CHAPITRES RENFERMÉS DANS LES QUATRE DERNIÈRES
SECTIONS DU LIVRE DE L'IMPÔT.

SECTION V.

CH. I. Sur le bureau (*diwan*) de la guerre.

ms. de la Bibl. imp. ancien fonds, n° 1589, fol. 43 verso ; le *No-djoum* d'Abou'l-Mehacén ; la *Géographie d'Abulféda*, traduite par M. Reinaud, introduction, p. LX.

- CH. II. Sur le bureau des dépenses publiques (*nefecat*).
 III. Sur le bureau du fisc (*beït el-mâl*).
 IV. Sur le bureau des dépêches (*reçaïl*).
 V. Sur le bureau des décisions impériales (*taoukid*)¹.
 VI. Sur le bureau du sceau (pour l'expédition des pièces officielles).
 VII. Sur le bureau du *descellement* (فض, pour le dépouillement de la correspondance).
 VIII. Sur les monnaies, les étalons et les poids; sur le bureau de la monnaie.
 IX. Sur le bureau d'appels à la justice du souverain (*medhalim*).
 X. Sur l'inscription des cavaliers de la police et des recrues².
 XI. Sur le bureau de la poste; sur les relais (*sikek*) et les routes, tant celles qui se dirigent vers l'orient que celles qui mènent à l'occident.

SECTION VI.

- I. Que l'on doit à l'astronomie la plupart de ses connaissances au sujet de la terre. Comment cette science nous a fait connaître la forme de la terre, sa grandeur, ses dimensions, sa position et ses parties habitables.
- II. Sur la manière dont on divise (en sept climats) la partie habitable de la terre.
- III. Sur l'emplacement des grandes mers, sur leur étendue et les îles qu'elles renferment.

¹ Ces décisions étaient des réponses faites par les souverains aux plaintes et aux requêtes qu'on leur avait présentées. (Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy, t. I, p. 133.)

² Le texte porte *كتاب الشرطة والحدات*. Le mot *حدات* est employé par les historiens arabes des croisades pour désigner des recrues, des nouvelles levées; mais je soupçonne qu'il porte ici une autre signification et que le mot *شرطة* a un sens particulier dont j'ignore la juste valeur. Dans un passage des *Annales* d'Ibn el-

- CH. IV. Sur les montagnes de la terre habitée, sur leur nombre et sur la grandeur (اقدار) de celles qui sont le mieux connues.
- v. Sur les fleuves, les sources et les lacs (بطايع) qui sont dans la partie habitable de la terre; sur leur nombre, leur étendue et leur grandeur.
- vi. Sur l'empire musulman; les provinces dont il se compose et leurs revenus.
- vii. Sur les frontières du territoire musulman; sur les peuples et les montagnes qui les entourent.

SECTION VII.

- I. Indication collective des diverses sources du revenu de l'État (*wodjough el-mal*).
- II. Sur le butin (*feï*), c'est-à-dire le pays conquis par la force des armes.
- III. Sur les pays conquis par capitulation.
- IV. Sur les terres de dîme.
- v. Sur la mise en culture des terres vagues, et sur leur fermeture au moyen des clôtures.
- vi. Sur les concessions à jouissance temporaire (*cataïd*) et à perpétuité (?) (صفايا).
- vii. Sur la répartition (*mocacema*) des impôts et sur leur assiette (وضايح)¹.
- viii. Sur la capitation payée par les indigènes qui professent un culte toléré par la loi.
- ix. Sur la dîme aumônière (*sadaçat*) prélevée sur les

Athîr, an 257, on lit que Saïd Ibn Daledj fut alors employé à Basra comme administrateur des *الأحداث والجوالى والشرط*. Or comme le mot *جوالى* désigne la capitation imposée sur les juifs, les deux autres termes indiquaient très-probablement d'autres espèces d'impôts. Le mot *أحداث* signifie *innovations*; d'après un passage d'En-Noweïri, cité dans ma traduction de l'*Histoire des Berbers* d'Ibn Khaldoun, t. I, p. 414, la taxe appelée *أحداث* devait servir à payer les percepteurs des contributions.

¹ Peut-être faut-il rendre ce mot par *contributions extraordinaires*.

troupeaux de chameaux, de bœufs et de moutons.

- CH. X. Sur l'emploi des quints du butin.
- XI. Sur les mines, les trésors cachés et l'argent enfoui.
- XII. Sur les objets retirés de la mer.
- XIII. Sur les sommes que les marchands doivent payer en passant auprès d'un (bureau de) percepteur de dîmes.
- XIV. Sur les objets perdus et ramassés, et sur les animaux égarés.
- XV. Sur les successions *ab intestat*.
- XVI. Sur les boissons (شرب).
- XVII. Sur les choses défendues (حريم).
- XVIII. Sur l'emploi de l'argent provenant de la dîme aumônière.
- XIX. Sur les (conséquences légales des) diverses manières dont on conquiert des territoires et des villes¹.

SECTION VIII.

- I. Introduction à la section.
- II. Pourquoi la nourriture est nécessaire à l'homme.
- III. Pourquoi les vêtements sont nécessaires à l'homme.
- IV. Pourquoi l'homme est porté à propager son espèce.
- V. Pourquoi les hommes ont besoin d'avoir des villes et de s'y réunir.
- VI. Pourquoi les hommes ont besoin d'or et d'argent, et pourquoi ils se servent de ces métaux dans leurs transactions commerciales, etc.
- VII. Pourquoi les hommes établissent des souverains ou des imams à la tête de la communauté.
- VIII. Que l'étude de la science du gouvernement est un devoir que les rois et les imams ne doivent pas négliger.

¹ Dans les pays et les villes qui capitulent, les habitants conservent la possession de leurs immeubles et peuvent en disposer à leur gré. Dans les villes et pays conquis par la force des armes, tous les immeubles deviennent la propriété de l'État.

- CH. IX. Sur les qualités personnelles qu'un souverain doit posséder.
- x. Sur les qualités que les serviteurs du souverain et ses parents doivent posséder.
 - xi. Sur la nature des rapports qu'un souverain doit entretenir avec ses sujets, afin de pouvoir accroître le bien qu'il leur fait, éviter des reproches et raffermir son pouvoir.
 - xii. Sur le choix d'un vizir ; sur les qualités que les rois doivent rechercher dans leurs vizirs, et sur les privilèges qu'ils doivent leur accorder.

EXTRAIT N^o I.

SECTION VI. — CHAPITRE VI.

SUR LES REVENUS DE L'EMPIRE MUSULMAN.

Voici d'abord les contributions fournies, de notre temps, par le Seouad. Nous prenons pour exemple celles de l'année 204 (819-820 de J. C.), la plus ancienne dont on trouve les comptes dans les registres conservés à la capitale (Baghdad). (On sait que) les bureaux (du gouvernement) avaient été brûlés l'an 203, pendant les troubles qui eurent lieu dans cette ville, sous l'administration¹ de l'émir que l'on désignait par le sobriquet d'*Ibn Zobeïda*². L'ordre suivi (dans ce tableau) est celui des lieux, à partir de la limite occidentale de l'Irac.

¹ Litt. dans les jours.

² En l'an 203 de l'hégire, Ibrahim Ibn el-Mehdi, qui avait été proclamé khalife pendant l'absence de son frère El-Mamoun, s'enfuit de Baghdad, à la suite des troubles que ses adversaires avaient excités dans cette ville. On lui donnait le sobriquet d'*Ibn Chikla*.

LIEUX.	CORES ¹ DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
El-Anbar et le canal connu (sous le nom de Nehr Eîça) .. الانبار والنهر المعروف	11,800	6,400	400,000
Le canton de Meskin ... طسوج مسكن	3,000	1,000	150,000
Le canton de Catrebbol ... طسوج قطربل	2,000	1,000	300,000
Le canton de Baderaya ... طسوج بادريا	3,500	1,000	1,000,000
Le canal de Chir ... نهر سير ²	1,700	1,700	150,000
Er-Roumegan ... الرومقان	3,300	3,300	250,000
Koutha ... كوثي	3,000	2,000	350,000
Le canal de Derkit ... نهر درفيت	2,000	2,000	200,000
Le canal de Djouber ... نهر حوبر	1,500	6,000	150,000
Barousma ... باروسما et la rivière Malek	3,500	4,000	122,000
Les trois Zab ... الروابي المثة	1,400	7,200	250,000
Babel et Khatarnia ... بابل وحطرنية	3,000	5,000	350,000

parce qu'il avait eu pour mère une négresse nommée Chikla. C'est de ce prince que Codama veut parler; mais, en le désignant sous le surnom d'*Ibn Zobeïda*, il l'a confondu avec le khalife El-Amîn, fils de Haroun er-Rechîd et de Zobeïda, qui fut tué quatre ans avant la révolte dont il s'agit ici.

¹ Selon l'auteur du *Camous*, le *korr* ou *core* d'Irac équivalait à six charges d'âne ou à soixante *cafiz*. Or, puisque le *cafiz* contenait douze *sad*, et que chaque *sad* pesait cinq livres de douze onces, le *core* de grains devait peser 3,600 livres de douze onces.

² Je conserve toujours l'orthographe du manuscrit, qu'elle soit bonne ou fautive; dans la transcription française, je donne les bonnes leçons quand je les trouve dans d'autres ouvrages.

LIEUX.	CORES DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
El-Felloudja-la-haute الفلوجه العليا....	500	500	70,000
El-Felloudja-la-basse (sic) الفلوجه السفلى	2,000	3,000	280,000
Le canton de Nehrein طسوج نهريين...	300	400	45,000
Le canton de d'Ain et-Tamr طسوج عين القر.....	300	400	45,000
Le canton de..... طسوج الحند.....	1,500	1,600	150,000
Soura et..... سورا وبرسيا.....	1,500	4,500	250,000
El-Birs supérieur et El-Birs inférieur البرس الاعلى والاسفل.....	500	5,500	150,000
..... قراپ بادقلى.....	2,000	2,500	62,000
Le canton de..... طسوج المسلحين...	1,000	1,500	44,000
..... et Herour دبردماسان وهرود.....	500	500	20,000
..... يسير.....	2,200	2,000	300,000
Eighar Yactin ايغار يقطين.....	2,500	2,000	204,800
Les districts de Kesker كور كسكر fournis- saient, dit-on, dans les temps anciens, 90,000 dirhems, ils fournissent main- tenant.....	30,000	20,000	270,000

Voilà pour les districts du Seouad situés sur le bord occidental du Tigre. Nous allons indiquer maintenant ceux qui se trouvent sur le bord oriental du même fleuve, et nous les donnerons dans l'ordre où ils se présentent, à partir du Tigre supérieur.

LIEUX.	CORES DE BLÉ.	CORES D'ORGE.	DIRHEMS D'ARGENT.
Canton de ... Sabour طسوج بد رحسابور	2,500	2,200	300,000
Canton de Radaneïn رادايين طسوج.....	4,800	4,800	300,000
Canton du canal de Bouc طسوج نهر بوق	200	1,000	100,000
Kalouadha et le canal de Bîn كلوادى ونهر			
بين.....	1,600	1,500	330,000
..... حادر et El-Medînat el-Atica (l'an- cienne ville).....	1,000	1,500	240,000
Roustoc-Badh روستقياد (sic).....	1,000	1,400	246,000
Djeloula et خلولا وخلولا.....	1,000	1,000	100,000
..... الزينين.....	1,900	1,300	40,000
Ed-Deskira الدسكرة.....	1,800	1,400	60,000
El-Bendendjin الينديجين (sic).....	600	500	35,000
Canton de بزار الرور.....	3,000	5,100	120,000
En-Nehrouan supérieur النهروان الاعلى	1,700	1,800	350,000
En-Nehrouan central النهروان الاوسط	1,000	500	100,000
Baderaya et Bakosaya بادرايا وباكسايا	4,700	5,000	330,000
Le district du Tigre دجلة d'après le rôle de l'an 236 على عبره سته ستول			
على عبره سنة سنت : (je lis) وما يعى وتلاثين ومايتين.....	900	4,000	430,000
Le canal de الصله , qui passe auprès de la ville de.... بلد العبره.....	1,000	3,120	59,000
En-Nehrouan inférieur النهروان الاعلى (sic).....	1,700	1,300	53,000

De là résulte que la somme totale des contributions *ارتفاع* fournies par le Seouad, sans compter les sommes prélevées à Basra, à titre de dîme aumônnière (*sadacat*), monte à 117,200 cores de blé, 99,721 cores d'orge et 8,095,800 dirhems¹.

Montant *يكون* de la valeur des grains estimée au taux moyen, c'est-à-dire en assignant à un core de blé et à un core d'orge pris ensemble la valeur de soixante dinars d'or monnayé, le dinar valant quinze dirhems : 100,361,850 dirhems.

Ce qui, ajouté au montant de l'argent perçu, fait 108,457,650 dirhems.

Le montant de la dîme aumônnière perçue à Basra la même année : 1,000,000.

Somme totale des produits des contributions du Seouad, d'après ladite estimation *على ما بين التسعير* (je lis, *على العبر المسه*) : 114,457,650 dirhems.

Ayant fini avec le Seouad et les districts dont il se compose, nous allons passer à El-Ahouaz, province qui le suit immédiatement du côté de l'orient.

El-Ahouaz *الاهواز* renferme sept districts dont le premier, à partir de Basra, est celui du Souc *سوق*

¹ L'addition des chiffres des deux tables donne en réalité un total de 116,000 cores de blé, 122,400 cores d'orge, 8,655,800 dirhems. Les sommes y sont cependant écrites en toutes lettres. C'est sans doute à la négligence du copiste que nous devons attribuer ces erreurs. Quoi qu'il en soit, je regarde comme exactes les sommes totales données par l'auteur; cela me paraît démontré par les additions qui vont suivre.

(ou *marché*) d'El-Ahouaz; puis, du côté d'El-Medhar المذار, vient le district de Nehr Tîri نهر بیری (*sic*); puis celui de Toster تستر; puis ceux d'Es-Sous السوس, de Djondi-Sabour جندی سابور; de Ram Hormoz رام هرمز et de Souc el-Atîc سوق العتيق (*sic*). En prenant le terme moyen et approximatif des contributions en monnaie d'argent ورق fournies par ces districts, on obtient 18,000,000 de dirhems.

D'El-Ahouaz passons au Fars فارس, province qui se compose de cinq districts, dont le premier, à partir de la frontière d'El-Ahouaz, est celui d'Er-Reddjan الرجان; ensuite viennent ceux d'Ardechîr, de Darabguird, d'Istakher, de Sabour, et les contrées du littoral du Fars (lesquelles sont): Mihrouban مهروبان, Sillibra سلیبر, Djennaba جنابا, Taouedj ووح et Sîraf سیراف. Les contributions du Fars se payent en argent monnayé et montent à 24,000,000 de dirhems.

Après le Fars vient le Kerman, dont les villes principales sont: Es-Sirdjan السرجان, Djireft حرفت et Bemm بم. Son port de mer est Hormoz رموز (*sic*). Le montant des contributions est de 6,000,000 de dirhems.

Ensuite viennent les villes du Mekran qui dépendent du Sind من أعمال السند. Le Mekran payait chaque année une *mocatéa* مقاطعة (ou *redevance*¹) de 1,000,000 de dirhems.

¹ Je crois que le terme *mocatéa* sert à désigner la rente annuelle que l'usufruitier d'une concession *ictâ* était tenu de payer au souverain.

Après le Fars, du côté du nord, se trouve Isbahan, qui forme un district à part et qui paye, chaque année, la somme de 10,500,000 de dirhems.

A l'est du Kirman est le Sidjistan, dont la *caseba* (ou capitale) s'appelle Bouzendj. D'après son traité de capitulation, il paye une contribution (annuelle) de 1,000,000 de dirhems.

Ensuite se trouvent les districts du Khorāçan. Ceux qui confinent au Sidjistan et dont les noms sont Necef, Rokkhadj رَج et Kabul كابل, ont été rangés quelquefois parmi les districts du Sidjistan, parce qu'ils touchent à cette province. Les districts du Khorāçan sont : Necef, Rokkhadj رَج, Kabul, Zabolistan زابولستان (*sic*), Et-Tabs الطنيس, Dehestan دهستان, Herat هرات, Et-Talecan, situé à côté de ces deux derniers districts حسهها, Badghîs بلد عيس, Bouchendj بوسنج, Tokharistan, Et-Taberan الضاريان, Balkh, حارم الورد, Ed-Dameghan, Ouc-lachguird واخگرد, Bokhara بخارا, Tous, El-Fariab الغاريات, Ebrechehr ابوسهر, كار, Samarcand, Es-Chach, Ferghana, Osrouchna, Es-Soghd, Khodjenda, Khouarzem, Isfidjab اسفداب, Et-Termid, Neça, Abiouerd, Merv, Koms مَس, En-Nouchdjan النريكان, نلسم, Kharoun اخرون et Necef. Les contributions payées par le Khorāçan, l'an 221 (836 de J. C.), à la suite de la répartition faite par Abd-Allah Ibn Taher علي ما كان فورق عليه عبد الله, jointes aux sommes provenant de la vente des captifs, du butin et des toiles (والكرايسس), montaient à 38,000,000 de dirhems.

Après avoir parlé du Khorasân, (province) de l'orient, dans laquelle sont situées les places frontières (qui protègent le pays contre les attaques) des Turcs, et qui forme l'extrême limite du territoire musulman de ce côté-là, nous passerons aux provinces de l'orient qui, par leur position, se trouvent écartées de la direction septentrionale, et nous commencerons par Holouan.

Le district de Holouan fut réuni d'abord à ceux de l'Irac, mais ensuite il fut adjoint à ceux d'El-Djebel, dont voici les noms : Mah el-Koufa, Mah el-Basra, Adherbeïdjan, Hamadan, El-Eïghareïn, Comm, Macébédan ماسندان et Mihredjan-Cadec مهرجان ممدو. Ces districts se rattachent à (la province d') El-Djebel et payent chacun leurs contributions à part وارتفاعها على التفصيل. (On les classe ainsi :) Mah el-Koufa et ses *casebas*, c'est-à-dire, Ed-Dinaouer, *caseba* (chef-lieu) des cantons supérieurs الرساتيق الاعلى, et Carmacîn, *caseba* des cantons inférieurs. Le Mah el-Koufa a pour limites, à l'ouest, les provinces de Holouan; au sud, les provinces de Macébédan; à l'est, les provinces de Hamadan, et au nord, les provinces de l'Adherbeïdjan. Ses contributions, estimées au terme moyen, montent à 5,000,000 de dirhems.

Mah el-Basra et ses *casebas*, Nehaouend وند (sic) et Beroudjerd بروجرد. Ses contributions, estimées au terme moyen, sont de 4,800,000 dirhems.

Hamadan; ses contributions, au terme moyen, sont de 1,700,000 dirhems.

Macébédan et ses villes مدن, Es-Chîrouan السروان et Adherbeïdjan; ses contributions montent à 1,100,000 dirhems.

Mihredjan-Cadec مهرحاروق (sic) et ses casebas, Es-Seïmera الصميرة et¹. Ses contributions, estimées au terme moyen, sont de 2,200,000 dirhems.

El-Eïghareïn, terres situées dans divers districts, ont pour casebas El-Keredj الكرج et El-Meredj المرح. Leurs contributions, année moyenne, sont de 3,100,000 dirhems.

Comm et Cachan. Leurs contributions se payent en argent monnayé et peuvent être estimées, au terme moyen, à 3,000,000 de dirhems.

Adherbeïdjan, le district d'Ardebîl, Merend, Djorouaan جروان et Ouadnan واران ont pour caseba la ville de Meragha مرزعه. Leurs contributions, au terme moyen, sont de 4,500,000 dirhems.

Er-Reï forme un district à part. Il est situé du côté de l'orient et touche aux limites du Hamadan. Denbaouend دنباوند lui est annexé. Ses contributions montent à 20,200,000 dirhems.

Le district de Cazouïn paye, d'après le rôle عبرة de l'an 237 (851-852. de J. C.), la somme de 1,628,000 dirhems.

Coumis est situé au nord d'Er-Reï. Ses villes sont Ed-Dameghan et Sidjistan. Les contributions sont de 1,150,000 dirhems.

Djordjan est situé au nord-est de Coumis. (Il a

¹ Le nom est omis.

pour chef-lieu) Djordjan-la-caseba. Ses contributions montent à 4,000,000 de dirhems.

Taberistan est la plus septentrionale (de ces provinces). Ses villes sont Amol et Sarîa. D'après le rôle de l'an 234 (848-849 de J. C.) il paya en contributions la somme de 1,163,070 dirhems.

Immédiatement à l'orient de Taberistan se trouve le Darend درند des Turcs; au nord sont situés ... السر et Et-Taïleçan¹.

Ayant maintenant traité des provinces orientales, nous en reviendrons aux provinces occidentales. Les premières, à partir de l'Euphrate, sont Tekrît, الطبرهان, Es-Sinn السنى, et El-Bouazîdj. Leurs contributions, estimées au taux moyen, sont de 1,700,000 dirhems².

Immédiatement après viennent Mosul et ses dépendances. Autrefois, Chehrezour, امان et ... داراباد en faisaient partie, mais elles en furent distraites pour former chacune un district à part. Chehrezour, (sic) الصابان et دراباد, dépendances de Mosul, fournissaient une contribution *ouedhîfa* qui montait à 2,750,000 dirhems.

Les provinces situées sur la rive occidentale (du Tigre) et qui dépendaient de Mosul étaient celles d'El-Djezîra, de Ninive, d'El-Merdj et le territoire de معدرى. Celles de la rive orientale étaient El-Hadîtha, Harra حره, هذو, El-Hilla الحلة, ... حسون, El-Hannana الحنانه, السا, Ed-Di-

¹ L'impôt n'est pas indiqué.

² Le manuscrit porte 700,000,000.

naquer, ... راسى et Ouacit. Elles fournissaient une contribution de 6,300,000 dirhems.

Immédiatement au nord de la province de Mosul se trouvent celles de Ferîda قريدى et Berîda برىدى. Dans (celle-ci (?)) est situé le Djebel el-Djoudi (l'Ararat), montagne sur laquelle vint s'arrêter l'arche de Noé. Elle a deux *casebas*, dont l'une s'appelle Djézîra Beni Omar, et l'autre, Masourîn ماسورين. Dans celle-ci se fabrique tout le sel qui se transporte en Irac. dans des bateaux. Les contributions de ces provinces montent, année moyenne, à la somme de 3,200,000 dirhems.

A côté de ces provinces se trouve le Dîar Rebiâ, qui se compose des districts suivants : Beled, بعرمانا, Nisîbîn, Dara, Maridîn, Kefr-Toutha, le *tell* (ou *colline*) appelé Sindjar, Ras el-Aïn et El-Khabour. Cette province paye en contributions, y compris les *ihtisabat* احتسابات¹, une somme qui monte à 4,635,000 dirhems.

Immédiatement au nord de Dîar Rebîa se trouvent les districts d'Erzen et de Meïafarekîn. Ils fournissent, année moyenne, une contribution qui monte à 4,100,000 dirhems.

Ensuite se trouve le pays de Toroun طرون, qui forme une des provinces de l'Arménie. Le seigneur de ce territoire paye une *moctéa* (ou redevance) annuelle de 1,000,000 de dirhems.

Derrière Toroun, du côté du nord, est situé le pays d'Arménie. Il renferme les districts suivants :

¹ Je ne connais pas la nature de cet impôt.

Hazran حرران, Deïbol ديبول, Berzend برزند, Siradj سراج, Khalat, ارحيش Ardjîch, طبرارحس, Es-Sisedjan السمسكان, امان, Calicala et . . .
 السبرحان¹ dont la *caseba* se nomme Necheva بشرى. Les contributions de l'Arménie se payent en monnaie d'argent et forment, année moyenne, la somme de 4,000,000 de dirhems.

Viennent ensuite les districts de Dîar Moder. A l'occident se trouvent Er-Roha, Harran, Seroudj, المدينى, الملح, Tell-Maouzen, le, وابه des Beni Temîm, les villes d'El-Forat, sur le bord de l'Euphrate et مارح عمر; puis, sur la rive occidentale de l'Euphrate, les districts (des rivières) El-Heni الهنى et El-Meri المرى. Les contributions de Dîar Moder sont, au terme moyen, de 6,000,000 de dirhems.

Réunissons les noms des districts occidentaux, je veux dire, de ceux qui ne sont pas situés vers le nord, mais vers l'ouest. Le premier est Hit, puis Aana, Er-Raheba, Kirkiciya et d'autres qui se trouvent dans la même direction, jusqu'à la limite de Dîar-Moder. C'est là ce qu'on appelle les *Districts de la route de l'Euphrate*. Leurs contributions montent à 2,700,000 dirhems.

Après Dîar-Moder et du côté de l'occident, sont situés les districts du Djond de Kinnisrîn et des Aouasîm, qui font partie de la Syrie. Les villes de ces

¹ Selon le dictionnaire géographique intitulé *Meracid-el-Ittilâ*, ce nom doit s'écrire بسفرجان. Je ne sais comment il faut le prononcer.

districts sont Alep, Antakiya et Menbedj. Leurs contributions se payent en or monnayé et montent à 360,000 dinars (somme qui équivaut à 5,400,000 dirhems.)

Immédiatement à côté de ces districts sont ceux de Hims (Émesse) en Syrie. Ils payent en contributions 118,000 dinars (1,770,000 dirhems).

Puis se trouvent les districts du Djond de Damas en Syrie. Leurs contributions montent à 120,000 dinars (1,800,000 dirhems).

Ensuite viennent les districts du Djond du Jourdain en Syrie. Ils payent en contributions 109,000 dinars (1,635,000 dirhems).

Ensuite se trouvent les districts du Djond de Filistîn (la Palestine), dont les villes principales sont Er-Ramla et Beït el-Macdis (Jérusalem). Leurs contributions se payent en monnaie d'or et montent à 195,000 dinars (ce qui équivaut à 2,925,000 dirhems).

Passons aux districts et cantons de Misr (le Vieux-Caire) et d'El-Iskenderiya (Alexandrie). Ceux que l'on regarde comme faisant partie du Saïd (la haute Égypte) sont El-Feïoum, Minf, Oucîm وسم, Es-Cherkiya, Delas, Bou-Sir, . . . لورياسى, Ahwas العباسى, . . . الخلفه, Behnesa البهنسى, . . . العيس, Taha, El-Ochmouneïn, . . . حى, . . . سودة, Ansina انصبا, Soyout, . . . سطب, Cahcaoua قهجرة, Ikhamîm, Ed-Deïr, Abchaïa الساه, Caouاوة, Kîna فى, Dendera (؟) دماره, Manfelout (؟) فسوط, Luxor الابصر, Erment, Assna رسى, Adfou ارفوه et Osouan. Ceux

de la Basse-Terre (la basse Égypte) sont : Sakara
 صكرا, Iblil وبليل,, Et-Tour الطور, ...
 الحجار, ... دمانه, ... بناران,, الله, ...
 El-Farema الهرما, ... سوسا, Dimyat (Damiette) Tinnîs,
 Menouf صدوف, Touwa طوة, Sakha سخا, Tîda تددة,
 El-Afrachoun الافراحون, Nakîza نعيمه, El-Arich, ...
 الدبور, ... ورصايار, ... العس, El-Caïs, ... ومصا,
 ... حورينا, ... مغل, ...
 Mariout, ... رهب, ... واى, ...
 Akhnou Achmo, Rechîd (Rosette) رسل, et... نسروط. Les contributions de
 tous ces districts se payent en or et montent à la
 somme de 2,500,000 dinars (ce qui équivaut à
 37,500,000 dirhems).

Au delà de Barca se trouve El-Cairouan¹.

Il nous reste à mentionner d'autres contrées dont
 nous n'avons pas encore parlé, celles qui forment
 les provinces du sud. Ces contrées sont : l'Irac, le
 Nedjd, le Hidjaz, la Mecque, Médine et les pro-
 vinces du Yémen ; puis, du côté du sud-est, les pro-
 vinces d'Oman, d'El-Yemama et d'El-Bahreïn.

Le Nedjd commence à la limite méridionale de
 l'Irac, limite marquée par (le lieu nommé) El-
 Odheïb العذيب, et se prolongeant en ligne droite
 jusqu'à El-Ghour. Du côté de l'occident, la limite
 (du Nedjd) commence à Es-Semaoua, qui est le
 marché du Yémama. La plupart des districts dont

¹ L'impôt n'est pas mentionné. Il est très-probable qu'à cette
 époque la dynastie des Aghlebides, qui régnait à Cairouan, n'en
 payait pas. L'Espagne ne payait rien ; elle formait alors un empire
 indépendant gouverné par les Omeïades.

se compose le Nedjd sont inhabités. Dans cette province se trouvent les deux fameuses montagnes de Taï et les sources appartenant à la tribu qui porte ce nom. Le Ghour marque ensuite la limite du Nedjd (laquelle s'étend) jusqu'à la frontière du Té-hama. (Le Nedjd) renferme des cantons dont les uns s'appellent des *mikhlafs* et les autres des *ards* عرض. Tels sont Lîna, El-Amc, Nedjran, ... *مو* El-Menazil, Okadh, Et-Taïf, Bîcha, Djorech *حرس*, Tebala, ... *كنه*, Es-Cherat, les Ard اعراض de Médine, (ville) dont les districts et cantons sont sains et fertiles, Yathrib, Teïma, Doumet el-Djendel, El-Forâ *الفرع*, Dhou'l-Merouâ, Ouadi'l-Cora, Medyen, Khaïber, Fedek, Cora-Oraïna *عريضة*, ... *ماه*, Rohat *واهاط*, Es-Seïala *السيالة*, Er-Rakhma *الرجمة*, Ghorac *عراق*, El-Ak-hal. Toutes ces localités réunies s'appellent *El-Haremeïn*; leurs contributions montent à 100,000 dinars (somme équivalente à 1,500,000 dirhems).

Au sud de cette province se trouvent les districts et *mikhlafs* du Yémen, savoir: le mikhlaf de Sanâa, celui de Saada, celui de Chaker *ساكرة*, Ghomdan (?) *قحطان*, Sodâ *صدى*, Djoffi *جعي*, Aden, Mareb, Hadramaout, Khaoulân, ... *الحيرة*, Es-Selif, El-Maafir, Yahsab, Zebîd, Akk *عل*, Djazan (?) *حا*, Michâr *معشار*, El-Amloul, Tîmar *نمار*, le mikhlaf des Beni Amer, *صواح*, *حرب*, Hemdan, Es-Chiher. Ces districts fournissent, en monnaie d'or, une contribution de 600,000 dinars (qui équivalent à 9,000,000 de dirhems).

El-Bahreïn renferme les cantons de الدعدة, de Djoatha حواما, d'El-Khatt, d'El-Catîf, de السلور, de ... سوم, de السفر, d'Ed-Dareïn et de العانة. Les contributions fournies par le Yemama et le Bahreïn, telles qu'elles se trouvent inscrites sur l'état عمل¹ dressé par Ibn el-Modebber pour l'an 237 (851-852 de J. C.), se payaient en monnaie d'or et montaient à 520,000 dinars (ce qui équivalait à 7,800,000 dirhems).

Le *mocatéa* d'Oman se payait en or monnayé et montait à 300,000 dinars (4,500,000 dirhems).

Toutes ces provinces font partie de l'empire musulman, et nous en avons indiqué les contributions en les estimant au terme moyen. Si, de nos jours, certaines localités fournissent des contributions dont le montant est inférieur à celui d'autrefois, il ne faut pas y faire attention, ni en adopter le chiffre comme base (de calcul). Ces différences proviennent du défaut d'exactitude et du manque de fermeté (de la part des percepteurs). Pour les autres localités qui ne sont pas indiquées ici, on a refusé de nous communiquer les chiffres de leurs contributions; mais ils doivent être analogues à ceux déjà indiqués². Nous réunissons ici toutes ces sommes afin de permettre au lecteur de les examiner plus facilement.

¹ Le mot عمل se trouve employé avec cette signification dans les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, page 221 de la première partie de l'édition de Paris.

² Ici je traduis par conjecture le passage très-obscur dont voici le texte et la traduction littérale: الباقي الممنوع عنه فهذا: سبيله أيضا et le reste, qu'on empêche (de voir), suit la même voie.

Il y a d'abord en monnaie d'or 4,920,000 dinars¹, ce qui fait, en estimant le dinar à quinze dirhems, la somme de 73,800,000 dirhems.

RÉCAPITULATION.

	Dirhems.
Le Seouad ² ³	100,030,000
El-Ahouaz.....	23,000,000
Le Fars.....	24,000,000
Le Khoragan.....	37,000,000
Mah el-Koufa.....	5,000,000
Mihredjan-Cadec <i>محراروف</i> (sic)..... ⁴	3,100,000
Comm et Cachan.....	30,000,000
Er-Reï et Denbaouend <i>رباوند</i> (sic).....	20,080,000
Coumis.....	1,050,000
Le Taberistan.....	4,280,700
Chehrezour et <i>الصاعان</i>	2,750,000
Dîar Rebiâ.....	9,635,000
..... <i>فطاه</i> et Toroun.....	100,000
Amid.....	2,000,000
Les cantons de la route de l'Euphrate.....	2,700,000
Le Djond de Hims, 2,018,000 dinars.....	30,270,000
Le Djond de Filistîn, 2,059,000 dinars.....	30,885,000
Les Haremeïn, 100,000 dinars.....	1,500,000
Oman, 300,000 dinars.....	4,500,000

¹ Je ne trouve que 4,382,000 dinars. Au reste, le manuscrit ne nous fournit pas l'addition des dirhems.

² Dans cette récapitulation, la liste des provinces, l'ordre des noms et les chiffres des contributions ne s'accordent pas avec les indications déjà données. L'auteur paraît l'avoir substituée par mégarde à celle qu'il avait eu l'intention d'offrir à ses lecteurs, ou bien le copiste l'aura altérée avec une hardiesse inexcusable.

³ Le copiste, en écrivant cette somme, a mis *dinars* au lieu de *dirhems*.

⁴ Le copiste a écrit *دلمانه* à la place de *دلمه*.

	Dirhems.
(<i>Le nom manque</i>)	200,000
Le Kerman	1,000,000
Holouan	700,000
Masébédan	1,200,000
El-Eighareïn	3,800,000
L'Adherbeïdjan	4,500,000
..... <i>فروس</i> <i>رحان</i> et Abher	1,828,000
Djordjan	4,000,000
Tekrit, ... <i>الطهران</i> Es-Senn et El-Bouazîdj.	900,000
Le district de Mosul	6,300,000
Erzen et Meïafarekîn	4,200,000
L'Arménie	4,000,000
Diar-Moder	6,000,000
Kinnisrîn et les Aouasim, 360,000 dinars.	5,400,000
Le Djond de Damas, 1,600,000 dinars.	2,400,000
Misr et Alexandrie, 2,500,000 dinars	37,500,000
Le Yémen, 600,000 dinars	9,000,000

La capitation payée par les individus de la capitale, Dar es-Salam (le séjour du salut, Baghdad), qui appartient à l'un ou à l'autre des cultes tolérés, entre pour quelque chose dans ces contributions. Elle rapporte 200,000 dirhems.

On raconte que Kisra-Pervîz (Chosroès II) fit établir la statistique de son royaume *احصى مملكته*, dans la dix-septième année de son règne (619 de J. C.). Il possédait alors les districts du Séouad et toutes les autres provinces que nous avons nommées, celles de l'occident exceptées. De ce côté, (la ville de Hît) marquait la frontière de son empire. Les provinces occidentales dont nous avons donné les noms étaient alors au pouvoir des Grecs.

Les impôts recueillis par Kisra se composaient de 720,000 *mithcals* (dinars) en or monnayé, et 600,000,000 de dirhems en argent.

Je crois, dit Codama, que ces pays sont encore aujourd'hui dans le même état où ils étaient (l'an de l'hégire 204); le sol en est encore fertile, et la population n'en a pas disparu; mais pour les bien administrer, il faut un homme qui ait toujours la crainte de Dieu devant les yeux et qui se distingue par son instruction, son esprit d'équité et son désintéressement.

FIN DE L'EXTRAIT.

Voici les renseignements les plus importants que nous pouvons tirer de ce document : 1° En l'an 619 de Jésus-Christ, le montant des impôts payés par l'empire persan à Chosroës II dépassait trois cents millions de francs; 2° En l'an 820 de Jésus-Christ, sous le règne d'El-Mamoun, le revenu du khalifat de l'Orient dépassait un milliard de francs.

M. G. DE S.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 JUILLET 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Il est donné lecture d'une lettre de M. E. Pichard, en remerciement de sa nomination comme membre de la Société.

Le Conseil procède au renouvellement de la Commission du Journal; les membres actuels sont réélus.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Catalogo de los Codices arabigos adquiridos en Tetuan por el gobierno de S. M. formado por don Emilio Lafuente y Alcantara.* Madrid, 1862, in-4°.

Par l'auteur. *Sur quelques monnaies houlagouides*, par M. Fr. SORET. (Tirage à part du Journal de la Société orientale allemande.)

Par l'auteur. *Lettre à M. Chalon sur les médailles inédites ou peu connues de la Mésène*, par M. Victor LANGLOIS. Bruxelles, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Le pays de Tanduc et les descendants du prêtre Jean*, par M. G. PAUTHIER. Paris, 1862, in-8°.

Par l'Institut. *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië.* Vol. IV, cah. 3, 4, 5, Amsterdam, 1862, in-8°.

COUP D'ŒIL SUR LES MONNAIES MUSULMANES, par Djevdet-Éfendi
(traduit sur le texte turc, par M. BARBIER DE MEYNAUD).

Le fragment dont je présente la traduction est tiré d'un ouvrage en cours de publication à Constantinople¹, et qui est dû à l'initiative éclairée de feu Reschid-Pacha. Djevdet-Éfendi, l'auteur de ce livre, un des membres les plus instruits du conseil supérieur de l'instruction publique, s'occupe depuis dix ans d'écrire l'histoire de l'Empire Ottoman, à partir du traité de Kaïnardjéh jusqu'à la destruction des janissaires par Sultan Mahmoud (1826). Toucher à l'histoire contemporaine est une entreprise délicate, et souvent périlleuse dans tous les pays, à plus forte raison en Turquie, où les prérogatives du trône, le fanatisme religieux et des préjugés séculaires créent mille entraves au libre examen. Djevdet aborde ces difficultés avec une habileté, et, on peut le dire, une franchise dignes d'éloges. Écartant respectueusement la personne même des sultans, c'est à leurs vézirs et à leurs conseillers, et, comme on dit en Turquie, au *ma-beïn*, qu'il demande compte des actes dont les conséquences ont été si souvent désastreuses pour son pays. Nous n'avons pas à apprécier ici la valeur de son livre; mais pour quiconque a parcouru les sèches annales de Naïma et de Vaçif, l'introduction de la critique, dans l'histoire ottomane, est une heureuse innovation, qui mérite d'être saluée comme un progrès véritable. Souhaitons que l'œuvre de la civilisation européenne ne se borne pas à ce résultat. L'étude des antiquités musulmanes, et surtout des médailles, due à la même influence civilisatrice, n'est encore qu'un essai timide chez les Osmanlis; mais, encouragée par le Gouvernement, elle ne pourrait que se développer et coopérer utilement aux recherches du monde savant. Peu de personnes sans doute, même à Constantinople, soupçonnaient l'existence de la collection de Subhi-Bey, dont Djevdet nous décrit les richesses. Plusieurs mé-

¹ Nous avons publié déjà un extrait de la chronique de Djevdet dans ce recueil, numéro de juin 1862, p. 505 et suiv.

daillies de cette collection sont, il est vrai, connues en Europe depuis longues années; toutefois les explications données par l'auteur sont de nature à fixer la lecture des monnaies coufiques ou d'autres pièces des premiers siècles de l'islam; enfin, sa description rapide, mais complète, de la fabrication monétaire en Turquie, est une page à ajouter à l'Histoire de Hammer.

C'est ce qui m'a déterminé à offrir la traduction de ce passage aux lecteurs du Journal asiatique, en regrettant que la publication si récente de l'ouvrage ne m'ait pas permis d'y joindre le texte, que j'ai d'ailleurs suivi d'aussi près que possible.

« A la naissance de l'islam, les Arabes, vivant encore à l'état nomade et dans toute la simplicité de la loi religieuse¹, ne s'occupèrent pas de la fabrication des monnaies; celles qui étaient alors entre leurs mains continuèrent à circuler comme par le passé, et leur valeur dépendait surtout de leur poids. Les dirhems et les dinars, qui avaient cours à cette époque, étaient à l'effigie des rois perses, des mages ou des souverains de l'Inde et de Byzance. Sous les quatre premiers khalifes, et au commencement du règne des Oméyades, les soins de la conquête et de la guerre sainte firent encore négliger l'art de battre monnaie. Cependant quelques-uns de leurs agents et de leurs gouverneurs dans les provinces orientales de l'empire firent fabriquer des pièces d'argent avec une légende arabe, mais analogues, quant à la forme, aux médailles pehlevies des Sassanides, c'est-à-dire portant sur l'une des deux faces leur nom en lettres arabes, et dans une légende concentrique les prières *besmeleh* et *tehlil*². J'en ai vu un grand nombre, et je citerai ici les plus anciennes parmi celles que j'ai examinées :

¹ Djevdet-Efendi ne fait que copier ici un passage des *Prolegomènes* d'Ibn Khaldoun (section III, p. 127, de l'édition de Boulak), dont Silvestre de Sacy a donné la traduction dans le tome II de sa *Chrestomathie arabe*, p. 281.

² Voyez l'explication de ces deux formules dans le *Tableau de l'Empire Ottoman*, de Mour. d'Ohsson, t. II, p. 17 et 113.

1° Une monnaie coufique, frappée à Hertek (هرتك), chef-lieu d'un district du Tabarestân, dans l'année 28 de l'hégire (648-649), dont la légende circulaire portait بسم الله ربّي, *Au nom de Dieu, mon maître.*

2° Une monnaie coufique de l'an 37 (657-658), sous le khalife Ali, dont la légende circulaire était ولي الله, *l'ami de Dieu.*

3° Deux monnaies coufiques de l'an 38 et 39 (658-660), ornées de la légende circulaire du n° 1 : *Au nom de Dieu, mon maître.*

4° Une pièce frappée à Darabguerd, l'an 60 (678-680), et une autre à Yezd, l'an 61, avec les mots coufiques *bismillah*, tracés circulairement, et sur l'une des faces, en lettres pehlevies عبد الله ابن زبير امير المؤمنين, *Abd Allah, fils de Zobeir, prince des croyants.*

5° Plusieurs pièces coufiques, frappées à Bessa en 78 (697), portant sur le champ le nom de *El-Haddjadj ben Youcef*, et en légende circulaire : بسم الله لا اله الا الله وحده, *Au nom de Dieu; il n'y a d'autre Dieu que Dieu l'unique : Mohammed est l'apôtre de Dieu.*

6° Trois pièces de l'an 122, 124 et 127 (de 739 à 745), portant en caractères coufiques le mot عمر, *Omar*, nom d'un sipehbed, c'est-à-dire d'un chef des troupes préposées à la garde des frontières dans le Tabarestân.

7° Une pièce, la plus moderne de toutes, frappée l'an 137 (754-755), avec le nom en lettres coufiques de Suleimân, qui était un des émirs du Tabarestân.

Toutes ces monnaies appartiennent à un amateur distingué, mon ami Subhi-Bey-Éfendi, qui possède une curieuse collection d'antiquités, et principalement de monnaies orientales. C'est chez lui que je les ai examinées une à une, et que j'ai déchiffré les caractères coufiques de leurs légendes. Malheureusement le millésime et le nom de la ville où elles ont été frappées sont en caractères pehlevis. Ne connaissant pas

cette langue, j'ai dû consulter quelques personnes dont l'expérience à cet égard est généralement reconnue. Dans la pièce n° 4, par exemple, c'est d'après leur autorité seulement que j'ai traduit par *Abd Allah ben Zobeïr, etc.* les deux lignes pchlevies de l'exergue.

Les pièces de ce genre ne peuvent pas être considérées comme la monnaie officielle des musulmans à cette époque; elles doivent leur origine, je le répète, à des gouverneurs de province qui les fabriquaient pour faciliter les transactions commerciales. Les savants s'accordent à reconnaître que la première émission d'une monnaie ayant cours dans tout l'empire remonte à la dynastie des Oméyades, et a pour auteur El-Haddjadj. Cet émir, ayant été nommé gouverneur de l'Irak par le khalife Abd el-Mélik, y fit fabriquer de la monnaie, en vertu des ordres du khalife, l'an 75 (694) selon les uns¹, l'an 76 selon les autres. Cette monnaie ne tarda pas à être reçue dans tous les États musulmans; cependant, jusqu'à ce jour, je n'en ai jamais vu avec l'une des deux dates précitées. Les plus anciennes monnaies oméyades qu'il m'a été possible d'examiner sont :

8° Une pièce d'or, portant sur l'avvers, en lettres coufiques : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique; il n'a pas d'associé* (formule du *Schehadet*); en légende circulaire : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; c'est Dieu qui l'a envoyé avec la direction et la vraie religion pour la manifester au-dessus de toute autre* (*Koran*, ix, 33); au revers : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé l'an 78 (697-698)*.

Des amateurs d'antiquités m'ont affirmé que l'on possédait, au cabinet des médailles de Florence, une pièce d'or au millésime de l'an 77 de l'hégire. Il est, je crois, impossible de trouver une pièce d'or musulmane plus ancienne que cette dernière, si ce renseignement est exact. Quant aux pièces d'argent au millésimé de 78, je sais, par le témoignage de

¹ Ibn Khaldoun croit que cette mesure fut prise l'an 74. (Cf. *Chrestomathie arabe*, loc. laud. et les remarques de Fraehn, *Journal asiatique*, avril 1825, p. 196.)

plusieurs numismates, qu'il en existe, mais je n'en ai jamais rencontré.

9° La plus ancienne monnaie coufique en argent que j'ai vue, portait sur une face : *Il n'y a de Dieu que Dieu, l'unique; il n'a pas d'associé*; en légende circulaire : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Basrah, l'an 79 (698)*; sur l'autre face : *Dieu est un; c'est le Dieu éternel, il n'a pas enfanté et n'a pas été enfanté; il n'a pas d'égal* (Koran, surate cxii); et tout autour : *Mohammed est l'apôtre de Dieu, c'est Dieu qui l'a envoyé avec la direction, etc.* (Koran, ix, 33).

Toutes les monnaies d'or et d'argent de la dynastie des Oméyades, jusqu'à la chute de cette famille en 132 (janvier 750), du moins celles qui ont été soumises à mon examen, portent invariablement l'une ou l'autre de ces formules. Mais à l'avènement de Merwân, surnommé *l'âne* (127 de l'hégire, 744 de J. C.), plusieurs gouverneurs des provinces orientales, s'étant révoltés contre ce khalife, créèrent des monnaies d'argent, avec une légende qui indiquait leur attachement à la maison d'Ali. Parmi les plus remarquables, j'ai trouvé :

10° Une pièce dont l'avvers portait : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu l'unique; il n'a point d'associé*. Sur les bords, on lisait : *Dis : je ne vous demande, pour récompense de ma prédication, que l'amour envers ma famille* (Koran, xlii, 22); sur la légende circulaire extérieure : *Au nom de Dieu, frappé à Djey l'an 127*; sur le revers : *Dieu est un; c'est le Dieu éternel, etc.* (Koran, surate cxii).

11° Une pièce ayant la même teneur, mais fabriquée à Nomaïrah¹, l'an 128 de l'hégire.

Vaïf-Efendi prétend, d'après quelques passages de l'histoire des rois du Magreb, qu'on mit en circulation, l'an 18 de l'hégire, une monnaie semblable à celle des Sassanides, portant, les unes : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mo-*

¹ D'après le *Kamous*, c'est le nom d'une montagne ou d'une colline, entre le Nedjd et Basrah. (Cf. *Meraïd el-Ittila*, édition Juynboll, huitième fascicule.)

hummed est son apôtre; les autres : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*, et Omar, لا إله إلا الله وعمر. Cet historien mentionne, en second lieu, une monnaie de forme ronde, fabriquée à la Mecque par Abd Allah ben Zobeïr, sur laquelle on lisait d'un côté : *Mohammed est l'apôtre de Dieu*; de l'autre : *Dieu a prescrit la bonne foi et la justice*, أمر الله بالوفاء والعدل. Or, il est démontré scientifiquement qu'il n'existe pas de monnaie au nom d'Omar, et il est probable qu'il s'agit, dans la pièce décrite par Vaçif, du chef militaire du Tabarestân, nommé Omar, dont il a été question ci-dessus (voy. n° 6). Ce nom étant écrit en caractères coufiques, au milieu d'un exergue pehlevi, que Vaçif n'était pas en état de déchiffrer, il n'est pas surprenant qu'il ait commis cette erreur. Quant au nom d'Abd Allah, fils de Zobeïr, en caractères arabes, il ne paraît pas avoir été signalé jusqu'ici par les numismates. Ainsi que je l'ai dit précédemment, on s'accorde à reconnaître que les premières pièces de fabrication arabe sont de l'an 75 ou 76 de l'hégire, et ont pour auteur El-Haddjadj, fils de Youçef.

Je dois rapporter cependant un fait qui pourrait ébranler cette opinion si généralement admise. Tandis que je corrigeais les épreuves du présent volume (tome V) de mon Histoire, en 1276 (1859-1860), un Persan, nommé *Djevad*, apporta dans les bureaux de la Porte une pièce arabe d'argent; fabriquée à Basrah l'an 40 de l'hégire (660). Elle fait partie aujourd'hui de la collection de Subhi-Bey-Éfendi, chez qui j'ai pu l'examiner. Sur une face, on lit l'inscription en coufique : *Dieu est unique, il n'a pas enfanté, etc.* (Koran, sur. cxii); sur les contours : *Mohammed est l'apôtre de Dieu, etc.* comme dans la pièce n° 8; sur l'autre face : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, l'unique; il n'a point d'associé*; et en rond : *Ce dirhem a été frappé à Basrah, l'an 40*. Quelques historiens ont prétendu qu'il existait une monnaie à l'effigie de Moaviah ou de Khaled, fils de Vélid, portant un sabre. C'est ce qui fait dire à Vaçif-Éfendi qu'on trouve des pièces

avec l'image de Moaviah, fils de Sofiân, armé d'un sabre. Mais cette assertion ne me semble pas digne de confiance.

On lit dans le même historien qu'El-Haddjadj fit frapper, dans l'Irak, l'an 75, une monnaie portant d'un côté : *Il est le Dieu unique, le Dieu éternel*, هو الله أحد الله الصمد, et de l'autre le nom *Abd-el-Melik*. Or j'ai examiné avec soin, et dans leur ordre chronologique, toutes les pièces des Oméyades frappées en divers pays, depuis l'an 78 jusqu'en 132 (749-750), date de la chute de cette dynastie, sans découvrir sur une seule la trace du nom d'un khalife. Il est même admis en numismatique que nul khalife de la maison d'Abbas, avant Mehdi, n'a inscrit son nom sur la monnaie¹. Seulement on a trouvé des médailles de cuivre fabriquées sur les frontières de Syrie par les Grecs, à l'effigie et au nom d'Abd-el-Melik.

Je vais donner maintenant la description d'un certain nombre de monnaies abbassides qui m'ont passé sous les yeux.

12° Une pièce de l'an 132 (749-750), portant à l'avers : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, l'unique; il n'a pas d'associé*; sur les contours : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Koufah, l'an 132*; au revers : *Mohammed est l'apôtre de Dieu*; et dans le contour extérieur : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; il a été envoyé, etc.* (Koran, surate cxii). Les médailles des premières années de la dynastie abbasside présentent toutes ce même type.

13° Une pièce d'argent de l'époque où Mohammed el-Mehdi, fils du khalife Abou Djafar Mansour, était gouverneur de Mohammedyeh. On lit sur l'avers la formule ordinaire : *Il n'y a de Dieu que Dieu, etc.* sur les bords : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé à Mohammedyeh*, ضرب بالحمد لله,

¹ Ibn Khaldoun paraît croire le contraire; mais il est vraisemblable qu'il n'avait jamais examiné de médailles oméyades. L'assertion de notre auteur est pleinement confirmée par le témoignage de Conde dans son mémoire sur les monnaies arabes, etc. (*Memorias de la real Academia de la historia*, t. V.)

ل'ان 152 (769); sur le revers : *مما امر به المهدي محمد بن*, *Amir al-Mu'minin*, *Par l'ordre d'El-Mehdi Mohammed, fils de l'émir des croyants*. Sur la légende extérieure, comme dans le numéro précédent.

14° Une autre pièce d'argent du khalife Mansour, sur laquelle on lit, après le nom du souverain, celui de son vézir *El-Hagan*.

A cette époque, les monnaies fabriquées à Bagdad, siège de l'empire, ou dans les autres villes de l'Irak, ne portaient jamais le nom et les titres du khalife. Le premier qui ait dérogé à cet usage est El-Mehdi, qui monta sur le trône en 158 (774-775), comme le prouve la pièce suivante :

15° Dirhem frappé à Bagdad l'an 159. On lit sur l'avvers : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique, etc.* sur les bords : *Au nom de Dieu, ce dirhem a été frappé dans la ville du salut* ضرب بمدينة السلام, l'an 159; sur le revers, la formule habituelle : *Mohammed est l'apôtre de Dieu; il a été envoyé, etc.*

16° Une pièce de son successeur Haroun er-Reschid, lorsqu'il était gouverneur de Haroun-Âbâd¹, l'an 169 (785-786); on lit sur une des faces : *الخليفة المهدي مما امر به هارون*, *ابن أمير المؤمنين*, *Le khalife El-Mehdi, par l'ordre de Haroun, fils de l'émir des croyants*.

Les monnaies d'argent postérieures à l'avènement de Haroun er-Reschid (170 de l'hég. 786 de J. C.) portent les mots *الخليفة الرشيد*, *le khalife Reschid*; mais on ne lit pas ce nom sur les monnaies d'or, comme le prouve :

17° Une pièce d'or, portant à l'avvers les formules décrites dans les numéros précédents, et au revers : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé l'an 170, sans aucune mention du nom*.

Lorsque le vézir Djafar reçut du khalife la surintendance des monnaies, il y inserivit son propre nom, ainsi qu'on le voit sur plusieurs pièces d'or de l'an 171 de l'hégire. Mais le khalife El-Émin, fils de Haroun, est le premier qui ait

¹ Voyez, sur cette localité, Ét. Quatremère, *Mémoire géographique sur la Babylonie ancienne et moderne*, p. 12.

inscrit son nom sur la monnaie d'or. J'ai examiné plusieurs pièces de l'an 195 (810-811), portant les deux mots *الخليفة الامين*, le *khalife El-Émin*. Pendant le temps de la domination des Émir al-Oméra, on trouve le nom de ces usurpateurs à côté de celui des khalifes sur toutes les médailles d'or et d'argent, et cet usage dura jusqu'à l'époque où le khalife Ahmed Naçer-li-din-Allah, reprenant le pouvoir absolu, inscrivit le nom seul du khalife sur la monnaie musulmane.

On lit dans l'Histoire de Vaçif-Éfendi : « Mobammed-Émin, fils de Haroun er-Reschid, fit inscrire sur sa monnaie, dans le champ : *Dieu est mon seigneur* (رَبِّيَ اللهُ), et dans l'exergue : محمد امين بن هارون الرشيد, *Mohammed Émin, fils de Haroun er-Reschid*. Lorsqu'il nomma son fils Mouça héritier présomptif (*vely-ahd*), avec les titres de *nathék bil-hakk el-Modhaffer Billah*, « le confesseur de la vérité, le protégé de Dieu, » il fit mettre sur les monnaies la formule suivante : كل عز ومغرموسى المظفر, *Toute puissance et tout honneur à Mouça el-Modhaffer*. Telles sont les paroles de Vaçif; mais je déclare n'avoir jamais vu de monnaie avec la légende qui précède. Voici pourtant comment on pourrait en expliquer l'existence. On sait que Mamoun, dans sa lutte contre son frère Émin, feignit de vouloir faire passer la couronne sur la tête des Alides, et lui suscita un rival en la personne de Mouça, surnommé *El-Kazim* (الكاظم). Plus tard, après avoir triomphé de son frère Émin, il se débarrassa par le poison de l'imam Mouça. En se rappelant cette circonstance, on peut admettre qu'une monnaie a été frappée par l'ordre de Mamoun, en honneur et au nom de Mouça; mais c'est une simple conjecture, quel'observation n'a pas encore confirmée.

Les monnaies des souverains oméyades de l'Espagne portent sur une face : *Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé en Espagne*, puis le millésime; sur l'autre face, le nom et les titres du khalife régnant. Celles des Fathémites, d'un côté : *Il n'y a de Dieu que Dieu l'unique, il n'a pas d'associé; Mo-*

hammed est l'apôtre de Dieu, et Ali, l'ami de Dieu, وَلِيّ الله; de l'autre, le nom et les titres du souverain.

Ibn Hammad dit dans sa Chronique qu'à l'avènement des Almohades dans le Magreb, Mehdi fit battre des monnaies d'or et d'argent de forme quadrangulaire, ayant d'un côté les formules *bismillah* et *hamdillah*, et de l'autre, le nom, par ordre de succession, de tous les princes de la dynastie almohade, jusqu'au souverain qui était alors sur le trône¹. Jusqu'à l'époque de l'invasion de Timour, ces pièces furent très-répandues chez les musulmans.

L'an 358 (968-969), le Sicilien Abou'l-Huçein Djevher el-Kiatib, s'étant emparé de l'Égypte à la tête des armées de Moezz-li-din-Allah, commença (l'année suivante) la fondation du Caire (*Kahireh-Moezzieh*), et fit faire une monnaie nouvelle au nom de Moezz. L'avvers offre une légende de trois lignes; la première est ainsi conçue : *Celui qui affermit l'unité de Dieu, l'unique, l'éternel*, معز لتوحيد الله العبد; la seconde : *El-Moezz-li-din Allah, émir el-Mouminin*; la troisième : *Ce dinar a été frappé à Misr, l'an 358*. Sur le revers, on lit la formule d'usage : لا إله إلا الله محمد رسول الله أرسله; *بالهدى*, etc. Sur les dirhems de Mélik Dhaher Beybars, nom qui a été formé du mot يارس بك, le *léopard-bey*, on trouve l'image d'un léopard².

Dans les premières années de la monarchie ottomane, les monnaies en circulation étaient celles des Seldjoukides, des deux Iraks, de l'Inde, du Magreb et de l'Europe. Sultan

¹ Cf. Conde, *Mémoire cité*, p. 297; Tychsen, *Introd. in rem num. Mohammed*, p. 123. Sur le *Mehdi*, c'est-à-dire Abou Abd Allah Mohammed, fondateur de la dynastie des Almohades, voyez Aboul-Féda, *Ann. Moslem.* t. III, p. 399; *Histoire des souverains du Maghreb*, trad. par M. Beaumier, p. 141 et suiv.

² On peut voir dans l'*Égypte moderne*, de Marcel, p. 165 (Collection de l'Univers pittoresque), le fac-simile de trois monnaies de cette époque, portant sur l'exergue de l'avvers l'image grossière d'un léopard. M. Marcel, oubliant sans doute l'étymologie du nom de Beybars, affirme à tort que les armoiries de ce prince représentent un lion passant.

Orkhân-Ghazi fut le premier qui ordonna de fabriquer des pièces d'argent.

On lit dans l'histoire de Vaçif-Éfendi : « La prise de Brousse ayant accru la puissance de Sultan Orkhân (726 = 1326), dès la seconde année de son règne, il établit une organisation nouvelle et des lois somptuaires; mais il ne prit aucune mesure à l'égard des monnaies en circulation. Cependant j'ai lu dans un recueil écrit par Idris Bitlisi (originaire de Bitlis, ville d'Arménie), qu'il existe une monnaie datant du règne de ce sultan, et portant d'un côté : *الجاهد في سبيل الله السلطان أورخان*, *Celui qui combat dans la voie de Dieu, le sultan Orkhân*; de l'autre : *Frappé à Brousse*, en telle année de l'hégire. »

Malgré l'incertitude qui se révèle dans ce passage de Vaçif, il est démontré, par le témoignage de l'histoire, que sous le règne même d'Orkhân; Ala-eddin Pacha, après avoir donné ses soins à l'organisation de l'armée, fit battre monnaie. Du reste, les pièces d'argent et de cuivre de cette époque se rencontrent encore; j'en ai examiné quatorze, dont treize en argent et une en cuivre, dans la collection de Subhi-Bey-Éfendi. On lit sur une face les mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est l'apôtre de Dieu*; sur l'autre face : *أورخان خلد الله ملكه*, *Orkhân, que Dieu éternise son règne!* De même, sur la monnaie de Sultan Murad-Khân I, on lit sur une face la profession de foi (*la ilaha illa 'allah, etc.*); sur l'autre : *Murad ben Orkhân, que Dieu éternise son règne!* La monnaie de Ildirim-Bayezid-Khân (Bajazet I) présente, d'un côté, les mots : *Que Dieu éternise son règne!* puis le millésime; de l'autre : *Bayezid, fils de Murad*. Il en est de même des monnaies contemporaines de Tchélébi-Sultan-Mohammed I et de Sultan Bayezid II.

Jusqu'au règne de Sultan Mohammed Khân II, toute la monnaie ottomane était en argent. Après la prise de Constantinople, ce souverain fit faire des pièces d'or portant d'un côté : *ضارب النصر صاحب العز والنصر في البر والبحر*, *Celui qui*

frappé l'or (qui bat monnaie), le possesseur de la puissance et de la victoire, sur terre et sur mer; de l'autre côté: frappé à Constantinople, puis l'année. Cette formule resta longtemps en usage parmi les successeurs de Mohammed II; seulement, sur les pièces frappées après la prise de Tébriç, on lit les mots : *سليم شاه, Sélim-Schah.* D'après une tradition rapportée par Vaçif-Éfendi, Sultan Sélim II, à l'instigation de quelques courtisans, fit inscrire sur sa monnaie, après la conquête de Chypre (1571 de J. C.), les mots : *سلطان البرين وخاقان البحرين, Sultan des deux terres, Khakân des deux mers,* suivant ainsi l'exemple de son aïeul Sultan Sélim-Khân I, qui avait pris ce titre pour rappeler ses conquêtes en Égypte, en Arabie, dans l'Irak, en Perse, sur la Méditerranée et la mer Noire, et, en un mot, dans tant de belles contrées de l'Europe et de l'Asie. Je ne puis admettre l'assertion de Vaçif. En effet, la série entière des monnaies ottomanes, frappées soit à Constantinople, soit dans les provinces, depuis l'établissement de l'empire jusqu'à nos jours, m'a passé par les mains. Toutes ces monnaies, jusqu'au règne de Sultan Mohammed III inclusivement, sont identiques, quant à la légende, à celles de Sultan Mohammed II le Conquérant, à l'exception des pièces d'or frappées à Alep, en Égypte, et dans quelques villes du Gharb; celles-ci portent la formule : *Sultan des deux terres, Khakân des deux mers.* Il est bon de remarquer aussi que, jusqu'au règne de Mohammed III, la monnaie d'argent portait d'un côté le nom de Constantinople ou de la ville où elle avait été fabriquée; de l'autre, le nom et les titres du padischah. Ce fut ce sultan qui, le premier, fit inscrire son nom dans l'intérieur du *toughra* (chiffre impérial), sur la monnaie d'argent. Ce *toughra*, depuis longtemps en usage pour le cachet d'or du sultan, n'avait jamais paru avant cette époque sur la monnaie d'argent, et il était loin d'être aussi régulier et gracieux que le *toughra* moderne.

Les pièces d'argent de Sultan Ahmed I sont quelquefois ornées de ce chiffre, quelquefois on ne l'y trouve pas. Les

pièces d'or du même règne portent, les unes, la formule : *Sultan des deux terres*, etc. les autres, l'ancienne légende : ضارب النضر, etc. Les pièces d'argent de Mustafa I, et celles d'or et d'argent d'Osmân II, présentent toutes les mots : *Sultan des deux terres* ; mais quelques-unes n'ont pas de toughra. Ces mots se lisent sur les pièces d'or et sur quelques pièces d'argent de Sultan Murad IV ; les secondes ne sont ornées que rarement du toughra. La même observation s'applique à la monnaie de Sultan Ibrahim. La monnaie d'or de Mohammed IV porte les mots : *Sultan des deux terres*, etc. et en outre, on trouve sur les pièces d'or de cette époque, provenant des villes barbaresques, l'ancienne légende ضارب النضر, avec ou sans le chiffre impérial. Sous le règne de Sultan Süleimân II, on fabriqua des piastres du poids de 6 dirhems, avec l'inscription : *Sultan des deux terres*, etc. Il en est de même des piastres et des pièces d'or fabriquées sous Ahmed II.

Pendant le règne de Mustafa II, on perfectionna la forme du toughra, ainsi qu'on l'observe sur quelques pièces d'or de cette époque. La formule *Sultan des deux terres*, etc. était gravée sur toutes les monnaies sans exception. Sous Sultan Ahmed III, de nouveaux perfectionnements furent apportés au dessin du toughra, et en général à la fabrication des monnaies petites ou grandes¹. Sur quelques pièces d'or et d'argent, on voit d'un côté les mots *Sultan des deux terres*, etc. de l'autre le toughra. Sur quelques pièces, mais toujours en or, d'un côté le toughra, et de l'autre Constantinople, ou le nom de la ville d'où elles proviennent. Enfin, sur quelques-unes, au mot قسطنطينية est substitué le mot اسلامبول (*Islambol*), c'est-à-dire « pleine de foi. »

Les sequins, nommés *foundouk* et *zer-mahboub*², portaient

¹ Sur la législation monétaire de ce sultan, voyez Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. XIV, p. 185.

² Ces monnaies étant tombées en désuétude depuis plusieurs années, l'auteur donne sur leur valeur vénale, comparée au taux de la piastre actuelle, quelques explications étrangères à la numismatique, mais que nous ne pouvons nous dispenser de présenter à titre de renseignement et en les abrégéant. « Le foundouk pesait un dirhem, cinq grains, tandis que notre medjidiyeh d'or de cent piastres pèse deux dirhems, dix-sept grains ; mais

sur une face le chiffre impérial, et sur l'autre : *frappé à Islambol*, ou bien à Alep, à Tiflis, à Vàn, selon la provenance de la pièce. Seulement les sequins, frappés en Égypte, portaient au-dessous du toughra les mots *ضرب في مصر*, et sur le côté opposé, les mots : *Sultan des deux terres, etc.* Les grands sequins d'or de la valeur de quatre jusqu'à dix foundouks ordinaires portaient, au-dessous du toughra : *عز نصره ضرب في قسطنطينية*, *Que sa victoire soit glorifiée! frappé à Constantinople*; et sur l'autre face : *Sultan des deux terres, etc.* Jusqu'à Sultan Sélim III (1789), les monnaies conservèrent la même disposition, avec le nom *Kostantinyeh* ou *Islambol*; mais elles varièrent souvent quant au poids et au titre. Les pièces d'or de Sultan Abd-ul-Hamid (1774) se distinguent par leur beauté et leur régularité, et aussi par une modification dans la légende. D'un côté, elles ne portent que le toughra, et de l'autre *ضرب في دار السلطنة العالية*, avec la date de l'avènement du sultan.

Un mot, en finissant, sur la monnaie des khâns de Crimée. Le traité de Kaïnardjeh ayant conservé au sultan la juridiction religieuse sur les Tartares, d'après les prescriptions du Code musulman, le droit de battre monnaie et de réciter la *khotbah* (prône du vendredi) ressortait de cette stipulation, et la Russie n'y fit aucune objection. Néanmoins les khâns de Crimée parvinrent à l'éluder. Aussi chercherait-on vai-

le foundouk étant au titre de vingt-trois, tandis que le titre du medjidiyeh n'est que de vingt-deux, il en résulte que deux foundouks équivalaient à un medjidiyeh actuel. Primitivement le *zer-mahboub* avait les mêmes dimensions, le même titre, et par conséquent le même cours que le foundouk; mais plus tard, il fut considérablement altéré. Ainsi en 1146 (1733), il valait 3 piastres, 9 paras; en 1170 (1756-1757), d'après un document émané de Ismaïl-Raïf-Bey, directeur de l'hôtel des monnaies sous Sultan Mustafa, il ne valait plus que 1 piastre, 45 paras. En 1202 (1787-1788), une ordonnance impériale fixa le taux légal du foundouk et du ducat (*madjar*) à 5 piastres, et celui du *zer-mahboub* à 3 piastres $\frac{1}{2}$.» Mouradjéa d'Ohsson, qui écrivait à la fin du XVIII^e siècle, dit que le salaire des domestiques de son temps était de un *zer-mahboub*, «ce qui fait environ 72 livres tournois par an» (71 fr. 10 c.). (Voyez *Tableau de l'Empire Ottoman*, t. IV, p. 191.) Cette évaluation s'accorde assez bien avec ce que dit Djévdet des altérations subies par la monnaie de ce nom.

nement le nom d'Abd-ul-Hamid sur les monnaies tartares fabriquées après la conclusion de la paix. On y lit, au contraire, d'un côté, le nom de Sélim-Guéraï ou de Devlet-Guéraï, et de l'autre, ضرب في بغية سراي, *frappé à Bagtcheh-Séraï*. Quelques pièces de Schahin-Guéraï-Khân présentent la même disposition; mais ordinairement les pièces d'or et d'argent fabriquées à cette époque renferment le nom de ce khân entrelacé dans le toughra¹.

Le collège arménien, fondé par Samuel Moorat, rue Monsieur, n° 12, a eu sa distribution de prix le 12 août 1862. M. Reinaud, membre de l'Institut, qui présidait à la solennité, a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Quel plus beau sujet de réunion que le motif qui nous rassemble aujourd'hui ! L'intérêt qu'inspire une jeunesse, espoir de l'avenir, la satisfaction de Messieurs les directeurs et professeurs dont on proclame les succès, enfin les souvenirs que réveille le nom arménien, voilà ce qui donne à cette solennité un air de bonheur et d'empressement des plus touchants. Tout ce que je pourrais dire à cet égard, chacun se le dit à part soi. Si donc je demande un instant la parole, c'est uniquement pour rappeler quelques faits qui ne sont pas étrangers à la circonstance, et qui ne feront que confirmer les présentes dispositions.

On peut dire à bon droit que la nation arménienne est restée du petit nombre de celles dont les traditions se perdent dans la nuit des temps. Les souvenirs arméniens se rattachent au règne de Sémiramis; à l'instant où je parle, la communauté arménienne de Constantinople se dispose à publier des inscriptions assyriennes en caractères cunéiformes et en langue arménienne, lesquelles remontent à plus de mille ans avant l'ère chrétienne. Sous le rapport phy-

¹ Voyez le *fac-simile* des monnaies de Crimée dans le Voyage de Reuilly, p. 215, et les observations de Langlès, *ibid.* p. 221.

sique, aucune contrée n'a été mieux partagée que l'Arménie : fertilité du sol, variété des sites, belle conformation et caractère heureux des habitants, rien n'y manque; je me trompe : une circonstance a nui à l'Arménie, c'est le voisinage des grands centres politiques, ce qui a fait que ce riche pays a été presque de tout temps sous la domination étrangère. D'abord soumis au joug des rois de l'Assyrie, il tomba successivement sous les lois des rois de Perse et des lieutenants du grand Alexandre; il fut ensuite un sujet de lutte entre les Persans et les Romains; puis il fut subjugué par les Arabes; maintenant il est partagé entre les Turcs, les Persans et les Russes.

Les derniers beaux temps de l'Arménie furent ceux du moyen âge, pendant la période des croisades. A cette époque, les guerriers arméniens figurèrent avec honneur à côté des guerriers de l'Occident, pour la défense de la Croix. S'ils ne rétablirent pas l'indépendance nationale sur des bases larges et durables, c'est que la Providence, qui est impénétrable dans ses desseins, en avait jugé autrement.

Avec le morcellement de l'Arménie, les forces vives du pays se partagèrent, et beaucoup d'hommes entreprenants allèrent transporter leur activité ailleurs.

Maintenant l'Arménie n'est plus seulement en Arménie; elle est à Constantinople, à Smyrne, à Venise, à Paris, à Moscou, à Jérusalem, à Calcutta. Voilà l'ombre du tableau. Mais cette circonstance ne rend que plus touchante la force du caractère arménien qui lui a fait braver tous les genres d'épreuves, et qui, tandis que des nations plus puissantes n'ont laissé qu'un vague souvenir sur la terre, conserve son type primitif, et crée des sociétés de frères partout où il s'établit des groupes arméniens.

Il est vrai que les Arméniens de nos jours n'ont pas seulement un patriotisme ardent auquel viennent se joindre l'apptitude aux affaires, la persévérance, l'esprit d'ordre et d'économie. Ils possèdent une littérature nationale, une littérature qui remonte aux premiers siècles de notre ère, et qui, ayant successivement retracé les hauts faits et les malheurs de leurs

pères, éclaire leur intelligence et retrempe leur courage. Qui n'a entendu parler de cette suite non interrompue de poètes, d'historiens, d'interprètes de l'Écriture sainte, de théologiens, etc. La langue arménienne se rattache aux langues indo-européennes, et, par conséquent, a plus d'affinité avec le grec et le latin qu'avec l'hébreu et le syriaque, qui, pendant longtemps, se parlèrent dans le voisinage. Aussi la littérature arménienne se forma sous l'inspiration des chefs-d'œuvre de la Grèce. Le père des historiens arméniens, Moïse de Khorène, qui florissait dans le iv^e et le v^e siècle de notre ère, eut besoin de visiter Alexandrie, Rome, Athènes et Constantinople pour se fixer le goût. Il y a plus : certains ouvrages grecs, par exemple la Chronique d'Eusèbe, ont péri dans le texte original et n'existent plus que dans la version arménienne.

On connaît la disposition extraordinaire des Arméniens à s'assimiler toutes les langues. Or, dans ce siècle où l'on est si souvent choqué de l'esprit de légèreté et d'une prétention effrénée aux jouissances matérielles, l'amour du peuple arménien pour sa littérature est plus vif qu'il n'a jamais été. Il s'est établi des imprimeries arméniennes à Constantinople, à Venise, à Paris, à Moscou et ailleurs. En ce moment, on publie à la fois en Arménie et à Paris une collection des historiens arméniens.

Un événement qui a puissamment contribué à cette espèce de renaissance, c'est le monastère fondé, il y a un siècle et demi, dans la petite île de Saint-Lazare, auprès de Venise, par un enfant de l'Arménie, appelé *Mekhitar*, monastère dont le collège Moorat est une espèce d'annexe. Très-savant lui-même, Mekhitar inspira le goût de l'étude à tous ceux de ses compatriotes qui se mirent sous sa direction, et le monastère de Saint-Lazare ne tarda pas à devenir, par ses publications, un foyer incessant de lumière pour toutes les communautés arméniennes répandues sur la surface du globe. En 1855, l'imprimerie de Saint-Lazare obtint la médaille à la grande exposition de Paris; elle vient de recevoir la même faveur à l'exposition de Londres. Au monastère est jointe une biblio-

thèque, et cette bibliothèque, que j'ai eu le plaisir de visiter il y a quelques années, est peut-être, pour les manuscrits arméniens, le plus riche dépôt qui existe. Les Pères de Venise, quand ils entendent parler d'un ouvrage qui manque à leur collection, envoient un de leurs frères pour en faire la copie; c'est ce qui a eu lieu pour certains manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. A leur tour, les Pères s'empres- sent de faire part de leurs richesses aux établissements qui en ont besoin. Il y a quelques années, l'Académie des inscriptions ayant entrepris la publication du texte complet de la Chronique de Mathieu d'Édesse, si importante pour l'histoire des Croisades, et l'exemplaire de la Bibliothèque impériale étant défectueux, ces messieurs voulurent bien faire faire une copie de leur propre exemplaire. En ce moment, l'un des professeurs du collège Moorat est occupé à dresser un nouveau catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale. Heureux les peuples, s'ils n'avaient pas d'autre manière de communiquer entre eux!

Jeunes élèves, qui êtes venus de si loin pour trouver ici l'instruction, vous n'avez pas, ainsi que tant d'autres, une patrie à défendre et des institutions politiques à sauvegarder. Mais s'il vous manque quelque chose, et quelle est la nation à laquelle quelque chose ne manque pas? il vous reste de nombreux encouragements et une belle tâche à remplir. Vous avez à maintenir intact le nom qui vous a été transmis par vos pères; vous avez à conserver parmi vous la religion chrétienne, principal garant de votre nationalité. En effet, tout Arménien qui renoncerait au christianisme ne renoncerait-il pas, par là même, au nom arménien et aux traditions de ses ancêtres? Vous avez enfin à remplir les devoirs qui sont communs aux hommes de tous les temps et de tous les pays, la fermeté de caractère, l'activité d'esprit, l'amour du prochain, la fidélité aux engagements. En vous tenant ce langage, je suis sûr que je ne fais que répéter ce qui vous est dit chaque jour par les personnes chargées de vous diriger.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1862.

NOTICE

SUR LA LEXICOGRAPHIE HÉBRAÏQUE,

AVEC DES REMARQUES

SUR QUELQUES GRAMMAIRIENS POSTÉRIEURS

A IBN-DJANÂ'H;

PAR M. ADOLPHE NEUBAUER.

(Fin.)

Un grammairien anonyme de Jérusalem a composé huit livres de grammaire, dont l'un est probablement son dictionnaire, appelé *Al-Mouschtamil* par Moïse Ibn-Ezra. Ce grammairien avait déjà le système de deux lettres dans les racines; mais il n'est pas parvenu à la découverte des lettres molles, comme troisième radicale ¹. Il est cité aussi par Jehouda ben Bal'am ².

¹ Moïse ben Ezra (ms. Oxf. Bot. Hunt. 599, fol. 30 r^o), en parlant des progrès de la langue hébraïque, s'exprime en ces termes :

فكان أول المؤلف أبو زكريا يحيى بن داود الفاسي ثم القرطبي
كتابه في جمل النحويين الملقب باسمه حيوج وقد كان تقدم
الكلام في هذا الشأن الراس المتيقن الفيوحي وغيره لكن

Il est impossible, jusqu'à présent, de fixer rigoureusement les dates auxquelles sont nés tous ces lexicographes du x^e siècle; néanmoins on peut dire que les six premiers cités par Ibn-Ezra étaient presque contemporains. Nous aimons mieux suivre l'ordre adopté par Ibn-Ezra. Donc ce sera Dounasch ben Tamîm qui devra prendre place ici. Tout ce qu'on peut dire de cet auteur a été dit par le savant orientaliste M. Munk¹. Dounasch ou Adonim, appelé *Al-Schefalghi*², était né vers la fin du ix^e siècle, ou au commencement du x^e, à Kaïrewân; mais sa famille

غاب عن جميعهم امر اللين والانقلاب وتكلم ايضا في ذلك
رجل مقدسى في كتابه الملقب بالمشقل وكذلك لعمري لقد اشقل
على وجوه من الفوايد الا انه على رأى من كان قبله في اثبات
الافعال التناية ولا يحتسب بحرف العلة

« Le premier qui ait composé un livre sur l'ensemble de la grammaire hébraïque était Abou Zacarya Ya'hya ben Daoud, de Fez, et ensuite de Cordoue. Ce livre est appelé, comme l'auteur, 'Hayyoudj. Avant lui déjà, divers auteurs ont parlé sur ce sujet, tels que le *Fayoumi* et d'autres; mais il leur manquait la connaissance du système des lettres molles et de leur permutation. Un homme de Jérusalem a parlé aussi sur ce sujet, dans son livre appelé le *Recueil*. Par ma vie, il a compilé d'une manière très-utile; mais il a suivi toujours l'opinion de ceux qui étaient avant lui, en fixant les verbes sur deux lettres, et il ne s'est point rendu compte des lettres infirmes. »

² Cf. M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 7, note 2.

¹ *Ibid.* p. 7-23.

² Le manuscrit porte אֶלְשַׁפְּלָגִי, où le פֿ rend toujours גֿ; et on trouve à la marge de ce manuscrit, qui a été revu par un homme qui comprenait l'arabe, la lettre لا, pour indiquer que le פֿ n'est point un ج.

était originaire de Bagdad. Il a composé un lexique de l'hébreu comparé aux autres langues. Il était médecin et mathématicien, et a écrit quelques ouvrages importants sur les mathématiques, l'un d'eux à la demande d'Isma'il ben Kayim, dont il était probablement le médecin après la mort du célèbre Yiç'hak Israïli. Il a composé également un commentaire sur le livre *Yeçirah*, où il parle de ses ouvrages de mathématiques, et où il cite une explication de Yiç'hak Israïli, sans le nommer¹. Il était en relation avec

¹ Malgré les preuves fondées données par M. Munk, que le commentaire que contient le ms. de la Bibl. imp. orat. 160, ne peut pas être de Yiç'hak Israïli, M. le D^r Steinschneider (*Cat. lib. hebr. Bibliot. bodl.* col. 1118) persiste dans cette idée. Nous n'ajouterons qu'une explication, citée ailleurs au nom de Yiç'hak Israïli, et qui se trouve aussi citée dans ce commentaire (p. 66 r°); voici le passage :

ואמר אחד מחכמי תלשון כי אצל אנשי טבריא תמצא הט
והצאר והיה קורא אהלי אפרנו בט' והיה מקיים אותה כלשונה
אעפ' שהיתה כתובה ברלת' והיה קורא וידרכו את לשונם בצאר
ומקיים אותו כלשונה והיה מוטבע בקריאת אנשי טבריא

« Un grammairien a dit que le ט' et le צ' se trouvent chez les gens de Tibériade; ainsi il a lu אפרנו (*Daniel*, xi, 45), avec ט', ce qu'il a fait sentir en le prononçant, bien que ce soit écrit avec צ'. (Cf. sur ce mot, qui offre beaucoup de difficultés, l'explication très-vraisemblable de M. Reinaud, dans sa savante notice sur la Mésène et la Kharacène, tirage à part, p. 88, note 1.) Il a lu encore וידרכו avec צ', ce qu'il a fait ressortir en le prononçant; cet homme était assez habitué à la manière de lire des gens de Tibériade. » Le même passage se trouve dans ce même manuscrit, p. 96, qui est un autre commentaire sur le livre *Yeçira*. Il est probable que Yiz'hak Israïli n'a point composé de commentaire sur le livre *Yéçirah*; mais celui sur le premier chapitre de la *Genèse* portait le titre

'Hasdai¹. Une explication de Dounasch est citée par Jehouda ben Ba'am dans son commentaire sur le *Pentateuque*², et une autre par Moïse ben Ezra³.

Jehouda ben Koreïsch, de Tahort, a composé un grand dictionnaire d'après l'ordre alphabétique, qui est cité par lui dans son épître à la communauté juive de Fez⁴. Ce dernier ouvrage contient

شرح كتاب الخليفة, Commentaire sur le livre de la création, ce que les traducteurs ont rendu par *ספר יצירה*, et qu'on a confondu plus tard dans les citations. Le petit traité *ישרצו המים* en est un extrait. (Cf. M. Sen. Sachs, *Hathé'hiyah*, fasc. 1. Berlin, 1860, p. 39.) Dounasch ben Tamim ne peut pas être identique avec Yiç'hak Israël, puisque Moïse ben Ezra les cite tous deux dans son livre sur la poésie hébraïque, et il a assez l'habitude de donner les différentes dénominations des auteurs dont il parle.

¹ Cf. M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 16, note 1.

² L'explication porte sur le même mot cité de R. Tan'houn par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 23, note 1.

³ *Ibid.* p. 22, note 1.

⁴ *Epistola de studii Targum utilitate et de linguae chaldaicæ, Misticæ, Talmudicæ, Arabicæ, vocabulorum item nonnullorum Rabbincorum convenientia cum Hebræa*, texte arabe publié par MM. Bargès et Goldberg, avec une remarquable préface arabe sur la vie de Koreïsch, par le premier, et une autre préface, assez intéressante, en hébreu, par le dernier. Paris, 1857. Dans cet ouvrage, p. 43, Koreïsch, en parlant de la permutation de quelques lettres entre elles, dit ce qui suit :

ومن نظر في كتابنا الاول الذي هو جزء الف تفسير كل كلمة في
المرام اساسها على حرف الالف.....

« Quand on verra dans notre premier livre, qui est la première partie contenant tous les mots de la Bible dont les racines sont avec *aleph*, on trouvera dans le chapitre de *lamed* (c'est-à-dire le chapitre *aleph* et *lamed*) de cette partie la permutation des lettres de l'alphabet entre elles. » Il résulte de ce passage que Koreïsch a composé un grand dictionnaire, en deux parties, comme David be

une lettre où il exhorte les Juifs de Fez à ne pas négliger la lecture du *Targoum* sur le *Pentateuque* et les *Prophètes*, comme il l'avait entendu raconter par des gens venant de leur ville¹. Dans cette lettre, il expose que la langue hébraïque a beaucoup de rapport avec le syriaque, l'arabe, et même avec le persan et le berbère. C'est à ce point de vue qu'il a composé ce petit recueil, divisé en trois parties : 1° la comparaison de l'hébreu au syriaque; 2° les mots de la

Abraham. Nous ne savons pas pourquoi M. Pinsker (*Lik. Kad.* p. 108, chif. héb. note 1) avance des conjectures hasardées et suppose que le copiste aurait, par ignorance, changé חרף en חלף, et que Koreïsch ayant écrit حروف واحد, aurait fait allusion à un dictionnaire contenant des racines d'une lettre. Nous ne voulons pas nous arrêter pour réfuter de pareilles conjectures; nous disons seulement que Koreïsch ne fait jamais mention des racines d'une lettre, mais de deux lettres (p. 58), et que le copiste n'aurait pas écrit חלף, mais חרף. Nous sommes plus surpris encore de voir que M. Fürst (*Heb. und chald. Wörterbuch*, p. 554) a adopté cette conjecture de M. Pinsker, dans un passage où le sens ne laisse pas le moindre doute.

¹ Nous croyons que ces Juifs s'abstenaient de la lecture du *Targoum*, parce que les caraïtes avaient commencé le système comparatif, que les rabbanites ne voulaient point admettre. Il est probable qu'à Fez on ne connaissait pas la méthode de Sa'adyah; c'est pour cela que Koreïsch, comme rabbanite, leur a dit que leurs pères déjà n'avaient point négligé cette lecture (*Epist.* 1). N'est-il pas curieux que nous trouvions précisément un dictionnaire de cette méthode, par un caraïte de Fez, nous voulons dire David ben Abraham, et en même temps Koreïsch adressant la lettre à la communauté juive de Fez? On serait tenté d'accepter ce fait comme preuve que Koreïsch connaissait déjà la méthode de David ben Abraham, ou une méthode analogue, qu'il a trouvée juste, et qu'il a composé ce petit traité, afin que les rabbanites pussent s'instruire dans un ouvrage d'un de leurs propres sectaires.

Mischna et du *Talmud* qui se trouvent dans la Bible; 3° la ressemblance entre l'hébreu et l'arabe, soit dans les mots mêmes, soit pour les lettres formatives au commencement et à la fin des mots. A la fin de cette partie, il ne dit que quelques mots sur la comparaison avec le persan et le berbère.

Un passage du Dictionnaire où Djanâ'h cite Koreïsch au sujet d'un mot que ce dernier dit avoir entendu chez les hommes danaïtes¹ a fait supposer

¹ Cf. *Epistola*, préface hébr. par M. Goldberg, où il donne à la fin le passage du Dictionnaire de Djanâ'h : **وزعم أنه سمع الرجال الداني** « Il a pensé qu'il a entendu les danites dire.... » Si Eldad le Danite a vécu même dans le ix^e siècle, comme le prétendent quelques savants, il est sûr qu'il n'était pas le seul danite; car on parle des danites au pluriel (M. Goldberg a lu **אלרגל**; mais le manuscrit porte **אלרגאל**); d'ailleurs Dounasch, dans son commentaire sur Yeçirah, parle aussi des danites (**בני הרני**), et il est constant que Dounasch a vécu après Sa'adyah.

M. Goldberg, dans sa préface sur Koreïsch, nous a donné ce petit traité d'Eldad (p. xix-xxx), qui contient beaucoup de mots étrangers, dont, comme il est observé dans le manuscrit, R. 'Hananel aurait dit qu'on ne les comprend pas, parce que nous ne connaissons plus bien la langue. Nous croyons que ces mots sont en partie formés des autres mots hébreux, à la manière talmudique, comme de **תרוסה** le talmud forme le mot **תרם**, en prenant le **ת** comme racine; ainsi Eldad forme de **פתאם** « subitement, » **פתם** « surprendre quelqu'un » (*Ibid.* p. xxix); ou des mots formés de l'arabe, comme par exemple, **עכול** (p. xxix), probablement le mot **عكول**, court et gras, qu'il faut faire précéder du mot **והצואר**, ce mot se trouvant dans le manuscrit; **תעטיט** (p. xx) est formé de l'arabe **عط** *fudit per longum et per latum*; **הורבשה** (p. xxi) n'est peut-être que le mot arabe **حربط**, *valide tetendit*. Quant aux autres mots, si l'on était sûr de la leçon du manuscrit, on pourrait trouver également leur origine.

Des citations nombreuses du Koran et des poésies arabes dans le

à presque tous les savants modernes que Koreïsch a vécu avant Sa'adyah; mais nous n'avons pas cru cette opinion assez confirmée pour nous écarter de l'ordre d'Ibn-Ezra. M. Pinsker est allé encore plus loin pour faire de Koreïsch un caraïte, en s'appuyant sur des citations d'autres caraïtes¹, et parce que Koreïsch cite Eldad²; M. Grætz³ s'est rangé à cette idée sans fondement, en donnant encore une autre raison plus faible encore, c'est que Koreïsch se sert de l'expression : *les gens du Talmud*⁴.

livre de Koreïsch, on pourrait peut-être aussi tirer la conclusion que Koreïsch n'est pas antérieur à Sa'adyah.

¹ *Lik. Kad.* p. 107, chif. ar. Pour l'exactitude des citations caraïtes, cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 460, note.

² Il n'est point prouvé que les danites fussent des caraïtes.

³ *Geschichte der Juden*, t. V, p. 529.

⁴ *אֵהָל אֶלְתַּלְמוּד* (*Epist.* p. 43). Nous n'avons pas besoin de dire qu'une telle preuve n'est pas concluante, pour faire de Koreïsch un caraïte. Nous pourrions donner un grand nombre d'exemples où des rabbanites citent les docteurs du *Talmud* sous cette dénomination. Pour ne laisser aucun doute sur ce point, nous allons citer un exemple tiré du Dictionnaire de Djanâ'h. A la racine כדר, il dit :

כמלך עתיד לכידור פسر فيه كالمملك المعد للاستدارة ورايت
 راس ال مתיבה الفيومي رحمه الله يضيف לכידור الى כדור אלה
 ארץ רחבת ידים והו יפסר כדור בלקרה ويجعل الكاف فيه
 اصليا ويتبع في ذلك سنן אהל אל משנה

« *לכידור* (*Job*, xv, 24) a été expliqué comme un roi destiné à tournoyer. J'ai vu que Sa'adyah l'a comparé à כדור (*Is.* xxii, 18), qui signifie la roue, et il a pris le *kaf* comme appartenant à la racine du mot; il a suivi en cela la méthode des *gens de la Mischna*. » Koreïsch cite d'ailleurs, dans son ouvrage, des opinions des commentateurs caraïtes, qu'il ne réfute pas seulement, mais dont il parle

Tous les lexicographes cités jusqu'ici ont écrit en arabe, et leurs ouvrages ne pouvaient guère servir aux Juifs habitant des pays où l'on ne parlait pas

d'une manière qui laisse clairement voir qu'il n'était point caraïte. A la racine מנח (p. 31-39), il parle des anthropomorphismes employés dans la Bible à l'égard de Dieu, et il s'appuie sur le dicton du *Talmud* : « la Bible a parlé conformément au langage des hommes, » en ajoutant : *comme disaient les docteurs*. Jamais un caraïte, quelque modéré qu'il soit envers les rabbanites, ne parle des docteurs du *Talmud* autrement qu'en ces termes : « Les *ribbonin* ont dit, » comme nous l'avons fait observer pour David ben Abraham. (*Journ. asiat.* 1862, t. I, p. 381.) Koreïsch y dit en outre que quelques commentateurs ont traduit נביא par « prophète, » et עין par « preuve, » quand ces mots se rapportent à Dieu. Ainsi ils ont traduit לבו (*Gen.* VI, 6) وَشَاقَ نَبِيَّه. (Cf. M. de Sacy dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLIX, p. 77.) Or cette explication est rapportée par Yepheth (ms. de la Bibliothèque impériale, suppl. hébreu 30 a, p. 159 v), avec les mots وقال مفسر آخر, « un autre commentateur a dit, » expression qui s'applique toujours à un caraïte; car Sa'adyah, le seul commentateur rabbanite auquel Koreïsch pourrait faire allusion, le traduit par قلوبهم (éd. de Constantinople). Nous devons faire remarquer en passant que la polyglotte traduit ce mot par نبييه, ce qui prouve assez qu'elle ne renferme point la traduction pure de Sa'adyah. Le manuscrit (Bibl. imp. anc. fonds arabe 1) a pour base la traduction de Sa'adyah; mais dans beaucoup d'endroits, il contient des explications prises des autres commentaires; ainsi pour plusieurs passages, on trouve, indiquée à la marge, la traduction de Sa'adyah. Nous ne voulons pas trop étendre cette note, et nous prions le lecteur de consulter ce long article de Koreïsch, duquel il résulte clairement qu'il parle de plusieurs commentateurs, qui ne peuvent être des rabbanites; car nous n'avons pas connaissance de rabbanites ayant fait une traduction arabe de la Bible avant Sa'adyah, et heureusement nous pouvons consulter sur tous ces passages dans ce long article la traduction de Sa'adyah. L'allusion aux caraïtes devient encore plus évidente pour ceux qui placent Koreïsch avant Sa'adyah. Ce long article finit par les mots : « Si notre but, dans ce livre, était de signaler leurs explications faibles et leurs fausses traditions, nous l'aurions fait; mais notre but

cette langue. Ce sont plutôt les ouvrages de Mena'hem ben Sarouk¹ et de Dounasch ben Labrat² qui furent étudiés par les Juifs des autres pays³, ces auteurs ayant écrit en hébreu. Mena'hem était Espagnol, et le premier juif de ce pays qui ait composé un livre grammatical. Il n'admet point de racines d'une lettre, mais celles de deux lettres⁴. Il dit, à la tête de chaque racine, combien de significations elle a, et tantôt il les explique par un autre mot, tantôt il ne donne que les simples passages de la Bible, appliqués à ces explications. Il fut favorisé, pendant un certain temps, par 'Hasdaï; mais il tomba en disgrâce, et fut même jeté en prison⁵. Ce fut son adversaire Dounasch qui lui enleva l'affection de son protecteur; celui-ci composa aussi un livre de réfutations

n'est que la comparaison des langues; c'est pour cela que nous n'avons mentionné que trois exemples.»

¹ מחברת מנחם, édit. Filipowsky. Londres, 1856.

² תשובות דונש, édit. Filipowsky. Londres, 1855.

³ Ainsi Raschi ne cite que ces auteurs.

⁴ Il n'est point admissible, d'après notre opinion, que toutes les racines hébraïques puissent se réduire à deux lettres, comme l'ont avancé MM. Delitzsch et Fürst, et avant eux Salomon Pappenheim, dans son livre *Yerio'th schlomoh*; mais il est probable que les racines qui contiennent une lettre molle ou faible (אהוי) étaient primitivement de deux lettres, car autrement on ne pourrait pas bien se rendre compte de la confusion de ces racines entre elles. Quand on voit, par exemple, la racine יחל, attendre, dans beaucoup de passages, formée comme la racine חול; חול et יריר, aussi usitées l'une que l'autre, les racines avec *vav* au milieu, et les racines de lettres pareilles, confondues si souvent, on est naturellement tenté d'admettre le système de deux lettres comme réellement existant. (Cf. l'*Histoire des langues sémitiques*, par M. Renan, p. 85.)

⁵ Cf. M. Luzzatto, *Beth Ha-ogar*, fasc. 1, p. 18-36.

contre l'ouvrage de Mena'hém. Ces deux grammairiens firent école; leurs élèves se lançaient réciproquement des pamphlets écrits en vers hébraïques¹. Dounasch, d'après Ibn-Ezra, aurait déjà eu quelques notions du système trilitère de 'Hayoudj²; c'est lui aussi qui aurait introduit pour la première fois la versification hébraïque d'après la mesure arabe.

Avant de passer à l'école nouvelle de 'Hayoudj, nous mentionnerons encore un lexicographe caraïte, Abou Saïd Ha-levi ben Al-'Hassan al-Ba'ri³, qui a composé un dictionnaire abrégé du grand dictionnaire de David ben Abraham.

Abou Zacarya Ya'hya ben Daoud ou Yehouda 'Hayoudj, né à Fez, et demeurant ensuite à Cordoue, où il était le maître de Samuel ha-Naghîd, a développé pour la première fois le système trilitère dans toutes les racines des mots hébreux, en complétant les lettres qui manquent dans un mot par un *noun*, ou par les lettres quiescentes. En cela il a suivi le système des grammairiens arabes. Hayoudj a composé: 1° un livre sur les lettres molles, ou lettres de prolongation; il y traite des mots dont les racines contiennent une lettre de ce genre; 2° un traité sur

¹ Connus sous le nom de *Réponses des élèves de Mena'hém et de Dounasch*. (Cf. M. Pinsker, *Lik. Kad.* chif. héb. p. 55 et pass.) Un de ces élèves est connu sous le nom d'Ibn-Schescheth, cité par Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, comme élève de Dounasch.

² Cf. Ibn-Ezra, *Saphah berourah* (édit. Fürth, 1839), fol. 25 v°.

³ M. Pinsker, *Lik. Kad.* chif. héb. p. 119. Ce serait, d'après M. Pinsker, le fils de Yepheth.

les racines dont les deux dernières radicales sont pareilles; 3^e le Livre de la ponctuation. Ces ouvrages, écrits en arabe, furent traduits en hébreu par Moïse Gikatilia et par Abraham ben Ezra ¹. Celui-ci mentionne encore un autre ouvrage de 'Hayoudj, appelé le *Livre des parfums*, duquel Djanâ'h ne fait jamais mention ².

Pendant que cette découverte pour la grammaire hébraïque était faite en Espagne, nous trouvons un autre lexicographe, en Orient, qui a composé un lexique, rangé d'après l'ordre alphabétique de la dernière lettre radicale, comme cela est fait pour

¹ Cette traduction a été publiée par M. Dukes, avec un fragment de celle de Gikatilia, *Beitrage*, par MM. Ewald et Dukes, t. III. Une édition du texte arabe sera publiée par M. le docteur Magnus, professeur à Breslau, d'après notre copie faite sur les manuscrits d'Oxford.

² Cf. *Notice sur Aboul-Walid*, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 31 et suiv. Un ms. d'Oxford (Bod. Cod. Hunt. 155), contenant une copie du livre d'Ézéchiel, a des notes marginales, tirées des différents grammairiens, tels que Sa'adyah, Hayoudj, Djanâ'h et Ben Bal'am, d'après lesquelles on pourrait supposer que Hayoudj a en réalité composé un autre livre; car nous n'avons point trouvé de semblables explications dans les livres connus de nous. On nous permettra de citer quelques exemples :

חיֹוֹג אֵם לֹא הֵנָּה גָּרִיב לָאֵם בְּמַעֲנֵי אֵם לֹא

« חיֹוֹג אֵם (Éz. III, 6) est une expression fort étrange; car le sens est si même (לֹא אֵם לֹא). »

חיֹוֹג זֶל מְסוּכָּתָךְ חֵימָה אוֹ סְקִיפָה אוֹ מָא יִשְׁבְּהֶה מִן הַתְּזְלִיל
וּבְרָקָת יֶאֱקוֹת אֲסַפֵּר

« מְסוּכָּתָ (Éz. xxviii, 13) signifie *tente* ou *plafond*, ou toute chose qui peut servir pour ombrager. בְּרָקָת (*ibid.*), c'est une pierre précieuse jaune. »

les dictionnaires arabes. Ce lexicographe est R. Haya Gaon, fils de Scherira ¹, et son dictionnaire, écrit en arabe, porte le nom de *Compilateur* (المصنف). Ce lexique eut une meilleure fortune que celui de Sa'adyah; car il fut bientôt connu en Espagne, de sorte qu'il fut cité en divers endroits par Djanâ'h dans son Dictionnaire ², et par Ben Bal'am dans ses livres grammaticaux ³, comme aussi dans le

¹ Pour la biographie de Haya, cf. le savant article de M. Rapoport, grand rabbin à Prague, inséré dans le *Bikouré Ha'ithim* (1830), p. 79 et suiv. Scherira lui-même paraît avoir composé un dictionnaire sur la *Mischna*, comme on le verra par les citations dans le Dictionnaire de Djanâ'h.

² Dans la racine נגיד, Djanâ'h dit : وقال ر' האי ז'ל فی کتاب :
 الحوى ان نديد مشتق من لغة ال تروم مسكو نديد فكانه
 المدير للقوم

« R. Haya dit, dans le livre Al-'Havi, que נגיד, « prince, » dérive du mot du *Targoum* נגידו, qui est la traduction de משכו (*Exod.* XII, 21) « amenez; » c'est que le prince est le directeur du peuple. » Djanâ'h l'explique par נגד « en face, » comme David ben Abraham. (Voir *Journal asiatique*, 1862, t. II, p. 392.) Ce même passage est cité par Jehouda ben Bal'am (M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 34, note 1) comme tiré du livre grammatical de Haya, qui ne serait autre que le 'Havi, comme l'a supposé M. Munk. R. Haya a peut-être aussi composé un livre sur des passages difficiles dans le *Talmud*. Ainsi Djanâ'h, à la racine שכב, traduit le mot שכבים (*Osée*, VIII, 6) « brisé, » et il s'appuie sur une explication de R. Haya. Il dit : « J'ai vu dans l'explication des paroles des anciens, par R. Haya Gaon (في ششברין שמשכבין), qu'il rend le mot שמשכבין par (تفسير قول الاوليل), qui « brise le cœur de l'homme. » Une partie de ces explications est imprimée dans l'ouvrage *Kobec*. (Voyez cependant ci-après, p. 215.)

³ Cf. *Notice sur Aboul-Walid*, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 34. Des notes marginales, dans le Dictionnaire de Djanâ'h,

fragment de son commentaire sur le *Pentateuque*¹.

On ne peut pas établir si ce livre contenait aussi des règles grammaticales², ni si 'Haya n'avait pas déjà connaissance du système de 'Hayoudj³. Le 'Havi

contiennent quelques citations des petits ouvrages de Ben Bal'am. Entre autres, il se trouve un passage de R. Haya, rapporté par Ben Bal'am. Ce passage se trouve à la racine אצל, probablement du livre sur les homonymes, dont le commencement manque dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale (ancien fonds hébreu, 497). Voici ce qu'il dit :

אל אצל קאל רבי האי פי הלא אולי אנה בקרובה בית המקדש
ואל ב בני אצל

« אצל (Zach. xiv, 25). R. Haya, dans le 'Havi, dit que c'est un endroit près de Jérusalem; un autre אצל se trouve I Chr. viii, 38. »

¹ Nous n'en mentionnerons qu'une seule : ואם הניא פגיה פسر :
المفسر انتهيا وار' האי اول في الحاي معناه المنع وقال ان مثله
שמן אל יניא ראשי יריד לא ימנע عن ראשי

« הניא (Nomb. xlii, 6). Le commentateur (Sa'adyah) l'a expliqué « défendre (prohiber). » D'après Haya, dans son livre al-'Havi, ce mot signifie « refuser; » Haya dit qu'il est semblable au mot יני (Ps. cxli, 5), ce qui veut dire : « il ne sera pas refusé à ma tête. »

² Cf. ci-dessus, p. 212, note 2.

³ Nous trouvons bien des auteurs qui connaissaient déjà le système de 'Hayoudj; mais ils ne l'ont point admis. Ainsi R. Nathan, postérieur à Haya (cf. sa Biographie par M. Rapoport, *Bikouré Ha'ithim*, an. 1830), qui a composé le lexique rabbinique appelé 'Arouch, adopte encore des racines d'une lettre. De même R. Tan'houn, dans la préface de son lexique pour la *Mischna* (Oxford, Bod. Cod. Poc. 297), en parlant des raisons qui l'ont engagé à composer ce dictionnaire, dit en outre qu'on trouve dans le 'Arouch beaucoup de mots qui ne sont pas mentionnés à leur place; ainsi, par exemple,

renfermait aussi l'explication des mots talmudiques, de sorte que ce livre est un dictionnaire hébreu-talmudique; cela se confirme par un passage cité par R. Joseph, fils de Jehouda¹, dans son commentaire sur le *Cantique des cantiques*².

ואמא רבינו האיי גאון ז"ל فقد وجدناه في كتابه الذي سماه
لحاوي يستشهد بكلام العرب فقال في اصل ملاء كمال وفي
لشון רבותינו ז"ל נבראו בריות על מליאתן יעני על מלאה
والملاءة في لغة العرب هو المعونة حكى عن علي انه قال ما
قتلت عثمان ولا ملات على قتله وقد استشهد ببيت
شعر غزلي على قول רבותינו ז"ל הקולב انه ضرب من الحل
والبيت هو قول الشاعر اذ يقول

تحول خلاخل النساء ولا اري لوملة خلخالا يجول ولا قلبا
ويستشهد ايضا بالقران والحديث وרבינו סעדיה ז"ל מי
قبله في تفسيره باللغة العربية ولاجل هذا المعنى قالوا
רבותינו ז"ל כל האומר דבר חכמה ואפי' באומות העולם נקרא

dit-il: « R. Nathan a placé נשר, se détacher, dans le chapitre שר, en pensant que le *noun* est superflu, parce qu'il a trouvé ישיר au futur; תאור, dans le chapitre אן, parce que le ה n'est pas prononcé, et qu'il l'a cru superflu; enfin, il a pensé que ה,ס, הם, sont des racines d'une lettre, et תן, קח, des racines de deux lettres. » Au XIII^e siècle encore nous trouvons un certain Simon, un Allemand, qui adopte des racines d'une lettre. (Cf. M. Geiger, *Zeitschrift für jüdische Theologie*, t. V, p. 419.)

¹ D'après M. le docteur Steinschneider, identique avec Joseph ben Jehouda (disciple de Maïmonide).

² Oxf. Bod. Cod. Poc. 189, à la fin de l'ouvrage.

חכם ويجب ان تروى وذكر الدגיד נ"ע في كتاب الاستغناء مع هذا عند ما اكثر من ذكر شروحات النصارى ان ר מצליח بن البصق דיון سقلية خاطبه عند وروده من بغداد برسالة ضمنها سيرة رבינו האיי גאון ז"ל واثارة الغاضلة وذكر في جملتها ان في بعض الايام وقع في لمجلس ذكر هذا الفسוק שמן ראש אל ינו(א) ראשי فاختلفت في شرحه الحاضرون فاشار רבינו האיי ז"ל ר מצליח ان يمشى الى غاتليق النصارى يسأله عن ما عنده في شرح هذا الفسוק فانكر عليه فرأى ז"ל ان عظم ד"ר מצליח هذا الامر فانكر عليه הגאון ז"ל قائلا قد كان الابا والسلف الصالح وهم الغدوس ייבכתון على اللغات والشروح عند الملأ المتباينة حتى عند رعاة الغنم والبقرة على [ما] هو معلوم منقول فنهض اليه ז"ל وسأله وقال له انه عندهم بلسانه السرياني משחא דרשיעי לא עדי רישי(ה)

« Nous avons trouvé que Haya Gaon, dans son livre intitulé le *Compilateur*, se sert, comme preuve (pour la langue hébraïque) des expressions arabes. Ainsi il dit, à la racine מלא, qu'elle signifie *parfait*; nos docteurs disent : « les créatures ont été faites dans leur perfection (מליאתן). »

« مالا signifie en arabe l'*assistance*; ainsi on raconte que 'Ali aurait dit : « Je n'ai pas tué 'Othman, « et je n'ai pas contribué à son meurtre. » Il cite aussi pour l'explication du mot talmudique אֶחָוִיל, par une

¹ Il résulte de ce passage que le 'Havi contenait aussi des expli-

espèce d'ornement, le vers suivant d'un poëme érotique. « Les bracelets des femmes sont superbes; mais je ne vois pas chez Ramlah un bracelet qui l'entoure. » Il cite aussi le Koran et les traditions, de même qu'avant lui Sa'adyah l'a fait dans ses commentaires composés en arabe. Nos docteurs disent dans ce sens : Quiconque dit une chose scientifique, fût-il même d'une autre nation, est appelé *sage* : il faut le citer.

« Le Naghîd (Samuel) raconte aussi dans son *Livre de richesse*¹, où il parle beaucoup des commentaires chrétiens, que R. Maçlia'h Ibn Al-Bağk, juge en Sicile, à son arrivée de Bagdad, lui aurait adressé un petit traité contenant la vie et les excellentes qualités de R. Haya Gaon. Il y rapporte entre autres, qu'un jour, dans une séance, on était arrivé par hasard au verset Ps. cxli, 5, sur l'interprétation duquel les assistants n'étaient pas d'accord. Alors Haya fit signe à Maçlia'h d'aller chez le catholicos² des chrétiens, pour lui

cations sur des mots talmudiques. Ceci ressort clairement encore d'un autre passage cité par Ben Ba'am dans le traité sur les particules (ms. de la Bibliot. imp. anc. fonds héb. 497), où il dit, sur le mot לֵא « encore si, » qu'il est composé, d'après Djanâ'h, de עַם et de לֵא; R. Haya dit aussi que le mot talmudique אִפִּיל « si même » est composé de אִי et de לֵא.

¹ En hébreu ספר העשר. C'est ce passage qui a fourni à M. Munk le titre arabe dans sa Notice (*Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 223, note 1).

² On ne peut cependant pas conclure de là que Haya fût en relations d'amitié avec le catholicos, comme le suppose M. le docteur Steinschneider (*Encyclop. d'Ersch nnd Gruber*, sect. II, t. XXXI, p. 56, note 86), en mentionnant le fait de l'envoi de Maçlia'h sans donner le passage et sans indiquer le motif de cet envoi.

demander ce qui se trouvait dans ses commentaires sur ce verset. Cette mission déplut à R. Maçlia'h. Le Gaon, s'apercevant de son hésitation, le désapprouva, en disant que les pères et les anciens, qui sont les saints, consultaient pour le sens des mots et des versets les différentes nations, et jusqu'à des bergers et des pâtres, ainsi que cela est connu par la tradition.

«Maçlia'h se rendit donc auprès du catholicos, qui répondit à la question, qu'en syriaque le verset est ainsi conçu : *L'huile des impies ne passera pas sur ma tête* ¹. »

Vers la fin du x^e siècle, qu'on pourrait appeler le siècle des *grammairiens*, comme le xi^e celui des *poètes*, l'homme qui devait couronner l'édifice de Hayoudj, Ibn-Djanâ'h, vint au monde. Initié à la logique, pos-

¹ La *Peschito*, d'après l'édition de la Polyglotte, porte en effet :

ܡܥܫܐ ܕܝܡܝܢܐ ܠܐ ܝܥܒܕܐ ܕܥܝܢܐ ܕܡܥܠܐ et ainsi le traduisent les Septante et l'arabe de la Polyglotte : *l'huile des impies n'oindra pas ma tête*. Le mot עבי, dont la leçon est douteuse dans le manuscrit, ne peut être que le mot syriaque ܡܥܫܐ «passer,» ou ܡܥܝܐ «impedivit, prohibuit.» En tout cas, il est évident que l'auteur de la *Peschito* a lu dans le texte des Psaumes שֶׁמֶן רָשָׁע, où il a pris le mot רָשָׁע dans le sens de *poison*, comme *Deut.* xxix, 17. Nous trouvons aussi d'autres commentateurs juifs qui citent la traduction chrétienne de la Bible, Djanâ'h, dans son Dictionnaire, par exemple, à la racine ܪܫܐ et גלגל; et Jehouda ben Bal'am, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit: *ولقد اخطى مترجم النصارى*

في ویتגורדרו כמשפמם אז פסרה ותجمעו זלנה משתקא מן גורדר

«Le traducteur chrétien a commis une faute en prenant ויתגורדר (1 Rois, xviii, 28) dans le sens de *ils se sont rassemblés*, dérivé de גורדר (*Gen.* xlix, 18) *armée*. »

sédant parfaitement la langue arabe, Ibn-Djanâ'h composa d'abord des livres destinés à compléter et à expliquer ceux de 'Hayoudj, et ensuite il éleva un monument incomparable et durable à la grammaire et à la lexicographie hébraïques. Nous nous abstiendrons de parler de la grammaire, un célèbre orientaliste y ayant consacré un mémoire spécial¹. L'ouvrage lui-même, en outre, a été publié il y a quelque temps en hébreu, d'après la traduction de Jehoudah Ibn-Tibbon². Quant au lexique, M. Gesenius, dans son *Thesaurus linguae hebraicae*, en donne beaucoup d'extraits, sans s'occuper autrement de l'ouvrage lui-même. Nous allons donc en dire quelques mots, et citer ensuite différents passages dignes d'attention.

La préface de ce lexique est beaucoup plus courte que celle de sa grammaire, publiée par M. Munk; elle est aussi moins intéressante au point de vue de l'histoire des grammairiens; c'est tout naturel, car ce lexique, d'après les propres expressions de l'auteur, ne forme que le second volume de la grammaire; l'ouvrage entier porte le titre de *Livre d'examen*³. L'auteur commence sa préface par les paroles

¹ Notice sur Aboul-Walid Mervan Ibn-Djanâ'h et sur quelques autres grammairiens hébreux du x^e et du xi^e siècle, par M. Munk, *Journ. asiat.* 1850.

² *Sepher Harrikma*, édit. Goldberg. Francfort-sur-le-Mein, 1856.

³ كتاب التنقيح. Nous ne savons pas pourquoi M. Fürst, à la fin de son lexique (*Heb. und chald. Wörterb.* p. 562), lit التنقيح en le transcrivant ainsi avec des caractères latins. Comme le manuscrit en question (Oxf. Bodl.) est écrit avec des caractères hébraïques, on

suivantes : « Nous avons exposé dans la première partie de ce livre, qui est le *Livre des parterres émailés*, les chapitres théoriques; traitant des règles générales, des principes comparatifs et des idées grammaticales; mais ceci ne suffit pas pour qui veut pénétrer dans la science de la langue et veut s'en rendre compte; c'est pour cela que nous mentionnerons dans cette seconde partie, que nous avons appelée le *Livre des racines*, la plupart des racines. »

Il dit plus loin : « Je ne dispense point celui qui étudie cette seconde partie de l'étude de la première partie de ce livre, et non plus des autres livres¹, savoir : *l'Annotateur*², *Épître d'éveil*³, *Livre de rapprochement* et *d'aplanissement*⁴, *Livre d'accommodement*⁵, le *Livre*

ne pourrait pas supposer que le *ק* ait été changé en *פ* par un copiste, le sens du mot n'offrant point de difficulté.

¹ Ici ses autres ouvrages sont indiqués dans le même ordre que dans sa préface de la grammaire (M. Munk, *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 423), et c'est dans cet ordre qu'ils furent composés.

² *كتاب المستحق*, et en hébreu *ספר הזה שנה*, ou comme le traduit Joseph Ha-Yévani (ms. Oxf. Bod. Cod. Hunt. 161) *ספר המשיג*; il devait compléter l'ouvrage de 'Hayoudj.

³ *رسالة التنبيه*, en hébreu *ספר ההערה*, qui contient des réponses à quelques attaques contre son premier livre (cf. Ewald, *Beitrage*, p. 28). Djanâ'h y dit que ces gens n'ont pas compris les ouvrages de 'Hayoudj; c'est probablement la cause pour laquelle il a composé le livre du *rapprochement*.

⁴ *رسالة التقريب والتسهيل*, en hébreu *ספר הקירוב והישר*, qui est une espèce de commentaire sur les livres de 'Hayoudj.

⁵ *كتاب النسوية*, en hébreu *ספר ההשוואה*, qui contient des réponses à quelques attaques contre le *Moustal'hak*. Djanâ'h y dit s'être trouvé un jour dans une assemblée chez son ami Abi Souleïman ben Terakah (*טראקה*), avec des personnes qui passaient par son pays et qui faisaient contre le *Moustal'hak* des observations qu'elles

pour confondre ¹..... car il se pourrait que le lecteur cherchât un mot sous la racine correspondante sans le trouver, et il me reprocherait des omissions, lorsque le mot en question se trouve déjà indiqué dans la première partie, parmi les irrégularités de la

voulaient réunir dans un livre. Il répondit sur certains points, mais pas sur tous, ne voulant pas que quelque chose manquât par son improvisation. Il demanda à son ami, dans cette séance même, de réunir toutes les questions dans un livre; celui-ci le fit, et l'envoya à Djanâ'h. La réponse de ce dernier ne sembla pas suffire à son ami, et c'est pour cela que Djanâ'h adresse le Livre d'accommodement à ses amis, pour montrer qu'il n'est point effrayé des observations qu'on lui fait. Une première partie de cette lettre d'*Accommodement* contient ce qu'il a répondu dans l'assemblée même, l'autre porte sur les questions auxquelles il ne voulait pas répondre avant de les avoir lues. Nous ne reproduirons point ici ces différents points, car notre but n'est que de parler du lexique de Djanâ'h, et nous avons donné cette note, parce que M. Ewald n'a pas cru devoir parler de ce livre. Nous remarquerons seulement, que Djanâ'h parle dans sa lettre d'un certain Mar Samuel 'Hazan, qui paraît avoir été également en rapport avec l'auteur et Ibn Tarakah. Nous ajouterons que le *Moustal'haq* avait deux rédactions de l'auteur même. Ainsi Djanâ'h s'étonne d'une critique qui lui est adressée au sujet d'une explication qu'il avait lui-même déjà abandonnée, et remplacée, dans les nouvelles copies du *Moustal'haq*, par une autre opinion. Il poursuit: «Qu'il te suffise qu'aucun des nombreux exemplaires du *Moustal'haq* qui se trouvent à Saragosse ne renferme cette explication; seulement je l'ai retranchée de ce livre après qu'une copie était déjà dans les mains des hommes de cet endroit.» وحسبك ان نسخ مستحق بسرقة كثيرا جدا

ولا يوجد في احداها وكان اسقاطي له من الديوان بعد خروج
نخخته الى ناحية هؤلاء القوم

¹ كتاب التشوير ספר הכדלמה, en hébreu, qui était dirigé contre Samuel Nagdelah. Ce livre n'est mentionné dans aucun des livres précédents, c'est pour cela que nous le croyons composé après eux; l'auteur l'énumère aussi dans cet ordre.

langue. Ainsi, par exemple, on chercherait le mot מִמְּךָ (*Prov.* xxiv, 5) sous la racine *aleph*, *mim* et *cadé*, sans le rencontrer; car nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre *Des formations* de la première partie¹, où nous avons dit que c'est un adjectif (صفة) dans le sens de מִמְּךָ (*Nah.* II, 2), à la forme *mefá'el* avec *dagesch* dans la seconde lettre radicale, comme מִמְּלֵא (*I Chr.* xii, 15) est un adjectif dans le sens de מִלֵּא, et comme וְהַמִּכְסָה (*Lév.* ix, 19). »

Djanâ'h parle ensuite de la méthode qu'il va suivre dans son lexique. Il indiquera sous chaque racine ses différentes formes, comme verbe, substantif, etc. Il continue ainsi : « En donnant la partie (مقالة) d'*aleph* ou *beth*, etc. et dans cette partie même en donnant les chapitres (ابواب) des différentes racines, je mettrai toujours explicitement les noms des lettres; ainsi en parlant, par exemple, du chapitre אֵל, je dirai chapitre d'*aleph*, *beth* et *lam*; car sous cette dénomination sont compris beaucoup de genres de mots, comme תֵּאֵל (*Job*, xiv, 22), וַיֵּאֵל (*Lam.* II, 8), אֵל (*I Rois*, I, 43), אֵל (*Gen.* xvii, 19). Au contraire, sous la désignation אֵל, employée par les auteurs de lexiques avant moi, je me serais restreint à une seule signification déterminée de cette racine. Or, cette forme ne peut admettre plus d'une signification; cependant il y en a de plusieurs espèces dans cette racine, et si je les avais toutes résumées sous la désignation de אֵל, j'aurais commis une erreur, toutes ses significations ne pouvant être placées

¹ Voyez *Sepher Harrikma*, édit. Goldberg, p. 72.

sous cette dénomination; mais sous l'indication explicite des lettres, les diverses significations peuvent être comprises; car, en se bornant à nommer isolément les lettres, on ne peut pas s'attacher à un seul sens et exclure les autres. Voilà pourquoi je n'ai pas adopté l'indication que les autres ont choisie avant moi¹. » L'auteur dit qu'il a expliqué ce point plus clairement dans le livre *Al-Taschwir*. Il y a, dit-il, des mots de deux lettres; le *dagesch* qu'on y trouve au pluriel, ou dans la forme construite avec les pronoms, indique clairement que la racine est de la catégorie

..... اذا ترجمت اول كل باب من ابواب الـ او الـ او¹ *
 غيرهما من الحروف بقول الحرف الفلاني والحرف الفلاني مثال
 اقول اذا قلت في ترجمة بعض ابواب حرف الـ الـ والـ
 والـ..... فانما اريد الـ الجنسي والـ الجنسي والـ الجنسي.....
 وذلك ان تحت الـ والـ والـ انواع شتى منها ونفسه على
 ثابلا وياثلا حيل وحومر ومنها ابل ادني الملو ومنها ابل
 شرا اشتر..... فمن اول اختلاف هذه المعاني ترجمت الابواب
 بالحروف الجنسية لاني لو ترجمت مكان الـ والـ والـ بقولي
 ابل..... كما صنع غيري من المصنفين قبلي لكنت انما اترجم
 بنوع واحد فقط اذ لا تخلو هذه الصورة من معنى ما وفي الباب
 انواع لو اثبتتها تحت تلك الترجمة لكنت هيكل اذ لا تدخل
 كلها تحتها واما تحت الحروف الجنسية فانها داخلة اذ لا تخلو
 منها كلها واذا لا يتعلق بالحروف الجنسية معنى دون معنى ولهذا
 ما اخترت هذه الترجمة على ما ترجم به غيري ممن تقدمني

des lettres doubles, par exemple, פתח, פתח, פתח, etc. mais on ne peut pas faire cette conclusion dans tous les mots de deux lettres où se trouve ce *dagesch*. Ainsi le mot גג a toujours un *dagesch* dans le second ג, quand une lettre y est ajoutée, et cependant on ne pourrait pas dire que sa racine soit le ג doublé, car nous ne trouvons point de racine de trois lettres semblables. Le mot נו a aussi *dagesch*; néanmoins on ne pourrait pas dire que la racine a un נאנ doublé, exemple que nous ne trouvons point dans la langue hébraïque. קו aussi a *dagesch*, et la racine en est קוה. Nous trouvons d'ailleurs des mots comme חרלים (Prov. xxiv, 31), שבו, qui ont un *dagesch*, sans autre raison peut-être que pour remplacer une lettre quiescente. D'après ces exemples, il range ces sortes de mots sous l'ordre de deux lettres, afin qu'on ne puisse pas conclure de suite d'un *dagesch*, qu'un mot vient des racines des lettres doublées, ni supposer, pour les mots de deux lettres qui n'ont pas de *dagesch* au pluriel ou avec le pronom, qu'ils dérivent d'une racine des lettres faibles au milieu. L'emploi du *dagesch*, en effet, n'est pas rigoureusement réglé; on trouve, par exemple, גים, avec *dagesch*, sans que ce mot appartienne aux racines doubles, et אחים, sans *dagesch*, bien qu'il vienne de ces mêmes racines.

J'aurais classé, dit l'auteur, les mots qui prennent un *dagesch*, quand on y ajoute le pronom de la troisième personne du féminin, parmi les racines à lettres doubles, comme, par exemple, הגלה (Zach. iv, 3).

dont le singulier est גול; de même רוב, pluriel רבים, que j'aurais considéré comme racine à lettres doubles, en disant que la seconde lettre des deux semblables, comme aussi le ו quiescent, disparaît; le 'holom qui s'y trouve en serait, du reste, la preuve, comme dans חק, חקים, etc. mais d'un autre côté, j'ai trouvé ובללים avec un *dagesch*, dont la racine doit être nécessairement לול, puisque les racines de trois lettres semblables n'existent pas. Donc il n'est pas possible de décider que de tels mots soient des racines à lettres doubles, par le seul *dagesch*, si l'on n'a pas de meilleures preuves.

L'auteur dit encore que, pour les racines dont la première lettre manque, cette lettre est tantôt *noun*, tantôt *youd*; comme 'Hayoudj, il range ces mots où cette première lettre ne se rencontre jamais dans la Bible sous la racine commençant avec *noun*. Il y a des mots (continue l'auteur) dérivés des racines *saines* qui ressemblent à ceux formés des racines faibles, par exemple, ארון, ארון, אסון, tout à fait pareils à ששן, qui dérive de שוש, et à גאון, qui dérive de גאה; comme il n'y a pas de preuves suffisantes que ces premiers mots dérivent des racines faibles, il les a mis dans son Dictionnaire sous les racines saines, comme רוון (*Prov.* xiv, 28), parfaitement connu par le passage רונים (*Jug.* v, 3).

Un autre chapitre de la préface donne l'explication suivante :

Le Dictionnaire est divisé en vingt-deux chapitres (مقالة), d'après les vingt-deux lettres; les racines se

suivent selon l'ordre de l'alphabet, c'est-à-dire qu'il ne mettra pas, par exemple, אבה avant אבד, ce que les autres auteurs n'ont pas observé, et il ne les confondra pas, comme les autres l'ont fait¹. Cependant il mettra נג avant נאל; דר, comme premier mot du chapitre ד, הא avant האה; car le chapitre doit traiter le נ; la lettre redoublée est précisément la vraie lettre², et ainsi pour les autres; pour cette même raison aussi il mettra הללתיך (Ps. cxx, 164) avant הלך, et ברא avant בדר, etc. Il suivra le même ordre pour les mots dont la première et la seconde radicale sont semblables, par exemple, יין se trouvera après ים, comme s'il n'y avait qu'un *youd*; ככר se trouvera sous la racine de כר. L'auteur dit vers la fin de sa préface : « Je te présenterai les emplois de chaque racine, sa forme légère et sa forme forte, le participe actif et passif, le futur et l'infinitif, le réfléchi (*nifal*), le réciproque (*hithpaël*), et le passif (*poual* et *hofal*) et les autres dérivations, car mon but n'est pas de présenter les racines sans en donner les dérivations grammaticales. C'est pour cela que nous avons appelé ce livre le *Livre de l'examen minutieux*³. »

Tel est le contenu de la préface du lexique de notre auteur. Sa profonde connaissance de la langue arabe, et en même temps de la logique, est assez

¹ ولم يشوشها كما صنع غيرنا

² وانما فعلت ذلك لان الباب للجيم والحرف المتضاعف هو

ولذلك سمينا (נסמנא) هذا الكتاب

بكتاب التنقيح ای الדיקדוק

clairement établie par la préface de la Grammaire qu'a publiée M. Munk¹. En étudiant cette grammaire, dont la traduction hébraïque, publiée déjà, reste beaucoup au-dessous de l'original arabe, on verra que Djanâ'h ne se bornait point comme ses prédécesseurs, qui écrivaient en arabe, à la nomenclature des expressions grammaticales arabes; au contraire, il prit aussi en considération la syntaxe de la grammaire arabe². Il consulta, pour des mots difficiles, les auteurs arabes, les traductions chrétiennes de la Bible³, et enfin les livres des auteurs juifs qui lui étaient accessibles. Nous nous bornerons à donner le nom de ceux que Djanâ'h mentionne dans son Dictionnaire, ceux mentionnés dans la Grammaire se trouvant déjà à la fin de l'intéressante préface que M. Kirchheim a jointe à l'édition de sa grammaire, traduite en hébreu⁴.

¹ *Journ. asiat.* 1850.

² Dans son Dictionnaire, Djanâ'h se rapporte beaucoup aux usages des Arabes dans leur langue. Ainsi, par exemple, dans la racine גבלות : גבלות (*Exod.* xxviii, 22), dit-il, est un nom de la forme עברות, et il sert d'adjectif au mot שרשרות, comme s'il y avait מוגבלות. C'est comme chez les Arabes, qui disent قوم عدل ورضى, où la qualité est donnée par l'infinitif (قوصفت بالمصدر). Dans la racine גוש, Djanâ'h fait observer que les Hébreux réunissent deux mots qui disent la même chose, par exemple, וגוש עפר (*Job*, vii, 5), où גוש signifie aussi « poussière, » comme on le trouve dans le *Talmud*, גושיהן (*Baba-Mecia*) ; לעים צפור (*Ézéchi.* xxxix, 4), מגלת ספר (*Jér.* xxxvi, 12), et d'autres. Les Arabes font la même chose, quand ils disent رج الغبار, expression tout à fait semblable à וגוש עפר, qui est la même chose que אדמת עפר.

³ Cf. ci-dessus, p. 217, note.

⁴ *Sopher Harrikma*, par M.B. Goldberg, revu et corrigé par M. Raphaël Kirchheim. Francfort-sur-le-Mein, 1856.

Les auteurs mentionnés dans le Dictionnaire sont : Sa'adyah Gaon, tantôt avec son prénom, tantôt sous le nom de *Fayyumi*, ou simplement sous la dénomination de *Gaon*, ou sous le nom de *chef de l'école*; Jehouda ben Koreïsch¹, Dounasch ben Tamim², R. Scherira³, 'Hepheç et Samuel, chefs de

¹ A la racine שנה; cf. ci-dessus, p. 206, note.

² C'est ce nom que nous supposons dans la citation de Djanâ'h,

à la racine בראשינו מלא في معفى خط بن تمام: ראש

³ Nous ne citerons qu'un passage, dans lequel le dialecte d'Irak est cité par Scherira, qui habitait ce pays-là, pour une explication; ce que Djanâ'h fait plusieurs fois dans son Dictionnaire. Voici ce qu'il dit au mot דדרר :

וקוץ ודררר هو من اصناف الشوك وفي براسيت در' הושיע
 ודררر אילו עכביות יריד העקוב وهو الحرشى وقال ر' שרירא
 גאון في تفسير الالفاظ מי שאחוו קרדייקום דדררא هو אל דדרר
 המדכור في אל הודרה ויפאל في العراق כנגר عليه عوسج ويوکل
 داخله اراد بقوله عليه عوسج عليه شوك لان العوسج انما
 יפאל على شجر ما ذى شوك والکنגר هو الذى יפאל القنارية
 عندنا وهو ضرب من الحرشى

« 666 (Gen. III, 18) est une espèce d'épine. R. Hoschi'a l'explique dans le *Midrasch* par עכביות, « épine, » ou 'harchuf. R. Scherira Gaon dit dans ses explications sur les mots (talmudiques), que 666 (Guittin, 70 a) a la même signification que le mot biblique (Gen. III, 18); en 'Irak on le nomme cangar, plante sur laquelle se trouvent des 'auschadj, et dont on peut manger l'intérieur. Le mot عوسج veut dire « épine, » car on n'emploie ce mot que pour un arbre sur lequel il y a des épines, et cangar, c'est ce qu'on appelle chez nous (en Espagne) kinariah, et c'est une espèce de 'harchaf. » (Cf. *Lexic. arab. lat.* par M. Freytag, à la racine حرشى). Ce dernier mot est rendu une fois dans l'article cité, par 666 (خرشى).

l'école¹, R. Haya², Mena'hem ben Sarouk, Dounasch ben Labrat³, Ben Naphtali⁴, Abou'Amr ben

¹ A la racine ראה, Djanâ'h parle de l'opinion du *Talmud*, que ראה (Lév. xi, 14), et ראה (Deut. xiv, 13), sont la même chose; il continue :

وعلى هذا القول قول حفص رأس كلاً (كله) رحمة الله عليه في كتابه في شرايع وعول سموال رأس ال מחובה رضى الله عنه على ظاهر النص

«Hephez s'est appuyé, dans son livre sur *les lois*, sur cette opinion (c'est-à-dire du *Talmud*), tandis que Samuel (fils de 'Hofni), chef de l'école, s'appuie sur le verset (c'est-à-dire que ces deux noms sont différents).

² Cf. ci-dessus, p. 212, note 2.

³ A la racine שצה, notre auteur dit :

בשצה קצה قد اختلف في تفسير هذه اللفظة وانا استحسن قول بن لبراط فيه في رده على مناحم بن سרוک وهو قوله رادا عليه וגם פתר שצה חרון אף וגם חצה וחורא כמעט קצה אלהים אדירים فجنس معنى هذا ال فסوک اعنى قوله בשצה קצה بمعنى ال فסوک الذى قبله وهو بרגע קמן עזוביך

«On n'est pas d'accord sur le mot שצה (Is. liv, 5). Quant à moi, les paroles d'Ibn Labrat, en répondant à Mena'hem, me plaisent beaucoup. Ce sont וגם, etc. (Cf. Theschoubot Dounasch, édition Filipowsky, p. 20.). Il a mis en rapport le sens du verset Is. liv, 5, avec celui qui précède, ברגע, etc.»

⁴ A la racine יקה, Djanâ'h dit que יקהת (Gen. xlix, 10) est homonyme de l'arabe يقهت, qui veut dire «obéissance;» les Arabes disent اطاع «l'homme a obéi» (أطاع); il en est de même dans le mot ליקהת (Prov. xxx, 17). Le *youd*, dans ce mot, est quiescent, et sa voyelle est transférée au lamed, comme fait Ben Naphtali, dans le mot ביקרותיך (Ps. xlv, 10). Il en fait autant dans chaque mot où le *youd* a 'hirik, et où la lettre qui précède est pourvue d'un *scheva*; ainsi lit-il ליקראה (Deut. xxviii, 58). Djanâ'h dit avoir expliqué cela à la fin du second livre de son ouvrage *Al-Taschuir*.

Yakva¹, Yiç'hak Giktilah², qui était son maître, Yiç'hak ben Saoul³, et tacitement son adversaire Samuel ibn-Nagdélah (le prince), contre lequel il a composé un livre⁴. Il cite aussi quelques vers de poètes hébreux, sans les nommer⁵.

¹ À la racine **אשד**, notre auteur dit : **وليس أشد من هذا** ; **كما كان يفسر فيه بعض أهل الـدقـدق وهو أبو عمر ابن يقوى**
لان أشد كلمتان مركبتان

« **אשד** (*Deut. xxx, 2*) ne vient pas de cette racine (**אשד**), comme l'ont pensé quelques grammairiens, et parmi eux Abou 'Amr Ibn-Yakva; car ce sont deux mots composés. » Nous lisons *Yakva*, parce que Moïse ben Ezra l'a écrit **יקוא**.

² Notre auteur dit : **נפתי** (*Prov. vii, 17*), **תניף** (*Ps. lxxviii, 10*). Nous avons mentionné ces mots dans le *Mousthal'hak*, et nous avons rapporté du maître Yiç'hak ben Gikatilia, que le sens de ces mots est « humecter » **وذكرنا عن الشيخ م' يـحـقـق بن غـكـتـيـلـا ر'أ** ; **وذكرنا عن الشيخ م' يـحـقـق بن غـكـتـيـلـا ر'أ** ; dans **תניף**, sous le sens de « répandre des liquides, » et dans **נפתי** « répandre des parfums, » de même que les Arabes disent pour les bonnes odeurs **ريـأ**.

³ A la racine **ידה**, Djanâ'h rapporte l'opinion de Yiç'hak ben Saoul (**מ' שאול**), que **ידה** (*Nah. iii, 10*) devait être **יידה**; c'est le même auteur probablement que Djanâ'h appelle dans sa Grammaire Yiç'hak ben Salil (Cf. *Sepher Harrikma*, à la fin de la préface de M. Kirchheim). Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, dit des deux derniers auteurs :

و' יצחק ابن جقطله و' : יצחק بن מ' שאול اليسانيان فرسا رهان
الا ان ابن جقطله كان منها السابق والوفور حظه من العربية

« Yiç'hak Ibn Giktilah et Yiç'hak, fils de Saoul, tous deux d'Alicante, ont été les précurseurs dans la carrière (de la grammaire ou de la poésie); mais Ibn Giktilah l'emportait, et il possédait une portion abondante de l'arabe. »

⁴ Le *Kitab al-Taschwir*.

⁵ A la racine **פצל**, par exemple, il cite des vers pour démontrer que

Il est tout à fait étonnant que Djanâ'h ne parle jamais des livres des caraïtes sur la grammaire ou la lexicographie hébraïques. Probablement il n'en eut jamais connaissance, car nous ne pouvons supposer qu'un homme qui se livrait si ardemment aux études grammaticales ait porté une haine aux livres à cause des opinions religieuses de leurs auteurs. Une note marginale, dans une copie du livre d'Ézéchiël ¹, vient justifier notre hypothèse sur l'esprit tolérant de Djanâ'h ². Des livres massorétiques sont

cette racine veut dire *couper, faire une incision* (الحزّ يعنى القطع),
 وقال الشاعر رآه عناه אשר היה מכוסה ברוב עלים :
 فضلوهو حنבים

« Regarde la branche qui était couverte de masses de feuilles, les sauterelles l'ont dépouillée. »

¹ Cf. ci-dessus, p. 211, note 2.

² A la marge de ce manuscrit, on trouve ce qui suit :

قال بن جناح أول ما لا تتركه المرأة دون السنة فيا لك ممن
 منعهم نكاح الحبل ويجعلون الدليل من هذا الـفـسـوك وأبو العري
 بن زيطا لما عليهم فيه واستدل بقول الله نكحها حتى يرضى
 منكم فمن كان منكم فاسدا فليزوجها الله فإني لا أملك لأحدكم
 أن يزوجها من قبل الله تعالى يكلف ما لا يطاق فانه لو كان هذا حقا
 لوجب على غاشي زوجته أول مرة أن ينعزل عنها حتى تستبصر
 الحبل ويعود عليها وهذا كله هذيان وبدعة يقول الله فيه אשר
 لا צויתי ולא דברתי ולא עלתה על לבי

« Ibn-Djanâ'h dit : 'Anan et sa secte font erreur en défendant le commerce avec une femme enceinte, et il s'appuie sur ce verset (Ézéchi. XVIII, 6). Abou 'Ari ben Zita opine contre eux, en donnant

cités chez lui : *Le livre des voix*¹, la *Massorah Ochlah*, et un autre sous le nom de *Massorah*².

Djanâ'h aussi appelle le langage chaldaïque de la Bible le syriaque³; il fait aussi la comparaison lin-

pour preuve le verset (*Deut.* xxiv, 5) : « Il sera libre de rester un an dans sa maison, » et il est cependant possible que sa femme devienne enceinte dans cette année même. Malheur à celui qui pense que Dieu commande une chose qui n'est pas juste ! car si la chose était ainsi, il serait nécessaire, pour celui qui est récemment marié, qu'avant d'avoir de nouveau commerce avec sa femme, il s'assurât qu'elle n'est pas enceinte; tout cela est mensonge et fiction, sur lesquels Dieu dit : « Je ne l'ai pas commandé, etc. » (*Jér.* vii, 31.) Ce passage se trouve probablement dans le *Kitâb Al-Taschwir*. Anan a expliqué le mot הרים comme venant de la racine הרה « être enceinte; » on voit que les caraïtes ne sont pas exempts d'applications fausses des versets, pour soutenir leurs opinions.

¹ Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 450. Il traite comme non-sens une opinion de ce livre, d'après laquelle le *vav*, selon qu'il a *patha'h* ou *kamez*, aurait une influence sur le verbe qui serait transitif ou intransitif, comme dans וְאִמּוֹתָתָהוּ, d'où il tire la conclusion que Saül, suivant le rapporteur, s'est tué lui-même. (Cf. Ewald, *Beiträge*, p. 139.)

² A la racine כרה, notre auteur dit que 'Hayoudj a dit dans cette racine, que להכרות se trouve écrit avec כ, et qu'il faut le dériver de ויכרה; Mena'hem aussi dans son livre, a pensé qu'il est écrit avec כ. Mais nous (Djanâ'h), nous ne l'avons trouvé avec כ, ni dans une bonne copie (معنى صحیح), ni dans la *Massorah*.

³ Djanâ'h dit, à la racine כפן :

כנפה هو عندی مقلوب من السريانی اعنى من تسميتهم الجماعة
כנפה ای حشرت عروقها اليه كقوله ودלותיו שלחה לו فهو
في [الמשנה¹] כנפה وكذلك قراءة اهل العراق

« כנפה (*Éz.* xvii, 7) dérive, d'après moi, du syriaque, en intervertissant l'ordre des lettres, car en syriaque on appelle la *congrégation* כנופה. On le traduira ici : « elle (la vigne) réunira ses branches

guistique avec la langue thalmudique, et plus fréquemment avec l'arabe, dont il était parfaitement maître. Nous allons en citer quelques exemples :

« אִמָּה (*Gen.* xxi, 13); le ה, dans ce mot, désigne le féminin, et le ה, troisième radicale, est omis; la preuve de l'existence d'un ה radical dans ce mot se trouve dans le pluriel אִמָּהוֹתַי (*Gen.* xx, 17). Il me semble très-juste que la racine de אִמָּה, mère, לֵאמֹתָם (*Lam.* ii, 12)) soit aussi אִמָּה; preuve, son pluriel אִמָּהוֹרָה (*Peah*, ch. iii, m. 4); mais il est bien possible que le mot אִמָּה appartienne au chapitre précédent (c'est-à-dire sous la racine אִמָּה); car j'ai dit que le ה est paragogique dans le pluriel de la *Mischna*, comme c'est le cas chez les grammairiens arabes dans le mot اِمهات, et c'est de là qu'on a fixé la règle pour אִמָּה. »

« מֵאֵפֶל; une autre forme pour le substantif est מֵאֵפֶל (*Jos.* xxiv, 7). Les Hébreux, selon leur habitude, ajoutent à ce mot le nom de Dieu, pour exprimer, soit l'excellence, soit l'infériorité; on dit alors מֵאֵפֶלִיָּה (*Jér.* ii, 31), avec la différence que dans ce mot le פ est avec *dagesch*, et dans מֵאֵפֶל, il est sans *dagesch*. מֵאֵפֶלִיָּה, construit avec אֶרֶץ, donne le sens : un pays où l'on ne peut pas se diriger (لا يهتدى فيها). Les Arabes aussi disent فلاة غطشاء, un désert sans trace de chemin, c'est-à-dire où l'on ne peut pas se diriger; le mot غطش est semblable au mot عَش, avoir les yeux faibles, ternes. Les deux langues sont donc d'accord dans l'emploi de cette expression. »

vers lui, comme le parallélisme l'exprime. On trouve [dans la *Mischna*] כִּנְפֵה, et ici les Babyloniens lisent le mot ainsi. »

Dans la racine אפן, Djanâ'h arrive au mot אפונה (Ps. LXXXVIII, 16), et dit ce qui suit :

« Abou Zacarya range ce mot sous la racine פון, et le prend comme futur d'après la forme אקומה. Quant à moi, il me semble plus exact de dire que le mot dérive de la racine אפן, et qu'il est homonyme du mot arabe أَفَان, temps. אפון sera alors la même forme que אלוש, et le ה y est paragogique, comme celui de שכמה (Osée, VI, 9). La phrase doit se traduire : *je porterai tes frayeurs pendant un temps*. Nous voyons que le Psalmiste (Ps. LXXXVI, 16), après avoir dit « je suis faible et allant vers ma perte depuis ma jeunesse, » poursuit, d'après la règle de la transposition : « je porte tes frayeurs des temps¹. »

« אשם; nous l'avons mentionné dans le *Moustal'hak*. Il signifie péché (اثم); ainsi on appelle le sacrifice par lequel on demande à être absous de son péché, אשם (Lév. V, 18). Son verbe est ואשם (Lév. V, 23), il demandera pardon (ويستغفر); ואשם (Lév. V, 15), s'il demande pardon pour un de ses péchés. La forme du participe est אשם; ואשמים (Esd. X, 19) : ils demandent pardon pour leur péché en apportant une brebis. Une expression semblable est employée par les Arabes, تائب فلان, pour dire « tel est absous de son péché. »

لما قال أنا ضعيف وهالك من الصباء اتبع ذلك على سبيل¹ التأخير بقوله تحملت روعتك أفانا. Le *Takdim* et *Taachir* est le πρότερον et ὕστερον; Djanâ'h veut dire que le verset doit être transposé en ce sens : « Je porte les frayeurs pendant un laps de temps, puisque je vais vers ma perte depuis ma jeunesse. »

« *ביתו* signifie aussi la *femme*, par exemple, (Exod. 1, 1); les Arabes disent aussi pour la femme de quelqu'un, *بيته*. On trouve ce mot employé dans ce sens chez nos ancêtres (les docteurs du *Talmud*); ainsi le sage dit : « Je n'ai jamais appelé ma femme *אשתי*, ni mon bœuf *שורי*; mais j'ai dit pour mon bœuf *שרי*, et pour ma femme *ביתי*. »

« Le sens de *מבלקח* (*Nah.* 11, 1) est, d'après moi, une place déserte sans culture (*خربة غير عامرة*), car je le crois homonyme du mot arabe *بَلَقَ*, qui signifie « un endroit où il ne pousse pas d'arbres. » Les Arabes disent *ابلقت الباب*, *j'ai fermé la porte*. D'après cela, le *מבלקח* signifiera un *endroit désert* où il n'y a personne pour fermer la porte (*خربة غير مغلق عليها*), c'est-à-dire, personne n'y entre ni ne l'habite. Les Arabes se servent aussi de la même expression pour exprimer *j'ai ouvert la porte*, d'après la règle des significations opposées des verbes (*من الاضداد*); *מבלקח* exprimera alors une place entièrement déserte, ouverte à tout le monde (*خربة مستباحة*). »

« *גורה* (*Lév.* xvi, 22) signifie, d'après la dérivation, *séparé* (coupé) de toute vie (*مقطعة من العمران*). Quant à moi, je crois plutôt que ce mot est *unique*, et qu'il faut le comparer à son homonyme en arabe. On le traduira *مجزرة* *ارض*, qui veut dire, un *endroit sans végétation*, c'est-à-dire le désert. »

« *היום* (*Is.* lvi, 10) est rendu dans le *Targoum* par *נימין*, *dormant*. C'est un attribut applicable à l'espèce canine, car les chiens dorment toujours, de sorte que les Arabes en ont fait des proverbes : *il a cher-*

ché l'ombre comme les chiens dormants; ils disent aussi : il est plus assoupi que les chiens¹. »

« וַי (Ps. cxxxii, 12) signifie ce (هذا); on y ajoute ה, et on dit וַיָּהוּא. וַי a aussi la signification du pronom relatif אשר; par exemple (Ps. xvii, 19; Jés. xlii, 27); les Arabes disent : ذُو سَمْعَتٍ بِهِ, dans le sens de الذي, *que j'en ai entendu.* »

« וַחֲלֵתִי (Job, xxxii, 6) est l'homonyme du mot arabe زحل, qui signifie *telle chose n'est plus à sa place.* Ce mot, appliqué à une chamelle, signifie : *elle retarde dans sa marche.* Le sens du verset sera : *c'est pourquoi je suis en retard sur leurs paroles.* Les Arabes appellent Saturne زحل, c'est-à-dire, *il se retire en suivant son chemin* (لَكَثَرَةُ قَهْقَرَتِهِ). »

« חג; on peut comparer ce mot, dans ses deux significations, à l'arabe; car l'Arabe dit : 1° حَجَّ فلان, c'est à-dire, *il y est venu* (اتاه); 2° حَجَّ عَلَيْنَا فلان, c'est-à-dire, *il a fait un pas* (قدم); 3° حَجَّ الشَّيْءُ, c'est-à-dire, *la chose s'est répétée* (تكررت عليه). Le sens de חג (Ps. xlii, 5) sera : *il est venu à la maison de Dieu;* celui de חגו (Ps. cvii, 27) sera يَحْجُونَ, c'est-à-dire, *ils marchent çà et là, comme des hommes ivres.* De cette catégorie vient le mot חגגים (I Sam. xxx, 16), c'est-à-dire, *ils ont chancelé dans leur ivresse;* de là vient le mot לחגא (Is. xix, 17), *ils sont atteints par la crainte, et ils tremblent en y pensant².* »

« חמץ (Is. xxx, 24) a le sens de fermenter (الاختمار), »

¹ Cf. *Arabum proverbialia*, par M. Freytag, t. I, p. 789.

² ای انهم كانوا يكتسبون الخوف ويضطربون عند ذكرها

puisque nous ne trouvons pas pour ce mot une autre dérivation. N'étaient les préjugés de quelques hommes¹, je dirais volontiers que le mot est homonyme du mot arabe حضة, qui signifie une chose désirée, et חמץ serait alors un fourrage désiré, aimé (علف شهيا); il l'appelle désiré à cause de sa pureté, comme le verset dit à ce propos, qui a été vanné par la pelle. C'est là le meilleur sens qu'on puisse donner à ce mot, car le fourrage n'a rien à faire avec la fermentation, et on ne peut y appliquer le mot חמץ. S'il² avait traduit بعلف حوض, cela aurait été excellent et coulant. חמץ (Nomb. vi, 3) signifie le meilleur qui s'y trouve (للحموضة), car le mot est homonyme et synonyme avec le mot arabe. On dit de cette catégorie, pour la colère, יתחמץ (Ps. LXXIII,

¹ ولولا تعسف المتعسفين, il fait allusion probablement à des personnes qui l'ont blâmé à cause de son arabomanie. On observe dans plusieurs passages de son Dictionnaire qu'il se défend pour ainsi dire d'un reproche qu'on lui faisait de vouloir s'appuyer trop souvent pour l'hébreu sur l'arabe. Ainsi dans la racine נוש, il dit :
 فيها اعجب هذه الموافقة بين اللغتين وما ذكرى لما استعملته
 العرب في هذا ولا في غيره تاييدا لقولى لكن اسهل هذه
 المجازات على من لم يعرفها..... وقد جرى البحرى راس
 ال مתיבה الفيومى رحمه في سفر يצירה.....

« Je ne suis point admirateur de la concordance de ces deux langues, et je ne veux point prendre mes citations de l'arabe, ni ici, ni dans un autre endroit, comme appui pour mes explications; mais je veux seulement faciliter ces comparaisons à celui qui ne les connaît point. . . . Sa'adyah déjà a employé cette méthode de comparaison dans le livre Yécirah. (Cf. ci-dessus, p. 226, note 2.)

² Djanâ'h fait allusion à la traduction arabe par Sa'adyah.

21), que je traduis en arabe *يحمض فوادی*, c'est-à-dire, *mon cœur se met en colère*. On dit en arabe : *فلان : احض الفواد*, *il était en colère*. »

« כסס. Ce ne serait point trop recherché de dire que כסס (*Ps. LXXXI, 4*), הכסא (*Prov. VII, 20*), viennent de cette racine; ils signifieraient alors *le temps déterminé* et *le jour fixé*. Le כ et le ה, dans les deux exemples, sont superflus, comme dans אשה (*Exod. XXIX, 41*); seulement il devait y avoir un *dagesch* dans le sin, *dagesch* remplacé par la lettre quiescente. »

Dans la racine כסא, Djanâ'h donne une autre opinion; voici ce qu'il dit :

« Il est possible que הכסא (*Prov. VII, 20*) vienne de cette racine, et le כ alors est changé en ה dans le mot כסה (*Ps. LXXXI*); dans ce sens, ces mots sont semblables à l'arabe *جئت على كس الشهر*, *Je suis venu à une fin de mois* (في آخره), et à l'expression *فعلت بعده*, *J'ai fait cela après ce mois* (ذلك على كس الشهر). Le sens du verset (*Ibid.*) sera alors : *Sonnez la trompette au commencement du mois, qui est la fin (du mois précédent), au jour de notre fête, comme il est dit : Le jour de votre joie¹ et de vos assemblées, c'est-à-dire qu'il faut sonner après qu'on a fait le sacrifice. Mais comme בחדש peut se rapporter au commencement de chaque mois, le verset a ajouté ליום חגיגו, pour expliquer qu'on veut dire le commencement du septième mois, car il n'y a pas d'autre mois dont le*

¹ اضربوا بالبوق في رأس الشهر أخيرا في يوم عيدنا (le manuscrit porte, pour أخيرا, אכרא, qui ne donne pas de sens).

commencement soit une fête, si ce n'est le septième. Le ל, dans ליום, remplace le ב, comme nous l'avons expliqué dans le livre de la Grammaire¹. »

« כסוחה (Ps. LXXX, 1), כסוחים (Is. XXXIII, 12); quelques-uns disent que ce mot dérive du syriaque תכסח, couper, traduction chaldéenne de חומר (Lév. XXV, 4) mais on ne s'éloigne pas de cette explication, en faisant ce mot homonyme de l'arabe كسحت البيت بالمكسح, ce qui veut dire, j'ai balayé la maison avec un balai; כסוחים (Is. XXXIII, 12) se traduirait alors : chassé, éloigné (مطرده²). »

« ילכט (Prov. X, 8; Osée, IV, 14) se rapprochent tous les deux de l'arabe, savoir : 1° on peut les comparer à l'expression يلبط, ce qui veut dire, il sera renversé (يصرع), opinion plus vraisemblable; 2° ou bien on les compare à يتلبط, ce qui veut dire être boiteux (اسواء العرج). »

« כמריה (Job, XXXVIII, 5), d'après moi, doit s'expliquer : qui a établi ses largeurs, ses longueurs et ses limites. Ce mot est de la même forme que ומצרי (Ps. CXVI, 3), car le ר, dans ce mot, doit être avec dagesch, puisque la racine est צרר. Le mot מדה, chez les Arabes, veut dire fin, limite (الغاية), et ils disent des cieux, مدود السماوات, pour en exprimer les bornes (لغاياتها). Il faut alors traduire le passage

¹ Cf. *Sepher Harrikma*, p. 12.

² David ben Abraham, dans son *Igaron*, rapporte la même idée, en disant : كلمة كناسة فيجوز أنها لفظة من סח ויסח الذي هو قلع

« Tous ces mots (כסוחה) signifient « balayer; » mais il est possible que ces mots dérivent de la racine סח « mouvoir quelque chose de sa place. » Dans notre système, la racine de cette signification est כסח.

(Job, xxxviii, 5) : qui a fixé ses limites (می وضع مدودها).

« מכורותיהם (Gen. xlix, 5) est, d'après mon opinion (مذهبی به), homonyme avec le mot arabe بحر, ce qui veut dire une grande armée (عسکر), et ce passage doit se traduire : leur armée est l'arme de l'iniquité (سلاح الظلم بحورهم). »

« גזל ; de cette racine vient, d'après moi, le mot ולמולות (II, Rois, xxiii, 51), où le noun est remplacé par un dagesch dans le zaïn, suivant la forme ובמקבות (Is. xlii, 12), qui vient de נקבה ; il signifie les stations du soleil et de la lune. C'est un homonyme du mot arabe (منازل). Le même mot est, d'après moi, aussi מורות (Job, xxxviii, 32), où le ל est changé en ר. Les Talmudistes expliquent ces mots par les douze signes du zodiaque, dans lesquels le soleil et la lune se meuvent, et qui sont en certain rapport avec les vingt-huit stations (وهي متالفة من الدح منزلة). »

« נס (Deut. xxxiv, 7) vient, d'après moi, du sens ונסנו (Jos. viii, 5), fuir ; mais ce mot est homonyme de l'arabe نَس الخبز واللحم, le pain et la viande se sont desséchés (يبس), et نَس من العطش, desséché de soif (جف). La phrase se traduira donc : sa séve ne dessécha pas (وما نست رطوبته أي ما جفت). »

« וינאץ (Eccl. xii, 5) est aussi homonyme avec l'arabe نَس, sauf que le sad prend la place du sin dans נס (Deut. xxxiv, 7). »

« נקד (II Rois, iv, 4) est le mot arabe نَقَاد : qui possède beaucoup de brebis (صاحب غنم) ; les Arabes ap-

pellent un berger (رَاعِي). Le *Targoum* le rend aussi par מְרַא גִּירִי. De ce genre est aussi בְּנֻקְדִּים (*Amos*, 1, 1). De là le Prophète dit בֹּקֵר, c'est-à-dire, *possesseur de gros bétail* (صَاحِب بَقَر). »

« וַיִּשֶׁב veut dire *souffler*; dans la phrase וַיִּשֶׁב (*Gen.* xv, 11), il signifie *chasser*; mais c'est comme s'il disait : *Il a soufflé sur eux*. Les Arabes disent : *Le peuple a soufflé sur leurs villes, et ils se sont envolés, c'est-à-dire, ils ont été chassés*¹. On le dit aussi en hébreu (*Prov.* xxix, 8). »

« נֶשֶׁף (*Jér.* xiii, 16) signifie les *ténèbres* et l'*obscurité* (الظلام والغبس). On emploie aussi ce mot de la *nuît*, savoir, de son commencement et de sa fin; c'est ce qu'on appelle en arabe عَسْعَسَة. Quant au commencement de la nuit, comme dans le passage (*ISam.* xxx, 17), où il veut dire : « *Il les a battus du commencement de la nuit jusqu'au soir du lendemain.* » La preuve en est le mot לַמָּחָרָה, le *lendemain*. Quant à la fin de la nuit, il se trouve dans le passage (*Job*, vii, 4). Le sens dans ces passages est toujours celui de l'arabe عَسْعَسَة, car ce mot signifie en arabe le *moment* (دَقِيقَة) *des ténèbres*, au commencement et à la fin de la nuit. נֶשֶׁף est également employé pour le moment de ces deux temps. Ainsi le disent aussi les docteurs du *Talmud* (*Traité Berachoth*, p. 3 v). « Il y a deux נֶשֶׁף, celui de la nuit, quand le jour vient, et celui du jour, quand vient la nuit. »

وان كان معناه الطرد فكأنه نفخ فيها وقد تقول العرب¹
نفخ القوم في مدائنهم فطاروا أي طردوا منها

« נתנו יד (Esd. x, 19; Lam. v, 6) signifient *la soumission et l'obéissance*, ce qui s'exécute en donnant la main. Les Arabes disent aussi : « J'ai donné ma main à un tel en signe d'obéissance, et je me suis soumis¹. » On se sert aussi de l'expression נתנו יד, en parlant de Dieu (II Chr. xxx, 8), c'est-à-dire, « ils se sont soumis à lui par le repentir, ils lui ont promis obéissance et fidélité. »

« נסחף (Jér. xlvi, 15) veut dire *tomber* (مثل نפל), et la preuve, ce sont les mots qui suivent immédiatement, *et personne ne resta debout*; סחף (Prov. xxviii, 3), *descendre* (نازل), comme on dit de la rosée qui tombe sur la terre, יפל (II Sam. xvii, 12); et aussi נפלים (Jug. vii, 12), *descendre dans la vallée* (نازلي)². Le sens de סחף (Prov. xxviii, 3) est *emporter la semence* (ساحفا جارفا ای ذاهبا بالزراع). Dans le langage des docteurs du Talmud, on trouve סחפה dans le sens de *incliner*, c'est-à-dire, *il l'a incliné, dans le sens de descendre* (ای مالها معناه النزول). Ces deux exemples de סחף sont homonymes de l'arabe سحفت الريح السحاب « le vent a emporté les nuages », سحفت « j'ai ôté le poil de la peau. » Le sens de נסחף, d'après cette comparaison, sera le même que נדחף (Esth. vi, 12), *s'en aller très-vite*. »

معنى هذه الالفاظ المبايعة والانقياد وذلك يكون باعطاء اليد وفي كلام العرب اعطيت فلانا يدي بالمبايعة وخضعت

² Djanâ'h veut prouver par ces exemples que *tomber et descendre* peuvent s'exprimer par le même mot.

« ערה, orner; le mot הערות (II Rois, x, 12) vient, d'après moi, de la même racine, et signifie *diadème* (الحلى). C'est la même forme que גארה; de là vient le mot עדות (Ps. LX, 1), semblable à l'expression מכתם (Ps. xvi, 1), et il est possible que עדות (Ps. LV, 1) soit de cette catégorie, comme מכתם dérive de כתם, qui signifie *l'or*. Les Arabes appellent une partie de leur poésie *le poème d'or* (والعرب تسمى الجزء من قصايد اشعارها مذهبية). »

« ערה. Sous une autre racine et sous une autre signification, 'Hayoudj donne le mot לעות (Is. L, 4); mais moi je pense le mettre sous la même racine, comme ולבור (Eccl. vii, 1), qui vient de ברור. Je crois aussi que ועה (Eccl. viii, 5) signifie *la science de la jurisprudence* (فقه وعلم); la preuve en est le contexte avec במשפט. De même לעתים (I Chr. xii, 32) signifie *tradition et jurisprudence* (السنة والفقه); la preuve est dans ce qui suit : « pour savoir que faire de lui. » Je dis que עה (Lév. xvi, 21) signifie *un homme de science, sachant ce qu'il doit faire du bélier*¹; de même לעות pour faire comprendre à un homme pauvre d'esprit et faible en science..... De même העתים (Est. i, 13), *gens de science et de jurisprudence* (اهل العلم والفقه); la preuve est dans ce qui suit : « devant tous ceux « qui connaissent la loi. » Le mot בעתים (Dan. xi, 6) n'est pas loin de cette catégorie, et on le rendra par *des opinions heureuses et des conseils sages*. Le sens de לעות sera pour expliquer une chose après l'autre, et

¹ انه رجل فقه عارف بما يصنع بالعتود

faire savoir une parole après l'autre¹, comme il est dit : « précepte après précepte, enseignement après « enseignement (*Is.* xxviii, 10). » On peut prendre le mot לעזר de l'arabe غتت فلانا بالقول : « J'ai fait taire un tel par la parole (c'est-à-dire, « j'ai fait suivre mes « paroles l'une après l'autre, de sorte que l'autre ne « pouvait pas parler). » Ils disent aussi pour faire suivre boisson après boisson, boire une fois après l'autre غتت. »

« תענה (*Hos.* ii, 24) ; il est possible que ce mot soit homonyme de l'arabe ما عنت الأرض, « la terre « ne produirait pas ; » ainsi le sens ici sera : « la terre « produira ces choses. »

« בערבות (*Ps.* lxxviii, 5) : « ce sont les cieux. » Ils sont appelés ainsi à cause de leur beauté et de leur élévation (الجلال والارتفاع), comme le Psalmiste dit : « אבירים (*Ps.* lxxviii, 25) : « le pain des grands, » c'est-à-dire « des cieux ; » il leur attribue l'expression pain dans le psaume lxxviii, 24. Les Arabes appellent le septième ciel غربة, dénomination très-rapprochée de ערבות. Les Hébreux dérivent cette dénomination du ciel du mot תערובות (*II Rois*, xiv, 14), c'est-à-dire « les enfants des nobles et des grands » (والاجلاء واكبراء اولاد الاشراف) ; c'est un substantif de la forme תחלכות. Le *Targoum* le rend par רברביא. Le mot הערבים (*I Rois*, xvii, 4) vient peut-être de cette

فيكون معنى לעזר את יעקב لتفقيهه شيئا بعد شيء ووقتاً
بعد وقت وتعليقه قولاً بعد قول

signification, c'est-à-dire « aux nobles et grands de ce pays. »

« המערכה (I Sam. xvii, 20). On pourrait, sans aller trop loin, le faire dériver de l'arabe معركة, c'est-à-dire, « champ de bataille » (موضع القتال). ערכה (Job, xxxiii, 5) aussi est homonyme de l'arabe عاركنى « déclare-moi la guerre. » وناصينى

פאה (Deut. xxxii, 26) dérive du mot פאה, qui veut dire côté, fin, endroit (جهة وجاهات وناحية), et le sens est : je les disperserai dans le monde (اقصيهم في العالم). Les Hébreux ont fait un verbe de פאה, comme les Arabes de اقصى, قضا, pour dire : je les éloignerai (ابعدهم). Les Arabes disent aussi افق (ذهب في آفاق الارض), pour dire que quelqu'un est allé dans les différentes régions de la terre (افق), comme les Hébreux l'ont fait de פאה. »

« אפונה (Ps. lxxxviii, 16). Il ne me paraît pas invraisemblable que ce mot soit un substantif et non un verbe, homonyme de l'arabe فينة « temps, moment » (حين); c'est la forme de صيبة et قيبة. Les Arabes disent هو ياتي الغينة بعد الغينة : « Il vient d'un moment à l'autre » (الحين بعد الحين). Le א, dans אפונה, est superflu, comme dans ארגינה (Prov. xii, 19), qui est le même que רגע, comme je l'expliquerai. Le sens du verset sera alors : « j'éprouve tes terreurs à chaque moment. » Le mot כל est sous-entendu, comme dans le verset (Ps. vi, 11), « chaque

« moment (*Deut.* xxviii, 66), chaque jour et chaque nuit¹. »

« תרגלתי (*Osée*, xi, 3) est conforme au mot des anciens רגל : « quelqu'un qui a l'habitude de quelque chose » (المعتاد بالشئ), et il doit se traduire : « j'ai « habitué Éphraïm (عودت) à être pris sur mes bras... » Peut-être le sens de תרגלתי est : « je l'ai levé (رفعت), » et on traduira : « j'ai levé Éphraïm en le prenant « sur mes bras, » c'est-à-dire, « j'ai levé ses pieds de « terre, » comme le verset dit (*Exod.* xix, 4) : « je « vous ai portés sur des ailes d'aigle. » Ce mot serait alors homonyme de l'arabe قرحل النهار, c'est-à-dire, « le jour se leva » (ارتفعت). En tous cas, le ת remplace ici le ה. »

« לרויח (*Ps.* lxxvi, 12) est, d'après moi, homonyme de l'arabe رويًا, « pour une bonne odeur (الريح الطيبة), » c'est-à-dire, « nous sommes tombés dans « des malheurs comparables au feu et à la profondeur des eaux, ensuite tu nous en a retirés pour « nous entourer d'agréments, » c'est-à-dire, d'un air « propre à la respiration. »

« שוע (*Job*, xxxiv, 19) signifie un homme grand, puissant; peut-être le mot ושוע (*Is.* xxii, 5) est-il son homonyme, signifiant élévation, hauteur, et la traduction sera : « et des élévations vers les montagnes, » c'est-à-dire, « ils se sont élevés sur les montagnes. » Les Arabes emploient وشع dans le sens d'élever. »

¹ Cf. ci-dessus, p. 233, où Djanâ'h le fait dériver d'une autre forme arabe; cependant le sens reste le même.

« וחוללנו (Ps. cxxxvii, 3). Il est possible que ce mot vienne du mot arabe *ثَلَّت الشيء*, et *اثلثته* dans le sens de *détruire* (*هدمته*). Le sens serait alors comme si le Psalmiste disait : *ושאלנו מהרסנו שמחה* « et nos « détracteurs nous demandent d'être joyeux. »

Nous ne croyons pas exagérer en disant que Djanâ'h a presque épuisé la matière en fait de comparaison de l'hébreu avec l'arabe. Le peu d'exemples cités par nous, et ceux donnés par Gesenius dans son *Thesaurus* du Dictionnaire d'Ibn-Djanâ'h, montrent suffisamment comment Djanâ'h appliqua cette méthode de comparaison là où elle lui semblait quelque peu admissible; on pourrait même dire qu'il avait un faible pour la langue arabe, et lui a-t-on aussi reproché son arabomanie¹. Pour la philologie comparée de l'hébreu avec l'arabe, il ne reste donc plus rien à faire, si ce n'est la publication de deux grands Dictionnaires, savoir, ceux de David ben Abraham et d'Ibn-Djanâ'h, dont nous avons explicitement parlé; les autres dialectes sémitiques, quand ils seront connus, compléteront la matière².

Nous pouvons dire aussi qu'après Djanâ'h les lexiques n'ont d'autre valeur que celle de simples traductions ou de compilations. Son Dictionnaire

¹ Cf. ci-dessus, p. 231, note 1.

² Nous trouvons le mot *עשירי*, qu'on voit souvent en liaison avec le nombre dix, signifiant onze. Ce mot, qui a donné lieu à tant d'interprétations, a été heureusement trouvé par M. Oppert (*Journ. asiat.* 1850, t. I, p. 127), dans les inscriptions assyriennes, avec la signification de *un*.

même a été deux fois traduit en hébreu ¹. Aussi nous ne donnerons que de courtes notices sur les lexicographes qui ont succédé à Djanâ'h; nous ne nous arrêterons surtout pas longtemps sur ceux dont les ouvrages sont imprimés. Mais avant de parler des lexicographes, nous allons encore mentionner quelques grammairiens, d'après l'ordre dans lequel Ibn-Ezra les cite dans son *Meoznaïm* ².

«Après Djanâ'h, dit-il, c'est Salomon ibn-Gabirol, de Malaga, qui a composé un poëme de quatre cents lignes sur un sujet grammatical ³. Samuel le Naguïd, de Cordoue, nous a laissé le *Livre de richesse*, qui surpasse en étendue et en valeur tous les livres mentionnés ⁴. Moïse le Cohen, appelé *Ibn-Gikatilia*, de Cordoue, a expliqué les livres grammaticaux (de Hayoudj) ⁵; il y a ajouté des choses inconnues à ses prédécesseurs ⁶; il a composé en même temps un livre sur la formation du féminin des mots mas-

¹ Cf. *Journ. asiat.* 1850, t. II, p. 90.

² Édition de Venise, p. 97.

³ Une partie de ce poëme est donnée dans le dictionnaire de Par'hon.

⁴ Cf. ci-dessus, p. 216, note 1. Sa'adyah ben-Danan l'appelle père des grammairiens, אבי המדקקים.

⁵ Cf. M. Dukes, *Beitrag*, p. 181.

⁶ On trouve, en effet, dans cette traduction, beaucoup d'ajoutés de ses propres explications. Il serait trop long d'en citer quelques passages; nous ne le faisons pas, surtout, parce qu'une prochaine édition de cette traduction nous est promise par M. le professeur Magnus, à Breslau. Sur l'identité avec Moses Kohani, cité par les caraites (*Lik. Kad.* p. 120, chiff. héb.), cf. M. Geiger dans le journal *Hamazkir*. Berlin, 1861, p. 43.

culins¹. David le Juge ben Hadjer, de Grenade, s'est joint à eux; il a composé le *Livre des Rois*². Yehouda ben Bal'am, de Tolède, a fait une collection de petits traités³. Yiç'hak ben Yasos, de To-

¹ Voici comment Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque, s'exprime sur ce livre :

وانا ارشد الى تاليف صغير للجزم كثير الفائدة لابن جقطيله
رحمه في التذكير والتنايت

« Je te renverrai à un livre d'un petit volume, mais d'une grande utilité, par Ibn-Gikatilia, sur la formation du féminin de la forme masculine. » En hébreu comme en arabe, le masculin est la racine, et le féminin une branche. (Cf. *Commentaire sur Hariri*, édition de MM. Reinaud et Derenbourg, p. 367.)

² Cet auteur est appelé, dans le livre sur la poésie hébraïque, par Moïse ben Ezra, Abou Souleïman ben Mouhadjer (סוהאדר).

³ Moïse ben Ezra s'exprime dans les termes suivants sur cet auteur :

ومن قليل القول الاستاذ الحافظ الماهر الذاكِر المتفقه في آخر
عمره ابو زكريا يحيى بن بلعم الطليطلى ثم الاشبيلي صاحب
المختصات الجلية والمقتضبات النبيلة الموجودة بايدي الناس
وفي نكتها واسقط جتها وانتقى لبها واصطفى مصاصها حتى
حضرت اشيا كثيرة العذر قليل [ة] العدد من رجل كانت فيه
عصبية اُبلت بفلسفة طبعه واعتدال مزاجه لم يسم احدا من
شركه ولا من التعريض بمواضع وهمه بل الاعلان بها على اسمع
عبارة حسب ما يبدو لمن طالع تاليفه

« Parmi ceux qui ont peu parlé était le maître, d'une mémoire extraordinaire, qui a étudié le *Talmud* dans ses dernières années, Abou Zacarya (Yehouda) ben Bal'am, originaire de Tolède et demeurant à Séville. Il est auteur de belles explications et d'improvisations magnifiques, lesquelles se trouvent entre les mains des hommes. Il a largement satisfait à l'esprit, et il a évité la sécheresse; il a choisi

lède¹, a composé le *Livre des conjugaisons*², et Lévi ben Al-tabân est l'auteur du *Livre de l'introduction*. » Un disciple de ce dernier, Abou Ibrahim Yiç'hak ben Baroun, de Cordoue, poète célèbre, est, d'après Moïse ben Ezra, l'auteur du Dictionnaire hébreu, comparé à l'arabe, au syriaque, au berbère et au latin, semblable à celui de Koreïsch³. Nous devrions

la moelle et en a pris la meilleure partie, de sorte qu'il présente des choses d'une grande valeur, mais cependant en nombre minime pour un homme qui avait tant de dispositions; ses œuvres étaient imprégnées de sa philosophie naturelle et de son noble tempérament. Il n'a laissé échapper personne à son filet ni à sa critique dans les endroits où il a blâmé, de sorte qu'il s'y répand en expressions des plus crues, comme le verront ceux qui liront ses livres avec attention. » Ses livres grammaticaux sont en effet de petits livres, qui sont : 1° le *Tadjnîs*, sur les mots synonymes; 2° le *Traité des particules* (حروف المعاني), en deux parties : a, une explication des particules; b, sur les verbes qui sont formés des substantifs; 3° sur les accents toniques dans la Bible. Tous ces ouvrages sont réunis dans le manuscrit de la Bibliothèque impér., ancien fonds hébreu, 479. (Cf. sur ce manuscrit M. Derenbourg, *Zeitschrift für jüdische Theologie*, par M. Geiger, t. V, p. 408, et M. Dukes, *Orient*, 1843, p. 170.) Nous connaissons maintenant aussi le commentaire sur le *Pentateuque*, par Ben Ba'lam (cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 452); Moïse ben Ezra, dans son livre sur la poésie hébraïque (p. 139 r°), cite encore un livre de cet auteur, où il réunit l'explication de la plupart des merveilles et des prophéties qui se trouvent dans la Bible (ولابو زكريا بن).

بعدم رحه تاليف جمع بها اكثر المعجزات التوروية والنبوات)

¹ Appelé aussi *Ibn-Kostar*, ce que Oseïba a écrit *Sohtar*. (Cf. M. le docteur Steinschneider, *Morgenländische Zeitschrift*, t. IX, p. 838.)

² Nous avons traduit הוצרפים comme le mot arabe التصاريق.

³ Cf. *Catalogus libr. hebr. in Bibl. Bodl.* par M. le docteur Steinschneider, col. 1335. Ce Dictionnaire est appelé الموازنة « la balance. » D'après Moïse ben Ezra, son Dictionnaire était supérieur à celui de Donnassch ben Tamim; il dit : « Donnassch n'a pas atteint la hau-

peut-être placer ici le lexicographe caraïte 'Ali ben Soleïman, qui a fait un abrégé du dictionnaire de David ben Abraham d'après l'abrégé de ce dictionnaire, par Abou Saïd¹.

Abraham Ibn Ezra mérite aussi une place parmi les grammairiens; il a composé plusieurs ouvrages sur ce sujet². Yiç'hak Halevi, fils d'Éléazar, est l'auteur d'un ouvrage grammatical intitulé *Le Parterre émaillé*³, et d'un autre appelé *La Langue choisie*⁴. D'un passage du premier livre il résulterait que le célèbre poète Yehouda Al'harizi a aussi composé un livre sur la grammaire, intitulé : *L'Introduction à la langue hébraïque*⁵. Salomon Par'hon, de Kal'ah

teur de cet homme, comme le verra celui qui lira ces deux lexiques (تاليفهما). Nous ne savons pas pourquoi M. Steinschneider s'étonne de ce mot, et y met sic. Abou Ibrahim ben Baroun est encore compté parmi les grammairiens les plus célèbres dans le commentaire du *Cantique des cantiques*, par Joseph ben Yehouda (ms. Oxford Bod. Poc. 189).

¹ *Likoute Kad.* par M. Pinsker, p. 175-215, chif. hébr.

² *Moznaïm, Ça'hoth et Sephath yether.*

³ *Sepher Harrikma* (ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, 50).

⁴ *Sephath Yether* (ms. Oxf. Bodl. Hunt. 477); son premier ouvrage y est déjà mentionné. Tous les deux étaient faits pour son élève Ahron ben Abraham.

⁵ Il dit, p. 78 (anc. fonds 50) : כּבּר אסּף הַחכּם ר' יְהוּדָה בֶּן : שְׁלֹמֹה חֲרִיזִי נֶעַ הַפְעָלִים אֲשֶׁר עֲנִינֵיהֶם שׁוּיִם וְעִקְרֵיהֶם שׁוּנִים בְּסֵפֶר הַמְּבֹאֵל לְלִשׁוֹן קֹדֶשׁ

« Yehouda, fils de Salomon 'Harizi, a déjà fait une collection des verbes synonymes et non homonymes dans son livre : *L'Introduction à la langue hébraïque.* »

(1160), a fait un extrait en hébreu¹ du Dictionnaire d'Ibn Djan'âh, en y ajoutant des explications des autres commentateurs; il l'écrivit à Salerne, à l'usage des Juifs du pays, qui ne pouvaient se servir des ouvrages en arabe, et n'avaient que le recueil de Mena'hem.

Nous mentionnerons en passant deux grammairiens d'une certaine importance : Jacob Tam, petit-fils du célèbre Raschi, qui a composé le *Livre de la Réconciliation*², pour justifier Mena'hem contre les attaques de Dounasch; Jacob ben Éléazar, poète remarquable et souvent cité par David Kam'hi, dont nous allons parler. La famille Kam'hi est célèbre pour la linguistique hébraïque, de même que les Tibbon l'étaient comme traducteurs de l'arabe en hébreu. Joseph Kam'hi, de Narbonne, a composé un ouvrage grammatical appelé *Livre de mémoire*³. Son fils, David, connu sous le nom de *Redak*, fut maître d'école en Provence; sa Grammaire et son Dictionnaire, écrits en hébreu, ont fait négliger les ouvrages de Djanâ'h, comme celui de Mena'hem dans son temps a éclipsé les œuvres de ses prédécesseurs, qui ont écrit en arabe. David, lui-même, ne savait pas beaucoup d'arabe, et il s'appuie toujours, dans ses comparaisons, sur l'autorité de son père. En

¹ *Sal. Ab. Parchon Aragonensis Lexicon hebraicum*, ed. S. G. Stern. Posonii, 1844.

² *Hachraoth Rabbenou Tam*, publié par M. Filipowski, avec le livre *Réponse de Dounasch*. London, 1855.

³ *Sepher Hazikaron*. (Cf. M. Lebrecht dans la préface de l'édition du Dictionnaire de Kam'hi. Berlin, 1847, p. 25.)

effet, on ne peut pas dire que David ait fait beaucoup d'innovations, ni pour la grammaire, ni pour la lexicographie; mais ses ouvrages gagnèrent d'autant plus de réputation que la langue arabe n'était plus si répandue parmi les Juifs, qui s'étaient fixés dans d'autres pays, tels que la France, l'Italie, l'Allemagne, etc. Ces livres sont : le livre de grammaire (ספר סכלול), un dictionnaire et un traité sur la ponctuation¹ (עט סופר); il a composé, en outre, des commentaires sur la Bible, qui contiennent beaucoup de remarques grammaticales, comme ceux de Raschi, d'Ibn-Ezra et d'autres exégètes. Son frère, Moïse, est auteur de plusieurs ouvrages purement grammaticaux². A dater de l'époque des Kam'hi, nous voyons se produire un grand nombre de grammaires et de lexiques, mais qui sont presque la répétition et l'abrégé des précédents. Ces lexiques sont en différentes langues, en arabe, en français³, en italien, en allemand; ce sont, à vrai dire, de simples vocabulaires. Une autre branche de lexicographie, comme celle sur le *Talmud*, par Nathan⁴,

¹ A la marge d'une copie de la Bible, ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, n° 5; cf. M. Dukes dans le journal intitulé *der Orient*, 1847, p. 442.

² Cf. le savant article de M. Geiger, sur les Kam'hi, dans le recueil hébreu *Ofar Ne'hamd*, 1 liv. Vienne, 1856.

³ Ms. de la Biblioth. impér. anc. fonds, 485; il y a un vocabulaire hébreu-provençal pour les prophètes postérieurs et les hagiographes; ancien fonds, 486; un Dictionnaire hébreu-français, postérieur au vocabulaire mentionné. On pourrait en tirer peut-être quelque profit pour les études de la langue provençale.

⁴ 'Arouch, dont il y a plusieurs éditions.

et 'Tau'houm de Jérusalem, sur la *Mischna*¹, n'appartient pas à notre sujet, pas plus que les ouvrages sur les synonymes, sur la théorie des rimes dans les poèmes, comme l'ouvrage *Imré Noasch*, par Salomon ben Meschoulam².

Nous allons ajouter quelques mots sur un Dictionnaire que nous avons déjà mentionné³, le *Menorath hamaor*, de Joseph ben David Hâ-yevani (le Grec), dédié à son protecteur Élias, fils de 'Hanel. Ce Dictionnaire, comme nous l'avons déjà dit, contient dans sa préface des explications mystiques sur la dénomination des lettres; suivent les règles grammaticales, puis le Dictionnaire⁴, d'après l'ordre alphabétique. C'est une belle compilation, non-seulement de différents lexiques, mais aussi de commentaires, dont nous trouvons rarement quelques citations, comme ceux de Samuel le Naguïd, d'un certain Moïse, fils de Schescheth⁵, de Moïse ben Ezra, de Samuel ben Tibbon et d'autres. Malheureusement l'exemplaire que possède la bibliothèque d'Oxford n'est point complet; il ne va que jusqu'au milieu de la lettre ן.

Un autre Dictionnaire, basé tout à fait sur la logique, mérite aussi notre attention. Joseph ben Kaspi (1330), qui s'occupait de philosophie, et particu-

¹ *Al-mourchid Al-kafi*. (Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 443, note.)

² Ms. Oxf. Bodl. Poc. 52.

³ Cf. *Journ. asiat.* 1861, t. II, p. 456, note 2.

⁴ M. Dukes en a donné des extraits dans le *journal der Orient*, 1847, p. 486. (Cf. M. Steinschneider, *Jewish literature*, p. 140.)

⁵ C'est peut-être l'élève de Dounasch.

lièrement de la logique, sur laquelle il a fait un livre, a voulu traiter la langue d'après cette science. C'est faute de cette science, dit-il dans sa courte préface, que Djanâ'h, Kam'hi, et même Ibn-Ezra, se sont trompés dans leurs ouvrages. Il conseille à celui qui veut étudier la langue hébraïque de s'appliquer à ses trois ouvrages, savoir : 1° l'abrégé de la logique, appelé צרור הכסף « sac d'argent¹; » 2° sur les règles de la langue hébraïque, appelées רתוקות כסף « les chaînes d'argent; » 3° le Dictionnaire appelé שרשרות כסף « les chaînettes d'argent². » Le système sur lequel il base son Dictionnaire est que chaque racine n'a qu'une signification principale; les autres n'en sont que des parties ou des dérivations (סוג)³. Cette méthode n'est pas facile, et l'auteur, très-souvent, est forcé d'avoir recours à des explications minutieuses, comme on verra par le peu d'exemples que nous allons donner de son vaste ouvrage⁴.

Il dit, à la racine אה, qu'elle signifie *lier des choses l'une à l'autre* (חבור דברים מקצתן לקצתן). De là la signification *frère*; les bêtes qu'on est habitué à voir toujours en société entre elles, sont appelées אחים (Is. xiii, 21); on appelle l'endroit où les bêtes man-

¹ Ms. de la Biblioth. impér. or. 100 et 109.

² Ms. de la Biblioth. impér. or. 202.

³ Contrairement à Ibn-Djanâ'h dans sa préface. (Cf. ci-dessus p. 221.)

⁴ M. Dukes a publié plusieurs extraits du texte dans le journal *Der Orient*, 1847, p. 482. Nous nous contenterons de donner seulement des traductions de quelques autres articles nécessaires pour faire comprendre le système de Kaspi.

gent en commun אָהוּ (*Gen.* xli, 18), *prairie*; l'endroit près du feu, où les hommes se réunissent, porte le nom de אָה (*Jér.* xxxvi, 22), *foyer*. Les linguistes sont d'accord pour dire que le nombre *un* s'appelle אָהד, parce que tous les autres nombres ne sont que l'addition du nombre *un* (וְאֵין מִסְפָּר רַק קְבוּץ); on dit, pour signe d'exclamation, הָאָה (*Ps.* xl, 16), parce que les hommes ont l'habitude de s'inviter l'un l'autre, et de se réjouir en société; on dit aussi de celui qui s'attache à un péché quelconque, אָה (*Éz.* xviii, 10). A la racine אָבֵל¹, l'auteur dit qu'il faut ranger cette racine sous une des classes de la signification de *perte* et d'*enlèvement* (סוּג הַהֶפְסֵד), au moyen de subtilités de raisonnements (הַדְיוּקִים הַדְקִים); אָבֵל, comme *tristesse*, parce que celui qui est en deuil perd beaucoup (de sa bonne mine ou de ses forces corporelles); אָבֵל (*Osée*, iv, 3), en parlant de la terre; וְאָבֵל (*Lam.* ii, 8), des murs, n'est autre chose qu'une espèce de perte qui arrête le développement (כָּל זֶה מַעֲנִין הַהֶעֱדָר מִתַּנְגֵּד) (לקִנְיָן וּמִצִּיאָוֹה). La preuve est l'expression נָבֵלָה אָבֵלָה (*Is.* xxiv, 4), où נָבֵל veut dire perdre quelque chose, comme on dit d'une feuille qui se flétrit נָבֵל (*Jér.* viii, 13); on se sert pour l'âme aussi de cette racine (*Job*, xiv, 22); car le mot נָפֵשׁ a plusieurs sens et exprime des facultés² de différente nature; on dit : l'âme *perd* et *s'amoindrit* (תִּפְסֹד וְהֶעֱדָר). Peut-être est-ce

¹ Ibn-Djanā'h prend la même racine pour prouver le contraire. (Cf. ci-dessus p. 221.)

² Cf. M. Munk, *Guide des Égards*, t. I, p. 146 et suiv.

de là qu'on a employé, pour une phrase où la négation est enlevée, le mot אכל (*Gen.* xvii, 19); car le sens est là, comme si Dieu disait : « Je ne pense pas à Ismaël, le fils de Hagar, mais à celui de Sara. »

Kaspi commence le ג avec la racine גנג, qui a, d'après lui, la signification de *hauteur* (גבהות ורוממות), comme la racine גאה; de là le mot גגו (*Exod.* xxx, 3), *son toit*; le *dagesch* dans le second *guimel* remplace le troisième; car il serait trop dur de prononcer trois lettres pareilles¹.

Au ד, qui commence par la racine דדר, Kaspi dit qu'on en trouve un substantif, דריה (*Prov.* v, 19), qui signifie *mamelles*; mais il ne peut pas trouver la signification primitive, et il ne sait que faire de ce mot. Kaspi n'admet point de racines quinquelitères, comme Kam'hi, son prédécesseur; il dit, à la fin de la racine א, que les racines quadrilitères mêmes sont très-rares; car ne vaut-il pas mieux prendre אכנט (*Exod.* xxviii, 4) de la racine בנט, et l'*aleph*, comme paragogique? A plus forte raison il faut prendre ארגו (*I Sam.* vi, 8) de la racine רגו, puisqu'elle existe en hébreu².

Nous finirons notre notice par un lexicographe qui vivait vers la fin du xv^e siècle. Sa'adyah ibn Danân, fils de Maïmoun³, a composé un Dictionnaire hé-

¹ On trouve tout à fait le contraire chez Ibn-Djanâ'h. (Cf. ci-dessus p. 225.)

² Il dit que ce mot dérive de רגו « trembler, » parce qu'on met dans la boîte (ארגו) des choses précieuses, qu'on tremble de perdre.

³ Il est étranger à la famille du célèbre Maïmonide; il cite celui-ci sous la dénomination السنين ر' משה ז"ל.

breu en arabe¹, lequel a encore une certaine valeur d'originalité. Les articles sont très-courts, et ont plutôt l'apparence d'une compilation; cependant on y trouve beaucoup d'explications ingénieuses. Ce Dictionnaire est précédé d'une petite grammaire en arabe, et d'un chapitre sur la versification hébraïque en arabe et en hébreu. Sa'adyah semble avoir pris pour modèle Samuel le Naguïd², sans oublier cependant le respect dû à Ibn-Djanâ'h. Ibn-Danân connaissait aussi le Dictionnaire d'Ibn-Kaspi, et il cite des explications des commentateurs et des grammairiens avant lui, tels que Sa'adyah et Haya Gaon, 'Hayoudj, Djanâ'h, Samuel le Prince, Jehouda Halévi³, Ibn-Ezra; Maïmonide, Na'hmanide, Abraham bar 'Hiya⁴, Salomon ben Aziz⁵ et Joseph ben 'Aknin⁶.

¹ Ms. Oxf. Bodl. 612.

² Il l'appelle père des grammairiens.

³ Il dit à la racine מחר :

ويقال للزمان البعيد كي يسألك بذكر مחר ونعم ما زعم ر'
يهודה הלוי ז"ל ان حقيقة هذه الكلمة مآخر

«*مחר* signifie un temps éloigné, par exemple, *Exod.* xiii, 14. L'explication de Yehouda Halévi, que ce mot doit être *مآخر* «plus tard,» est excellente.

⁴ A la racine בחר, on lit dans le Dictionnaire ce qui suit :

בחר خلاء واستوحاش ونعم ما قال ر' أبراهם בר חייה ז"ל انها
كلمة مركبة من בו وهوا وهو اسم الصورة وعلى رأى العجيج يترجم
فسوق وهארץ היתה תהו ובחר والعالم السفلى كان هيولى وصورة

Nous ne reproduirons qu'un seul article de ce Dictionnaire, lequel est très-riche en citations. A la racine **מר**, on lit ce qui suit :

מר דרור המסק قال סעדיה قد اختلف المفسرون في مר
 درور اختلافا عظيما فايو الوليد ^أل يقول لو كان مר المسك
 لم يقل النص اريتى موري لان المسك لا يجمع من الشمار
 و^أ اكرههم ابن عودا ^أل قال انه المر الاحمر ولما صاحب بين

ولذلك رسمنا اصله בהו فان بحسب هذا التفسير الحقيقي لا يكون
 اصله בהה

« **מר** signifie « désert » et « désolé. » L'explication d'Abraham, fils de 'Hiya, que ce mot est composé de **בו** « en lui, » et **הוא** « est, » est excellente; ce serait alors la dénomination pour la *forme*. Suivant cette opinion très-juste, le verset *Gen.* 1, 2 doit être traduit : « Et le monde inférieur était matière et forme »; c'est pour cela que nous avons indiqué ce mot sous la racine **בהו**; car, d'après cette explication vraie, sa racine ne pourrait être **בהה**. »

ובחי שלמים ור שלמה ابن عزيز ^أل ترجم ذبح كمال على ما
 قالوا ^أل שלום למזבח לכהנים לבעלים

« **שלמים** (*Lév.* xvii, 5) Salomon ibn-'Aziz le traduit : « sacrifice parfait, » comme les docteurs l'ont expliqué : « digne de l'autel, des prêtres, de ceux qui apportent ce sacrifice. »

° Nous ne voulons pas discuter ici si ce Joseph est le même que le célèbre disciple du Maïmonide. M. Munk (*Notice sur Joseph ben Jehouda, Journ. asiat.* 1842, t. II) suppose que ce sont deux personnes différentes qui portaient le même nom, et qu'on a confondues plus tard. M. le D^r Steinschneider (*Cat. libr. hebr. in Bibliot. Bodl.* colonne 1441) les identifie. Nous adhérons à l'opinion de M. Munk, et nous aurons peut-être occasion ailleurs d'ajouter quelques preuves à celles que M. Munk a données dans la notice savante que nous venons de citer, p. 10, note.

musc des arbres. Ibn-Ezra dit que c'est la myrrhe rouge. Mais comme il a établi une relation entre le mot hébreu et l'arabe, et comme il n'y a point d'affinité entre la myrrhe et le piment (בשם), ces deux espèces ne pouvaient être mêlées ensemble (comme le verset *Exod.* xxi, 23 l'indique); peut-être Ibn-Ezra n'a-t-il jamais vu la myrrhe. Joseph ibn-'Aknin dit, comme pour répondre à Ibn-Djanâ'h et à Ibn-Ezra, qu'il y a en Chine et au Tibet une espèce de gazelle sur le cou de laquelle poussent de petites vessies remplies de musc; quand ces vessies arrivent à maturité, la gazelle en est gravement affectée, et se frotte le cou contre les pierres et les rochers sur lesquels le sang de ses vessies coule; alors il y mûrit (sèche) par la chaleur du soleil, et c'est le musc supérieur¹. C'est pour cela que le verset (*Cant.* v, 1) dit : *j'ai cueilli le musc*; car on le cueille sur ces pierres. R. Haya explique מר par l'encens des prêtres, et c'est² celui de *Djava*; on dit que c'est le *Mastix*; son explication est d'accord avec le mot de la *Mischna* (*Mikvaoth*, ix, 5). Je ne doute point, pour moi, que מר (*Cant.* v, 1), non accompagné d'une épithète, ne signifie l'encens des prêtres, comme l'a pensé R. Haya, d'accord avec la *Mischna*; mais pour מר דרור (*Exod.* xxi, 23), avec une épithète, il n'y a pas de doute que ce ne soit le musc, comme

¹ Cf. *Les Prairies d'or*, par Maçoudi, traduites par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, p. 354.

² Le ms. porte אֶל־מִסְטִי וְקִיל וְקִיל; nous ne sommes pas sûr de la traduction du premier mot.

l'a expliqué Maïmonide. Les Arabes disent *Mousc el-darîn*; *Darîn* est le nom de l'endroit d'où l'on apporte le musc supérieur. »

On nous permettra de donner un des deux passages grammaticaux dans le commentaire du livre *Yéqirah*, par Sa'adyah. C'est au chapitre iv, § 3, que le livre *Yéqirah* traite de la classification des vingt-deux lettres alphabétiques, selon leur prononciation par la gorge, la langue, les dents, etc. Sa'adyah dit qu'on ne trouve pas ensemble deux lettres prononcées par le même organe; ainsi on ne trouve pas ensemble מו, ni שו, ni קג, ni דט, etc. Il a expliqué cela dans le premier livre des *Livres de la langue* (كتب اللغة). Sa'adyah continue :

فاما اُحْخَعُ فان لها في המקרא ומב خاصية منها יז باتفاق
 قراءة اهل الشام واهل العراق ومنها כה خاصية لقراءة
 الشام وقد فردنا للمد كتابا من كتب اللغة لكننا نذكر
 ههنا عيونها ونقول اذا كان الكلمة افعل انا وهو مضمومة
 كقولك اראה فانها مفتوحة في اُحْخَعُ كقولك אחמה واذا
 كانت تفاعلا او اضطرابا تدغش كقولك אבנה ואכבר فهي
 في اُحْخَعُ معدودة كقولك ולא אענה ومثل אדבר ואספר
 הדגשין¹ يكون في هذه الاربعة معدودان كقولك אנחם
 וארחם ومثل אוצג ואוקח يكون فيها רפי كقولك יוחן ויועד

¹ Nous avons transcrit les mots hébreux auxquels Sa'adyah a donné une forme arabe avec des caractères arabes.

וכל בֹא תִזָּדַד עַל מַעֲרֹפֶה פִּהִי דַגְשָׁה אַעֲנִי הַמַּעֲרֹפֶה כְּקוֹלָה
בְּטוֹב בְּכָל וְעַל אֲהַחֵעַ תִּכּוֹן בְּסִגּוֹל כְּקוֹלְךָ בְּהַרִּים בְּחִלָּל וְכָל
בֹא תִזָּדַד עַל נִכְרָה תִּכּוֹן בְּשׂוּא מַגְתּוּחָה כְּקוֹלְךָ בְּרֵאשִׁית
בְּמִים רַבִּים וְעַל אֲהַחֵעַ תִּקּוֹל כִּנְחוּהָ כְּקוֹלְךָ בָּעַם כְּבֹד בְּעִינֵי
הָ וְאַלְפִּי מִנְּהָּ בַּמַּעֲרֹפֶה יִכּוֹן חֲסֵה כְּקוֹלְךָ וְהַנּוֹתֵר בְּאוֹרֶךְ
וְעַל הָאֵ יִזָּדַד עַל אִסְם לִיִּתְּבֵתֵהּ פִּסְבִּילֵהּ אִן יִכּוֹן דַּגֵּשׁ כְּקוֹלְךָ
הִיד הַיּוֹם אִן אִן מִן הַזֶּה אַרְבַּע חֲרוֹן אִן בַּאֲלֵף
וְאַלְפִּי קִמֵּץ הָאֵרֶם הָעַם וְעַל אֲהַחֵעַ סִגּוֹל כְּקוֹלְךָ הַחֲמוֹן הַהַרִּים
וְעַל אֲחִית פֶּתַח כְּקוֹלְךָ הַחֻצָּה הַחֲשָׁךְ מֵאֲחַלָּה וְהַחֲלוֹנִים
וְהַחֲרִיטִים וְהַחֲמִנִים וְאִן אִן אֲהַחֵעַ וְאַבִּיָּה אִן מִחְטוּפָה כְּקוֹלְךָ
הַטּוֹב טוֹב הִיד הָ וּמִן הַזֶּה אַרְבַּע אֲלָלִף מִמְּדוּד כְּקוֹלְךָ
וְהָאֲלָהִים אֲנִי הָאֵל יְעוֹת וְאַלְפִּי אֲקִמֵּץ סִגּוֹל כְּקוֹלְךָ הַחֲמִית
הַמִּיתָהוּ וְכִזְכֶּלְךָ אַלְפִּי הָאֲכָל אֲכָלְנוּ¹ (וּמִתֵּל דִּבְרֵי יִסְפֵּר יִכּוֹן
פִּיָּהּ יַעֲשֶׂה יוֹחֵק וּמִתֵּל יִכְתֹּב אִזְ מִתְּגַעֵל יִבְסִיר פִּיָּהּ לֵאמֹר
יַעֲשֶׂה כֵן) וְאַלְפִּי הַמִּזָּדָדָה עַל נִכְרָה תִּכּוֹן מַגְתּוּחָה כְּקוֹלְךָ
כְּבֹא כְּצֵאתָ וְעַל הַזֶּה אַרְבַּע תִּקּוֹל כִּנְחוּהָ כְּקוֹלְךָ כַּחֲתָף
תֵּאָרֹב וְאִזָּא זִיכֵּרְתָּ עַל הַמַּעֲרֹפֶה אִנִּית דַּגְשָׁה כִּיּוֹם כִּלִּילָה וְעַל
הַזֶּה אַרְבַּע תִּכּוֹן חֲסֵה אִזְ סִגּוֹל כְּקוֹלְךָ כַּעַב תַּעֲוִיפִנֶה

¹ Cette phrase, jusqu'au mot כֵּן, n'est pas ici à sa place, et nous ne l'avons pas reproduite dans notre traduction, quoique la traduction hébraïque l'ait aussi; c'est une phrase qu'on trouve déjà au commencement de ce morceau.

בערים ואללמד המזדה על הנכרה תכונ חפיה מפתחה
 ופי הארבע תכונ כארבה לעיני כל ישראל לעשה אורים ופי
 המערה קד תפתח כקולך וראה לעינים וקד תכנס כקולך
 מקדם לעין וקד תכונ סגול כקולך להרים ולגבעות מוריעים
 לחרשים ואז יבדל המי תכונ בלדגש משוב עד רע מיום
 ופי הדה תכונ מארץ מצרים ופי סורה מכלל תכונ מכביר
 מרבה אזא כן מי הארבע יבדל כקולך מחזיק מאריך ופי בבל
 נפעל נדבר נקוח ופי הארבע נעבר נעשה מודוד ופי בבל
 נתפעל לא נכלם ולא נכשל אזא כן מי הארבע נחלץ חשים
 וכדלך פי אלה תעשר המגרה תעזב הארץ אל תעשר לך
 פי הفاعل والمفعול ב וטسمية الفعل תאלחך להם תחנונים
 מא חל תעזבים והלד תכונ פיה דברה אליו פתחה אונך
 ונכונ פי הדה הארבע להמה ופיה תדגש פיה מכל יכבד
 יספר תמרה פי הדה הארבע תכונ יבער ירחם ואז קלט
 מפעלה כקולך המעשקה דגש פי אהחע לא ממוהרה היא
 ואז תוספת אהחע אלה פן כן הפעל מאזיה כן לחר
 האול קמץ כקולך כי רחקו מעלי ואן כן אטיא כן פתח
 כקולך רחקו מעל ה שאלו שלום ירושלים ושחמו הפסח
 ותכונ פי המאזי רעמו פנים סחרו אל ארץ ומה הוא עליה
 סורה אפעלך אכבדך אשלחך ופי אהחע אניעך עמו אביאך

وما هو مصدر لهم تقول על מנכרם בכסף צדיק وفي אֶהְחֶע
 تقول על מאסם הכל קמץ وفي الفعل الاضطرار بالיוד יעמד
 חי יחרם כל רכושן وفي باب فعلו הראו התעו وفي الاربع
 تقول העלו עולה ומי الاسماء الثلاثية اذا توسط حرف من
 אֶהְחֶע انفتح كله كقولك נחל נער היער فان كان اخيرا
 النصف الاخير كقولك זבח צמח בצע وان كان اولاً لم
 يفتح شيئا وكذلك ان كان اول الاسم حلاً كقولك וראיתי
 לבית גבה כי בחן وما هو في اواخر الاسماء من التانيث في
 سائر الحروف تقول מקבצת מתקדשת وفي هذه الاربع ושרה
 שמעת ואש מתלקחת وما كان من النغم في اواخر الكلمات
 من החלם يفتح اذا جاورها كقولك לפקח לשמע وكذلك
 من הצרי كقولك שומע זורח وكذلك מה החרק كقولك
 יושיע יצליח وكذلك מה השרק كقولك סרוח יהושע فهذه
 جملة الخواص המבד ב אֶהְחֶע وقد يشاركها הריש في حال
 ובגדכפח في حال وليس هذا موضع تحرير ذلك

«Quant aux quatre lettres אֶהְחֶע, elles ont quarante-deux particularités [pour la vocalisation], savoir : dix-sept où les Palestiniens et les Babyloniens sont d'accord, et vingt-cinq appartenant exclusivement aux Palestiniens. Nous avons consacré à ces quarante-deux particularités un livre parmi les *Livres de la langue*; mais nous voulons en donner ici quel-

ques notices. Quand un mot est à la première personne du futur, [la première radicale] forme une syllabe *fermée* [avec la lettre servile], par exemple, אָרָא; mais si cette lettre est une des lettres אָהָע, la lettre servile forme une syllabe *ouverte* à la lettre suivante, par exemple, אָהָמָה¹. A la forme du passif ou de la nécessité², il y a pour les autres lettres *dagesch*, par exemple, אָבָנָה, et pour les quatre gutturales, la syllabe est allongée, par exemple, אָעָנָה; dans la forme אָרְבָּר, la syllabe, devant le *dagesch*, devient longue, אָנָחַם, et la forme יָקָח est pour les quatre lettres sans *dagesch* יוֹחֵן. Le ב, ajouté comme déterminatif, est suivi d'un *dagesch*, בָּטוֹב, et quand une des lettres אָהָע suit le ב, celui-ci a *segol*, בָּהֶלֶל, le ב, qui ne détermine pas, a un *scheva mobile*³, בָּמִים, et de même quand le ב est suivi d'une des quatre gutturales בָּעַם etc. le ב déterminatif devant א a *kamaç*, בָּאָרֶךְ. Le ה déterminatif est suivi d'un *dagesch*, הָיִד, devant אָע, le ה prend *kamaç*, הָאָרֶם, הָעָם; devant ה, *segol*, הָהָרִים, et devant ה *patha'h*, הָחֶשֶׁךְ, excepté dans les trois mots : וְהַחֲלוּנִים, etc. Quand le ה est interrogatif, il prend une demi-voyelle (*scheva composé*), הָטוֹב, et devant les quatre gutturales, le ה a une voyelle הָאָל; devant un autre ה avec *kamaç*,

¹ Nous possédons la traduction hébraïque de ce morceau, d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich; mais cette traduction est trop servile, et quelquefois défectueuse. Le mot مضمومة est rendu en hébreu par פְּתוּחָהּ par مفتوحة; קְבוּצָה וקְמוּצָה.

² La traduction hébraïque porte וְכִשְׁתְּהִיָּה נִפְעֻלָּהּ אוֹ נְחוּצָה; Sa'adyah désigne plus loin, par le mot اضطرار, la forme de *hopl'al*.

³ La traduction hébraïque a מוֹחֲטָה.

le ה interrogatif a *segol*, הָהִמָּה, et de même devant א, הָאֵל, Le כ non déterminatif a un *scheva* mobile¹, כָּבוֹד, et de même si le כ est suivi d'une de ces quatre lettres; le כ déterminatif est suivi d'un *dagesch*, et devant les quatre gutturales, le כ a *kamaç* ou *segol*, כֶּעֶב. Le ל non déterminatif a *scheva*², et de même, suivi de ces quatre lettres; le ל déterminatif a *patha'h*, לְעֵנִים, quelquefois *kamaç*, לְעֵין, et quelquefois *segol*, לְהָרִים, etc. Le מ est toujours suivi d'un *dagesch*, מִטְּוֹב, et pour ces quatre lettres, on dit מִיָּאֵרֶץ.

« La forme du participe, מְרַבֵּה, est allongée pour les quatre lettres מְחַוֵּק; pour la première personne du pluriel, נִרְבֵּר, on dit pour les quatre lettres, נִעְבֵּר, נִעְשֶׂה³; pour la forme passive, נִכְלָם, on dit pour les quatre lettres נִחַלֵּץ, et de même pour le *tav* à l'actif ou au passif. Pour le nom verbal, on dit תִּאָּלֶתֶךָ; le mot תַּעֲתוּעִים fait exception; pour la forme דְּבַרֵּה on dit לְהַטָּה pour les quatre lettres. Dans la forme du *dagesch*, יִכְבֹּד, on dit יִרְחֹם, et pour le participe, מְטוֹהֵרָה.

« Si une des lettres אָהָחֶע se trouve au milieu du mot, et que le mot exprime le passé, alors la première lettre a *kamaç*, רָחֵקוּ; si le mot désigne le futur, la première lettre a *patha'h*, שְׁאֵלוּ. La forme אִפְעֹלֶךָ est pour les quatre lettres אִנִּיעֶךָ; la forme infinitive,

¹ Nous comprenons ainsi le mot *مفتوحة*; peut-être faudrait-il *נִשּׂוּא*, comme plus haut; la traduction hébraïque a *הָאֵל פְּתוּחָה*.

² Mot à mot: *légèrement ouvert*; la traduction hébraïque nous manque malheureusement pour cette phrase.

³ Le mot *משוך* est rendu en hébreu par *משוך פשוט*.

avec le pronom de la troisième personne pluriel **מָכַרְם**, est pour les lettres **מָכַרְם** : **מָכַרְם**, toujours avec *kamaç*; dans le verbe passif (signifiant la nécessité, *hoph'al*), avec **י**, on dit **יִמָּכַר**; pour la troisième personne du pluriel au passé, **הָתַעו**, on dit **הָתַעוּ**.

« Les noms trilitères ayant pour deuxième radicale une des lettres **מָכַרְם**, sont ponctués *patha'h*, **נָחַל**; si la dernière lettre est une des gutturales, la dernière moitié est ponctuée *patha'h*, **זָכַח**; si la gutturale se trouve au commencement, le mot n'est point altéré; de même si la première syllabe a *'holom*, **בָּחַן**. Dans la forme féminine **מִקְבָּצָה**, on dit, quand il y a une gutturale, **שִׁמְעָה**. Si une des quatre lettres **מָכַרְם** se rencontre avec une voyelle longue ¹ à la fin du mot, la gutturale prend *patha'h* après *'holom*, *céré*, *'hirik* et *schourouk*. Voilà les quarante-deux particularités des lettres **מָכַרְם**; le **ר**, ainsi que les lettres **בְּנִדְכָמָה**, est parfois en rapport avec ces quatre lettres; mais ce n'est pas ici le lieu de l'expliquer. »

¹ La traduction hébraïque rend **מִהְבֵּרַת הַמְלָכִים** par **نعم**.

Note supplémentaire. Le savant M. Wogue nous a fait observer avec raison que le mot **מִמְחָרִי** (*Journ. asiat.* 1862, t. I, p. 128, note) est une corruption pour **מִמְחָרִי**. (*Voy. Ps.* LXXIX, 45.) — En adoptant la prononciation de *Kam'hi* au lieu de celle de *Kim'hi*, usitée jusqu'à ce jour, nous avons suivi l'avis de M. Derenbourg, qui a lu ainsi le nom de R. David dans plusieurs manuscrits du Michlöl à la Bibliothèque impériale. Comparez du reste les noms patronymiques de **בְּלָעִי** et **בְּכָרִי** (*Nombres*, XXVI, 35 et 36). Il existe encore aujourd'hui à Hébron une famille *Kam'hi* qui prétend descendre de ces grammairiens.

EXTRAITS
DE
LA CHRONIQUE PERSANE D'HERAT,
TRADUITS ET ANNOTÉS
PAR M. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE ET FIN.)

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Cette dernière partie de la Chronique de Mouyin ed-dîn Esfizari, dont la publication a été retardée par des travaux plus urgents, comprend l'histoire du Khorasân sous les successeurs de Timour, jusqu'au meurtre de Sulthân-Abou-Saïd. Les dernières pages, consacrées à l'avènement de Sulthân-Huçeïn, sont si pauvres de faits, si remplies d'une basse adulation et d'images fausses ou banales, que personne ne me reprochera de les avoir élaguées. D'ailleurs, la rédaction de cette seconde moitié du livre est bien moins satisfaisante que la première : les faits y sont présentés sans ordre, sans nul respect de la chronologie; l'auteur revient sans cesse sur ses pas, et, dans sa marche désordonnée, il omet des détails qui ont leur importance. Il m'a donc fallu recourir à des auxiliaires plus méthodiques, et c'est dans le *Habib us-Sier*, c'est dans l'histoire millénaire (*Tarikh-e-elfi*), précieux ouvrage, dont j'ai fait l'acquisition pendant mon séjour en Perse, que j'ai puisé les renseignements que je présente, dans ce dernier chapitre, sous une forme rapide et synthétique. Grâce aux documents de ce genre, il m'eût été facile de donner d'amples dévelop-

pements à cette triste phase de l'histoire musulmane, mais il m'aurait fallu dépasser de beaucoup les limites dans lesquelles ce travail doit rester enfermé. On peut, en outre, se demander quelle utilité ressort du récit détaillé de ces révolutions confuses, de ces usurpations qui s'entre-croisent, de ces marches et contre-marches d'armées indisciplinées, de ce tableau sinistre des plus horribles excès de la barbarie. L'histoire, telle qu'on la comprend de nos jours, a d'autres exigences et un but plus élevé à atteindre. C'est l'humanité même qu'elle étudie dans les manifestations premières de sa conscience, dans les phases multiples de sa vie religieuse, morale, intellectuelle. Les clartés que les documents musulmans jettent sur ces belles et ténébreuses questions sont si pâles que, loin de déplorer avec un de nos savants confrères la prétendue concision et les lacunes de la Chronique de Khondémir, la meilleure traduction, selon moi, serait celle qui la contiendrait toute en deux cents pages. Si ces considérations ont quelque poids, le lecteur, je l'espère, ne me saura pas mauvais gré de l'extrême brièveté du présent travail.

CHAPITRE IV ET DERNIER.

HISTOIRE D'HERAT SOUS LES TIMOURIDES.

RÈGNE DE SCHAH-ROKH.

L'an 799 de l'hégire (1396-1397), Timour donna à son jeune fils Schah-Rokh¹ le gouvernement du Khorasân, qui comprenait alors tous les pays situés entre les frontières du Mazendérân et l'Indus. Il

¹ Nous n'avons emprunté au récit assez prolixe de Mouyin ed-din Esfizari, sur le règne de Schah-Rokh, que les faits qui concernent particulièrement l'histoire d'Herat. L'intéressante biographie de ce souverain, tirée du *Matla es-Saadein*, a été publiée par É. Quatremère dans le *Journal asiatique*, II^e série, t. II.

désigna lui-même les chefs qui devaient occuper auprès du prince les emplois les plus importants; de ce nombre étaient Suleïmân-Schah, Mozrib-Tchakou, Seïd-Khadjeh, fils d'Ali-Behadour; Hadji-Seïf ed-din, Haçan-Djândâr et plusieurs autres émirs. Schah-Rokh fit ses adieux à son père, aux environs de Koudj, et continua sa route. Dans le district de Tchichekto¹, il fut reçu par une députation des chefs militaires du Khoracân, sous la conduite d'Ak-Bogha, gouverneur d'Herat. Après un court séjour à Herat, il y laissa son harem et prit le chemin du Mazendérân, dont le climat lui parut plus favorable à son campement d'hiver. Quelques mois après son départ, il apprit la naissance de son fils Baïsonghor à Herat, et des réjouissances magnifiques furent célébrées, à cette occasion, dans les jardins de Zaghân².

¹ Koudj, nommée aussi Kouk, est une petite ville du Khoracân, dans le voisinage de Néça. Elle était habitée par une tribu puissante qui, sous le nom de *Koudji*, combattait ordinairement dans les rangs de l'armée heratienne. *Tchichekto* forme, avec Meïmench, un district très-fertile et riche en prairies, entre Balkh et Merverroud. (*Hest-iklim*, quatrième climat.) C'est la localité désignée dans la carte d'Arrowsmith sous le nom de *Chechuk-Too*. Ce pays a donné naissance à Zéhîr ed-din-Taher, poète célèbre (mort en 590) qu'on a voulu mettre sur la même ligne qu'Enveri. Ahmed-Razi (ouvrage cité) et l'auteur de l'*Atesch-Kedeh* font justice de ce jugement, tout en rendant hommage au talent de Zéhîr ed-din. (Voyez aussi, sur cet auteur, le *Béharistân* de Djâmi, édition de M. de Schlechta, p. 44, et le *Séfinei-Schoara*, édition de Constantinople, p. 81.)

² D'après Mirkhond, Khondémir et l'auteur du *Tarikh-é-elfi*, Baïsonghor naquit dans la nuit du jeudi 21 du mois zil-hiddjeh 799. Cette assertion, que nous n'avons aucune raison de rejeter, nous permettra de fixer la date exacte de la mort du même prince, qui a donné lieu à quelque confusion. (Voyez la note 2 de la page 273.)

TENTATIVE DE MEURTRE CONTRE SCHAH-ROKH
DANS LA GRANDE MOSQUÉE D'HERAT.

Schah-Rokh, parvenu au faite des grandeurs, maître d'un vaste empire et d'une puissance sans bornes, conserva toujours les sentiments d'humilité et la ferveur religieuse de son enfance. Plein de dédain pour les biens passagers de ce monde, il demandait à la prière et aux plus strictes pratiques de la dévotion l'oubli des vanités qui l'accablaient. Ce fut dans un de ces moments de pieux recueillement qu'il faillit perdre la vie. Le vendredi 23 du mois de rébi second, 830 (mars 1427), il venait de réciter les prières hebdomadaires dans la grande mosquée de notre ville, et se disposait à sortir du *Moçalla*, lorsqu'un derviche, enveloppé d'un manteau de feutre, se présenta devant lui, un placet à la main. Tandis que l'empereur ordonnait à un de ses officiers de lire la requête et de lui en faire connaître le contenu, le derviche, tirant un poignard qu'il avait caché sous son manteau, se précipita sur Schah-Rokh et le frappa. Mais la Providence veillait sur les jours de ce monarque bienfaisant, et elle détourna le coup qui devait lui arracher la vie; le fer, mal dirigé, pénétra peu profondément dans les chairs. L'assassin fut mis en pièces sur le seuil même de la mosquée; on le reconnut pour être un certain Ahmed-Lor (احمد لور), disciple de Molla Fazl-Aïlah-Asterâbâdi. Cependant les timbaliers s'étaient déjà mis en marche au son de leur musique guerrière, et le peuple se

pressait aux abords de la mosquée, avide de contempler le cortège impérial. Schah-Rokh, affaibli par la perte de son sang, voulait se faire porter en litière; mais les émirs Ala-ed-din-Alikeh-Geunultasch et Djélal-ed-din-Firouz-Schah lui représentèrent que le bruit de sa mort se répandrait aussitôt dans la ville et pourrait faire naître de graves désordres. Schah-Rokh, réunissant toutes ses forces, monta à cheval et traversa les bazars, précédé de sa fanfare; il arriva ainsi jusqu'à Bâgh-é-Zaghân, où les chirurgiens pansèrent sa blessure et la déclarèrent sans gravité. On procéda aussitôt à l'enquête. Une clef avait été trouvée dans les vêtements de l'assassin; les agents de la police reconnurent qu'elle ouvrait la porte d'une des chambres du petit caravansérail (تبیخه), où il avait demeuré. Ils apprirent aussi, par les dépositions des voisins, que le derviche faisait métier de coudre des bonnets et qu'il recevait de fréquentes visites. Les condamnations, basées sur de simples soupçons, furent nombreuses. Un célèbre calligraphe, Molla-Mârrouf-Khattat, originaire de l'Irak, fut traîné plusieurs fois au pied du gibet, et ne dut la vie qu'au talent dont il avait donné tant de preuves. D'autres prévenus, plus sérieusement compromis, tels que Azd-ed-din, neveu de Molla-Fazl-Allah-Huroufi, furent suppliciés et leurs cendres jetées au vent. Un poète distingué, Émir-Seïd-Kaçem de Tébriz, dont la complicité n'était rien moins qu'avérée, fut exilé d'Herat. C'est à cette circonstance qu'il fait allusion dans le passage suivant d'une de ses odes :

تاسم سخن کوتاه کن برخیز وعزم راه کن
شکر بر طوطی فکن مردار پیش کرکسان

Interromps tes chants, ô Kaçem, et prépare-toi à partir.
Donne ton sucre aux perroquets (c'est-à-dire tes vers aux
gens éloquents) et laisse les cadavres aux vaulours.

MORT DE SULTHÂN-BAÏSONGHOR; PESTE À HERAT;

MORT DE L'EMPEREUR SCHAH-ROKH.

L'an 837 (1433-1434), la mort de Baïsonghor-Behadour, fils de Schah-Rokh, plongea le Khorasân dans la consternation. Ce prince, doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, ne se plaisait que dans la société des savants et des littérateurs; il cultivait lui-même les lettres avec succès¹, et sa douceur le faisait chérir de ses sujets. Mais un goût prononcé pour le vin et la débauche ruina de bonne heure sa santé; les médecins ne purent arrêter les progrès de la maladie, et il succomba dans la matinée du samedi 1^{er} djemazi el-evvel, âgé seulement de trente-sept ans et quatre mois². L'empereur fit célébrer les

¹ Ali-Schir en a fait mention dans sa Galerie des poètes et cite quelques vers qui ne peuvent nous donner une haute idée de la verve poétique de ce prince. (Voyez les curieux extraits du *Médjalis*, publiés par M. Belin, *Journal asiatique*, 1861, p. 289.)

² Khondémir place sa mort le 7 de djemazi premier; mais il s'accorde avec notre auteur et avec le *Tarikh-el-elfi* pour assigner à cet événement l'année 837 de l'hégire. Baïsonghor étant né dans les derniers jours de l'an 799, avait en effet trente-sept ans, quatre mois et quelques jours lorsqu'il mourut. En présence de témoignages aussi formels, il est difficile d'admettre comme exacte la date 6 djemazi-el-evvel 836, que le savant M. de Khanikoff a recueillie dans la cha-

cérémonies funèbres selon les prescriptions de la loi musulmane; mais il ne prit pas le deuil et se borna à mettre sur sa tête le bonnet de poils de chameau (برك) en usage parmi le peuple et les derviches. Une foule immense suivit le convoi depuis le *Bagh-é-Séfid*, demeure du prince, jusqu'à la médresse de Gueuher-Schâd-Begum, où il fut enterré. Après quarante jours de deuil, la cour quitta les vêtements noirs et prit, selon l'usage mongol, le costume de cérémonie. Schah-Rokh, frappé dans ses affections les plus chères, eut assez d'empire sur lui-même pour régler la succession du défunt, d'après la loi sur les partages (علم فرائض), au profit des trois fils qu'il laissait, à savoir : Rokn-es-Salthanet Ala ed-dôoleh, Moezz-es-Salthanet Sulthân-Mohammed, et Ghyas-es-Salthanet-Abou'l-Kaçem-Babour.

L'année suivante (mars 1435 de J. C.), la peste fit de terribles ravages dans Herat. Bien que les médecins aient cherché la cause de cette calamité dans les influences malignes de l'air, les disciples de la vérité (soufis) n'hésitèrent pas à l'attribuer aux iniquités de l'homme¹. Au lieu d'accuser un climat dont pèle du Moussallah d'Herat, et nous pensons que la pierre tumulaire doit porter le millésime 837. L'erreur s'est glissée, ou dans le carnet de voyage de M. de Khanikoff, ou dans le numéro du *Journal asiatique* qui renferme son intéressante lettre sur la topographie d'Herat (Juin, 1860, p. 542). Un chronogramme, composé peu de jours après la mort du Schahzadeh, et cité par Khondémir, confirme entièrement l'opinion que nous soutenons ici. On en trouvera la traduction dans D'Herbelot (au mot *Baisancor*).

¹ La même pensée se trouve dans le *Mesnévi* de Djélal ed-din Roumi :

la douceur et la salubrité excitent la jalousie des jardins célestes, il eût été plus naturel, au moins, d'attribuer l'apparition du fléau à l'agglomération des habitants. Mais cette explication ne peut que confirmer celle des sectateurs de la religion intérieure; car mille souillures, dans l'ordre physique et moral, sortent de la multitude, et planent sur elle, comme une vapeur empoisonnée. La peste dura depuis le 7 de redjeb jusqu'au 15 de zil-kaadeh, c'est-à-dire pendant quatre mois et huit jours; son période d'intensité coïncida avec les premiers jours de la lune de schavval. Ce mal, presque inconnu à Herat, inspira une terreur universelle; on dit qu'en un seul jour quatre mille sept cents cercueils sortirent des portes de la ville. La banlieue fut encore plus cruellement décimée. Parmi les victimes les plus regrettables, on cite le vénérable scheïkh Zeïn ed-din el-Khâfi. Ce saint personnage, voyant que ses exhortations ne pouvaient rien sur le peuple, monta en chaire après l'office du vendredi, et s'écria : « Ô mon Dieu! puisque nos prières ne peuvent vous fléchir, daignez accepter ma vie pour la rançon de vos serviteurs! » Deux jours après (2 schawal), il mourait de la peste. Une autre perte aussi déplorable fut celle de Khadjeh-Abd-el-Kader, célèbre par son triple talent de peintre,

از زنا افتد وبا اندر جهات
قط آرد اندر جهان منع زکات

C'est l'adultère qui fait naître la peste sur la terre. — C'est le refus de l'aumône qui condamne le monde à la disette. (Édition de Boulak, t. 1^{er}.)

de musicien et de poète. C'est surtout comme musicien qu'il est connu dans tout l'empire musulman, et l'anecdote suivante prouvera combien cette réputation était légitime. Sulthân-Ahmed avait auprès de lui à Baghdad un chanteur nommé Rizvân-Schah qui avait composé un morceau en douze tons (مقام), à six parties (شش آواز) et vingt-quatre variations (شعبه). Abd-el-Kader, qui était, à cette époque, dans toute la force de l'âge et du talent, vint à la cour de Baghdad et défia son rival. En effet, sur des paroles arabes et persanes que les poètes de la cour lui fournissaient, il composa chaque jour, pendant tout le mois de ramazân, un morceau différent, où toutes les difficultés de l'œuvre de Rizvân-Schah se trouvaient réunies; à la fête du beïram, il les exécuta successivement devant le roi, qui, émerveillé de la fécondité et de la science de cet artiste, lui décerna publiquement la palme¹. Mais, hélas! les doux sons de sa lyre (*tchenk*) ne purent arracher cet oiseau mélodieux aux griffes acérées (*tcheng*) de la mort. Schah-Rokh était campé aux environs de Rey lorsqu'il fut informé des calamités qui désolaient notre pays, et il fit défense d'ouvrir les lettres venues du

¹ Abd-el-Kader était aussi un calligraphe habile et un lecteur du Coran de premier ordre. C'est au talent avec lequel il récitait le livre saint qu'il dut la vie dans une circonstance qui nous a été rapportée par l'auteur du *Médjalis un-néfais*, le célèbre Âli-Schir-Nevayi. (Voyez la notice et les extraits publiés par M. Belin, *Journal asiatique*, 1861, p. 283.) Khondémir a cité cette anecdote dans sa notice sur Abd-el-Kader (*Habib us-Sier*, III, 3, p. 212), mais avec une concision telle qu'il la rend à peu près inintelligible.

Khoraçân, pour empêcher l'alarme de se répandre dans son camp. D'après le dénombrement qui fut dressé par ses ordres, le nombre des morts se serait élevé à 600,000 âmes dans la capitale, et à 400,000 dans les campagnes environnantes, sans compter ceux qui furent enterrés dans leurs maisons, ou jetés dans des fosses creusées à la hâte.

L'empereur Schah-Rokh mourut l'an 850 (avril 1447), âgé de soixante et douze ans¹. Il avait eu sept enfants : 1° Olough-Beig, le seul qui lui survécut; 2° Ibrahim-Sulthân; 3° Baïsonghor-Mirza; 4° Siourgoutmisch-Mirza; 5° Mohammed-Djouki; 6° Djân-Oghlân; 7° Yardi-Beig; ces deux derniers moururent en bas âge; les autres, à l'exception d'Olough-Beig, précédèrent leur père dans la tombe; mais ils laissèrent des héritiers dont le nom reviendra souvent dans la suite de cette histoire. Ce sont : 1° Mirza-Abd-Allah, fils d'Ibrahim-Mirza; il régna dans le Fars; 2° Ala-ed-dôoleh, Sulthân-Mohammed et Babour-Mirza, tous trois fils de Baïsonghor; 3° Sulthân-Maçoud et Karadjar-Mirza, fils de Siourgoutmisch; 4° Mohammed-Kaçem-Mirza et Sulthân-Abou-Bekr, fils de Mohammed-Djouki. En outre, l'empereur avait eu deux filles qui furent données en mariage à Mirza-Yahia et à Mohammed-Djihânguir, fils de Mohammed-Sulthân. Deux des femmes de Schah-Rokh,

¹ Le chroniqueur d'Herat rapporte ici les détails de la mort de Schah-Rokh, d'après le *Mulla es-Saadein*. (Voyez la traduction de ce passage dans les extraits publiés par É. Quatremère, *Journal asiatique*, numéro cité.)

Gueuher-Schâd-Begum et Agha-Sulthân-Begum, lui survécurent et prirent part aux luttes sanglantes que fit naître l'ambition de tous ces compétiteurs au trône. Nous allons raconter, si Dieu le permet, ce que devint la province d'Herât, au milieu des désordres qui désolèrent, à cette époque, les plus belles contrées du monde soumis à l'islam.

TROUBLES QUI DÉCHIRÈRENT LE KHORAËN
APRÈS LA MORT DE SCHAH-ROKH.

Dès que Schah-Rokh eut cessé de vivre, Gueuher-Schâd-Begum, sa veuve, se hâta d'en informer Abd-el-Latif-Mirza, et l'engagea à s'emparer du pouvoir au détriment d'Olough-Beig, qui résidait alors à Samarcande. Mais Abd-el-Latif, dont l'esprit frivole se laissait facilement capter, au lieu de profiter des bonnes dispositions de la reine mère, prêta l'oreille aux suggestions de quelques conseillers déloyaux, qui lui répétaient sans cesse que Gueuher-Schâd était entièrement dévouée à Ala ed-dôoleh-Mirza. Vers la fin du mois de zil-hiddjeh de l'année 850, Abd-el-Latif surprit le camp où se trouvaient la reine et les *tarkhâns*, entre Khâr-Rei et Sourkheh, et les emmena prisonniers à Semnân.

Dès lors l'ambition de tous ces princes rivaux se dévoila, et mille factions déchirèrent le vaste empire conquis par Timour. Du fond de la Transoxiane, Olough-Beig méditait la conquête de toutes les contrées soumises à l'islam. Ala ed-dôoleh s'emparait des trésors déposés dans la citadelle d'Herat; Sulthân-

Abd-Allah, fils d'Ibrahim-Sulthân, se rendait maître de la province de Schiraz. Mohammed-Mirza, malgré le petit nombre de ses partisans, n'hésitait pas à prendre part à la lutte, et Abou'l-Qaçem-Babour faisait valoir hautement ses prétentions au trône. Enfin, les fils de Siourgoutmisch se rendaient indépendants dans le Kaboul et à Ghiznin, tandis que Mirza-Abou Bekr, fils de Mohammed-Djouki, occupait sans coup férir la province de Khottolân.

Cependant Abd-el-Latif-Mirza, après le succès qu'il avait remporté sur la reine douairière, s'était avancé jusqu'à Bestham. Là on lui apprit que Babour-Mirza était entré dans le Djordjân, y avait reçu l'hommage d'Émir-Hindoukeh, et que son autorité était désormais reconnue dans cette province et dans le Mazendérân. Abd-el-Latif, voyant qu'il ne réussirait pas contre son rival, retourna à Nischapour, suivi de la reine et de ses prisonniers. Ala ed-dôoleh, qui était maître d'Herat, avait employé les richesses de cette ville à grossir le nombre de ses partisans, et à les équiper. Dès qu'il apprit qu'Abd-el-Latif était arrivé à Nischapour, il fit marcher contre lui quelques régiments, commandés par Mirza-Saleh et par l'émir Oveïs, avec ordre de surprendre l'ennemi, et de délivrer la reine et ses compagnons de captivité. Ces deux officiers se rendirent à Meschhed, en toute hâte; mais ayant été informés qu'Abd-el-Latif irritait par ses violences les chefs placés sous ses ordres, et que la discorde régnait dans les rangs de son armée, ils résolurent de l'at-

taquer sans perdre de temps, et dans la nuit du samedi, 13 safer, ils se jetèrent sur son camp; plongé dans une sécurité profonde, pénétrèrent jusqu'au quartier général et s'emparèrent de Gueuher-Schâd et des autres prisonniers. Dès que l'alarme fut donnée, Abd-el-Latif se précipita sur cette petite troupe, à la tête de toute son armée; cependant les soldats heratiens, malgré leur infériorité numérique, remportèrent la victoire. Abd-el-Latif chercha son salut dans la fuite; mais son cheval s'étant abattu, il fut pris et conduit en présence de Ala ed-dôoleh, qui était venu à la rencontre de son armée victorieuse jusqu'à Saad-Âbâd (bourg voisin de Djâm). Ala ed-dôoleh se montra généreux; loin de punir son rival, il lui donna un équipage digne de son rang, et le conduisit à Herat; puis il fit venir le corps de l'empereur Schah-Rokh et le fit inhumer dans la chapelle funéraire de Baïsonghor, située dans la medressèh de Gueuher-Schâd.

EXPÉDITION D'OLOUGH-BEIG DANS LE KHORAÛÂN.

La mort de Schah-Rokh avait plongé son fils, Olough-Beig, dans un désespoir si profond que, pendant plusieurs mois, il négligea les affaires de son gouvernement et parut ne pas s'opposer aux tentatives ambitieuses de ses ennemis. Mais les conseils de ses ministres le tirèrent de sa torpeur; on lui représenta qu'il était le seul fils survivant et l'héritier légitime de l'empereur, et qu'il devait assurer les droits que lui donnait sa naissance, avant que ses

compétiteurs au trône eussent fait des progrès sérieux. Olough-Beig se décida donc à mener son armée dans le Khorasân. Arrivé sur les bords de l'Oxus, son premier soin fut d'attirer Abou Bekr-Mirza dans son parti. Ce prince, fils de Mohammed-Djouki ¹, non content de régner dans le Khottolân, à Erheng et à Sali-Séraï, avait étendu son autorité sur Balkh, Schoubroughân, Kondouz, Boqoullân, jusqu'aux frontières du Bedakhschân, et il cherchait à s'affranchir de toute domination étrangère. Olough-Beig l'attira dans son camp, le combla de présents et lui donna une de ses filles en mariage. Mais Abou-Bekr était d'un caractère remuant et perfide, et il ourdit secrètement des intrigues contre son suzerain. Olough-Beig fut instruit de ces menées par un officier qui remplissait auprès d'Abou-Bekr les fonctions de chancelier; il fit épier le schahzadeh, et voyant que la dénonciation était exacte, il le chargea de chaînes et le renvoya prisonnier à Samarcande. Puis il passa l'Oxus et vint camper à Balkh, où il reçut la nouvelle du coup de main de Nischapour et de la captivité de son fils, Abd-el-Latif-Mirza. La voix de la nature étouffa chez lui le ressentiment que lui avait inspiré la conduite insoumise de ce jeune homme, et il entama des négociations avec Ala ed-dôoleh pour obtenir la mise en liberté d'Abd-el-Latif. Ce fut le premier ministre d'Olough-Beig,

¹ Mohammed-Djouki-Behadour, fils de Schah-Rokh, était mort au mois de zil-hiddjeh 848. (Voy. la lettre de M. de Khanikoff, *Journ. Asiat.* loc. laud.)

le molla Nizam ed-din Mirek (fils de Mahmoud), qui fut chargé de cette mission. Il se rendit à Herat, où Ala ed-dôoleh organisait une défense formidable, et lui dit que son maître n'avait jamais songé à user de violence contre une ville dont l'empereur, son père, avait fait sa capitale, et que si Ala ed-dôoleh consentait à rendre la liberté à son prisonnier, rien ne troublerait l'harmonie qui régnait entre les deux princes. Un événement fortuit hâta la conclusion de cette affaire. Babour-Mirza, qui se croyait des droits sur le Khorasân, venait de sortir du Djordjân avec toute son armée et s'était avancé sans obstacle jusqu'à Meschhed. La garnison que le souverain d'Herat avait placée à Djâm essaya vainement de s'opposer aux progrès de l'ennemi : elle fut mise en déroute, Mohammed-Mirza qui la commandait fut fait prisonnier, et Babour entra dans la province d'Herat. Ala ed-dôoleh, pris entre deux ennemis, ne pouvait plus hésiter; il conclut un traité de paix avec Olough-Beig et remit en liberté Abd-el-Latif, à la condition que ce dernier lui rendrait les officiers qu'il avait faits prisonniers lors de l'affaire de Nischapour. Olough-Beig revit son fils avec une joie sincère, lui promit d'oublier le passé, et le nomma vice-roi de la province de Balkh; puis il reprit le chemin de Samarcande.

Ala ed-dôoleh, libre de ce côté, se retourna contre Babour-Mirza. Il établit son quartier général à Meschhed et ordonna à ses émirs d'attaquer immédiatement Khabouschân, où Babours'était retranché.

Ses généraux obéirent; mais, arrivés en présence de l'ennemi, ils tinrent conseil et déclarèrent qu'il était imprudent de s'affaiblir dans une lutte contre Babour, lorsque, d'un moment à l'autre, Olough-Beig pouvait revenir dans le Khorasân pour s'y faire reconnaître comme l'unique héritier de Schah-Rokh. Ils forcèrent donc Ala ed-dôoleh à entrer en négociation avec le prince de Djordjân. On convint facilement des clauses de la paix : Khabouschân fut déclaré ligne frontière entre les deux États, et Babour retourna dans le Mazendérân, tandis que Ala ed-dôoleh reprenait le chemin d'Herat.

Cependant Abd-el-Latif-Mirza, fier de gouverner la Bactriane, ne tenait nul compte de la convention conclue avec Ala ed-dôoleh, et n'avait pas encore remis en liberté les prisonniers de Nischapour. Un contingent de l'armée d'Herat, commandé par Mirza-Saleh, vint les réclamer et s'avança jusqu'à Tchichekto. Abd-el-Latif attaqua à l'improviste cette faible armée, la dispersa, et Mirza-Saleh ne dut la vie qu'à la rapidité de son cheval. Il regagna Herat, non sans péril, et raconta au prince ce qui s'était passé. Ala ed-dôoleh en fut extrêmement irrité; il fit mettre à mort les otages qu'Abd-el-Latif lui avait laissés; et, malgré les rigueurs de l'hiver, il se dirigea avec toute son armée contre la Bactriane. Abd-el-Latif se fortifia de son mieux et informa son père de sa situation dangereuse. Olough-Beig mit encore en œuvre les ressources de la diplomatie pour détourner le péril qui menaçait son fils. Mais le lan-

gage de ses envoyés prouvait qu'il ne reculerait pas devant l'emploi de la force : « Il n'est pas digne d'un prince tel que vous, dirent-ils à Ala ed-dôoleh, de déchirer aujourd'hui les clauses du traité, lorsque tous vos efforts devraient tendre à le rendre plus solide. Si, en cette occasion, vous aviez à vous plaindre de la légèreté d'Abd-el-Latif, c'était devant notre souverain que vous auriez dû porter vos griefs, et non vous faire justice les armes à la main. Quoi qu'il en soit, le parti le plus sage pour vous, c'est de revenir sur vos pas. » Les rigueurs de la saison, non moins que l'attitude ferme d'Olough-Beig, déterminèrent Ala ed-dôoleh à retourner à Herat, après avoir ravagé tout le pays autour de Tchichekto. Il construisit aussi dans ce district une forteresse avec des briques enlevées aux mausolées et aux fondations pieuses des environs. Comme les soldats n'avaient eu, dans ce campement, d'autre nourriture que de l'orge rôtie, ils donnèrent à cette forteresse le nom de *Kour-Madj* (کورماج). En 852, Ala ed-dôoleh, délivré un moment des soucis de la guerre, fit célébrer en grande pompe la circoncision de son fils (aîné), Ibrahim-Sulthân; mais les chants de fête retentissaient encore, lorsqu'une fatale nouvelle tomba au milieu de la joie publique : Olough-Beig venait de traverser une seconde fois l'Oxus et s'avancait rapidement dans la direction d'Herat. L'ambition d'Olough-Beig ne manquait pas de prétextes pour légitimer cette nouvelle invasion. Indépendamment de ses droits de fils et d'unique héritier de Schah-Rokh, ce prince invo-

quait la violation du traité conclu précédemment avec Ala ed-dôoleh, le meurtre des officiers d'Abd-el-Latif-Mirza, qui devaient être rendus avec de riches présents, enfin les scènes de carnage qui avaient accompagné la prise de Balkh. Abd-el-Latif prit le commandement de tous les contingents qu'il put lever dans le Khottolân, Kondouz, etc. jusqu'aux rives du Mourghâb, et rejoignit l'armée de son père au passage de l'Oxus. De son côté, Ala ed-dôoleh ne négligea rien pour résister à l'orage qui le menaçait. Après avoir équipé, à force de sacrifices, une nombreuse armée, il laissa la défense du château d'Ikhtiar ed-din à Hadji-Beig, avec 4,000 tûmans (*kebeki*), et s'avança à la rencontre de l'ennemi jusqu'à Terbâb (ترباب). Ce fut dans cette vallée, à 12 farsakhs environ d'Herat, qu'une sanglante bataille décida des destinées du Khorasân. La victoire tarda à se déclarer, et la brillante valeur d'Ala ed-dôoleh l'aurait sans doute fait pencher de son côté, si la défection d'Abd-Allah-Mirza (fils d'Ibrahim-Sulthân) n'était venue jeter la consternation dans l'armée d'Herat. Abd-el-Latif, profitant de cette circonstance, se porta sur le centre qui résistait encore, et la déroute devint générale. Ala ed-dôoleh, abandonné des siens, se réfugia à Meschhed; après avoir prié sur le tombeau du saint imam, il se rendit à Emad, renforça la garnison qui défendait cette place, et arriva enfin à Khabouschân, où son frère, Babour-Mirza, le reçut cordialement et lui promit de consacrer toutes ses ressources à lui rendre ses possessions. Afin de trom-

per le vainqueur sur ses projets, il négocia avec lui et consentit à ce que le nom d'Olough-Beig fût substitué au sien dans les prières publiques et sur la monnaie. Olough-Beig ne se laissa pas tromper par cette soumission apparente; après avoir pris possession d'Herat, où il confia les fonctions de grand juge à Molla Kotb-ed-din-Abmed el-Imami, il s'empara des forts d'Ikhtiar ed-din et de Nerretou, et se porta aussitôt sur Esféraïn. Là, il divisa son armée en deux corps, donna le commandement du premier à Mirza Abd-Allah-Schirazi, avec mission d'assiéger la ville de Bestham, et fit marcher le second, sous les ordres d'Abd-el-Latif, dans la direction d'Aster-Âbâd; mais, au lieu d'encourager par sa présence les opérations de son fils, il ne dépassa pas le pont nommé *Pulé Ebrischim* et, peu de jours après, il revint en arrière. Abd-el-Latif, en apprenant la retraite de son père, ramena son armée à Meschhed avec une précipitation telle qu'il laissa ses cimbales et son étendard royal aux mains de l'ennemi. D'ailleurs, son ressentiment contre son père n'avait fait que s'accroître durant cette campagne. Malgré la part qu'il avait prise à la victoire de Terbâb, le nom de son frère Abd-el-Aziz avait été substitué au sien dans le bulletin de victoire; en outre, l'argent et les armes déposés dans le château d'Ikhtiar ed-din, à l'époque de l'invasion d'Herat par Schah-Rokh, étaient restés au pouvoir d'Olough-Beig, qui refusait de les lui restituer. Ces griefs et d'autres plus anciens entretenaient dans son cœur une haine criminelle qui le conduisit in-

sensiblement à tremper les mains dans le sang de son père ¹.

Herat devait ressentir le contre-coup des troubles qui bouleversaient le Khorasân, et la faiblesse de Bayézid-Pervanédji, qui gouvernait cette capitale au nom d'Olough-Beig, laissait la porte ouverte à toutes les tentatives. Un factieux, nommé Yâr-Ali, fils de Iskender-Turkmân, avait été enfermé dans Nerretou par ordre d'Olough-Beig. Muni d'une lime qu'un complice lui fit passer dans un pieu de tente, il lima ses chaînes, s'évada pendant la nuit et rejoignit le gros de ses partisans. A leur tête, il s'empara de la banlieue d'Herat, fit main basse sur les villages, força les paysans à s'enrôler sous ses drapeaux et vint assiéger Herat. Après huit jours de siège, la ville allait lui ouvrir ses portes quand Olough-Beig arriva; il dispersa la petite armée de Yâr-Ali et entra dans Herat. Abusé par de perfides dénunciations, le fils de Schah-Rokh crut que les habitants de la banlieue avaient pris volontairement parti pour Yâr-Ali, et il permit à ses soldats d'exercer pendant trois jours de cruelles représailles. Le jour du kour-

¹ On raconte que le scheïkh Béha ed-din-Omar avait deviné les coupables projets d'Abd-el-Latif. Ce vénérable personnage, après avoir échoué dans les négociations qu'il entama au nom d'Ala ed-dôleh, avant l'affaire de Terbâb, vit ses équipages pillés par les soldats d'Olough-Beig, et, loin d'obtenir satisfaction de cet affront, il fut reçu par le prince de Samarcande avec un dédain à peine déguisé par les marques d'un respect apparent. « Le destin, dit-il à cette occasion, se chargera bientôt du soin de ma vengeance, et c'est Abd-el-Latif qui en sera l'instrument. » (*Turikh-ê-elfi*, année 852. — *Hefst-ikhlim*, quatrième Climat.)

bân-beïram, tandis que ce prince se rendait à la mosquée, des milliers de paysans, nus et affamés, se présentèrent devant lui en criant par dérision : « Vive la justice de notre roi ! quelle fête splendide nous devons à sa clémence ! » Il semble que le ciel entendit les imprécations de ces infortunés, car au moment même où Herat était le théâtre de ces violences, l'armée des Uzbeks envahissait le territoire de Samarcande, ravageait les environs de cette ville, ainsi que le palais d'été du souverain, et brisait cette fameuse tour de porcelaine qu'Olough-Beig avait fait venir de Chine à grands frais. Dès que ce prince fut instruit de cette invasion, il rappela son fils Abd-el-Latif de Meschhed, lui laissa le gouvernement d'Herat, et retourna rapidement dans la Transoxiane, en emportant le cercueil de Schâh-Rokh, et ce que Herat renfermait de plus précieux, entre autres deux portes de bronze d'un travail inimitable que Schah-Rokh avait enlevées de Tébriz pour orner le collège de Gueuher-Schâd. Sa retraite fut des plus périlleuses, Babour-Mirza, à la faveur de ces désordres, s'étant avancé sans obstacle jusqu'à Serakhs. Un de ses généraux, l'émir Hindoukeh, marcha aussitôt sur Merv, tomba sur les derrières d'Olough-Beig, et fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels était l'émir Eïdegou-Timour, qu'on envoya à Herat. A peine délivrée de ce danger, l'armée du Turkestân fut attaquée, au passage de l'Oxus, par des tribus d'Uzbeks qui s'emparèrent de ses bagages et lui tuèrent beaucoup de monde. Olough-Beig arriva

enfin à Boukhara et déposa le corps de son père dans la chapelle de l'émir Buzurg. Douze jours seulement s'étaient écoulés depuis son départ d'Herat, lorsqu'une autre portion de l'armée de Babour, sous les ordres d'Émir-Fouschendji, d'Émir-Khalil, etc. se présenta sous les murs de cette ville. Abd-el-Latif n'essaya pas même de résister et partit furtivement sur les traces de son père. Mais Yâr-Ali avait eu le temps de se créer de nouveaux partisans, surtout parmi les bandes de mercenaires de l'Irak persan; il entra par surprise dans Herat, en délogea le contingent de Babour et s'établit dans le château d'Ikhtiar ed-din; où ses troupes firent un simulacre de couronnement. Yâr-Ali usa assez modérément de sa victoire; il défendit que les habitants fussent maltraités et se livra à de continuelles orgies. Un seïd nommé Abd-el-Ali Rikabdâr, gagné par Babour-Mirza, jeta un soir une potion narcotique dans le vin servi à Yâr-Ali. Tandis que ce dernier dormait dans le *Jardin Blanc*, l'armée de Babour pénétra dans Herat par la Porte royale, et s'empara des principaux quartiers sans coup férir. Le malheureux Yâr-Ali, dont le règne avait duré vingt jours, fut exécuté dans le bazar, et sa tête fut exposée au milieu du Tchehar-sou. C'est ainsi que Babour-Mirza se rendit maître du Khorasân (zil-hiddjeh 852).

RÈGNE D'ABOU'L-KAÇEM BABOUR-MIRZA-BEHADOUR.

La possession d'une province aussi importante que le Khorasân était trop précieuse pour que Ba-

bour songeât à la rendre à son frère Ala ed-dôoleh, ainsi qu'il le lui avait promis lors de l'entrevue de Khabouschân. Aussi, lorsqu'il eut reçu l'hommage des grands feudataires de cette contrée et imposé son nom dans les prières publiques et sur la monnaie, il chercha à dédommager Ala ed-dôoleh en lui confiant le gouvernement de Toun (Kouhistân). Ce prince, ne considérant pas cette dignité comme une compensation suffisante, y délégua son fils, Sulthân-Ibrahim, auquel il donna, à cette occasion, les trésors gardés dans la forteresse d'Emad et une maison militaire, choisie parmi les tribus les plus fidèles. Mais Sulthân-Ibrahim n'était pas encore arrivé au siège de son gouvernement, qu'un détachement, envoyé sur ses traces par l'empereur, le força à rebrousser chemin et le ramena prisonnier à Herat. En effet, quelques courtisans malintentionnés avaient réussi à convaincre Babour que son frère Ala ed-dôoleh tramait un complot contre sa vie, ou tout au moins contre son pouvoir. Une dure captivité fut infligée à ce prince, tandis qu'Ibrahim fut confié à la garde de l'émir Hindoukeh, à qui l'empereur accordait encore une confiance absolue.

Du côté du Turkestân, Babour n'avait alors à redouter aucune attaque. La mésintelligence qui régnait depuis si longtemps entre Olough-Beig et Abd-el-Latif avait dégénéré en guerre ouverte. Abd-el-Latif, maître de la Bactriane, la gouvernait en souverain absolu, et attirait à lui toutes les tribus turques toujours hostiles au prince de Samarcande.

Olough-Beig, voulant du même coup réduire ce fils insoumis et faire valoir ses droits sur le Khoragân, entreprit une troisième expédition de ce côté de l'Oxus. Mais, dès qu'il eut traversé le fleuve, il se trouva face à face avec l'armée d'Abd-el-Latif, et pendant plusieurs mois il ne put forcer le passage. Babour en profita pour soumettre le chef du Seïstân. Mélik-Huçeïn, qui tenait ce fief d'une longue suite d'aïeux, avait cru pouvoir utiliser à son profit les rivalités qui déchiraient la famille de Timour, et, depuis quelques années, il s'était abstenu d'envoyer à Herat le tribut ordinaire. La présence d'une armée commandée par les meilleurs généraux de Babour triompha facilement de sa résistance, et il vint faire hommage à l'empereur, qui eut la générosité de lui laisser la vie.

Peu de temps après arriva la chute de l'émir Hindoukeh. Cet officier qui, dès l'avènement de Babour, exerçait à la cour une autorité presque absolue, avait eu fréquemment à se plaindre des caprices et du despotisme de son maître. Babour, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait un penchant prononcé pour la débauche et, sous l'empire de l'ivresse, son esprit était facile à capter. Hindoukeh, redoutant une disgrâce prochaine, prétexta l'affaiblissement de sa santé, et alla passer l'été aux environs de Badeghis, emmenant avec lui Sulthân-Ibrahim qui pouvait, au besoin, servir sa vengeance. Lorsque l'expédition du Seïstân fut décidée, Hindoukeh refusa d'en prendre le commandement, sous prétexte qu'il avait à

surveiller, avec son corps d'armée, les mouvements d'Olough-Beig. En même temps, il envoya Eïdegou-Timour à ce dernier, afin de lui proposer sa coopération s'il entraît dans le Khoracân. Mais Eïdegou fut pris par Abd-el-Latif, près d'Endékhoud, et envoyé à Babour, à qui il révéla le complot. Hindoukeh, se doutant qu'il serait bientôt attaqué, entra dans la province d'Aster-Âbâd. En effet, une armée partit d'Herat sous les ordres de Scheïkh-Ali-Behadour et d'Abou-Saïd-Darogha, et rencontra celle d'Hindoukeh dans la plaine de Khabouschân. L'affaire fut chaude et le succès longtemps disputé. Hindoukeh combattit avec l'énergie du désespoir; il tua de sa main Abou-Saïd-Darogha; mais il fut provoqué en combat singulier par Scheïkh-Ali et succomba après une lutte acharnée. Sa tête fut envoyée à Herat et exposée en public. La prise de la citadelle d'Emad termina cette campagne et mit le comble à la satisfaction de l'empereur, qui reprit avec bonheur ses habitudes de débauche.

Mais sa joie fut de courte durée. Ala ed-dôoleh, trompant la surveillance de ses gardiens, venait de s'évader. Il erra quelque temps dans les montagnes du Ghour et dans le Seïstân, où les troupes impériales le poursuivirent sans succès, et il entra ensuite dans le désert de Yezd. Là, son frère Mohammed-Mirza lui fit dire qu'il se disposait à envahir le Khoracân, et lui ordonna de l'attendre.

INVASION DE MOHAMMED-MIRZA ; REVERS DE BABOUR-MIRZA ;
SON SECOND AVÈNEMENT AU TRÔNE.

Sulthân-Mohammed-Mirza, troisième fils de Baïsonghor, se croyait des droits aussi légitimes que ceux de ses frères à la possession du Khorasân, sa patrie. Tant qu'il fut occupé de la conquête du Fars et de l'Irak persan, il dissimula ses prétentions; mais lorsque ces deux riches provinces furent entièrement soumises à son pouvoir, il se crut en mesure de réaliser ses projets. Il réunit donc à toutes les forces militaires de la Perse plusieurs corps de troupes irréguliers, pris parmi les tribus, et s'avança sans obstacle jusqu'à Bestham. De son côté, Babour-Mirza avait enrôlé à la hâte tout ce qu'il avait pu trouver de troupes entre le Kharezme et le Seïstân, et depuis Schoubroughân jusqu'au Mazendérân, et il marcha à sa rencontre. Les environs de Djâm furent le théâtre de cette lutte fratricide. Babour, quoique bien secondé par les soldats heratiens et les Afghâns, ne put tenir contre les forces ennemies mieux disciplinées, et il battit en retraite, laissant un immense butin entre les mains du vainqueur. Suivi de huit soldats dévoués, il se fraya un chemin à travers l'ennemi et se jeta dans la citadelle d'Emad, ce refuge ordinaire des souverains dépossédés. Rien ne s'opposait désormais à la marche de Mohammed-Mirza, et il se rendit directement à Herat, où il prit possession du trône de ses ancêtres. Des mesures bien-faisantes signalèrent son triomphe, et il eut la géné-

rosité de renvoyer le jeune Schah-Mahmoud (fils de Babour) à sa mère. Peu de jours après, il reçut la nouvelle de la défaite et de la mort d'Olough-Beig. Ce malheureux prince, trahi par Abou-Saïd, qui avait abandonné sa cause pour assiéger Samarcande, ne put résister longtemps à Abd-el-Latif, qui traversa l'Oxus et entra dans cette capitale. Abandonné par ses soldats et par ses plus anciens généraux, Olough-Beig vint avec son second fils, Abd-el-Aziz, se mettre à la merci d'Abd-el-Latif. Ce dernier, sourd à la voix de la nature, eut la barbarie de signer l'arrêt de mort de son père et de son frère, et réalisa par ce double meurtre la prédiction sinistre de Molla Béha ed-din.

Cependant Babour-Mirza, sûr de la fidélité de Mohammed-Saleh, gouverneur de *Kala'è-Emad*, ne s'arrêta pas dans cette place, et se rendit en toute hâte dans le district d'Aster-Âbâd, pour y prendre le commandement des troupes qui accouraient à son appel. Mohammed-Mirza en fut informé, et résolut de l'attaquer aussitôt. Après s'être débarrassé d'Ala ed-dôleh, son hôte, en l'envoyant dans le Guerm-sir avec le titre de gouverneur, il mit l'émir Hadji-Mohammed (surnommé *Féna-Schirin*) à la tête de ses meilleurs régiments. Hadji-Mohammed apprit, en arrivant à Niça, que Babour-Mirza avait transporté son camp à Meschhed; il s'y rendit à marches forcées, et lui livra bataille dès le lendemain. La valeur de Babour suppléa à l'infériorité de ses troupes. Après une lutte de plusieurs heures, Hadji-Mohammed fut tué avec ses meilleurs officiers, et ses sol-

daté prirent la fuite. Mais le terme des disgrâces que le destin réservait à Babour n'était pas encore arrivé.

Mohammed-Mirza, averti par les messages réitérés de Hadji-Mohammed, s'empessa de quitter Thous avec le reste de son armée. Les fuyards qu'il rencontra sur sa route lui apprirent le désastre de ce général. Il précipita sa marche, et tomba à l'improviste sur les troupes exténuées de Babour. Ce dernier n'eut pas même le temps de les ranger en bataille; entraîné dans la déroute des siens, il se réfugia dans les murs d'Emad. Mais Mohammed-Mirza, craignant que cette retraite ne fût un piège pour l'attirer dans une embuscade, n'osa pas le poursuivre, et reprit le chemin de Thous.

Les désordres que la mort de Hadji-Mohammed suscita dans la tribu turbulente à laquelle il appartenait, et la nouvelle de la rentrée d'Ala ed-dôoleh dans Herat inquiétèrent si vivement Mohammed-Mirza, qu'il considéra un plus long séjour dans le Khorasân comme dangereux, et retourna en Irak avec les débris de son armée.

La facilité avec laquelle Ala ed-dôoleh était entré à Herat, les acclamations qui avaient salué son retour, lui inspirèrent une confiance profonde, et il songea aussitôt à s'emparer de Samarcande. Il laissa donc le commandement de la citadelle d'Ikhtiar ed-din à l'émir Ahmed (fils de) Yéçaoul, et conduisit son armée sur Balkh et Schoubroughân. Babour-Mirza était trop habile pour ne pas tirer parti d'une

circonstance aussi favorable. Sans laisser à ses soldats le temps de se reposer, il se présenta devant Herat, y entra sans coup férir, et fut salué roi, pour la seconde fois, par une population que tant de révolutions avaient rendue indifférente. L'émir Ahmed essaya, il est vrai, de se défendre dans la citadelle; mais, cerné de tous côtés et menacé de périr par la famine, il accepta une capitulation honorable, et fit sa soumission. Babour reçut alors la nouvelle de la défaite d'Ala ed-dôoleh devant Samarcande et de son retour à Balkh. Voulant profiter de l'affaiblissement de son rival pour lui donner le coup de grâce, il quitta Herat au milieu de l'hiver, courut sur les rives de l'Oxus, et s'empara de Balkh. Puis il marcha sur Thalékân, où Ala ed-dôoleh s'était renfermé, entra facilement dans cette ville, donna le commandement de la Bactriane, des frontières du Bedakhschân jusqu'au Mourghâb, à l'émir Dervisch et à Ali-Hezaresfi, et reprit tranquillement le chemin de sa capitale. Ala ed-dôoleh, après avoir erré quelque temps dans les montagnes de Balkh, était revenu dans les environs d'Herat, et se tenait caché dans le pavillon nommé *Iskender-Beig*, au pied du mont Kazurgâh. Il ne tarda pas à être découvert, et fut conduit en présence de Babour, qui le condamna à une étroite captivité¹.

¹ Parmi les objets précieux qui tombèrent au pouvoir de Babour se trouvaient deux diamants d'une grosseur extraordinaire : l'un était nommé *tiveh-guèzi*, l'autre *schah-mansouri*, en mémoire de Schah-Mansour, fils de Mahmoud, le conquérant de l'Inde, auquel il avait appartenu.

Depuis que les vicissitudes de la guerre avaient forcé Mohammed-Mirza à retourner en Perse, son unique préoccupation était de se venger de son rival en lui enlevant la souveraineté du Khorâçân. D'Isfahân, où il avait établi son camp, il faisait avec activité tous les préparatifs d'une formidable expédition. Babour-Mirza, qui était alors à Bestham, en fut bientôt informé, et entra en négociation avec son frère. Ce fut le scheïkh ul-islam *Khadjeh-Molla* que Babour chargea de cette affaire délicate. Après de longs pourparlers, un traité de paix fut signé, mais à des conditions très-désavantageuses pour Babour : non-seulement il cédait au souverain de l'Irak plusieurs districts du Khorâçân, mais, en outre, le nom de Mohammed-Mirza devait seul paraître dans le prône du vendredi et sur les monnaies. Quelque grands que fussent ces sacrifices, ils ne parurent pas suffisants à Mohammed-Mirza, car, tandis que son frère passait l'hiver dans le Mazendérân, il envahit soudain le Khorâçân, et s'avança jusqu'à Esféraïn. Babour, indigné d'un pareil manque de foi, voulut en finir avec un adversaire aussi remuant, et sortit d'Asterâbâd à la tête de son armée. Son frère, non moins impatient que lui, vint à sa rencontre, et ce fut à *Djenarân* que les deux armées se trouvèrent face à face. Elles firent l'une et l'autre des prodiges de valeur, et la victoire resta indécise pendant toute la journée. Mais vers le soir, Mohammed-Mirza, emporté par son courage, se précipita avec une poignée d'hommes sur l'aile droite de l'en-

nemi; il fut enveloppé avec les siens, et, malgré les efforts de ses compagnons pour le dégager, il reçut plusieurs blessures et fut fait prisonnier. Cette nouvelle répandit le découragement dans les rangs de son armée, qui battit en retraite dans le plus grand désordre. Babour se fit amener son frère, et lui reprocha amèrement la violation du traité et le sang que son ambition faisait couler. Mohammed-Mirza se contenta de lui répondre : « Mon frère, c'est à ce prix seulement qu'on achète une couronne. » Il fut aussitôt emmené et livré aux bourreaux. Babour permit que son corps fût porté à Herat et déposé dans le collège de Gueuher-Schâd-Begum, à côté du tombeau de Baisonghor, leur père. Mohammed-Mirza, qui mourut, *comme Alexandre le Grec*, à l'âge de trente-quatre ans, avait régné dix ans, dont cinq ans comme vice-roi, et cinq comme souverain indépendant. Peu de jours après le meurtre de Mohammed, un autre frère du sulthân, Ala ed-dôoleh, que son passé et ses intrigues rendaient redoutable, fut condamné à perdre la vue au moyen d'un fer chaud. Par ce double crime, Babour-Mirza, ordinairement humain, ternit l'éclat d'un règne que ses grandes qualités et ses talents devaient placer si haut dans le jugement de la postérité.

D'ailleurs, le caractère remuant d'Ala ed-dôoleh expliquait, sans la justifier, cette mesure rigoureuse. Dès l'année suivante (856 = 1452 de J. C.), tandis que Babour poursuivait le cours de ses conquêtes dans l'Irak, Ala ed-dôoleh sortit d'Herat, se jeta

dans la ville de Meïmeneh, puis dans Fariâb, y réunit les *Erlat*, tribu factieuse, toujours prête à seconder la révolte, en prit le commandement, et se dirigea vers *Lenguer-é-Émir* dans le dessein de s'emparer d'Herat par surprise. Ce coup de main aurait sans doute réussi sans la vigilance de *Dervisch-Hézar-esfi*. Cet officier se mit à la tête de la faible garnison laissée dans la citadelle, repoussa Ala ed-dôoleh, et le tint en échec jusqu'à ce que Babour fût averti du danger que courait sa capitale. Babour revint en grande hâte (12 scha'bân 856), mais son frère ne crut pas prudent de l'attendre; il passa dans le Seïstân, et se rendit de là à Rey, dans le camp de Dji-hân-Schah-Mirza, où il trouva un asile.

L'année suivante fut signalée par de plus graves événements. Après avoir passé l'été à Khabouschân et à Schelmétân, Babour prenait ses quartiers d'hiver près d'Aster-Âbâd, dans le Mazendérân, lorsqu'il reçut une fâcheuse nouvelle. Sulthân-Abou-Saïd venait de passer l'Oxus, et l'émir Dervisch avait été tué en essayant d'arrêter sa marche; tout le pays compris entre le Bédakschân et le fleuve Mourghâb s'était soumis au vainqueur, qui, maître de Balkh, menaçait le cœur du royaume. Babour marcha aussitôt sur Samarcande, et, bien qu'à la nouvelle de son approche Abou-Saïd eût quitté Balkh pour retourner dans sa capitale, Babour n'en poursuivit pas moins sa marche. Arrivé à Balkh, il fut reçu par le vénérable soufi Abou-Nasr-Parsa, qui mit tout en œuvre pour le faire renoncer à son expédition, mais

sans succès. Le passage de l'Oxus offrit de grandes difficultés : on ne trouva qu'un bateau, qui servit à Babour pour gagner la rive droite; le reste de l'armée traversa le fleuve à la nage; plusieurs soldats périrent dans les flots, et d'autres succombèrent aux privations qu'il fallut supporter dans les plaines arides qui bordent l'Oxus. Babour y campa pendant le mois de ramazân, tandis que, par son ordre, Ahmed-Yéçaoul conduisait deux cents cavaliers à Kouhligah ou la *Porte de Fer* (در بند آهنین); et détruisait les ouvrages qui défendaient ce défilé. Enfin le gros de l'armée se mit en marche, et arriva, le 14 schawal, à un farsakh de Samarcande, sans rencontrer l'ennemi. En effet, Sulthân-Abou-Saïd, persuadé que Babour ne pourrait pas traverser l'Oxus, avait congédié la plus grande partie de son armée : le salut de Samarcande ne dépendait plus que de l'énergie de sa nombreuse population. Afin d'exalter le courage de ses sujets, le Sulthân se rendit, avec les notables et les principaux corps de métiers, dans la cellule de Khadjeh-Naçir ed-din Obeïd Allah, que sa sagesse et sa vie austère faisaient considérer comme un saint inspiré de Dieu¹. Le pieux

¹ Mort à Samarcande en 896. Rien ne serait plus curieux pour faire connaître l'état de la civilisation musulmane, à cette époque d'anarchie, que la biographie de ce santou, dont le temps n'a pas fait pâlir l'aurole. Confident et ami intime d'Abou-Saïd, arbitre de la querelle de Mirza-Omar-Scheïkh avec ses deux frères, Naçir ed-din exerça une influence occulte, mais puissante, sur les grands événements politiques de son temps. Le *Médjalis-ul-mouminin*, ouvrage précieux publié à Téhérân il y a quelques années, nous fournit sur

cénobite ne se borna pas à exciter leur enthousiasme en leur promettant la coopération du Ciel, il organisa lui-même la défense. Tous les habitants valides de la ville et de la banlieue furent équipés et armés; les femmes et les enfants se réfugièrent dans les montagnes voisines. Trois hommes, un Turc et deux Persans, furent postés derrière chaque créneau; des chaudières destinées à répandre de l'huile bouillante sur les assaillants furent placées le long de la plate-forme des tours; enfin on établit à chaque porte des postes formés des soldats les plus intrépides, qui devaient à tour de rôle opérer des sorties. Ces dispositions prises, on attendit l'armée du Khoracân. L'avant-garde ne tarda pas à se présenter, conduite par Émir-Khalil et Ahmed-Yéçaoul. Ces deux officiers, enhardis par l'inaction apparente de l'ennemi, s'avancèrent jusqu'au pied des murailles. Des flots d'huile bouillante et de matières enflammées mirent le désordre parmi leurs troupes; une partie de la garnison, qui sortit au même moment, les enveloppa, leur coupa la retraite et en fit un affreux carnage. Khalil et Ahmed furent pris et conduits en présence du Sulthân, qui leur accorda la vie sur la promesse qu'ils lui donnèrent de faire lever le siège. Babour, dissimulant le chagrin que lui causait cet échec, resta longtemps sourd à toute proposition de paix; pendant quarante jours consécutifs, il mena lui-même ses soldats au combat et paya bravement

ce moine diplomate des documents d'un véritable intérêt, et que nous regrettons de ne pouvoir publier ici.

de sa personne. Il eût été difficile de prévoir le terme de cette lutte meurtrière, si l'hiver n'était venu la suspendre. La lassitude des deux partis, les pressantes sollicitations de son entourage, déterminèrent enfin Babour à lever le siège de Samarcande. Après de longs pourparlers, la paix fut signée, et il fut stipulé que le cours de l'Oxus servirait de ligne de démarcation entre les deux États; puis les prisonniers furent renvoyés dans leur camp respectif avec des présents¹. Les deux frères s'engagèrent par les serments les plus solennels à vivre désormais en bonne intelligence, et Babour reprit le chemin d'Herat, où il rentra le 4 moharrem 857.

Les deux dernières années du règne de Babour s'écoulèrent dans une paix profonde. L'an 860 (1455-1456), peu de jours après la mort du célèbre molla *Saad el-hakk wed-din el-Kaschgâri*, une comète parut à l'orient d'Herat; elle brilla d'un éclat sinistre depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Bientôt après elle reparut dans la direction du couchant. L'impression pénible que ce phénomène excita parmi le peuple fut partagée par le souverain. En vain les astrologues lui répétèrent-ils à l'envi que cette comète ne pouvait exercer aucune influence sur les destinées humaines, un pressentiment invincible portait Babour à y voir un signe de sa mort prochaine.

¹ Parmi ces prisonniers se trouvaient deux favoris d'Abou-Saïd, l'émir Ahmed-Afzal et Ahmed-Yâr; ils furent échangés contre Khalil et Ahmed-Yéçaoul, qui avaient pris une part active à la conclusion de la paix.

A la fin de cette même année, il s'éloigna d'Herat pour la dernière fois. Il vint habiter Meschhed, dont le climat était plus favorable à sa santé, et s'établit dans le *Tchehâr-Bâgh* (les quatre jardins). Il ne quitta cette résidence charmante que pour aller célébrer les fêtes du ramazân et du beïram auprès du saint tombeau (de l'imam Riza), et pour se livrer, dans les environs de Radêkân, au plaisir de la chasse, qu'il avait toujours aimée avec passion.

Au début du printemps suivant (861=1455 de J. C.), Babour, qui, par esprit de dévotion, avait renoncé au vin, s'abandonna de nouveau à ce funeste penchant, achevant ainsi de ruiner sa santé, que la guerre et les plaisirs avaient depuis longtemps compromise. Le mardi matin, 25 du mois de rébi second, après avoir réalisé trop fidèlement le vœu exprimé dans le vers suivant, qui est de sa composition :

Nouvel an et printemps nouveau, vin exquis et beautés aimables!

Hâte-toi d'en jouir, ô Babour, on ne vit pas deux fois¹!

il se fit transporter en litière du *Tchehâr-Bâgh* à Meschhed pour assister au conseil. Pendant la séance, il se livra à un accès de colère, que l'ivresse rendait plus terrible, et tomba en syncope. Dès qu'il eut repris ses sens, il comprit que la vie allait l'a-

نو روز و نو بهار و می و دلبران خوش
بابر بعیش کوش که عالم دو باره نیست

bandonner, et consacra ses derniers moments à obtenir, par une contrition sincère, le pardon du Dieu clément, dont il avait si souvent transgressé les préceptes. Il expira le même jour. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, et son corps fut enterré sous la coupole du collège de Schah-Rokh, près du vénérable mausolée de l'imam.

Babour-Mirza avait régné pendant dix ans sur le Khoracân; tout le vaste territoire compris entre le Mazendêrân, Semnân et Dameghân jusqu'au Bédakhschân d'une part, et depuis l'Oxus, Merv et Makhân jusqu'aux frontières du Zaboulistân de l'autre, reconnut son autorité. La victoire ajouta à son empire l'Irak et la Perse. Doué de toutes les qualités qu'on exige d'un souverain, il était surtout d'une générosité inépuisable. Ses croyances religieuses restèrent pures, et il écoutait avec empressement les conseils des plus humbles derviches. Quoiqu'il parût en quelques circonstances négliger les soins de son empire pour les plaisirs, ou céder aux caprices de ses favoris, en réalité, il dirigea les affaires d'une main ferme et apporta une rare prudence dans toutes ses entreprises.

RÈGNE DE SULTHÂN ABOU-SAÏD.

La mort de Babour suscita dans le Khoracân des troubles plus sanglants que ceux dont la succession de Schah-Rokh avait jadis été le prétexte. Schah-Mahmoud, unique héritier de Babour, était un enfant de douze ans, incapable de réprimer les tenta-

tives ambitieuses de tous les prétendants au trône. Parmi ces derniers, le plus redoutable, par sa naissance autant que par son énergie, était son propre cousin, Ibrahim-Mirza, fils d'Ala-ed-Dôoleh. Ibrahim, après s'être évadé de la citadelle d'Herat, où le feu roi le retenait prisonnier, se dirigea vers le Mourghâb. Une armée d'aventuriers et d'officiers de fortune se rassembla sous ses ordres, et marcha sur Herat, avant même que le fils de Babour eût le temps d'arriver dans cette ville. La plus affreuse anarchie la désolait alors. Un certain Abou-Saïd, nommé en turc *Kara-Arslân*, profitant de l'incertitude qui régnait sur tous les esprits, s'était constitué gouverneur de la ville, et inaugurait ses fonctions en prélevant une lourde taxe. Schah-Mahmoud trouva un énergique défenseur en la personne d'un officier nommé Schir-Hadji, qui, aidé de quelques citoyens intrépides, assaillit Kara-Arslân et le tua. Ce libérateur allait chercher le jeune prince à Bâghé-Moukhtâr et le placer sur le trône paternel, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'approche d'Ibrahim-Mirza. Ibrahim comptait de nombreux partisans parmi les émirs *tarkhâns* et dans le peuple. Afin d'éviter une collision nouvelle, on convint de choisir la princesse Gueuher-Schâd-Begum comme médiatrice. Malheureusement des gens malintentionnés persuadèrent à Schir-Hadji que cette princesse, qui avait toujours aimé Ala-ed-dôoleh, ne pourrait déguiser sa sympathie pour son fils, et que la cause de Schah-Mahmoud était perdue. Le

jour fixé pour terminer cette affaire étant arrivé, Schir-Hadjî se rendit dans le pavillon de Bâgh-é-Zaghân où les émirs *tarkhâns* étaient déjà réunis. A peine entré, il se précipita sur eux, assisté d'un misérable derviche, Huçein le Fou (*divaneh*), en tua plusieurs, entre autres l'émir Oveïs, et reçut lui-même une grave blessure. Il eut cependant le temps d'envoyer Gucuher-Schâd dans le collège de Schah-Rokh, et s'enferma lui-même avec le jeune Schah-Mahmoud dans le château d'Ikhtiar-ed-din (fin de djemazi second). Mais la nouvelle de l'arrivée prochaine d'Ibrahim-Mirza se confirmant, il ne jugea pas prudent de rester dans Herat, et envoya Schah-Mahmoud à Meschhed, tandis qu'il allait lui-même se réfugier derrière les solides remparts de Nerretou. Le mardi 7 de redjeb, Ibrahim arrivait dans les jardins de Moukhtâr, d'où il dirigeait quelques troupes contre les fugitifs; le lendemain, il fit son entrée à Herat et prit possession du trône paternel. Mais le destin ne lui permit pas de l'occuper longtemps. Dans le courant de scha'bân de la même année, Schah-Mahmoud, qui avait réuni à Meschhed les émirs dévoués à son père, se mit à leur tête et sortit de cette ville, afin de chasser l'usurpateur. Arrivé à Kousouyeh, il rencontra l'armée d'Ibrahim, qui s'était hâté de marcher à sa rencontre. La plaine qui entoure le caravansérail nommé Emir-Schah-Mélik fut le théâtre d'un combat terrible dont le Khorasân était le prix. Le fils de Babour eut d'abord l'avantage : il culbuta les deux ailes de l'en-

nemi, et déjà son avant-garde se dirigeait sur Herat, lorsque Emir-Ahmed-Tarkhân, qui commandait le centre de l'armée d'Ibrahim, se jeta sur l'ennemi avec impétuosité et le força à rebrousser chemin. Les soldats d'Ibrahim se rallièrent sous ses ordres; le combat recommença avec un nouvel acharnement et se termina par la déroute complète des troupes de Schah-Mahmoud. Ce jeune prince put se réfugier à Meschhed, mais ses principaux officiers et ses bagages restèrent au pouvoir d'Ibrahim.

Tandis que les nouvelles les plus contradictoires sur l'issue de la bataille répandaient l'alarme dans Herat, le scheikh-ul-islam Kotb-ed-din-Yahia (Teftazâni), que Ibrahim avait envoyé en qualité d'ambassadeur à Samarcande, se présentait sous les murs d'Herat et annonçait que, le lendemain (26 scha'bân), Sulthân-Abou-Saïd y ferait son entrée. Ahmed-Yéçaoul et Kara-Behadour, qui avaient été chargés par Ibrahim de la défense de la capitale, essayèrent de démentir cette nouvelle et firent mine de résister. Mais l'arrivée de Djélal-ed-din-Seïd-Mézid avec l'avant-garde de l'armée de Samarcande fit cesser toute hésitation, et ce général occupa la ville sans coup férir. Le 25 du mois de scha'bân, Abou-Saïd arriva avec le gros de l'armée dans le village de Sakselmân, où il fut reçu par une députation des principaux habitants d'Herat. Le lendemain, il entra en grande pompe par la porte de Kryptchak, et choisit pour résidence les jardins de la ville.

Cependant la forteresse d'Ikhtiar-ed-din était en-

core au pouvoir d'Ahmed-Yéçaoul. Aux promesses séduisantes qu'on vint lui faire de la part du Sulthân, ce brave officier opposa un refus énergique : « La défense de cette place, dit-il aux envoyés d'Abou-Saïd, m'a été confiée par mon maître, et je ne consentirai jamais à payer ses bienfaits par une noire trahison. Tant que Ibrahim-Mirza vivra, tant que je conserverai une goutte de sang dans les veines, personne n'entrera dans ses murs. » Le Sulthân, instruit de cette réponse, transporta sa résidence à Bâgh-é-Zaghân, et dirigea lui-même les opérations du siège. Mais la place était si bien fortifiée et défendue si courageusement par Ahmed, qu'elle résista à toutes les attaques. Le Sulthân dut demander un armistice. Dans l'irritation que lui causa cet échec, il fit périr la princesse Gueuher-Schâd, que de perfides conseillers lui représentaient comme nouant des intrigues secrètes avec Ibrahim-Mirza, pour le ramener à Herat (9 ramazân 861)¹. Peu de jours après, Abou-Saïd reçut la visite de l'émir Schir-Hadji, qui sortit de la forteresse de Nerretou pour faire sa soumission au Sulthân. Tandis que cet officier était au camp, Nerretou lui fut enlevée par un coup de main d'une hardiesse extraordinaire. Un homme ayant l'apparence d'un berger² se présenta avec un troupeau de moutons et demanda la per-

¹ Cette princesse fut inhumée dans la chapelle du collège qu'elle avait fondé dans le mossallah d'Herat. (Voyez la lettre de M. de Khanikoff, déjà citée.)

² D'après l'auteur du *Tarikh-é-elfi*, il se nommait Yassaki-Pirkeh.

mission de les vendre dans l'intérieur de la place. On lui permit d'entrer et de vaquer à son commerce. Le soir venu, comme il n'avait pas de gîte, il supplia qu'on le laissât dormir sur la plate-forme. Dès que la garnison fut endormie, cet homme tira de dessous sa robe une échelle de cordes, et l'attacha aux créneaux. Ses compagnons, qui n'attendaient que ce signal, pénétrèrent dans la place, égorgèrent les sentinelles, surprirent la garnison avant que l'alarme fût donnée, firent main basse sur elle et devinrent, en une heure, maîtres de cette importante forteresse.

Peu de jours après l'arrivée de cette fâcheuse nouvelle, Abou-Saïd fut rappelé dans le Turkestan par la révolte des fils d'Abd-el-Latif. Ces deux jeunes princes, nommés Mirza-Ahmed et Mirza-Djouki, avaient envahi la Bactriane, lorsqu'un des meilleurs généraux de l'armée impériale les attaqua vigoureusement. Mirza-Ahmed fut tué, et son frère parvint à se soustraire aux poursuites du vainqueur¹. Abou-Saïd prit alors ses quartiers d'hiver aux environs de Balkh.

Sur ces entrefaites, Ibrahim-Mirza, qui s'était tenu caché dans les districts de Khâf et de Bakherz, crut que le moment était venu de réaliser ses rêves ambitieux. Il sortit de sa retraite, envoya à Herat un de ses officiers, l'émir Ahmed, pour tenir cette ville en respect, et se dirigea avec le gros de ses

¹ D'après les inscriptions funéraires relevées par M. de Khanikoff, (Sulthân) Ahmed mourut dans le courant de zil-ka'deh 861, et son frère, Mirza-Djouki, le 5 de zil-hiddjeh 868.

partisans sur Djordjân, occupé alors par Mirza-Schah-Mahmoud. Mais un ennemi plus redoutable l'y attendait : c'était Mirza-Djihân-Shah, que le gouverneur de Sari, mécontent des procédés de Schah-Mahmoud, avait appelé dans cette province.

Ibrahim fut exactement informé de cette invasion et de la défaite de Schah-Mahmoud; mais il crut n'y voir qu'un stratagème inventé pour l'intimider; il poursuivit donc sa marche et rencontra, non loin de Tébriz, l'armée de Djihân-Schah, composée des troupes de l'Azerbaïdjân et de l'Irak. Sa valeur ne put suppléer à l'infériorité et au dénûment de ses troupes; il fut battu et revint précipitamment à Herat avec un petit nombre de serviteurs (25 moharrem 862). Dans cette circonstance critique, il jugea prudent de se concilier la faveur d'Abou-Saïd, et chargea de cette négociation trois personnages importants, parmi lesquels se trouvait l'émir Ghyas ed-din, père du célèbre Ali-Schir¹. Le Sulthân les reçut avec bienveillance, et consentit à conclure un traité d'alliance aux conditions suivantes : 1° Ibrahim rendrait à la couronne la province d'Herat, en échange de laquelle il recevrait un autre district du Khorasân, à son choix; 2° il s'engagerait à prendre, en toute occasion, les armes contre les Turcomans. Les députés s'éloignèrent de Samarcande en donnant au Sulthân l'assurance que ces conditions se-

¹ Borhân-ed-din-Khond-Schah, père de l'historien Mirkhond, remplissait les fonctions de secrétaire auprès de ces trois envoyés. (Chron. de Khondémir.)

raient acceptées et fidèlement exécutées par leur maître. Mais de nouvelles complications entravèrent le succès de ces négociations.

Ala ed-dôoleh, que ni l'âge ni les revers ne pouvaient décourager, après avoir erré longtemps dans les steppes de la Boukharie et chez les Uzbeks, avait reparu soudain à Herat, où son fils Ibrahim-Mirza l'avait reçu, sinon avec une satisfaction sincère, du moins avec les apparences du plus grand respect (7 de djemazi second). Peu de jours après, on reçut la nouvelle que Mirza-Mozaffer-ed-din-Djihân-Schah s'avançait à marches forcées avec des forces imposantes, et qu'il était déjà en vue de Kousouyeh. Ibrahim, ne croyant pas pouvoir compter sur la fidélité des Heratiens, sortit furtivement de la capitale, et se réfugia dans les montagnes inaccessibles du Ghour, où son père ne tarda pas à le rejoindre. Djihân-Schah entra donc dans Herat sans rencontrer de résistance sérieuse, délogea Ahmed-Yéçaoul du fort d'Ikhtiar ed-din, et reçut l'hommage des principaux chefs du Khorâçân (scha'bân 862, juillet 1458). Le triomphe du prince turcoman fut de courte durée. Abou-Saïd, ayant réuni toutes les forces dont il pouvait disposer, sortit de Balkh et vint camper sur les bords du Mourghâb, pour s'y reposer, avant de continuer sa marche sur Herat. Pir-Boudak, fils de Djihân-Schah, qui poussa une reconnaissance jusque-là, fut délogé avec des pertes sérieuses, et vint répandre l'alarme dans le camp de son père. Cependant Djihân-Schah aurait peut-

être tenté le sort des armes, s'il n'eût reçu, au même moment, la nouvelle qu'un de ses fils, Mirza-Hu-geïn-Ali, venait de sortir de la prison où son insubordination avait forcé son père à l'enfermer, et qu'il cherchait à soulever l'Azerbaïdjân.

En présence d'aussi grandes difficultés, le chef turcoman n'hésita plus à traiter avec le Sulthân, et il choisit pour négociateur l'émir Aschour, dont l'habileté lui était connue. Abou-Saïd ne pouvait trouver une meilleure occasion de se délivrer d'un compétiteur qui lui avait suscité tant d'embarras. Le plus simple bon sens lui conseillait de fermer l'oreille à toute proposition de paix, et de marcher droit sur Herat, où le rappelaient les sympathies mal déguisées des grands et du peuple. Cependant il n'en fut rien, et l'irrésolution de son caractère, qui devait bientôt lui coûter la vie, le porta à entrer en arrangement avec le ministre du prince des Turcomans. Il ne put même obtenir la restitution de l'Irak; après de longues conférences, il fut convenu que cette province, ainsi que l'Azerbaïdjân, resterait soumise à Djihân-Schah, et que la ville de Semnân servirait de ligne frontière entre les États des deux souverains. Djihân-Schah, satisfait d'un succès sur lequel il ne lui était pas permis de compter, sortit d'Herat dans les premiers jours de safer 863, et le départ des Turcomans fut signalé par d'horribles ravages dans tous les districts qu'ils traversèrent.

Le Sulthân Abou-Saïd, dont l'humanité et la mo-

dération sont attestées par tous les historiens, n'exerça aucunes représailles dans la capitale du Khoracân; il s'appliqua, au contraire, à réparer les maux que tant d'invasions successives lui avaient fait souffrir. Le peuple fut dégreuvé de plusieurs impôts onéreux, et, comme la disette, triste souvenir de l'occupation des Turcomans, faisait de grands ravages dans la ville et dans les campagnes, le Sulthân se décida à renvoyer son armée dans la Transoxiane, ne gardant près de lui que deux ou trois mille hommes.

Cette mesure si louable faillit lui coûter cher. Ala ed-dôoleh et Mirza-Ibrahim, son fils, du fond du Ghour, où ils avaient cherché un refuge, apprirent que le Sulthân était sans défense. Aussitôt ils nouèrent des négociations avec Mirza-Sandjar, enrôlèrent plusieurs milliers d'aventuriers, et se montrèrent aux environs de Sérakhs. Abou-Saïd marcha contre eux avec le peu de soldats qui lui restaient, et, fort heureusement, il fut rejoint en route par deux escadrons de cavalerie, qui étaient revenus à toute bride de Samarcande. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine qui sépare Merv de Sérakhs. L'avant-garde du Sulthân, s'étant engagée avec trop d'ardeur, fut bientôt dispersée, et les fuyards répandirent dans le Khoracân la nouvelle de la défaite de leur souverain. Cependant la victoire resta en définitive aux troupes impériales; les rebelles furent taillés en pièces et Mirza-Sandjar fut pris et exécuté. Ala ed-dôoleh se déroba avec son fils aux poursuites

de l'ennemi, et ils prirent la direction de Bestham¹ (djemazi premier, 863). La prise de deux citadelles importantes, Nerretou et Emad, suivit de près cette victoire. Quelques mois plus tard, la princesse Rakyah-Sulthân, fille d'Ala ed-dôoleh, qui avait épousé Abou-Saïd, mit au monde un fils auquel on donna le nom de Mirza-Schah-Rokh.

L'année suivante fut inaugurée par un triomphe plus éclatant. Un prétendant, que sa naissance rendait redoutable, venait de surgir et faisait valoir hautement ses droits : c'était Sulthân-Huçeïn-Behadour, arrière-petit-fils de Tamerlan. Sortant du Mazendérân, sief qu'il tenait de son père Sulthân-Mansour, Huçeïn avait étendu ses ravages jusqu'à Sebzavar. Abou-Saïd marcha en personne contre ce nouvel ennemi, et le défit dans une bataille sanglante à la suite de laquelle il entra dans Aster-Âbâd et y fit reconnaître son autorité. Un événement imprévu le rappela à Herat. L'émir Khalil-Hindoukeh, qui gouvernait depuis longtemps le Seïstân, avait profité du départ du Sulthân pour assiéger Herat; mais il fut vigoureusement repoussé par les habitants, et

¹ La mort délivra bientôt le Sulthân de ces deux compétiteurs infatigables. Ibrahim avait réuni plusieurs tribus sur les côtes méridionales de la mer Caspienne, et il marchait sur Meschhed, lorsqu'il périt de mort soudaine, le 10 ramazân 863. Quant à Ala ed-dôoleh, il mourut le 6 zil-hiddjeh de la même année, chez Mélik-Djânsouz qui lui avait donné asile. Son corps fut porté à Herat et enterré, selon la coutume, dans la sépulture royale des princes de la famille de Tamerlan, c'est-à-dire dans le collège édifié par la princesse Gueulier-Schâd (Chron. de Khondémir. — Diction. de d'Herbelot. — Voyez aussi *Journ. asiat.* juin 1860, p. 542.)

sachant que le Sulthân s'avancait pour le châtier, il leva le siège et regagna sa province. Sous un prince moins faible qu'Abou-Saïd, le gouverneur du Seïstân aurait payé de sa vie cette tentative téméraire; mais le repentir dont il fit preuve et les amitiés qu'il avait su se créer parmi les ministres lui valurent une amnistie complète; il fut même conservé dans ses fonctions, sous la juridiction de l'émir Yahia, issu d'une ancienne famille du pays.

L'an 865 (1461-1462), l'horizon s'assombrit autour d'Abou-Saïd. Ce prince eut à réprimer une double tentative de révolte, l'une dans le Turkestân où Mirza-Mohammed-Djouki (fils d'Abd-el-Latif), après avoir ravagé la Transoxiane, s'était retranché dans la ville forte de Schahrokhieh; l'autre dans le Djordjân où Huçein-Behadour avait repris les armes. Le jeune Mirza-Mahmoud, fils d'Abou-Saïd, ne put tenir contre cet adversaire; il fut chassé d'Aster-Âbâd, battu en pleine campagne, et obligé de reprendre en fugitif le chemin du Khorâçân. Huçein-Behadour crut le moment venu d'étendre son autorité dans cette province, et comptant bien qu'Abou-Saïd, retenu sous les murs de Schahrokhieh, ne pourrait revenir en temps opportun, il confia la garde du Mazendérân à l'émir Arghoun et se dirigea sur Herat. Mais cette ville, dont il espérait voir les portes s'ouvrir à son approche, lui opposa la résistance la plus énergique. Des jardins de Zaghân où il campait, Huçein vit pendant vingt jours toutes les tentatives de son armée rester infructueuses, et

apprenant qu'Abou-Saïd marchait au secours de sa capitale, il leva le siège et occupa les rives du Mourghâb, pour s'opposer au passage de l'armée impériale. Cependant il n'attendit pas l'arrivée de l'ennemi, et reprit le chemin du Mazendérân, après une halte à Sérakhs. Abou-Saïd, enhardi par cette retraite, le poursuivit l'épée dans les reins, entra dans Aster-Âbâd sans coup férir et y rétablit son fils Mirza-Mahmoud (866). L'année suivante fut entièrement consacrée au siège de Schahrokieh. Moham-med-Djouki, avec lequel le Sulthân avait conclu une trêve, quand l'invasion de Huçein le rappelait dans le Khorâçân, avait recommencé ses incursions jusque sous les murs de Samarcande. Le Sulthân voulut en finir : il passa de nouveau l'Oxus, campa en personne devant la citadelle de Schahrokieh, y établit un blocus rigoureux et, au bout de dix mois, força le rebelle à capituler. En vain Naçir ed-din Obeïd-Allah, de Thous, personnage que sa sainteté et sa haute sagesse faisaient respecter de tous les partis, implora la générosité du Sulthân ; Djouki fut conduit sous bonne escorte à Herat, et enfermé dans le donjon de la citadelle, où il resta jusqu'à sa mort.

En 868, une peste, dont les ravages rappelèrent la désastreuse apparition de ce fléau trente années auparavant, décima la population d'Herat. L'année suivante, la guerre mit le comble à la misère de cette malheureuse contrée. Huçein-Behadour repartut dans le Khorâçân avec des troupes fraîches ; celles qu'Abou-Saïd envoya contre lui ne purent

lutter longtemps, et Huçeïn aurait sans doute marché sur Herat et mis son adversaire dans une position critique, si la défection de ses meilleurs généraux ne l'avait obligé à retourner dans le Kharezm. Abou-Saïd, délivré d'un danger qui mettait sa couronne et sa vie en péril, fit célébrer avec une magnificence inouïe la circoncision de ses enfants. Les fêtes qui furent célébrées à Herat à cette occasion ne durèrent pas moins de cinq mois. Mais ce fut le dernier répit que la fortune laissa à un prince dont le règne ne fut qu'une longue suite de succès et de revers.

Mirza-Djihân-Schah venait de périr dans une bataille qu'il livra contre Haçan-Beig, et légua à son fils le soin de le venger. Celui-ci, trop faible pour tenir tête au meurtrier de son père, implora le secours du Sulthân, en lui faisant entrevoir, pour prix de son assistance, la possession de la Perse et des côtes méridionales de la mer Caspienne. Abou-Saïd, après avoir consulté Naçir ed-din, de Thous, dont les conseils passaient pour des oracles, se décida à entreprendre cette expédition, et, au printemps de l'an 872, il quitta Merv et marcha contre Haçan-Beig.

«¹ Étant arrivé sur la frontière de cette dernière province, comme il avait une très-grande armée, il en détacha plusieurs corps qui entrèrent dans l'Irak

¹ Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de citer ici le passage où D'Herbelot a résumé, avec une grande netteté, le récit diffus des historiens persans sur la défaite et le meurtre d'Abou-Saïd.

et dans le Fars, et se rendirent maîtres de tous les lieux par où ils passaient. Pendant qu'il demeura sur cette frontière, Hassan Beg lui envoya plusieurs ambassades pour lui demander la paix. Mais Abou Saïd, qui reçut toujours fort civilement les ambassadeurs de Hassan Beg et qui les chargea même de présents pour leur maître, répondit toujours qu'il voulait que Hassan Beg le vînt trouver en personne et qu'il lui déclarerait ses intentions. Il commanda en même temps qu'on levât le camp pour aller passer l'été à Carabag, lieu où Hassan Beg faisait ordinairement sa résidence. Mais ce Turcoman sut si bien lui couper les vivres et les fourrages, que son armée dépérit en fort peu de temps, de sorte que, craignant d'y être assiégé tout à fait, le désespoir lui fit prendre la fuite avec fort peu de gens; car la plus grande partie de ses troupes était déjà dispersée, et le reste avait pris parti avec son ennemi. Deux des enfants de Hassan Beg le poursuivirent et, l'ayant fait prisonnier, l'amènèrent à leur camp.

« Hassan Beg le reçut fort humainement et voulait lui conserver la vie; mais ayant délibéré dans son Conseil sur ce qu'il ferait de ce prince, tous ses officiers, et particulièrement le cadhi de Schirvan, conclurent à sa mort, d'autant plus que Hassan Beg avait déjà reconnu Mirza Jadighiar, fils de Mohammed, fils de Baïsanor, pour légitime empereur et successeur de Tamerlan dans les provinces de deçà le Gihon. Ainsi ce puissant prince perdit la vie par sa faute, et pour n'avoir jamais voulu

accorder la paix à Hassan Beg qui la lui demandait, l'an 873 de l'hégire, de J. C. 1468.»

LA PRISE D'ALGER,
RACONTÉE PAR UN ALGÉRIEN

(TEXTE TURC ET TRADUCTION),

PAR M. OTTOCAR DE SCHLECHTA.

Pendant mon séjour à Constantinople, le hasard m'a fait tomber entre les mains le petit manuscrit¹ dont les pages suivantes reproduisent le texte et la traduction. L'auteur de l'original, Hadji Ahmed Efendi, natif d'Alger, occupait en dernier lieu le poste de gouverneur (kaïmakam) d'Alagah, en Anatolie, où, à en juger d'après une notice insérée dans le Journal de Constantinople, il mourut dans le courant de l'année passée. Il fut témoin oculaire et actif de la plupart des faits qu'il relate, et son écrit semble mériter d'autant plus de confiance, qu'il est rédigé dans ce style simple et pour ainsi dire lapidaire, qui, chez les Orientaux comme ailleurs, peut être considéré comme une preuve, sinon de l'infailibilité, mais, à coup sûr, de la bonne foi du narrateur. Si l'opuscule ne répand pas de nouvelles lumières sur le sujet qu'il traite, toujours est-il vrai de dire qu'il le place sous un nouveau jour, étant, autant que je sache, le seul travail d'ori-

¹ Un autre exemplaire se trouve, si je ne me trompe, dans la belle collection de mon savant ami M. Charles Schefer. Dans le texte du mien j'ai cru ne pas devoir modifier l'orthographe parfois différente de celle présentement adoptée dans les bureaux de la Sublime Porte.

gine indigène sur la matière. Cette considération m'a encouragé à l'offrir au public, et au lecteur français en particulier, chez qui, quel que soit son contenu, il ne pourrait qu'éveiller un double souvenir également flatteur, celui d'un glorieux fait d'armes accompli par sa nation, et d'un service important rendu à l'humanité et à la civilisation chrétienne tout entière.

RELATION DE HADJI AHMED EFENDI, MEEZOUN (AUTORISÉ
À LA LECTURE D'UN COURS DE THÉOLOGIE) DE GUZEL
HISARI OMERZADÉ EMIN EFENDI, EX-MUFTI D'ALGER.

Au nom de Dieu! Tout effet a sa cause, cherchez les causes.

C'est Hussein, pacha de Sandoukli, gouverneur d'Alger, qui fut cause que ce pays tomba au pouvoir des infidèles. Le 5 de la lune de ramazan 1243 (21 mars 1828), à la suite d'une discussion entre lui et le consul français, discussion pendant laquelle des paroles injurieuses avaient été proférées de part et d'autre, ce dernier, transporté de colère, finit par mettre la main sur son épée. Les officiers de la maison du pacha, qui se trouvaient présents à la conférence, se jetèrent sur le consul et lui enlevèrent l'arme. Le pacha, dans un premier accès de fureur, voulut le faire mettre à mort. Grâce, toutefois, à l'intervention de son intendant Ibrabim Dayī, qui lui fit observer que la loi interdisait la mise à mort d'un Franc ¹ (individu jouissant du droit de

¹ Le texte porte *mustènine*. Ce terme sert à désigner les étrangers qui se trouvent dans l'empire turc sous la foi des traités. (De S.)

l'aman), il renonça à son premier projet et se borna à battre le consul et à le chasser honteusement du sein de l'assemblée. Le consul, rentré chez lui, s'empressa de porter le fait à la connaissance de son roi. Le 5 de la lune de zilkidé de la même année (20 mai 1828), cinq bâtiments français parurent à l'entrée de la rade d'Alger, s'y mirent en panne et invitèrent, par des signaux, le consul à se rendre à bord. Le lendemain ils envoyèrent à la ville une lettre de la teneur qu'ils comptaient maintenir la paix comme par le passé, à condition que les principaux personnages d'Alger se rendraient à bord pour faire leurs excuses; sinon ils commenceraient les hostilités. Hussein Pacha répondit à cette lettre par une autre (adressée au consul), et conçue dans les termes suivants : « Personne ne t'a dit de t'en aller ; si, par conséquent, tu entends maintenir intactes les anciennes stipulations, reviens librement, comme tu es parti; sinon, fais comme bon te semblera. » Le consul ayant pris connaissance de ce rescrit, les bâtiments chrétiens firent quelques démonstrations hostiles et partirent. Le jour suivant, Hussein Pacha fit venir chez lui tous les sujets français domiciliés dans la ville, et leur parla dans les termes suivants : « Si vous aussi vous tenez à vous en aller, sachez que je ne vous retiens pas; voilà le chemin! Si, au contraire, vous désirez rester, je ne m'y oppose pas non plus; voici Alger! » Tous répondirent qu'ils ne voulaient pas partir, attendu que la faute, en cette circonstance, n'était

pas à lui, mais à leur propre consul. Le 15 de la lune de zilhidjé (28 juin 1828), toutefois, un bâtiment français vint les prendre à bord et les emmena tous. Le 15 de la lune de moharrem 1244 (28 juillet 1828), Hussein Pacha fit appareiller les navires musulmans qui alors commençaient leurs courses en capturant et en vendant les bâtiments de commerce français. Quant aux sommes résultant de la vente, elles furent partagées d'après la loi du pentjik (division du butin en cinq quote-parts). Cette dernière circonstance exaspéra le roi (de France). Il envoya cinq bâtiments qui bloquèrent Alger, en croisant devant la rade. Dans la nuit du 12 de la lune de rebi premier (22 septembre 1828), le pacha lança l'escadre musulmane contre les bâtiments des infidèles. En même temps les oulémas et les hafyys (récitateurs sachant par cœur le Coran) avaient été engagés à réciter, ceux-là des passages du *Bokhari* (ouvrage religieux très-estimé chez les mahométans), et ceux-ci le chapitre *de la victoire*. Le reste de la population passa également la nuit à adresser au Très-Haut de ferventes sollicitations. Enfin, le matin, eut lieu le choc des deux escadres. Tous les habitants d'Alger assistèrent au spectacle en se recommandant à haute voix à la protection divine. Après une lutte acharnée, les bâtiments ennemis prirent la fuite, et les navires musulmans rentrèrent dans le port. Dans les premiers jours du mois de rebi ulukhir (mi-octobre), parurent douze bâtiments plus grands que ceux qui s'étaient enfuis, et ils se

mirent en croisière devant la rade, afin d'empêcher la sortie du port. Néanmoins de petits bâtimens algériens réussirent à quitter le port nuitamment, et dans une direction où l'escadré ennemie ne pouvait s'en apercevoir. Ils continuaient à donner la chasse aux bâtimens de commerce français qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit dans le khan situé à quatre stations (konaks) d'Alger, sur la route de Lente, soit aussi¹ en des endroits faisant partie des territoires de Fez et de l'Espagne. Quant aux sommes provenant de la vente, ils les touchaient sous la forme de lettres de change tirées sur Alger, où ils rentraient la nuit par le même endroit ignoré de l'escadre ennemie, par où ils étaient sortis. Une nuit, cependant, trois bâtimens algériens, ayant rencontré du vent contraire avant de pouvoir gagner le port, furent retenus en mer jusqu'au matin, et, par conséquent, découverts par les bâtimens des infidèles, qui se mirent aussitôt à les attaquer. Alors les navires musulmans prirent la fuite et se firent échouer sur le sable, à Zafran-Elwadi², à cinq lieues d'Alger; après quoi l'équipage mit le feu aux bâtimens, rentrant à Alger par voie de terre. Bientôt

¹ Je crois qu'il faut traduire ainsi : « qu'ils vendaient ensuite soit à Tunis, soit à Oran, ville située à quatre étapes de la plaine d'Alger, sur la route de terre qui mène directement à Ceuta, soit aussi, etc. » Le texte porte *وارخان* (*ouarkhane*), pour *وهران* (*ouahrane*). Il y a beaucoup plus de quatre étapes entre l'extrémité de la plaine de la Metidja et Oran; mais l'auteur ne se distingue pas toujours par l'exactitude de ses indications. (De S.)

² C'est le *Ouad Ma-az-Zafrane* des Arabes, le *Mazafran* de nos cartes. (De S.)

après les Français commencèrent à demander la paix. Treize fois un de leurs bâtiments à deux mâts se présenta devant Alger dans ce but. Mais Hussein Pacha n'accepta point. Quant au motif de son refus, le voici : Les Français insistaient pour que le pacha leur envoyât quelques délégués pour les conduire en France et y conclure la paix en présence du roi, tandis que Hussein Pacha voulait que le traité fût fait par-devant sa propre personne. Cela ne pouvant pas se faire, il n'écouta plus personne. Les chefs de la milice et les principaux personnages de la ville se réunirent pour le supplier. Il refusa. Mehmed Ali Pacha, gouverneur d'Égypte, lui envoya par un bâtiment exprès des hommes qui lui parlèrent dans le même sens. Il ne les écouta point. Les consuls des puissances étrangères offrirent leurs bons offices. Il persévéra dans son refus. Le capitaine d'une corvette anglaise intervint également, et fit même, à cette fin, trois fois le voyage pour l'Angleterre. Le pacha ne l'écouta pas plus que les autres. Abderrahman Efendi, intendant de l'inspecteur en chef de l'arsenal à Constantinople, arriva, chargé d'une mission spéciale de l'astre du monde (le sultan). Hussein Pacha le mit au secret, de façon que personne n'eût jamais connaissance du but de sa mission. Ensuite le pacha s'adressa aux soldats : « La troupe, leur dit-il, la troupe est au sultan; or le sultan m'a fait parvenir l'ordre de ne pas faire la paix avec les Français. Qu'en dites-vous? » En réponse tous s'écrièrent que, puisque telle était la

volonté du sultan, ils se feraient volontiers hacher en pièces pour la plus grande gloire de la religion. Dans la dernière décade de la lune de moharrem, l'an 1245 (fin de juillet 1829), arriva un bâtiment français à deux ponts, dont le capitaine¹ se rendit à terre, et, accompagné du corps consulaire tout entier, alla solliciter la paix du pacha. Celui-ci refusa à tous. Le capitaine s'étant embarqué de rechef, tandis que son bâtiment s'éloignait, on lui lança bon nombre de boulets qui lui causèrent plusieurs avaries. Cet incident indisposa beaucoup les capitaines algériens. « Qu'est-ce que cela signifie, dirent-ils, que de tirer sur un bâtiment sur lequel flotte le pavillon musulman? La loi sacrée aussi bien que la législation profane défendent de s'attaquer à un parlementaire. Dieu veuille ne pas nous en punir! » Dans la première décade de la lune de rebi premier (31 août-10 septembre), un détachement² français ayant débarqué à Tassara³, endroit distant d'Alger de vingt-quatre lieues, vers l'occident, pour y faire du butin, les Arabes l'assaillirent et lui enlevèrent un prisonnier et vingt-quatre têtes qu'ils portèrent à la ville. Le 1^{er} de la lune de redjeb (27 décembre 1829), Khalil Agha, agent d'Alger à Smyrne, arriva en mission de la part de leurs altesses le grand

¹ M. de la Bretonnière.

² Le texte porte *soltadi*; c'est le mot espagnol *soldado* (soldat).

³ Ce mot doit se prononcer *ticerri*; il signifie *gros rocher* en langue berbère. Plusieurs endroits de la Kabylie portent ce nom. Le lieu dont il s'agit est situé à l'ouest du cap de Dellys, le cap Bengout de nos cartes. L'auteur se trompe en le plaçant à l'ouest d'Alger. (De S.)

visir et Khosrev Pacha. Personne ne put pénétrer alors le but de sa visite. Ce n'est que plus tard, pendant mon séjour à Smyrne, que j'appris qu'il était venu dans l'intérêt de la paix, et qu'on ne l'avait pas écouté. Dans la première décade de la lune de chewal (26 mars-4 avril 1830), deux bâtiments français ayant échoué la nuit près du sus-mentionné endroit appelé *Tassara*¹, leurs équipages, qui étaient descendus à terre, furent attaqués par les Arabes, qui conduisirent à Alger quatre-vingt-seize prisonniers et y portèrent cent huit têtes. Le 8 zilhidjé (30 mai 1830), le pacha fit arrêter les nommés Cara Moustapha Khodja, Kirkor Ibrahim, Deli Imam et Mehmed Tchauch. Tous les quatre furent mis à mort la veille de l'arifé. « Ceux-ci, dit le pacha à cette occasion aux gardiens de la caserne, font partie de la bande des vingt-sept individus qui conspirent contre moi; quant à ceux qui restent, j'espère pouvoir leur faire subir le même sort. » Comme cependant tout le monde ignorait le crime pour lequel ils avaient été exécutés, les soldats s'en alarmèrent, et, dès lors, une méfiance réciproque commença à se faire jour entre la milice et le pacha. Sur ces entrefaites, les ennemis de l'islamisme tentèrent, le 13 de la lune de zilhidjé (4 juin), un débarquement à Sidi-Feredj², endroit

¹ Nous savons par le rapport officiel que les bricks français *Silène* et *Aventure* firent naufrage près de Dellys, dans la nuit du 14 au 15 mai 1830.

² Sidi-Feredj est le nom de la péninsule que les Européens appellent maintenant *Sidi-Ferouch*. (De S.)

situé à l'ouest, à quatre lieues environ d'Alger. Bafreli Ibrahim Dayi, gendre du pacha et commandant en chef des guerriers arabes, essaya de leur résister à la tête d'un détachement de ses troupes; mais, culbuté par l'ennemi, il dut se replier sur Usta-Veli¹, endroit situé à peu près à une heure de Sidi-Feredj. Là il fut rejoint par mille hommes faisant partie de la garnison turque de la ville, qui alors se composait de trois mille hommes, ainsi que par les Arabes accourus de toutes parts. Le samedi 18 de la lune de zilhidjé (9 juin), les musulmans attaquèrent les infidèles et les mirent en déroute. Déjà nombre de têtes et d'oreilles avaient été expédiées à la ville, où leur arrivée fit éclater un sentiment de satisfaction générale, lorsque la chance tourna, et cette fois-ci ce furent les guerriers musulmans qui battaient en retraite. Alors le pacha me fit quérir pour me faire part de la défaite qu'on venait d'éprouver. Je tâchai de le consoler, après quoi il alla se jeter au-devant des fuyards que, par ses exhortations et ses bons conseils, il parvint à faire rebrousser chemin jusqu'à Aïne-Zirka. Là eut lieu une nouvelle rencontre avec les infidèles, qui, après un combat de quelques instants, se retirèrent sur Sidi-Mohamed, où ils s'arrêtèrent. C'est dans cette position, c'est-à-dire les Français se maintenant à Sidi-Mohamed et les musulmans à Aïne-Zirka, que le combat se renouvelait du matin au soir pendant douze jours

¹ *Usta-Ouéli* signifie le maître saint. C'est le *Staouéli* des Européens. (De S.)

consécutifs. Une nuit toutefois, les musulmans ayant été mis en déroute à la suite d'une attaque nocturne et inattendue de la part des infidèles, ceux-ci réussirent à mettre le siège devant la citadelle d'Alger, tout en ouvrant des tranchées autour de la ville. Le même jour, les bâtiments chrétiens partis de Sidi-Feredj s'embossèrent devant la rade d'Alger. Le bombardement, simultanément ouvert par terre et par mer, se prolongea jusqu'à ce que la garnison du fort situé sur le flanc de la montagne et appelé *le fort espagnol*¹, se voyant hors d'état de résister davantage, l'abandonna, après avoir mis le feu à la poudrière. L'explosion fit trembler la ville et frappa de stupeur tout le monde. Alors Hussein Pacha convoqua les notables de la ville pour tenir conseil. La population tout entière vociférait contre lui en l'accusant à hauts cris d'être l'auteur de sa présente situation. En attendant, il avait député le consul anglais ainsi que son Divan Efendi et le capitaine Arnaut (l'Albanais) Ali vers le commandant en chef de l'armée française, afin de sonder ses intentions. Celui-ci répliqua par une missive suivant les termes de laquelle il accordait vingt-quatre heures pour délibérer sur la reddition de la place, tout en déclarant qu'il sévirait contre elle dans le cas où il devrait l'emporter de vive force. Lecture ayant été faite de ce rescrit, le pacha, d'accord avec les principaux personnages de la ville, vota en faveur de la soumission. Quant à moi, ne pouvant m'y décider, j'as-

¹ Appelé maintenant *Fort de l'Empereur*. (De S.)

semblai les pieux musulmans, et, tout en leur exposant ce qu'il y avait de glorieux dans le martyre et quelle était la récompense réservée à ceux qui savaient se dévouer à la cause de Dieu, je les engageai à me suivre (contre l'ennemi). Effectivement ils firent pénitence, et, après s'être réciproquement pardonné leurs péchés¹, ils se mirent en marche derrière moi en entonnant le cri du Tekbire (Dieu est grand). En ce moment les femmes se précipitent au-devant de nous, jetant leurs enfants à nos pieds et s'écriant : « C'est bien, si vous êtes vainqueurs ; mais si vous ne l'êtes pas, sachez qu'alors les infidèles viendront nous déshonorer. Partez donc ; mais avant de partir, immolez-nous ! » Pendant que je m'efforçais d'apaiser les femmes, le pacha me fit chercher et me dit : « Sache, mon fils, que j'ai désobéi à notre souverain, qui ne m'a point autorisé à agir comme je l'ai fait. Aussi ai-je succombé. Tel est le sort de ceux qui se mettent en opposition avec leur padichah. » Ces paroles, je les transmis aux soldats, en leur faisant comprendre que, puisque le khalife était contraire à la guerre, la religion nous commandait de ne pas la continuer. Là-dessus ils s'écrièrent : « Ah ! c'est donc ainsi que se sont passées les choses ! Après avoir, par amour pour la foi et notre souverain, quitté notre famille et notre patrie pour endurer dans ce pays lointain toutes les privations de l'exil, nous voici, après tout, réduits à l'état de rebelles ! » Et ils voulurent tuer le pacha.

¹ Je traduirais : « Après s'être fait leurs derniers adieux. » (De S.)

Hélas! à quoi cela aurait-il servi, Alger ayant été une fois détruit? Enfin, Dieu préserve tout pays musulman d'un pareil spectacle! les infidèles firent leur entrée dans la ville. Sur ces entrefaites toute la population, hommes et femmes, se pressait au seuil de mon logis en criant d'un ton lamentable: « Puisque déjà il faut périr, mieux vaut mourir devant la porte d'un aalime (membre du clergé musulman)! » A cet aspect, le cœur me défaillit, et je m'imposai l'humiliation d'aller intercéder en leur faveur auprès du commandant en chef des infidèles. Grâce à mille procédés insinuants, je réussis à en obtenir une déclaration (patente) assurant le libre départ à ceux qui voudraient partir, et sécurité pleine et entière à ceux qui compteraient rester. En outre, il y fut inséré l'autorisation de continuer, comme par le passé, le libre exercice de l'ézane (appel à la prière du haut des minarets)¹. Cette déclaration, je la fis approuver par les consuls des autres puissances, qui y apposèrent leurs sceaux respectifs. Ensuite je retournai au milieu du peuple assemblé devant ma maison, et, en lui consignant le papier en question, je lui dis: « C'en est fait d'Alger; mais n'importe, et vive le sultan! De quelque côté qu'il tourne le regard,

¹ Ce fut Hamdan-ben-Ahmed-Khodja qui négocia le traité de capitulation, au nom du dey, dont il fut le secrétaire. Haddji-Ahmed-Éfendi, ex-mufti d'Alger et auteur de cette notice, s'en attribue tout le mérite. J'ai connu Hamdan-ben-Ahmed à Constantinople, et ce fut par son habile entremise que j'ai pu effectuer l'achat du précieux manuscrit des *Annales* d'Ibn-el-Athir qui appartient maintenant à la Bibliothèque impériale. (De S.)

il lui reste bien d'autres cantons encore plus florissants et plus solides que celui-ci! »

Finalement, je suis arrivé ici (à Constantinople) avec ceux qui ont émigré dans cette direction. Cependant, partout où éclatera la guerre sainte, je m'y rendrai, oh! certes, je m'y rendrai, et ce n'est qu'avec ma vie que je renoncerai à la guerre sainte! Plaise à Dieu que cela soit ainsi!

سابقده جزایرده مفتی اولان کوزلحصار ایدینی حاج
 عمر افندی زاده امین افندی مأذونلرندن
 الحاج احمد افندینک تقریریدر

بِسْمِ اللَّهِ كُلُّ شَيْءٍ سَبَبٌ فَاتَّبِعْ سَبَبًا جَزَائِرِ غَرْبِ بِلَدَةِ سَيِّ
 اسْتِعْلَاءِ كَقَارَةِ مَبْتَلَا أَوْلَمَغْ سَبَبِ وَالْجِ جَزَائِرِ صَانِدِ قَلِيلِي
 حَسِينِ پَاشَا بِيكِ اِيكِيوز قَرَقِ اَوْجِ رَمَضَانَ شَرِيفِكِ بَشَنَجِي
 كُونِي اَفَرَنَجِه قُونسلوسِيَه صَحْبِتِ اَوَانْدَه بَرِبرلَرِيْن كَلِمَاتِ
 قَبِيحِه سَوِيلِيُوبِ مَغَاضِبِه اَوَانْدَه قُونسلوسِ پَالِيُوشَه
 دَاوَرَانُوبِ مَجْلَسَدَه حَاضِرِ اُولَانِ خِدْمَه قُونسلوسِ
 مَسْغُورِي ضَبْطِ وَبَنْدِ اِيْدُوبِ النَّدَنِ پَالِيُوشَنِ الْوَبِ بُو
 غَضَبِ حَالَنْدَه حَسِينِ پَاشَا قُونسلوسِكِ قَتْلِ اَوْلَمُوسِيَه
 اَمْرِ اِيْدُوبِ پَاشَانِكِ كَتَخْدَاسِي مَغْنِيْسِيَايِ اِبْرَاهِمِ دَائِي
 رَجَايَه دُوشُوبِ اَفَنْدَمِ مَسْتَامَنِي قَتْلِ قَانُونَه مَخَالِفِدَرِ

دیدکده قتل ایتدی ایسه ده ضرب ایدوب ردیل
 رسوای مجلسدن طرد ایدوب قونسلوس مسفور محله
 کلوب قرالنه عرضحال ایلدی سنه مرقومه ذی القعدة سنك
 بشنجی کونی درت عدد افرنج سفینه سی کلوب
 بیشکاه جزایره حورصه طوب اشارت چکوب قونسلوس
 لرین جلب ایدوب فرداسی کون جزایره بر نامه ارسال
 ایتدی لر شویله دمشلر که اگر کبار جزایر سفینه مزه
 کلوب امانه دوشلرایسه ینه اسکی صلح اوزره ثابتلرز
 والا نقص عهد ایدوب عداوته مباشرت ایدرز بو نامه نك
 جوابنده حسین پاشا شویله مکتوب تحریر ایتدی که
 اگر اسکی صلح اوزره ثابت ایسک سکا کیت دمش یوق
 کیتدی کک کبی کل والا افعل ما شئت قونسلوس
 مسفور بو مکتوبی اوقیوب عقبنده عداوت علامت لرین
 اظهار ایدرک سفائن نصاری چقوب کیتدی کلرینک فرداسی
 کونی حسین پاشا جزایره ساکن نقدر افرنج طائفه سی
 واریسه حضورینه جلب ایدوب اگر سزده کیدرسکر
 منع ایتم اشته یول اگر طور رسکر رد ایتم اشته جزایر
 دیدکده جمله سی بز کیتمیوز بو بایده تهمت سنده دکل
 بزم قونسلوس مزده اولدی دیدیلر ایسه ده ماه ذی
 الحجة نك اون بشنجی کونی بر افرنج سفینه سی کلوب

جزایر ده کائن نقد را فرنج و از ایسه فالندروب کنوردی سنه
 بیک ایکوز قرق درت محرمک اون بشنجی کوفی حسینی
 پاشا سفائن اسلامیّه بی تجهیز ایدوب دریا یوزینه سوق
 ایدوب بشلدیلر فرانس ملتک بازگان سفینه لری
 الوب فروخت ایدوب اچّه سنی پای پنچک ایتدکلری
 قرال تّجل ایدمه یوب جزایر لیمانی سد و مرور عبوری
 رد ایچون بش عدد سفینه تعیی ایدوب قدام جزایر ده
 کشت و کذار اوزره ایکن ماه ربیع الاولینک اون ایکنجی
 کیجه سی حسینی پاشا سفائن اسلامیّه بی دونا دوب کیجه لین
 کقار سفینه لرینک اوزرینه سوق ایدوب علماء جزایر
 بخاری شریف حافظلر سورّه فتح اوقومقله مأمور اولوب
 اول کیجه اهائی جزایر تاکه صباحه قدر حق جلّ
 وعلایه تضرع و نیاز ایدوب علی الصباح سفائن اسلامیّه
 سفائن کفریه ملاق اولوب جمله اهائی جزایر سیره
 باقوب الله الله امداد دیوب جاغر شورلرایکن بر عظیم
 غوغا اولوب بعده سفائن اعدا فراره شروع سفائن اسلام
 کلوب لیمانه داخل اولدیلر ماه ربیع الاخرک ابتدالرنده
 فرار ایدن سفائن دن بیوک اون ایکی عدد سفینهء افرنج
 کلوب پیشگاه جزایر ده دور و قطع مارسه ایملک قصد
 ایتدیلر ایسه ده کیجه لین جزایرک کوچک سفینه لری

سفائن اعدانك كورمز طرفندن چقوب فرانسزك بازركان
 سفينه لريني الوب بعضنى تونسده بعضنى جزاير
 قضا لرندن سبنه طوغرى برّا درت قوناق مسافه ده
 وار خانده بعضنى فس ديار لرنده بعضنى اصيانبول
 ديار لرنده فروخت ايدوب انچه سنى جزايره بولوجه
 ايدوب ينه كيجه لين كفار سفينه لرينك غفلت طرفندن
 كلوب جزايره داخل اولور لرايدى بركيجه اوج عدد
 اسلام سفينه سى جزايره داخل اولام دراينك هوا مخالف
 كلوب درياده قالب صباح كفار سفينه لرى بونلرى كووب
 اوزر لرينه هجوم ايدوب اسلام سفينه لرى فرار ايدوب
 جزاير اقليمندن بش ساعته زعفران الوادى نام محله باشدن
 قرة ايدوب اسلام عسكرى كندو سفينه لريني اتشلوب
 برّا كلوب جزايره داخل اولديلر بوندن صكره بشلدى
 فرانسز صلح استمكى ايكي ديركلى بر سفينه سى اون اوج
 دفعه كلوب صلح استمدى حسين پاشا قبول ايتمدى عدم
 قبولنه سبب دركه بر قاج ادم ور كتوريم قرال
 حضورنده ميثاق بغلايالم حسين پاشا دركه ميثاق بنم
 حضورنده بغلانسون اولمىوب حسين پاشا كسنگ كلامنى
 اصعا ايتمدى اوجاق قيودانلرى كبار جزاير رجا اينديلر
 قبول ايتمدى مصر واليسى محمد على پاشا مخصوص بر

سفینه دروننده عاقل آدم لر کوند رمش انلرک کلامنی قبول ایتمدی سائر دولک قونسلوسلری رجا ایندی قبول ایتمدی بر انکلیر قربنی قیودانی اصلاح بین ایچون ارایه کردی اوج دفعه انکلتره دن کلدی کیتدی انک کلامنیده اصغا ایتمدی درعلیه طرفندن ترسانه ناظر ثنک کتخداسی عبد الرحمن افندی مأموریت حضرت شمس جهان برله کلدی اول آدمی بر محفوظ محله قیوب کیسه ایله الفت ایندرمدی بر کیسه انک مأموریتنی بلمدی صکره عسکر بیننده شویله خبر ویردیکه اوجاق پادشاهک باکه فرمان کوند رمشکه فرنچ ایله صلح اولیالم ندرسکر عسکر جمله سی جاغرشدیلر پادشاهز بویله دییجک جمله مز دین اوغرینه قرق قرق اولورز دیدیلر سنه بیک ایکوز قرق بش محرمک اواخرنده ایکی انبارلی بر افرنج سفینه سی کلوب قیودانی چقوب سائر دولک قونسلوسلرینی معیتنه الوب باجمعهم حسین پاشایه رجایه چقدیلر جمله سنی رد ایدوب مسفور قیودان سفینه سنه سوار اولوب کیدرایکن وراسندن چوق طوب اتوب سفینه یی مجروح ایتدکلرندن قیودانلر خوشنود اولیوب نه دمه در اسلام سنجای اوستنده ایکن لچیه زوال هم قانونه مخالف وهم شریعتنه مخالف قورقارز که الله بزى تربیه ایدردیو

محزون اولديلر ماه زبيع الاولينك اوائلنده جانب
 غربده ۲۳ ساعت تسرى نام بر محله سرقت ايجون بر
 مقدار افرنج سلطه دى چقمش عرب طائفه سى هجوم
 ايدوب بردانه سنى حيا يكرى درت عدددينك راسنى
 جزايره كنورديلر ماه رجب شريف غره سينده ازميزر
 سكانندن جزاير ناظرى حاج خليل افندى دولتلو صدر
 اعظم وخسرو پاشا طرفندن بر مأمورييت ايله ظمهور
 ايدوب نه مصلحت ايجون كلديكنى اگلامدى كيتدى
 صكره ازميزده كندوسندن خبر الدمكى صالح ايجون
 كلش ايسه ده اصغا اولفاماش ماه شوالك اوائلنده ايكى
 عدد افرنج سفينه سى مذكور تسرى نام محله كيجه وقتى
 از قضا باشدن قره اولوب عسكرلى طشره يه چقمش
 عربلر بونلرى طوتوب طقسان التى عددىنى حيا يوز سكر
 عدددينك راسنى كنورديلر ماه ذى الحجه نك سكرنجى كوفى
 قره مصطفى خوجه نام بر مكسنة وكيركور ابراهيم نام
 بر آدم دلى امام نام بر آدم محمد جاوش نام بر آدم طوتوب
 بو درت مكسنة ي عرفة كيجه سى قتل ايلدى وقشلا
 قبوجيلرينه دمشكه بونلر يكرى يدى عدد فتنه
 در باقيلرينى دى بويلا اينسم كر كدر بونلرك جنكه سى
 بلفامكله جمله عسكر خوفه دوشوب عسكر پاشادن پاشا

عسکرون نفرت اوزره ایکن ماه ذی الحجّه نک اون اوجنجی
 کونی اعدای دین ظهور ایدوب جزایرک مغرب جانبندن
 تخمیناً جزایر ایلّه بینی درت ساعت مقداری سیدی
 فرج نام بر محله عسکر چقارمق قصد ایدوب حسین
 پاشانک دامادی عرب اغاسی بافره لی ابراهیم دائی بر مقدار
 عسکر ایلّه مقاومت ایدوب انجام تجل ایدمیوب کر
 ورجوع ایدوب اول محله بر ساعت مقداری اوسته ولی
 نام بر محله ثابت اولوب جزایر ده حاضر اولان اوج بیک
 ترک عسکر نیک بیک عددی اوسته ولی یه کیدوب اطرائ
 واکنافدن عربان جمع اولوب ماه ذی الحجّه نک اون سکرنجی
 سبت کونی علی الصّباح اسلام عسکری کفار اوزرینه هجوم
 ایدوب کفار عسکری منهزم اولوب جزایره نیجه کله
 قولاق کلوب اهالی جزایر مسرت اوزره ایکن امر بر عکس
 اولوب هزیمت اسلام عسکرینه دوشوب پاشای مرقوم بو
 فقیری کتوروب هزیمت خبرینی افاده ایلدکده پاشایه
 بر از تسلی ایدوب منهزم عسکرک قارشوسنی چقوب تسلی
 ایدوب وعظ ونصیحتلر ایدوب کیرویه ارجاع ایدوب
 عین زرقه نام محله کفار ملاق اولوب بر نبذه جنکدن
 صکره کفار رجوع ایدوب سیدی محمد نام بر محله
 ثابت اولوب اسلام عسکری عین زرقه ده کفار عسکری

سیدی محمد بو حالدہ صباحدن اخشامہ حق اون
ایکی کون غوغا اولوب برکیجه کفار عسکری هجوم ایدوب
اسلام عسکری غفلتده اولغله پیریشان اولوب کفار کلوب
جزایر قلعه سنی محاصره ایلیوب جزایرک اطران واکنافنی
خندق لر قازوب اولکون سفائن نصاری سید فرجدن
قالقوب جزایر پیشکاهنه کلوب برّا بحرّا جزایرک اوزرینه
قله قباره قورشون ایله جنک ایدوب انجام جزایرک طاغ
جانبنده اولان اصیانبول بری تعبیر اولنان برجده
اسلام عسکری طاقت کتوره میوب جبه خانه کی اتشلیوب
قاجمشلر برج اتش اله حق جزایره برزلزله اولوب هرکس
متکیر اولدیلر بو حالدہ حسین پاشا کبار جزایری جمع
ایدوب مشورت ایتدی جمله خلق پاشای کلمات قبیحه لر
سویلیوب بزم بو حاملرچی سبب اولدک دیو فریاد و فغان
ایدوب انکلیر قونسلوسلرینی و پاشانک دیوان افندیسنی
وارنوط حاجی علی قبودانی فرنج عسکرینک رئیسنه کوندرب
استعراج ایتدیلر شوپله بر نامه کوندرمشکه یکریمی درت
ساعت مهلتدر مشاوره ایدیکز اکر رام تسلیم اولورسکز
فنعم والا اکر قهر غلبه ایله الورسم کسر عرض ایدرم
بو نامه قرأت اولندقدہ پاشا و سائر وجوه رام اولمغی
ترجیح ایتدیلر ایسه ده بو عاجز تجمل ایده میوب اسلام

دلاورلرن جمع ایدوب شهادت فضاہلنی خبر و بیعت
 اجرنی بیان ایدوب جمله کناہلرینہ توبہ ایدوب
 بربرلریلہ حلالشوب بو فقیرہ بیعت ایدوب تکبیر الارق
 کیدر ایکن نسا طائفہ لری اوکومزہ کجوب اگر غلبہ
 ایدرسکز فنعیم والا کفار بزم عرضمزی کسر ایدر کلکز
 بزى. دج ایدیکز صکرہ کیدیکز دیوب جوجوقلرینی
 اوکومزہ اتدیلر انلری تسلی ایدر ایکن پاشا بر خبر
 کوندرومش واردم درکہ اوغلم بن پادشاهہ اطاعت ایتدم
 بنم بو مصلحتہ رضای ہایون یوق ایدی بن مبتلا اولدم
 پادشاهنہ مخالفت ایدن بنم کبی اولور دیدیکنی کلوب
 عسکرہ خبر ویروب و رضای خلیفۃ اللہ اولدقجہ قتال
 منہی عنہ اولدیغنی خبر ویروب اہ بڑہ مصلحت بویلہ
 میمش بز ایسہ اقربای و وطنمزی ترک ایدوب خدمت
 دین و دولت ایچون بویلہ بعید محلہ کلوب غربتہ تھل
 ایتدک انجام حاملر عصیانمی اولدی دیوب پاشای قتل
 مراد ایندیلرنہ چارہ بعد خراب الجزایر بو حالده
 اللہم احفظ جمیع بلاد المسلمین عن هذا کفار کلوب
 جزایرہ داخل اولدقدہ جمله نسا و رجال باب مکتري
 پیشکاهندہ فریاد باری اولور ایسک عالم قیوسی اوکنده
 اولہلم دیوب اغلدقلرینہ تھل ایدمیوب دل حقارقی

ارتكاب ايدوب كفارك رئيسلرينه رجايه كيدوب بيك
 پوليتنقه ايله الندن بر بتنتى الوب كيدنلري منع ايتقم
 استدكسرى محله كتسونلر طورانلري غدر ايتقم عرض
 وقارلريله طورسونلر واذان محمدية اوقنسون نهى ايتقم
 ديو و بو بتنتى يه سائر دولك قونسلسلرينه شهادت
 مهرنى باصديروب كتورب اللرينه تسليم ايدوب جزاير
 كيتدى ايسه پادشاهز صاغ اولسون هر نريه نظر ايتسه
 جزايردن معمور متين اوجاق اولور ديو تسليلىر ويروب
 بو طرفه كلانلرايله برابر كدم ينه بر يرده جهاد اولور
 ايسه ينه كيدرم ينه كيدرم تاكه اخر عره قدر جهاددن
 منقطع اولم انشاء الله تعالى

ÉTUDE

SUR LES MIGRATIONS DES NATIONS BERBÈRES

AVANT L'ISLAMISME,

PAR M. HENRI TAUXIER.

I.

Les historiens arabes ne nous ont pas fait connaître les révolutions des peuples berbères anté-

rieures à l'islamisme; mais ils nous ont laissé des documents à l'aide desquels il n'est pas impossible de reconstituer en partie la série des invasions anciennes et de les rattacher plus ou moins aux mouvements de population dont les auteurs grecs et latins nous ont laissé le souvenir.

On voit, par l'histoire des temps postérieurs à Mahomet, quelle était la marche générale des invasions et des révolutions qui en étaient la suite naturelle. Une grande nation nomade couvrant le petit désert de ses hordes, convoitant depuis longtemps les riches pâturages des hauts plateaux, se jette tout à coup sur ces régions en culbutant les troupes qu'on lui oppose, et s'en empare. Elle en expulse les possesseurs et force, par la crainte de ses dévastations, les habitants du Tell (pays des céréales) à lui payer l'impôt. Peu à peu sa domination s'aggrave, elle lance sur ces pays fertiles ses hordes destructives, et finit par y établir, avec leurs troupeaux, ses plus puissantes fractions. Des habitants du pays conquis, les uns se soumettent, renoncent à leur nationalité et s'attachent à la tribu victorieuse comme serviteurs ou laboureurs; les autres se rejettent dans les montagnes et s'y adonnent à l'agriculture et au jardinage¹.

Bientôt les vainqueurs, riches des impôts de leurs vassaux, se dégoûtent de l'existence aventureuse et pénible du nomade, s'établissent dans les fermes

¹ Comme cela eut lieu pour les Kabyles. (Voyez Aucapitaine, *Origine des tribus kabyles*, Journal asiatique, n° 50, 1859.)

et les villes anciennes, ou en fondent de nouvelles pour y jouir tranquillement des douceurs d'une vie molle et luxueuse. Là ils perdent, avec leur grossièreté native, leur première énergie, en même temps qu'ils ne laissent qu'un petit nombre de leurs familles dans les hauts plateaux. C'est alors qu'une autre tribu, qui s'est formée à leur place dans le petit désert et s'y est accrue en nombre et en puissance, s'attaque à son tour à ces derniers débris de leur domination, et leur enlève leurs pâturages, pour s'amollir comme eux, et être aussi dépossédée par de nouveaux envahisseurs.

Aussi, à la suite de plusieurs invasions successives, se forme-t-il, dans le pays, plusieurs couches de population d'origines diverses. Quant aux habitants des plaines qui se sont soumis au rôle de serviteurs, ceux-là ont, depuis longtemps, oublié leur ancienne race et font corps avec leurs derniers maîtres; mais ceux qui se sont retirés dans les montagnes ont conservé sinon une indépendance complète, au moins leur nationalité. Attaqués à chaque invasion nouvelle par les peuplades dépossédées du plat pays, ils luttent avec des chances diverses, sont quelquefois exterminés, souvent vainqueurs, et parfois refoulés dans leurs retraites les plus inaccessibles.

On peut donc admettre, en général, que, dans une région souvent envahie, les habitants des plus hautes cimes ont eu pour ancêtres les plus anciens maîtres du pays; que ceux des montagnes de hau-

teur moyenne sont de date plus récente; que les habitants des plaines sont plus nouveaux encore, et qu'enfin les nomades des plateaux sont les derniers qui se soient établis dans ces régions.

Les invasions ayant aussi presque toujours lieu du désert au Tell, par conséquent du sud au nord, on doit supposer encore, en général, que les populations maritimes sont plus anciennes dans le pays que les tribus les plus éloignées de la mer. On doit aussi tenir quelque compte d'un refoulement de l'est à l'ouest, qui s'est produit presque à toute époque, et accorder, quoique avec plus d'hésitation, l'antériorité d'établissement aux tribus les plus occidentales.

En se basant sur ces principes, dont les deux premiers ne sont guère contestables, on peut donc, rien qu'en étudiant la distribution géographique des peuplades berbères au moment de l'islamisme, déterminer avec quelque certitude la série des invasions les plus reculées ¹.

II.

Au temps de Mahomet, les diverses fractions de la grande nation de Masmouda étaient confinées dans la partie la plus occidentale du Mar'reb. Elles

¹ Il est bien entendu qu'il faut tenir compte, dans ces déterminations, des résistances, des réactions, des habitudes errantes des tribus berbères, et ne pas s'arrêter devant quelques contradictions apparentes. Malgré de rares déviations tout exceptionnelles, notre système subsiste en entier.

appartenaient à trois familles principales, les Mas-mouda du Deren (Atlas marocain), les Ber'rouata et les Ghomara du Rif.

A l'est de cette nation, les Sanhadja occupaient, avec le grand désert et les confins du Soudan, la partie occidentale du Deren, les plateaux et les pays montueux qui s'étendent au nord de cette région. Ils étaient établis aussi dans le Rif oriental, où leurs tribus s'entremêlaient, sans se confondre, à celles des Ghomara.

Sur les montagnes peu élevées qui continuent, en Algérie, le Rif marocain, et dans quelques autres du Mar'reb ultérieur, vivaient des fractions de la race de Nefzoua. Elles étaient presque toutes sédentaires; quelques-unes cependant n'avaient pas tout à fait renoncé à errer autour de leurs retraites.

Les diverses peuplades de la grande tribu de Faten étaient répandues en grand nombre dans les mêmes régions, depuis Fez jusqu'à Tenès. Moitié sédentaires, moitié nomades, elles parcouraient encore les pays des pâturages au loin avec leurs troupeaux; mais déjà elles cherchaient leur refuge en cas de danger, non plus dans les profondeurs du désert, mais dans certaines montagnes de leur territoire, où elles avaient élevé des *ksour* ou bourgades fortifiées.

La plaine d'Oran était parcourue par des Az-dadja.

Dans la chaîne qui s'étend entre le Chelif et la mer, et qu'on nomme actuellement le Dahra, vi-

vaient des peuplades dont les noms nous sont inconnus, sauf celui de la puissante tribu qui l'occupait peut-être tout entière.

Quant aux nomades, dominateurs du pays, c'étaient, dans l'extrême occident, les Aureba et certains peuples masmoudiens; dans le centre, les Mar'raoua et les Ifren, grandes tribus zenètes qui parcouraient l'une le Tell du Chelif à Fez, l'autre les hauts plateaux de Tehert au Moulouïa. Dans leurs courses d'hiver, ces deux peuples poussaient leurs troupeaux jusqu'au delà du Djerid tunisien, berceau de leur race, où vivaient d'ailleurs encore un grand nombre de leurs fractions.

Les Sanhadja étaient maîtres de Titteri et s'étendaient au nord dans la Miltidja, au sud dans les hauts plateaux qui continuent au mont Titteri.

Les Adjîça demeuraient plus à l'est, formant une zone étroite dans la direction du méridien de Dellys. Ils occupaient, en outre, la chaîne de montagnes qui sépare les plaines de Constantine du bassin du Hodna.

Les Ketama habitaient la Berbérie orientale. Cantonnés solidement dans la chaîne maritime qui court de Dellys au Medjerdja, ils avaient leurs nomades dans les plaines qui s'étendent au sud, dans le Tell, le long de leurs âpres montagnes.

La Tunisie était parcourue par les nomades Hououara. L'Auras était occupé principalement par les Louata mêlés à quelques Zenètes.

Quant au petit désert, depuis le Moulouïa jusqu'à

la Tripolitaine, il était le domaine de nombreuses familles zenatiennes qui le sillonnaient en tout sens et poussaient parfois leurs courses à travers les pâturages des sables jusqu'à la grande ceinture de dunes qui limite la Berbérie au sud. Dans l'ouest elles étaient mêlées à des fractions nombreuses de la race de Zouar'a.

III.

En appliquant à ce tableau que j'ai dû esquisser à grands traits, et à beaucoup d'autres faits géographiques qu'il eût été fastidieux d'énumérer, le principe que nous avons établi plus haut, on distingue d'abord avec une grande netteté que des deux races dont se compose la famille berbère, la race de Botr était de beaucoup la plus ancienne et qu'elle occupait seule, aux temps antiques, toutes les régions du Mar'reb, tandis que la race de Madrès commençait à peine à se former dans les déserts de la Tripolitaine¹.

Les Berbères Botr semblent avoir été distribués dans le Mar'reb d'après l'ordre suivant :

Dans le Mar'reb el-Aksa, les Masmouda ;

Au delà du fleuve Moulouïa, les Azdadja ;

Dans les pays que baigne le Chelif, les Zatima ;

Dans le Titterie, les Adjica ;

¹ Il ne faut pas prendre à la lettre cette communauté d'origine relatée par les historiens musulmans : depuis les premières légendes du monde, dont se servit Moïse pour écrire la Genèse, jusqu'aux temps actuels, les chroniqueurs arabes ont toujours donné à l'histoire de leur nation la forme généalogique et l'ont appliquée naturellement à l'histoire des autres peuples.

Dans la province actuelle de Constantine, les Ketamiens;

Dans la Tunisie, les Houara.

Toutes ces nations étaient maîtresses, en outre, des hauts plateaux et des petits déserts qui s'étendent au sud de leurs territoires respectifs. Quant à la race de Madr'ès, faible encore et composée de quelques familles, elle commençait à peine à poindre dans quelque canton ignoré des déserts orientaux.

A une époque dont la date doit être reculée au delà des premiers temps historiques, les Sanhadja, venus des bords du Sénégal, se jetèrent comme une mer débordée sur les deux Mar'reb et s'établirent entre les Masmoudiens et les Ketamiens, après avoir exterminé les anciens habitants du pays. Ils n'en laissèrent subsister que quelques débris, tels que les Azdadja de la plaine d'Oran, les Zatima du Dahra et les Adjica des montagnes du nord du Hodna.

Bien des siècles sans doute après cette première migration, les tribus de la race de Madr'ès, qui avaient crû sans cesse en nombre et en puissance, se trouvant trop à l'étroit dans leur patrie originaire, se mirent en mouvement et commencèrent cette série d'envahissements d'orient en occident qui firent de la Berbérie le champ de bataille de deux cents générations, et qui, fendant en deux la masse des populations sanhadjiennes, en rejetèrent une part vers les confins du pays des noirs et l'autre dans le Tell des deux Mar'reb.

Les principales tribus déjà formées de la race de

Madr'ès étaient alors les Zouar'a, les Nefzaoua, les Faten, les Miknaça et les Louata.

Les Louata paraissent s'être ébranlés les premiers ; leur avant-garde s'avança jusqu'au centre du Mar'reb ultérieur ; mais ils laissèrent sur leur route un grand nombre de familles qui s'établirent principalement dans les pâturages de l'Ifrikia et dans les pays qui environnent l'Auras. Le mouvement d'ailleurs ne fut pas général, et les principales fractions de la tribu restèrent dans les premiers cantonnements de la Tripolitaine.

Après eux, ou en même temps peut-être, vinrent les Nefzaoua, qui s'établirent aussi dans les deux Mar'reb, mais surtout dans le Mar'reb central. Ils y furent plus tard attaqués par d'autres peuples de leur race, venus comme eux de l'orient, les Beni Faten. Ceux-ci, vainqueurs, rejetèrent les Nefzaoua soit dans les montagnes élevées, soit dans les hauts mamelons qui bordent la Méditerranée, de la Moulouïa au Chelif. — Les Beni Faten s'emparèrent des plaines et pâturages des vaincus dans les deux Mar'reb, pendant que les Miknaça, leurs frères et leurs compagnons, prirent pour lieu de parcours la longue vallée du Moulouïa.

Toutes ces conquêtes avaient été faites au centre du pays autrefois conquis sur les premiers habitants par les Sanhadja. Ceux-ci disparurent presque complètement du pays, et il n'en resta plus que quelques débris dans les montagnes. Néanmoins ils se maintinrent à l'est et à l'ouest des nouveaux en-

vahisseurs, formant à l'occident un grand nombre de tribus montagnardes, à l'orient une confédération nombreuse et puissante.

Plus tard enfin apparurent, les derniers avant l'islamisme, les Zenètes, enfants aussi de Madr'ès et venus également d'orient. Ce fut la dernière migration formée de familles medr'aciennes. Quatre de leurs tribus, Mar'raoua, Ifren, Oudjedidjen, Ouacin, s'emparèrent des domaines des Beni Faten ; mais ils se contentèrent de les traiter en vassaux et en esclaves, et ne les dépossédèrent pas tout à fait de leurs terres. Ils se partagèrent seulement le pays et se mirent à parcourir avec leurs troupeaux : les Mar'raoua, les pays cultivés qui s'étendent du Chelif au Moulouïa ; les Oudjedidjen, les plateaux de Mindas ; les Ifren, les hauts plateaux qui séparent le Mindas du Moulouïa, et enfin les Beni Ouaciñ, venus sans doute après leurs frères, les territoires élevés qui s'étendent entre le Moulouïa et le Zâ, son affluent oriental.

Toutes ces invasions suivirent le petit désert. Le pays des Ketama, protégé peut-être par l'occupation romaine, ne paraît pas avoir été entamé pendant cette période, non plus que le mont Auras. Seulement les Louata nomades, qui vivaient au pied de cette montagne, sans cesse attaqués par les tribus qui s'avançaient vers l'ouest, abandonnèrent la possession des hauts plateaux et se retranchèrent dans l'Auras, où vinrent les rejoindre plus tard quelques tribus zenètes, trop faibles pour la vie nomade.

IV.

En recherchant les tribus dont les historiens grecs et latins nous ont donné l'histoire et la nomenclature, nous ne voyons aucun nom qui rappelle celui de Masmouda; mais il semble qu'Hiempsal l'ait connu et ait voulu l'expliquer quand il écrivait que les Maures occidentaux descendaient d'une horde mède venue d'occident (Mas-moud, en berbère, fils de Moud).

A défaut d'un nom latin qui corresponde à celui de Masmouda, celui des Ber'rouata, une tribu mas-moudienne, nous apparaît sous la forme *Baquates*. Ptolémée place ce peuple dans l'extrême occident, là même où les historiens arabes retrouvèrent les Ber'rouata¹.

Les Ketama sont les Kedamousiens de Ptolémée, qui les place sur la rive gauche de l'Ampsaga, sans cependant leur attribuer une grande importance, puisqu'il les circonscrit de l'est à l'ouest entre l'Oued el-Kebir et le Titteri, du nord au sud entre les montagnes du littoral et les hauts plateaux. Cette objection perd de sa valeur quand on remarque que là où Ptolémée place on ne sait quelle peuplade,

¹ Il faut cependant qu'au milieu de tant de révolutions une partie de cette tribu nomade ait été transplantée, ou qu'elle ait réagi contre les invasions, puisque nous trouvons plusieurs de ses hordes établies aux environs de Tenès, ainsi que le constatent plusieurs inscriptions. Peut-être aussi les *Banovātai* ne sont-ils pas les mêmes que les *Baquates* des inscriptions.

qu'il nomme Moukòunes et Khetones, il existait, un siècle après à peine, une célèbre tribu nommée *Babares*, dont nous connaissons, sous son nom actuel de Babor, la position géographique et l'origine ketamienne. Il en est de même d'une région voisine où, deux siècles après, nous voyons établis les Isaffenses, les Massissenses, les Fraxinenses, ancêtres des Flissa, des Msisna et des Fraoucen actuels dont l'origine zouavienne et par conséquent ketamienne n'est plus douteuse¹.

Les Adjica, les Azdadja, les Zatima, les Houara, les Sanhadja n'ont pas laissé trace de leur nom chez les auteurs romains et grecs. Quant aux peuples qui s'agitaient dans la Tripolitaine, Hérodote semble avoir nommé les Zanagha, quand il parle des Zaouèkes (*Ζαώνκες*). Si cette synonymie était certaine, elle reculerait jusqu'aux premiers temps de l'histoire la formation des différentes tribus de la race de Madrès.

Nous ne voyons rien dans les historiens anciens qui nous rappelle l'invasion des Sanhadja dans le Tell, invasion qui doit être, comme je l'ai dit déjà, de la plus haute antiquité; mais l'invasion des Louata dans les pays de l'Auras présente de grandes analogies avec la guerre que Massinissa soutint contre Syphax et avec l'établissement du vainqueur dans les États du vaincu. Comme les Louata, Massinissa était

¹ Berbrugger, *Époques militaires de la Kabylie*. — Cette opinion est celle du colonel Carette et du lieutenant Aucapitaine dans leurs travaux sur les Berbères.

originaire de la Tripolitaine. Le nom des Massyles est le même que celui des Macela, qui étaient la branche aînée des Louata, comme les Massyles étaient la branche souveraine du peuple sur lequel Massinissa régnait. Enfin, les Louata sont les premiers et même les seuls descendants de Madr'ès qui aient occupé avant l'islamisme l'Auras et ses environs, et c'est aussi près de l'Auras que se trouve ce monument numide appelé encore aujourd'hui Medr'acen et qui ne peut guère avoir été établi que par les rois descendus de Massinissa, peu de temps avant l'ère chrétienne¹.

Les invasions suivantes des Nefzaoua, Beni Faten, etc. n'ont pas laissé de traces reconnaissables chez les historiens romains. Ceux-ci nous parlent bien de guerres et même d'invasions; mais aucun des noms qu'ils citent ne se rapporte à ceux dont Ibn Khaldoun nous a laissé la longue nomenclature. Nous avons plus de renseignements sur l'invasion zenète, dont Ptolémée et Pline nous ont conservé quelques détails. Le premier constate que, dès ce temps, la conquête était consommée, quand il place les Makhkhouréones (Magr'aoua) sur le bord de la mer, à l'est du Chinalaph. Pline nomme aussi les

¹ Il n'entre pas dans le cadre de cet article de discuter les diverses affirmations concernant la patrie de Massinissa, l'attribution du nom de Massyles à une partie seulement de la tribu, et la date de la construction du Medr'acen. Il suffit de dire que tous ces points résultent de l'étude attentive des géographes et des historiens anciens. (Voir, pour le Medr'acen, les divers articles de MM. Berbrugger, Aucapitaine, etc. sur le Kobr-er-Roumia.)

Macurèbes, qu'il compte parmi les tribus du pays Massésylien. Ptolémée place aussi des Makhkhou-réones dans le désert actuel de Figuig, ce qui s'accorde avec l'histoire musulmane, qui donne en outre aux bourgades élevées plus tard dans cette région une origine zenatienne.

Pline cite également une invasion de nomades du petit désert (Gétules) dans les pays maures. Les Massésyliens et autres furent réduits, par cette invasion, à un petit nombre de familles¹. Parmi les trois tribus d'envahisseurs il nomme les Vesunes ou Ouésunes, dont le nom rappelle celui de la grande tribu zenète de Ouacin, qui, dans des temps anciens, quoique indéterminés, occupait les hauts plateaux entre le Zâ et le Moulouïa. Si cette synonymie était établie d'une manière certaine, elle ferait remonter jusqu'au I^{er} siècle l'établissement dans la région du Zâ des peuplades zenètes, établissement dont Ibn Khaldoun n'a pu fixer l'époque.

A partir de cette période, il y eut encore des guerres, et même des guerres cruelles, mais plus de migrations de tribus. Les peuplades nomades, arrêtées par la domination romaine, essayent en vain d'entamer le Tell; elles y réussissent peu à peu, mais en partie seulement, et nous n'avons pas assez de documents sur ce temps pour suivre la marche de

¹ Pline, V, 2 : « Proxima Mauris Massæsyforum gens fuerat, sed « extincta est; Gætulæ nunc tenent gentes. » Ce qui ne s'applique, bien entendu, qu'à une tribu, et non à la nation des Massésyliens. Ailleurs : « Gens Maurorum attenuata bellis ad paucos recidit familias. »

leurs progrès. La grande révolte du temps de Dioclétien, que l'empereur Maximien vint en personne combattre en Afrique, ne paraît pas non plus avoir amené de changement dans la position géographique des tribus berbères. Chacune d'elles se rendit indépendante dans son canton, et les cités romaines périrent seules dans le cataclysme ou furent réduites à l'enceinte de leurs murailles. Les noms que l'on retrouve plus tard n'ont donc, à l'avenir, qu'un intérêt purement géographique et non plus historique. Nous ajouterons néanmoins, pour être aussi complet que possible, que le pays des Nacmousiens paraît être le Djebel Nagmous actuel; que les Usales et le mont Usaletanum ont été retrouvés dans le pays montueux de Djeloula, que parcourent encore les Beni Oucellat; et enfin que les Ilaguaten de Corippus ne sont autre chose que les Louata (en berbère *Ilaoauten*), qui, longtemps déjà avant l'islamisme, occupaient les déserts de la Tripolitaine.

Il y a encore bien à étudier, on le voit, avant qu'on puisse faire concorder d'une manière précise les maigres documents des historiens musulmans avec les renseignements que nous devons aux Grecs et aux Latins. On risque fort aussi de s'égarer dans les conjectures; mais nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir abordé une route dans laquelle on a jusqu'ici hésité à s'engager.

TROIS INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES

TROUVÉES A OUMM EL-AWAMID,

PAR M. ERNEST RENAN.

Ces trois inscriptions ont été trouvées sous terre, sur le côté nord du mamelon surmonté de colonnes ioniques et couvert de ruines qu'on appelle *Oumm el-Awamid*¹. Les originaux sont déposés au musée Napoléon III.

I.

La plus considérable de ces inscriptions se lit sur une dalle d'albâtre d'environ trente-deux centimètres de long sur vingt-neuf centimètres de large. Cette pierre fut trouvée dans les fondements de l'une des maisons ruinées qui couvrent le mamelon. La gravure est très-peu profonde et n'a rien de monumental.

Les huit premières lettres de la première ligne ont été attaquées par une cassure, la seule qui dépare notre monument. Mais ces huit premières

¹ Voir mon deuxième rapport inséré au *Moniteur*, 8 et 11 juillet 1861.

lettres peuvent être rétablies avec certitude. D'abord, les trois dernières présentent bien certainement le mot בעל *Baal*, qui, réuni au mot suivant, donne בעל שם, nom de divinité qui se retrouve à la fin de l'inscription. Avant le mot בעל on voit l'extrémité inférieure d'une lettre qui paraît être un ל. Si l'on considère que le nom בעל שם est précédé à l'avant-dernière ligne du mot honorifique אדני, et si l'on fait attention que les extrémités restantes des trois lettres qui précèdent répondent tout à fait au mot אדן, tel qu'il est tracé à l'avant-dernière ligne, on obtiendra שם לבעל אדן. On se trouve ainsi amené presque forcément à supposer que la première lettre disparue était un ל, et la trace qui en reste confirme pleinement cette conjecture. La répétition du ל dans ces formules était ordinaire, comme on peut le voir dans diverses inscriptions de Malte et de Carthage : לאדנן למלקרת, לאדנן לבעל, לאדנן למלקרת, etc.¹

Cela posé, nous transcrivons l'inscription ainsi qu'il suit, nous réservant de discuter au fur et à mesure les caractères douteux² :

לאדנלבעלשממאשנדרעדראלמ

בנמתבנבעדראלמבנבעלשמר

¹ Gesenius, *Mon. phœn.* p. 96, 168, 174, 175, 177, 178. Le second ל est omis au contraire dans les inscriptions numidiques, p. 197, 202, 205, 211.

² On n'a pas employé dans cette transcription les formes finales des lettres, ces formes impliquant déjà une hypothèse sur la coupe des mots.

בפלגלאר באית השער וזה הלהח
 אשלפעלתכתכלתיבנתיבשתי 𐤌𐤌
 לארנמלכם 𐤌𐤌𐤌 𐤌𐤌 𐤌𐤌 𐤌𐤌
 צרלכניליוזכרושמנעמ
 תחתפעמארניבעלשממ
 לעלמיברכן

Les deux premières lignes n'offrent absolument aucune difficulté. Orthographiées à la manière hébraïque, elles donnent :

לארן לבעל שמים אש נר עבדאלימ
 בן מתן בן עבדאלימ בן בעלשמר

« Au seigneur Baal-Schamaïm. Vœu qu'a fait Abdélim, fils de Mattan, fils d'Abdélim, fils de Baalschamar. . . . »

Baal-Schamaïm ou « le maître du ciel, » est ce *Beelsamin* si connu par Philon de Byblos, saint Augustin, etc. Nous avons ici la forme hébraïque de son nom, qu'on ne connaissait encore que dans la forme araméenne.

La formule אש נר est très-commune. La forme pleine est אֵשׁ נֵר, qu'on trouve dans quelques inscriptions¹. Le nom d'*Abdélim* se lisait déjà dans Josèphe comme celui d'un Tyrien². A Sidon, on disait de préférence *Abdalonim*. Nous avons retrouvé ce nom sur une inscription grecque, la seule qu'ait fournie Oumm el-Awamid : Αἶδελιμ[ὸς] Τύριος³. מתן est un

¹ Voir *Annuaire de la Société archéologique de Constantiné*, pour 1860-1861 (article de M. Judas), p. 17 et suiv.

² *Contra Apionem*, I, 21.

³ Musée Napoléon III, Mission de Phénicie, n° 46.

nom déjà reconnu pour phénicien¹; il figure chez les Hébreux comme celui d'un prêtre de Baal². *Baalschamar* rappelle אִמְרֵשֶׁמֶר qui, dans la première inscription bilingue de Malte, correspond à Σαραπῶν.

A la troisième ligne commencent les difficultés. Nul doute que les lettres בבלגלארך ne forment un appendice à ce qui précède, et qu'il ne faille faire une coupe avant אִית. Les quatre lettres לֶאֶרֶךְ constituent le nom de *Laodicée*, tel qu'on le lit sur la belle monnaie déchiffrée d'abord par Barthélemy, sauf que l'א final fait défaut. לֶאֶרֶךְ ferait mieux *Laodice* que *Laodicæa*, l'א final n'étant pas ici quiescent (לֶאֶרֶכָּא). Peut-être l'א qui commence la période suivante joue-t-il une sorte de rôle double, servant à la fois à terminer un mot et à commencer le mot suivant, par un abus dont il y a beaucoup d'exemples dans l'épigraphie grecque et latine, et dont nous trouverons plus loin un exemple probable. Peut-être אִית, marque de l'accusatif, doit-il être lu ית par aramaïsme, ce qui laisserait l'א au mot précédent. Quoi qu'il en soit, comme il est fort inadmissible de chercher ici le nom d'une des reines qui s'appelèrent *Laodice*, on est amené à voir dans לֶאֶרֶךְ le nom de l'une des six villes de Laodicée que Séleucus Nicator fonda en l'honneur de sa mère³. Notre inscription

¹ Gesenius, *Monum.* p. 410.

² II Reg. xi, 18; II Chron. xxiii, 17.

³ Appien, *De rebus syr.* ch. lvii.

est en tout cas certainement postérieure à l'an 312 avant J. C.

Que signifie maintenant le mot פלג, qui précède le nom de Laodicée et le met au génitif? פלג en hébreu veut dire « ruisseau, » ce qui ne donne ici rien de satisfaisant. פלך au contraire veut dire « district, » ce qui convient très-bien. Peut-être le ך de ce mot s'adoucissait-il en Phénicie. Le sens fondamental du mot פלג étant « division, partie, » on comprend que ce mot ait été employé pour désigner une division territoriale. Une locution très-fréquente dans le style des écrivains du Nouveau Testament, τὰ μέρη Τύρου καὶ Σιδῶνος . . . τὰ μέρη Καισαρίας . . . etc.¹ peut être ici rappelée.

Il semble donc qu'il faut traduire כפלג לארך par « dans le district de Laodicée. » Je mentionnerai cependant une explication qui m'a quelque temps préoccupé. Le mot syriaque ܦܠܓ s'emploie pour *phalange*, soit par transcription, soit par traduction du mot grec². On sait de plus que les Séleucides conservèrent le nom, et, jusqu'à un certain point, l'organisation de la phalange macédonienne³. Ne pourrait-on pas traduire כפלג לארך par « in phalange Laodices? » Une telle supposition ne prendra quelque poids que si l'on trouve plus tard le mot פלג employé en Phénicie dans le sens de *phalanx*. Nous

¹ *Matth.* xv, 21; xvi, 13; *Marc.* viii, 10. Cf. *Matth.* ii, 22; *Act.* ii, 10; xvi, 12; xix, 1; xx, 2; *Galat.* i, 21.

² Michaelis, ad Castelli *Lex. syr.* p. 706.

³ I *Macch.* vi, 28, 35; Tite-Live, xxxviii, 40.

l'écartons comme n'ayant pas un degré suffisant de probabilité.

Si l'on traduit בבלג לארך par « dans le district de Laodicée, » on est naturellement porté à supposer que Laodicée est le nom de la ville où demeurerait l'auteur du vœu et où il fit le vœu. Si l'on voulait dire qu'il y était né, il y aurait קבלג לארך. Nous aurions donc ici le nom, depuis si longtemps cherché, de la ville ancienne dont les ruines portent maintenant le nom d'Oumm el-Awamid. Des six villes de Laodicée fondées par Séleucus Nicator, deux sont bien connues : *Laodicea ad mare*, aujourd'hui *Lattakié*, et *Laodicea ad Libanum* dans la Coélésyrie, près du lac de Homs. Ce serait donc ici une nouvelle Laodicée, ou plutôt une ville ancienne qui aurait pris, à l'époque des Séleucides, le nom de Laodicée; car nous savons que ces prétendues fondations de villes par les Séleucides ne furent souvent en réalité que des changements de noms; cela est certain pour Lattakié¹. Si cette supposition se confirme, on arrivera, je pense, à attribuer à notre localité les monnaies phéniciennes au type d'Antiochus IV Épiphane et d'Alexandre II Zébina, qui portent la légende לארכא אם בכנען à côté d'une image de Neptune. Barthélemy, Eckhel, Gesenius ont beaucoup hésité sur la question de savoir à laquelle des deux Laodicées connues il fallait rapporter lesdites monnaies. Toutes deux sont des villes bien modernes ou bien éloignées de la vraie Phénicie pour être

¹ Philon de Byblos, dans Étienne de Byzance, au mot Λαοδίκεια.

qualifiées אִם בְּכָנָן, « métropole en Chanaan. » Je ne puis admettre en particulier que *Laodicea ad Libanum*, qui était assez loin de la côte et en dehors de la Phénicie, ait pris ce titre et adopté Neptune pour divinité. Ce titre, au contraire, aurait convenu à merveille à la ville dont les ruines s'appellent Oumm el-Awamid. Cette ville était bien une mère en Chanaan, une ville fort ancienne, essentiellement phénicienne, située aux confins mêmes de la Palestine, dans le pays appelé par excellence Chanaan. Mais il faut attendre des découvertes ultérieures pour se prononcer là-dessus avec assurance.


Les seize lettres suivantes n'offrent aucun doute. Il faut lire : אִם הַשַּׁעַר זֶה וְהַרְלָחוּת יֵאֵשׁ « Portam hanc et valvas quæ . . . » La marque de l'accusatif אִם, l'emploi de l'article et du pronom démonstratif זֶה se retrouvent d'une façon identique dans l'inscription d'Eschmunazar. La seule particularité qu'offre ce passage est le pluriel הַרְלָחוּת. L'hébreu voudrait הַרְלָחוּ. Mais הַרְלָחוּ se rattache très-bien à une forme הַרְלָחָה comme אֶמְלָחוּ à אֶמְלָחָה¹. La forme הַרְלָחָה existe en hébreu conjointement avec la forme הַרְלָחוּ². Il est vrai que la plupart des formes féminines en הַ ont la forme הַ en phénicien³. Mais une telle règle n'était pas absolue ; si nous ne trouvons pas de féminin en הַ, c'est sans doute parce que cette finale ne s'écrivait pas, selon l'usage constant de l'orthographe

¹ Gesenius, *Lehrgeb.* p. 603-604.

² Gesenius, *Thes.* p. 339.

³ Munk, dans le *Journ. asiat.* nov. déc. 1847, p. 525.

phénicienne (ו pour וה, etc.). Nous en trouverons bientôt un exemple probable.

Les onze lettres suivantes offrent des difficultés d'interprétation. Ces lettres se groupent d'une manière fort naturelle ainsi qu'il suit : לפעלה בת כלהי. Tout cela a un aspect bien hébreu, et se lie grammaticalement à ce qui précède et à ce qui suit, mais ne donne rien de satisfaisant pour le sens. Je propose donc de couper les mots autrement et de lire : לפי פי כלהי . עלית בית פה . « bouche » se prend souvent pour l'orifice, l'entrée; ainsi פי המערה (*Jos.* x, 18, 22, 27) « l'entrée de la caverne; » פי שאול (*Ps.* cxli, 7; *Is.* v, 14) « l'entrée de l'enfer. » Une fois même פי est pris pour signifier « porte: » לפי קרת (*Prov.* viii, 3) « à la porte de la ville. » לפי dans notre inscription se traduirait donc par « ad ostium. » Qu'on ne dise pas que ל dans ce cas n'est pas la particule la plus naturelle, qu'il faudrait על פי, לפי étant consacré en hébreu à signifier « selon. » Les passages précités (*Ps.* cxli, 7, et surtout *Prov.* viii, 3) répondent victorieusement à cette objection. לפי dans ces deux passages a tout à fait le sens de « à l'entrée de. » Cela posé, le mot suivant עלת s'explique très-naturellement. Ce mot se retrouve plusieurs fois dans l'inscription d'Eschmunazar, et M. Munk le rapproche avec beaucoup de justesse du mot hébreu עליה « chambre¹. » On le retrouve plus identiquement encore dans le syriaque . לפעלה devrait donc se traduire par « ad ostium cellæ. » בת est sans con-

¹ *Journ. asiat.* avril-mai 1856, p. 299.

tre dit בית « maison » ou « temple. » Le sens dédicatoire de l'inscription inviterait à traduire לפעלתה par « ad ostium cellæ templi ; » mais pour cela il faudrait qu'il y eût l'article, הבה. L'absence de l'article prouve clairement que בת est à l'état construit et que le mot suivant כלתי est un substantif au génitif¹. כלה n'a qu'un sens en hébreu, celui de « fiancée, » qui ne convient pas ici. La deuxième inscription de Malte nous fournit seule un rapprochement plausible. Cette inscription semble offrir, à la deuxième ligne, le mot כלת avec le sens de « chambre sépulcrale,² » venant de la racine כלא « clausit. » L'association des deux mots se retrouve en hébreu dans בהכלת בית כלא « prison. » On peut donc admettre que בהכלת ou כלת בית ait désigné ces vastes caveaux de famille si communs en Phénicie. Ainsi la série de lettres לפעלתהבכלת devrait se traduire « ad ostium cellæ domus meæ sepulcralis. » L'expression semble offrir un peu de redondance, mais l'inscription de Malte précitée en offre bien plus encore. Elle commence par ces mots עלת בת כלת חדר בת עלם correspondant à כלת בת עלת, de notre inscription, sans préjudice des mots קבר et כלת qui reviennent ensuite et offrent presque le même sens.

¹ Il est certain que si l'on pouvait ne pas tenir compte de cette particularité grammaticale, les deux mots suivants s'expliqueraient mieux. כלתי בנתי serait כליתי בנתי « J'ai achevé de bâtir. » Mais je ne peux me résoudre à faire cette violence à la grammaire, et j'ai renoncé à cette explication.

² Gesenius, *Monum.* p. 105-106.

Les quatre lettres suivantes בנתי nous donnent le verbe qui gouverne les accusatifs qui précèdent. Il faut sans contredit lire בָּנִיתִי « j'ai bâti. » Il y a là une petite dérogation aux règles générales de l'orthographe phénicienne. L'inscription d'Eschmunazar présente le même mot écrit בנת. Mais il faut remarquer que, bien que le י de l'adformante de la première personne du prétérit hébreu ne soit pas le pronom affixe, il offre avec lui quelque analogie; qu'en général les Phéniciens ont une certaine tendance à écrire les voyelles finales; enfin que notre inscription est d'une époque assez moderne, où l'on avait peut-être déjà commencé à écrire quelques quiescentes.

Toute la partie de la phrase que nous venons de discuter peut donc se traduire ainsi : « Portam hanc et valvas quæ sunt ad ostium domus meæ sepulcralis ædificavi..... » Ces battants sont sans doute les grands battants de pierre qui fermaient les tombeaux antiques et que l'on voit en particulier à Jérusalem aux tombeaux dits *des Rois*. Une objection peut ici être faite. Le monument qui portait cette inscription constituait un vœu fait à une divinité. Il est donc surprenant que l'inscription mentionne la construction d'un tombeau. Cette surprise diminue si l'on observe que les grands caveaux de famille en Phénicie offrent presque toujours des niches, des autels, des symboles ou des images religieuses. Peut-être notre inscription était-elle sous une niche placée au-dessus de la porte d'un caveau et destinée à recevoir une statuette de Baal. Une expression que nous

trouverons à l'avant-dernière ligne, « sous les pieds de Baal-Schamaïm, » confirme cette supposition.

Les trois lettres suivantes בשת sont une abréviation pour בשנה « en l'année. » Cette abréviation est très-commune sur les médailles. Je ne crois pas que jusqu'ici on l'ait reconnue dans les inscriptions. Je dis qu'« on l'ait reconnue, » car elle existe en réalité dans l'inscription de Malte que nous avons déjà citée, et qui offre plus d'un rapport avec celle que nous discutons. Les lettres בשת de la troisième ligne de la dite inscription de Malte, où Gesenius a vu, contre toute vraisemblance, le mot בשת « honte, » doit sans doute se lire בשנה « in anno¹. »

Suivent six caractères qui sont certainement des chiffres. Dans le courant de la cinquième ligne nous trouvons encore une série de chiffres. Il faut discuter ensemble les caractères de ces deux séries. Toutes deux commencent par un point, auquel nous sommes porté à croire qu'il ne faut pas accorder de valeur numérique. Toutes deux aussi se composent de trois sortes de caractères placées dans un ordre constant : 1° une classe d'unités représentée par 𐤑 ou 𐤒 ; 2° une autre classe d'unités représentée par 𐤓 ; 3° une troisième classe d'unités représentée par des traits verticaux. Ces dernières sont bien connues, ce sont les unités simples. Comme on

¹ Gesenius, *Monum.* p. 105. Le nom propre qui suit est probablement celui du suffète. Les lettres 𐤍𐤏𐤍 qui précèdent forment le mot 𐤍𐤏𐤍 « les morts, » qui se trouve dans l'inscription d'Eschmunazar.

sait de plus que, dans les numérations sémitiques, les unités étaient rangées dans leur ordre d'importance, on est amené à supposer que 𐤌 représente des dizaines ou des vingtaines. Le signe phénicien des dizaines est déjà connu, c'est une petite barre horizontale qui n'a absolument aucune analogie avec notre caractère. Le signe des vingtaines, connu depuis longtemps, est N . Entre ce signe et le nôtre l'analogie est bien plus grande. Mais où l'analogie est presque évidente, c'est entre notre signe et le chiffre 20 dans l'écriture palmyrénienne et surtout dans l'écriture égypto-araméenne, 𐤌 . L'âge moderne de notre inscription explique cette tendance vers les formes araméennes.

Quant aux signes qui commencent les deux séries, il est naturel d'y voir des centaines, bien qu'ils n'aient aucune analogie avec le signe qui, dans l'inscription de Marseille et sur les monnaies, indique cent. Dans une ancienne numération qu'un jeune orientaliste hollandais, M. Land, a trouvée dans des manuscrits syriaques du vi^{e} siècle, et dont il a bien voulu me communiquer les formes¹, le signe pour les centaines a une forme qui se rapproche assez de la nôtre. Les deux signes dont nous parlons se ressemblent dans les deux séries; ils ont cependant dans le haut une sensible différence: l'un a deux cornes ou aigrettes, l'autre n'en a qu'une. M. de

¹ Depuis que cet article est composé, les chiffres en question ont été publiés par M. W. Wright dans le *Zeitschrift der deutschen morg. Gesellschaft*, 1862, p. 577-578.

Rougé, conduit à cette supposition par des analogies tirées des chiffres hiératiques, m'a suggéré l'idée que l'un de ces chiffres pouvait désigner 100, l'autre 200. Les chiffres démotiques présentent la même particularité¹.

Si ces diverses hypothèses sont conformes à la vérité, la première série de chiffres formerait la valeur 280, la seconde série formerait 143; mais tout cela est encore douteux. Il faudra probablement attendre de nouvelles découvertes pour avoir le mot des signes qui, grâce à notre inscription, entrent pour la première fois dans le champ de la discussion savante. En comparant cette numération à la numération palmyrénienne, à celle des papyrus égypto-araméens, à la numération syriaque découverte par M. Land, à celle découverte par M. Hanoteau à Ghadamès², on arrivera probablement à constituer une numération sémitique, analogue à celle qui fut en usage chez les Romains (chiffres romains), et dont la première origine pourra probablement être rapportée à l'Égypte.

Les huit lettres qui suivent la première série de chiffres donnent לארן מלכם « au seigneur des rois, » ou « du seigneur des rois, » en prenant le ל comme une sorte de *lamed auctoris*, analogue à celui qu'on trouve sur les légendes des monnaies. L'expression מלכם ארן se retrouve dans l'inscription d'Eschmunazar, où elle paraît désigner le Dieu suprême. Rap-

¹ Cf. Brugsch, *Gramm. démotique*, p. 61.

² *Journ. asiat.* août-sept. 1860, p. 267 et suiv.

portée à la Divinité, elle n'offre ici aucun sens. La suite de l'inscription oblige à voir dans ces deux mots לְאַרְן מְלָכִים l'indication de l'ère d'après laquelle la date est donnée. « Le seigneur des rois » semble ne pouvoir être qu'Alexandre. Mais il ne faut pas se dissimuler ce qu'une telle expression a de bizarre, vu surtout que la même expression est prise dans un sens tout différent sur le sarcophage d'Eschmunazar. Je suis tenté de croire que le premier מ joue ici un double rôle, et qu'il faut lire : לְאַרְנֵם מְלָכִים « de l'ère de messeigneurs les rois », c'est-à-dire des Séleucides. Cette ère, à partir du III^e siècle avant J. C., devint l'ère commune de la Syrie; c'est celle de la plupart des monnaies phéniciennes. *A priori*, tout invite à rapporter à cette ère notre première série de chiffres. La date de notre inscription serait donc 32 ans avant J. C. La Syrie était alors province romaine, et l'on comprendrait très-bien que l'ère des Séleucides, qui resta sous les Romains l'ère vulgaire de tout l'Orient, se soit appelée à cette époque « l'ère des rois. » Mais je dois ajouter qu'un ensemble de faits considérables me portait jusqu'ici à croire que la ville ancienne dont les ruines s'appellent Oumm el-Awamid n'existait plus à cette date¹. Il serait singulier aussi que, vers l'époque de Jésus-Christ, on parlât encore en Phénicie un hébreu si pur, quand Plaute nous donne déjà le nom de Baal-Schamaïm sous la forme araméenne *Belsamen*². Une inscription

¹ Voir mon deuxième rapport, déjà cité.

² *Pan. act.* V, sc. 11, v. 67.

bilingue, du 1^{er} ou du 11^e siècle avant J. C., récemment trouvée à Athènes¹, offre déjà des particularités qui se rapprochent du néopunique, c'est-à-dire du patois qu'on parlait en Afrique à l'époque romaine. Je laisse à d'autres le soin de résoudre ces difficultés.

La seconde série de chiffres est suivie du mot שח « année. » Le mot suivant étant précédé du ל, שח ne peut être ici à l'état construit. שח est donc en apposition avec le nombre qui précède. L'hébreu voudrait שנה. Mais on sait que les finales en ה deviennent souvent ח en phénicien. Quoi qu'il en soit, il semble bien que l'agencement de la phrase est : « En l'année N de l'ère N, correspondant à l'année N de l'ère N. »

La seconde ère qui, si nos hypothèses sont exactes, commencerait 137 ans après la première, n'est pas moins difficile à déterminer. Les trois dernières lettres de la cinquième ligne donnent לעם « du peuple de » On s'attend à trouver ensuite le nom du peuple dont l'ère a réglé la seconde date. La première lettre de la sixième ligne fait hésiter un peu. Les personnes qui ne l'étudieront que sur notre planche, reproduisant elle-même une photographie, la prendront pour un ס. Mais il manquerait à cet ס toute la partie inférieure de l'antenne transversale, laquelle n'a l'air d'exister, sur la photographie, que par suite d'une tache de la pierre. En étudiant attentivement cette lettre sur la pierre, on ne doute pas que ce ne soit un צ. On a donc : לעם צר « de l'ère du

¹ *Annales de l'Inst. archéol. de Rome*, t. XXXI (1861), p. 321 et suiv.

peuple de Tyr.» Si la première ère est celle des Séleucides, celle-ci aurait eu son commencement l'an 175 avant J. C. Or l'ère des monnaies autonomes de Tyr date de l'an 126 avant J. C. Nous sommes donc rejetés dans des incertitudes qu'une étude ultérieure pourra sans doute lever.

La différence de l'ère des Séleucides et de l'ère de Tyr étant de 186 ans, on est naturellement porté, en supposant la valeur de nos chiffres douteuse, à chercher dans quelle hypothèse les deux séries de chiffres différeraient de 186. On arrive à peu près à ce résultat en supposant au signe N la valeur de 40, et il est certain que la forme de ce signe s'expliquerait par la réduplication du signe N^1 . L'inscription serait alors de l'an 48 après J. C. Mais il ne semble pas que, dans aucune numération sémitique, il y ait eu de signe pour 40. De plus, l'analogie des chiffres araméens et palmyréniens ne laisse guère de doute sur la valeur du signe N .

La suite de la sixième ligne est d'une difficulté extrême. Il semble bien qu'il doit y avoir là quelque faute. Mais il serait trop commode, pour échapper aux nombreuses difficultés de ces vieux textes, de les changer à son gré et selon les commodités de l'interprétation. Les deux lettres qui suivent le nom de *Tyr* sont certaines pour la lecture. La cinquième lettre paraît être un y , mais tracé avec un peu de roideur et de gaucherie. Les quatre lettres suivantes

¹ M. de Rougé suppose que ce signe N (20), à son tour, n'est que la réduplication du signe — (10).

sont certaines, quoique un peu négligemment gravées. Quant à la dixième lettre de la ligne, elle est légèrement douteuse; si on la compare au *vav* de la troisième ligne, on est presque forcément amené à y voir la même lettre; cependant la forme courbe du jambage est irrégulière. Après cette lettre vient un caractère plus douteux encore. On le prendrait d'abord pour un gros point; puis on voit s'y dessiner un *ı*, analogue à celui de la troisième ligne, mais plus petit et plus indistinct. Les deux lettres suivantes sont certaines; mais la quatorzième lettre cause encore quelque surprise. On ne peut guère y voir qu'un *ı*, mais d'une forme exagérée et sortant presque du type ordinaire de l'alphabet phénicien. Puis la lecture devient sans aucune difficulté.

Quand on cherche à faire un sens avec les lettres ainsi lues, on tombe dans d'étranges perplexités. *לכני* semble bien correspondre à l'hébreu *לְהִיחִי* « ut sim. » *לי* répond à « mihi. » Mais outre que « ut sim mihi... » n'a rien de satisfaisant, la neuvième lettre, qui est un *ל*, ne pouvant pas se lier au *ı* qui suit et qui marque une coupe de mots, ce *ל* reste isolé et sans emploi. L'ensemble de la ligne semble appeler cette coupe : *לכן יליל וזכר ושם נעם*, « ut sit... et memoria et nomen bonum, » les quatre lettres *יליל* formant un substantif à peu près synonyme de *זכר* et de *נעם*. Mais ces quatre lettres ne font pas de mot bien satisfaisant. En l'absence d'une explication meilleure, je proposerai la suivante, qui m'a été suggérée par M. Neubauer. *יליל* répondrait

à l'hébreu תהלה « louange. » La phrase phénicienne aurait alors sa phrase hébraïque parallèle dans cette expression familière à Jérémie : להיות לי לשם ולתהלה ולתפארת¹. La racine ילל pouvait être en affinité avec la racine הלל; on en a un exemple dans le mot יהלילו (Isaïe, LII, 5), que le Targoum rend par משהבהין et Raschi par מתפארים.

La lumière renaît dans la seconde moitié de la sixième ligne. זכר ושם נעם « memoria et nomen bonum » ou « laus et gloria » forment une suite très-satisfaisante. נעם en phénicien était l'équivalent de טוב en hébreu, comme le prouvent les noms *Namphamo* (נעם פעמו, « boni pedes ejus »), *Namgidde* ou *Geddeneme* (נעם גדה, « bona fortuna ejus² »), d'autres encore³. Si l'on admet le rapprochement proposé par M. Neubauer avec les passages de Jérémie et du Deutéronome, les deux expressions זכר et נעם auraient le sens de « louange » et de « gloire, » rapportées à la divinité. Mais il est possible aussi que l'auteur de l'inscription entende par là qu'il a érigé le monument pour rappeler sa mémoire et son nom sous les pieds de Baal. La seule chose qui soit certaine, c'est que l'agencement général de la phrase est : « Portam hanc . . . ædificavi anno N, . . . ut sit . . . » en d'autres termes זכר et ce qui suit indiquent le motif pour lequel le fondateur a élevé

¹ Jérém. XIII, 11; XXXIII, 9; Deutr. XXVI, 19; I Chron. XXII, 5.

² J'ai développé ce point dans une note insérée dans les *Mélanges épigraphiques* de M. Léon Renier, p. 279 et suiv.

³ Voir *Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1860-1861, p. 54 (art. de M. Judas).

le monument; en d'autres termes encore, que la phrase principale de l'inscription se compose de trois parties, la première depuis אית jusqu'à בנתי inclusivement, la seconde depuis בשת jusqu'à צר inclusivement, la troisième depuis לכן jusqu'à la fin de la septième ligne.

Les deux dernières lignes sont très-claires. Je les lis ainsi :

תחת פעמי אדני בעל שמים
לעולם יברכני

« sous les pieds de mon seigneur Baal Schamaïm. Qu'il me bénisse dans l'éternité. » פעם en phénicien signifiait « pied¹. » On l'a déjà trouvé avec ce sens dans l'inscription de Marseille². Une inscription trouvée récemment à Chypre par M. de Vogüé se termine, comme la nôtre, par une courte prière formant une phrase détachée : יברך « qu'il le bénisse. » M. de Vogüé a aussi montré que l'inscription n° 1 de Pococke, jusqu'ici restée illisible, se terminait par le mot השמעם « qu'elle les exauce³. » La première de Malte offre une formule finale toute semblable.

En résumé, l'inscription coupée, orthographiée et ponctuée selon les habitudes de la grammaire hébraïque, peut se rendre ainsi :

לְאֲדוֹן לְבַעַל-שָׁמַיִם אֲשֶׁר נָדָר עֲבָדָאִלִּים
בֶּן-מִתְּנָן בֶּן-עֲבָדָאִלִּים בֶּן-בַּעַל-שָׁמַר

¹ Voir la note précitée et *Hist. des lang. sémit.* p. 190, 2^e édit.

² Munk, *Journ. asiat.* nov.-déc. 1847, p. 485.

³ Communication lue par moi à l'Académie des inscriptions, le 22 août 1862. (Voir *Revue arch.* octobre 1862.)

בְּפֶלֶג לְאוֹרִיבָאָה אֵת הַשַּׁעַר זֶה וְהַדְּלָהוֹת
 אֲשֶׁר לִפֵּי עֲלִית בֵּית כְּלָאֲתִי כְּנִיתִי בְּשָׁנָה 280
 לְאֲדָנִים מְלָכִים 433 111 שָׁנָה לְעָם
 צוּר לְכוֹן יִלְל וְנִזְכֵּר וְשֵׁם נָעִם
 תַּחַת פַּעֲמֵי אֲדָנִי בַּעַל-שָׁמַיִם
 לְעוֹלָם וּבְרַכְנִי

Traduites en latin, les parties certaines de l'inscription donneraient :

DOMINO BAALI COELORUM. VOTUM QUOD VOVIT ABDELIMUS
 FILIUS MATTANIS FILII ABDELIMI FILII BAALSAMARI
 IN LAODIC PORTAM HANC ET VALVAS
 QUÆ DOMUS MEÆ ÆDIFICAVI ANNO . . L
 XXX^o DOMIN . . . REGUM . . . XLIII^o ANNO POPULI
 TYRI UT SI ET NOMEN BONUM
 SUB PEDIBUS DOMINI MEI BAALIS COELORUM.
 IN ÆTERNUM BENEDICAT ME.

Notre traduction, en partie hypothétique, de l'ensemble serait :

« Au seigneur Baal des cieux. Vœu fait par Abdélim, fils de Mattan, fils d'Abdélim, fils de Baal-Schamar, dans le district de Laodicée. J'ai construit cette porte et les battants qui sont à l'entrée de la *cella* de ma maison sépulcrale, l'an 280 des seigneurs rois, l'an 143 du peuple de Tyr, en signe de gloire, de louange et d'honneur, sous les pieds de monseigneur Baal des cieux. Qu'il me bénisse dans l'éternité ! »

Quant aux conséquences historiques, topographiques, grammaticales et paléographiques qui sortent de cette inscription, on peut les résumer ainsi.

1° La ville dont les ruines s'appellent maintenant Oumm el-Awamid paraît avoir été une de celles qui reçurent de Séleucus Nicator le nom de Laodicée. Cette ville était encore florissante à l'époque grecque, et l'on y faisait à cette époque des constructions considérables.

2° En Phénicie, sous les Séleucides, peut-être sous les Romains, on traçait des inscriptions phéniciennes, et les vieux cultes de la Phénicie étaient conservés.

3° La langue était encore la vieille langue chananéenne pure, sans influence sensible de l'araméen. La tendance à écrire les quiescentes se fait cependant légèrement sentir.

4° Les idiotismes donnés par notre inscription pour la première fois sont : le mot פלג dans le sens de « district » et le mot געם, synonyme de l'hébreu טוב, qui était déjà fourni par les noms propres.

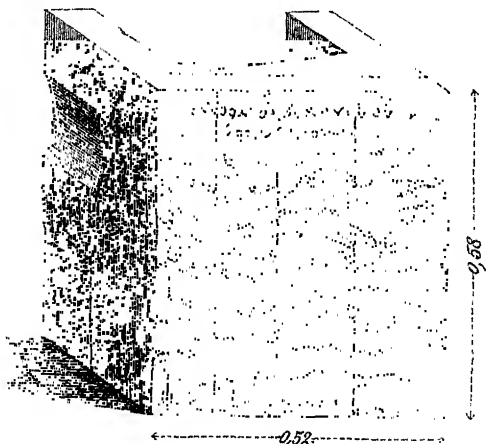
5° Les particularités d'orthographe sont : l'adformante de la première personne הִי ; le pluriel ללה supposant un singulier ללה, d'où il semble résulter que les formes en ה ne faisaient pas complètement défaut en chananéen ; l'abréviation שח pour שנה, qu'on n'avait remarquée jusqu'ici que sur les médailles.

6° Enfin ce qui fera probablement le principal intérêt de cette inscription dans l'épigraphie sémi-

tique, ce sont les chiffres qu'elle contient et qui ajoutent beaucoup aux notions que l'on possède sur la numération sémitique et sur l'histoire de la numération en général. Ces chiffres, en somme, sont les chiffres araméens et non les chiffres phéniciens tels qu'on les connaît par les monnaies et par les inscriptions.

II.

La seconde inscription était tracée sur la partie postérieure d'une pierre à offrandes dont nous donnons ici le dessin.



Les quatre premières lettres sont presque effacées par le frottement. On les lit cependant avec certitude: למלך. La lettre suivante est cassée en partie; mais ce qui en reste appartient évidemment à un ע. La sixième lettre est très-fruste; mais les trois

lettres qui viennent ensuite étant חרת, il est clair que c'est un ש, complétant le nom d'Astarté. Les traces qui restent de la lettre confirment cette supposition.

L'inscription entière doit donc se lire ainsi :

למלך עשתרת אל חמן
אש נדר עבדאשמן על בני

Une singularité arrête tout d'abord. La *déesse* Astarté est qualifiée מלך et אל חמן, deux expressions essentiellement masculines. Nous avons là, ce semble, la preuve que le phénicien possédait des féminins en ה, dans lesquels la finale ne s'écrivait pas, de même qu'elle ne s'écrivait pas à la troisième personne du pluriel, à l'état construit du pluriel, etc. Les deux premiers mots, orthographiés à la manière hébraïque, seraient : למלכה עשתרת « A la reine Astarté. » Je sais que, dans l'inscription d'Eschmunazar, on a la forme מלכת à l'état absolu; mais les deux formes pouvaient coexister. Il est singulier pourtant qu'il n'y ait pas לעשתרת. Astarté est désignée par Jérémie comme « reine du ciel, » מלכת השמים (VII, 18; XLIV, 17, 18, 19, 25). Il est moins nécessaire de lire אלה חמנה, au féminin. L'expression אל חמן pouvait n'avoir pas de genre. Bien que le phénicien ait un mot pour signifier *déesse*, *alona* ou *alونات*¹, féminin de *alon*, dont le parallèle devait être *éla* ou *élat*, féminin de *el*, il semble cependant que le mot *Dieu*

¹ 1^{er} vers punique du *Pœnulus*.

était souvent employé pour les deux genres ; ainsi on trouve, *I Reg.* xi, 5 : עֲשֶׂתֶּרֶת אֱלֹהֵי צִדְוֹנִים « Astarté, dieu des Sidoniens. » Il répugne encore plus de mettre au féminin le mot חֲמֵן. Ce mot, connu depuis longtemps dans l'épigraphie phénicienne, n'est pas un simple adjectif. Jusqu'ici on ne l'avait vu que réuni au mot בַּעַל, et formant avec lui une sorte de nom divin indivisible, *Baal-Hamman*, qu'on traduisait par *Baal solaire*. Ici nous le voyons joint à אֵל et rapporté à Astarté. Le mot אֲשֶׁרָה présente des phénomènes analogues. Son pluriel est indifféremment אֲשֶׁרִים et אֲשֶׁרוֹת, et signifie simplement « idoles. » Enfin il faut remarquer que presque dans tous les monuments votifs où figure *Baal-Hamman* figure aussi Astarté¹. אֵל חֲמֵן est donc un titre commun à ces deux divinités. Peut-être le sens primitif de חֲמֵן s'était-il perdu et la dévotion populaire donnait-elle ce titre d'une façon abusive à toutes les divinités célestes.

La seconde ligne est très-facile. Le changement de personne qui s'y remarque est conforme au tour de l'inscription d'Eschmunazar et à celui de notre première inscription d'Oumm el-Awamid.

L'ensemble de l'inscription doit se traduire :

« A la reine Astarté, divinité céleste.

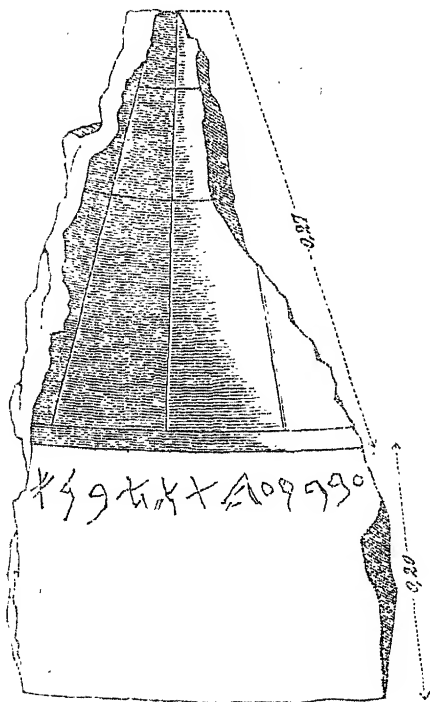
Vœu fait par Abdeschmoun. Pour mon fils. »

III.

Cette troisième inscription n'est qu'un fragment.

¹ Movers, *Die Phœn.* I, p. 617. Gesenius, *Thes.* p. 490.

Elle se lit sur un segment de gnomon, dont voici la figure ¹.



Dans le transport, un petit éclat de pierre a fait disparaître la première lettre à droite ; mais un estampage pris au moment même où la pierre fut découverte me rend cette lettre ; c'est un γ .

Une seule lettre est fortement éraillée ; c'est la

¹ On me communique la lithographie d'un monument fort semblable au nôtre, avec inscription latine, trouvé à Auriol (Bouches-du-Rhône), et actuellement dans un cabinet particulier à Auriol.

le syllabaire ninivite à dix-neuf lettres. Renvoyé à la Commission du Journal.

Est proposée et nommée membre de la Société :

M^{lle} Clarisse BADER, à Paris.

M. Paulhier donne lecture d'une notice sur trois Dictionnaires japonais-chinois-anglais, récemment publiés au Japon.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *A rational Refutation of the hindu philosophical systems*, by NEREMIAH NILAKANTHA SASTRI GORE, translated from the original hindi, by FITZ EDWARD HALL. Calcutta, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Le Mahabharata*. Onze épisodes tirés de ce poème, traduits, pour la première fois, par M. FOUCAUX. Paris, 1862, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Vol. XVI, 1-3. Leipzig, 1862, in-8°.

Par l'auteur. Histoire des Orbelians, par Étienne de Siou-nine, publiée par M. ÉMIN. Moscou, 1862, in-8°. (En arménien.)

Par la Société. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*. Vol. II, part. 3. *Die Krone der Lebensbeschreibungen enthaltend die Classe der Hanefiten*, von Gustav FLÜGEL. Leipzig, 1861, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Vol. XIX, part. 4. Londres, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Indische Studien*, von WEBER. Vol. V, cah. 1-2. Berlin, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *A few passing ideas for the benefit of India and Indians*. Quatrième série, par MANACKJEE CURSETJEE. London, 1862, in-8°.

Par l'Académie. *Boletim e annaes do Conselho ultramarino*, n° 60, 61, 92, 93, 94 et 95. Lisbonne, 1862.

Par l'auteur. *Revue orientale et américaine*. N° 40-41. Paris, 1862, in-8°.

PROCES-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu ; la rédaction en est adoptée.

M. Lancereau rapporte des pièces en tamoul qui proviennent du legs de M. Ariel, et en indique la nature en énonçant le doute que la Société doive rester dépositaire de pièces qui pourraient avoir de l'importance pour des familles de la colonie de Pondichéry. Le Conseil prie M. Lancereau d'examiner de nouveau les papiers de M. Ariel, et de mettre de côté ceux qui pourraient se rapporter à des affaires particulières, pour que la Société puisse les renvoyer à M. le Ministre de la marine et des colonies.

M. Barbier de Meynard annonce que la composition du second volume de Maçoudi est terminée, et que l'ouvrage pourra paraître prochainement.

M. Woepcke rend compte de l'état de son travail sur Albi-rouni.

M. Oppert donne des détails sur les matériaux qui lui ont servi pour les *Fastes de Ninive*, dont il vient d'offrir un exemplaire.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Rapport sur les Inscriptions assyriennes du British Museum*, par M. J. MENANT. Paris, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Ibn el-Athiri Chronicon*, quod perfectissimum inscribitur. Vol. octavum, annos H. 269-295 continens, ad codices parisinos et upsaliensem edidit Carolus Johannes TORNBORG. Leyde, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Bibel und Josephus über Jerusalem und das heilige Grab wider Robinson und neuere Sionspilger von BERGGREN*. Lund, 1862, in-8°.

Par l'institut néerlandais. *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indie*. Nouvelle série, vol. V. Amsterdam, 1862, in-8°, avec un cahier de cartes, in-4°.

Par la Société de Batavia. *Tijdschrift voor Indische Taal- Land- en Volkenkunde*. Vol. VI, VII, VIII, IX et X. Batavia, 1856-1860, in-8°.

— *Verhandeling en van het Bataviaasch Genootschap van Wetenschappen*. Vol. XXVII et XXVIII. Batavia, 1860, in-4°.

Par l'auteur. *Lettres adressées à l'Académie des inscriptions*, par M. PAUTHIER. Paris, 1862, in-8°.

— *Cérémonial observé dans les fêtes et les grandes réceptions à la cour de Khoubilāi khan*, traduit du chinois par M. PAUTHIER. Paris, 1862, in-8°.

Par l'éditeur. *Revue orientale et américaine*, n° 42. Paris, 1862, in-8°.

Par l'auteur. *Les Inscriptions assyriennes des Sargonides, et les Fastes de Ninive*, par M. Jules OPPERT. (Tiré des Annales de philosophie chrétienne.) Versailles, 1862, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1862.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Est proposé et nommé membre de la Société :

M. Auguste BARTH.

Le secrétaire annonce qu'il a l'intention de faire, dans une séance ultérieure, une proposition, qu'il désire en attendant soumettre en conversation aux membres de la Société, pour les prier de réfléchir sur l'objet dont il s'agit. Il voudrait proposer à la Société de donner à la Bibliothèque impériale la totalité des manuscrits qu'elle possède et qui lui viennent de dons et de legs très-divers. Il croit que ces manuscrits, réunis à ceux de la Bibliothèque, seraient plus utiles à la

science, plus accessibles et plus certainement garantis des chances possibles de perte. La Bibliothèque impériale a d'anciens règlements et des habitudes de libéralité qui pourvoient parfaitement d'un côté à la sécurité des manuscrits, de l'autre côté à la facilité de leur communication et du prêt, et elle offrirait toutes les garanties désirables dans l'intérêt de la science. Le secrétaire désire recueillir les opinions des membres de la Société avant de faire une proposition formelle; car il est évident que rien de pareil ne peut se faire sans être appuyé et légitimé par un assentiment à peu près unanime.

M. Oppert donne des détails sur quelques nouvelles idées récemment émises sur la nature de la langue assyrienne et le déchiffrement des cunéiformes.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par le Rév. Long. *The historical Relations of ancient Hindu with Greek medicine*, by ALLAN WEBB. Calcutta, 1850, in-8°.

— *Emancipation in the West Indies*, by UNDERHILL. Londres, 1861, in-8°.

— *Indigo system in Lower Bengal*, by the Rev. LONG. Calcutta, 1862, in-8°.

— *Five hundred Questions on the social Condition of natives*. Calcutta, 1862, in-8°.

— *The Hindu systems* (par LONG). Calcutta, 1862. in-8° (11 pages).

— *What shall we do with the Musulmans?* (par LONG). Calcutta, in-8° (sans date, 10 pages).

Par la Société de Calcutta. *Bibliotheca indica*:

N° 183. *The Marcandeya Purana*, fasc. VII.

N° 186. *The Sanhita of the black Yajur Veda*, fasc. XVI.

N°s 26, 27, 28 de la nouvelle série. *The Tarikhi Baihaki*, containing the life of Masaud, fasc. 5, 6 et 7.

N° 29. *The Siddhanta Siromani*, fasc. II.

N° 30. *The Kavya darsa of Sri Dandin*, fasc. I.

N° 32. *The Sankhya aphorisms of Kapila*, fasc. I.

Par l'Académie de Lisbonne. *Boletim do Conselho ultramarino*. N^{os} 62-65. Lisbonne, 1862, in-fol.

Par l'Académie de Saint-Petersbourg. *Mémoires de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg*, VII^e série, vol. IV, n^{os} 1-9.

Par l'Académie de Vienne. *Sitzungsberichte der K. Academie der Wissenschaften*. Classe philosophico-historique. Vol. XXXVIII, cah. 3, et vol. XXXIX, cah. 1-3.

THE THOUSAND AND ONE NIGHTS, commonly called, in England, the Arabian night's entertainments. A new translation from the arabic, with copious notes, by Edward William LANE... A new edition, from a copy annotated by the translator; edited by his nephew, Edward STANLEY POLE, 3 vol. in-8°. London, John Murray, 1859.

La réputation de la version anglaise des *Mille et une Nuits*, dont le titre précède, est établie depuis longtemps. Elle est considérée par tous les connaisseurs comme la plus exacte et l'une des plus complètes qui ait été publiée. On sait de plus qu'elle se recommande par un très-grand nombre de notes, dont plusieurs fort étendues, où se trouvent éclaircies une foule d'allusions à des usages, à des particularités peu connues de la vie musulmane, à des cérémonies religieuses, ou bien à des croyances superstitieuses. C'est donc pour les amateurs de la littérature arabe une véritable bonne fortune de voir reproduire cet excellent travail, dont la première édition avait été publiée à un prix très-élevé. Celle-ci, donnée dans un format plus maniable, imprimée sur un plus beau papier, revêtue d'un cartonnage plus élégant, coûte cependant près de moitié moins. Elle renferme, en outre, un assez grand nombre de notes nouvelles, dues soit à l'auteur, soit à son neveu.

Il est seulement permis de regretter que, soit M. Lane, soit son éditeur, n'ait pas revu la traduction sur le texte de l'édition de Calcutta, donnée par Sir W. Macnaghten. La

de bois, destinée à Bedr-eddin Haçan, اصنع لهذا لعبة خشب, je crois que M. Lane a eu tort de traduire : « Fais pour cet homme une croix ¹. » Il est vrai qu'il dit dans une note : « Le mot que je traduis par « une croix » signifie littéralement une effigie; mais je suppose que ce terme est employé uniquement parce qu'une croix offre une grossière ressemblance avec un homme ayant les bras étendus. » On peut répondre à cela : 1° que les termes usités pour croix sont خشبة, صليب ² et جذع ³; 2° que si le charpentier avait reçu l'ordre de préparer une croix pour Bedr-eddin, celui-ci n'aurait pu conserver le moindre doute sur le sort qui lui était destiné, et demander au vizir : « Que feras-tu de cette figure de bois ? » A quoi le vizir répond : « Je te serai étrangler sur elle, j'y clouerais ton corps, puis je le serai promener par toute la ville. »

Vers le commencement de l'histoire de Kamar-Azzémân, il est question d'un coussin recouvert de satin, madiny, طراحة. M. Lane fait observer dans une note (t. II, p. 202) que *madiny* signifie probablement « fabriqué dans une place appelée *Madin*. » « Je ne puis, ajoute-t-il, offrir quelque autre conjecture touchant sa signification dans

¹ Tome I, p. 268.

² Cf. M. Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 269, 270, note; 284, note; et ce passage des *Mille et une Nuits*: « On dressa les croix et on plaça ces hommes à leur pied, afin de les y attacher. » (Édition de Calcutta, I, 143.) Je ferai remarquer en passant que le verbe خشب, à la seconde forme, signifie *empaler*, et aussi, comme l'a observé M. Dozy, *crucifier* (*Glossaire sur le Bayano'l Mogrib*, *voc.* خشب); mais dans le second des passages cités par ce savant, l'adjectif verbal passif, dérivé de cette seconde forme, ne peut avoir le sens de *crucifié*; il doit plutôt signifier « ayant les pieds retenus dans une espèce de bloc ou billot de bois, analogue au كنده كندی *cundeh* des Persans. »

³ Cf. Dozy, *Glossaire sur le Bayano'l Mogrib*, t. II, p. 7; et cette phrase de Makkary: « Son cadavre resta sur sa croix, etc. » واقام شلوه على جذعه (édition de Leyde, t. II, p. 11, l. 13); et cette autre d'Ibn-Alathir: صلبه « Le prince le fit mettre en croix; mais le cadavre fut enlevé de la croix. » (Tome VIII, édit. Tornberg, p. 302.)

ce cas-ci, et comme mon cheïkh ne me l'a pas expliqué, j'en conclus que lui aussi était dans l'incertitude à ce sujet; ce dont on ne doit pas s'étonner, vu que beaucoup de termes semblables ne sont plus compris. » On peut voir sur le terme *madiny* une note de feu M. Quatremère¹, d'après lequel cet adjectif est dérivé du nom de la ville de Madin, située dans l'Arménie, près du principal bras du Tigre. Enfin, dans une note du troisième volume (p. 91, note 38), M. Lane traduit un passage d'Ibn-Alouardy, où il est question des îles de Kharyan et Maryan, situées non loin de la côte de la province de Chibr, au sud-est de l'Arabie. Le savant anglais, trompé par une mauvaise leçon de son manuscrit, a lu Kharitan et Martan. Mais ce qui prouve que la vraie lecture est celle de Kharyan oué Maryan, c'est la manière dont elle est transcrite dans les Mémoires d'Alphonse d'Albuquerque: *as ilhas de Curia Muria*². Aussi sur les cartes les plus récentes ne trouve-t-on que la forme Curia Muria.

Ch. DEFRÉMERY.

PHILOSOPHIE UND THEOLOGIE VON AVERROËS herausgegeben von Joseph MÜLLER. (Tiré à part des *Monumenta sæcularia* de l'Académie de Munich.) Munich, 1859, in-4° (VIII et 134 pages).

L'annonce de ce livre est un peu tardive; mais je n'en ai eu connaissance que très-récemment, et il est possible qu'il soit resté inconnu à d'autres que le sujet peut intéresser. M. Müller a fait, en 1857 et 1858, un voyage en Espagne, où il s'est occupé particulièrement des manuscrits arabes de l'Escorial, autant que le permettaient les difficultés que la paresse et la mauvaise volonté des bibliothécaires de cet établissement le permettent à un savant étranger. Il a publié, comme premier résultat de sa mission, le traité arabe de

¹ *Histoire des Sultans mamlouks*, t. II, 1^{re} partie, p. 33.

² Cf. Quatremère, *Journal des Savants*, août 1843, p. 474, et la *Description des côtes méridionales d'Arabie*, par le capitaine S. B. Haines, trad. de l'anglais par J. Passama et J. de la Vaissière de Lavergne. Paris, 1849, p. 48, 49, 54 et suiv.

trois mémoires d'Averroës, qui se rapportent à un sujet commun, la liaison qui existe entre la philosophie et la théologie. M. Müller promet prochainement la traduction et les notes nécessaires à l'intelligence du texte.

Le même savant a publié, dans les Comptes rendus de l'Académie de Munich de 1860, sous le titre de *Moriscogedichte*, un extrait d'un manuscrit de l'Escorial, contenant le texte de trois poésies moresques, dans le dialecte espagnol mêlé d'arabe dont se servaient les Maures lorsqu'ils eurent perdu leur indépendance. M. de Sacy a le premier appelé l'attention sur cette partie de la littérature espagnole (*Notices et Extraits*, IV et IX), et M. de Gayangos en a traité plus en détail dans le *Memorial historico español*, vol. V, et dans sa traduction espagnole de l'histoire de la littérature espagnole par Ticknor. On lira avec plaisir les nouveaux documents que publie M. Müller, qui explique dans des notes et un appendice les mots arabes employés dans le texte, et le système de transcription de l'arabe en espagnol dont se sont servis les Maures. — J. M.

DIE GRAMMATISCHEN SCHULEN DER ARABER, von G. Flügel. Première partie. Leipzig, 1862, in-8° (xii et 265 pages).

Ce mémoire forme le numéro 4 du vol. II des *Abhandlungen* de la Société orientale de Leipzig. M. Flügel nous donne ici la première partie d'une histoire littéraire des écoles grammaticales des Arabes; il y traite des écoles de Basra, de Koufa et des grammairiens éclectiques, jusqu'à l'an 400 de l'hégire; il traitera des grammairiens de Bagdad dans la seconde partie. Il expose méthodiquement, et avec le plus grand soin, l'origine et le progrès des différentes écoles, classe les auteurs, donne un abrégé de leur vie, indique leurs ouvrages, leurs disciples et leur influence. L'auteur a mis par cette monographie, à l'aide d'une érudition aussi étendue que précise, pour la première fois, de l'ordre dans cette partie obscure de l'histoire littéraire des Arabes; on peut

ysuivre la succession des travaux innombrables des Arabes sur leur grammaire, et mettre à sa place chacun de ces noms qui flottaient dans la bibliographie arabe de la façon la plus indistincte; il a même su donner un certain intérêt humain à un sujet qui ne promettait qu'une nomenclature de noms d'hommes et de titres de livres, pour la plupart oubliés. C'est un véritable modèle pour des travaux spéciaux de ce genre, dont nous avons encore grand besoin avant d'arriver à une histoire satisfaisante de la littérature arabe. — J. M.

TEN WEEKS IN JAPAN, by G. Smith, Bishop of Victoria (Hongkong).

Londres, 1861, in-8° (xvi et 459 pages, une carte et huit gravures sur bois

L'auteur de ce livre a fait une visite de curiosité au Japon, et a séjourné quelques semaines à Nagasaki, à Youkohama et à Jeddo. C'est un homme modéré, sensé et très-tolérant, qui rend agréablement compte de ce qu'il a vu; mais on ne peut pas s'attendre à beaucoup de nouveau d'une visite si courte et d'un voyageur ignorant de la langue. Il y a néanmoins quelques observations qui sont bonnes à recueillir. L'impression qu'il a reçue du pays et des habitants est très-favorable, et contraste avec celle que lui a donnée la tourbe européenne qui se jette partout sur les pays qui s'ouvrent au commerce et qui donne le ton aux établissements nouveaux, jusqu'à ce que des maisons sérieuses se fondent en assez grand nombre pour pouvoir tenir en bride ou expulser les aventuriers par trop peu scrupuleux. En revenant en Europe, l'auteur passe en Californie, où il s'intéresse naturellement, étant lui-même évêque en Chine, aux quarante mille Chinois qui y sont établis. Il y trouve, à son horreur, que le Gouvernement de cet État à moitié sauvage a fait une loi monstrueuse, selon laquelle le témoignage des Chinois n'est pas admis en justice, de sorte qu'on peut voler et tuer impunément des Chinois, aussi longtemps qu'il n'y a pas de témoin blanc. Il publie une lettre très-bien pensée et fortement écrite, qu'il a adressée à un juge du pays, sur

cette turpitude de la législation de gens qui se disent civilisés. — J. M.

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE DANS LA RÉGENCE DE TUNIS, exécuté en 1860 et publié sous les auspices et aux frais de M. le duc de Luynes, par V. Guérin. Paris, 1862; 2 vol. in-8°.

M. Guérin a parcouru une grande partie de la régence de Tunis, et a recherché partout les restes de l'antiquité, surtout les inscriptions romaines, dont il a rapporté cinq cent trente-six, mais en partie très-frustes. Il a inséré ces inscriptions dans son ouvrage, et en a tiré la détermination de l'emplacement d'un assez grand nombre de villes antiques. Les archéologues s'empareront sans doute de ces inscriptions, que l'auteur paraît avoir estampillées et publiées avec le plus grand soin, et sauront en faire leur profit. Les orientalistes trouveront dans son ouvrage une copie très-exacte de la célèbre inscription bilingue de Thugga. Cette inscription se trouve aujourd'hui à Londres, où M. de Luynes l'a fait estamper, et la gravure qu'il en a fait exécuter pour l'ouvrage de M. Guérin la représente avec une grande perfection. Le monument lui-même, un des plus curieux de l'Afrique, et unique dans son genre, n'existe plus que dans un état très-ruineux, grâce au vandalisme européen, qui, sous prétexte de la science, détruit partout les objets d'étude qu'une succession de races barbares avait respectés. Voici ce que dit l'auteur de l'état où il a trouvé les débris de ce magnifique mausolée : « Il était aux trois quarts intact il y a dix-huit ans. Depuis cette époque, il a été en partie détruit par Sir Thomas Reade, alors consul général d'Angleterre à Tunis, qui en fit démolir toute une façade par les habitants de cette localité. Son but était d'enlever, afin de le faire scier en une tablette plus transportable, un énorme bloc engagé dans la façade orientale du mausolée. Ce bloc, en effet, était couvert de deux inscriptions, l'une punique, l'autre libyque. Pour le détacher de la façade dans laquelle il était incrusté, il fallait retirer préalablement tous les autres blocs qui étaient superposés à ce dernier ;

mais comme les Arabes que Sir Thomas Reade employa à ce travail étaient dépourvus des moyens et des instruments nécessaires pour l'exécuter méthodiquement et sans nuire à l'ensemble du monument, ils précipitèrent du haut en bas ces blocs supérieurs, en les soulevant avec de forts leviers, et en tirant ensuite avec des cordes. Ces blocs, en tombant du sommet de l'édifice, brisèrent dans leur chute les angles des assises inférieures, l'ébranlèrent lui-même en partie, et accumulèrent alentour un monceau de débris gigantesques, qui ne permettent plus maintenant de pénétrer dans l'intérieur des chambres d'en bas... Parmi les blocs épars, pêle-mêle entassés, qui obstruent les abords du monument, j'ai aperçu, du côté droit, le tronc d'une statue de femme ailée; la tête, les bras et les jambes manquent; j'ai remarqué aussi sur un bloc un haut relief représentant un char, traîné par quatre chevaux. Le conducteur qui les dirige est très-mutilé», etc. (Vol. II, p. 120 et suiv.)

Toute cette dévastation a eu lieu pour enlever une inscription qu'il aurait suffi d'estamper, de photographier, et de faire graver aussi exactement que possible, pour répondre aux besoins de la science. On comprend parfaitement que l'on emporte de Ninive des bas-reliefs que l'exposition à l'air aurait bientôt détruits, et que les paysans n'auraient pas manqué de convertir en chaux, comme ils avaient fait de tout ce qu'ils ont trouvé avant les fouilles de M. Botta. De même, rien n'est plus louable que le soin qu'a eu M. Newton de recueillir et de transporter à Londres tous les restes sculptés du mausolée d'Halicarnasse qu'il a pu retirer d'un monceau de ruines; mais qu'on se permette de détruire un monument parfaitement solide et que rien ne menace, pour pouvoir scier une inscription, est un acte de barbarie qu'on ne saurait assez dénoncer au monde civilisé. — J. M.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1862.

TABLE DES MATIÈRES

DES

QUATRIÈME ET CINQUIÈME SÉRIES.

NOTA. Pour faire suite aux deux séries précédentes, qui étaient désignées dans la Table des matières par les lettres A et B, on a désigné ici par la lettre C la quatrième série et par la lettre D la cinquième. Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.

A

ABBADIDES (L'Histoire des) est publiée par M. Dozy. C, VIII, 21.

ABBADIE (M. Antoine d'). Lettres sur les langues éthiopiennes. C, II, 102. — rapporte en France de nombreux ouvrages sur la littérature des Abyssins. C, XII, 127. — Lettre à M. Mohl sur ses travaux en Éthiopie. *Ibid.* 370. — Note sur la numismatique ibérienne de M. Bouchard. D, IX, 463. — Travaux récents sur la langue basque. D, XIII, 88. — donne le catalogue des manuscrits éthiopiens. Notice. D, XIV, 50. — publie une édition du *Pasteur* d'Herma. D, XVIII, 71.

ABBADIE (M. Antoine d'). Notice sur les vocabulaires de l'Afrique centrale de H. Barth. D, XIX, 419.

ABBASSIDES (Monnaies des khalifes). D, XX, 189.

ABD-EL-HAMID-BEY (Hadji) demande des instructions à la Société asiatique de Paris. C, XIII, 553.

ABD-EL-KADER (L'Émir), auteur d'un traité sur les sciences. D, XII, 40.

ABD-EL-LATIF-MIRZA, prince timouride. Son histoire. D, XX, 278.

ABDERY (EL-), auteur d'un voyage dans l'Afrique septentrionale. D, IV, 144.

- ABOU-DJAFAR-AHMED, auteur d'un traité de médecine en arabe. D, I, 289.
- ABOU-HARSS - OMAR, gouverneur de Tunis. C, XX, 223.
- ABOU-KHODJA. Le texte de son Précis de jurisprudence musulmane est donné, par M. Keijzer, à Leyde. D, XVIII, 42.
- ABOU'L-FÉDA. Observations sur deux passages de sa Chronique. C, I, 379. — Ms. arabe renfermant la continuation de son histoire. C, VIII, 510. — Le tome 1^{er} de sa Géographie est traduit. C, X, 263. C, XII, 108.
- ABOU'L-MAHASIN. Sa chronique de l'Égypte est publiée par M. Juynboll. D, VIII, 32.
- ABOU'L-WAFÂ. Son traité des constructions géométriques analysé. D, V, 218. — Sa vie et ses écrits. *Ibid.* 243. — Rédaction de son traité de géométrie. *Ibid.* 309. — (Sur un calcul d'). D, XV, 281.
- ABOU-MANSOUR (de Hérat). Le texte de son traité de médecine est donné par M. Seligmann à Vienne. D, XVIII, 90.
- ABOU-MOSLEM, célèbre général musulman. — (Détails historiques sur). D, XX, 81. — Roman dont il est le héros. *Ibid.* 91.
- ABOU-NOWAS, poète arabe. Le texte de son Divan sera donné par M. Ahlwardt. D, XVIII, 40.
- ABOU-SAÏD, sultan mongol. C, XVII, 152.
- ABOU-SAÏD-MIRZA, sultan timouride. Histoire de son règne. D, XX, 304.
- ABOU-YAHIA, — ZAKARIA. — ABOU-BEKR, princes hafssides. Leur histoire. C, XVII, 63.
- ABOU-YÉZID-MOKHALLÉD (Documents sur), traduits. C, XX, 470.
- ABOU-YOUSSOUF, célèbre jurisconsulte musulman. C, XX, 412.
- ABOU-ZAKARIYA-YAHYA, grammairien hébreu. Voyez IEHOUDA-HAYYOUNJ.
- ACADÉMIE DES SCIENCES (Une) est fondée à Constantinople. C, XX, 251.
- AQAFIR (Les chamelles), dans le roman d'Antar. C, XII, 433. — (Observations de M. de Hammer sur les). C, XVIII, 98.
- ACHÉMÉNIDES. Voyez *Inscriptions et Oppert.*
- ACTE DE VENTE (Spécimen d'un) en arabe. D, XII, 597.
- ADA ou AADI, chef des Kurdes Hekkari qui habitent dans le voisinage de Mossoul. D, VI, 469.

TABLE DES MATIÈRES DES IV^e ET V^e SÉRIES. 395

- ADAM (Apocalypse ou testament d'); livre gnostique en syriaque. D, II, 427. — Combat d'Adam et d'Ève; titre d'un livre éthiopien, traduit par M. Dillmann. *Ibid.* 470.
- ADJECTIFS (Des) dans la langue assyrienne. D, XV, 113.
- ADMINISTRATION CHINOISE. D, III, 28. — des bureaux. *Ibid.* 34. — des agents subalternes. *Ibid.* 39. — militaire en Chine. D, IV, 474.
- ADONÏM BEN-TAMÏM, philologue hébreu. C, XVI, 7. — Ses écrits. D, XX, 202.
- ADVERBES (Des) dans la grammaire assyrienne. D, XV, 376.
- AÉDON et CHÉLIDONIS, mythe asiatique; son origine. D, VI, 340.
- ÆLIUS GALLUS (Expédition d') en Arabie. C, XVI, 266.
- AFGHANE (Une grammaire) est due à M. G. Raverty. D, XII, 73. — (Notice des ouvrages du major Raverty sur la langue). D, XIX, 251.
- AFGHANISTAN (Découvertes dans l') par T. Prinsep. C, VI, 43. — (Peuplades de l'). D, VII, 524.
- AFRIQUE CENTRALE (Notice sur les vocabulaires des langues de l'). D, XIX, 419.
- AFRIQUE SEPTENTRIONALE (Mots usités dans le langage de l'). C, XIII, 63.
- AFRIQUE SEPTENTRIONALE. 2^e article. *Ibid.* 537. — décrite par El-Abdery. D, IV, 144. — Poésies arabes en Afrique. D, XV, 418.
- AFRIQUE SEPTENTRIONALE décrite par El-Bekri. D, XII, 412. — Suite. *Ibid.* 497. — Suite. D, XIII, 58. — Suite. *Ibid.* 310. — Suite. *Ibid.* 469. — Fin. D, XIV, 117. — Index. *Ibid.* 134.
- AGA, terme mongol qui signifie seigneur; s'est introduit dans tout l'Orient musulman. D, III, 485.
- ÂGE DE FER (Tableau de l'), traduit de l'hindoui. C, XIX, 551.
- ÂGE D'OR, recherches sur cette tradition. D, VI, 505.
- AGHMAT, ville de l'Afrique septentrionale, décrite. D, XIII, 411.
- AGRICULTURE (De l') en Chine; direction et surveillance; police rurale, etc. D, IV, 286.
- AHLWARDT (M. W.) de Greifswald, fait paraître le poème de *Khalef-el-Ahmar*. D, XVII, 276. — D, XVIII, 53. — donne une édition du texte d'El-Fakhri. D, XVIII, 29. — commence la publication d'A-bou-Nowas. *Ibid.* 40.

- AHMED, fils d'Abd-Allah (Mémoire sur). C, VI, 345.
- AHMED-BABA, auteur d'une compilation arabe intitulée *Tekmilat ed-dibadj*. D, I, 93.
- AHMED-EPENDI. Sa relation turque de la prise d'Alger traduite. D, XX, 319.
- AHMED-HÂTIF (SÉYID), poète persan. Ses trois odes mystiques publiées. D, VII, 130.
- AHMED-KHÂN, auteur de l'Histoire de Dehli. D, VIII, 532. — Extrait de ce livre. D, XV, 508. — Suite. D, XVI, 190. — Suite. *Ibid.* 392. — Suite. *Ibid.* 521. — Fin. D, XVII, 77.
- AKHDAM de l'Yémen, parias de l'Arabie méridionale. C, XV, 376.
- AKSONKOR, prince de Moçoul et d'Alep au XII^e siècle; est assassiné par les Ismaéliens. D, III, 408.
- ALA-EDDIN^a-DJOUEÏNI, historien persan. — Extrait. C, XX, 370.
- ALBIROUNI. Voyez *Birouny*.
- ÂLEM (EL-). L'ensemble des êtres créés, le monde universel; définition de ce mot par un philosophe arabe. D, I, 262.
- ALEMGUIR-NAMEH. Histoire d'Aurengzeb. Extrait. C, VII, 362.
- ALFIYA (L') d'Ibn-Malik est publiée à Leipzig. C, XVIII, 140. — Notice sur une édition nouvelle par M. Dieterici. D, I, 575.
- ALGÈBRE (L') chez les Arabes. C, XVIII, 139. — D, II, 323.
- ALGÉBRIQUES (Notations) employées par les Arabes. D, IV, 348.
- ALGER (Expédition de Mourad-Bey contre). C, XVIII, 36. — (Prise d') racontée par un Algérien. D, XX, 319.
- ALGÉRIEN (Conjugaison arabe dans le dialecte). D, IV, 338.
- ALI-CHÎR-NÉVÂÏI, célèbre poète turc du XV^e siècle. — (Notice biographique et littéraire sur). D, XVII, 175. — Suite. *Ibid.* 281. — Ses rapports avec le poète Djâmi. *Ibid.* 314.
- ALI-BEN ISA, médecin arabe. Son ouvrage publié par M. Hille. C, X, 149.
- ALKHAYYÂMI (OMAR). Son traité d'algèbre est publié. Analyse. D, II, 323. — Note sur ses *rubaiyât* ou quatrains. D, IX, 548.
- ALLAH, Dieu. De l'emploi de ce nom dans la composition des noms propres et des titres musulmans. D, III, 463.
- ALLEMAGNE (Société orientale d'). Voyez *Leipzig*.

- ALLEMANDE (Société orientale).
 Ses travaux. C, VIII, 16. —
 C, XII, 97. — C, XVIII, 121.
- ALLITÉRATION (De l') dans la rhé-
 torique musulmane. C, IX,
 286.
- ALMÉRIE, ville autrefois célèbre
 pour ses métiers à tisser. D,
 III, 168.
- ALMOHADES (Notice sur l'histoire
 des). C, X, 330. — C, XII,
 105. — C, XIII, 309.
- ALP ARSLAN (Règne d'), sultan
 seldjoukide. C, XI, 431.
- ALPHABETS EUROPÉENS (Des) ap-
 pliqués au sanscrit. — Annexe
 au cahier de juin-juillet 1860.
 — Observations de M. Lanco-
 reau sur ce mémoire. D,
 XVII, 97. — Lettre de M. G.
 de D. sur le même sujet. *Ibid.*
 469. — Notice. D, XVIII,
 57.
- ALPHABET HARMONIQUE mongol-
 galikh, tibétain et pa'sse-pa.
 D, XIX, 36.
- ALWIS (M. J. de) publie une
 grammaire cingalaïse. D, XII,
 90.
- AMAN (Définition de l') ou am-
 nistie dans le droit musulman.
 C, XVII, 568. — C, XVIII,
 290. — C, XIX, 519. — ac-
 cordé par les hétérodoxes mu-
 sulmans. D, I, 39.
- AMARI (M. Michel). Description
 de Palerme traduite d'Ibn-
 Haucal. C, V, 73.
- AMARI (M. Michel). Extrait du
 Voyage en Orient de Moham-
 med-ebn-Djobaïr. C, VI, 507.
 — Suite. C, VII, 73. — Suite
 et fin. *Ibid.* 201. (Voyez les
 observations sur ce travail.
 C, IX, 351.) — Questions phi-
 losophiques adressées aux sa-
 vants musulmans par l'em-
 pereur Frédéric II. D, I, 240.
 — fait paraître à Londres la
 traduction du *Solwan*. D, II,
 144. — Publie, à Florence, le
 tome I^{er} de l'Histoire des mu-
 sulmans en Sicile. D, VI, 47.
 — Sa *Bibliotheca arabo-sicula*.
 D, XII, 31.
- ÂME (L'). Ses subdivisions, son
 immortalité, etc. dans la phi-
 losophie arabe. D, I, 269.
- AMÉRICAINNE (Société orientale).
 Ses travaux. C, XVIII, 121.
 — D, II, 115. — D, VI, 20.
 — D, VIII, 25. — D, XII,
 22. — D, XIV, 66. — D,
 XVI, 35. — D, XX, 29.
- AMIABLES (Des nombres) d'après
 une théorie arabe. C, XX,
 422.
- AMIN (Khalifat d'EL-) d'après le
 Pseudo-Fakhri. C, VII, 327.
- AMOUR (L') considéré comme
 une maladie du cerveau dans
 la médecine arabe. D, I, 306.

- AMRÂN, dans l'ancienne Babylonie. Résultat des fouilles faites en cet endroit. D, I, 492.
- ANALECTA SYRIACA (Les) sont publiés par M. P. de Lagarde. D, XIII, 96.
- ANALECTES sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne. — Plan de cette publication. D, IV, 444.
- ANSARIENS (Des peuples) ont existé dans l'ancienne Médie; leurs noms. D, X, 197.
- ANCIEN TESTAMENT (Les préceptes de l') traduits de l'arabe. D, XIV, 448. — Suite et fin. D, XV, 5. — Texte. *Ibid.* 20.
- ANGES, DÉMONS ET GÉNIES, d'après les musulmans. D, VII, 147.
- ANI, ancienne capitale de l'Arménie (Les ruines d'), par M. Brosset. — Notices. D, XVII, 465. — D. XIX, 529.
- ANNUAIRE ARABE de Constatine. C, X, 259.
- ANNUAIRE de l'empire ottoman, pour l'année 1847 (Notice sur l'). C, X, 177. — Suite. C, XI, 1. — Suite et fin. *Ibid.* 293. — pour l'année 1850-1851. C, XVII, 481. — pour l'année suivante. Notice. C, XX, 245.
- ANNUAIRE des établissements français dans l'Inde. C, XVIII, 99.
- ANSARIS ou ANSARIENS (Notice sur les). C, XI, 149. — Découverte d'un manuscrit qui les concerne. C, XII, 72. — *Ibid.* 485.
- ANTAN (Épisodes du roman d') traduits. C, V, 5. — (En Perse). C, XII, 433. — 2^e article. C, XIII, 376. — Fin. C, XIV, 514. — Autre extrait (le roi Nomân). D, I, 5. — Notice sur un manuscrit d'). D, VII, 256.
- ANTIQUITÉS ASSYRIENNES (Lettres sur des découvertes d'). C, VII, 280.
- ANTIQUITÉS BABYLONIENNES (Lettres sur les). 1^{re} partie. D, I, 485. — Seconde et dernière partie. D, II, 5.
- ANVARI-SUREÏLI, livre de morale en persan; est publié en Angleterre. D, VI, 68.
- AODAGHAST, ville grande et très-peuplée dans le Soudan; décrite. D, XIII, 473. — *Ibid.* 494.
- AOVAÉ et sa généalogie (Extrait sur). C, IX, 5.
- APAMÉE en Syrie (La forteresse d') tombe au pouvoir des Ismaéliens. D, III, 380.
- APOTHICAIRES (Inspection des) par la police musulmane. D, XVI, 386.
- AQUEDUC DE CARTHAGE décrit par

- le voyageur arabe El-Abdery. D, IV, 166.
- ARABÂH, chariot employé par les Turcs. C, XVI, 60. — Chariot de guerre. C, XVII, 462.
- ARABE (État de la littérature) chez les populations chrétiennes de la Syrie. D, IX, 465. — Supplément à cet article. D, X, 458. — (Remarques sur la déclinaison). C, IV, 209. — (Histoire de la littérature) par M. de Hammer. Notice. D, II, 117. — (Progress de la littérature). C, I, 497. — C, IV, 19. — C, VI, 19. — C, VIII, 17. — C, XII, 100. — C, XIV, 18. — C, XVIII, 123. — D, II, 117. — D, VI, 22. — D, VIII, 27. — D, XII, 23. — D, XVIII, 21. — (Sur les formes artificielles de la poésie). C, XIV, 248. — (Paléographie) d'après les inscriptions du Caucase. D, XX, 98.
- ARABES (L'Histoire des) en Afrique est publiée. Notice. C, VIII, 23. — Origine et formation de leur dialecte. D, VI, 549. — Observations sur ce dialecte. D, XVIII, 357. — (De l'art militaire chez les) au moyen âge. C, XII, 193. Voyez aussi *Reinaud*. — (Des) avant l'islamisme. L'Essai sur leur histoire est publié par M. Causin de Perceval. Notices. C, XII, 101.
- ARABES (Les) avant l'islamisme, C, XIII, 265. — C, XIV, 19. — Lettre sur le même ouvrage. C, XVI, 265. — (Chevalerie des). C, XIII, 5. — D, VI, 282. — (Femmes) avant et depuis l'islamisme, par M. Perron. Notices sur ce livre. D, XIV, 30. — D, XVII, 459. — (Histoire naturelle chez les). D, IV, 214. — de Sicile. Leur histoire est publiée par M. Amari. Notice. C, VIII, 21. — (De la médecine chez les). Deux ouvrages sur ce sujet sont traduits par M. de Sontheimer. C, VI, 26. — Voyez aussi *Sanguinetti*, *Dugat*. — (Voyages des) dans l'Inde, etc. C, VIII, 25. — Études sur ce travail. *Ibid.* 131. — (Philosophie des). Voyez *Renan*, *Amari*. — (Travaux sur les mathématiques des). Voyez *Woepcke*, *Sédillot*.
- ARACHNIDES, d'après les naturalistes arabes. D, IV, 214.
- ARAMÉENNE (Inscription) trouvée à Memphis. D, VII, 407.
- ARBALETE chez les musulmans au moyen âge. C, XII, 208.
- ARBÈLES (Champ de bataille d')

- reconnu par M. Place. C, XX, 445.
- ARBÈLES (Ville moderne d') décrite. *Ibid.* 456.
- ARC (De l') chez les Arabes. C, XII, 207.
- ARCHIPEL D'ASIE (L') d'après Ibn-Batouta. C, IX, 93. — *Ibid.* 218.
- ARCHIPEL INDIEN (Le journal de l') est rédigé par M. Logan. D, XVI, 34.
- ARIEL (M.). Extrait concernant Aovaé et sa généalogie. C, IX, 5. — *Tchorapantchagut*, publié et traduit. C, XI, 469. — Sur les Kural de Tiruvalluvar. C, XII, 416. — Suite et fin. C, XIX, 381. — (Notice sur). D, VI, 13. — (Legs de). D, VII, 428. — (Rapport sur les papiers de). D, X, 251. — D, XI, 278. — *Ibid.* 475. — D, XX, 382.
- ARISTOTE (Aphorismes d') d'après les auteurs arabes. D, VIII, 340.
- ARITHMÉTIQUE INDIENNE (Introduction de l') en Occident, par M. Wöepcke; notice sur ce mémoire. D, XVIII, 48.
- ARMÉNIE (Études sur les chants historiques de l'ancienne). C, XIX, 5. — (Royaume de la Petite). Son organisation politique, religieuse et administrative. D, XVII, 377.
- ARMÉNIE (Royaume de la Petite). Suite et fin. D, XVIII, 289.
- ARMÉNIEN (Discours prononcé au collège). D, XX, 197.
- ARMÉNIENNE (Progrès de la littérature). C, I, 520. — C, IV, 49. — C, XVIII, 167. — D, VIII, 62. — D, XII, 68.
- ARMÉNIENS (Fragments tirés des historiens) sur les Mongols. D, XI, 192, 462 et 481. — (Monuments) de l'époque roupénienne. D, V, 263.
- ARMURIERS en Orient. D, III, 66.
- ARNAUD (M.). Relation de son voyage à Mareb (Saba). C, V, 211. — Suite. *Ibid.* 309. — Les Akhdam de l'Yémen, leur origine, leurs mœurs. C, XV, 376.
- AROMATES. Diverses manières de les falsifier; surveillance que la police musulmane exerce sur ceux qui les débitent. D, XVII, 5.
- ARSACE (Inscription d'). C, XIX, 212.
- ASIATIQUES (Sociétés et journaux). Voyez *Société*.
- ASIE centrale (Langues de l'). C, XVI, 283.
- ASIE Mineure (Lettre sur les antiquités de l'). D, IV, 49.
- ASILA, ville du littoral africain, voisine de Tanger; décrite. D, XIII, 325.

- ASSAM (Expédition au pays d'). ATESCH-KEDEH ou biographie des poètes persans, publiée par N. Bland. Notice. C, IV, 318.
- ASSASSINÉS (Documents sur les). AUGAPITAINE (LE B^{on} HENRY). Origine arabe des marabouts dans les tribus kabyles. D, XIV, 265. — Origine et histoire des tribus berbères de la haute Kabylie. *Ibid.* 273.
- ASSOCIÉS ÉTRANGERS (Les) seront choisis désormais en dehors de la Société. D, XVII, 258. — *Ibid.* 457.
- ASSYRIEN (DIEU) nommé Sémiramis. C, XVII, 465. — (Alphabet) tiré de l'inscription de Behistoun. D, III, 155.
- ASSYRIENNE (Éléments de la grammaire). D, XV, 97. — Fin. *Ibid.* 338. — (Règles générales de la syntaxe). *Ibid.* 387.
- ASSYRIENNES (Études). Voyez *Opert, de Sauley, Botta.*
- ASTARTÉ (Inscription phénicienne en l'honneur de la déesse). D, XX, 376.
- ASTRONOMES ARABES. Leur calcul sur la mesure de la circonférence du cercle. D, XV, 281.
- ASTRONOMIE INDIENNE (Travaux sur l'). D, XVIII, 113. — Calculs astronomiques faits à l'observatoire de Dehli. D, XVI, 541.
- ATABEKS de Syrie et de Perse. Extrait de l'histoire de Mirkhond. C, XVI, 93. — du Caucase. Inscriptions de cette dynastie. D, XX, 113.
- AUTEURS ORIENTAUX publiés par la Société. C, XVII, 601. — C, XVIII, 113. — (Règlement pour l'exécution des). C, XIX, 563. — Ouvrages adoptés. *Ibid.* 564. — C, XX, 21. — Progrès de cette publication. D, II, 110. — Voyez aussi D, IV, 22. — D, VI, 15. — D, VIII, 23. — D, XX, 19.
- AUXILIAIRES (DES) dans les armées musulmanes. Lois qui les régissent. D, II, 471.
- AVATARAS (DES) de Vischnou dans leur opposition au système du Bouddha. D, X, 507.
- AVERROËS (Manuscrit d'). C, XV, 390. — Averroès et l'Averroïsme par M. E. Renan. Analyse de ce livre. D, II, 90. — (Travaux sur) par M. J. Müller. Notice. D, XX, 388.
- AVESTA (De la géographie de l'). D, XIX, 482.
- AVOIR (Le verbe) ne peut être exprimé littéralement en arabe. D, X, 455.

- AVOIR (Le verbe). Son identité de rôle avec le verbe arabe ك ^ك lié à un autre verbe. D, XIII, 293.
- AYIN-AKBERI «institutes d'Akbar». Extrait de ce livre sur une question de physique. D, XI, 393.

B

- BAAI ou BEL, divinité chana-néenne; observations sur ce nom. D, XIII, 261.
- BABA-SALTOUK, ville; sa description. C, XVI, 193.
- BABEL est aujourd'hui un tumultus entre Bagdad et Hillah; recherches de ces ruines. D, VI, 536.
- BABER (Mémoires de). Le texte a paru à Kazan par les soins de M. Ileminski. D, XII, 71.
- BABOUR-MIRZA (Abou'l-Kaçem), prince timouride. Détails sur son règne. D, XX, 289.
- BABUL-ABWAB. Voyez *Derbend-Nameh*.
- BABYLONE (Étude topographique sur) par M. Fresnel. D, I, 527. — Son emplacement primitif. D, II, 47. — D, VI, 525. — Son mur d'enceinte. D, II, 7.
- BABYLONIE (Un mémoire sur la littérature ancienne de la) est publié par M. Chwolson. Notice. D, XVIII, 63. — (Antiquités et inscriptions de la). Voyez *Fresnel*, *Oppert*, de *Saulcy*, *Ménant*.
- BADEGHIS, district du Khorasân, décrit. D, XVI, 499.
- BADJA, grande ville de l'Afrique septentrionale. Ses monuments sont décrits par El-Bekri. D, XIII, 75.
- BAECKER (M. Louis de), auteur d'une grammaire des langues de France comparées au sanscrit. D, XV, 280.
- BAGDAD (Note sur le nom de). D, IX, 447. — Cette ville est prise et ruinée par l'armée de Mangou-Khân. D, XI, 486.
- BAGH O BAHAR, roman hindoustani. Analyse. C, VII, 386.
- BAHMAN-ARDESCHIR, ville. D, XVIII, 207.
- BAILLIE (M. Neil) publie à Londres deux traités de jurisprudence musulmane. D, II, 140.
- BAINS en Orient; règlements de police qui les concerne. D, XVII, 38.
- BAKHTIECHOU, fils de Djourdjis, célèbre médecin du khalife Haroun ar-Rachid. D, VI, 139. — Voyez aussi *Iakhti-chou*.

- BAKOU, ancienne ville du Caucase (Inscription trouvée à). D, XX, 112.
- BALANCE (Livre d'Euclide sur la). C, XVIII, 225.
- BALLANTYNE (M. James). Ses travaux sur la grammaire sanscrite. D, XIV, 80.
- BARATAYEFF (M. le prince) envoie un médaillier géorgien à la Société. C, IX, 187.
- BARB (M.), à Vienne. Sa théorie du verbe persan. D, XVIII, 92.
- BARBIER DE MEYNARD (M. C.). — Notice sur Mohammed ben Hassan Ech-Cheïbani, jurisconsulte musulman. C, XX, 406. — Tableau littéraire du Khorassân et de la Transoxiane, etc. traduit de l'arabe. D, I, 169. — Seconde partie. D, III, 291. — Lettre datée de Téhérân (sur sa collection de livres et de manuscrits persans). D, VII, 267. — Description historique de la ville de Kazvin, traduite du persan. D, X, 257. — est adjoint à M. Derenbourg pour la publication des *Prairies d'or*. D, XI, 280. — D, XII, 17. — Compte rendu de la traduction du Gulistan par M. Defrémery. *Ibid.* 599. — Notice sur le *Lexicon geographicum* de M. Juynboll. D, XIII, 558.
- BARBIER DE MEYNARD (M. C.) — prépare des extraits du grand dictionnaire de Yakout. D, XIV, 28. — Notice sur ce travail. D, XVIII, 35. — Notice sur l'Histoire de la campagne de Mohacz. D, XV, 438. — Extraits de la chronique persane d'Hérat, traduits et annotés. D, XVI, 461. — Suite. D, XVII, 438. — Suite. *Ibid.* 473. — Fin. D, XX, 268. — rend compte d'un ouvrage persan offert à la Société. D, XIX, 503. — Ambassade de l'historien turc Vâçif-Efendi en Espagne. *Ibid.* 505. — Coup d'œil sur les monnaies musulmanes, d'après Djevdet-Efendi. D, XX, 183.
- BARCA, ville de l'Afrique septentrionale décrite par El-Bekri. D, XII, 422.
- BARGÈS (M. l'abbé). Tradition musulmane sur les magiciens de Pharaon. C, II, 73. — Actes notariés traduits de l'arabe. *Ib.* 215. — Explication d'une épitaphe hébraïque. *Ibid.* 455. — Extrait du livre *Le don bien-faisant*. C, VII, 485. — Lettre de M. Reinaud sur ce travail. C, VIII, 221. — Note sur une inscription bilingue. C, IX, 210. — sur un nouveau dictionnaire arabe. C, XI, 96.

- BARGÈS (M. l'abbé). Extrait d'un ouvrage intitulé *Souvenirs de la province d'Oran, etc.* C, XII, 472. — Notice sur le dictionnaire arabe de Farhat. C, XIV, 87. — Excursion à Sebdou. *Ibid.* 213. — Termes himyariques rapportés par un écrivain arabe. *Ibid.* 327. — Explication relative au même écrivain. C, XVI, 247. — publie l'Histoire des Béni-Zeyian. D, II, 128. — Lettre à M. Mohl sur un papyrus égypto-araméen. D, XIX, 424.
- BARKER (M. B.) publie deux livres élémentaires pour l'étude du turc; analyse de ces ouvrages. D, IV, 246. — publie une histoire de Crimée. Notice. D, V, 586.
- BARKIAROC (Sur un dinar de). C, VI, 306. — (Histoire de). C, XII, 259. — (Recherches sur le règne de). D, I, 425. — Suite et fin. D, II, 217.
- BARMÉCIDES (Note sur les) par E. Quatremère. D, XVII, 105.
- BAROUD, nom arabe de la poudre; a pu désigner le salpêtre. C, XV, 220.
- BARTH (Henry) publie les vocabulaires des langues de l'Afrique centrale. Notice. D, XIX, 419.
- BARTHÉLEMY (M.) trouve en Égypte une lettre de Mahomet. D, IV, 482.
- BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (M.). Son livre intitulé *le Bouddha et sa religion*. D, XVIII, 119.
- BASCHMOURIQUE, ancien dialecte parlé dans l'Égypte moyenne; recherches sur son origine. D, XIII, 209.
- BASQUE (Travaux récents sur la langue). D, XIII, 88. — (Un traité du verbe) est publié par l'abbé Inchauspe. Notice. D, III, 91.
- BASRA, ville de l'Afrique septentrionale. Ses différents noms, sa description. D, XIII, 322.
- BATAVIA (Société orientale de). Notices sur ses publications. C, XII, 97. — C, XIV, 13. — C, XVIII, 118. — D, VI, 20. — D, XII, 21.
- BATHINIENS ou ASSASSINS. Détails sur cette secte. D, II, 269. — Leurs forteresses principales. *Ibid.* 274. — Ils sont attaqués par Barkiaroc. *Ibid.* 277. Voyez aussi *Ismaéliens*.
- BAZIN aîné (M.). Rapport sur une version chinoise des fables d'Ésope. C, I, 268. — Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire. C, V, 346. — Suite. *Ibid.* 469. — Suite et fin. — C, VI, 89. — Rapport sur un manuel de

- chinois vulgaire. C, VIII, 356.
- BAZIN aîné (M.). Rapport sur une chrestomathie chinoise publiée à Ning-po. C, XI, 86. — Le siècle des Youên, tableau historique de la littérature chinoise. C, XV, 5. — 2^e article. *Ibid.* 101. — 3^e article. C, XVI, 428. — 4^e article. C, XVII, 5. — 5^e article. *Ibid.* 163. — 6^e article. *Ibid.* 309. — 7^e article. *Ibid.* 497. — 8^e article. C, XVIII, 247. — 9^e article. *Ibid.* 517. — 10^e article (3^{me} partie). C, XIX, 435. — Recherches sur les institutions municipales et administratives de la Chine. 1^{er} mémoire. D, III, 5. — 2^e mémoire. D, IV, 249. — 3^e mémoire. *Ibid.* 445. — prépare une grammaire de la langue mandarine. D, VIII, 81. — Recherches sur l'origine, l'histoire et la constitution des ordres religieux dans l'empire chinois. *Ibid.* 105. — Notice sur le collège médical de Péking. *Ibid.* 394. — publie une grammaire mandarine; note sur ce livre. D, IX, 558. — Notice sur l'Introduction à l'étude de la langue japonaise de M. L. de Rosny. *Ibid.* 568. — Recherches sur l'Académie impériale de Péking. D, XI, 5.
- BEDOUH, بدوح. Explication de ce mot. C, XII, 521.
- BEER (M.). Ses recherches sur les inscriptions sinaïtiques. D, XIII, — 5. *Ibid.* 194.
- BEG, seigneur, prince; différents emplois de ce titre. D, III, 484.
- BEHARISTAN, ouvrage persan de Djâmi. Extrait. C, VIII, 338.
- BEHISTOUN. Voyez *Bisitoun*.
- BEHRNAUER (Le D^r Walter) publie à Beyrouth le *Kitab cl-raudataïn*. D, XV, 416. — Mémoire sur les institutions de police chez les Arabes, les Persans et les Turcs. *Ibid.* 461. — Suite. D, XVI, 114. — Suite. *Ibid.* 347. — Fin. D, XVII, 5.
- BEÏBARS, soudan d'Égypte. Ses démêlés avec les Ismaéliens. D, V, 49.
- BEÏDHAWY. Son commentaire sur le Coran est publié par M. Fleischer. Notice. C, IV, 521.
- BEKRI (Abd Allah el-), géographe arabe. Extrait de son livre sur les peuples du Caucase. C, XIII, 460. — Sa Description de l'Afrique septentrionale paraît à Alger. D, XII, 34. — est traduite. *Ibid.* 412. — Suite. *Ibid.* 497.

- BEKRI (Abd Allah el-). Suite. D, XIII, 58. — Suite. *Ibid.* 310. — Suite. *Ibid.* 469. — Fin. D, XIV, 117. — Ses principaux écrits sur la géographie. D, XVI, 74.
- BELADORI (EL-), auteur du Livre des Conquêtes. Extrait de cet ouvrage, relatif à l'Inde. C, V, 121.
- BELIN (M.). *Fétoua* relatif à la condition des Zimmis en pays musulmans, etc. C, XVIII, 417. — Suite et fin. C, XIX, 97. — Extrait du journal d'un voyage de Paris à Erzeroum. C, XIX, 365. — Extrait d'un mémoire sur l'origine et la constitution des biens de main-morte en pays musulmans. D, II, 377. — Notice sur M. Marcel. D, III, 553. — Lettre à M. Reinaud sur un document relatif à Mahomet. D, IV, 482. — Diplôme de licence (*idjâzè*) pour le professorat. D, V, 548. — Notice biographique et littéraire sur Mir-Ali-Chîr-Névaïi. D, XVII, 175. — Suite. *Ibid.* 281. — Notice sur M. J. D. Delaporte. *Ibid.* 472. — Étude sur la propriété foncière en pays musulmans, et notamment en Turquie. D, XVIII, 390. — Suite, *Ibid.* 477. — Suite. D, XIX, 156.
- BELIN (M.). Fin, D, XIX, 257. — Envoie à la Société un exemplaire du nouveau tarif turc. *Ibid.* 503.
- BELLAL (Le Pandit), auteur du roman indien « Bhôdjaprabandha ». D, III, 185. — Suite. D, IV, 285.
- BELLES-LETTRES (Liste des ouvrages de) en Chine. C, XV, 153.
- BÉLOUTCHISTAN (Témoignages d'auteurs anciens et d'un voyageur chinois sur le). D, XVIII, 237.
- BÉLUS (TOUR DE), aujourd'hui Birs-Nimroud. De sa destination probable. D, I, 530. — D, II, 56. — Ses différents étages. *Ibid.* 69.
- BENARY (M.). Sa lettre relative à un cachet phénicien. C, III, 310.
- BÉNÉFICES MILITAIRES. Leur constitution en Turquie. D, XIX, 192.
- BENFEY (M.), à Göttingue, fonde la revue intitulée *Orient und Occident*. D, XVIII, 20. — Traduit le *Pantchatantra*. D, XVIII, 107.
- BENI-HAFSS (Histoire de la dynastie des). Traduite de l'arabe. C, XII, 237. — 2° extrait. C, XIII, 269. — 3° extrait. C, XVII, 51. — 4° extrait. C, XX, 208.

- BENI-LEMTOUNA, tribu Berbère; ses mœurs, son histoire. D, XIII, 485.
- BENI-MIDRAR, dynastie qui a régné dans Sidjilmessa; son histoire abrégée. D, XIII 402.
- BENOU-ZIYAN (Les) ont régné à Tlemçen. Leur histoire traduite de l'arabe. C, III, 378. — Suite et fin, *Ibid.* 405. — Observations à ce sujet. C, V, 404. — C, XVIII, 585.
- BERBÈRE (Langue). Grammaire et dictionnaire abrégés de cette langue. C, III, 382. — (Dictionnaire) publié par le gouvernement français. C, VI, 31. — *Ibid.* 412. — (Alphabet) usité chez les Touaregs. C, IX, 455. — (Noms de plantes dérivés du). D, XIX, 457.
- BERBÈRES (Histoire des). Voyez *Ibn-Khaldoun*. — (Mœurs et stratagèmes des). D, XIV, 123. (Origine et histoire des) de la haute Kabylie. *Ibid.* 272. — (Système primitif de la numération chez les). D, XVI, 107. — *Ibid.* 264. — (Étude sur les migrations) avant l'islamisme. D, XX, 340. — Voyez aussi *Aucapitaine, de Slane, Hanoteau*.
- BÉREGHOATA, tribu berbère qui a régné dans le Maghreb. D, XIII, 373. — Ses mœurs et ses coutumes religieuses. D, XIII, 381.
- BÉRÉKEH-OGHOUL, sultan mongol du Kypchak; son histoire. C, XVII, 120.
- BEREZINE (M. E.) fait paraître des Recherches sur les dialectes persans. D, VI, 71. — Notice sur cet ouvrage. D, XIV, 259.
- BERGGREN (M.) publie un guide français-arabe. C, VI, 28.
- BERTRAND (M. l'abbé). Histoire des rois de l'Hindoustan après les Pandavas, trad. de l'hindoustani. C, III, 104. — Suite, *Ibid.* 229. — Suite et fin, *Ibid.* 354. — Analyse d'un mémoire sur l'unité des langues. C, VII, 292. — Sa traduction des Séances de Haïdari analysée. C, VII, 377. — Notice sur la Grammaire hindoustanie de D. Forbes. C, VIII, 377. — Sur les Rudiments de la langue hindouie, de M. G. de Tassy. C, IX, 548. — Notice sur un ouvrage de M. Holmboë. C, IX, 355. — Suite. C, X, 229. — Sur plusieurs ouvrages hindouis et hindoustanis. C, XVI, 253. — Sur trois ouvrages relatifs à la langue concani. D, XVIII, 287.
- BÉTÂL-PATCHÎST, roman hindi (Extraits du). C, XVIII, 5.

- BÉTÂL-PATCHÏSI. Suite, C, XVIII, 366. — Suite et fin. C, XIX, 333.
- BEYROUT (Société des sciences de). Ses travaux. C, XVIII, 121. — D, II, 116.
- BHAGAVAD-GITA, poëme sanscrit (Notice sur le). D, V, 584.
- BHÔDJA, roi de Malwa (Histoire de). D, III, 185. — 2^e partie. D, IV, 385. — Fin. D, V, 76
- BIANCHI (M. X.). Catalogue général des livres arabes, persans et turcs imprimés à Bou-lac. C, II, 24. — Publie la 2^e édition de son Dictionnaire français-turc. C, IX, 185. — Notice sur le premier annuaire de l'empire ottoman, année 1847. C, X, 177. — Suite. C, XI, 1. — Suite et fin. *Ibid.* 293. — Sur l'annuaire de 1267 (1850-51). C, XVII, 481. — 2^e édition de son Dictionnaire turc-français. *Ibid.* 492. — Notice sur quelques ouvrages parus à Constantinople (bibliographie). C, XX, 244. — Sur l'Académie nouvellement fondée à Constantinople. *Ibid.* 251. — Notice sur M. Du Caurroy. D, II, 543. — Bibliographie ottomane (1856-1860). D, XIII, 519. — Suite. D, XIV, 287. — Suite. D, XVI, 323.
- BIBLIOGRAPHIE CHINOISE. C, X, 265.
- BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE (Manuel de). C, VIII, 63. — (Annonces de), ou titres des livres relatifs à l'Orient. Voyez à la fin de chaque cahier.
- BIBLIOGRAPHIE OTTOMANE. C, XII, 87. — Suite. C, XX, 244. — Suite. D, XIII, 519. — Suite. D, XIV, 287. — Suite. D, XVI, 323.
- BIBLIOTHECA INDICA, publiée par la Société de Calcutta. C, XIV, 13. — Progrès de cette collection. D, XVI, 32. — D, XX, 25.
- BIBLIOTHECA JUDAICA, de Fürst. C, XIV, 89.
- BIBLIOTHÈQUE de la Société. C, XI, 464. — Son catalogue est terminé. D, II, 531. — (Règlement concernant la). *Ibid.* 545. — (Rapport sur la). D, V, 301. — D, XVI, 454.
- BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE (Détails sur le nouveau Catalogue général de la). D, V, 572.
- BIGANDET (M. l'abbé), missionnaire français à Poudo-pinang, traduit une Vie du Bouddha. D, XIV, 88.
- BILHANA (Histoire de). C, XI, 490.
- BINNINGS (ROBERT). Ses voyages en Perse, etc. D, X, 558.

- BIOGRAPHIQUES (Notices) sur les auteurs chinois. C, XIX, 435.
- BIOT (M. ÉDOUARD). Note sur une carte chinoise. C, I, 279. — Mémoire sur le cours inférieur du fleuve Jaune. C, I, 452. — Suite. C, II, 84. — Recherches sur les mœurs des anciens Chinois, d'après le Chi-king. *Ibid.* 307. — Suite et fin. *Ibid.* 430. — Mémoire sur l'extension progressive des côtes orientales de la Chine. C, IV, 408. — Note sur deux cartes chinoises. C, V, 506. — Étude sur les anciens temps de l'histoire chinoise. C, VI, 362. — Suite. C, VII, 161. *Ibid.* 389. — Son Histoire de l'instruction publique en Chine. C, IX, 186. — Note sur un phénomène de mirage. C, XII, 518. — Examen de faits relatifs au climat de la Chine. C, XIII, 212. — Mémoire sur les colonies militaires et agricoles des Chinois. C, XV, 338. — 2^e et dernier article. *Ibid.* 529. — (Notice nécrologique sur). C, XVI, 116. — Sa traduction du Tcheou-li. C, XVIII, 186.
- BIRMAN (Recueil d'anecdotes en). Notice. D, XI, 107.
- BIROUNY (EL-), auteur d'une his-
toire de l'Inde en arabe. C, IV, 121.
- BIROUNY (EL-). Extrait de son livre. *Ibid.* 221. — (Extrait d'un ouvrage de) sur une question de physique. D, XI, 379. — Sa description de l'Inde sera publiée par la Société. D, XVI, 452, 453. — D, XVIII, 14. — D, XX, 22.
- BIRS-NEMROUD, nom moderne de la tour de Bélus. D, I, 528. — Sa construction. D, II, 5. — *Ibid.* 56.
- BISITOUN (Inscriptions de). C, VI, 35. — C, XVII, 258. — C, XVIII, 56. — *Ibid.* 322. — *Ibid.* 553. — (Traduction de l'inscription assyrienne de). D, III, 93. — Lexique de la même inscription. D, V, 109.
- BISKARA, ville de l'Algérie. C, XX, 508. — Décrite par El-Bekri. D, XIII, 65.
- BITHYNIE (Antiquités de la). D, IV, 53. — Conjectures sur l'emplacement de *Bythynium*. *Ibid.* 57.
- BITUME. S'il était employé dans les grands édifices babyloniens. D, II, 8.
- BLAND (M. N.) publie l'Atesch-Kedeh. C, IV, 318. — Extrait d'une lettre sur l'auteur du Dabistan. C, VIII, 371. — Son ouvrage intitulé *Persian chess*. C, XVII, 485.

- BLAND (M. N.). le *Persian chess*. — C, XVIII, 163. — Son choix de poésies persanes. C, XX, 435. — Lettre sur *Mas'oud*, poète persan et hindoui. D, II, 356.
- BOETTICHER (M. PAUL) publie la version copte des *Actes des Apôtres*. D, I, 577.
- BOGTHAK, بختاق, coiffure en usage chez les femmes turcomanes, etc. C, XVI, 157.
- BOISSONNET (M.). Extrait d'une lettre à M. de Saulcy. C, VI, 164. — Lettre à M. Reinaud, sur le château de Ksar-Kerima. C, IX, 553.
- BOKHARA (Description de), par M. de Khanikoff. Annonce de cet ouvrage. C, V, 510.
- BOLGHAR, ville décrite par Ibn-Batoutah. C, XVI, 175.
- BOMBAY (Journal et travaux de la Société asiatique de). C, I, 494. — C, IV, 17. — C, VI, 16. — C, VIII, 14. — C, XVIII, 119. — D, II, 113. — D, IV, 19. — D, VI, 18. — D, XII, 20. — D, XX, 26.
- BONAPARTE (Le prince LOUIS-LUCIEN). Ses travaux sur la langue basque cités. D, XIII, 88.
- BÔNE, décrite par El-Bekri. D, XIII, 72.
- BOPP (M.). Sa grammaire comparée est sur le point d'être terminée. C, XVIII, 176.
- BORAK-KHAN, sultan du Turkestan. Son histoire. C, XIX, 249.
- BORNOU (Langue de). Une grammaire est publiée à Londres par M. Norris. D, II, 541.
- BORSIPPA (Inscription de). Voyez Oppert. — (Ruines de). D, II, 64.
- BOSTAN (Le) de Saadi est édité avec un commentaire. Notice. D, XIII, 291. — Autre notice. *Ibid.* 452.
- BOSTON (États-Unis). Une Société orientale s'y est formée en 1842. C, II, 465. — Son journal et ses travaux. C, IV, 18.
- BOTTA (M. P. E.). Lettres sur ses découvertes à Ninive; 1^{re} lettre. C, II, 61. — 2^e lettre. *Ibid.* 201. — 3^e lettre. C, III, 91. — 4^e lettre. *Ibid.* 425. — 5^e lettre. C, IV, 301. — Rapport à M. le ministre de l'intérieur sur le résultat des fouilles de Khorsabad. C, V, 201. — Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne. C, IX, 373. — Suite, *Ibid.* 465. — Suite. C, X, 121, 207, 296, 444. — Suite et fin. C, XI, 242. — Son ouvrage: le *Monument de Ninive*. C, XVIII, 146.
- BOUCHERS. Surveillance que la

- police musulmane exerce sur eux. D, XVI, 372.
- BOUD LE PÉRIODEUTE, écrivain syriaque. D, VII, 250.
- BOUDDHA. Les quarante-deux points de son enseignement, trad. du mongol. C, XI, 535. — (Une Vie du) est traduite en anglais. D, XIV, 88. — (Ascension du) dans le vide suprême. D, X, 504.
- BOUDDHIQUE (Notice sur une prière). C, IX, 462. — (Étude sur un roman). D, IX, 357. — 2^e article. D, X, 308. — (Triglotte), ou Vocabulaire sanscrit-tibétain-mongol. Préface de ce livre. D, XV, 265.
- BOUDDHIQUES (Titres d'ouvrages). C, XIV, 353.
- BOUDDHISME (Études sur le), d'après les Mémoires du voyageur chinois Hiouèn-Thsang. D, X, 475. — (Le) en face de l'Inde sectaire du temps de Hiouèn-Thsang. *Ibid.* 478. — (Écoles schismatiques sorties du). D, XIV, 327.
- BOUDDHISTE (Progrès de la littérature). C, VI, 54. — C, VIII, 58. — C, XIV, 61. — C, XVIII, 177. — D, II, 190. — D, VI, 93. — D, XII, 92. — D, XIV, 88. — D, XVIII, 118.
- BOUDROUN, ancien SAGALASSUS (Ruines de). D, IV, 81.
- BOUGIE, au VII^e siècle de l'hégire (Galerie des littérateurs de). D, VII, 475.
- BOUILLIE HARISA, هريسة (Préparation de la). D, XVI, 381.
- BOULAC. Livres arabes, persans et turcs qui y ont été imprimés. C, II, 24. — Suite. D, XIII, 519. — Suite. D, XIV, 287. — Suite. D, XVI, 323.
- BOULANGERS. Surveillance que la police musulmane exerce sur eux. D, XVI, 368.
- BOUTROS (M. F.). Analyse de son ouvrage sur l'éducation dans l'Inde. C, II, 119.
- BOWRING (SIR JOHN), auteur du *Kingdom and people of Siam*. D, X, 253.
- BRAHMÂ. Son rôle dans le bouddhisme du temps de Hiouèn-Thsang. D, X, 514.
- BRAHMANISME (Le). Comment il provoque la réaction du bouddhisme. D, X, 492. — Parallèle entre ces deux religions. *Ibid.* 498.
- BRANDIS (J.), auteur d'un Mémoire sur les études assyriennes. D, VII, 438.
- BRÉAL (M. Michel). Notice sur un Mémoire de A. Weber concernant les Nakshatras. D, XIX, 430. — De la géographie de l'Avesta. *Ibid.* 482. — Le brahme Tchengréngghatchah. *Ibid.* 497.

- BREULIER (M. Adolphe) lit un rapport sur l'ouvrage intitulé : *La langue française dans ses rapports avec le sanscrit*. D, II, 532.
- BRIÈRE (M. de) lègue à la Société une quote-part de sa fortune. D, XIX, 417.
- BRIQUES avec inscriptions trouvées sur l'emplacement de Babylone. D, I, 516. — De quelle manière on les fabriquait. D, II, 10.
- BROCH (J. P.) fait paraître le texte du *Mofassal*. Notice. D, XV, 545.
- BROCKHAUS (M.), à Leipzig, fait paraître le *Divan* de Hafiz avec le commentaire turc de Soudy. D, XI, 421.
- BROSSELDARD (M. Ch.). Lettre sur son Dictionnaire berbère. C, VI, 412.
- BROSSET (M.). Extraits de ses lettres à M. Reinaud. C, II, 447. — Voyage en Géorgie. C, IX, 556. — Deux lettres relatives à ce voyage. C, XIII, 180. — Rapport sur un voyage littéraire en Géorgie. C, XV, 48. — C, XVI, 352. — Son Histoire de la Géorgie. C, XVI, 96. — Sa Chronique géorgienne. C, XVIII, 167. — Notice nécrologique sur M. Frähn. *Ibid.* 594.
- BROSSET (M.). Son livre intitulé *Les Ruines d'Ani*. D, XVII, 465. — D, XIX, 529.
- BROWN (M.) s'occupe de la traduction de Tabari. C, XIII, 179.
- BUCCOMANCIE (De la) chez les Persans. C, XIX, 289.
- BURNOUF (M. Eugène). Études sur la langue et sur les textes zends. Suite. C, IV, 449. — Suite. C, V, 249. — Suite. *Ibid.* 409. — Suite. C, VI, 148. — Suite. C, VII, 5. — Suite. *Ibid.* 105. — Suite. *Ibid.* 244. — Catalogue des ouvrages indiens de la collection de M. d'Ochoa. C, XI, 66. — meurt le 28 mai 1852. C, XIX, 566. — Notice sur sa vie et ses travaux, par M. Mohl (Rapport annuel de juillet 1852). C, XX, 22. — *Le Lotus de la bonne loi* est publié après sa mort. D, II, 190. — Recherches sur la géographie ancienne de Ceylan. D, IX, 5. — Notice des manuscrits zends de Londres et d'Oxford. *Ibid.* 249.
- BURNOUF père (Notice sur M.). C, IV, 16.
- BUTIN (Du). Ses différentes espèces. Lois qui régissent chacune d'elles dans le Code sunnite. D, I, 67. — (Partage du). D, XVIII, 404.

C

- CABÈS, ville de l'Afrique septentrionale. Voy. *Gabès*.
- CABOUL (Monnaies des rois de). C, V, 192.
- CARSA, ville de l'Afrique septentrionale, décrite. D, XII, 529.
- CAIROUAN, ville de l'Afrique septentrionale, décrite. D, XII, 468.
- CALCUTTA (Journal et travaux de la Société asiatique de). C, I, 494. — C, IV, 17. — C, VI, 15. — C, XII, 95. — C, XIV, 13. — C, XVIII, 117. — D, II, 112. — D, IV, 17. — D, VI, 18. — D, VIII, 24. — Cette Société interrompt la collection des auteurs arabes dans la *Bibliotheca indica*. D, X, 24. — Suite des notices sur ses travaux. D, XII, 19. — D, XIV, 18. — D, XVI, 31. — D, XVIII, 18. — D, XX, 24.
- CALENDRIER arabe avant l'islamisme. C, I, 342. — D, XI, 109. — ottoman. Voyez *Annuaire*. — Concordance entre les calendriers musulman et chrétien. C, X, 249. — antéislamique. D, XI, 146.
- CALFA (Ambroise) est l'auteur d'un Dictionnaire arménien-français. D, XIX, 98.
- CALLERY (M.) fait paraître le texte et la traduction du *Li-ki*. D, VIII, 76.
- ÇANKARA, philosophe védantiste. D, XIX, 501.
- CANTON (Une promenade dans). C, XI, 34. — (Travaux sur le dialecte de). D, XII, 103.
- CAPITATION (Djiziè) sur les tributaires, d'après le Code musulman. D, XVIII, 477.
- CAPPADOCE. Quelques antiquités de cette province décrites. D, IV, 110.
- CARIE. Description des antiquités de cette province. D, IV, 68.
- CARTE CHINOISE (Note sur une). C, I, 279. — Note sur deux cartes chinoises. C, V, 506.
- CARTHAGE (Ruines de) décrites par El-Bekri. D, XII, 516.
- CASTELBRANCO (M. le chevalier de). Notice nécrologique. C, XIII, 94.
- CASTES dans l'Inde; leur origine. D, XV, 227.
- CASTREN (M. Alexandre). Ses recherches sur les langues sibériennes, citées. D, XVI, 256.
- CATAFAGO (M.). Notice sur les Ansériens. C, XI, 149. — Lettre sur un manuscrit arabe

- relatif aux Ansériens. C, XII, 72. — *Ibid.* 485. — Sur les traditions des Druzes. D, XVI, 546. — Anecdote druze. D, XVII, 269.
- CATALANE (Lettre sur la Chronique) d'En-Ramon. C, X, 166. — Note sur cette Chronique. C, XIV, 236.
- CATALOGUE de la Bibliothèque de Péking (Extraits du). C, XV, 13. — Suite. *Ibid.* 101. — des écrivains chinois et mongols du siècle des Youén. C, XIX, 435. — des manuscrits arabes d'un taleb de Constantine. D, IV, 433. — des manuscrits hébreux de la Bibliothèque impériale de Vienne. Notice. C, XVII, 300. — des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale de Paris. C, VII, 102. — C, VIII, 65. — Plan du nouveau Catalogue général. Notice. D, V, 572. — des manuscrits persans de la Bibliothèque de Gotha, rédigé par M. Pertsch. Notice. D, XVIII, 95. — des manuscrits de l'église de Sis, en Arménie. D, V, 290. — des ouvrages en bengali. Notice. D, VII, 464. — des ouvrages indiens, arabes, etc. rapportés par M. d'Ochoa. C, XI, 66. — Supplément. *Ibid.* 199.
- CATALOGUE de la Bibliothèque de Péking (Extraits du). Supplément des ouvrages publiés par l'académie des Han-lin, en Chine. D, XI, 65. — de la Bibliothèque de la Société asiatique de Paris. C, XIV, 289; — doit être mis en ordre par M. Clément Mullet. D, II, 531. — de la Société asiatique de Londres. D, III, 364.
- CATÉCHISME des Rahmaniens. Lettre à ce sujet. C, XX, 515.
- CATÉGORIES (Des). Définition de ce terme par un philosophe musulman. D, I, 267.
- CATHOLICÔS patriarches de la Petite Arménie (Liste des). D, XVII, 427.
- CAUCASE (Fragments arabes et persans relatifs au). C, XIII, 457. — Suite. C, XIV, 447. — Suite. C, XVI, 50. — Suite. *Ibid.* 153. — Fin. C, XVII, 105. — (Mémoire sur les inscriptions musulmanes du). D, XX, 57.
- CAVALLARI (M. Saverio), de Palerme. Lettre à M. Reinaud sur la chape de Chinon. D, IX, 117.
- CAYLUS (Inscription du vase du comte de). C, XIX, 194.
- CEPALÙ (en Sicile), décrite par Ibn-Djobaïr. C, VII, 73.
- CERIANI (M. le Dr) prépare la

- publication de documents tirés de la Bibliothèque ambrosienne. D, XVI, 269.
- CEUTA (Sibta), décrite. D, XIII, 190.
- CEYLAN (Recherches sur la géographie ancienne de). D, IX, 5. — Anciens noms de cette île. *Ibid.* 10. — Noms modernes. *Ibid.* 83.
- CHANGEURS (Sarraf). Leurs ruses; inspection de la police musulmane sur cette corporation. D, XVII, 30.
- CHAPE ARABE de Chinon (Rapport sur la). D, VI, 434. — (Lettre sur la). D, IX, 117.
- CHARENCEY (M. H. DE). Notice sur l'ouvrage intitulé : *Versuch einer Jenissai-Ostjackischen und Kottischen Sprachlehre*. D, XVI, 256.
- CHASSE ET PÊCHE (Saïd) d'après la loi musulmane. C, XIII, 144. — C, XVI, 476.
- CHÉBANCAREH, peuplade d'origine curde. D, II, 241.
- CHEÏBANI (Mohammed ben Hassan), jurisconsulte musulman. Sa vie et ses travaux. C, XX, 406.
- CHENDUC (Antiquités de), près de Mossoul. C, VII, 281.
- CHERBONNEAU (M.). Harith et Labna, épisode du roman d'Antar. C, V, 5.
- CHERBONNEAU (M.). Traduction de la xxx^e séance de Hariri. C, VI, 238. — Extrait de l'ouvrage intitulé : *Conduite des rois, etc.* C, VII, 297. — 2^e Extrait (Histoire du khalife El-Motassem). C, VIII, 316. — 3^e Extrait (Des khalifes abbassides El-Ouaciq, etc.). C, IX, 134. — Histoire de la dynastie des Béni-Hafss, trad. de l'arabe. C, XII, 237. — Suite. C, XIII, 269. — Définition lexicographique de plusieurs mots usités dans le langage de l'Afrique septentrionale. C, XIII, 63. — 2^e Article. *Ibid.* 537. — Extrait de la Farésiade, traduit et accompagné d'un commentaire. *Ibid.* 185. — Suite. C, XVII, 51. — Suite. C, XX, 208. — Notice biographique sur Si-Mohammed, muphti de Constantine. C, XV, 275. — Lettre au rédacteur du Journal. *Ibid.* 395. — Expédition de Mourad-bey contre Constantine et Alger. C, XVIII, 36. — Lettre sur une inscription arabe. *Ibid.* 83. — Sur Mohammed et-Tenaci, *Ibid.* 585. — Sur le paradigme d'une 8^e forme dans l'arabe parlé. C, XIX, 379. — Documents inédits sur l'hérétique Abou-Yérid-Mo-

- khalled de Tademket, trad. de l'arabe de Ibn-Hammad. C, XX, 470.
- CHERBONNEAU (M.). Lettre sur le catéchisme des Rahmaniens. *Ibid.* 515. — Lettre sur Ahmed-Baba le Tombouctien. D, I, 93. — Extrait du livre d'Ibn-Elkouthia sur la conquête de l'Arabie par les Musulmans. *Ibid.* 458. — Documents inédits sur Es-Senouci. D, III, 175. — Notice et extraits du voyage d'El-Abdery. D, IV, 144. — publie un traité de la conjugaison arabe dans le dialecte algérien. D, IV, 338. — Catalogue des manuscrits d'un taleb de Constantine. *Ibid.* 433. — trouve la Chronique d'Ibn-Schemmâ. D, V, 399. — Documents inédits sur Obeïd-Allah, trad. de l'arabe. *Ibid.* 529. — Histoire de la littérature arabe au Soudan. D, VI, 391. — Sur l'origine et la formation de l'arabe africain. *Ibid.* 549. — Galerie des littérateurs de Bougie au VII^e siècle de l'hégire. D, VII, 475. — publie Les fourberies de Delilah. Analyse. D, VIII, 389. — Histoire de la conquête de l'Espagne par les Musulmans. *Ibid.* 428. — Sur une inscription arabe trouvée à Constantine. D, XII, 594.
- CHERBONNEAU (M.). Spécimen d'un acte de vente. *Ibid.* 597. — Note bibliographique sur El-Karafi. D, XIII, 94. — Lettre sur les mots علم et أدب. D, XIV, 263. — Notice sur Ka-laçâdi, mathématicien arabe. *Ibid.* 437. — Lettre sur les poésies arabes de l'Afrique. D, XV, 418. — Sur quelques traités de soufisme. *Ibid.* 435. — Nouvelles observations sur le dialecte arabe de l'Algérie. D, XVIII, 357.
- CHÉRIFS ou descendants de Mahomet. Leur chef est nommé *naqyb*; détails sur cette dignité. D, II, 398.
- CHÉRUBINS ET DRAGONS selon les légendes brahmaniques. D, VI, 484.
- CHEVAUX ARABES (Lettre sur les). C, XX, 510. — Liste des livres relatifs à l'hippiatrique. *Ibid.* 512.
- CHIFFRES phéniciens ou arabes. D, XX, 365.
- CHIMÈRE (Recherches sur la légende de la). D, XV, 216.
- CHINE (Agriculture en). D, IV, 286. — (Climat de la). C, XIII, 212. — (Contributions en). D, IV, 266. — (Corps municipal en). D, III, 50.

- CHINE (Documents sur l'imprimerie en). C, IX, 505. — (Recherches sur l'état actuel de la religion en). D, IV, 292. — (Extension progressive des côtes orientales de la). C, IV, 408. — (Institutions administratives et municipales de la). Voy. *Bazin*. — (Livres canoniques de la). C, XV, 13. — (Organisation administrative des districts de la). D, III, 28. — (Ouvrages dramatiques). Voy. *Siècle des Youén*. — (Papiers relatifs à la) trouvés à Séville. C, IV, 408. — (Police en). D, IV, 341. — (Relations politiques de la). D, XIV, 270. — D, XV, 94. — *Ibid.* 278.
- CHINESE (REPOSITORY), journal publié à Canton. D, III, 183. — A residence amongst the Chinese. Notice. D, 254.
- CHINOIS (Colonies militaires et agricoles des). C, XV, 338. — Fin. *Ibid.* 529. — (Corps de caractères) envoyés à la Société asiatique de Paris. D, XI, 105. — *Ibid.* 278. — D, XII, 493. — (État civil des). D, IV, 249. — (Géographes et historiens); extraits de leurs ouvrages. C, VIII, 228. — Suite. *Ibid.* 385. — Suite. C, IX, 50. — Fin. *Ibid.* 189.
- CHINOIS (Mœurs des) dans l'antiquité. C, II, 307. — (Notices biographiques des auteurs). C, XIX, 435. — (Ordres religieux dans l'empire). D, VIII, 105. — (Romans). C, XVI, 428. — Suite. C, XVIII, 5. — (Théâtre). C, XVII, 163. — *Ibid.* 309. — C, XVIII, 247. — *Ibid.* 517.
- CHINOIS VULGAIRE (Principes généraux du). C, V, 346. — Suite. *Ibid.* 469. — Fin. C, VI, 89. — (Manuel pratique de); rapport sur ce livre. C, VIII, 356.
- CHINOISE (Bibliographie). Le dictionnaire *Ou-tché-yun-fou*. C, III, 417. — (Constitution de la famille). D, III, 8. — (Histoire); étude sur ses anciens temps. C, VI, 362. — Suite. C, VII, 161. — Suite. *Ibid.* 389. — Progrès de la littérature). C, I, 531. — C, IV, 58. — C, VI, 59. — C, VIII, 54. — C, XII, 166. — C, XIV, 61. — C, XVIII, 182. — D, II, 195. — D, VI, 97. — D, VIII, 76. — D, XII, 93. — D, XIV, 89. — D, XVIII, 125. Voy. aussi *Bazin*, *Biot*, *Pavie*, *Pauthier*. — (Société asiatique); ses travaux. C, XIV, 15. — D, II, 113. — D, VIII, 25. — D, XIV, 17.

- CHIRURGIENS (Ordonnances de police concernant les) chez les Musulmans. D, XVII, 41.
- CHIRWANGHAHS (Histoire des), d'après Khondémir et Mir-khond. C, XVII, 105. — Leurs inscriptions dans le Caucase. D, XX, 67.
- CHITTY (M. C.), auteur du *Tamil Plutarch*. D, XVI, 460.
- CHODZKO (M. A.) publie ses Études sur le théâtre persan. C, VI, 42. — Le déisme des Wahhabis, trad. du persan. C, XI, 168. — Sa Grammaire persane est critiquée. D, II, 79, et D, III, 82. — Lettre en réponse à cette critique. D, III, 538. — Études philologiques sur la langue kurde. D, IX, 297.
- CHONS (Le dieu); son rôle dans la Thébàide. D, VIII, 207.
- CHOUÏ-HOU-TCHOUEN, ou l'histoire des rivages. C, XVI, 428. — Analyse. *Ibid.* 437. — Extraits de ce roman. *Ibid.* 449. — Suite. C, XVII, 5.
- CURESTOMATHIE (Rapport sur une) en langue chinoise. C, XI, 86. — hindie et hindouie. C, XIV, 349.
- CHRÉTIENS de l'Arabie; conditions qui leur sont imposées. C, XVIII, 493. — de Saint-Jean, nommés aussi *Sabiens*, *Mendaïtes*, etc. leur influence sur le gnosticisme. D, II, 436.
- CHRISTIANISME (Progrès du) chez les Arabes avant Mahomet. D, XIII, 46.
- CHRONOGRAMMES, nommés en arabe *turikh*; usage qu'en font les Musulmans dans leurs poésies. D, IX, 488.
- CHRONOLOGIQUE (TABLE) des empereurs chinois. D, III, 510.
- CHUSITES (LES); conjectures sur leur origine et leurs migrations. D, II, 39.
- CHWOLSON (D^r D.). Son livre sur les Sabiens de Harran. D, XII, 51. — sur la littérature ancienne de la Babylonie. D, XVIII, 63.
- CHYPRE (Note sur l'Histoire de l'île de) sous la maison de Lusignan. D, V, 106.
- CILICIE (Histoire de la) sous les princes Roupéniens. D, XVII, 378.
- CILICIES (Ruines dans les deux). D, IV, 114.
- CINGALAISE (Travaux sur la langue). D, XII, 90.
- CIRCONCISION (Noms de) chez les Musulmans. D, III, 433.
- CIRCONFÉRENCE DU CERCLE (Mesure de la) d'après les astronomes arabes. D, XV, 281.
- CIVETTE; comment on la falsifie en pays musulmans. D, XVII, 9.

- CLIMATS (Le livre des) est traduit en allemand. C, VIII, 26.
- CODAMA (Abou'l-Feredj), écrivain arabe du III^e siècle de l'hégire (Notice sur). D, XX, 155.
- COLOMBO (Société asiatique de). Son journal, ses travaux. D, XVIII, 20.
- COMANA, deux villes de l'Asie Mineure ainsi nommées. C, XVII, 476.
- COMMUNAUTÉS EN CHINE; leur établissement. D, III, 13.
- COMPARAISON (De la) dans la rhétorique musulmane. C, IV, 371.
- COMTE (M. Achille) demande des renseignements sur les travaux de la Société. C, XVI, 542.
- CONCANI (la langue) est dérivée du sanscrit. D, XVIII, 287.
- CONCORDANCE SINICO-SAMSKRITE, etc. C, XIV, 353.
- CONFRÉRIES, chez les Turcomans de l'Asie Mineure. C, XVI, 68.
- CONJUGAISON des verbes sémitiques. C, XV, 92.
- CONRAD DE MONTFERRAT, seigneur de Tyr; est assassiné par les Ismaéliens. D, V, 25.
- CONSEIL de la Société asiatique (Travaux du). Voyez les Rapports annuels de M. Mohl.
- CONSTANTINE (Antiquités de). C, XIII, 209. — C, XVII, 80.
- CONSTANTINE (Histoire de) sous les Béni-Hafss. C, XVII, 51. — Expédition de Mourad-Bey contre). C, XVIII, 36. — (Inscription arabe trouvée à). D, XII, 594. — (Travaux de la Société archéologique de). D, XX, 29.
- CONSTANTINOPLE. Liste des ouvrages qui y sont imprimés de 1841 à 1844. C, I, 247. — 2^e liste. C, III, 211. — 3^e liste. C, VIII, 253. — Bibliothèques de). C, VII, 100. — C, IX, 83. — Une nouvelle Société asiatique y est fondée. D, II, 116. — (Un journal asiatique se publie à). C, XX, 248.
- CONSTRUCTIONS GÉOMÉTRIQUES (Des). Un traité persan sur ce sujet est analysé. D, V, 218. — *Ibid.* 309.
- COOKE (M. Wingrove), correspondant du *Times*; son livre sur la Chine analysé. D, XV, 95.
- COPTÉ-THÉBAIN (Notice sur un manuscrit). C, IX, 534.
- COPTES (Des inscriptions) se trouvent dans la vallée du Sinaï. D, XIII, 200.
- COR (M.), premier interprète aux Affaires étrangères (Notice sur). D, IV, 12.
- CORAN (Observations sur un chapitre inconnu du). C, II, 488. — (Commentaire du), de Beï-

- dawi, publié par M. Fleischer. Notice. C, VI, 24.
- CORAN (Les animaux du). D, III, 182. — (Travaux sur le). D, VIII, 30. — D, XII, 30. — D, XVIII, 22. — (Trois mémoires sur le) sont présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Notice. *Ibid.* 25. — (Sur des manuscrits coufiques du). D, IV, 491. — Coran composé par Saleh ibn-Tarif pour une tribu berbère. D, XIII, 385.
- CORICUS (Grotte de) dans l'Asie Mineure, décrite. D, IV, 131.
- CORPS MUNICIPAL en Chine. Sa composition. D, III, 50.
- COSMOGONIES des Sémites. D, XIII, 277.
- COSTUMES des Chrétiens et des Juifs (Ordonnance sur les). D, V, 393.
- COTELLE (Henri) traduit la concordance entre les calendriers musulman et chrétien. C, X, 249. — Explication d'un mot arabe C, XII, 521.
- COUFIQUE (Inscription) de Malte. C, X, 437. — C, XVIII, 413. — Inscriptions en caractères coufiques trouvées dans le Caucase. D, XX, 103 et suiv. — (Monnaie). *Ibid.* 185.
- COUPES de travail assyrien, décrites. D, VI, 411.
- COURONNES ou bandeaux trouvés dans des tombeaux babyloniens. D, I, 495.
- COUVENTS SYRIENS en Égypte. C, XII, 53.
- COWELL (M. E. B.) publie une grammaire de prakrit. Notice. D, III, 180.
- CRÂNE INDIEN (Un) appartenant à la Société asiatique est prêté à la Société d'ethnologie. D, XVII, 259.
- CRIMÉE (Monnaies des khans de). D, XX, 196.
- CROISADES (Anecdote des). C, XVI, 75.
- CSOMA (Notice sur M. A.). C, I, 492.
- CUNÉIFORME ASSYRIENNE (Mémoire sur l'écriture). C, IX, 373. — Suite. *Ibid.* 465. — Suite. C, X, 121. — *Ibid.* 207. — *Ibid.* 396. — *Ibid.* 444. — Fin. C, XI, 242. — (Lettre de M. de Longpérier sur l'écriture). C, X, 532.
- CUNÉIFORMES (Progrès de l'étude des inscriptions). C, XII, 131. — C, XIV, 39. — C, XVIII, 146. — D, II, 154. — D, XII, 55. — D, XIV, 56. — D, XVIII, 76. — Voyez aussi *Inscriptions*.
- CUNÉIFORMES DU SYSTÈME MÉDIQUE (Recherches sur les inscriptions). C, XIV, 93.

CURETON (M. W.). Ses travaux syriaques. D, XVIII, 67.
CYRUS (Inscription cunéiforme

de). C, XV, 398. — Autre inscription du même roi à Mourghâb, C. XVIII, 561.

D

DABISTAN, ouvrage persan; note sur son véritable auteur. C, VI, 406. — Lettre sur le même sujet. C, VIII, 371.

DAGHESTÂN (Inscriptions musulmanes trouvées dans le). D, XX, 124.

DAMIRI, naturaliste arabe. Extrait de son traité sur le ver à soie. D, VII, 500.

DANAÏDES (Recherches sur la légende des). D, XIV, 505.

DAREMBERG (M. le docteur) cité. D, I, 291. — *Ibid.* 320.

DARFOUR (Le Voyage au) est publié par M. le docteur Perron. C, VI, 422. — (Notice sur le). C, VII, 522 et C, VIII, 29.

DARIUS (Inscription persane de) à Bisoutoun. C, XVII, 258. — Suite. *Ibid.* 378. — Suite. C, XVIII, 322. — Suite. *Ibid.* 553. — A Persépolis. C, XVIII, 575. — C, XIX, 140. — A Nakchi-Roustam. *Ibid.* 150.

DARIUS NOTHUS (Inscriptions cunéiformes de). C, XIX, 197.

DAR-UL-FOUNOUN, collège fondé à Téhéran. D, XIX, 455.

DAR-UL-HARB, pays infidèle en

guerre avec les Musulmans. C, XVII, 218.

DAVID-BEN-ABRAHAM (Le rabbin). Extrait de son dictionnaire hébraïque. D, XVIII, 468. — Suite. D, XIX, 47. — Suite. *Ibid.* 127. — Examen de son système grammatical. *Ibid.* 139. — Suite. *Ibid.* 359.

DEFREMERY (M.). Observations sur l'histoire des rois d'Akh-lath et de Mardin. C, I, 72. — Sur deux passages de la Chronique d'Aboulféda. C, I, 379. — Analyse de l'ouvrage : *Extracts from some of the Persian Poets*. C, II, 124. — Histoire des Sulthans ghourides. *Ibid.* 167. Suite et fin. C, III, 258. — Observations sur une inscription funéraire arabe publiée par S. de Sacy. *Ibid.* 355. — Mémoire sur la destruction de la dynastie des Mozaffériens. C, IV, 93. — Suite et fin. C, V, 437. — Notice sur l'*Atesch-Kedeh*, publié par M. N. Bland. *Ibid.* 318. — Sur les extraits de l'ouvrage persan intitulé :

- Mutla assuadein*, par M. Quatremère. C, IV, 508.
- DEFRÉMERY (M.). Mémoire sur Ahmed, fils d'Abd-allah. C, VI, 345. — Critique de la grammaire de W. Jones, revue par M. Garcin de Tassy. C, VI, 414. — Critique d'un ouvrage de M. Pavie. C, VII, 361. — Analyse du livre : *Du feu grégeois*, etc. *Ibid.* 572. — Notice sur le *Dictionnaire des noms de vêtements*, publié par M. Dozy. C, VIII, 364. — Recherches sur trois princes de Nichabour. *Ibid.* 446. — Nouvelles observations sur l'auteur de l'histoire du Pseudo-Haçan. *Ibid.* 535. — Recherches sur quatre princes d'Hamadan. C, IX, 148. — Mémoire sur la famille des Sadjides, 1^{re} partie. C, IX, 489. 2^e partie. C, X, 396. — Note sur deux passages d'Ibn-Batoutah. C, X, 168. — Sur l'Histoire des Almohades, de M. Dozy. *Ibid.* 330. — Histoire des Seldjoukides, traduite du persan. C, XI, 417. — 2^e article. C, XII, 259. — 3^e article. *Ibid.* 334. — Fin. C, XIII, 15. — Fragments arabes et persans inédits, relatifs au Caucase, etc. C, XIII, 457. — 2^e article. C, XIV, 447.
- DEFRÉMERY (M.). 3^e article. C, XVI, 50. — 4^e article. *Ibid.* 153. — Fin. C, XVII, 105. — Histoire des khans mongols du Turkistan et de la Transoxiane, d'après Khondémir. C, XIX, 58. — 2^e article. *Ibid.* 216. — 3^e et dernier article. C, XX, 370. — est chargé avec M. Sanguinetti de la publication des Voyages d'Ibn-Batoutah. C, XIX, 564. — Recherches sur le règne du sultan Barkiaroc. D, I, 425. — Suite et fin. D, II, 217. — Notice de l'ouvrage : *Recherches sur le commerce des étoffes de soie*, etc. par M. F. Michel. D, III, 162. — Nouvelles recherches sur les Ismaéliens ou Bathiniens de Syrie. *Ibid.* 373. — Suite et fin. D, V, 5. — Ses Mémoires d'histoire orientale (tome I) analysés. D, VII, 48. — Trois odes mystiques d'Ahmed-Hatif. *Ibid.* 130. — Essai sur l'histoire des Ismaéliens de la Perse. D, VIII, 353. — Suite, D, XV, 130. — Coup d'œil sur la vie et les écrits de Hafiz. D, XI, 406. — Traduit le Gulistan (Voyez le compte rendu. D, XII, 599). — Notice sur les Mémoires du sire de Joinville. D, XIII, 82.

- DEFRÉMERY (M.). Notices sur le Bostan, édit. de M. Graf. D, XIII, 452. — Sur le *Schéref-Nameh*, ou histoire des Kourdes. D, XVI, 455. — Sur l'ouvrage : *Les femmes arabes avant et depuis l'islamisme*. D, XVII, 459. — Notice sur un glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe. D, XIX, 82. — Sur *The thousand and one nights*, de E. W. Lane. D, XX, 385.
- DEHLI (Histoire de), par Seyid-Ahmed-Khân. Notice sur ce livre. D, VIII, 532. — (Description des monuments de) en 1852. D, XV, 508. — Suite. D, XVI, 190. — Suite. *Ibid.* 392. — Suite. *Ibid.* 521. — Fin. D, XVII, 77.
- DEHLI (Société orientale de). D, IV, 18.
- DELAPORTE père (Notice nécrologique sur M.). D, XVII, 472.
- DELAPORTE (M. Philippe). Extrait d'une lettre adressée de Mossoul à M. Reinaud. D, III, 548. — Deuxième lettre. D, V, 385.
- DELÂTRE (M. LOUIS), auteur de l'ouvrage : *La langue française dans ses rapports avec le sanscrit*. Analyse de ce livre. D, II, 532.
- DELILAH (Les fourberies de). Conte arabe, analysé. D, VIII, 389.
- DERBEND (Inscriptions musulmanes trouvées à). D, XX, 109.
- DERBEND-NAMÈH (Fragment du), publié. C, XVII, 430. — (Notice sur le). C, XVIII, 410.
- DERENBOURG (M. J.). Quelques remarques sur la déclinaison arabe. C, IV, 209. — Quelques réflexions sur la conjugaison et les pronoms dans les langues sémitiques. C, XV, 86. — Est chargé de publier *les Prairies d'or*, de Maçoudi. C, XX, 21. — Publie une nouvelle édition des *Séances* de Hariri, avec M. Reinaud. D, II, 121. — Mémoire sur le sarcophage et l'inscription d'Esmunazar. D, VII, 260. — Notice sur le *Guide des Égarés*. *Ibid.* 534. — Renonce à la publication de Maçoudi. D, XIII, 286.
- DES VERGERS (M. NOËL). Lettre sur des diplômes arabes. C, VI, 313.
- DEUTSCH (M. SIMON). Note sur son Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque palatine de Vienne. C, XVII, 300.
- ДНОНЕС, bourg près de Mossoul. C, VII, 289.
- ДНОУЛ-АДНÂR, prince Yéménite. C, XVI, 266.

- DIALECTES musulmans** (Notice sur les recherches de M. Bérézine sur les). D, XIV, 259. — persans, sont publiés par M. Dorn. D, XVIII, 94. — Dialectes populaires de l'Inde. D, VI, 88.
- DICTIONNAIRE ARABE** (Notice sur un nouveau). C, XI, 96. — C, XIV, 87. — De M. Kasimirski, 1^{er} volume paru. C, XII, 123. — Arabe-persan-anglais, de F. Johnson. Notice. D, I, 476.
- DICTIONNAIRES GÉOGRAPHIQUES ARABES** (Notice sur les). D, XVI, 65.
- DICTIONNAIRE hébreu-français**, de MM. Sander et Trenel (Notice sur le). D, XVIII, 436. — de la Bible, édité par W. Smith. Notice. *Ibid.* 439.
- DICTIONNAIRES JAPONAIS-CHINOIS** (Remarques sur quelques). D, XI, 256.
- DIETERICI (M. F.)** publie l'Alfyya d'Ibn-Malek. D, I, 576. — les poésies de Moténabbi. D, XIII, 287. — D, XIV, 34. — Un apologue arabe. *Ibid.* 40. — traduit huit chapitres d'un traité sur la philosophie de la nature. Notices. D, XVII, 103. — D, XVIII, 45.
- DILLMANN (M.)**. Ses travaux sur la langue éthiopienne. D, XII, 45. — publie le *Combat d'Adam et d'Ève*. Notice. D, II, 470.
- DIOSCORIDE**, médecin grec cité par un auteur arabe. D, I, 325. — est traduit en arabe du temps des khalifes abbassides. D, XIX, 439.
- DIPLÔMES ARABES** des archives de la Sicile. C, VI, 313. — Diplôme de licence chez les musulmans, publié et traduit. D, V, 548.
- DIYAN**, tribunal de justice. Son organisation en Perse. D, IX, 450.
- DJABRÎL**, célèbre médecin du khalife Haroun-ar-Rachid. Sa vie. D, VI, 144. — Énumération de ses richesses. *Ibid.* 183.
- DJAFER-ALI** (Mirza), ambassadeur de Perse à Londres, offre deux volumes à la Société. D, XVII, 559.
- DJAGHATAÏ-KHAN**, fils de Djin-guiz-khan. Histoire de son règne. C, XIX, 76. — C, XX, 399.
- DJAÏNS** (Légendes des) sur la reine Padmanî. D, VII, 315.
- DJÂMI**, poète persan (Notice et publications sur). D, XIV, 64. — (Notice sur le tombeau de). D, XV, 538. — (Notice sur) par Ali-Chîr-Nevâî. D, XVII, 300.
- DJATMAL**, poète hindou, auteur de la légende de Padmanî. D, VII, 7.

- DJEM (El-), près de Soussa, en Afrique. Ses antiquités. C, XX, 117.
- DJÉRID (BÉLAD EL-). Description de ce pays. C, XX, 98.
- DJERRÂH, général musulman. Son expédition contre les Khazars de Derbend. C, XVII, 435.
- DJEVDËT-ËFENDI, historien ottoman contemporain. Extraits de son ouvrage. D, XIX, 505. — D, XX, 183.
- DJÉWARIH. Ce mot désigne dans le code musulman les animaux dressés pour la chasse. C, XVI, 498.
- DJIHAD (Du), guerre des musulmans contre les infidèles. C, XVII, 228. — Suite. D, I, 67. (Dispositions légales concernant le). D, XVIII, 400.
- DJIHAN-CUCHAÏ, chronique persane. Un extrait de ce livre est donné. C, XX, 370.
- DJOUDJI-KHAN, fils de Djinguiz-Khan (Détails historiques sur). C, XVII, 107.
- DJOUEÏNI (Ala-Eddin), auteur de la chronique persane intitulée *Djihan-Cuchaï*. C, XX, 370.
- DOÂN (Vallée de), dans l'Arahie méridionale, visitée par M. de Wrède. C, VI, 386.
- DORN (M.) à Saint-Petersbourg. Son recueil de chroniques persanes sur le Ghilân, etc. D, XII, 65.
- DORN (M.) prépare une collection des dialectes persans. D, XVII, 103. — D, XVIII, 94. — Son voyage dans le Mazendérân, le Ghilân, etc. D, XIX, 214.
- DOUA-KHAN, sultan du Turkestan. C, XIX, 265.
- DOUNASCH, philologue hébreu. Voyez *Adonim-ben-Tamim*.
- DOZON (M. AUGUSTE). Étude sur le roman malay de Sri-Rama. C, VII, 425. — Suite. C, VIII, 482.
- DOZY (M. REINHART). Histoire des Benou-Ziyan de Tlemçen, traduite de l'arabe. C, III, 378. — Suite et fin. *Ibid.* 405. — annonce la publication prochaine de trois ouvrages arabes. C, VII, 197. — s'occupe d'une histoire des Abbades. C, VIII, 21. — est nommé membre étranger de la Société. C, IX, 370. — Lettre sur un chapitre de la Chronique catalane d'En-Ramon. C, X, 166. — publie l'Histoire des Almohades. *Ibid.* 330. — Lettre sur deux mots omis dans les dictionnaires arabes. C, XI, 100. — Notice sur un mémoire de M. Defrémery. C, XII, 499.

- DOZY (M. REINHART). Notice sur un mémoire de M. Defrémery. C, XIV, 255. — Extrait d'une lettre à M. Defrémery. C, XVI, 544. — Notice sur l'ouvrage de M. E. Renan, *De philosophia peripatetica*, etc. D, II, 85. — Sur Averroès et l'Averroïsme, du même auteur. *Ibid.* 90. — publie le *Bayano'l-Moghrib* d'El-Marekoschi. *Ibid.* 134. — Critique de son *Dictionnaire des noms de vêtements*. D, VII, 63. — a terminé l'Histoire des Musulmans d'Espagne. D, XVIII, 32.
- DRAGON (Le), dans les Védas. D, XIV, 524. — Suite. D, XV, 67. — Sa lutte contre le dieu Tritah. *Ibid.* 71.
- DRUZES (Lettre sur les traditions des). D, XVI, 546. — Anecdote druze, citée. D, XVII, 269.
- DUBEUX (M.). Lettre sur un article de M. Boré, relatif aux inscriptions pehlvies de Kirmanschah, traduites par M. S. de Sacy. C, I, 28. — Lettre sur le sens donné par M. Quatremère aux mots *talmud* et *mischna*. C, II, 263. — Note sur un passage de la Chronique catalane de Muntaner. C, XIV, 236. — Notice sur le livre intitulé *Researches in philosophical and comparative philology*, etc. par M. Rœhrig. C, XVI, 283.
- DUBEUX (M.). Sur le Catalogue des manuscrits hébreux de la Bibliothèque de Vienne. C, XVII, 300. — Note sur l'emploi du mot *خير* dans la langue persane. D, III, 90.
- DUBOIS (Notice sur l'abbé). C, XI, 465.
- DU CAURROY (M.). Législation musulmane sunnite. 1^{er} article. C, XII, 5. — 2^e article. C, XIII, 120. — 3^e article. C, XVI, 476. — 4^e article. C, XVII, 211. — 5^e article. C, XVIII, 290. — 6^e article. C, XIX, 519. — 7^e article. D, I, 39. — 8^e article. D, II, 471. — (Notice nécrologique sur). *Ibid.* 543.
- DUGAT (M. Gustave). Antar en Perse, extrait du roman arabe. C, XII, 433. — 2^e article. C, XIII, 376. — Fin. C, XIV, 514. — Traduction en vers français de *Maouals* et d'autres pièces. C, XVI, 329. — Le roi Nomân, etc. Extrait du roman d'Antar. D, I, 5. — Études sur le traité de médecine intitulé : *Zad-el-Moçafir*. *Ibid.* 289. — Notice sur l'Abrégé de géographie de M. Bellemare. D, III, 370.

DUGAT (M. Gustave). Sur le Traité de la conjugaison arabe, par M. Cherbonneau. D, IV, 238. — Hodba, poète arabe du 1^{er} siècle de l'hégire. D, V, 360. — Extrait de la correspondance de M. Cherbonneau. *Ibid.* 399. — Observations sur les *Mémoires d'histoire orientale*, et sur le *Dictionnaire des noms de vêtements*. D, VII, 48. — Notice sur un manuscrit du roman d'Antar. *Ibid.* 256. — Sur la grammaire française de Lhomond, traduite en arabe, D, X, 454. — traduit un traité arabe sur les sciences, par Abd-el-Kader. D, XII, 40.

DULAURIER (M. Édouard). Fragment d'un traité de médecine copte. C, I, 433. — Liste des pays qui relevaient de l'empire javanais de Madjapahit. C, VII, 544. — Lettre sur cet article. C, VIII, 555. — Lettre sur l'histoire de Sri-Rama. *Ibid.* 578. — Études sur la *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans, etc.* C, VIII, 131. — Description de l'archipel d'Asie, d'après Ibn-Batoutha. C, IX, 93. — 2^e partie. *Ibid.* 218. — Notice sur le manuscrit copte-thébain intitulé *La fidèle sagesse*. C, IX, 534.

DULAURIER (M. Édouard). Lettre sur la position de l'ancienne ville de Sumatra. C, XI, 92. — Extrait de la *Chronique de Michel le Syrien*, traduite de l'arménien. C, XII, 281. — Suite et fin. C, XIII, 315. — Addition à la liste des pays qui relevaient de l'empire javanais de Madjapahit. C, XIII, 523. — Études sur les chants historiques de l'ancienne Arménie. C, XIX, 5. — Les Mongols d'après les historiens arméniens. D, XI, 192. — Suite. *Ibid.* 426. — Fin. *Ibid.* 481. — Notice nécrologique sur le comte Jean II de Lazareff. *Ibid.* 476. — Autres fragments arméniens relatifs aux Mongols. D, XVI, 273. — Étude sur l'organisation politique, religieuse et administrative de la Petite Arménie. D, XVII, 377. — Suite et fin. D, XVIII, 289.

DUMAST (M. G. de), auteur d'un mémoire sur l'unité des langues. C, VII, 293. — Lettre sur la langue perse. D, I, 275. — Sur la vraie prononciation du ع chez les Arabes. D, IX, 425. — Notice sur son livre : *Les fleurs de l'Inde*. D, X, 555. — Autre notice, D, XII, 79.

- DUMAST (M. G. de). Des alphabets européens appliqués au sanscrit. (Voir l'annexe au cahier de juin-juillet 1860.) Cf. les observations de M. Lancereau sur ce mémoire. D, XVII, 97. — Réponse à ces observations. *Ibid.* 469. — Lettre à M. Mohl (ponctuation dans les textes orientaux). D, XVIII, 433.
- DUNANT (M. Henry), auteur d'une notice sur Tunis. D, XI, 479.
- DUPRAT (M. Benjamin) est nommé libraire de la Société. C, VI, 550. — C, VII, 98.
- DYNASTIE ÉGYPTIENNE (Liste de la XX^e), rétablie par M. de Rougé. D, XII, 231.
- DYNASTIES MUSULMANES; un extrait de leur histoire est traduit. C, VII, 297.
- DZIALYNSKA (M^{le} la comtesse) offre à la Société un manuscrit relatif au Japon. C, XX, 250.

E

- EASTWICK (E. B.). Son édition du *Gulistan*. C, XV, 596. — D, I, 574. — du *Prem-Sâgar*, ouvrage hindi. C, XVII, 490. — traduit l'*Anvari-Saheili*. D, VI, 68.
- EAU DE ROSE; différentes manières de la préparer. D, XVII, 13.
- Eaux (De l'emploi des) dans le Code musulman. C, XIII, 120.
- ECBATANE (Inscription de Darius à). C, XVIII, 563.
- ÉCHECS (Jeu des) en Perse; ouvrage de M. N. Bland, analysé. C, XVII, 485. — C, XVIII, 163. — Différentes locutions proverbiales empruntées à ce jeu. D, I, 201.
- ECKSTEIN (Le baron d'). De quelques légendes brahmaniques. D, VI, 191.
- ECKSTEIN (Le baron d'). Suite. *Ibid.* 297. — Fin. *Ibid.* 473. — Sur les Mémoires de Hiouen-Thsang (t. I). D, X, 475. — Sources de la cosmogonie de Sanchoniaton. D, XIV, 167. — Suite. *Ibid.* 362. — Suite. *Ibid.* 501. — Suite. D, XV, 67. — Suite. *Ibid.* 210. — Fin. *Ibid.* 399. — Notice sur sa vie et sur ses travaux. D, XX, 14.
- ÉCLIPSE DE SOLEIL (Calcul sur une). D, XI, 112.
- ÉCOLES MUSULMANES (Surveillance de la police dans les). D, XVII, 50.
- ÉCOLES SCHISMATIQUES qui sont sorties du bouddhisme; plusieurs listes de ces écoles se

- trouvent dans les auteurs chinois. D, XIV, 327.
- ÉDIMBOURG. Une chaire de sanscrit y sera fondée. D, XIX, 99.
- EDKINS (M.), missionnaire à Shanghai. Ses travaux sur la littérature chinoise. D, VI, 98. — D, VIII, 79.
- ÉGYPTE (Les annales de l'), par Aboul-Méhasin, sont publiées à Leyde. D, II, 133. — (Lettre sur les écoles et l'imprimerie en). C, II, 5. — (Lettres sur l'). C, XII, 45.
- ÉGYPTIENNE (Ancienne langue): Voy. *Rougé*.
- ÉLÉPHANT. Origine de quelques-uns de ses noms. C, II, 133.
- ELLENBOROUGH (Lord). Sa proclamation au sujet du temple de Somnath. C, V, 398.
- ELLIOT (M.). Son Index bibliographique des historiens musulmans de l'Inde. C, XIV, 44.
- ELVEND (Inscriptions achéménides du mont). C, XVIII, 564. — C, XIX, 187. — (Inscriptions médiques du mont). Voy. *Sauley*.
- ÉMIN (M. J. B.). Sa dissertation sur les chants historiques, etc. de l'ancienne Arménie. C, XIX, 5.
- ÉMIRS AL-OMÉRA (Notice du Mémoire sur les). C, XII, 499.
- EMPHATIQUE (De l'état) dans la Grammaire assyrienne. D, XV, 108. — *Ibid.* 387.
- ENGELMANN (M.) fait paraître à Leyde le Divan arabe de Hadrarah. D, XIV, 31. — publie un glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe. D, XIX, 82.
- ÉNIGMES (Des) dans la rhétorique musulmane. C, X, 357.
- ÉPÉES (Différentes espèces d') chez les Arabes. D, III, 69.
- ÉPITAPHE hébraïque, expliquée. C, II, 455.
- ÉQUATIONS algébriques (Des) et cubiques chez les mathématiciens musulmans. Les démonstrations de Kheyyam sur ce sujet sont étudiées par M. Woepcke. D, II, 327.
- ERDMANN (M. DE). Lettres sur quelques médailles musulmanes et djaghataïennes. C, II, 277. — envoie six de ses ouvrages à la Société. C, IV, 315. — Lettre sur l'origine des Turcs. C, VI, 268.
- ÈRES des astronomes indiens, d'après El-Birouny. C, IV, 277.
- ERSKINE (M. W.) publie une histoire de l'Inde sous les Mongols. Notice. D, V, 400.
- ERZEROUM (Extrait d'un voyage de Paris à). C, XIX, 365. — (Dialecte et inscriptions d'). *Ibid.* 370.

- ESGULAPE, d'après les auteurs arabes. D, IV, 178.
- ESFIZÂR, ville du Khoracân, décrite. D, XVI, 488.
- ESFIZÂRI, historien persan. Voy. *Hérat*.
- ESMUNAZAR, roi de Sidon (Sarcophage et inscription d'). — Mémoire. D, VII, 260. — (Essai sur l'inscription d'). *Ibid.* 273. — (Notice sur). D, VIII, 45.
- ÉSOPE. Sur une version chinoise de ses fables. C, I, 268.
- ESPAGNE (Histoire de la conquête de l') par les Musulmans. D, VIII, 428. — (L'Histoire des Musulmans en) est publiée par M. Dozy. D, XVIII, 32. — (Relation d'une ambassade turque en). D, XIX, 505.
- ÉTAT CIVIL (De l') en Chine. D, IV, 249.
- ÉTHIOPIENNES (Lettres sur les langues). C, II, 102. — (Travaux sur les langues). D, XII, 45. — D, XVIII, 71.
- ETHNOGRAPHIE orientale-américaine (Une Société d') est fondée à Paris. D, XIV, 20.
- ÉTOFFES (Surveillance de la police musulmane sur le commerce des). D, XVII, 20. — *Ibid.* 25.
- ÉTRUSQUE (Travaux sur la langue). D, XIV, 51.
- EUCLIDE (Traductions arabes de deux ouvrages perdus d'). C, XVIII, 217. — Son Traité de géométrie est traduit en chinois. Notice. D, XV, 279.
- EUPHRATE. Recherches sur le cours de ce fleuve à travers la Mésopotamie babylonienne. D, II, 13. — Ancienne distribution de ses eaux. D, VI, 531.
- ÉVANGILES en syriaque (Rédaction des) découverte par M. Cureton. D, XIV, 48.
- EXPOSITION (L') بيان dans la rhétorique musulmane. C, IV, 367.
- EYRËS (Notice sur M.). C, VIII, 14.

F

- FAKHR-ED-DIN RAZI (Anecdote sur l'imam). D, XVI, 481.
- FAKHRI (PSEUDO-), historien arabe. Extrait de son livre. C, VII, 297. — 2^e Extrait. C, VIII, 316. — 3^e Extrait. C, IX, 134.
- FAKHRI (PSEUDO-). Son histoire des khalifes paraît à Göttingue. D, XVIII, 29.
- FALCONER (Forbes). Analyse de ses *Extracts from some of the Persian Poets*. C, II, 124.

- FALCONER (Forbes). Son édition d'un poème de Djâmi. C, XIII, 177. — C, XIV, 42. — du roman *Salâman o Absâl* de Djâmi. C, XVI, 538. — C, XVIII, 161. — D, IX, 290.
- FALSIFICATIONS des substances (Surveillance de la police musulmane sur les). D, XVII, 5.
- FAMILLE. Sa division en naturelle et civile, chez les Chinois. D, III, 8.
- FARÉSIADÉ (La) ou commencement de la dynastie des Beni-Hafss, trad. C, XII, 237. — Suite. C, XIII, 185. — Suite. C, XVII, 51. — Suite. C, XX, 208.
- FARÈS-SCHIDYÂK (M.) déchiffre une inscription coufique à Malte. C, X, 437. — traduit en arabe le Nouveau Testament. C, XIX, 94.
- FATIMITE (Origines de la dynastie). D, V, 529.
- FAURIEL (M.) fait un legs de livres à la Société asiatique. C, IV, 315. — Sa mort; notice biographique. C, VI, 13.
- FAVÉ (M.), auteur du livre : *Du feu grégeois*, etc. en collaboration avec M. Reinaud. C, VII, 572. — C, XIV, 257. — C, XV, 371.
- FERRETTE (Le Rév. Jules), missionnaire à Damas. — Méthode pour imprimer l'arabe avec les points voyelles. D, XIV, 299.
- FERRETTE (Le Rév. Jules). Sa méthode est critiquée par M. Pihan. D, XV, 456.
- FERRIER (J. P.). Son voyage en Perse, dans l'Afghanistan, etc. D, VIII, 198.
- FEU (Mythe du), d'après la cosmogonie de Sanchoniaton. D, XIV, 202 et suiv.
- FEU GRÉGOIS. C, VII, 572. — (Mémoire sur le). C, XIV, 257. — Observations par M. Quatremère. C, XV, 214. — Nouvelles observations par M. Reinaud. *Ibid.* 371.
- FEUILLET (Notice sur M.). C, IV, 15.
- FEZ (Description de la ville de), par El-Bekri. D, XIII, 334.
- FIDÈLE SAGESSE (Sur le manuscrit copte-thébain intitulé). C, IX, 534.
- FIGUE SÈCHE (شجرة). Ce mot est expliqué. C, XI, 102.
- FIGURES (Emploi des) dans la rhétorique musulmane. C, VIII, 89. — Suite. C, IX, 285.
- FIRIST d'Ishak el-Nedim. M. Flügel en prépare une édition. D, X, 14.
- FIRDOUSI, poète épique persan. Voyez *Schah-Nameh*.
- FITIAN, confrérie établie chez les

- Turcomans de l'Asie Mineure. C, XVI, 68.
- FLÈCHE DU KHATAÏ ou fusée. C, XIV, 314.
- FLEISCHER (M.) publie le Commentaire arabe du Coran par Beïdhawy. C, IV, 521.
- FLEURS DE L'INDE, par M. G. de Dumast. Notice sur ce recueil. D, X, 555.
- FLORE japonaise et chinoise. C, XX, 257.
- FLÜGEL (M.) prépare une édition du *Fihrist*. D, X, 14. — termine la publication du Dictionnaire de Hadji-Khalfa. D, XIV, 43. — Notice sur cet ouvrage. *Ibid.* 240. — Son Mémoire sur les écoles grammaticales arabes. D, XX, 389.
- FORAT, ville de la Mésopotamie (Dissertation sur). D, XVII, 154. — D, XVIII, 208.
- FORBES (M. Duncan). Son ouvrage intitulé *The Bagh o Bahar*. C, VII, 386. — Notice sur sa Grammaire d'hindoustani. C, VIII, 377.
- FORME dans l'arabé vulgaire (Paradigme d'une huitième). C, XIX, 379.
- FORSTER (The Rev. Ch.), auteur du livre intitulé *The one primeval language*. C, XVIII, 88. — Notice sur le même ou-
- vrage et sur les *Monuments de l'Égypte*. D, I, 285.
- FORSTER (The Rev. Ch.). Notice sur les monuments de l'Assyrie, etc. D, IV, 243.
- FORTUNE (Robert), auteur de : *A Residence amongst the Chinese*. D, X, 254.
- FOUCAUX (M. Édouard) publie l'histoire de Çakya-Mouni sur une version tibétaine. Notice. C, XI, 291. — C, XIV, 252. — fait paraître une Grammaire tibétaine. D, XII, 89.
- FOUSCHENDJ ou POUSCHENG, district du Khorasân, décrit. D, XVI, 493.
- FOÛ-T'CHING, nom de l'adjoint au maire de Péking. Ses fonctions. D, IV, 469.
- FOÛ-YIN, ou maire de Péking. Ses fonctions et attributions générales. D, IV, 457.
- FRAEHN (M.) Ses indications bibliographiques. C, XIII, 552. — (Notice nécrologique sur). C, XVIII, 594.
- FRÉDÉRIC II, roi de Sicile; adresse des questions philosophiques aux savants musulmans. D, I, 240.
- FRÈRES DE LA PURETÉ (Association des). D, XIV, 38. — M. Dieterici traduit quelques chapitres de leur traité. D, XVII, 103. — D, XVIII, 45.

- FRESNEL (M. Fulgence). Lettre à M. Jomard sur certains quadrupèdes réputés fabuleux. C, III, 129. — Ses remarques sur les inscriptions himyariques trouvées par M. Arnaud. C, VI, 194. — Notice sur le voyage de M. de Wrède dans la vallée de Doân, etc. C, VI, 386. — Inscriptions trilingues trouvées à LebDAH. C, VIII, 349. — Voy. aussi la lettre de M. Judas sur cet article. *Ibid.* 565. — Réponse à la lettre de M. Judas. C, IX, 260. — 1^{re} Lettre sur une inscription coufique conservée à Malte. C, X, 437. — Dissertation sur le *schari* des Égyptiens et le *souf* des Hébreux. C, XI, 274. — Deux lettres à M. Mohl. C, XIII, 55. — Lettre à M. Caussin de Perceval. C, XVI, 265. — 2^e Lettre sur l'inscription coufique de Malte. C, XVIII, 413.
- FRESNEL (M. Fulgence). Sur l'architecture des mosquées. *Ibid.* 592. — Lettre à M. Mohl sur les antiquités babyloniennes. D, I, 485. — Seconde partie. D, II, 5. — Extrait d'une lettre datée de Hillah. D, VI, 525. — (Notice nécrologique sur). D, VIII, 12.
- FREYTAG (M.) publie le *Hamasa*. C, XII, 112. — D, II, 142. — fait paraître le *Fakihet* d'Ibn-Arabschah. *Ibid.* 143. — Ses autres travaux. D, XVIII, 52. — (Notice nécrologique sur). D, XX, 13.
- FURET (Le P.), missionnaire, auteur de lettres sur le Japon et la Tartarie orientale. D, XVI, 550.
- FÜRST (M.). Sa *Bibliotheca Judaica*. C, XIV, 89.
- FUSIL ORIENTAL, décrit. D, VII, 432.

G

- GABÈS, ville de la régence de Tunis, décrite. C, XX, 140. — Autre description de cette ville par El-Bekri. D, XII, 455.
- GABET (M.), missionnaire. Notice sur une prière bouddhique. C, IX, 462.
- GALATIE (Exploration des monuments antiques de la). D, IV, 88.
- GALIEN, médecin grec; liste de ses ouvrages, d'après les auteurs arabes. D, I, 320.
- GALLOIS-MONTBRUN (M.) offre à

- la Société un modèle de paragode. C, XVI, 99.
- GALLOIS-MONTBRUN (M.). *Ibid.* 261. — C, XVII, 100.
- GANIMET (Du) ou butin selon le droit musulman. D, I, 67. — (Vente et partage du). D, II, 518.
- GARCIN DE TASSY (M.). Notice sur Saadi, auteur des premières poésies hindoustani. C, I, 5. — Analyse d'un ouvrage de F. Boutros sur l'éducation dans l'Inde. C, II, 119. — Note sur le chapitre inconnu du Coran. *Ibid.* 427. — Note sur les *Institutiones linguæ persicæ* de Vullers. C, III, 317. — La rhétorique des nations musulmanes d'après un traité persan. C, IV, 366. — Suite. C, VI, 425. — Suite. C, VIII, 89. — Suite. C, IX, 285. — Suite et fin. C, X, 357. — Traduction d'une proclamation en hindoustani relative aux portes de Somnath. C, V, 398. — Lettre à M. Mohl au sujet d'un article sur la nouvelle édition de la Grammaire de W. Jones. C, VII, 93. — Analyse de l'ouvrage intitulé *The Bagh o Bahar*. *Ibid.* 386. — a publié des Rudiments de la langue hindoui. Notice sur ce livre. C, IX, 548.
- GARCIN DE TASSY (M.). Spécimen d'une collection de lettres hindoustani originales. C, X, 353. — Prosodie des langues de l'Orient musulman. C, XI, 105. — Suite. *Ibid.* 205. — Suite et fin. *Ibid.* 333. — Notice sur le Dictionnaire hindoustani de Shakspeare. C, XIV, 347. — Notice sur l'édition du *Gulistan* de E. B. Eastwick. C, XV, 596. — Sur l'Histoire des Atabeks de la Syrie et de la Perse, publiée par W. H. Morley. C, XVI, 93. — Analyse d'un monologue dramatique indien. *Ibid.* 310. — des *Institutiones linguæ persicæ* de Vullers. *Ibid.* 521. — Notice sur le roman persan : *Salamân o Absâl*. *Ibid.* 538. — Notice sur la dissertation intitulée *Om pronomen relativum, etc.* de M. Holmboë. C, XVII, 94. — Sur l'ouvrage de M. W. H. Morley intitulé *An analytical Digest, etc.* *Ibid.* 297. — Sur le *Persian chess* de M. N. Bland. *Ibid.* 485. C, XVIII, 163. — Sur l'édition du *Prem-Sâgar*. C, XVII, 490. — Sur trois ouvrages publiés en Angleterre. *Ibid.* 597. — Sur un ouvrage du Rév. Ch. Forster. C, XVIII, 88. — Sur les *Séances de Hariri*, tra-

duites par T. Preston. C, XVIII, 94.

GARCIN DE TASSY (M.). Sur le *Derbend-Nameh*, de Mirza Kazem-beg. *Ibid.* 410. — Sur le Nouveau Testament, en arabe. C, XIX, 94. — Tableau du *Kali-Yug* ou de l'âge de fer, traduit de l'hindoui. *Ibid.* 551. — Notice sur le *Gulistan* de Saadi, publié par A. Sprenger. C, XX, 430. — Sur l'ouvrage intitulé *A century of persian ghazals, etc.* par N. Bland. *Ibid.* 435. — Sur le *Analytical digest, etc.* de W. Morley. D, I, 284. — Sur deux ouvrages du Rév. C. Forster. *Ibid.* 285. — Sur le Dictionnaire arabe-persan-anglais de F. Johnson. *Ibid.* 476. — Sur le *Gulistan* de Saadi, publié par M. E. B. Eastwick. *Ibid.* 574. — Observations à la suite d'une lettre de M. N. Bland sur Mas'oud. D, II, 369. — Notice sur l'édition de *Sacountala*, de Monier Williams. D, III, 89. — Sur le *Prakrita-Prakasa*, publié par E. B. Cowell. *Ibid.* 180. — Sur le *Descriptive catalogue, etc.* de W. Morley. *Ibid.* 364. — Mémoire sur les noms propres et sur les titres musulmans. *Ibid.* 422. — Notice sur la

3^e partie de l'ouvrage de Forster : *The one primeval language*. D, IV, 243.

GARCIN DE TASSY (M.). Sur deux livres élémentaires pour la langue turque-ottomane. *Ibid.* 246, 247. — Sur un ouvrage de M. Holmboë. *Ibid.* 553. — Sur le *Guide de la conversation en turc*, de Timoni. *Ibid.* 554. — Sur le *Bhagavad-Gita*, traduit par C. Thomson. D, V, 584. — Sur le *Historical account of Crimea*, de W. B. Barker. *Ibid.* 586. — Sur le *Catalogue of Bengali works*. D, VI, 464. — Sur le *Baital-Pachisi*, publié par W. B. Barker. *Ibid.* 467. — Sur l'Histoire de Dehli, de Seiyd Ahmed-Khân. D, VIII, 532. — Sur le poème *Salamân and Absâl*, publié par F. Falconer. D, IX, 290. — Note sur les *Rubaiyât*, de Omar Khaïyâm. *Ibid.* 548. — Note sur deux ouvrages élémentaires d'hindoustani. D, XII, 604. — Description des monuments de Dehli en 1852. D, XV, 508. — Suite. D, XVI, 190. — Suite. *Ibid.* 392. — Suite. *Ibid.* 521. — Fin. D, XVII, 77. — Notice sur divers ouvrages concernant l'étude de la langue afghane. D, XIX, 251.

- GARDE MUNICIPALE en Chine. Son organisation. D, III, 42.
- GAROUDA (Le), d'après les légendes brahmaniques. D, VI, 366. — Parenté des Garoudas avec les Chérubim. *Ibid.* 484.
- GATHAS, chants religieux attribués à Zoroastre. — (Un Traité sur les) est dû à M. Haug. D, XVIII, 84.
- GAZETTE ARABE de Beyrouth (Notice sur la). D, XII, 309.
- GÉNÉALOGIES ARABES (Travaux sur les). D, VI, 28.
- GÉOGRAPHIE ARABE (Abrégé de). D, III, 370.
- GÉOGRAPHIE DU MOYEN ÂGE, par J. Lelewel. Notice. C, XVIII, 591.
- GÉORGIE (Voyage littéraire en). C, XV, 48. — (Histoire de la). C, XVI, 96.
- GÉORGIENNE (Chronologie). C, XV, 52. — (Paléographie). *Ibid.* 73. — (Collection de manuscrits et chartes en langue). *Ibid.* 81.
- GÉORGIENS (Expéditions des) contre les Musulmans. C, XIII, 478.
- GERBA (Description et historique de l'île de). C, XX, 169.
- GESENIUS, mort en 1841. Notice sur ce savant. C, I, 489.
- GHANA, nom de deux villes dans le Soudan; mœurs de leurs habitants. D, XIII, 506.
- GHAZAN (Sultan). Ses règlements de police. D, XV, 489.
- GHAZZALI, philosophe arabe (Un Mémoire de M. Gosche sur), paraît à Berlin. D, XVIII, 44.
- GHOMARA (Pays de), dans l'Afrique septentrionale, décrit par El-Bekri. D, XIII, 184.
- GHOURIDES (Histoire des sultans), extraite de Mirkhond. C, II, 167. — Suite et fin. C, III, 258.
- GLOSSAIRE des mots français tirés de l'arabe, etc. (Notice sur le). C, IX, 283. — Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe. D, XIX, 82.
- GNOSTIQUE (Livres d'origine) chez les Syriens. D, II, 428. — (La secte) des Elchasaïtes est identique avec les Mendaïtes ou Sabiens. D, VI, 292.
- GOBINEAU (M. A. de). Extrait d'une lettre datée de Téhéran sur les populations de l'Afghanistan. D, VII, 524. — publie une lecture des textes cunéiformes. D, XIII, 292. — Imperfection de cet ouvrage. D, XIV, 55.
- GOEJE (M. J. de). Sa traduction d'un fragment du traité d'El-Yakoubi. D, XIX, 242.
- GOLDSTÜCKER (M. T.). Ses travaux

- sur la littérature sanscrite. D, XVIII, 112. — *Ibid.* 116.
- GORRESIO (M. G.). Notices sur son édition du Ramayana. C, II, 230. — C, III, 322. — C, XVIII, 174. — D, XIV, 72.
- GOSCHE (M.), à Berlin, publie un travail sur le philosophe arabe Ghazzali. Notice. D, XVIII, 44.
- GOTTWALDT (M.) publie la Chronique de Hamzah d'Isfahan. C, VI, 19. — Notice d'un manuscrit arabe renfermant une suite à l'Histoire d'Aboulféda. C, VIII, 510.
- GOÛT DES LIVRES chez les Orientaux (Supplément au Mémoire de M. Quatremère sur le). C, XI, 187.
- GRAF (M.) donne le texte persan du *Bostan* avec un commentaire persan. D, XIII, 291. — *Ibid.* 452. — D, XIV, 63.
- GRAMMAIRE OTTOMANE, par Fuad-Éfendi et Djevdet-Éfendi. Notice. C, XX, 244.
- GRAMMAIRE MANDARINE, par M. Bazin. Notice. D, IX, 558.
- GRAMMAIRE VÉDIQUE (Études sur la). D, VII, 163. — Chapitre II. *Ibid.* 344. — Chap. III. *Ibid.* 445. — Chap. IV. D, VIII, 255. — Chap. V. *Ibid.* 482. — Chap. VI. D, IX, 210. — Chap. VII, VIII et IX. D, X, 57.
- GRAMMAIRE VÉDIQUE (Études sur la). Chap. X et XI. D, x, 374. — Chap. XII. *Ibid.* 461. — Chap. XIII. D, XI, 289. — Chap. XIV. *Ibid.* 328. — Chap. XV. D, XII, 137. — Chap. XVI. *Ibid.* 164. — Chap. XVII. *Ibid.* 329. — Chap. XVIII. *Ibid.* 364. — Index des passages védiques. *Ibid.* 535. — Index des termes techniques. *Ibid.* 571. — Index des noms propres. *Ibid.* 586. — Table des chapitres. *Ibid.* 588.
- GRANDE-BRETAGNE (Journal et travaux de la Société asiatique de la). C, I, 495. — C, VI, 17. — C, XII, 97. — C, XIV, 16. — C, XVIII, 120. — D, II, 114. — D, IV, 18. — D, VI, 17. — D, VIII, 24. — D, XVI, 35. — D, XX, 27. — Cette Société envoie le programme d'un prix fondé par un amateur. D, IX, 293. — D, XVII, 560.
- GRANGERET DE LAGRANGE. Notice sur un Glossaire des mots français tirés de l'arabe, etc. de M. Pihan. C, IX, 283. — Supplément au catalogue de la collection de M. d'Ochoa. C, XI, 199. — Notice sur l'Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, de M. C. de Perceval. C, XIII, 265.

- GRANGERET DE LAGRANGE (Annonce de la mort de). D, XIII, 562. — (Notice sur la vie et les travaux de). D, XIV, 12. — lègue une rente à la Société. *Ibid.* 433. — D, XV, 93.
- GRECS ORIENTAUX (Les). Leurs rapports avec les peuples de l'Asie occidentale. D, XIV, 167.
- GRIGORIEF (M. V.). Lettre à la Société asiatique sur l'écriture carrée, dont l'invention est attribuée au *Pagba-lama*. D, XVII, 521.
- GROTEFEND (M.). Notice nécrologique sur ce savant. D, IV, 14.
- GRYPHONS ET DES DRAGONS (Mythe des) dans les légendes brahmaniques. D, VI, 500.
- GUÉDIK, concession du droit d'exercer un métier. D, XIX, 264.
- GUÉRIN (M. V.). Notice sur son Voyage archéologique dans la régence de Tunis. D, XX, 391.
- GUIRAGOS, historien arménien du XIII^e siècle. Extrait de son livre sur l'invasion des Mongols. D, XI, 197. — Suite. *Ibid.* 426. — Fin. *Ibid.* 481.
- GULISTAN, publié par Eastwick (Notice sur le). C, XV, 596. — Autre notice. D, I, 574. — traduit par M. Defrémery. Analyse. D, XII, 599. Voy. aussi *Saadi*.

H

- HAARBRÜCKER (M.) publie l'Histoire des sectes religieuses de Scharistani. C, XVIII, 127.
- HABIB US-SIER, chronique universelle en persan (Notice sur le). D, XV, 429. Voy. aussi *Khondémir*.
- HABILLEMENT des Arabes d'Égypte. D, II, 389.
- HAÇAN BEN IBBAHIM (PSEUDO-), historien arabe. C, VIII, 354. — (Observations de M. de Hammer sur). C, X, 325.
- HAÇAN, fils de Sabbah, chef des Ismaéliens de la Perse. Son histoire. D, XV, 159.
- HAÇAN, fils de Mohammed, autre chef des Ismaéliens. *Ibid.* 194.
- HADIS, traditions musulmanes. (Une collection de) est publiée à Dehli. D, VI, 31.
- HADJI-KHALFA (Notice sur le Dictionnaire bibliographique de). D, XIV, 43. — *Ibid.* 240.
- HAFIZ, poète lyrique persan. Coup d'œil sur sa vie et ses écrits. D, XI, 406. — Son Divan est traduit par M. de Ro-

- sensweig, à Vienne. D, XVIII, 88.
- HAÏDARI (Séances de), trad. de l'hindoustani. C, VII, 377.
- HAKEM (El-), fils de Hichâm. Histoire de son règne. D, I, 460. — Biamrillah, sultan d'Égypte; son ordonnance relative à la police. D, XV, 482.
- HALWA, pâte douce; manière de la préparer. D, XVI, 384.
- HAMADAN (Recherches sur quatre princes d'). C, IX, 148.
- HAMASA de Freytag (Notice sur le). C, XII, 86. — *Ibid.* 112.
- HAMMER-PURGSTALL (M. de). Liste des ouvrages imprimés à Constantinople en 1841. C, I, 247. — 2^e Liste. C, III, 211. — 3^e Liste (années 1843-1844). C, VIII, 253. — publie l'Histoire des Mongols de la Perse. C, III, 323. — Réponse aux observations de M. Defrémery sur l'auteur de l'histoire du Pseudo-Haçan, etc. C, X, 325. — Additions au mémoire de M. Quatremère sur le goût des livres chez les Orientaux. C, XI, 187. — Sur l'usage impropre de quelques mots dans le *Moniteur ottoman*. C, XII, 494. — Sur la chevalerie des Arabes, etc. C, XIII, 5. — D, VI, 282. — Sur les formes artificielles de la poésie arabe. C, XIV, 248.
- HAMMER-PURGSTALL (M. de). Sur le socialisme en Orient. C, XVI, 344. — Sur les chameaux *açafir*, etc. C, XVIII, 98. — Traces de la buccomanie chez les Persans. C, XIX, 289. — Sur un passage curieux de l'*Thathet*, sur l'art d'imprimer chez les Arabes d'Espagne. C, XX, 252. — Lettre à M. Mohl sur les chevaux arabes. *Ibid.* 510. — Son Histoire de la littérature des Arabes, analysée. D, II, 117. — D, VI, 22. — Sur les lames des Orientaux. D, III, 66. — Sur les animaux du Koran. *Ibid.* 182. — Ordonnances sur les costumes des Chrétiens et des Juifs, etc. D, V, 393. — Sur les Kourdes. D, VI, 468. — Lettre à l'occasion de la mort de M. de Hammer, par sa fille M^{me} la baronne de Trenck. D, IX, 122. — Notice sur sa vie et ses travaux. D, X, 17.
- HAMZAH D'ISFAHÂN. Sa chronique est publiée par M. Gottwaldt. C, VI, 19.
- HANÉFITE (Études sur le rite). Voy. Du *Caurroy*, Belin. — M. Flügel a écrit un Mémoire sur les jurisconsultes hanéfites. Notice. D, XVIII, 43.

- HAN-LIN (Académie des), à Péking. D, XI, 9.
- HANOTEAU (M. le capitaine). Ses travaux sur les dialectes berbères, cités. D, XVI, 109. — D, XVIII, 74. — Lettre sur la numération de la langue berbère. D, XVI, 264.
- HARAÏRI (Soliman el-). Sa concordance entre les calendriers musulman et chrétien. C, X, 249. — traduit en arabe la Grammaire française de Lhomond. D, X, 454. — publie un traité de météorologie, etc. en arabe. Notice. D, XIX, 531.
- HARBI (Définition du) d'après la loi musulmane. C, XVII, 218. — Suite. C, XIX, 524.
- HARIRI, célèbre écrivain arabe. Traduction de sa xxx^e Séance. C, VI, 238. — Nouvelle édition de ses Séances. C, VIII, 561. — D, II, 121. — Ses Séances sont traduites par T. Preston. C, XVIII, 94. — *Ibid.* 137. — Coup d'œil sur son style. D, IX, 472.
- HARITH et LABNA, épisode du roman d'Antar, trad. C, V, 5.
- HARITH (El-), fils de Caladah, médecin arabe, contemporain des premiers khalifes. D, V, 403.
- HARMONISATION des langues de l'Asie centrale. C, XVI, 294.
- HASDAÏ, nommé aussi Abou'l-Fadhl, médecin et poète. Notice. C, XVII, 85.
- HAUG (M. Martin). Ses travaux sur les *Gathas*, cités. D, XVIII, 84. — sur les *Parsis*. D, XIX, 523.
- HAUGHTON (Sir Graves Chamney). Notice nécrologique. C, XVI, 113. — Ses ouvrages. *Ibid.* 116.
- HÉBRAÏQUE (Grammaire) de M. Klein. C, XVI, 151. — d'Ibn-Djanâh. C, XV, 297. — C, XVI, 225. — Voyez aussi *Munk, Neubauer*. — (Notice sur la lexicographie). D, XVIII, 441. — Suite. D, XIX, 47. — Suite. *Ibid.* 127. — Suite. *Ibid.* 359. — Fin. D, XX, 201.
- HÉBREU (Prononciation de l') chez les juifs d'Oran. C, XII, 472.
- HÉBREUX (Grammairiens). C, XV, 297. — Suite. C, XVI, 5. — Suite. *Ibid.* 201. — Fin. *Ibid.* 353. — (Notes supplémentaires au Mémoire sur les). C, XVII, 85.
- HÉGIRE (Détermination de l'époque de l'). D, XI, 116.
- HEINE (G.), auteur d'un journal de voyage au Japon. Notice. D, IX, 292.
- HÉRAT, capitale du Khorâçân

- (Plan archéologique de). D, XV, 537.
- HÉRAT. (Extraits de la Chronique persane de), traduits et annotés. D, XVI, 461. — Suite. D, XVII, 438. — Suite. *Ibid.* 473. — Fin. D, XX, 268.
- HERMÈS (LES TROIS). Explication qu'en donne un écrivain arabe. D, IV, 188.
- HÉRODOTE. Son témoignage sur l'étendue et la description de Babylone, cité. D, II, 47.
- HERVEY-SAINT-DENIS (M. le baron d') publie des recherches sur l'agriculture des Chinois. C, XVIII, 183.
- HÉTHOUMIENS, princes de Lampron (Tableau généalogique des). D, XVIII, planche 5.
- HEYAT-EL-KOLOUB, recueil de traditions persanes sur Mahomet; est publié à Boston. D, II, 130
- HIA (Dynastie chinoise de). C, VII, 389.
- HILL (Le D^r) a publié le Traité de médecine d'Aly ben Isa. C, X, 149.
- HIMYARIQUES (Termes), rapportés par un écrivain arabe. C, XIV, 327. — Nouvelles observations sur cet idiome. C, XVI, 247.
- HIMYARITES (Inscriptions), découvertes par M. Arnaud. C, V, 208.
- HIMYARITES. Suite, C, V, 309. (Pièces relatives aux). C, VI, 169. — (Les peuples) doivent être cherchés parmi les tribus actuelles des *Akhdam*. C, XV, 380.
- HINDOUI (Notice sur les Rudiments de l'), de M. Garcin de Tassy. C, IX, 548.
- HINDOUI ET HINDOUSTANI (Histoire de la littérature). Notice sur cet ouvrage. C, IX, 447. — (Notice sur plusieurs ouvrages) arrivés de l'Inde. C, XVI, 253.
- HINDOUSTAN (Histoire des rois de l'). C, III, 104. — Suite. *Ibid.* 229. — Fin. *Ibid.* 354.
- HINDOUSTANI (Grammaire d'), de D. Forbes. Notice sur ce livre. C, VIII, 377. — (Dictionnaire) par J. Shakespear. C, XIV, 347. — (Progrès de la littérature). Voyez *Inde*. — (Spécimen de lettres). C, X, 353.
- HIOUN-THSANG, voyageur chinois. C, XVIII, 180. — Son histoire est publiée par M. Stanislas Julien. D, II, 195. — (Mémoires de) sur les contrées occidentales; analysés. D, X, 475. — D, XII, 93. — Cité. D, XVIII, 245.
- HIOUN-TSOUNG, de la dynastie des Thang, fonde l'Académie de Péking. D, XI, 6.

- HIPPIATRIQUE ARABE** (Un traité d') est traduit de l'arabe. Notice. D, XVIII, 50.
- HIPPOCRATE**, médecin grec. Ouvrages qui lui sont attribués par les Arabes. D, I, 320. — Ses doctrines d'après la médecine arabe. D, VIII, 178.
- HISBA**, intendance de police chez les Musulmans. — (Détails sur la). D, XVI, 135. — Suite. *Ibid.* 347. — Fin. D, XVII, 5.
- HISTOIRE NATURELLE ET PHYSIQUE** des Arabes. Voyez Mullet (*Clément*).
- HISTORIOGRAPHES** (Des) en Chine. D, XI, 55.
- HISTORIQUES** (Liste des ouvrages) en Chine. C, XV, 101.
- HONBA**, poète arabe du 1^{er} siècle de l'hégire, Notice. D, V, 360.
- HOUEÏLITES** (Publication des poèmes des). Notice. D, VI, 25.
- HOPKINSON** (M.). Son travail sur les aborigènes de l'Inde. C, XIV, 58. — Lettre sur l'identité des langues tartares et de celles des aborigènes de l'Inde. D, VII, 242. — publie une relation sur le Japon. D, XIX, 532.
- HOFFMANN** (M. J.). Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine (en collaboration avec M. Schultes). C, XX, 257.
- HOFFMANN** (M. J.). Notice sur les fabriques de porcelaine au Japon. D, V, 198.
- HOLMBOË** (M. A.). Dissertation sur le sanscrit et l'ancien norvégien. C, IX, 355. — C, X, 229. — Sur le verbe de l'ancien norvégien, etc. C, XII, 78. — Sur le pronom, etc. C, XVII, 94. — Son livre *Norsk og Keltisk*. D, IV, 553.
- HOMA** (Le dieu), d'après les textes zends. C, IV, 449. — Suite. C, V, 249. — C, VI, 37. — *Ibid.* 148. — Suite. C, VII, 5. — Suite. *Ibid.* 105. — Suite. *Ibid.* 244.
- HONAIN**, traducteur arabe d'ouvrages de médecine. Ses observations citées. D, IV, 196.
- HONG-KONG** (Société de). Voyez *Chinoise*.
- HOSPITALITÉ** (De l') chez certaines tribus de l'Afrique septentrionale. D, I, 113.
- HOULAGOU-KHAN**, sultan mongol; envahit la Mésopotamie et la Cœlésyrie. D, XI, 497. — Sa lutte avec Bereket-Khan. *Ibid.* 503. — Extrait de l'historien arménien Vartan sur ce conquérant. D, XVI, 289.
- HUC** (M.), missionnaire lazariste. Les quarante-deux points

- d'enseignement, par Bouddha; traduits conjointement avec M. Gabet. Notice. C, XI, 535.
- HUĞEİN-BEHADOUR, sultan timouride dans le Khorasân. D, XX, 314.
- HUĞEİN-PACHA, dernier gouverneur d'Alger. D, XX, 320.
- HUĞEİN-VAİZ. Publication de son *Akhlak-i-Muhsini*. C, XVII, 598.
- HUILE DE HERGAN, c'est une production du pays de Sous, dans le Soudan. D, XIII, 482.
- HUMAÏOUN-NAMEH, ouvrage de morale en turc. Fragments publiés. C, XII, 381. — 2^e article. C, XIII, 415.
- HYDROPHOBIE (De l'). Nature de cette maladie et son traitement, d'après un médecin arabe. D, I, 313.
- HYMNE À PARVATI (Notice sur l'). C, IX, 391.

I

- IAKHTICHOU, fils de Djébraïl, célèbre médecin arabe. Notice sur ce personnage. D, I, 334. Voyez aussi *Bakhtiechou*.
- IBN-ABDOUN, son poème sera publié par M. Dozy. C, VII, 198.
- IBN-ABY-OSSAÏBIAH, auteur de l'Histoire des médecins. Voyez *Sanguinetti*.
- IBN-ALATHIR, historien arabe (Extraits de). C, XIII, 477. — Suite. C, XIV, 447. — Un fragment de sa Chronique est publié à Upsal. D, II, 122.
- IBN-AL-KELBI, historien arabe. Notice sur ses ouvrages. D, XVII, 141.
- IBN-ATHÂL, célèbre médecin arabe contemporain du khalife Moawiah. Sa vie. D, V, 436.
- IBN-BATOUTAH, traduction de son voyage dans le Soudan. C, I, 181.
- IBN-BATOUTAH. Sa description de l'archipel d'Asie. C, IX, 93. — 2^e partie. *Ibid*, 218. — (Sur deux passages d'). C, X, 158. (Notice sur). C, XIV, 23. — (Extrait d') relatif au Kiptchak et aux pays du Nord. C, XVI, 51. — Suite. *Ibid*. 153. — (La publication des Voyages d') est adoptée par la Société. C, XIX, 564. — Publication des deux premiers volumes. D, IV, 23. — du 3^e volume. D, VIII, 34. — (Le tome IV des Voyages d') est livré au public. D, XII, 15. — (L'index d') est terminé. D, XIV, 16.
- IBN-BEITHAR. Son Dictionnaire

- des simples a été publié par M. de Sontheimer.
- IBN-BEITHAR. Études historiques et philologiques sur cet auteur. D, XIX, 433.
- IBN-BESSAM. Son livre sur la littérature arabe-espagnole. D, XVII, 261.
- IBN-DJANĀH (Aboul-Walid-Merwan), grammairien hébreu. C, XV, 297. — C, XVI, 34. — Son Dictionnaire hébreu-arabe. C, XVII, 90. — D, XX, 217.
- IBN-DJOBAÏR. Extrait de son Voyage en Orient, traduit. C, VI, 507. — Suite. C, VII, 73. — Suite et fin. *Ibid.* 201. — sera publié par M. Dozy. *Ibid.* 198. — Observations sur les extraits publiés par M. Amari. C, IX, 351. — est publié par M. W. Wright. C, XIX, 288.
- IBN-EL-AWAM. Son livre de l'Agriculture est traduit par M. C. Mullet. D, XI, 449.
- IBN-EL-DJAZZAR, médecin arabe. Notice sur sa vie. D, I, 299. — Ses ouvrages. *Ibid.* 304.
- IBN-EL-FAREDH (Omar), poète arabe. Son Divan est publié à Marseille. Notice. D, VI, 39.
- IBN-EL-KONFOUD, auteur de la Farsyade. C, XX, 208.
- IBN-EL-KOUTHYIA, auteur d'une Histoire de la conquête de l'Espagne par les Musulmans. D, I, 458. — Extrait de cette histoire. D, VIII, 428.
- IBN-EZRA, écrivain juif, cité. D, XX, 247, 250.
- IBN-FORĀT, auteur d'une Chronique arabe; son témoignage sur les institutions de police, cité. D, XVI, 138.
- IBN-HATYAN, historien arabe-espagnol (Notice sur). D, XVII, 259.
- IBN-HAMMAD (Le kâdhi), compilateur arabe. Fragment de son ouvrage, publié. C, XX, 470. — Autre fragment sur Obeïd-Allah. D, V, 529. — Son Histoire de Bougie. D, VII, 475.
- IBN-HAUCAL. Sa description de Palerme, traduite. C, V, 73.
- IBN-HISCHAM. Sa Vie de Mahomet sera publiée par la Société. C, XIX, 564. — (M. Wüstenfeld commence l'édition de). D, XII, 25.
- IBN-ISHAK. Sa Vie du Prophète est publiée à Goettingue. D, XIV, 20.
- IBN-KHALDOUN, historien arabe. Son autobiographie. C, III, 5. — *Ibid.* 187. — *Ibid.* 291. — Suite et fin. *Ibid.* 325. — Ses Prolegomènes seront publiés par M. Quatremère. C, VI, 23.

- IBN-KHALDOUN (Extrait de). C, XIV, 502. — Son Histoire des Berbers est publiée à Alger. C, XVIII, 131. — D, II, 126. — D, VI, 42; — Ses œuvres sont imprimées à Boulak. D, XIV, 29.
- IBN-KOTEÏBA. Son manuel d'histoire publié par M. Wüstenfeld. C, XVIII, 125.
- IBN-NAQQACH, auteur d'un fetoua relatif aux chrétiens en pays musulmans. C, XVIII, 417.
- IBN-ROSCHD. Voyez *Averroès*.
- IBN-SAB'IN, auteur du livre arabe: *les Questions Siciliennes*. D, I, 240. — Sa vie. *Ibid.* 244. — Ses ouvrages. *Ibid.* 253.
- IBN-THAFTHAFA. Voyez *Fakhri (Pseudo-)*.
- IBN YA-CÏN, chef de secte parmi les nègres du Soudan. Son histoire. D, XIII, 488. — Ses doctrines. *Ibid.* 496.
- IDJOTISMES du dialecte arabe d'Alger. D, XVIII, 364.
- IDJAZÈ, diplôme de licence chez les Musulmans. D, V, 548.
- IDJMÂ, éléments de la jurisprudence musulmane. Ses règles. C, XV, 193.
- IDJTIHAD (Définition de l') dans le droit musulman. C, XV, 181.
- IDRISSIDES (Notice sur les), d'après El-Bekri. D, XIII, 340.
- IEHOUDA BEN KARÏSCH, grammairien hébreu. C, XVI, 24. — Son Dictionnaire. D, XX, 204.
- IEHOUDA HAYYOUNJ, grammairien hébreu. C, XVI, 28. — D, XX, 210.
- IÉNA (Médailles orientales de l'Université d'). C, VII, 383.
- IÉPHET, commentateur hébreu; ses écrits. C, XV, 310.
- IESCHOUÂ, commentateur hébreu, de la secte des Karaïtes. C, XV, 304.
- IFRÏKIYA (Description de l'). D, XII, 463.
- IHRAZ, sauvegarde; sa définition d'après le code musulman. D, II, 501. — Étendue de ses droits. *Ibid.* 508.
- IKTAA, ou concession; définition de ce mot. C, I, 305.
- ILES de L'ASIE ORIENTALE (Notices sur les). D, XVII, 357.
- ILI (Description de la province d'). C, VIII, 228. — Suite. *Ibid.* 385.
- IMARI, bourg du Japon célèbre par sa manufacture de porcelaines. D, V, 202.
- IMPÔT (Livre de l'), par Codama. Extraits de cet ouvrage. D, XX, 159. — (Répartition et perception de l') en Chine. D, IV, 266.
- IMPRIMER (Sur l'art d'), chez les Arabes d'Espagne. C, XX, 252.

INCHAUPE (L'abbé), auteur de plusieurs ouvrages sur la langue basque. D, XIII, 89 et suiv.

INDE (Extrait d'un mémoire sur l'), par M. Reinaud. C, VIII, 284. — (Fragments arabes et persans relatifs à l'). C, IV, 114. — Suite. *Ibid.* 221. — Fin. C, V, 121. — (Description de l'), d'après Ma-touan-lin, auteur chinois. C, X, 82. — (Historiens musulmans de l'). C, XIV, 44. — La publication des historiens persans de l'Inde est entreprise à Agra. D, XVIII, 96. — (Relations de voyages dans l'). C, X, 265. — védique et brahmanique au temps du voyageur chinois Hiouèn-thsang. D, X, 488. — (Progrès des travaux sur la littérature de l'). C, I, 523. — C, IV, 51. — C, VI, 43. — C, VIII, 45. — C, XVIII, 169. — D, VIII, 70. — D, XII, 73. — D, XIV, 71. — D, XVIII, 102. — Voyez aussi *Burnouf, Régnier, Pavie, Lancereau, d'Eckstein, Garcin de Tassy*. — (Mer des Indes) décrite. C, VIII, 163.

INDIEN (Analyse d'un monologue dramatique). C, XVI, 310.

INDEX des noms de lieux et d'hommes, dans la description de

l'Afrique septentrionale, par El-Bekri. D, XIV, 133.

INDRA, dieu du Panthéon indien, étudié dans ses rapports avec le Bouddhisme. D, X, 521.

INDRAPAT, nom d'une ancienne ville voisine de Delhi. D, XV, 511.

INSCRIPTION ARABE de Constantine (Lettre sur une). C, XVIII, 83.

INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES (Mémoire sur les), par M. Oppert. C, XVII, 255. — 2^e article. *Ibid.* 378. — 3^e article. *Ibid.* 534. — 4^e article. C, XVIII, 56. — 5^e article. *Ibid.* 322. — 6^e article. *Ibid.* 553.

INSCRIPTIONS HIÉRATIKES, dans les sanctuaires de l'Asie. D, XIV, 182.

INSCRIPTIONS MUSULMANES recueillies dans le Caucase. D, XX, 57.

INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES. C, X, 473. — D, VII, 260. — *Ibid.* 273. — D, XX, 355.

INSCRIPTIONS SINAÏTIQUES. Leur origine chrétienne discutée. D, XIII, 5. — Fin. *Ibid.* 194.

INSTITUTEURS (Devoirs des) envers leurs élèves. D, XVII, 50.

INSTRUCTION PUBLIQUE (Le Ministre de l') accorde une allocation à la Société. C, X, 535. — *Ibid.* 536.

- INSTRUCTION PUBLIQUE. (Allocations à la Société.) D, V, 303.
— D, VII, 241. — D, XIII, 285.
- INTERMÉDIAIRES, nom donné par les Arabes à une collection de traités astronomiques; leur liste. D, XV, 282.
- IONIE (Exploration scientifique en). D, IV, 63.
- IOUËF, prince de la dynastie des Sadjides. C, IX, 508. — C, X, 396.
- IRAC, origine de ce nom. D, XVIII, 220.
- IRAN-VEDJ, région fabuleuse de l'Âvesta. D, XIX, 484.
- ISABURIE, province de l'Asie Mineure. Description de quelques-unes de ses ruines. D, IV, 101.
- ISLAMISME (L') est l'expression même de l'esprit arabe; pourquoi. D, XIII, 250.
- ISMAËLIENS de Syrie, connus sous le nom d'Assassins (Recherches sur les). D, III, 373. — Suite et fin. D, V, 5. — De la Perse. C, XIII, 26. — D, VIII, 353. — Documents sur leur histoire. D, XV, 130. — Voyez aussi *Bathiniens*.
- ISNAD, filiation et autorités de la tradition orale. D, VI, 33.
- ISRAËLITES, notes sur leur séjour dans la presqu'île de Sinaï. D, XVII, 120.

J

- JABA (M. A.), consul de Russie à Erzeroum. Ballade kurde. D, XIV, 153.
- JANISSAIRES, constitution de ce corps. C, III, 171.
- JAPON (Notice sur le Voyage de G. Smith au). D, XX, 390.
- JAPONAIS (Description de l'empire). D, XVII, 360. — D, XIX, 225. — (Notice sur l'empire). D, XVIII, 519.
- JAPONAISE (Progrès de la littérature). C; XII, 170. — D, XII, 105. — D, XVIII, 132.
- JAPONAISE (Progrès de la littérature). Voyez aussi *Rosny*. — (Flore). C, XX, 257. — (Une Introduction à l'étude de la langue) est publiée par M. de Rosny. D, IX, 568. — (Note sur la nature de la langue), par le même. D, XV, 272. — (Rapport sur la grammaire) de Donker Curtius, par M. Pauthier. D, XVIII, 272.
- JAUBERT (M. A.). Discours prononcé à ses funérailles par M. Reinaud. C, IX, 80.

- JAUNE (Fleuve), Mémoire sur son cours inférieur. C, 452. — Travaux exécutés sur ce fleuve. C, V, 506.
- JAVANAISE (Études sur la littérature). D, XII, 271. — Suite. *Ibid.* 394.
- JÉRUSALEM (Une société orientale est formée à); ses travaux. C, XVIII, 122. — (Fondation d'une société littéraire à). D, I, 286.
- JEUX DE MOTS (Des) chez les poètes arabes. D, I, 223.
- JOB (Poème de), cité. D, XIII, 427.
- JOHNSON (M. F.). Notice sur son Dictionnaire arabe-persan-anglais. D, I, 476.
- JOINVILLE (Le sire de). Ses mémoires, publiés par M. Francisque Michel; compte rendu. D, XIII, 82.
- JONES (W.). Voyez *Persane* (grammaire).
- JOUR, יוֹם (De la valeur du mot) dans la Bible. C, XIII, 164. — *Jours de bien et jours de mal*, d'après les légendes arabes. D, I, 10.
- JUDAS (M.). Note sur l'inscription libyque de Tiffech. C, III, 314. — Mémoire sur plusieurs inscriptions phéniciennes. C, V, 39. — Lettre sur les inscriptions phéniciennes de M. Fresnel. C, VIII, 565.
- JUDAS (M.). Voyez la réponse à sa lettre sur les inscriptions phéniciennes. C, IX, 260. — Note sur l'alphabet berbère usité chez les Touaregs. C, IX, 455.
- JUIFS (Monuments) donnés au Musée de Paris, décrits. D, VI, 429.
- JULIEN (M. Stanislas). Sa lettre relative au Dictionnaire *Outché-yun-fou*. C, III, 417. — Notices sur les pays et les peuples étrangers, etc. C, VIII, 228. — Suite. *Ibid.* 385. — Suite. C, IX, 50. — Suite. *Ibid.* 189. — Suite. C, X, 81. — Notice sur l'art d'imprimer en Chine, etc. C, IX, 505. — Renseignements sur les relations de voyages dans l'Inde, etc. C, X, 265. — Concordance sinico-sanskrite, etc. C, XIV, 353. — Son Histoire de la porcelaine chinoise. D, VII, 443. — publie un chapitre du Voyage de Hiouèn-thsang. C, XVIII, 180. — D, II, 195. — (Voyez l'analyse du tome 1^{er} de ce Voyage. D, X, 475 et D, XII, 93). — traduit les *Avadānas*. Notice. D, XIV, 76. — Listes des noms des dix-huit écoles schismatiques sorties du bouddhisme. D, XIV, 327.

- JULIEN (M. Stanislas). Analyse de sa méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois. D, XVII, 101. — D, XVIII, 121. — traduit le roman chinois : *Les deux jeunes filles lettrées*. Notice. *Ibid.* 126.
- JURISPRUDENCE (Marche et progrès de la) dans les sectes musulmanes. C, XV, 158.
- JUYNBOLL (M.) père. Ses ouvrages sur les Samaritains. C; XII, 124. — publie le *Méraqid el-Ittila* et la Chronique d'Abou'l-Méhasin. Notices sur ces ouvrages. D, VIII, 32. — D, XIII, 558. — D, XVI, 101.
- JUYNBOLL (M.) fils donne le texte du traité d'El-Yacoubi. Notice. D, XIX, 242.

K

- KACHMIR (Chronique du). L'édition de cet ouvrage est continuée aux frais de la Société. C, XVI, 124.
- KADROU (Légende brahmanique sur la). D, VI, 191. — Suite. *Ibid.* 297. — Fin. *Ibid.* 473.
- KAÏROWANI (El-), auteur de l'Histoire de Tunis. C, VIII, 24.
- KALAÇADI, mathématicien arabe (Notice sur). D, XIV, 437.
- KALAH-CHERGAT (Exploration faite à). C, XX, 441.
- KÂLIDÂSA, poète indien à la cour de Bhôdja. D, IV, 385. — Son traité de prosodie sanscrite. *Ibid.* 519.
- KALI-YUG, ou l'âge de fer, poème hindoui. C, XIX, 551.
- KANOURI (Langue). Voyez *Bor-nou*.
- KANWALDAH (Étang de lotus), héroïne d'un drame indien. C, XVI, 311.
- KARAFI (El-), biographie arabe. Notice. D, XIII, 94.
- KARKAL, désigne une espèce de cuirasse. C, XV, 269.
- KARMATHES (Secte des). D, VIII, 357.
- KASR (El-), ruines de l'ancien palais de Nabuchodonosor. D, I, 540. — Son emplacement est déterminé. D, II, 28.
- KAVI (Alphabet). D, XII, 395.
- KAZAN-SULTAN (Histoire de). C, XIX, 275.
- KAZEM-BEG (Mirzâ-Alexandre). Observations sur le chapitre inconnu du Coran, publié par M. G. de Tassy. C, II, 371. — Notice sur la marche et les

- progrès de la jurisprudence chez les musulmans. C, XV, 158.
- KAZEM-BEG (Mirzâ-Alexandre) offre à la Société un exemplaire du *Mohammelyeh*, catéchisme musulman. C, XVI, 97. — Fragment du Derbend-Namèh, publié et traduit. C, XVII, 430. Voyez aussi la notice sur ce livre. C, XVIII, 410. — Extrait d'une lettre à M. G. de Tassy. *Ibid.* 585. — Lettre sur la grammaire persane de M. Chodzko. D, II, 79. — Suite. D, III, 82. Voyez la réponse à cette lettre. D, III, 538. — Sur les progrès récents de la civilisation en Perse. D, IX, 448. — Extrait d'une lettre à M. Garcin de Tassy. D, XV, 269.
- KAZIMIRSKI DE BIBERSTEIN (M.) publie un Dictionnaire arabe-français. C, VI, 28. — Même sujet. C, VIII, 564. — C, XII, 123. — D, XVIII, 55. — est chargé de publier la *Vie de Mahomet*. C, XX, 21.
- KAZVIN, ville de Perse; sa description d'après les auteurs persans. D, X, 257. — (Note de E. Quatremère sur). D, XVII, 173.
- KAZVINI. Sa Cosmographie est publiée par M. Wüstenfeld. KAZVINI. Notices. C, XII, 111. — C, XIV, 22.
- KETAMA (Pays des), décrit par El-Bekri. D, XII, 497.
- KHALIFES (Histoire des). C, VIII, 17. — C, XI, 201. — C, XVIII, 133. — (Rapports des) avec leurs sujets chrétiens. *Ibid.* 431. — (Monnaies des). D, XX, 186.
- KHALIL (SIDI). Son précis de jurisprudence traduit. Analyse. D, II, 138. — Le texte sera publié aux frais de la Société asiatique par M. Richebé. D, IV, 432. — Cet ouvrage est livré au public. D, X, 12. — Notice. *Ibid.* 227. — (Ouvrages de). *Ibid.* 237.
- KHANIKOFF (M. de), auteur d'une description de Bokhara. C, V, 510. — Lettre à M. Reinaud, accompagnée du plan archéologique de Hérat. D, XV, 537. — Notice sur le Voyage de M. Dorn dans le Mazendérân, le Ghilân, etc. D, XIX, 214. — Mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase. D, XX, 57.
- KHANS MONGOLS du Turkistan et de la Transoxiane (Histoire des), trad. du persan. C, XIX, 58. — 2^e article. *Ibid.* 216. — 3^e et dernier article. C, XX, 370.

- KHARACÈNE (Royaume de la). Voyez *Mésène*.
- KHARADJ, impôt foncier chez les musulmans. — Livre de ce nom, par Codama. D, XX, 158.
- KHATOUNS (Des), princesses turques. C, XVI, 165.
- KHATTI-HUMATOUN du 18 février 1856, traduit. D, XIX, 275.
- KHEIAM (Omar), mathématicien et poète arabe. Voyez *Alkhayami*.
- KHODABENDEH (Mohammed), sultan mongol. Notice sur ce prince. C, XVII, 152.
- KHONDÉMIK, historien persan (Extraits de) sur le Kiptchak et les Chirvanchahs. C, XVII, 105. — sur les khaus mongols du Turkistan et de la Transoxiane. C, XIX, 58. — 2^e article. *Ibid.* 216. — Sa Chronique est imprimée à Bombay. Notice sur cette édition. D, XV, 42g.
- KHORASSÂN (Littérature arabe du) au IV^e siècle de l'hégire. D, I, 169. — 2^e partie. D, III, 291.
- KHORSABAD (Fouilles de). Voyez *Botta*.
- KHOÛÂNS, confréries religieuses de l'Algérie. C, XX, 515.
- KHOUBILAI-Khan, empereur mongol de la Chine. Sa tentative pour transcrire la langue figurative des Chinois au moyen d'une écriture alphabétique. D, XIX, 5.
- KHOUNG-TSEU (Confucius). Culte que lui rendent les Chinois. D, IV, 318.
- KHOURI (Khalil El-), poète arabe moderne. D, IX, 483. — Fonde une gazette à Beyrouth. D, XII, 310.
- KIA-TCHÂNG ou chefs de famille en Chine; leurs assemblées. D, III, 61.
- KIMIZZ, lait de jument aigri. C, XVI, 64.
- KIPTCHAK. Sa description d'après Ibn-Batoutah. C, XVI, 53. — Son histoire d'après Khondémir et Mirkhond. C, XVII, 105.
- KIRMANSCHAH. Lettre sur les inscriptions pehlyvies qui y ont été trouvées. C, I, 28.
- KISCHVER (کشور), une des divisions de la terre chez les Parses. D, XIX, 492.
- KITAB AL-LUMA' de Ibn-Djanâh (L'introduction du), traduite. C, XVI, 225. — Suite. *Ibid.* 353. — Différentes traductions de ce dictionnaire. C, XVII, 90.
- KORDOFAN (Travels in) annoncés. C, VII, 196.
- KIAPROTH. Extrait de sa traduction du Derbend-Namèh. C, XVII, 438.

- KLEIN (M.). Sa grammaire hébraïque raisonnée. C, XVI, 151.
- KORAN. Voyez *Coran*.
- KOSTA de Bâlbek, célèbre médecin arabe. Sa vie. D, I, 336.
- KOUAN-HOA, nom de la langue vivante en Chine, par opposition à la langue ancienne ou *Kou-wen*. D, IX, 563.
- KOWALEWSKI (M.) publie un dictionnaire de la langue mongole. C, VI, 65.
- KRAFFT (M.) envoie le catalogue oriental de la Bibliothèque de Vienne. C, I, 267. — Remarques sur une lettre de M. de Saulcy. C, II, 299. — (Notice nécrologique sur). C, X, 174.
- KRAMAPÂTHA, « lecture par redoublement. » Sa définition et ses règles. D, X, 374.
- KSAR-KERIMA, vieux château dans le Sahara. C, IX, 553.
- KURDE (Études philologiques sur la langue). D, IX, 297. — (Étymologie). *Ibid.* 302. — (Phraséologie). *Ibid.* 343. — (Poésie). *Ibid.* 355. — Travaux de M. Lerch sur cette langue. D, XIV, 66. — D, XVIII, 99. — (Ballade) traduite. D, XIV, 153.
- KURDES (Sur les), sectateurs de Scheikh Aadi. D, VI, 468. — (L'Histoire des) par Scheref paraît à Saint-Petersbourg. Notice. D, XVI, 455.
- KURT (Histoire de la dynastie des) dans le Khoraçân. D, XVII, 440. — Suite. *Ibid.* 473.

L

- LABARTHE (M. C. de) est nommé bibliothécaire adjoint de la Société. D, XVI, 255.
- LAGARDE (Paul de) (Notice sur deux ouvrages de). D, X, 252. — fait paraître les *Analecta Syriaca*. D, XIII, 96.
- LAGOUAT, ville de l'Algérie. C, XX, 507.
- LAJARD (Félix). Sa vie, ses travaux. D, XIV, 10.
- LAMES des Orientaux (Sur les). D, III, 66.
- LANCEREAU (M. E.). Analyse des Séances de Haidari, publiées par M. l'abbé Bertrand. C, VII, 377. — Notice sur l'Histoire de la littérature hindoui et hindoustani de M. Garcin de Tassy. C, IX, 447. — Analyse et extraits du *Râdj-nîti*. C, XIII, 71.

- LANCEREAU (M. E.) 2^e et dernier article. C, XIII, 97. — publie une Chrestomathie hindie et hindouie. C, XIV, 349. — Extraits du *Bétâl-Patchist*, roman hindi. C, XVIII, 5. — Suite. *Ibid.* 366. — Suite et fin. C, XIX, 333. — Traité de prosodie sanscrite par Kâlidâsa. D, IV, 519. — fait un rapport sur l'état des papiers Ariel. D, X, 251. — D, XI, 278. — *Ibid.* 475. — D, XX, 382. — Critique de la brochure intitulée : *Des alphabets européens appliqués au sanscrit*. D, XVII, 97.
- LANE (E. W.). Notice sur sa traduction des Mille et une nuits rééditée par S. Pole. D, XX, 385.
- LANGLOIS (M.), membre du Conseil. Notice sur ses travaux. D, VI, 12.
- LANGLOIS (M. Victor). Voyage à Sis, capitale de l'Arménie au moyen âge. D, V, 257. — Lettre sur le sabre de Léon VI de Lusignan, roi arménien de la Cilicie. D, XVI, 259. — Notice sur l'ouvrage intitulé *Les ruines d'Ani*, par M. Brosset. D, XVII, 465. — D, XIX, 529. — sur le Dictionnaire arménien-français par A. Calfa. D, XIX, 98.
- LAODICÉE, ville de Syrie citée dans les inscriptions phéniciennes. D, XX, 358.
- LAO-TSEU, célèbre philosophe chinois; coup d'œil sur sa doctrine, comparée à celle des djoguis indiens. D, IX, 360.
- LAQUES DE CANTON (Manufacture de). C, XI, 34.
- LASSEN (M.). Ses travaux sur l'histoire de l'Inde ancienne. D, XII, 83. — D, XVIII, 104.
- LASTEYRIE (M. le comte) donne sa démission de vice-président de la Société. C, X, 5. — (Notice nécrologique sur). C, XVI, 111.
- LAYARD (M.). Sa collection des inscriptions assyriennes. C, XV, 99.
- LAZAREFF (Notice nécrologique sur M. le comte Jean). D, XI, 476.
- LEBDAR (Inscriptions trilingues de). C, VIII, 349. — Lettre sur ce sujet. *Ibid.* 565. — Réponse à cette lettre. C, IX, 260.
- LECLERC (M. le D^r), médecin major à Constantine. Études historiques et philologiques sur Ebn-Beïthâr. D, XIX, 433.
- LEE (D^r Samuel), professeur à Cambridge (Notice sur). D, IV, 13.

- LEES (M.), à Fort-William, achète une copie des *Prairies d'or* pour la Société asiatique de Paris. D, VII, 428. — donne une édition du Coran avec le commentaire de Zamakschari. D, XVIII, 22.
- LÉGENDES BRAHMANIQUES qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine. D, VI, 191. — Suite. *Ibid.* 297. — Fin. *Ibid.* 473.
- LÉGISLATION musulmane sunnite. 1^{er} article. C, XII, 5. — 2^e article. C, XIII, 120. — 3^e article. C, XVI, 476. — 4^e article. C, XVII, 211. — 5^e article. C, XVIII, 290. — 6^e article. C, XIX, 519. — 7^e article. D, I, 39. — 8^e article. D, II, 471. — Voyez aussi *Du Caurroy, Belin.*
- LÉGISLATION musulmane (Le pré-cis de) par Sidi Khalil est publié aux frais de la Société. D, IX, 424. — D, X, 12.
- LEGS faits à la Société asiatique de Paris. D, VII, 428. — D, XIV, 433. — D, XV, 93. — D, XIX, 417.
- LEGUEST (M. l'abbé). Ses études sur les langues sémitiques. D, XII, 37. — D, XVIII, 54.
- LEIPZIG (Société orientale de). D, II, 115. — D, VIII, 25. — D, XII, 22. — D, XIV, 19.
- LEIPZIG (Société orientale de). D, XVIII, 16. — D, XX, 27.
- LELEWEL (Joachim). Notice sur sa Géographie du moyen âge. C, XVII, 591.
- LELLA - MAGHARNIA (Inscription trouvée à). C, IX, 210.
- LENORMANT (M. François). Sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques. D, XIII, 5. — Suite et fin. *Ibid.* 194. — Deux mots sur les inscriptions du Sinaï. D, XVIII, 263.
- LÉONARD DE PISE, Des recherches sur ses ouvrages sont dues à M. Woepcke. D, XI, 108. — D, XVIII, 47.
- LEPSIUS (M.). Son livre des rois d'Égypte. D, XII, 265. — copie les inscriptions de la Vallée écrite. D, XIII, 195.
- LERCH. (M.) fait paraître des recherches sur la langue kurde. D, XIV, 66.
- LETOURNEUX (M.). Ses recherches sur la numération berbère, citées. D, XVI, 110. — *Ibid.* 264.
- LEVAILLANT DE FLORIVAL (M.) publie l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorène. C, IV, 522.
- LEXICOGRAPHIE HÉBRAÏQUE. Voyez *Neubauer.*
- LEXICON BIBLIOGRAPHICUM, par Hadji-Khalfa. D, XIV, 240.

- LEXICON GEOGRAPHICUM (nommé en arabe *Meracid el-Itila*). Cet abrégé est publié à Leyde. Notice. D, XIII, 558.
- LHOMOND (Grammaire française de) traduite en arabe. Notice. D, X, 454.
- LIBYQUE (Inscription) trouvée à Tiffech. C, III, 314. — trouvée à Lella-Maghrnia. C, IX, 210.
- LICORNE (La) existe dans le Dar-Bargou ou Waday. C, III, 130.
- LIFE IN CHINA (Notice sur), du rev. C. Milne. D, XI, 107.
- LI-KI « le livre des rites chinois » est traduit par M. Callery. Notice. D, VIII, 76.
- LISTE des ouvrages publiés dans l'Inde. C, XVII, 306. — des membres de la Société; se trouve à la suite des rapports annuels. — des mots de l'inscription de Borsippa. D, X, 219.
- LITHAM, لشامر, voile dont les Arabes du désert se couvrent le visage. — Note sur les peuples qui le portent. D, XVII, 162.
- LITHOGRAPHIE (L'art de la) se répand en Perse, en Turquie et dans l'Inde. D, II, 171.
- LOIS PHONÉTIQUES de la langue assyrienne. D, XV, 100.
- LONDRES (Société asiatique de). Voyez *Grande-Bretagne*.
- LONDRES (Société asiatique de). Propose un prix pour le meilleur travail sur le système véridique. D, IX, 293.
- LONGPÉRIER (M. Adrien de). Traduction d'une inscription arabe trouvée à Marseille. C, V, 118. — Lettre sur les monnaies des rois de Caboul. *Ibid.* 192. — Note sur un dinar de Barkiaroc. C, VI, 306. — Lettre sur l'écriture cunéiforme assyrienne. C, X, 532. — Notice sur les monuments antiques de l'Asie, etc. D, VI, 407.
- LOU-TCHOU (Le royaume de), dans l'archipel japonais, décrit. D, XVII, 372.
- LUSIGNANS, rois de la Petite Arménie. — (Tableau des). D, XVIII, planche 3.
- LUYNES (M. le duc de). Ses travaux sur les inscriptions phéniciennes énumérés. D, VIII, 47.
- LÜZZATTO (M. Philoxène). Sur l'existence d'un dieu assyrien nommé Sémiramis. C, XVII, 465.
- LYCAONIE, province de l'Asie Mineure. Ses ruines décrites. D, IV, 92.
- LYCIE (Description des antiquités de la). D, IV, 74.
- LYDIE (Restes de monuments antiques en). D, IV, 62.

M

- MAÇOUDI**, auteur des *Prairies d'or*, rapporte une légende sur la coupe d'Alexandre. C, IV, 175. — (La publication de) est adoptée par la Société et confiée à M. Derenbourg. C, XX, 21. — D, III, 536. — D, IV, 24. — (Un manuscrit de) est acheté pour la Société dans l'Inde. D, VI, 290. — D, VII, 428. — Changement de traducteurs. D, XII, 17. — D, XIII, 286. — Retards de cette publication. D, XVIII, 14. — Le premier volume paraît. Notice sur cet ouvrage. D, XX, 20.
- MADIAN**, ville. Sa position déterminée par E. Quatremère. D, XVII, 129.
- MADJAPAHIT**, ancienne métropole de l'empire javanais. C, VII, 544. — (Lettre sur). C, VIII, 555. — Addition au mémoire sur ce sujet. C, XIII, 523.
- MADRAS** (*Journal de la Société asiatique de*). C, I, 494. — C, VI, 15. — C, XII, 95. — C, XIV, 15. — C, XVIII, 119. — D, XIV, 19. — D, XVI, 33. — D, XVIII, 19. — D, XX, 26.
- MAGICIENS** de Pharaon (Tradition musulmane sur les). C, II, 73.
- MAHDIA** (El-), ville de la régence de Tunis. Sa description et son histoire, d'après le Scheikh Et-Tidjani. D, I, 357.
- MAHOMET**. Travaux sur son histoire. C, IV, 21. — Sa mauvaise foi. C, I, 476. — Sa Vie, par Ibn-Hischam, sera publiée par la Société. C, XIX, 564. — D, XVIII, 26. — (Documents relatifs à). D, IV, 482. — D, VI, 29. — D, XIV, 20. — D, XVI, 271. — D, XVIII, 23. — (Mémoire sur la naissance et l'âge de). D, XI, 109. — (Notice sur deux biographies de). D, XII, 23.
- MAHMOUD - EFENDI**, astronome égyptien. Mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme, etc. D, XI, 109. — Identité du rôle de *Avoir* et du verbe *عَلِمَ*. D, XIII, 293.
- MAÏMONIDE** (Moïse). Son *Guide des égarés* est en voie de publication. D, VI, 54. — Notices sur ce livre. D, VII, 534. — D, VIII, 36.
- MAKKARI** (EL-). Son Histoire des

TABLE DES MATIÈRES DES IV^e ET V^e SÉRIES. 457

- Arabes d'Espagne est sur le point de paraître. D, IV, 444.
- MAKKARI (EL-). D, XIV, 26. — (Notice sur). D, VI, 44.
- MAKRIZI. Sa description du Caire est imprimée à Boulak. D, VI, 44. — Un passage de ce livre sur la charge de police est cité. D, XVI, 135.
- MALAI (Roman). C, VII, 425.
- MALAIIE (Progrès de la littérature). C, I, 530. — C, IV, 58. — C, VI, 58. — C, XII, 163. — C, XIV, 60.
- MALDIVES (Iles), nommées en arabe *Dybadjat*. C, IV, 265.
- MALEK (Rite de), étudié par M. Vincent. C, I, 508.
- MÂLI (Note sur le pays de). D, XVII, 169.
- MALIK-MOHAMMED-DJAÏCI, poète hindoustani; a écrit la légende de Padmanî. D, VII, 90.
- MALTAISE (Note sur la langue). C, VII, 471.
- MALTE (Inscription coufique de). C, X, 437. — C, XVIII, 413.
- MALWA (Histoire d'un roi de). D, III, 185. — D, IV, 285. — Fin. D, V, 76.
- MAMLOUKS (Histoire des sultans) par Quatremère. Notice sur cet ouvrage. C, VI, 464.
- MAMOUN (EL-), khalife abbasside. Son règne d'après le Pseudo-Fakhri. C, VII, 336.
- MANDARINIQUE (Culte). Culte des génies tutélaires en Chine. D, IV, 309.
- MANGOU-KHÂN, souverain mongol; fait faire un recensement dans l'Arménie et la Géorgie. D, XI, 460.
- MANTHANAM (De la légende du) dans les traditions brahmaniques. D, VI, 297.
- MAOUALS ou chants populaires des Arabes, traduits. C, XVI, 329.
- MANUSCRITS ZENDS de Londres et d'Oxford. Notice. D, IX, 248.
- MANUSCRITS de la Société asiatique (Proposition relative aux). D, XX, 383.
- MARABOUTS (Origine des) dans les tribus kabyles. D, XIV, 265.
- MARCEL (J. J.). Notice nécrologique et littéraire sur ce savant. D, III, 553.
- MARDIN et AKHLATH (Note sur l'histoire des rois de). C, I, 72.
- MAREB (Digue de). C, V, 239.
- MAROUN, auteur dramatique arabe. D, X, 458.
- MARQUÈS (M. Jos.) publie une géographie en chinois. C, XII, 379.
- MARSEILLE (Inscription funéraire arabe trouvée à). C, V, 118. — (Inscription phénicienne de). C, X, 473.

- MASLAMAH, général musulman. Ses campagnes dans le Caucase. D, XX, 79.
- MAS-LATRIE (M. de), auteur d'une Histoire de Chypre sous le règne des Lusignans. D, V, 106.
- MAS'OU'D, poète persan et hindoui. Notice. D, II, 356.
- MAS'OU'DI. Voyez *Maçoudi*.
- MASSIÂTH, château fort en Syrie, est pris par les Ismaéliens. D, III, 417.
- MASSON (M. Ernest). Notice sur les *Fleurs de l'Inde* de M. G. de Dumast. D, X, 555.
- MATHÉMATIQUES DES ARABES (Sciences). Voyez *Sédillot*, *Woepcke*, *Cherbonneau*. — (Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux). D, XIX, 101.
- MATLA ASSAADEIN. Histoire persane de Chah-Rokh. Notice sur les extraits publiés par E. Quatremère. C, IV, 508.
- MAURITANIE (Expédition des Musulmans en), d'après Noweïri. C, IV, 329.
- MAWERDI. Son Manuel de droit public musulman est publié à Bonn. D, VI, 37. — Son témoignage sur les fonctions de chef de la police, cité. D, XVI, 146.
- MAZDAK le ZENDIK. Sa doctrine, d'après l'historien Tabari. C, XVI, 345.
- MAZENDÉRÂN (Une collection des dialectes du) est préparée par M. Dorn. D, XVII, 103.
- MECILA (EL-), ville de l'Afrique septentrionale décrite par un voyageur arabe. D, XIII, 97.
- MECQUE (La chronique de la), par Azraki. Le texte arabe est imprimé à Leipzig. D, XIV, 24. — (Une collection sur l'histoire de la) est publiée par M. Wüstenfeld. D, XVIII, 28. — D, XX, 28. — Différentes manières de s'orienter vers ce temple dans les prières. D, I, 25.
- MÉDAILLES trouvées dans l'île de Java (Rapport sur deux). D, XV, 321. — Voyez aussi *Nu-mismatique orientale*.
- MÉDÉA et la MITTIDJA décrites par El-Bekri. D, XIII, 112.
- MÉDECINE ARABE (Traité de). Études sur cet ouvrage. D, I, 289. Voyez aussi *Sanguinetti*, *Dugai*.
- MÉDECINE COPTE, fragment d'un traité sur ce sujet. C, I, 433.
- MÉDECINE en Chinc. D, VIII, 407. — Règlements de police concernant la pratique de la médecine chez les Musulmans. D, XVII, 45.

- MÉDECINS grecs et arabes (Notice sur les), d'après un traité de médecine arabe. D, I, 320. — Sur les médecins arabes qui vécurent dans les premiers temps de l'islamisme. D, V, 403. — syriens, contemporains des premiers khalifes abbassides. D, VI, 131. — (Notices biographiques de quelques). D, IX, 393.
- MÉDIQUE (Inscriptions cunéiformes du système). C, XIV, 93. — C, XV, 398. — (Alphabet). C, XV, 526.
- MEDZOPH (Thomas de), historien arménien (Étude sur). D, VI, 221. — Sa biographie. *Ibid.* 226. — Sa chronique. *Ibid.* 242. — Son style. *Ibid.* 254.
- MEHREN (M. A. F.) (Notice sur un ouvrage de). D, XIV, 534. — sur la chronique persane de Khondémir, imprimée à Bombay. D, XV, 429. — sur l'*Almufassal*, édition de M. Broch. *Ibid.* 545. — sur le *Chalef Elahmar's Qasside* de W. Ahlwardt. D, XVII, 276. — Notice sur l'édition de Yakoubi de M. Juynboll fils, et sur la traduction de M. de Goeje. D, XIX, 242.
- MEÏDANI (Les Proverbes de) ont été publiés par M. Freytag. C, I, 497.
- MÉLÂHIDÉS ou Ismaéliens de la Perse. Leur histoire et leur doctrine. D, XV, 159.
- MÉLIC-CHAH (Règne de), sultan seldjoukide. C, XI, 443. — C, XII, 357.
- MÉNANT (M. J.), juge à Lisieux, publie un mémoire sur les polyphones assyriens. Notice. D, XIV, 538. — Ses travaux sur les inscriptions cunéiformes. D, XVIII, 76.
- MENG-TSEU, philosophe chinois. Son livre. C, VI, 362.
- MENOUFIYI (EL-). Extrait de son livre du *Don abondant*. C, VII, 485.
- MÉRAQID-EL-ITILÂ. Dictionnaire de géographie en arabe. D, VIII, 32. — D, XVI, 91. — D, XVIII, 34.
- MÉRITENS (M. Eugène de). Liste alphabétique des Nien-Hao. D, III, 510.
- MÉRODACH, dieu des Babyloniens. D, X, 207.
- MÉSÈNE et KHARACÈNE (Sur le commencement et la fin du royaume de). D, XVIII, 161.
- MESNÉVI de Djélal-ed-din-Roumi. C, XVIII, 160.
- MÉSOPOTAMIE (Antiquités et fouilles de la). C, IV, 38. — C, VI, 33. — C, VIII, 38. — C, XII, 129. — C, XIV, 36. — C, XVIII, 144.

- MÉSOPOTAMIE (Antiquités et Chronique de). Suite et fin. C, fouilles de la). D, II, 149. — XIII, 315.
 D, VI, 57. — D, VIII, 49. — MILAN (Journal asiatique fondé à). D, VI, 17.
 D, XIV, 53. — D, XVIII, 76. MIRAGE (Phénomène de), d'après le sultan mongol. D, XI, 497. les textes chinois. C, XII, 518.
 MESSINE, décrite par le voyageur arabe Ibn-Djobaïr. C, VI, 536. MIRIÈ (Terres), c'est-à-dire du domaine public. D, XIX, 298.
 MESURES de longueur, en usage en Cochinchine. C, XII, 65. MIRKHOND (Extrait de l'histoire de) sur le Kiptchak et les Chirwanchahs. C, XVII, 105.
 — agraires, en usage chez les Chinois. C, XV, 351. — Sa Chronique est lithographiée en Perse avec des augmentations. D, XII, 67.
 MÉTHODE pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois (Notices sur la). D, XVII, 101. — D, XVIII, 121. MIROIR MAGIQUE, dans la ville de Kef, Afrique septentrionale. D, XII, 498.
 MÉTIER À TISSER (Notice sur un) en Chine. C, IX, 332. MITHRA (Le nom du dieu), dans les inscriptions achéménienues. C, XIX, 209.
 MÈTRES (Des) dans la prosodie musulmane. C, XI, 107. — dans la prosodie sanscrite, d'après le traité de Kâlidâsa. D, IV, 540. MIZRAK. Terme d'artillerie chez les Musulmans. C, XV, 259.
 Mo'DJEM EL-BOULDAN, dictionnaire géographique en arabe (Notice sur le). D, XVI, 85.
 MÉTRIQUE des Védas. D, XII, 166. — Suite. *Ibid.* 329. MODJMEI AL-TAWARIKH. Extraits de cet ouvrage. C, I, 385. — Autre extrait sur l'histoire des rois de l'Inde. C, IV, 131.
 MÉTRIQUE javanaise. *Ibid.* 397. MOFASSAL (EL-), grammaire arabe de Zamakschari. Notice. D, XV, 545.
 MICHEL (M. Francisque). Son livre: « Recherches sur le commerce des étoffes de soie, etc. » analysé. D, III, 162. MOHACZ (L'Histoire de la campagne de) est publiée par

- M. Pavet de Courteille. Notice. D, XV, 438.
- MOHACZ (L'Histoire de la campagne de). D, XVIII, 100.
- MOHAMMED, fondateur de la religion musulmane. Voyez *Mahomet*.
- MOHAMMED, sultan seldjoukide. C, XII, 270.
- MOHAMMED BARIROU, professeur de droit musulman à Tombouctou. D, VI, 398.
- MOHAMMED-EBN-HABIB, grammairien arabe. C, XVIII, 126.
- MOHAMMED EL-MR'ILI, missionnaire et professeur de droit musulman au Soudan. Sa vie. D, VI, 391. — Ses ouvrages. *Ibid.* 396.
- MOHAMMED-MIRZA, sultan timouride. Ses démêlés avec Sultan Babour. D, XX, 293.
- MOHAMMED (Si), mufti de Constantine. C, XV, 275.
- MOHAMMED UZBEK-KHAN, sultan ture de l'Asie Mineure. C, XVI, 161.
- MOHAMMEDIYEH (Le), catéchisme historique de la religion musulmane. Notice. C, XVI, 97.
- MOHL (M. Jules). Extraits du *Modjmel al-tewarikh*. Suite. C, I, 385. — Rapport annuel pour 1842-43. *Ibid.* 488. — Rapport annuel pour 1843-44. C, IV, 12.
- MOHL (M. J.) rend compte de la gravure d'un caractère himyarite à l'Imprimerie royale. C, V, 115. — C, VI, 32. — Rapport annuel pour 1844-45. C, VI, 11. — rédige une note sur la Société asiatique pour le Ministre de l'instruction publique. C, VI, 399. — Rapport annuel pour 1845-46. C, VIII, 12. — Rapport annuel pour 1847 (des Voyages en Orient). — Rapport annuel pour 1847-48. C, XII, 94. — Rapport annuel pour 1848-49. C, XIV, 11. — Rapport annuel pour 1849-50. C, XVI, 111. — présente un rapport sur une demande de souscriptions. C, XVII, 100. — Rapport annuel pour 1850-51. C, XVIII, 111. — lit le règlement relatif aux auteurs orientaux, que la Société doit publier. C, XIX, 564. — Rapport annuel pour 1851-52 (Notice sur E. Burnouf). C, XX, 11. — fait une proposition relative à la collection des auteurs orientaux. D, I, 283. — Rapport annuel pour 1852-53. D, II, 104. — Rapport annuel pour 1853-54. D, IV, 11. (Considérations sur la publication des auteurs orientaux.)

MOHL (M. J.). Rapport annuel pour 1854-55. D, VI, 10. — publie une lettre de M. Hodgson sur les langues tartares. D, VII, 242. — Note sur le premier volume de Vassaf. *Ibid.* 271. — Rapport annuel pour 1855-1856. D, VIII, 11. — Notice sur le voyage en Arabie de G. Lowth. *Ibid.* 197. — sur le voyage de Ferrier. *Ibid.* 198. — sur la relation de l'expédition américaine au Japon. *Ibid.* 536. — publie deux mémoires posthumes de E. Burnouf. D, IX, 5 et 248. — Note sur *Glimpses of life in Persia*. *Ibid.* 462. — sur *Five years in Damascus*. *Ibid.* 464. — Rapport annuel pour 1856-57. (Notice sur M. de Hammer. Des besoins et du rôle de la littérature orientale). D, X, 10. — Notice sur deux ouvrages de Paul de Lagarde. *Ibid.* 252. — sur *The Kingdom and people of Siam*. *Ibid.* 253. — sur le Journal de voyage de R. Binnings. *Ibid.* 558. — sur un manuel birman de A. Mainwaring. D, XI, 107. — sur le *Life in China* de C. Milne. *Ibid.* — sur l'ouvrage intitulé *Unité et confusion des langues*. *Ibid.* 288. — sur *A Vocabulary of words used in*

modern armenian, etc. *Ibid.* 479.

MOHL (M. J.). Sur le voyage dans le royaume d'Oude du major Sleeman. *Ibid.* 480. — sur les *Essays on indian antiquities* de J. Prinsep. *Ibid.* 574. — Rapport annuel pour 1857-58. D, XII, 12. — Notice sur *Quedah*, du Cap. Osborne. *Ibid.* 496. — sur l'Histoire des langues sémitiques de M. Renan. *Ibid.* 606. — sur *The Cities of Gajarahstra*. D, XIII, 289. — sur *An essay on the temples of Kashmir*. *Ibid.* 290. — Le Bousthan de Saadi, par H. Graf. *Ibid.* 291. — Rapport annuel pour 1858-59. D, XIV, 10. — sur l'Histoire des relations politiques de la Chine. *Ibid.* 270. — sur le Japon, de M. Pagès. *Ibid.* 271. — sur la correspondance de lord Elgin en Chine. D, XV, 94. — Correspondance du *Times* sur les affaires de Chine. *Ibid.* 95. — sur *Narrative of the Earl of Elgin's mission to China and Japan*. *Ibid.* 278. — Rapport annuel pour 1859-1860. D, XVI, 10. (De la position des lettres orientales dans la science moderne.) — *The tamil Plutarch*. *Ibid.* 460. — sur le *Tai-sou-hio*, traité

- d'algèbre en chinois. D, xvi, 548.
- MOHL (J. M.). Notice sur *Die trad. Lit. der Parsen*. *Ibid.* 549. — *Die Naturanschauung und Naturphilosophie der Araber*. D, XVII, 103. — *Beiträge z. K. d. iranischen Sprachen*. *Ibid.* — fait une proposition relative aux associés étrangers. *Ibid.* 258, 457. — Notice sur *Twelve years in China*. *Ibid.* 471. — Rapport annuel pour 1860-61. D, XVIII, 10. — Notice sur le Dictionnaire de la Bible de W. Smith. *Ibid.* 439. — sur le Dictionnaire turc-arabe-persan de M. Zenker. D, XIX, 256. — sur le traité arabe de météorologie, etc. de M. Soliman El-Haraïri. *Ibid.* 531. — sur une relation de voyage de M. P. Hodgson. *Ibid.* 532. — sur la collection des classiques chinois du docteur Legge. *Ibid.* 533. — Rapport annuel pour 1861-62. D, XX, 10. (Du rôle et de la responsabilité de l'Europe dans ses rapports avec l'Asie.) — Notice sur l'ouvrage de M. J. Muller, relatif à Averroès. *Ibid.* 388. — sur les grammairiens arabes de M. Flügel. *Ibid.* 389. — sur *Ten weeks in Japan* de G. Smith. *Ibid.* 390.
- MOHL (J. M.). Note sur le Voyage archéologique de M. Guérin dans la régence de Tunis. *Ibid.* 391.
- MOIS (Noms des) chez les Arabes païens. D, XI, 159. — chez les Babyloniens. D, IX, 520. — des mois et des jours chez les Javanais. D, XII, 403.
- MOÏSE DE KHORÈNE, historien arménien. C, IV, 522. — cite dans ses annales des chants et des traditions populaires. C, XIX, 5.
- MOLOCH (Sacrifices en l'honneur de). C, X, 528.
- MONGOLE (Écriture carrée). D, XV, 327. — D, XVII, 522. — (Travaux sur la littérature). C, VI, 65.
- MONGOLS DE LA PERSE. M. de Hammer publie leur histoire. C, III, 323. — Les Mongols, d'après les historiens arméniens. D, XI, 192. — Suite. *Ibid.* 426. — Suite. *Ibid.* 481. — Suite. D, XVI, 273.
- MONGOLS (Liste de mots). D, XI, 251.
- MONITEUR OTTOMAN (Termes impropres dans le). C, XII, 494.
- MONNAIES (Des) dans l'empire ottoman. C, XI, 293. — d'échange dans l'archipel de Soulou, Malaisie. C, XII, 56.

- MONNAIES musulmanes (Coup d'œil sur les). D, XX, 183.
- MONOLOGUE DRAMATIQUE indien, analysé. C, XVI, 310.
- MONOTHÉISME des peuples sémitiques. D, XIII, 214. — *Ibid.* 417.
- MONUMENTS ANTIQUES de l'Asie nouvellement entrés au Louvre. D, VI, 407.
- MORDTMANN (M.) donne une traduction du livre arabe des Climats. C, VIII, 27.
- MORLEY (W.H.). Son histoire des Atabeks de Syrie et de Perse. C, XVI, 93. — C, XVIII, 162. — Analyse de son *Analytical Digest*, etc. C, XVII, 297.
- MOSBLECH (M.). Notice sur la langue de l'Océanie orientale. C, III, 439. — Lettre sur un ouvrage de M. C. Diétrich. C, VI, 401.
- MOSCHITAREK, petit dictionnaire de géographie par Yakout. C, VIII, 29. — D, XVI, 89.
- MOSQUÉE-CATHÉDRALE (Djami'), à Dehli. D, XVI, 445.
- MOSQUÉES (Architecture des). C, XVIII, 592.
- MOTASSEM (El-), khalife abbasside. Son histoire, d'après le Pseudo-Fakhri. C, VIII, 316.
- MOTÉNABBI. Ses poésies sont publiées avec un commentaire par M. Dieterici. D, XIII, 287.
- MOTÉNABBI (Notice sur). D, XIV, 34.
- MOURAD-BEY. Son expédition contre Constantine et Alger, traduite de l'arabe. C, XVIII, 36.
- MOURGHÂB (Inscriptions de). C, XV, 398. — C, XVIII, 561.
- MOUYIN ED-DIN, historien persan. Voy. *Héral.*
- MOWAHEDDINS. Voy. *Almohades.*
- MOZAFFERIENS (Dynastie des) dans l'Irac Persique et le Fars. C, IV, 93. — Suite et fin. C, V, 437.
- MUDJAHID, musulmans qui font le *djihad* ou guerre sainte; leur condition dans le droit musulman. D, II, 471.
- MUDJÉHID, terme de droit musulman. Voy. *Idjihad.*
- MUEZZIN, nom de celui qui annonce la prière chez les musulmans; conditions requises pour cet emploi. D, XVII, 68.
- MUHAMMEDYEH, catéchisme musulman offert à la Société. C, XVI, 97.
- MUHTASIB, titre du chef de la police chez les Arabes; nature de ses fonctions. D, XVI, 118. — *Ibid.* 146. — Autres détails sur cette charge, par Nabrawi. *Ibid.* 347.
- MUIN (M.) fait paraître une Vie

- de Mahomet, à Agra. D, XII, 24.
- MUIR (M.). Ses travaux sur les textes sanscrits. D, XVIII, 109. — fonde une chaire de sanscrit à Édimbourg. D, XIX, 99.
- MULK, propriété privée; lois qui la régissent. D, XIX, 292.
- MÜLLER (M. Joseph). Ses travaux sur Averroès. Notice. D, XX, 388.
- MÜLLER (M. Max.). Prospectus de son édition du *Rigvéda*. C, IX, 67. — publie le premier volume. C, XVIII, 170. — le deuxième volume. D, VI, 73. — le troisième volume. D, XII, 74. — publie une Histoire de la littérature sanscrite. D, XVIII, 102.
- MULLET (M. Clément). Discussion sur la valeur du mot *jour* dans la Bible. C, XIII, 164. — rédige le catalogue de la bibliothèque de la Société. D, II, 531. — Recherches sur l'histoire naturelle des Arabes. (Arachnides). D, IV, 214. — Le ver à soie. D, VII, 436. — Pesanteur spécifique de diverses substances minérales. D, XI, 379. — prépare la traduction de Ibn-el-Awam. D, XV, 449.
- MUNICIPAUX en Chine (Élec-
- tion des magistrats). D, III, 59.
- MUNICIPAUX en Chine (Conseils); leurs attributions. *Ibid.* 64.
- MUNK (M.) découvre à la Bibliothèque royale la description de l'Inde d'El-Birouny. C, I, 384. — Lecture de l'inscription phénicienne de Marseille. C, X, 473. — Notice sur Ibn-Djanâh et sur quelques autres grammairiens hébreux, etc. C, XV, 297. — 2^e article. C, XVI, 5. — 3^e article. *Ibid.* 201. — Fin. *Ibid.* 353. — Notes supplémentaires. C, XVII, 85. — Notice sur la grammaire hébraïque de M. Klein. C, XVI, 151. — prépare la publication du *Guide des égarés*. D, VI, 56. — Essai sur l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmoun'Ezer. D, VII, 274. — Notice sur ses Mélanges de philosophie juive et arabe. D, XIV, 41.
- MUNZINGER (Werner), voyageur en Abyssinie. D, X, 553. — Esquisse de sa relation. D, XII, 326.
- MUSÉE BRITANNIQUE (Manuscrits syriaques du). C, XIX, 293.
- MUSTÉMEN, étranger admis au bénéfice de l'*Amân*. C, XVII, 215. — C, XIX, 118.

- MUSTÔFI (Hamd Allah), écrivain persan. Extrait de son *Histoire choisie*. D, X, 257. MUSULMANE (Loi). C, I, 480.
 MYSIE (Exploration scientifique de la). D, IV, 61.

N

- NABRAWI (EL-). Extraits de son livre sur la charge de lieutenant de police. D, XVI, 347. — Suite. D, XVII, 5.
 NAQI, mois intercalaire chez les anciens Arabes. C, I, 348. — D, XI, 3.
 NAKCHI-ROUSTAM (Tombeau de Darius à). Inscriptions cunéiformes qu'on y a trouvées. C, XV, 426. — C, XIX, 150.
 NAKSHATRAS ou Mansions lunaires (Travaux de M. Weber sur les). D, XIX, 430.
 NALLANE (Histoire du roi). C, VII, 189.
 NANCY (Résolution prise par l'Académie de). D, II, 528.
 NAPHITE (Emploi du) comme projectile de guerre chez les Arabes. C, XV, 217.
 NASIFI-EL-YAZIDJI, écrivain arabe moderne. Notice sur ses *Séances*. D, IX, 472.
 NAVIGATION des peuples céphènes ou éthiopiens (Recherches sur la). D, XIV, 417. — *Ibid.* 501.
 NAWAWI (EL-), compilateur arabe. C, XVIII, 127.
 NEBO, dieu de l'intelligence. D, X, 175.
 NEDMOU, catéchismes arabes. C, X, 259.
 NÉGATION خبر (Emploi de la) dans la langue persane. D, III, 90.
 NEMROD, conjectures sur son origine. D, I, 537.
 NÉOLOGISMES du dialecte arabe de l'Algérie. D, XVIII, 369.
 NÉPÂL (Un ambassadeur du) visite Paris. C, XVI, 263.
 NÉRIOSENGH (Version sanscrite de). Voy. *Zend*.
 NESKHI (Caractère). Forme particulière de l'écriture arabe. D, XX, 101.
 NESNÂS, monstres semblables à des êtres humains. C, XVI, 270.
 NETSCHER (M.), à Batavia, envoie le *fac-simile* des médailles trouvées à Sourabaya. D, XII, 493. — *Ibid.* 593. — D, XV, 321.
 NEUBAUER (M. A.). Notice sur un dictionnaire hébreu-français. D, XVIII, 436. — sur la lexicographie hébraïque, avec des remarques sur quelques gram-

- mairiens postérieurs à Ibn-Djanâ'h. D, XVIII, 441.
- NEUBAUER (M. A.). Lexicog. hébraïque. Suite. D, XIX, 47. — Suite. *Ibid.* 127. — Suite. *Ibid.* 359. — Fin. D, XX, 201.
- NEVÂÏ, poète musulman du xv^e siècle. Voyez *Ali-Chîr*.
- NÈVE (M. Félix). Étude sur Thomas de Medzoph. D, VI, 221. — donne un exposé des guerres de Tamerlan et de Schah-Rokh, dans l'Asie occidentale. Notice. D, XVIII, 73.
- NEVBOLD (T. J.). Lettre à M. G. de Tassy sur sa notice : *Saadi, auteur de poésies hindoustanies*. C, II, 361.
- NICHABOUR (Recherches sur trois princes de). C, VIII, 446.
- NICOLAS (M. A.), capitaine d'artillerie. Note sur l'enseignement en Perse. D, XIX, 472.
- NIEN-HAO (Liste alphabétique des). D, III, 510.
- NIL (Description du), d'après El-Menoufiy. C, VII, 485. — Lettre de M. Reinaud sur cet ouvrage. C, VIII, 221.
- NIMROUD (Fouilles de). C, XII, 129.
- NINIVE (Découvertes à). Voyez *Botta, Place*.
- NIPPON, nom indigène de l'empire japonais. D, XVII, 360.
- NIPPON, titre d'une publication de M. de Siebold. D, XVIII, 519.
- NIZAMI, poète persan. Son *Khi-red-Nameh* publié à Calcutta. D, VI, 66.
- NOËL (Notice nécrologique sur M. Vincent). C, VII, 590.
- NOËL (Nuit de) chez les Ansaris. C, XI, 156.
- NOIRS (Notice du pays des), d'après El-Bekri. D, XIII, 501.
- NOKOUR (Description du territoire de). D, XIII, 164. — Ville de ce nom, décrite. *Ibid.* 168.
- NOMÂN (Le roi), extrait du roman d'Antar, trad. par M. G. Dugat. D, I, 5.
- NOMS PROPRES (علم) chez les Musulmans. D, III, 423. — Leur signification monothéiste chez les peuples sémitiques. D, XIII, 238. — chez les Chananéens, les Araméens et les Babyloniens. *Ibid.* 255.
- NORWÉGIEN (L'ancien). C, IX, 355. — Suite. C, X, 229. — (Du verbe) comparé au sanscrit, etc. C, XII, 78. — Du pronom relatif dans cette langue. C, XVII, 94.
- NOTES sur divers sujets orientaux, par E. Quatremère. D, XVII, 105.

- NOUROUZ (Fête du), ou équinoxe du printemps chez les Ansaris. C, XI, 161.
- NOWEIRI (EL-), historien arabe. Critique de son récit des expéditions musulmanes en Mauritanie. C, IV, 329. — Extrait de sa Chronique sur les costumes des chrétiens et des juifs au commencement du XIV^e siècle. D, V, 393.
- NUITS (Mille et une). M. Fleischer achève l'édition commencée par Habicht. C, III, 323. — C, V, 247. — (Version turque des), publiée à Constantinople. C, XX, 244.
- NUITS (Mille et une). Traduction anglaise de ces contes. D, XX, 385.
- NUMÉRATION (De la) chez les Berbers. D, XVI, 107. — *Ibid.* 264. — chez les peuples orientaux, ouvrage de M. Pihan. Notice. D, XVIII, 101.
- NUMÉRIQUE (Notation) des Arabes. D, XV, 319.
- NUMISMATIQUE (Lettres sur la) orientale. C, VI, 129. — (Ouvrages sur la). C, VIII, 43; D, VIII, 38. — (Coup d'œil sur la) musulmane. D, XX, 183.

O

- OASIS, décrites par El-Bekri. D, XII, 449.
- OBEÏD-ALLAH, fondateur de la dynastie fatimite. D, V, 529.
- OBÉLISQUE de Nabuchodonosor, faussement attribué à Sémi-ramis. D, II, 33. — Recherche de ce monument. *Ibid.* 35.
- OBSERVATOIRE de Dehli, décrit. D, XVI, 537.
- Océanie ORIENTALE (Langues de l'). Notice. C, III, 439.
- OCHOA (M. Ch. d'). Catalogue des ouvrages rapportés de l'Inde par ce voyageur. C, XI, 66. — *Ibid.* 199.
- ODES MYSTIQUES (Trois) trad. du persan. D, VII, 130.
- ŒUF (L'), considéré comme principe générateur dans les légendes de l'Inde. D, VI, 347.
- OÏGOURS (Relation d'un voyage dans le pays des). C, IX, 50. — Suite. *Ibid.* 189.
- OLIPHANT (Notice sur un ouvrage de M.). D, XV, 278.
- OLOUGH-BEG. Ses Prolégomènes sont traduits par M. Sédillot. Notice. D, VI, 50. — (Détails historiques sur). D, XX, 280.
- OLSHAUSEN (M.) publie un livre

- sur les médailles pehlvies des Sassanides. C, III, 324.
- OMAR, fils d'El-Khattâb. Sa lettre à Abou Mouça. C, XIX, 97.
- OMÉYADES (Khalifes). Leurs monnaies. D, XX, 186.
- OPPERT (M. Jules). Mémoire sur les inscriptions des Achéménides. C, XVII, 255. — 2^e article. *Ibid.* 378. — 3^e article. *Ibid.* 534. — 4^e article. C, XVIII, 56. — 5^e article. *Ibid.* 322. — 6^e article. *Ibid.* 553. 7^e et dernier article. C, XIX, 140. — Extrait d'une lettre datée de Beyrouth. C, XX, 255. — Note sur un mémoire de J. Brandis. D, VII, 438. — Inscription de Borsippa, relative à la restauration de la tour des langues par Nabuchodonosor. D, IX, 125. — Suite. *Ibid.* 490. — Fin. D, X, 168. — Son ouvrage intitulé *Expédition scientifique en Mésopotamie*. D, XII, 56. — Éléments de la grammaire assyrienne. D, XV, 97. — Fin. *Ibid.* 338. — Lettre sur l'inscription de Borsippa. *Ibid.* 443. — Notices sur l'ouvrage intitulé *The cuneiform Inscriptions of western Asia* de Sir H. Rawlinson. D, XIX, 97. — sur l'ouvrage de M. Haug intitulé *Essays on the sacred language, etc. of the Parsees*. D, XIX, 523.
- ORAN. Sa description par El-Bekri. D, XIII, 121.
- ORDOUBAD, district dans le Caucase (Inscriptions trouvées à). D, XX, 146.
- ORFÈVRES. Règlements de police qui les concernent, en pays musulmans. D, XVII, 32.
- ORIENTALES (Études). Encouragements qui leur sont accordés en Europe. C, IV, 63. — Des besoins et du rôle de ces études. D, X, 26.
- ORMEK, drap de poils de chameau. C, XI, 557.
- ORYX (L'), animal du genre gazelle, nommé par les Nubiens *Ariel*. C, III, 154.
- OSBORNE (M. le capitaine She-rare), auteur d'une relation sur la principauté de Quedah en Malaisie. D, XII, 496.
- OSIRIS-APIS (Nom d'), trouvé sur une inscription de Memphis. D, VII, 414.
- OSTYAKS de l'Yénisseï (Langues des). D, XVI, 256.
- OTBY. Son Histoire de Mahmoud est publiée par M. A. Sprenger. C, XVIII, 129. — La version persane de ce livre est traduite en anglais. D, XIV, 59.
- OTTOMANS (Monnaies des sultans). D, XX, 192.

- OTTOMANS (Langue et littérature des). Voyez *Turque*, *Hammer*, *Bianchi*, *Pavet de Courteille*. — (De la police chez les). D, XVI, 114.
- OUAQFS, biens de mainmorte. Voyez *Waqfs*.
- OUDE (Le royaume d') est visité et décrit par le général W. H. Sleeman. Notice. D, XI, 480.
- OUSELEY (Sir William), mort en 1841. Notice. C, I, 490.
- OXFORD. La bibliothèque Bodléienne de cette ville renferme une collection de manuscrits zends dont une notice est donnée par Burnouf. D, IX, 249.

P

- PADMANÎ, reine de Tchitor (La légende de). D, VII, 5. — 2^e article. *Ibid.* 89. — 3^e article. Fin. *Ibid.* 315.
- PAGEA-LAMA. Voyez *Pa-sse-pa*.
- PAGÈS (M. Léon) offre sa démission de bibliothécaire de la Société. C, I, 472. — Son mémoire sur le Japon. D, XIV, 271. — Ses travaux sur la littérature japonaise. D, XVIII, 133.
- PAGODE (Modèle d'une) offert à la Société. C, XVI, 99. — *Ibid.* 261. — C, XVII, 100.
- PAIX (De la) entre les Musulmans et les infidèles. C, XVII, 568.
- PAÏZÈS, tablettes mongoles. Décrites. D, XVII, 554.
- PALÉOGRAPHIE ARABE d'après les inscriptions du Caucase. D, XX, 98.
- PALERME (Description de) d'après Ibn-Haual. C, V, 73. — d'a-
- près Ibn-Djobaïr. C, VII, 79.
- PALLEGOIX (Monseigneur de). Sa grammaire siamoise annoncée. C, XVIII, 179. — Analyse de cet ouvrage. D, II, 374. — publie une nouvelle carte du royaume de Siam. D, V, 305. — un dictionnaire siamois. D, VI, 95.
- PALLME (Ignatius). Voyage dans le Kordofan. C, VII, 196.
- PAMPHYLIE (Ruines de la), décrites. D, IV, 84.
- PANDITS (Les) à la cour du roi Bhôdja. D, V, 76.
- PANÉAS, forteresse de Syrie, nommée aussi Baniyas; elle tombe au pouvoir des Ismaéliens. D, III, 405.
- PANTCHATANTRA (Le), recueil de fables indiennes; est traduit par M. Benfey. Notice. D, XVIII, 107.

- PAPHLAGONIE et PONT, provinces de l'Asie Mineure; quelques-unes de leurs antiquités décrites. D, IV, 102.
- PAPYRUS ÉGYPTO-ARAMÉEN (Lettre sur un). D, XIX, 424.
- PARADIS. Ce mot est originaire de la Perse. D, XIX, 494.
- PARSIS (La littérature traditionnelle des) est étudiée par M. Spiegel. Notice. D, XVIII, 86. — (Notice sur les études de M. Haug relatives aux). D, XIX, 523.
- PARVATI (La déesse). C, IX, 391.
- PASARGADE (Inscription cunéiforme de). C, XV, 398. — C, XVIII, 561.
- PA-SSE-PA (Alphabet mongol de). D, XV, 327. — (Lettre sur l'origine et les monuments de l'écriture). D, XVII, 522. — (Mémoire sur l'alphabet de). D, XIX, 5. — Note de M. A. Wylie sur une inscription en caractères). *Ibid.* 461.
- PAUTHIER (M. G.). Son Histoire des relations politiques de la Chine. D, XIV, 270. — Rapport sur deux médailles trouvées dans l'île de Java. D, XV, 321. — Ses travaux sur la littérature chinoise. D, XVIII, 130. — Rapport sur l'essai de grammaire japonaise de D. Curtius. *Ibid.* 272.
- PAUTHIER (M. G.) De l'alphabet de Pa-sse-pa et de la tentative faite par Khoubilaï-Khan pour transcrire la langue figurative des Chinois au moyen d'une écriture alphabétique. D, XIX, 5. — Lettre à M. Reinaud. *Ibid.* 254.
- PAVET DE COURTEILLE (M. A.). Notice sur l'*Alfyya* d'Ibn-Malek, publiée par F. Dieterici. D, I, 576. — est adjoint à la publication de *Maçoudi* en remplacement de M. Derenbourg. D, XIII, 286. — publie l'Histoire de la campagne de Mohacz. Notices. D, XV, 438. — D, XVIII, 100.
- PAVIE (M. Théodore) publie la traduction du *San-kouè-tchi*. C, VI, 64. — C, XVIII, 184. — est autorisé à faire un cours de sanscrit. C, VII, 98. — traduit l'histoire de Mir-Djumleh. *Ibid.* 361. — prépare la publication de l'histoire de Krichna, tirée du *Bhāgavata-pourāna*. C, X, 538. — Histoire de Bhōdja roi de Malwa et des pandits de son temps. 1^{re} partie. D, III, 185. — Suite. D, IV, 385. — Fin. D, V, 76. — Observations sur le mythe du serpent chez les Hindous. *Ibid.* 469. — La légende de Padmanā, reine de Tchitor. D, VII, 5.

- PAVIE (M. Théodore). Légende de Padmanâ, 2^e article. D, VII, 89. — 3^e article. Fin. *Ibid.* 315. — Étude sur un roman bouddhique chinois. D, IX, 357. — 2^e article. D, X, 308. — Note sur la grammaire mandarine de M. Bazin. *Ibid.* 558.
- PEHLVIES (Médailles). Publication de M. Olshausen sur ce sujet. C, III, 324.
- PÉKING, capitale de la Chine (Organisation administrative de). D, IV, 445. — Fonctions du maire. *Ibid.* 457. — Administration militaire. *Ibid.* 474. — (Notice sur le collège médical de). D, VIII, 393. — (Académie de). Son histoire, son organisation, ses travaux. D, XI, 5.
- PERCEVAL (M. Caussin de). Mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme. C, I, 342. — publie son *Essai sur l'histoire des Arabes, etc.* Notices. C, XII, 101. — C, XIII, 265. Voyez aussi la lettre de M. Fresnel. C, XVI, 265.
- PÉRIPLÉ de la mer Érythrée. Cité. D, XVIII, 225.
- PERRON (M. A.). Lettre sur les écoles et l'imprimerie du pacha d'Égypte. C, II, 5. — dirige l'impression du *Kamous*. C, VI, 29.
- PERRON (M. A.). Son livre : *Les femmes arabes*. D, XIV, 30. — Voyez la notice sur ce livre. D, XVII, 459. — traduit un traité d'hippiatrique arabe. D, XVIII, 51.
- PERSAN (La théorie du verbe) est publiée par M. Barb. Notice. D, XVIII, 92.
- PERSANE (Grammaire) de W. Jones, revue par M. G. de Tassy. Observations sur cet ouvrage. C, VI, 414. — Lettre en réponse aux observations précédentes. C, VII, 93. — Grammaire de J. A. Vullers, analysée. C, XVI, 520. — (Observations sur la grammaire). D, II, 79. — Suite. D, III, 82. — Fin. *Ibid.* 538.
- PERSANE ANCIENNE (Littérature). C, I, 511. — C, IV, 41. — C, VI, 37. — D, XII, 58. — D, XIV, 58. — D, XVIII, 84.
- PERSANE MODERNE (Littérature). C, I, 515. — C, IV, 43. — C, VI, 39. — C, VIII, 40. — C, XII, 138. — C, XIV, 42. — C, XVIII, 159. — D, II, 162. — D, VI, 65. — D, VIII, 54. — D, XII, 61. — D, XIV, 54. — D, XVIII, 88. Voyez aussi *Mohl, Defrémery, Barbier de Meynard*.
- PERSE (Livres et manuscrits recueillis en). D, VII, 267.

- PERSE (Des fonctions de police en). D, XV, 488. — (Note sur l'enseignement en). D, XIX, 472. — (Progrès récents de la civilisation en). D, IX, 448.
- PERSÉPOLIS (Inscription de Darius à). C, XVIII, 575. — C, XIX, 140. — C, XV, 400.
- PESANTEUR SPÉCIFIQUE des substances minérales d'après les auteurs arabes. D, XI, 379.
- PÉTERSBOURG. (Journal de la section orientale de la Société archéologique de SAINT-). D, XVI, 36.
- PEUPLIER (Les feuilles de) sont employées comme couronne par les anciens Babyloniens. D, I, 495.
- PHARAONIQUE (Liste de la XX^e dynastie). D, XII, 232.
- PHÉNICIEN (Lettre sur un cachet). C, III, 310.
- PHÉNICIENNE (Inscription) de Marseille, déchiffrée. C, X, 473. — d'Esmunazar. D, VII, 260. — *Ibid.* 273. — Trois inscriptions phéniciennes trouvées à *Oumm-el-Awamid*. D, XX, 355.
- PHÉNICIENNES (Mémoire sur plusieurs inscriptions). C, V, 39. — (Progrès des études). C, XII, 125. — D, XII, 49. — D, XVIII, 72.
- PHOENIX de l'Égypte (Du). Caractère de ce mythe comparé à d'autres mythes analogues chez différents peuples. D, VI, 473.
- PHYRGIE (Exploration des antiquités de la). D, IV, 76.
- PHYSIQUE (Un traité de) est traduit en arabe par Soliman el-Haraïri. D, XIX, 531. — des Arabes. Voyez *Mullet*.
- PICTET (M. Ad.), professeur à Genève. Lettre sur les origines de quelques noms de l'éléphant. C, II, 133. — Son essai de paléontologie. Notice. D, XIV, 68.
- PIÈCES DE THÉÂTRE en arabe. D, X, 458.
- PIETRASZEWSKI (Ignace) publie une édition des livres de Zoaroastre accompagnée d'une traduction en trois langues. Notice. D, IX, 291.
- PIHAN (M.). Notice sur son Glossaire des mots français tirés de l'arabe, etc. C, IX, 283. — publie une Grammaire de l'arabe d'Alger. C, XVII, 493. — C, XVIII, 141. — publie une Notice sur les divers genres d'écriture des Arabes, etc. D, VIII, 387. — Note sur la nouvelle méthode du rev. Ferrette concernant la typographie arabe. D, XV, 456. — fait paraître un Exposé des

- signes de la numération chez les peuples orientaux. Notice. D, XVIII, 101.
- PIJNAPPEL (M.). Sa lettre sur l'empire de Madjapahit. C, VIII, 555.
- PIQUERÉ (M.). Notice nécrologique sur M. Krafft. C, X, 174.
- PLACE (Lettre de M.) à M. Mohl sur une expédition faite à Arabèles. C, XX, 441.
- PLACES FORTES qui couvrent le littoral de Tlemçen, décrites. D, XIII, 139.
- PLAGIATS (Des), d'après la rhétorique des nations musulmanes. C, X, 388.
- PLATON (Sentences de) d'après les médecins arabes. D, VIII, 330.
- PLUTI. Allongement des voyelles dans la grammaire védique. — (Règles de la). D, X, 57.
- POÉSIES ARABES de l'Afrique (Lettre sur les). D, XV, 418.
- POIDS et MESURES (Système des) chez les Arabes. D, XI, 386. — (Inspection des). D, XVI, 362.
- POINTS VOYELLES (Méthode pour imprimer l'arabe avec les). D, XIV, 298. — D, XV, 456.
- POLICE (Institutions de) chez les Arabes, les Persans et les Turcs. D, XV, 461.
- POLICE (Institutions de). Suite. D, XVI, 114. — Suite. *Ibid.* 347. — Fin. D, XVII, 5. — chez les Chinois. D, IV, 341.
- PONCTUATION dans les éditions d'auteurs orientaux. D, XVIII, 433.
- PORCELAINE au Japon (Notice sur la fabrication de la). D, V, 198. — chinoise; histoire et fabrication. D, VII, 443.
- PORTE (Conseils de la Sublime). C, X, 183.
- PORTS de l'Afrique septentrionale (Notice sur plusieurs). D, XIII, 144.
- POSTES (Des) dans l'empire ottoman. C, XI, 295.
- POUDRE à CANON (Origines de la) chez les Arabes, etc. C, XIV, 257. — C, XV, 371.
- POUPÉE ANTIQUE trouvée dans les ruines de Babylone. D, II, 75.
- POURANAS (Travaux sur les). D, II, 184.
- PRAIRIES D'OR, encyclopédie arabe. Voyez *Maçouli*.
- PRAKRIT, dialectes vulgaires sortis du sanscrit. — (Une grammaire de) est publiée par M. B. Cowell. Notice. D, III, 180.
- PRÂTICÂKHYA du Rig-vêda. Voyez *Grammaire védique* et *Régnier*.
- PRÉFECTURE CHINOISE (Plan d'une). D, III, 48.

- PREM SÂGAR., ouvrage en hindi (Notice sur le). C, XVII, 490.
- PRESTON (Théodore) traduit les Séances de Hariri. Notices. C, XVIII, 94. — *Ibid.* 137.
- PRINSEP (M. H. T.). Son ouvrage sur l'Afghanistan. C, V, 248. — C, VI, 43. — *Ses Essays on indian antiquities.* D, XI, 574. — D, XII, 84.
- PRIX proposé par la Société asiatique de Londres. D, IX, 293. — Nouvelle annonce sur ce sujet. D, XVII, 560.
- PROCHNÉ et PHILOMÈLE. Origine de ce mythe grec d'après les légendes brahmaniques. D, VI, 326.
- PROLÉGOMÈNES d'Ibn-Khaldoun (Le texte des) paraît. D, XII, 33. — Un passage de ce livre relatif à la charge de chef de la police est cité. D, XV, 467. — D, XVI, 140.
- PRONOMS (Des) dans les langues sémitiques. C, XV, 86.
- PRONOMS (Des) dans la grammaire assyrienne. D, XV, 117.
- PRONONCIATION (De la) du ع chez les Arabes. D, IX, 424.
- PROPRIÉTÉ TERRITORIALE dans les pays musulmans. (Études sur la) C, I, 126. — *Ibid.* 285. — C, XII, 5. — D, XVIII, 390. — *Ibid.* 477. — D, XIX, 156. — *Ibid.* 257.
- PROSODIE des langues de l'Orient musulman. C, XI, 105. — Suite. *Ibid.* 205. — Suite et fin. *Ibid.* 333.
- PROSODIE SANSCRITE de Kâlidâsa. D, IV, 519.
- PUISSANCES CÉLESTES. Leurs degrés et leurs fonctions d'après les apocryphes syriaques. D, II, 458.
- PURIFICATIONS (Préceptes sur les). D, XIV, 465.
- PYTHAGORE (Sentences de), d'après Ibn-Aby-Ossaïbiyah. D, VIII, 188.

Q

- QAWARIDJ, musulmans sortis de l'obéissance due au khalife légitime. D, I, 40.
- QIBLA, orientation vers le temple de la Mecque. D, I, 25.
- QUATREMÈRE (E.). Remarques sur le feu grégeois. C, XV, 214.
- QUATREMÈRE (E.) *Ibid.* 371. — Notes sur divers sujets orientaux. D, XVII, 105. — (Annonce de la mort de). D, XII, 18.
- QUEDAH (Principauté de) dans la Malaisie, décrite par un voya-

geur anglais, Notice. D, XII, 496.

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES adres-

sées aux savants musulmans par l'empereur Frédéric II. D, I, 240.

R

RABBI-IONÂ, grammairien hébreu. Voyez *Ibn-Djanâh*.

RABBINIQUES (Exposé des travaux). D, XII, 43.

RAGINES SÉMITIQUES (Des études sur les) sont dues à l'abbé Leguest. Notices. D, XII, 37. — D, XVIII, 54.

RADÈS, décrite par le Scheikh Et-Tidjani. C, XX, 64.

RÂDJ-NÎTI, ou Politique des rois (Analyse et extraits du). C, XIII, 71. — Fin. *Ibid.* 97.

RAHMANIA, catéchisme soufi. C, XX, 515.

RAÏAS (Condition des) d'après la loi musulmane. C, XIX, 520. — Ils peuvent combattre avec les musulmans comme auxiliaires. D, II, 487.

RAÏHAN-EL-ALBAB (Extrait du). D, I, 548.

RAMAYANA, poème indien publié par G. Gorresio. Analyse. C, II, 230. — C, III, 322. — C, XVIII, 174.

RAPPORTS ANNUELS sur les travaux du Conseil. Voyez *Mohl*.

RAVERTY (The Capt.). Ses tra-

voux sur la langue des Afghans. D, XIX, 251.

RAWLINSON (Sir II.). Ses travaux sur les inscriptions assyriennes. D, XVIII, 83. — D, XIX, 97. — Sa traduction de l'inscription de Borsippa, citée. D, XV, 445.

REDHOUSE (M. W.), auteur d'une grammaire raisonnée de la langue ottomane. C, X, 344.

RÉGNIER (M.). Études sur la grammaire védique. Chap. I^{er}. D, VII, 163. — Chapitre II. *Ibid.* 344. — Chapitre III. *Ibid.* 445. — Chapitre IV. D, VIII, 255. — Chapitre V. *Ibid.* 482. — Chapitre VI. D, IX, 210. — Chapitres VII, VIII et IX. D, X, 57. — Chapitres X et XI. *Ibid.* 374. — Chapitre XII. *Ibid.* 461. — Chapitre XIII. D, XI, 289. — Chapitre XIV. *Ibid.* 328. — Chapitre XV. D, XII, 137. — Chapitre XVI. *Ibid.* 164. — Chapitre XVII. *Ibid.* 329. — Chapitre XVIII. *Ibid.* 364. — Index et tables. *Ibid.* 535 à 588.

REINAUD (M.). Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde. C, IV, 114. — Suite. *Ibid.* 221. — Suite et fin. C, V, 121. — Traduction d'une pièce de vers arabes sur Paris. C, V, 116. — Analyse d'un ouvrage de M. G. Wenrich. C, VII, 381. — d'un ouvrage de M. G. Stic kel sur la numismatique orientale. *Ibid.* 383. — Sa Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans, etc. C, VIII, 24. — Études sur cet ouvrage. *Ibid.* 131. — Lettre sur un ouvrage arabe relatif au Nil, traduit par M. l'abbé Bargès. C, VIII, 221. — Extrait d'un mémoire géographique, etc. sur l'Inde. *Ibid.* 284. — Discours prononcé aux funérailles de M. Jaubert. C, IX, 80. — annonce le voyage en Géorgie de M. Brosset. *Ibid.* 556. — Catalogue des manuscrits arabes de la collection de M. d'Ochoa. C, XI, 81. — De l'art militaire chez les Arabes au moyen âge. C, XII, 193. — fait paraître son Mémoire sur l'Inde. C, XIII, 453. — C, XIV, 25. — Mémoire sur le feu grégeois, etc. (en collaboration avec M. Favé). *Ibid.* 257. — Nouvelles observations sur le feu grégeois, etc. C, XV, 371.

REINAUD (M.). Notice sur le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. D, V, 572. — Rapport sur la chape arabe de Chinon. D, VI, 434. (Cf. D, IX, 117.) — Description d'un fusil oriental. D, VII, 432. — Sur la Notice des divers genres d'écriture, etc. de M. Pihan. D, VIII, 387. — De la littérature chez les populations chrétiennes arabes de la Syrie. D, IX, 464. — Supplément à cet article. D, X, 458. — Notice sur la gazette arabe de Beyrouth. D, XII, 309. — sur les poésies de Moténabbi, édit. de M. Dieterici. D, XIII, 287. — sur le dictionnaire de Hadji-Khalfa, édit. de M. Flügel. D, XIV, 240. — sur les dialectes musulmans de M. Berezine. *Ibid.* 259. — sur un ouvrage de M. Mehren relatif à la géographie. *Ibid.* 535. — Notice sur les dictionnaires géographiques arabes. D, XVI, 65. — sur le système primitif de la numération chez les Berbers. *Ibid.* 107. — sur un ouvrage que prépare M. Ceriali, attaché à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. *Ibid.* 269. — Mémoire sur le royaume de la Mésène et de

- la Kharacène. D, XVIII, 161. RENAN (M. Ernest). Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et leur tendance au monothéisme. D, XIII, 214. — Suite et fin. *Ibid.* 417. — est nommé secrétaire-adjoint de la Société. D, XV, 417. — Sur trois inscriptions phéniciennes trouvées à *Oumm-el-Awamid*. D, XX, 355.
- REINAUD. (M.). Discours prononcé à la distribution des prix du collège arménien. D, XX, 197.
- RELATION (Surnoms de) ou noms ethniques. Leur emploi chez les Musulmans. D, III, 469.
- RENAN (M. Ernest). Lettre à M. Reinaud sur les manuscrits syriaques du Vatican. C, XV, 290. — 2^e lettre. *Ibid.* 387. — sur quelques manuscrits syriaques du Musée britannique. C, XIX, 293. — Notices de M. Dozy sur ses deux ouvrages : *De philosophia peripatetica apud Syros*, et sur *Averroès et l'Averroïsme*. D, II, 85. — *Ibid.* 90. — Fragments du livre gnostique intitulé : *Apocalypse d'Adam*, etc. *Ibid.* 427. — Identité de la secte gnostique des Elchasaïtes avec les Mendaïtes. D, VI, 292. — publie l'Histoire des langues sémitiques. Notice. *Ibid.* 294. — 2^e édition. D, XII, 606. — Observations sur le nom de *Sanchoniaton*. D, VII, 85. — sur l'écrivain syriaque appelé *Boud le Périodeute*. *Ibid.* 250. — Observations sur une inscription du Sérapéum de Memphis. *Ibid.* 407.
- REVENUS de l'empire musulman au III^e siècle de l'hégire. D, XX, 163.
- REY (M. Arist.). Lettres sur l'Égypte. C, XII, 45.
- REYNOLDS (M.) traduit la version persane de l'histoire d'Othi. D, XIV, 59.
- RHÉTORIQUE (La) des nations musulmanes d'après un traité persan. C, IV, 366. — Suite. C, VI, 425. — Suite. C, VIII, 89. — Suite. C, IX, 285. — Suite et fin. C, X, 357.
- RICH. Fragment de son mémoire sur Babylone. Cité. D, I, 542.
- RICHEBÉ (M. Gustave) est chargé de publier le texte arabe du traité de Sidi-Khalil. D, IV, 432. — D, VI, 17.
- RIGGS (M. E.), auteur d'un vocabulaire arménien. D, XI, 479.
- RIG-VÉDA (Études sur le) par M. Nève. Analyse de cet ouvrage. C, I, 82.

- RIG-VÉDA (Édition du) par M. Max. Müller; prospectus. C, IX, 67. — Le premier volume est publié. C, XVIII, 170. — Voyez aussi Müller, Wilson. — (Grammaire du). Voyez Régnier.
- RIME قافية (De la) dans la prosodie musulmane. C, XI, 393.
- RUTE HANÉFI. Voyez *Législation musulmane*.
- RITTER (C.) (Notice sur). D, XVI, 11.
- RIZA-HAÇAN-KHÂN, savant musulman de Calcutta. C, XV, 295.
- ROBERT (M. le Dr). Sa lettre à M. G. de Tassy. C, V, 503.
- ROCHET (Louis), auteur d'un manuel pratique de la langue chinoise. C, VII, 104. — Rapport sur cet ouvrage. C, VIII, 356.
- RODET (M. Léon). Études sur la littérature javanaise. D, XII, 271. — Suite. *Ibid.* 394.
- ROEHRIG (M.). Son livre: *Recherches de philologie comparée, etc.* analysé. C, XVI, 284.
- ROMANS CHINOIS (Notices sur quelques). C, XVI, 428.
- RONDOT (M. Natalis). Notice sur un métier à tisser. C, IX, 332. — Une promenade dans Canton. C, XI, 34. — Note sur l'Ormek. *Ibid.* 557.
- RONDOT (M. Natalis). Monnaies ou moyens d'échange en usage dans l'archipel de Soulou. C, XII, 56. — Mesures de longueur en usage en Cochinchine. *Ibid.* 65. — Lettre sur la composition de la poudre chez les Chinois. C, XVI, 100.
- ROORDA VAN EYSINGA. Étude sur sa traduction d'un roman malay. C, VII, 425.
- ROSENSWEIG (M. de), à Vienne, publie et traduit les odes de Hafiz. D, XVIII, 88.
- ROSNY (M. Léon de). Compte rendu de la *Grammatica linguæ thai*, par M. Pallegoix. D, II, 374. — Note sur le *Chinese repository*. D, III, 183. — Notice sur la littérature des Siamois. *Ibid.* 550. — Extrait d'un rapport sur une *Nouvelle carte du royaume de Siam*. D, V, 305. — Observations sur la langue *thai*. D, VI, 451. — publie une Introduction à l'étude de la langue japonaise. Note sur cet ouvrage. D, IX, 568. — D, XII, 106. — Remarques sur quelques dictionnaires japonais-chinois. D, XI, 256. — Note sur la nature de la langue japonaise. D, XV, 272. — Notices sur les îles de l'Asie orientale, extraites

- d'ouvrages chinois et japonais. D, XVII, 357. ROUGÉ (M. le V^{te} E. de) Suite. D, X, 112. — Suite, D, XI, 509. — Fin. D, XII, 221.
- ROSNY (M. Léon de) fait paraître un Manuel de lecture japonaise. D, XVIII, 135: — L'empire japonais et les archives de M. de Siebold. Notice. *Ibid.* 519. — Suite. D, XIX, 225.
- ROTAÏLE (Phalangium), espèce d'araignée. Décrite. D, IV, 224.
- ROTH (M. Rudolphe). Extrait d'une collection de contes sanscrits. C, VI, 278.
- RÔTISSEURS. Surveillance que la police musulmane exerce sur eux. D, XVI, 375.
- ROUET (M.). Lettres sur ses découvertes d'antiquités assyriennes. C, VII, 280.
- ROUGE (Mer). Son nom chez les Égyptiens et les Hébreux. C, XI, 274.
- ROUGÉ (M. le V^{te} E. de). Étude sur une stèle égyptienne. D, VIII, 201.
- ROUPÊN (Liste chronologique des princes de la dynastie de). D, XVII, 383. — Offices et dignités sous leur règne. D, XVIII, 289.
- ROUSSEAU (M. Alphonse). Voyage du scheikh Et-Tidjani dans la régence de Tunîs. C, XX, 57. — Suite. D, I, 101. — Fin. *Ibid.* 354. — Extrait de l'histoire des Béni-Haffs, trad. de l'arabe. C, XIII, 269.
- ROYER (M. Adrien). Fragments du Humaïoun-Nameli. C, XII, 381. — 2^e fragment. C, XIII, 415.
- RUBAYI ou quatrain (Formes du). C, XI, 384. — Les quatrains d'Omar Kheïyam. D, IX, 548.
- RUSSIE MÉRIDIONALE (Fragments inédits relatifs à la). C, XIII, 457.

S

- SAADI, poète persan, auteur des premières poésies en hindoustani. C, I, 5. — Lettre de M. Newbold sur le même sujet. C, II, 361. — Son *Galistan* est publié par M. A. Sprenger. Notice. C, XX, 430.
- SAADI. Son *Bostân*, par M. Graf. Notice. D, XIV, 63.
- SAADIA GAON, célèbre grammairien hébreu. C, XV, 336. — C, XVI, 6. — SAADIA IBN-DANÂN, lexicographe hébreu. D, XX, 256.

- SABA (Reine de). C, XVI, 279.
 — SABA et Dedân. Ces deux noms réunis désignent les pays nommés aujourd'hui Yémen et Hédjaz. D, II, 43.
- SABIENS (Les); leur identité avec les Elchasaïtes. D, VI, 292. — et le Sabéisme, ouvrage de M. Chwolson. Notice. D, XII, 51. — Leur influence sur le gnosticisme. D, II, 436.
- SÂBRA, ville d'Afrique. C, XX, 479.
- SABRATHA, ancienne ville de l'Afrique du nord. Son emplacement probable. D, I, 124.
- SABRE DE LÉON VI, roi de Cilicie (Lettre sur le). D, XVI, 259.
- SACOUNTALA, drame indien. Notice de l'édition de Monier Williams. D, III, 89.
- SADJIDES (Recherches sur la famille des). 1^{re} partie. C, IX, 409. — 2^e partie. C, X, 396.
- SAFADY (Khalil Es-), auteur d'un dictionnaire biographique arabe. Extrait de ce livre. D, IX, 392. — Autre extrait. D, X, 227. — cité. D, XV, 478.
- SAGALASSUS, ancienne ville de l'Asie Mineure. Ses ruines. D, IV, 81.
- SAGES (Les) sont en Chine l'objet d'un culte spécial. D, IV, 337.
- SAHO. Lettre sur cette langue, parlée en Éthiopie. C, II, 108.
- SAÏD (SI) BEN BAKITERZI, tâleb de Constantinople. Catalogue des manuscrits arabes de sa bibliothèque. D, IV, 433. — SI-SAÏD, nom de deux médecins arabes. Notice. D, IX, 411 et suiv.
- SAINT-HILAIRE (M. Barthélemy). Son livre du *Bouddhisme*. D, VI, 94.
- SAINT LOUIS, roi de France. Notice sur sa Chronique publiée par M. F. Michel. D, XIII, 83.
- SAKYA-MOUNI (Histoire du Bouddha). Notice. C, XIV, 252.
- SALAMÂN O ABSÂL, roman de Djâmi, publié par F. Falconer. Notices. C, XVI, 538. — C, XVIII, 161. — Autre notice. D, IX, 290.
- SALISBURY (M. E.) professe l'arabe et le sanscrit à New-Haven (Connecticut). Son discours d'ouverture. C, III, 227.
- SAMANIDES (Dynastie des). Littérateurs arabes contemporains de cette famille. D, I, 172. — D, III, 291.
- SAMUEL HA-LÉVI, savant talmudiste. Sa vie. C, XVI, 203.
- SANCHONIATON (Observations sur le nom de). D, VII, 85. — (Sur les sources de la cosmogonie de). D, XIV, 167.

- SANGHONIATON. Suite. D, XIV, 362. — Suite. *Ibid.* 501. — Suite. D, XV, 67. — Suite. *Ibid.* 210. — Fin. *Ibid.* 399.
- SANDHI, terme d'astronomie chez les Indiens. C, IV, 297.
- SANGUINETTI (M. le Dr) est chargé avec M. Defrémery de la publication des Voyages d'Ibn-Batoutah. C, XIX, 564. — Satire contre les principales tribus arabes, extraite du *Raï-hân el-Albab*. D, I, 548. — 1^{er} Extrait de l'ouvrage de Ibn-Aby-Ossaïbi'ah sur l'histoire des médecins. D, III, 230. — 2^e extrait. D, IV, 177. — 3^e extrait. D, V, 401. — 4^e extrait. — D, VI, 129. — 5^e extrait. D, VIII, 175. — fait un rapport sur la bibliothèque de la Société. D, V, 301. — Notices biographiques de quelques médecins, trad. de l'arabe d'Assafady. D, IX, 392. — Notice sur Khalil, fils de Caïcaldy, trad. de l'arabe d'Assafady. D, X, 227. — rédige l'Index d'Ibn-Batoutah. D, XIII, 81. — D, XIV, 16. — Les préceptes de l'Ancien Testament, trad. de l'arabe. D, XIV, 449. — Suite et fin. D, XV, 5.
- SAN-KOUË-TCHI, roman chinois-manchou. C, VI, 64.
- SAN-KOUË-TCHI. C, XVIII, 184.
- SANSCRIT ET L'ANCIEN NORWÉGIEN (Le). Dissertation par C. A. Holmboë. C, IX, 355.
- SANSCRITE (Progrès de la littérature). C, XII, 146. — C, XIV, 52. — C, XVIII, 169. — D, II, 175. — D, VI, 73. — D, XIV, 79. — Voy. aussi *Régner, Pavie, Lancereau*. — (Traité de prosodie). D, IV, 519.
- SANSCRITS (Des mots) qui se trouvent dans le chinois. C, X, 82.
- SANTAREM (M. le vicomte de). Son Essai sur l'histoire de la cosmographie, etc. C, XIV, 254.
- SARDANAPALE (Tombeau de) à Tarsous, en Asie Mineure, décrit. D, IV, 138.
- SATIRE contre les principales tribus arabes. D, I, 548.
- SAULCY (M. de). Lettre sur l'inscription bilingue de Thougga. C, I, 83. — Note sur une inscription punique découverte au cap Carthage. *Ibid.* 275. — Lettres sur quelques points de la numismatique orientale. C, VI, 129. — Observations sur l'alphabet Tifinag. C, XIII, 247. — Recherches sur les inscriptions cunéiformes du système médique. C, XIV, 93.

- SAULCY (M. de). 2^e mémoire sur les inscr. médiques. C, XV, 397. — Traduction de l'inscription assyrienne de Behistoun. D, III, 93. — Lexique de cette inscription. D, V, 109.
- SCARTH (M.), à Shanghai, auteur de *Twelve years in China*. D, XVII, 470.
- SCHADELY (Mohammed El-), cadi de Constantine. Ses vers sur Paris, traduits C, V, 116.
- SCHAH-NAMEH, poème persan de Ferdoussy. Extrait d'un chapitre relatif aux rois de l'Inde. C, IV, 184. — (Publication du) par M. Mohl. D, VI, 65.
- SCHAH-ROKH, fils de Tamerlan. Détails sur son règne. D, XX, 269.
- SCHAMMAR (BÉNI), tribu arabe près de Mossoul. D, V, 387.
- SCHAMYL (L'imam), ancien chef du Daghestân. D, XV, 270.
- SCHARI, mot égyptien, expliqué. C, XI, 274.
- SCHARISTANI. Son histoire des sectes religieuses. C, XVIII, 127. — est traduite à Halle. D, II, 135.
- SCHIEFER (M. Charles). Extrait de deux lettres à M. Defrémery. C, XVII, 102. — C, XVIII, 591. — Lettre à M. Dugat. D, V, 397. — communique une excellente copie de la Description de l'Inde, d'Albîrouny. D, XX, 24.
- SCHÉREF-NAMEH, histoire des Kourdes (Notice sur le). D, XVI, 455.
- SCHÉRIK, شريك (Presqu'île de), décrite. C, XX, 79.
- SCHERIRA, rabbin célèbre. C, XVI, 396.
- SCHIEFNER (M. Antoine). Préface de son vocabulaire sanscrit-tibétain-mongol, intitulé : *Triglote bouddhique*. D, XV, 265.
- SCHISMATIQUES (Écoles) sorties du bouddhisme. D, XIV, 327.
- SCHLECHTA-WSSÉHRD (M. le baron de) donne un extrait de sa traduction du *Beharistân*. C, VIII, 338. — La prise d'Alger, racontée par un Algérien. D, XX, 319.
- SCHLEGEL (Guillaume). Ses travaux, sa mort. C, VI, 14.
- SCHMOELDERS (M. A.) publie un essai sur El-Ghazzali. C, I, 502.
- SCHULTES (H.). Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine (en collaboration avec M. J. Hoffmann). C, XX, 257.
- SCIENCES ET ARTS EN CHINE (Liste des ouvrages de). C, XV, 126.
- SCOTT (M^{me}) donne à la Société

- une collection de médailles orientales. D, VIII, 527.
- SCOTT (M^{me}). *Ibid.* 529.
- SCYTHES (Les) d'après l'inscription de Nakhchi-Roustam. C, XIX, 158.
- SEDDOU (Excursion à), sur la frontière du Maroc. C, XIV, 213.
- SECTES DANS L'ISLAMISME (Des quatre principales). C, XV, 168.
- SÉDILLOT (M.). Son livre sur l'histoire des mathématiques des Arabes. C, VI, 25. — Notice sur l'Histoire des sultans Mamlouks, de E. Quatremère. *Ibid.* 464. — sur le Voyage au Darfour du scheikh Et-Tounsy. C, VII, 522. — Son Manuel de Chronologie universelle. C, XVII, 99. — Noticè sur la géographie du moyen âge de J. Lelewel. *Ibid.* 591. — Ses *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des mathématiques*. C, XVIII, 139. — De l'algèbre chez les Arabes. D, II, 323. — Traduit les Prologomènes d'Olough-Beg. D, VI, 50.
- SEFER-HARIKMA, grammaire hébraïque (Note sur le). D, VII, 265.
- SÉKAKI (Abou-Yacoub), écrivain musulman. C, XIX, 85.
- SELDJOUKIDES (Histoire des). C, XI, 417. — 2^e article. C, XII, 259. — 3^e article. *Ibid.* 334. — Fin. C, XIII, 15. — Épisode de l'histoire de cette dynastie. D, I, 428.
- SELEUCIA, ancienne ville de la Cilicie; ses ruines décrites. D, IV, 119.
- SELIGMANN (M.), à Vienne, donne le texte d'un traité persan sur la médecine. D, XVIII, 90.
- SEMAINES. Il y en a de trois sortes que les Javanais emploient simultanément. D, XII, 408.
- SÉMIRAMIS (Sur l'existence d'un dieu assyrien nommé). C, XVII, 465. — Reine de Ninive; n'est qu'un personnage mythique qui se confond avec Vénus. D, II, 34.
- SÉMITES NOMADES; quels étaient les cultes qui existaient chez eux. D, XIII, 232.
- SÉMITIQUES (Conjugaison et pronoms dans les langues). C, XV, 86. — (Études sur les racines). Notice. D, XII, 37. — (Peuples); leur caractère général et leur tendance au monothéisme. D, XIII, 214. — Fin. *Ibid.* 417. — (Anciennes religions). *Ibid.* 275.
- SENOUCI (Es-), savant écrivain de Tlemçen. D, III, 175.

- SÉRA ou SÉRAÏ, capitale des Uzbeks. C, XVI, 197.
- SÉRAPÉUM DE MEMPHIS (Inscription araméenne du). D, VII, 407.
- SERPENT chez les Hindous (Sur le mythe du). D, V, 469. — Symbole de la terre. *Ibid.* 472. Symbole de la longévité. *Ibid.* 486. — Symbole de la race maudite. *Ibid.* 500. — Serpent-dragon. *Ibid.* 515. — Serpent boa, adoré par des tribus du Soudan. D, XIII, 504.
- SEWAD, partie cultivée de l'Irak, ou Mésopotamie (Contributions fournies par le). D, XX, 163.
- SFAKS, ville de la côte est de Tunis, décrite. C, XX, 127.
- SHAKESPEAR (JOHN). Son Introduction à l'hindoustani. C, VI, 167. — Notice sur son Dictionnaire hindoustani, etc. C, XIV, 347.
- SHANGAÏ (Société orientale de). D, XII, 22. — D, XIV, 17. — D, XVI, 34.
- SHIVA, dieu de l'Inde. Son caractère et son culte du temps du voyageur chinois Hiouèn-thsang. D, X, 519. — (Sectes consacrées à). *Ibid.* 549.
- SIAMOISE (Progrès de la littérature). C, IV, 56. — C, XVIII, 178. — D, VI, 95. — (Notice sur la littérature). D, III, 550.
- SIAMOISE (Littérature). Observations sur la langue *thai*. D, VI, 451. — Voyez aussi *Pallegoix*.
- SICHEL (M. le docteur). Notice sur Ali Ben Isa, oculiste arabe. C, X, 148.
- SICILE (Histoire des Arabes de), publiée par M. Amari; notice. D, VI, 47.
- SICILIENNES (Les Questions), titre d'un traité philosophique arabe de Ibn-Sabîn. D, I, 240.
- SIDJILMESSA (Description de). D, XIII, 400.
- SIDON (Inscription de). Voyez *Esmunazar*.
- SIEBOLD (M. de). Ses archives pour la description du Japon. D, XVIII, 519. — D, XIX, 225.
- SIGUS (Ruines de), en Algérie. C, XV, 286.
- SINAÏ (Inscriptions du). D, XIII, 5. — Suite et fin. *Ibid.* 194. — sont copiées par M. Lepsius. *Ibid.* 195. — (Notice sur les). D, XIV, 52. — (Séjour des Hébreux dans la presqu'île du.) D, XVII, 120. — Deux mots sur ces inscriptions. D, XVIII, 263.
- SINÂN, fils de Suleïmân, chef des Ismaéliens de Syrie; son histoire. D, V, 5.
- SIND (Conquête du), d'après Be-ladori. C, V, 156.

- SIND (Histoire des Arabes dans le), est publiée par M. Elliot. Notice. D, VI, 35.
- SINDJAR, sultan seldjoukide. C, XII, 334.
- SI-NGAN-FOU (Inscription de). D, XII, 99.
- SINGE (Le) représente l'être créé intelligent dans les superstitions populaires de la Chine. D, IX, 375.
- SINUS (Calculs des Arabes sur la valeur approchée des). D, II, 333.
- SIROPS ET BOISSONS RAFRAÎCHISSANTES. Manière de les préparer; surveillance de la police musulmane sur ceux qui les vendent. D, XVII, 16.
- SIS, capitale de l'Arménie (Voyage à). D, V, 257. — (Château de). *Ibid.* 263. — (Couvents de). *Ibid.* 273. — (Patriarche de). *Ibid.* 297.
- SI-YU, contrées à l'est et au nord de la Chine. C, X, 265.
- SLANE (M. le baron Mac Guckin de). Traduction d'un voyage fait dans le Soudan par Ibn-Batoutah. C, I, 181. — Lettre à M. Reinaud, relative à cet ouvrage. *Ibid.* 241. — Autobiographie d'Ibn-Khaldoun, traduite de l'arabe. C, III, 5. — *Ibid.* 187. — *Ibid.* 291. — Fin. *Ibid.* 325.
- SLANE (M. le baron Mac Guckin de). Lettre sur les expéditions des Musulmans en Mauritanie, d'après En-Noweiri. C, IV, 329. — a une mission scientifique en Turquie. C, VI, 22. — Lettre sur les bibliothèques d'Alger et de Constantine. C, VI, 162. — Lettres (Extraits de) sur les bibliothèques de Constantinople. C, VII, 100. — Suite. *Ibid.* 587. — Suite. C, IX, 83. — Note sur la langue maltaise. *Ibid.* 471. — Sur la grammaire de Redhouse. C, X, 344. — publie à Alger l'*Histoire des Berbers*, par Ibn-Khaldoun. C, XVIII, 131. — D, II, 126. — Extrait d'une lettre à M. Reinaud. D, VI, 471. — fait paraître le texte d'El-Bekri. D, XII, 34. — Description de l'Afrique septentrionale, par El-Bekri. D, XII, 412. — Suite. *Ibid.* 497. — Suite. D, XIII, 58. — Suite. *Ibid.* 310. — Suite. *Ibid.* 469. — Fin. D, XIV, 117. — est chargé de publier la Description de l'Inde d'Albirouny. D, XVI, 452, 453. — Note sur les historiens arabes-espagnols Ibn-Hayan et Ibn-Bessam. D, XVII, 259. — Notice sur Codama et ses écrits. D, XX, 155.

TABLE DES MATIÈRES DES IV^e ET V^e SÉRIES. 487

- SLATER (Le Rev. S.) publie une grammaire de urdû à Calcutta. C, XVI, 254.
- SMITH (G.), évêque de Victoria, en Chine, auteur de *Ten weeks in Japan*. D, XX, 390.
- SMITH (M. W.) fait paraître un Dictionnaire des antiquités de la Bible. Notice. D, XVIII, 439.
- SOCIALISME EN ORIENT (Sur le). C, XVI, 344.
- SOCIÉTÉ ASIATIQUE (Règlement de la). C, X, 63. — (Considérations sur la). C, XVI, 126. — décide la publication des *Classiques orientaux*. C, XVII, 601. — C, XVIII, 113. — (Travaux et journal de la). Voyez les rapports annuels de M. Mohl. — (de Constantinople). C, XX, 248.
- SOCIÉTÉ ORIENTALE de Paris (Travaux de la). C, I, 495.
- SOCRATE (Sentences de), d'après les médecins arabes. D, VIII, 316.
- SOÏOUTHI, compilateur arabe. Un extrait de son Histoire de l'Égypte est donné. D, IV, 499.
- SOLEÏMAN. Voyez *Harâiri*.
- SOLEÏMANIÉ (Dialecte kurde de). D, IX, 297.
- SORT ou SIRT, grande ville de l'Afrique septentrionale, décrite par El-Bekri. D, XII, 426.
- SOUDAN, description de ce pays, par Ibn-Batoutah. C, I, 185. — par El-Bekri. D, XIII, 501. — (De la littérature arabe au). D, VI, 391.
- SOUDY, son commentaire turc des poésies de Hafiz. D, XI, 422. — Ce commentaire est suivi par M. de Rosensweig. D, XVIII, 89.
- SOUF, mot hébreu expliqué. C, XI, 274.
- SOUFIS, ou religieux spiritualistes ; titres qui leur sont particuliers. D, III, 473.
- SOUFISME (Du) chez les Arabes d'Afrique. C, XX, 515. — (Lettres sur quelques traités de). D, XV, 435.
- SOULOU (Archipel de) dans la Malaisie. C, XII, 56.
- SOUMENAT, ville de l'Inde, décrite. C, IV, 253. — (Pierre de). *Ibid.* 254. — (Portes de). C, V, 398.
- SOUS (Description du), par El-Bekri. D, XIII, 478.
- SOUSCRIPTIONS (Des) ne peuvent être accordées par la Société. C, XVII, 100.
- SOUSSA, ville sur la côte de Tunis, décrite. C, XX, 103.
- SPIEGEL (M.). Ses travaux sur l'ancienne littérature perse. D, XVIII, 85.
- SPRENGER (M. A.). Sa lettre à

- M. Garcin de Tassy. C, VI, 547. par Ibn-Batoutah, voyageur arabe. C, IX, 106.
- SPRENGER (M. A.) publie le *Gulistân*, de Saadi. C, XX, 430. — la Vie des compagnons de Mahomet. D, VI, 32. — Ses autres travaux. D, XVIII, 49. — publie une édition de Othby. C, XVIII, 129.
- SRI-RAMA, roman malay (Étude sur le). C, VII, 425. — Suite. C, VIII, 482. — Observations sur cette étude. C, VII, 578.
- SRUTABODHA, traité de prosodie sanscrite. D, IV, 519.
- STÈLE ÉGYPTIENNE (Étude sur une). D, VIII, 202. — Suite. D, X, 112. — Suite. D, XI, 509. — Fin. D, XII, 221.
- STÈLES ET COLONNES à inscriptions hiératiques. D, XIV, 182. — Dieux des stèles. *Ibid.* 362. — D, XV, 247.
- STICKEL (M. GUSTAVE). Son ouvrage sur la numismatique orientale, analysé. C, VII, 383.
- SUBHI-BEY-EFENDI. Sa collection de médailles musulmanes. D, XX, 185.
- SUBSTANTIFS (Des) dans la langue assyrienne. D, XV, 105.
- SUEZ (Inscription cunéiforme de). C, XIX, 202.
- SUMATRA (Ancien nom de). C, XI, 92. — (Description de), par Ibn-Batoutah, voyageur arabe. C, IX, 106.
- SUMNER (G.) trouve à Séville¹ des documents sur la Chine. C, IV, 446.
- SUNNET, recueil des traditions musulmanes. C, XV, 193.
- SUNNITE (Législation). Voyez *Du Caurroy, Belin*.
- SUPPLICES (Note sur deux) usités en Orient. C, III, 124.
- SURIYA SIDDHANTA, ouvrage sur l'astronomie indienne. C, XVIII, 175. — D, XIV, 78.
- SURNOMS كنية chez les musulmans. D, III, 439.
- SYNTAXE (Règles générales de la) dans la langue assyrienne. D, XV, 387.
- SYNTIPAS (Rédaction syriaque du roman de). Notice. D, XVIII, 70.
- SYRIAQUE (Progrès de la littérature). C, IV, 34. — C, XII, 127. — D, VIII, 42. — D, XIV, 46. — D, XVIII, 66.
- SYRIAQUES (Manuscrits) du Vatican. C, XII, 290. — du Musée britannique. C, XIX, 293. — (État des études). D, XII, 47.
- SYRIE (De la littérature arabe en). D, IX, 465.
- SYRIENS (Les) ont transmis aux Arabes leurs connaissances philosophiques. D, II, 87.

- SYRO-ÉGYPTIENNE (Une Société) boudhique chinois (Étude
est fondée à Londres. C, VI, sur le). D, IX, 357.
19. SI-YÉOU-TCHIN-TSUEN, 2^e article.
SI-YÉOU-TCHIN-TSUEN, roman D, X, 308.

T

- TABARI. Sa Chronique est publiée par M. Kosegarten. D, II, 135.
— (Note sur), d'après Ibn-el-Athir. D, XVII, 136.
- TABEAU LITTÉRAIRE du Khorasân et de la Transoxiane, traduit de l'arabe. D, I, 169. — 2^e partie. D, III, 291.
- TABLETTERIE EN CHINE (Atelier de). C, XI, 34.
- TADEMKET, ville habitée par les Berbers. C, XX, 502.
- TADMEKKA (Description de), par El-Bekri. D, XIV, 118.
- TAÏFOUR (طيفور), plat creux et profond, décrit. C, XI, 100.
- TAÏ-SOU-HIO, traité d'algèbre traduit en chinois. Notice. D, XVI, 548.
- TAKLID, تقلید. Sa définition et ses différents degrés dans le droit musulman. C, XV, 206.
- TALMUD, pris dans le sens de *gémare*. C, II, 265. — (Une édition complète du) sera publiée par M. Pinner. C, IV, 32.
- TAMOUL (Analyse d'un manuscrit). C, VII, 189.
- TAMOUL (Fragments traduits du). C, XII, 416. — C, XIX, 381.
— *The tamil Plutarch*, par M. C. Chitty. Notice. D, XVI, 460.
- TÂNGER, sa description, par El-Bekri. D, XIII, 310.
- TANTAVI (Le scheikh Mohammed El-). Observations sur le voyage d'Ibn-Djobaïr, par M. Amari. C, IX, 351.
- TANZIMÂT (Nouveau droit introduit en Turquie par le). D, XIX, 274.
- TAO-SSE (Religion des). D, VIII, 118.
- TAPOU, titre établissant le droit de possession en Turquie. D, XIX, 299.
- TARABI (Récit de la révolte de), d'après un historien persan. C, XX, 390.
- TARIFÂT (Livre des définitions); est publié par M. Flügel. Notice. C, VII, 197. — Autre notice. C, VIII, 31.
- TARIKHI-GUZIDEH, histoire persane. Extrait relatif aux Seljoukides. C, XI, 417.

- TARIKHI-GUZIDEH. 2^e article. C, XII, 259. — 3^e article. *Ibid.* 334. — Fin. C, XIII, 15. — Autre extrait sur l'histoire de Kazvin. D, X, 257.
- TARSOUS, ville de l'Asie Mineure. D, IV, 138.
- TARTARES (Langues); leur identité avec la langue des aborigènes de l'Inde. D, VII, 242. — (Travaux sur les). D, VIII, 67. — (Invasion des peuples), racontée par Guiragos, historien arménien. D, XI, 197. — Causes de leur invasion en Arménie et en Géorgie. *Ibid.* 210. — (Portrait des races), description abrégée. *Ibid.* 248.
- TARTARO-FINNOISES (Tableau des langues), d'après M. Rœhrig. C, XVI, 286.
- TAUXIER (M. Henri). Étude sur les migrations des nations berbères avant l'islamisme. D, XX, 340.
- TAXES frappées sur la propriété foncière dans la législation musulmane. D, XVIII, 412.
- TAY (BÉNI-), tribu arabe dans le voisinage de Mossoul. D, V, 387.
- TCHAO, papier monnaie chez les Mongols. C, II, 293.
- TCHENGRENGHATCHAH (Le brahme); c'est le nom du philosophe védantiste Çankara. D, XIX, 497.
- TCHOU-LI, ou rite des Tchou; livre chinois publié par E. Biot. C, XVIII, 186.
- TCHERKESSES (Note sur les tribus). C, XVII, 130.
- TCHIHATCHEF (M. de). Lettre sur les antiquités de l'Asie Mineure. D, IV, 49. — communie une ballade kurde, traduite par M. Jaba. D, XIV, 153.
- TCHORA (Les cinquante couplets de). C, XI, 490.
- TEINTURE DES ÉTOFFES; ses procédés divers. D, XVII, 28.
- TEKMILET ED-DIBADJ, compilation arabe (Notice sur le). D, I, 93.
- TEKROUR (Note sur le pays de). D, XVII, 166.
- TENACYI (Mohammed Et-). Extrait de son livre. C, XIV, 327. — C, XVI, 247.
- TÉNÈRES (Description de la terre des). C, XVI, 177.
- TÉNÈS décrite par El-Bekri. D, XIII, 102.
- TERMINI, ville de Sicile, décrite par Ibn-Djobaïr. C, VII, 74.
- TERRES MORTES (*mevât*) (Législation concernant les). D, XIX, 171.
- TESMIÈ, invocation sur le gibier tué (dans le code musulman). C, XVI, 482.
- TESTAMENT (Le Nouveau) en langue arabe. C, XIX, 94.

TABLE DES MATIÈRES DES IV^e ET V^e SÉRIES. 491

- Des différents livres en syriaque qui portent le titre de *Testament*. D, II, 428.
- THÂBIT-BEN-KORRAH ajoute une théorie à l'arithmétique spéculative des Grecs. C, XX, 420.
- THAI (Langue), parlée dans le royaume de Siam. Observations sur cette langue. D, VI, 451.
- THÂLEBI (Abou Mansour Et-), auteur du *Yétimet-ed-dehr*. Extraits de son ouvrage. D, I, 169. — 2^e extrait, D, III, 291.
- THARIK, conquérant de l'Espagne. D, VIII, 430.
- THOGRIL, sultan seldjokide. C, XIII, 15.
- THOM (M. J.), auteur d'une *Chrestomathie chinoise*. C, XI, 86.
- THONNELIER (M. Jules). *Vendidad-Sadé* traduit en langue huzvaresch ou pehlevie. D, XI, 282. — D, XII, 61.
- THOUËGA (Sur l'inscription bilingue trouvée dans les ruines de la ville de). C, I, 85. — (Dévastation du monument de). D, XX, 391.
- TIBÉTAINE (Littérature). C, XII, 165.
- TIDJANI (Le scheikh Et-), auteur d'une relation de voyage dans la régence de Tunis. C, XX, 57.
- TIDJANI (Le scheikh Et-). Suite. D, I, 101. — Fin. *Ibid.* 354.
- TIEN-TCHOU, nom chinois de l'Inde, décrit. C, X, 81.
- TIFINAG (Observations sur l'alphabet). C, XIII, 247.
- TIGRE (Navigation sur le). C, XX, 465.
- TÎBERT. Il y a deux villes de ce nom dans l'Afrique septentrionale; description. D, XIII, 114.
- TIMAR et ZIAMET, fiefs en Turquie; lois qui les régissent. C, III, 61 et suiv. — D, XIX, 196.
- TIMONI (Alexandre). Des anges, des démons, des esprits et des génies d'après les Musulmans. D, VII, 147.
- TIMOUR (Tamerlan). Ses ordonnances de police. D, XV, 502.
- TIMOURIDES (Poésies composées par les princes). D, XVII, 281. (Domination des) à Hérat. D, XX, 269.
- TIRAGES À PART des articles du Journal asiatique (Avertissement sur les). D, IV, 47.
- TIROVALLUVAR, poème tamil (Lettre sur le). C, XII, 416. (Fragments traduits du). C, XIX, 381. — (Travaux sur le). D, XII, 89.

- TITRES honorifiques لقب chez les Musulmans. D. III, 449. — militaires dans l'Inde. *Ibid.* 499. — Poétiques ou *tekhallas*. *Ibid.* 507.
- TLEMÇEN (Extrait d'un voyage à). C, XII, 472. — Autre extrait. C, XIV, 213. — La description de cette ville, par El-Bekri. D, XIII, 135.
- TOBNA (Château de), décrit. D, XIII, 62.
- TOMBEAUX des sultans, à Delhi, décrits. D, XVI, 392.
- TORNBERG (M.) publie, à Upsal, un fragment de la Chronique d'Ibn-el-Athir. D, II, 122.
- TORTOUSCHI (Et-), auteur du Siradj-el-Molouk; sa vie et ses écrits. D, XVII, 147.
- TOUAREGS (Alphabet berbère des). C, IX, 455. — (Une grammaire de la langue des) est publiée par M. Hanoteau. Notice. D, XVIII, 74.
- TOUNSY (Le Scheikh Et-). Son voyage au Darfour. Notice. C, VII, 522. — Voyez aussi une lettre de M. Fresnel. C, XIII, 59.
- TOUR DES LANGUES (La). Voyez *Borsippa*.
- TOUZER, capitale du Djérid, décrite. C, XX, 199. — capitale du pays de Castiliya, dans l'Afrique septentrionale, décrite par El-Bekri. D, XII, 531.
- TRADUCTIONS de textes orientaux. L'Allemagne les néglige trop souvent. D, XVIII, 27.
- TRANSCRIPTION des caractères orientaux. D, XIV, 82. — des alphabets de l'Orient; difficultés qu'elle présente. D, XVIII, 57.
- TRAPANI, ville en Sicile; décrite par Ibn-Djobaïr. C, VII, 84.
- TRENCK DE TONDER (M^{me} la baronne de), née Hammer Purgstall. Lettre à l'occasion de la mort de son père. D, IX, 122.
- TRIBUS ARABES (Satire dirigée contre les principales). D, I, 548.
- TRIPOLI DE BARBARIE, décrite par le scheikh Et-Tidjani. D, I, 135. — par El-Bekri. D, XII, 434. — Son histoire. D, I, 141.
- TRITAH, dieu cité dans les Védas; est l'adversaire du Dragon. D, XV, 71.
- TROADE (Antiquités de la). D, IV, 58.
- TROPE (Du) dans la rhétorique des Musulmans. C, VI, 425.
- TROYER (M. A.). Analyse de l'édition du *Ramayana* publiée par M. Gorresio. C, II, 230. — Note sur le véritable auteur du *Dabistân*. C, VI, 406.

- TROYER (M. A.). Notice sur deux manuscrits de l'hymne à Parvati. C, IX, 391. — Son Histoire du Kaschmir est publiée aux frais de la Société. C, XI, 463. — Notice sur l'Histoire du Bouddha Çakya-Mouni, de M. Foucaux. C, XIV, 252.
- TUCH (M.). Ses recherches sur les inscriptions sinaïtiques. D, XIII, 5. — *Ibid.* 194.
- TUNIS. Son histoire est écrite par El-Kaïrowani. C, VIII, 24. — sous la dynastie des Béni-Hafss. C, XIII, 269. — est décrit par le scheikh Et-Tidjani. C, XX, 57. — Suite. D, I, 101. — Fin. *Ibid.* 354. — Décrit par El-Abdery. D, IV, 163.
- TUNIS décrit par El-Bekri. D, XII, 505.
- TURCS (Lettre sur l'origine des). C, VI, 268.
- TURQUE (Progrès de la littérature). C, I, 519. — C, IV, 49. — C, VIII, 43. — C, XII, 142. — C, XIV, 48. — C, XVIII, 164. — D, VIII, 64. — D, XII, 70. — D, XVIII, 99. Voyez aussi *Ottomans*.
- TURQUIE (De l'état militaire en). C, III, 169. — (De la propriété foncière en); sa législation. D, XVIII, 380. — *Ibid.* 477.
- TYPOGRAPHIE ARABE (Nouvelle méthode de). D, XIV, 298. — D, XV, 456.

U

- UNITÉ DES LANGUES (Mémoire sur l'). C, VII, 292. — *Unité et confusion des langues*, titre d'un ouvrage de F. Michalowski. Notice. D, XI, 288.
- USKUB, en Asie Mineure (Ruines de). D, IV, 53.

V

- VAÇIF-EFENDI, historien ottoman. Relation de son ambassade en Espagne. D, XIX, 505.
- VÄISSE (M. Léon) offre à la Société asiatique son Histoire de la philologie orientale en France. C, III, 404.
- VAN (Inscriptions cunéiformes de) déchiffrés. C, XV, 515. — C, XIX, 188.
- VAQOUFS, biens de mainmorte. Voyez *Waqfs*.
- VARSY de Marseille (M.). Anecdote des croisades. C, XVI, 75.

- VARTAN, historien arménien (Extrait de) relatif aux Mongols. D, XVI, 273.
- VASSAF, historien persan. Le 1^{er} volume de son Histoire des Mongols est publié à Vienne. D, VII, 271. — D, VIII, 54.
- VATTEMARE (M. Alexandre) donne à la Société une collection de livres. C, XVIII, 101.
- VAYSSIÈRE (M. A.). Les Akhdam de l'Yémen, etc. C, XV, 376.
- VÉDANTA (Prix proposé sur la philosophie). D, IX, 293. — D, XVII, 560.
- VÉDAS (Des travaux sur les). C, I, 523. — C, VI, 43. — C, VIII, 45. — C, XII, 146. — C, XIV, 52. — C, XVIII, 169. D, II, 175. — D, VI, 73. — D, XII, 73. — D, XVIII, 101.
- VÉLIAMINOF-ZERNOF, de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, publie l'histoire des Kurdes. Notices. D, XVI, 455. — D, XVIII, 97.
- VENDIDAD. Voyez *Zendavesta*. — (Le texte du) sera publié par M. J. Thonnelier. D, XI, 282.
- VENISE (Inscription cunéiforme de). C, XIX, 195.
- VENTURE DE PARADIS est auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue berbère. C, III, 322.
- VER À SOIE (Le), d'après les naturalistes arabes. D, VII, 496.
- VERBES (Des) dans la grammaire assyrienne. D, XV, 338. — quadrilitères dans le langage arabe d'Afrique. D, VI, 553.
- VÊTEMENTS ARABES (Dictionnaire des noms de). Notice sur ce livre de M. Dozy. C, VIII, 364.
- VIKRAMA-CHARITRAM, collection de contes sanscrits. Extrait. C, VI, 278.
- VIKRAMORVASI, drame indien, publié par E. B. Cowell. C, XVII, 597.
- VILLE DE LA MAGIE, surnom donné à Téhouda, dans l'Afrique du nord. Détails historiques. D, XIII, 127.
- VINAYA SUTRA (Le manuscrit du) est prêté par la Société à M. Schiefner, à Saint-Pétersbourg. D, XVII, 457. — Restitué à la Société. D, XX, 380.
- VINCENT (M. B.). Ses études sur la loi musulmane. C, I, 480. — Observations au sujet d'une note de M. Dozy. C, V, 404.
- VIVAHA (Le), poème javanais, analysé. D, XII, 271. — Suite. *Ibid.* 394.
- VOCABULAIRE sanscrit-tibétain-mongol (Préface d'un). D, XV, 265.
- VOYAGE SCIENTIFIQUE de M. Dorn

- dans le Mazendérân, le Ghilân, etc. Notice. D, XIX, 214.
- VOYAGES (Relation des) faits par les Arabes et les Persans. Ouvrage de M. Reinaud, étudié par M. Dulaurier. C, VIII, 131. — Des voyages en Orient, leur importance; combien il est nécessaire de les organiser. C, X, 18.
- VULGARISATION de la langue et de la littérature de l'Inde. Annexe au cahier de juin-juillet 1860 et D, XVII, 97.
- VULLERS (M.) publie une grammaire persane comparée. Analyse de ce livre. C, III, 317. — C, XVI, 320.

W

- WADAY (Description du). C, VII, 522. — (Souverains du). C, XIII, 56.
- WADE (M. F.), à Hong-Kong, auteur d'un manuel du dialecte de Péking. D, XVIII, 132.
- WADI-ER-REMEL (Rivière du sable), nom d'une large rivière dans le voisinage de Tripoli de Barbarie. D, I, 162.
- WAHHABIS (Le déisme des). C, XI, 168.
- WAKIDI (Mohammed El-). Son Histoire des compagnons du Prophète. D, XII, 29.
- WAQFS, biens de mainmorte; leur origine et leur constitution. D, II, 377. — D, XVIII, 505. — Législation des waqfs civils et religieux. D, XIX, 156.
- WASSILJEW (M.), à Saint-Petersbourg. Ses travaux sur le bouddhisme. D, XVIII, 120.
- WEBER (M.). Son édition des Védas. C, XVIII, 172.
- WEIL (M. J.), Lettre sur la mauvaise foi de Mahomet. C, I, 476. — publie une Histoire des Khalifes. C, VIII, 17. — C, XI, 201. — C, XII, 102. — C, XVII, 599. — C, XVIII, 123.
- WENRICH (M. Georges). Son ouvrage: *De poeseos hebraicæ atque arabicæ indole*, etc. C, III, 127. — Ses autres publications. *Ibid.* 128. — Son livre de *Rerum ab Arabibus*, etc. C, VII, 381. — écrit l'histoire des Arabes en Sicile. C, VIII, 21.
- WEST (M.). Ses travaux sur les inscriptions de Kanheri, dans l'île de Salcette. D, XX, 26.
- WETZSTEIN (M.) a publié le Dictionnaire de Zamakhschari. C, XVIII, 143.

- WETZSTEIN (M.) fait paraître un voyage dans le Hauran. D, XVIII, 288.
- WILSON (M. H. H.). Son Histoire de l'Inde anglaise. C, VII, 196. — publie le tome II de la traduction du Rig-véda. D, VI, 76. — (Notice sur la vie et les travaux de). D, XVI, 12.
- WISCHNU-DÂS, auteur du poème hindoui « l'âge de fer. » C, XIX, 551.
- WOEPCKE (M.) publie l'Algèbre d'Omar Al-Kheyyami. C, XVIII, 139. — Notice sur des traductions arabes de deux ouvrages perdus d'Euclide. *Ibid.* 217. — Sur une théorie ajoutée par Thâbit ben Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs. C, XX, 420. — Son ouvrage, l'Algèbre d'Omar Al-Khayyami analysé. D, II, 323. — Recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux. D, IV, 348. — Suite. D, V, 218. — Suite. *Ibid.* 309. — Suite. D, XV, 281. — Notices sur ses *Recherches sur plusieurs ouvrages de Léonard de Pise*. D, XI, 108. — D, XVIII, 47. — Ses autres ouvrages. D, XIV, 42. — D, XVIII, 48. — est chargé par la Société de publier la Description de l'Inde d'Albirouny. D, XVI, 452, 453.
- WOEPCKE (M.) Notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathématiques, et récemment acquis par la Bibliothèque impériale. D, XIX, 101.
- WORMS (M. le D^r). Recherches sur la constitution de la propriété territoriale dans les pays musulmans. C, I, 126. — *Ibid.* 285. — C, III, 61. — Suite et fin. *Ibid.* 160.
- WRÈPE (M. de) voyage dans l'Arabie méridionale. C, VI, 386.
- WRIGHT (M. W.) publie l'Itinéraire d'Ibn Djobaïr. C, XIX, 288. — Ses autres travaux. D, XIV, 32.
- WÜSTENFELD (M.) prépare la publication du *Moschtarek*. C, VIII, 28. — C, XII, 109. — publie la Cosmographie de Kazvini. *Ibid.* 111. — C, XIV, 22. — Ses autres publications. C, XVIII, 125, — D, XIV, 20. D, XVIII, 26.
- WYLIE (M.), à Shanghai. Ses travaux sur les mathématiques. D, XVI, 548. — D, XVIII, 128. — Note sur une inscription mongole en caractères pa-sse-pa. D, XIX, 461.

X

XERXÈS (Inscriptions cunéiformes de). C, XV, 500.

XERXÈS (Inscriptions cunéiformes de). C, XIX, 172.

Y

YACOB (Ahmed ben Abi). Son Traité de géographie arabe paraît à Leyde. D, XVIII, 38. — Notice sur cette édition. D, XIX, 242.

YACOUT (Géographe arabe). Son *Moschtarek* est publié par M. Wüstenfeld. C, VIII, 29. — Notice. C, XII, 109. — auteur du grand dictionnaire *Mo'djem el-bouldan*. D, XIV, 27. — Sa vie, ses ouvrages. D, XVI, 82. — Des extraits du *Mo'djem* sont publiés par C. Barbier de Meynard. D, XVIII, 36.

YÉMEN (Caste particulière d'Arabes dans le). D, XV, 376.

YÉSO (Description de l'île), dans l'archipel japonais. D, XVII, 369.

YOUNÈN (Le siècle des), tableau historique de la littérature chinoise. C, XV, 5. — 2^e article. *Ibid.* 101. — 3^e article. C, XVI, 428. — 4^e article. C, XVII, 5. — 5^e article. *Ibid.* 163. — 6^e article. *Ibid.* 309. — 7^e article. *Ibid.* 497. — 8^e article. C, XVIII, 247. — 9^e article. *Ibid.* 517. — 10^e article. C, XIX, 435. — (Histoire de l'écriture sous les). D, XIX, 7.

Z

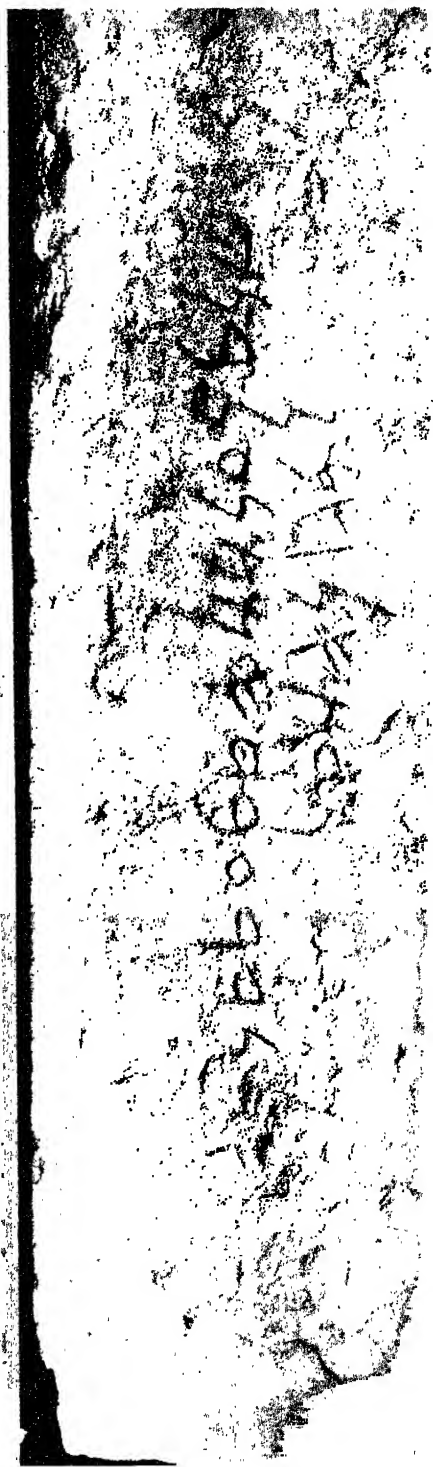
ZAB (Le), affluent du Tigre; décrit. C, XX, 449.

ZAD-EL-MOÇAFIR, traité de médecine en arabe. D, I, 289. — Table des matières contenues dans cet ouvrage. *Ibid.* 340.

ZAMAKHSCHARI. Son Dictionnaire est publié à Leipzig. C, XVIII, 143. — sa grammaire arabe intitulée *Mofassal*. D, XV, 545. — son Dictionnaire géographique a paru à Leyde. D, XVI, 79.

- ZAMAKHSHARI.** Son commentaire du Coran paraît à Calcutta. D, XVIII, 22.
- ZANZOUR,** ville voisine de Tripoli de Barbarie, décrite. D, I, 129. — Sa population. *Ibid.* 130.
- ZEKIÂT (Du),** aumône ou taxe pour l'assistance publique. Dispositions légales. D, XVIII, 490.
- ZEMINDAR,** tenancier dans l'Inde. C, I, 143 et suiv.
- ZENBOUREK,** nom donné à l'arbalète au moyen âge. C, XII, 211.
- ZEND** (Études sur la langue et sur les textes). C, IV, 449. — Suite. C, V, 249. — Suite. *Ibid.* 409. — Suite. C, VI, 148. — Suite. C, VII, 5. — Suite. *Ibid.* 105. — Suite. *Ibid.* 244. — D, VI, 62. — D, XII, 58.
- ZENDAVESTA.** C, XVI, 96. — C, XVIII, 155. — *Le Vendidad* est publié par M. Spiegel. D, II, 159.
- ZENDAVESTA,** par M. Westergaard. D, VI, 62. — Voyez aussi D, XIV, 57.
- ZENKER (M.)** publie un Manuel de bibliographie orientale. C, VIII, 63. — publie à Leipzig un dictionnaire turc-arabe-persan. D, XIX, 256.
- ZERKESCHI (El-),** historien arabe. C, XIII, 270.
- ZIAMET,** bénéfices militaires. Législation qui les régit. D, XIX, 196.
- ZIMMIS,** tributaires chrétiens en pays musulmans. Fetoua relatif à leur condition. C, XVIII, 417. — Suite et fin. C, XIX, 97. — Surveillance que la police exerce sur eux. D, XVII, 53. — sont soumis à la capitation. D, XVIII, 477.
- ZODIAQUE (Le)** est d'invention chaldéenne, et non égyptienne. D, II, 46.
- ZOUÏLA,** ville et désert de ce nom dans le Fezzan, décrits. D, XII, 437.

INSCRIPTION N°1. D'OUIM-EL-AWAMID



2

9/21/11

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.